

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET
REVUE SUISSE

CENT-VINGT-TROISIÈME ANNÉE

TOME LXXXIX



LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23.

SUISSE : Chez tous les libraires.

PARIS : LE SOUVER, 176, Boulevard Saint-Germain.

FISCHBACH, 33, rue de Seine.

LONDRES

HACHETTE & Co, 18, King William Street, Charing Cross.

NEW-YORK

G. E. STECHERT & Co, 151-155 W. 25th Street.

BUENOS-AIRES

H. IMBARD, 3574 Corrientes.

1918

Tous droits réservés.



147156

261912



LAUSANNE — IMPRIMERIES REUNIES (S. A.)

ACV 41
11-12

RAISONS D'ESPÉRER

A la nouvelle année, salut ! Salut à celle qui vient en vêtements de deuil, et qu'une folie sanguinaire a condamnée à n'effeuiller sa couronne de jours que sur un théâtre de mort. Aucun rayon de tendresse n'anime la pâleur de son masque tragique. Jadis, ses sœurs accouraient d'un vol triomphant, et, dans la nuit solennelle, versaient aux uns la douceur de l'oubli, aux autres les espoirs heureux, parmi les chants et les rires. Mais elle ne fondera point dans l'allégresse son règne éphémère. La joie est éteinte en ses yeux ; son pas est incertain, de noirs soucis l'environnent, et ceux qu'elle devait bénir redoutent son aspect.

Salut, pourtant, à la nouvelle année ! Ses voiles sombres recèlent peut-être la guérison.

C'est d'une double guérison que le monde a besoin. Il ne lui faut pas moins celle de l'âme que celle du corps. Pendant que l'histoire militaire inscrit ses dates sanglantes, une histoire morale s'ébauche, qui, elle aussi, compte des événements mémorables et dont les suites ne seront pas moins importantes pour l'avenir des nations. Sur le théâtre de cette histoire, bien plus large que celui de la guerre, les neutres figurent aussi bien que les

belligérants et les petits peuples comme les grands empires. Elle a ses dates décisives, ses problèmes de tactique et de stratégie, ses buts, avoués ou secrets. Il convient, certes, de nous demander comment le sort des batailles va régler celui des Etats, mais il est également nécessaire, pour comprendre notre temps et fonder quelques prévisions, de regarder à l'homme et au citoyen, de voir ce qu'il devient, comment il supporte les chocs et les contre-coups d'une si longue et si rude mêlée ; quelle que soit l'issue de la guerre, s'il se forme dans les masses une volonté commune, un courant d'opinion, une conviction profonde, cette pensée et cette volonté l'emporteront.



L'année 1917, qui n'a point apporté de décision d'ordre militaire, n'a pas été inféconde dans l'ordre moral. Battus à Verdun, repoussés sur l'Aisne, sur la Somme, sur l'Escaut, les Austro-Allemands tiennent Udine et le Frioul. Les Alliés ont pris Bagdad et Jérusalem, mais leurs adversaires occupent Riga et Bucarest. La Russie, hors de combat, désolée par la guerre civile et l'anarchie, tombée aux mains d'un dangereux intrigant, va peut être leur rendre un million de prisonniers, outre les gros contingents qu'ils ont déjà retirés du front oriental et jetés en Italie, d'où ils les ont ramenés en partie, dit-on, pour les masser au nord de Reims. Mais les Etats-Unis d'Amérique enrôlent neuf millions d'hommes ; intervenant dans le conflit avec leur énorme puissance financière et leur capacité gigantesque de production industrielle, ils compenseront, et bien au delà, les conséquences désastreuses de la défection russe.

Rien n'est décidé sur le terrain, mais rien n'est demeuré

en l'état depuis un an. Les Allemands ne proposent plus, comme au mois de décembre 1916, la paix « sur la base de la carte de guerre. » C'est que la carte de guerre a changé. Ils n'ont ni le moyen de s'assurer la possession des territoires qu'ils occupent, ni celui de recouvrer ce qu'ils ont perdu. Leur florissante colonie de Kiau-Tchéou est aux Japonais ; ils sont entièrement expulsés du continent africain ; leur rêve de pénétration au Mexique, dans l'Amérique du sud, en Mésopotamie, s'est évanoui. D'ores et déjà quelques-uns de leurs buts de guerre les plus manifestes leur sont devenus inaccessibles. Ils n'atteignent pas l'Égypte où la situation des Anglais, au contraire, s'affermirait par la rupture de l'Arabie avec la Turquie ; ils ont perdu l'espoir d'arriver au golfe Persique ; ils ont dû renoncer au projet chimérique d'enlever à la Grande-Bretagne sa suprématie navale. Avant d'exploiter la Russie, qui semble ouverte, ils auraient à la réorganiser, à la tirer de l'anarchie et il y faudra non seulement des armées, mais de gros capitaux et beaucoup de temps. Ils n'ont pu tirer parti des ressources de la Roumanie, faute de matériel roulant. Comment construiraient-ils les voies ferrées nécessaires pour mettre en valeur à bref délai les immenses régions où l'on manque aujourd'hui de blé après en avoir fourni si longtemps à toute l'Europe ?

Les Allemands peuvent s'obstiner sur l'Escaut comme ils se sont obstinés devant Verdun ; ils peuvent, dans le cas le plus favorable, refouler les Italiens jusqu'à l'Adige ; vains efforts : partout la décision leur échappe. Ils l'ont cherchée en Lorraine, dans les Alpes, en mer, à l'aide de leurs sous-marins ; pour l'obtenir, tant il la leur fallait à tout prix, ils ont foulé aux pieds les scrupules élémentaires, ruiné la Belgique, ravagé méthodiquement le

nord de la France ; ils ont voulu vaincre par l'horreur. Ils n'ont pas vaincu. Ils ne peuvent plus vaincre. Ils le savent. On triomphe d'un Etat, non d'une planète, et, à la lettre, c'est la planète Terre qui s'insurge contre leur tyrannie. Songez à la disproportion des capitaux, des ressources en matières alimentaires, en matières premières indispensables. Le président du Steel Trust, M. Guerry, disait récemment que les Etats-Unis pourraient mettre sur pied quinze millions d'hommes, si la guerre dure quelques années, et dépenser cinq cents milliards sans compromettre gravement leur avenir.

Nulle part on n'a conscience de cette situation mieux qu'en Allemagne. Aussi, ce qu'on n'eût point fait il y a un an, on y laisse parler d'une paix sans indemnité ni conquête. Qui prétend encore annexer la Belgique et les régions minières du nord de la France ? Tout l'espoir des Austro-Allemands est dans le succès de la propagande défaitiste. Et ç'a été là, en effet, la caractéristique de ces six derniers mois. Cette propagande, dont les procédés se dévoilent chaque jour plus clairement, a réussi en Russie, auprès d'une population ignorante, gouvernée par deux passions violentes, la haine de son ancienne bureaucratie et le désir de s'approprier la terre ; elle n'a pas été sans effet en France, mais n'y a point abouti au fléchissement de l'opinion sur lequel on avait compté ; elle a eu son maximum d'intensité lors de l'émeute militaire du mois de juin, bien vite réprimée, et lors de la défaillance des troupes russes sur le front occidental. Sitôt avertie, la nation s'est ressaisie ; elle est tout entière debout derrière ses chefs ; le danger est passé et les « affaires » en cours, l'affaire Bolo, l'affaire Humbert, l'affaire Caillaux, ne sont qu'une liquidation de compte. En Italie, le défaitisme a failli causer une catastrophe.

La encore, cependant, il est allé à fin contraire : au lieu de la révolution attendue, dont l'émeute de Turin devait être le signal, il a provoqué une réaction unanime dans un peuple foncièrement sain, enthousiaste et courageux ; l'Italie est une aujourd'hui, ce qu'elle n'avait pas été depuis le début de la guerre ; jamais ses fils n'ont attesté plus magnifique vaillance que ces derniers jours, entre la Brenta et la Piave. L'invasion du Frioul et du Vénitien est un grand malheur ; la retraite sur l'Adige serait une nécessité cruelle ; mais, pour qui regarde au résultat, les effets du désastre sont déjà conjurés.

En trois points, d'ailleurs, les Français et les Anglais ont atteint la fameuse ligne Hindenburg ; ils l'ont brisée. C'est désormais chose certaine : l'Allemagne et ses vassaux ne dicteront point la paix. Plus importante que la ligne Hindenburg, l'unité morale étant rétablie en France, en Italie, en Angleterre, aux États-Unis d'Amérique, la supériorité est acquise aux Alliés. Résolus à endurer les maux de la guerre, le temps travaille pour eux, et la paix sera telle qu'ils la voudront. Que veulent-ils ?



Nous avons de fortes raisons d'espérer, non la fin prochaine de la guerre, mais une longue paix après la guerre, et la reconstitution de l'Europe sur des fondements plus solides et mieux équilibrés. Ne détournons jamais les yeux de ce but suprême qui devient de plus en plus le but unique. Seule, cette vue nous permet de mesurer la portée des événements, dans la multitude des faits quotidiens ; seule, elle nous fait comprendre dans sa grandeur et dans son véritable sens la tragédie où l'humanité presque entière est engagée ; seule, elle nous permet d'en suivre les péripéties. Pour qu'elle se dégageât clairement, pour qu'eux-

mêmes ils y vinssent et qu'ils en aient pris conscience avec cette netteté rigoureuse, peut-être a-t-il fallu les échecs, les défaites, les périls des Alliés. Il a fallu, hélas, le sacrifice de plusieurs petits peuples, le martyre des innocents. Mais ceux qui vont à la mort savent aujourd'hui qu'ils se dévouent pour une cause auguste et que le rêve qui faisait tressaillir les prophètes antiques, et qui, d'âge en âge, apparaissait aux foules dolentes comme une vision irréelle, va prendre corps.

Pourquoi les Austro-Allemands, qui ont voulu la guerre, qui l'ont déclarée et commencée, qui ont déchainé ce fléau, sans jamais avouer leur but, reprochent-ils aux Alliés de ne point proclamer le leur ? Les Alliés ont un but de guerre : c'est la paix.

La paix, telle qu'ils l'entendent, c'est la paix durable et juste. Et sur le sens qu'ils donnent à ces mots, nul ne saurait se méprendre. Ils les ont assez définis dans leur réponse au premier message du président Wilson, et depuis, dans les discours de leurs ministres, de M. Asquith à M. Lloyd George, de M. Briand à M. Clemenceau, de M. Salandra à M. Boselli. Les paroles solennelles du président Wilson ajoutent à toutes ces déclarations la garantie d'une autorité morale incomparable.

Une paix durable, c'est une paix protégée. Puisque les traités ne suffisent pas, puisque forfaire à sa signature n'est point considéré par tous les Etats comme un déshonneur, il faut que la paix soit sous la sauvegarde d'une puissance supérieure à celle de chacune des nations. Il faut augmenter la force de la sanction. Car la sanction existe : ce sera l'honneur éternel de la Grande-Bretagne de l'avoir prouvé, en exposant ses biens, sa sécurité et la vie de ses enfants par respect pour des engagements vieux de près d'un siècle. Mais il faut armer la sanction

d'un poids écrasant, tel que la perspective de la guerre en soit reculée hors de l'horizon des civilisés.

Jusqu'à présent, on n'avait imaginé à cette fin d'autre ressource que la création, singulièrement malaisée, d'une armée internationale. L'un des effets de la guerre a été de démontrer l'efficacité du blocus économique. Par le rapprochement du monde anglo-saxon et du monde latin, les Alliés se trouvent en possession des principales sources de ravitaillement indispensables pour l'alimentation et nécessaires pour l'industrie. Une vérité surprenante s'est révélée, c'est que les peuples pacifiques disposent des moyens d'empêcher la guerre.

Pour qu'ils les mettent en œuvre, il faut que la solidarité des intérêts matériels l'emporte entre eux sur les oppositions inévitables. Cette solidarité est en voie d'organisation. Nous ne savons quelle forme les circonstances lui imposeront ; mais elle s'atteste dès ce jour par une collaboration financière qui, dans la suite, adoucira bien des maux et en préviendra davantage encore. Un crédit mutuel institué dans des proportions colossales, soutenu par des arrangements commerciaux avec l'ébauche d'une organisation générale de la production industrielle, telles sont les grandes transformations économiques, telle est la révolution mondiale que nous font entrevoir ou à laquelle nous conduisent les résolutions arrêtées dans les conférences économiques des Alliés. Principes dont les conséquences seront incalculables, pourvu qu'il se crée de peuple à peuple le ferme vouloir de les amener à chef ; et cette volonté commune, c'est la guerre encore qui l'a fait surgir en eux. Depuis 1812, rien n'avait dissipé les malentendus des États-Unis et de l'Angleterre autant que ces huit derniers mois l'ont fait, et rien, depuis 1860, n'avait renouvelé la fraternité de l'Italie et de la France

autant que l'a fait, depuis deux mois, le mariage des deux drapeaux tricolores sur la terre classique du génie et de la beauté.

La volonté de faire régner la paix s'est déclarée irrésistiblement chez des peuples qui font eux-mêmes leur loi et qui viennent d'instaurer une force sans égale en scellant leur union pour le salut du genre humain.

Ils entendent user de cette force pour assurer la paix et de la paix pour réaliser la justice.

Des mots, des intentions ? Non pas : des actes. S'ils n'ont pu délivrer la Belgique et la Serbie, parce qu'ils n'avaient pas voulu cette tuerie et ne s'y étaient pas préparés contre ceux qui la préméditaient depuis quarante-quatre ans, si la Roumanie, perfidement incitée contre leurs conseils, puis trahie contre leur foi, a été livrée sous leurs yeux, aucune de leurs erreurs n'a été une équivoque ni une félonie. Ils ont poussé jusqu'aux dernières limites le respect de la neutralité grecque, alors qu'elle n'était qu'une fiction, que les sous-marins allemands se ravitaillaient sur les côtes de la Grèce, que l'espionnage militaire s'exerçait par télégraphie sans fil, d'Athènes à Berlin, et que des troupes fanatisées les menaçaient dans le dos. Ils s'interdisent l'usage des balles explosibles, tandis que leurs adversaires les ont employées tout au moins sur le front serbe : le témoignage de M. Reiss sur ce point est écrasant. Ils s'en tiennent aux gaz lacrymogènes et ne se servent d'aucun des gaz asphyxiants et mortels dont les Allemands se sont fait une spécialité. Malgré l'abominable bombardement de leurs villes ouvertes, Reims, Londres, Paris, et le meurtre des civils, ils n'ont pu se décider à des représailles qui leur seraient aisées.

Ceux qui gardent le respect d'eux-mêmes et observent la loi de l'humanité dans cette guerre atroce, que feront-ils de la paix ?

Ils l'ont dit. La paix qu'ils veulent est une paix de justice. La justice, c'est l'affranchissement des Serbes, des Belges, des Roumains, des Polonais, soumis à des traitements que les Huns n'auraient point imaginés. La justice, c'est la délivrance des Arméniens, dont le nom, seul, dit tout.

Et c'est la réparation. Combien elle est commode, mais qu'elle est honteuse, l'équivoque de la « paix sans annexion ni indemnités ! » Avoir dévalisé des contrées entières, villes et campagnes, emporté l'or des banques, les machines des fabriques, les denrées, les étoffes, les produits de toute espèce, le bétail, rétabli l'esclavage, puis garder le butin et la gloire de ces hauts faits et dire : « Soyons amis ! »

Réparation complète. Réparation des iniquités dont la perpétuation déshonore notre siècle : l'Alsace-Lorraine est aux Français, Trente et Trieste sont italiennes.

Restitutions, réparations, garanties : il suffit de rendre leur indépendance nationale aux Polonais, aux Tchèques, aux Yougo Slaves, pour que l'équilibre soit rétabli en Europe au profit des peuples de paix. L'œuvre immense de la reconstitution se fera et se fera vite quand l'humanité en aura fini de cette orgie du militarisme oppresseur qui l'a entraînée jusqu'au bord de l'abîme.

Alors seulement la civilisation morale, retardée dans son cours pendant un demi-siècle, pourra devenir l'égale de notre civilisation matérielle, l'inspirer et la transfigurer. Alors les peuples pourront entrevoir l'aube de la réconciliation. Dans la fournaise ardente où ils pénètrent

l'un après l'autre, mus par une force mystérieuse et irrésistible, une transformation profonde s'opère en eux. Un idéal confusément pressenti, qui les faisait tressaillir, sans les éclairer ni les guider, se révèle à la conscience universelle devant la souffrance et la mort. Cet idéal de liberté, de paix et de justice est l'enjeu de la guerre. Il lui donne son sens tragique et sublime. Or, ce drapeau, deux fois consacré par l'héroïsme et par le martyre, ne peut plus être renversé. Il est dans la mêlée et au-dessus de la mêlée. Le jour vient où il flottera triomphalement dans l'azur du ciel, à la vue de tous les hommes. Et une ère nouvelle commencera.

MAURICE MILLIoud.



LA CARTE DE PAIN

DU PAUVRE LAZARE

I

Quand le pauvre Lazare de l'Évangile, assis sur les marches de marbre d'un palais sans charité, put enfin quitter son squelette rachitique, sa pauvre chair rongée de scrofule, ses haillons et sa sébile de mendiant, pour monter dans les demeures célestes, où une petite maison lui était préparée selon la promesse du Fils, les délices de Là-Haut ne le rendirent ni oublieux ni paresseux. Il demanda des fonctions, il les obtint.

Chaque année, dans les jours qui suivent le solstice d'hiver, quand le soleil s'élance avec une force rajeunie pour prolonger sa lumière et augmenter sa chaleur, époque que les hommes ont choisie pour fêter la naissance de leur Sauveur et pour célébrer dans des festins ce qu'ils imaginent être la fin d'un an et le commencement d'un autre, — tandis qu'en réalité la ronde du temps n'a ni commencement ni fin, — le pauvre Lazare descendait vers son ancien séjour.

Même au Ciel, on continuait à l'appeler le pauvre

Lazare, parce que c'est le nom qu'il porte dans l'Evangile, le nom sous lequel son histoire est racontée aux enfants des hommes. Il avait même gardé sa besace, que la bonne sainte Dorcas, celle qui cousait autrefois tant de petits vêtements pour les pauvres, lui avait raccommodée, et même modernisée de façon à en faire une sorte de musette comme celle des soldats. Il la portait sur le dos à la manière des alpinistes, et il y mettait tout ce qu'il lui fallait pour un voyage de deux à trois semaines.

Cette expédition, avec quelle sollicitude il la préparait ! Il s'était toujours tenu bien renseigné. Dès que saint Pierre lui signalait des âmes récemment arrivées de la terre, il accourait pour les interviewer. Il savait tout : la chute de l'empire romain, les invasions des Barbares. Comme son voyage se faisait toujours aux environs de Noël, il avait pu assister au sacre de Charlemagne, et il le racontait encore aux petits angelots qui lui rendaient visite. Jeanne d'Arc lui avait narré la grande détresse du pays de France. Ah ! les guerres, les guerres ! toujours des guerres ! Pas une fois, à Noël, Lazare n'avait trouvé sa petite planète natale en paix partout. Sur le grain de sable, on se battait soit au nord, soit au sud, à l'est ou à l'ouest, chez les civilisés ou chez les sauvages. Des guerres de cent ans, de trente ans, de sept ans...

Et dans le tout dernier siècle, ce beau siècle vingtième, qui s'était ouvert par tant de promesses, une guerre plus affreuse que toutes, qui ensanglantait les continents et les océans, et qui durait depuis quatre ans déjà... Ah ! qu'on en avait vu monter de ces pauvres âmes glorieuses qui s'exhalaient des tranchées, des assauts sur la plaine... et des âmes plaintives qui montaient des bateaux coulés

et qui murmuraient en entrant : « Je ne leur avais rien fait, moi ! » Même Lazare le compatissant ne pouvait plus écouter leurs récits...

Quand il partit cette fois, en décembre 1917, pour cette absence du Ciel qu'il avait pris l'habitude d'appeler *sa perne* (car à force de causer avec des poilus, il s'était assimilé leur langage), il passa devant saint Pierre pour faire viser ses papiers.

— Quelle est ta destination, mon pauvre Lazare, et qu'emportes-tu dans ta musette ? demanda le grand saint, plus bienveillant que ne sont en général les commissaires aux passeports. Pas de contrebande, j'espère ? Tu aurais des ennuis à la frontière.

— Il y a, mon cher supérieur, un petit pays qu'on nomme la Suisse, et qui est, paraît-il, un îlot de paix, une oasis de fraternité au milieu de la tourmente de mort et de haine. Cependant, m'assure une vieille dame de ce pays, arrivée ici hier, ce petit peuple souffre, s'agite, en butte à mille ennuis du dedans et du dehors. Son existence est difficile, toute de privations et de travail. Pour Noël, j'y descends, je lui porte quelques douceurs ; j'ai le nécessaire dans ma musette.

Bon voyage donc, mon pauvre Lazare ! dit saint Pierre en refermant le grand portail.

Un avion couleur d'azur et camouflé de légers nuages attendait Lazare qui s'y installa, prit la direction d'une main sûre, et survola au bout d'une heure ou deux la plaine où il souhaitait de descendre. La frontière suisse était franchie ; dès que Lazare eut mis pied à terre, son avion s'évapora sans laisser de traces.

Pour tous les yeux qu'il devait rencontrer maintenant, Lazare était un voyageur bien vêtu, l'air sérieux et

affable, un touriste d'hiver, en guêtres, bonnet de fourrure, bons gants de laine, bon costume de drap à peu près kaki, en plus foncé. Age, cinquante ans environ. Dans son gousset, une pièce de cinq francs qui devait se renouveler au fur et à mesure, pour ses petites dépenses. Les cinq sous du Juif errant ne suffisaient plus, à cause de l'augmentation du coût de toutes choses.

Lazare s'assit au bord du chemin et tira de sa musette une carte topographique. Il avait l'intention de voyager à pied, autant que possible, car, ayant passé presque toute sa vie terrestre à être souffrant et infirme, il éprouvait une grande joie à se sentir robuste, alerte et bon marcheur. Il s'orienta : la muraille neigeuse du Jura était derrière lui ; devant lui, un plateau semé de bois, de champs labourés, de clochers, de vignes. Dans le lointain, une ligne d'étincelles mouvantes, un lac. D'après la carte, une petite ville devait être blottie derrière la plus proche ondulation du terrain.

II

Lazare saisit son bâton de hêtre lisse et se mit en route. Il ne marcha pas longtemps, car une petite voiture campagnarde le rejoignit, au trot d'ailleurs assez lent d'un cheval qui semblait endormi. Une femme était assise sur le siège à deux places ; elle ne ramenait que des corbeilles vides. Lazare pensa qu'à causer un peu avec cette femme, il obtiendrait des indications utiles à ses projets. Il l'appela donc dès qu'elle fut à portée :

— Puis-je monter à côté de vous ? Je vais à Villebelle.

Elle hésita une minute.

— Si vous voulez, dit-elle enfin. Parce qu'on descend la côte. A la montée, je dirais non. Ma Lisette n'a plus le souffle qu'elle avait.

— Pourquoi ça ? est-elle vieille ? demanda Lazare en s'installant à gauche de la paysanne.

— Vieille ? vous vous y connaissez ! Une jument de quatre ans. Mais les deux autres chevaux sont mobilisés, et la jument s'éreinte. Pas d'avoine pour lui redonner un peu de feu. L'avoine, c'est le courage, c'est le souffle, c'est tout pour un cheval. L'avoine est réquisitionnée ; ce qu'on en peut cacher, on le cache, bien sûr, mais ça ne suffit pas... Tout est réquisitionné ; les bénéfices qu'on pourrait faire, on n'ose pas les faire, à cause du prix maximum. Et mon mari est à la frontière les trois quarts du temps. Moi et les enfants on s'esquinte. Ce n'est plus une vie. Les ouvriers crient contre les paysans... Je voudrais les y voir... Pour quant aux choux, Berne a été quitte de les réquisitionner, les chenilles se sont chargées de ça... On a eu du foin, je ne dis pas le contraire. On a des pommes, des poires pour le cidre, du raisin ; le froment a donné pas mal, mais notre propre grain à nous, qu'on a semé, herbé, moissonné, battu, il nous passera sous le nez, vous verrez ça, pour nourrir les ouvriers qui gagnent des douze, quinze francs à faire ces saletés de munitions... Oui, les vaches au moins sont bien nourries, on a du lait pour les fromages... Et les fromages, on les fait ronds pour qu'ils roulent mieux vers la frontière, pas ? Et si le bétail a quatre jambes, c'est pour marcher à la suite des fromages... Du moment où tout le monde tire quelque chose de cette guerre, je voudrais bien qu'on me dise pourquoi le paysan n'en tirerait rien... Allez, mon bon monsieur, allez, on verra bien pour finir que

c'est l'agriculteur qui est le pivot de la société. J'ai lu ça hier dans le journal, ils n'ont jamais si bien dit.

— Si je comprends, fit Lazare, vous souffrez de la guerre, mais vous avez des compensations.

— C'est ça, c'est bien ça... Toute la vie est dérangée, mais on fait du profit avec ces dérangements. Je ne le dis qu'à vous parce que vous êtes étranger ; je ne le dirais pas à nos voisins : si ça dure, nous aurons payé toutes nos hypothèques, et nous en avons pour bien des mille francs... Mais vous, monsieur, si j'ose demander, est-ce que vous voyagez pour affaires ?

— Pas précisément. Je suis chargé de quelques commissions... Je m'appelle Lazare. Si vous vouliez me dire votre nom, madame.

— Julie Burnet. Je n'ai rien à cacher ; nous sommes en règle pour tout.

— Julie Burnet, répéta Lazare, en tirant un carnet de sa grande poche... Voyons... Madame Burnet, une personne qui vous veut du bien et qui préfère n'être pas nommée désire vous procurer pour Noël un peu de plaisir à votre choix...

— Hum ! fit-elle, aussitôt défiante. Et combien que ça coûtera ?

— Rien du tout, madame. Ce sera gratis.

— Gratis ! Il faut dire ça à d'autres. D'abord il n'y a rien de gratis. Ça n'existe pas, le gratis. Oui, je connais votre truc. Je sais des gens qui se sont laissé prendre à ça. On accepte, on fait la commande, et puis la facture arrive trois mois après... Merci, je n'ai besoin de rien. Du plaisir, j'en ai assez. On a tué le cochon, les pots de saindoux sont pleins. Remettez ce carnet dans votre poche. Ce n'est pas moi que vous inscrirez dedans. Et

puis, voici la petite côte et on arrive à la ville. Lisette sera contente si vous descendez...

« Mauvais début, songeait Lazare en reprenant son bâton et sa pédestre course sur la route gelée. Je n'aurai pas su m'y prendre. Comment faire pour ne pas éveiller de défiances ? »

Tandis qu'il y rêvait, son estomac se mit à parler haut, car tous les aviateurs vous diront que rien ne creuse son homme comme une descente en vol plané. « Je casserais bien une croûte », pensa Lazare en regardant autour de lui s'il apercevrait quelque enseigne de modeste auberge.

Mais il ne vit qu'une petite ferme, dans un pré, à deux cents mètres de la route. Il prit le chemin, bordé d'une barrière bien entretenue, qui y conduisait. Au bruit de ses pas sur les dalles de l'entrée, une jeune femme sortit et le considéra sans hostilité, car il était bien vêtu.

— N'ayez pas peur du chien, dit-elle, comme un gros toutou de race indéfinissable venait flairer les jambes du voyageur.

— Je n'ai pas peur des chiens, il fut un temps où ils étaient mes seuls amis, prononça le pauvre Lazare, dont la mémoire se reporta à travers les siècles au temps de sa vie humaine, où il était assis sur les marches du palais.

— Ah ! fit la jeune femme, qui pensa : « Sans doute qu'il était très pauvre alors... Et pourtant les chiens n'aiment pas tant que ça les pauvres gens. »

— Qu'y a-t-il pour votre service ? poursuivit-elle, pressée de rentrer, car l'air froid s'engouffrait dans la cuisine ouverte derrière elle.

— Je voudrais manger quelque chose, en payant, bien

entendu. Ce que vous aurez, une tasse de lait, un morceau de pain.

— Avez-vous votre carte ?

— Ma carte ? répéta Lazare qui n'avait pas fait assez attention à ce que la vieille dame arrivée la veille au Paradis lui avait raconté au sujet des restrictions et autres mesures collectivistes.

— Oui, votre carte de pain, bien sûr. Vous savez qu'il est défendu de voyager si on n'a pas sa carte de pain sur soi...

— Ma carte de pain... fit Lazare abasourdi... Je n'y ai pas pensé ; saint Pierre n'y a pas pensé non plus quand il m'a donné mes papiers.

« Saint Pierre ! se dit la jeune femme. Cet homme est maboul. Il a bonne façon, mais il est maboul ! Je vais le congédier en cinq secs... J'entrerai dans son idée tout de même pour ne pas l'irriter. »

— Vous connaissez saint Pierre ? demanda-t-elle doucement.

— Si je le connais ! J'ai causé avec lui pas plus tard que ce matin, juste avant mon départ. Il n'était pas prévenu de ces nouvelles mesures.

— Non, mais tâchez qu'il vous arrange ça. Sans carte vous n'aurez pas une miette de pain, nulle part. C'est défendu. Vous ne voudriez pas mettre les gens en contradiction.

Elle reculait dans la pénombre de sa cuisine...

— Une tasse de lait, alors ? insista Lazare.

— Il n'y en a plus ; on a fait fromage ce matin...

— Un œuf ?

— Tous vendus frais, cinq francs la douzaine. Je n'en garde pas pour moi.

— Une assiette de soupe ?

— Ma soupe n'est pas prête...

Elle reculait toujours ; elle n'allait pas laisser ce fou entrer dans sa cuisine. Au moment cherché, la porte claqua, et Lazare interloqué redescendit le petit chemin.

III

« C'est un état de choses bizarre, songeait-il. Un état de choses qui doit rendre plus durs ceux qui sont durs, plus avares ceux qui sont avares... » Et il pensa encore : « Comment vais-je me débrouiller avec ces histoires de cartes ? Car enfin, si je reste sur la terre une quinzaine de jours, ayant revêtu un corps tout bonnement terrestre, il faudra bien que je mange. »

Il se sentit soudain tout cassé et même très vieux, et il se souvint de la facilité avec laquelle, en l'an 800, à Noël, bien que la cité de Rome fût pleine de monde pour le sacré de Charlemagne, il avait obtenu du pain richement frotté d'ail et de graisse d'oie, d'un brave savetier qui travaillait dans son échoppe. « Les temps sont changés », se dit-il.

Il restait là, appuyé contre un arbre dépouillé de feuilles, la tête baissée, son bâton vacillant entre ses doigts, l'air suffisamment désorienté et perplexe pour qu'un passant serviable s'arrêtât et lui adressât la parole. C'était un bon vieux en gros habit de futaine, ses vieilles mains dans des mitaines tricotées.

— Vous n'êtes pas malade, hein ? fit le bon vieux.

— Non, non, je suis ennuyé seulement, je réfléchissais.

— Tout le monde réfléchit, de ce temps-ci, dit le brave homme pour continuer la conversation.

— Oui, mais je doute qu'il sorte de mes réflexions ce qu'il me faut, une carte de pain...

Et voyant la mine sympathique de son interlocuteur, Lazare lui exposa sa situation, mais prudemment et sans faire aucune allusion à saint Pierre... Il voyageait, il arrivait d'un pays où la carte de pain n'était pas nécessaire...

Le vieil homme se prit le menton dans la main :

— Avec tous ces nouveaux règlements, on ne sait plus trop ce qui est permis et ce qui ne l'est pas... On a toujours peur de se mettre en contravention. Pour ce qui est de suivre le précepte : « Sème ton pain à la surface des eaux... » il n'y a plus moyen. On se ferait arrêter par la gendarmerie... Ecoutez, monsieur, faites quelques pas avec moi, jusqu'à notre maison. On demandera conseil à ma femme.

Déjà réconforté, le pauvre Lazare se mit en route avec le bon vieux, qui lui dit son nom : « Jean-Pierre Lepetit. »

Dans une maisonnette très propre, une ferme de deux vaches, comme son propriétaire l'expliqua, ils trouvèrent une bonne petite vieille femme très vive encore, aux yeux noirs et brillants, aux joues de pomme ridée.

— Oh ! là là ! fit-elle, saisissant immédiatement la situation. Se peut-il !... Je le disais bien qu'avec ces cartes... Tu vois les embarras... Jean-Pierre, ouvre le buffet... Qu'est-ce qu'il nous reste d'hier ?

— La moitié du dernier pain...

— Bon. Une demi-livre. Et la livre d'aujourd'hui n'est pas entamée. Donne-lui plutôt la moitié de celui de ce matin, il sera moins sec. Je tremperai la soupe avec le plus rassis.

En deux minutes, le gros quignon de pain se trouva sur une assiette avec un morceau de fromage.

— Tu crois qu'on a le droit ? fit Jean-Pierre un peu perplexe.

— Comment le droit ? tu veux dire le devoir ! Nous est-il recommandé de donner à manger à celui qui a faim, et alors c'est comme si on le lui faisait à Lui-même ?... Est-ce que la carte de pain a supprimé l'Evangile ?

— On le croirait assez... fit Jean-Pierre. Chacun a peur de manquer, à présent...

— Les autres gens, c'est leur affaire. Mais nous ne manquerons pas, puisqu'il reste la moitié du pain d'hier... Les vieilles gens ne mangent pas beaucoup. Et même je me tourmentais en me disant : « A qui pourrait-on bien offrir ce qu'on a de trop ? » Allons, monsieur, prenez ce qui est là. Bon appétit.

— Croyez-moi, dit Lazare avec une certaine solennité, les promesses sont toujours les mêmes, et Celui qui les a faites est toujours le même. « L'homme qui donne au pauvre prête à l'Eternel, qui lui rendra son bienfait... »

— Je suis bien d'accord, dit Jean-Pierre un peu confus d'avoir pu paraître moins généreux que sa femme, mais avec cette guerre tout est changé. Il y a des restrictions sur tous les points, pas seulement sur le manger et le boire, mais aussi sur le commandement de s'aimer les uns et les autres...

— Bah ! dit sa femme, est-ce qu'on peut nous empêcher d'aimer tout le monde ? Aimes-tu moins qu'avant le prochain que tu rencontres, le bonhomme à qui tu peux aider ?... Non, preuve en soit ce voyageur que tu amènes sans rien savoir de lui, sauf qu'il a faim. T'inquiète pas du reste, t'inquiète pas des théories. On n'est

pas du gouvernement, par bonheur. On n'est que des pauvres chrétiens tout simples...

Quand Lazare eut fini son frugal repas, qui lui parut délicieux, il mit la main à son gousset, en tira sa pièce de cinq francs qu'il posa sur la table.

— Vous me permettrez bien de m'acquitter ? fit-il.

— Pas question ! dit la bonne femme avec vivacité. Se faire payer après tout ce qu'on vient de dire ! Non, non, laissez le bon Dieu rembourser ça...

— Je pense bien qu'Il n'y manquera pas, prononça Lazare. Mais je voudrais au moins vous offrir, de la part de quelqu'un qui vous veut du bien et préfère rester anonyme, une chose à votre choix qui vous ferait plaisir.

Le bon vieux et la bonne vieille se regardèrent...

— Qu'est-ce qu'on désirerait bien ? fit-elle, toujours plus prompte à parler que son mari. Pour quant à moi, je ne désire rien du tout. J'ai la santé, mon mari aussi. Du travail, ce qu'on en peut faire. Des provisions, ce qu'il en faut. Les enfants sont tous établis et nous écrivent. Non, vrai, je ne vois pas ce que je souhaiterais. Qu'en penses-tu, Jean-Pierre ?

— Il faudrait réfléchir... répondit-il en se frottant le menton. Pour le moment, non... Même si on dit un jour par hasard : « L'horloge est *vieux*, il en faudrait un neuf... » on sait bien qu'un horloge neuf ne nous ferait aucun plaisir, à cause que le vieux horloge est un ami, qui est entré dans la maison avec nous, le jour qu'on s'est mariés... La même chose pour le moulin à café...

— Enfin, dit Lazare un peu déçu, supposons qu'il vous vienne une idée, écrivez-moi : « Monsieur Lazare, poste restante, à Neuchâtel. » J'y passerai dans quelques jours.

— C'est pas probable qu'on écrive. Merci tout de même, dit Jean-Pierre.

IV

Lazare se dirigeait maintenant vers la ville, creusant de nouveau le problème de sa carte de pain. Il résolut de chercher le plus tôt possible l'autorité compétente et de s'adresser à elle.

Le gros bourg où il arrivait, pittoresque et cosu avec ses maisons anciennes aux façades en pierre grise, ses jolies fenêtres à meneaux et ses portes à linteaux sculptés, avec les fumées bleues qui s'élevaient des toits, et le réseau des arbres qui dessinaient sur le ciel clair leur tulle brodé ci et là de quelques feuilles, présentait un joli tableau de paix prospère.

Mais au tournant de la longue rue qui débouchait sur une place pavée, la scène changea si subitement que Lazare demeura pétrifié, immobile, épouvanté. Il voyait tout à coup un champ de bataille, une cohue de femmes et d'hommes, des projectiles volant en l'air, et qui étaient des œufs, des choux, des pommes de terre, des paniers... On vociférait, et des mots éclataient distincts dans le tumulte :

— Maximum ! maximum !... — C'est la loi ! — Vous vendez trop cher ! — Vous pouvez payer ! — Affameurs ! — Accapareurs ! — Oui, on vous connaît, vous avez mille kilos de pommes de terre en cave ! — Vous attendez qu'on crève de faim pour les mettre en vente ! — Parlons-en de vos quinze francs par jour aux munitions ! — Oui, on sera riches, quand vous aurez mis la pomme de terre à quinze francs pièce ! »

Peu à peu, Lazare ayant repris ses sens, s'approchait

de la bataille pour tâcher d'en comprendre le sens et le but. Midi sonnait. De toutes les usines débouchaient des files d'ouvriers aux mains noircies par le cuivre et le charbon.... Ils se précipitaient, chacun cherchant à trouver dans la mêlée sa femme ou sa fiancée pour lui prêter main forte.

Des groupes hurlants en vinrent aux mains.... Un des combattants saignait du nez abondamment, sa femme l'essuya avec son mouchoir, ils furent bientôt barbouillés de sang tous les deux, affreux et grotesques à voir.... Ce coup de poing n'était pas bien dangereux, mais le ruisseau rouge fit crier des femmes, le combat s'anima et d'autres coups de poing s'échangèrent. Lazare, qui depuis Noël 1916 avait vécu dans les régions célestes baignées de paix, frémit à ces clameurs de guerre civile, et s'élança.... Une voix de clairon lui fut donnée; elle s'éleva haute, forte, vibrante, avec des éclats de cuivre, elle domina en un instant le tumulte :

— Cessez, malheureux, cessez le combat....

Les bras levés s'abaissèrent, les bouches restèrent ouvertes, mais l'insulte n'en sortait plus.... Tous les visages se tournèrent du côté de la voix qu'on avait entendue....

— Hommes et femmes du même pays, du même sang, vous n'avez pas honte de vous déchirer les uns les autres ?

— C'est un pasteur ! murmura une des belligérantes, sur la joue de laquelle coulaient les restes d'un jaune d'œuf écrasé.

— C'est peut-être un prophète ! murmura peureusement une des marchandes de légumes, qui n'avait pas la conscience bien tranquille, ayant dépassé le maximum.

— Qu'il se montre! qu'on le voie! cria un des ouvriers aux munitions.

— Montez sur la fontaine! vociféra quelqu'un, et toute la foule reprit en chœur : « Sur la fontaine! sur la fontaine!... »

Lazare s'avança, la mine résolue, les yeux étincelants, mais sa physionomie exprimait plus de douleur que d'indignation, tel le visage d'un père qui sépare des enfants méchants et querelleurs et dépourvus de raison. En un sant, il fut debout sur la fontaine, appuyé à la vieille colonne de pierre rongée par le temps, d'où sortaient trois goulots de cuivre, et d'où tombait l'eau dans trois bassins ovales disposés en trèfle.

— Pourquoi cette fureur? demanda-t-il de la même voix impérieuse et retentissante. Savez-vous seulement pourquoi vous vous battez?

— Pas pour des prunes! Pour des choux! cria un plaisant, et beaucoup rirent avec lui, car la colère d'une foule s'éteint vite, comme elle s'allume.

— Les choux sont chers parce qu'ils sont rares, le fléau des chenilles n'en a laissé que fort peu, poursuivit Lazare, et vous êtes assez fous pour écraser sous vos pieds ce qu'il en reste, pour en faire des projectiles à vous assommer les uns les autres!

— Ceux qu'on attrape au vol ne coûtent rien! fit le même loustic, brandissant au-dessus des têtes un magnifique chou frisé.

Sur quoi une des marchandes s'écria :

— Mon chou! mon chou! Voleur, rendez-moi mon chou!

Il le lui lança avec tant d'adresse qu'il l'atteignit en plein visage. Si ce chou eût été un dur chou blanc, au

lieu d'être un mol chou frisé, le dégât eût été considérable.... On se tordait les côtes à présent.

— Etes-vous capables de raisonner, ou pas ? cria Lazare. J'institue ici un tribunal. Je vais vous interroger, vous entendre et vous juger. Présentez vos plaintes.

— Ce n'est pas un pasteur, c'est un de ces messieurs du Château, chuchota une dame qui avait dans son panier quatre ou cinq kilos de pommes de terre mal acquises....

Elle chercha à s'esquiver, mais les groupes étaient trop compacts.

— Ma plainte, dit une des maraîchères, debout devant la fontaine, c'est qu'on m'a vidé mes corbeilles sans rien payer.

— Ma plainte, s'écria une jeune femme en tablier de ménagère, c'est que les œufs sont à cinq francs les douze sans qu'on sache pourquoi....

— Ma plainte, dit un ouvrier, c'est que les paysans veulent tout pour eux.

— Viens-y un peu ! cria un vieux paysan courbé sur un bâton. Laboure, sème, moissonne, lève-toi à trois heures du matin pour faucher, et quand la grêle t'aura ruiné ton verger, couché tes avoines, et que les maladies se mettront après ton froment, ta vigne, tes pommes de terre, tu seras content, va, de retourner à ton établi et d'y trouver tes quinze francs tous les soirs !

— Quinze francs ! quinze francs ! il est fou ! Qui est-ce qui gagne des quinze francs par jour ? s'exclamèrent cent voix de femmes indignées.

Lazare vit qu'il était inutile d'écouter les plaignants. Il reprit la parole, et le silence se fit.

— Pauvres êtres déraisonnables ! clama sa voix de cuivre. Pauvres êtres ingrats ! Si vous aviez vu ce que

j'ai vu, moi, dans les pays envahis, dans les camps de prisonniers.... Des femmes, des enfants affamés, des soldats en loques, des blessés qui se lamentent, et qui tous, au milieu de votre abondance gaspillée, se traineraient sous vos pieds, trop heureux de ramasser des feuilles de chou piétinées, des pommes de terre écrasées, des débris terreux et sans nom, qu'on peut manger encore, pour ne mourir qu'un jour plus tard ! Insensés ! personne dans votre ville n'est en danger de mourir de faim. Personne, dans tout votre pays, personne ! De la pauvreté, oui ; de la gêne, certainement, des restrictions, des ennuis.... Mais avez-vous vu vos enfants s'évanouir de faim dans vos bras ? J'en ai vu en Belgique ! Avez-vous vu des femmes gisant par dizaines, par vingtaines, au bord de la route, expirant de faim ? J'en ai vu en Pologne. Et vous, les paysans, les producteurs, vous a-t-on ravi votre récolte ; êtes-vous allés la nuit voler votre propre grain dans votre champ à vous, rapporter une javelle glanée en tremblant, moudre en cachette, dans un moulin à café, cette poignée de grain qui vous nourrira deux jours ? Je l'ai vu, moi, dans le Nord.... Qu'elles sont mesquines, vos plaintes ! Qu'elle est répugnante, votre colère !...

— Il parle bien, y n'y a pas ! fit un ouvrier, déjà touché de repentir.

— Femmes ! cria de nouveau Lazare, vos maris, vos fils sont à la frontière, mais quand ils reviennent, reviennent-ils mutilés, aveugles ? Les lignes qu'ils gardent l'arme au pied sont-elles jalonnées de tombes ? Vivent-ils jour et nuit dans l'horreur des charniers et des boues ? Et vos maisons sont-elles des amas de décombres ? vos arbres fruitiers sont-ils coupés à ras du

sol ? vos richesses, vos épargnes, vos provisions sont-elles pillées ? Pauvre peuple aux yeux obscurcis, quand toute l'Europe agonise, tu gardes l'immuable paix, et tu oses te plaindre !...

— C'est Nicolas de Flue ! assura un maître d'école qui traversait le marché par hasard au moment où la bagarre commençait....

— C'est très bien dit, s'écria un ouvrier mécanicien qui escalada la fontaine à son tour. Mais je suis d'avis que chacun y mette du sien. Qui est-ce qui commencera ?

— Commencez tous ensemble, prononça Lazare.

— Ah ! tous ensemble ? expliquez-vous.

— Cessant de chercher chacun son intérêt particulier, ayez aussi égard à celui des autres, dit-il d'un ton lent, comme on récite un précepte appris par cœur.

— J'ai déjà entendu ça, fit à demi-voix une bonne femme.

— Ce serait fini alors d'être égoïste, âpre au gain, injuste, malhonnête. Ce serait fini de cacher des denrées, fini d'en vouloir plus que sa part. Fini de se jalouser, de se quereller, de se battre. Le paysan dirait : « L'ouvrier travaille, il peine comme moi, et ses enfants ont bon appétit comme les miens. Soyons donc raisonnables dans nos exigences. » Et l'ouvrier dirait : « Le paysan a la vie difficile, par le temps qui court. S'il augmente un peu ses prix, j'ai de mon côté des augmentations de salaire. »

— Quand l'ouvrier dira ça !... cria un paysan....

Et un ouvrier rétorqua d'une grosse voix :

— Quand le paysan sera raisonnable....

— Ce sera le règne de mille ans ! acheva une femme.

Là-dessus, les discussions allaient de nouveau s'échauffer. On n'écoutait plus Lazare....

V

Tout à coup la foule se fendit, s'écarta pour laisser passer trois gendarmes qui survenaient — comme cela arrive parfois — après l'affaire. Silencieusement et avec majesté, ils s'approchèrent de la fontaine.

— Etranger, descendez de là ! et que cet attroupe-ment se disperse ! articula l'un des gendarmes.

Puis quand Lazare eut pris pied sur le pavé :

— Etranger, je vous arrête provisoirement, comme suspect d'avoir fomenté une émeute anarchiste dans cette ville paisible.

— C'est pas vrai ! crièrent plusieurs voix, parmi les auditeurs les plus rapprochés. Au contraire, il prêchait la paix !

— Il prêchait ! et ce n'est pas dimanche !... Tout ça s'éclaircira à la gendarmerie.... Etranger, marchez ! pas de rouspétance !

Quand la foule comprit que cet orateur n'était ni un pasteur, ni un monsieur du Conseil d'État, ni même Nicolas de Flue, et quand on vit que les gendarmes avaient son signalement, — du moins on le pensa, — on commença à hausser les épaules, surpris de s'être laissé émonvoir par l'éloquence de cet inconnu.

— Il nous a retournés comme des guignols, dit quelqu'un.

On était calmé, on ramassait les projectiles, — sauf les œufs, dont les ménagères enjambaient avec des soupirs les flaques gluantes.... Il était midi, l'heure de rentrer chez soi pour la soupe.

Lazare suivait les gendarmes. Il ne s'était pas attendu à ça, lui qui descendait avec sa musette toute pleine de petits cadeaux, de petites joies, de bienveillance. Il franchit d'un pas alourdi le seuil du poste de gendarmerie.

Le brigadier, un homme jovial, dont l'œil malin essayait de se faire sévère, interrogea l'étranger surpris :

— Votre nom ?

— Lazare.

— Prénoms ?

— ... Lazare.

— Hum ! Lazare, Lazare.... Vos parents n'avaient guère d'imagination.... Nationalité ?

— Juif.

— Russe ?

— Non.

— Vous avez vos papiers sur vous ?

— Non.

— Où sont-ils déposés ?

— Nulle part.

— Ce n'est pas permis, dit le brigadier. Si vos papiers ne sont déposés nulle part, comment avez-vous obtenu votre carte de pain ?

— Je n'ai pas de carte de pain.

— Bon, vous êtes en pleine irrégularité. Comment faites-vous pour vous passer de carte de pain ? Ça ne doit pas être commode.

— Non, ce n'est pas commode, je m'en suis aperçu, dit Lazare. Mais je ne me plains pas. Tant de gens à cette heure-ci, en dehors de votre heureux pays, n'ont pas de pain !

— Vous ne vous plaignez pas ? fit le brigadier. Vous êtes un phénomène ! Tournez-vous que je vous voie

bien ! Sur le sol helvétique, il n'existe pas en ce moment, je crois bien, un citoyen ni une citoyenne qui ne se plaigne de quelque chose.... Vous n'avez pas idée à quel point on « s'animose ! »

— Je l'ai vu tout à l'heure sur le marché....

— D'après le rapport, vous leur prêchiez la guerre civile.

— Je leur prêchais la réconciliation, le support, la raison et la charité.

— Un tas de belles choses. Mais le fait est là, vous n'avez pas votre carte de pain. Et il est absolument interdit de circuler dans le pays sans être porteur d'une carte de pain....

— J'aurais bien voulu, plaïda Lazare, prolonger mon séjour d'une dizaine de jours au moins.

— Pour quoi faire ?

— J'ai une mission... des petits plaisirs à distribuer.... Répandre un peu de joie, un peu de paix, comme on aime le faire à Noël....

Le brigadier prit un air songeur.

— Je vais vous expliquer la situation, dit-il au bout d'un moment. Il y a deux grosses maladies qui règnent dans le pays.... Et ce n'est pas avec des petits plaisirs, des petites pilules, des petites compresses, que vous nous guérirez. J'ai du temps pour causer, on est ici dans un secteur tranquille.... Asseyez-vous.

Lazare s'assit, le brigadier reprit :

— La première épidémie, c'est la mauvaise humeur. On est de mauvaise humeur sur tout. On crie comme des écorchés. On a du pain, mais on a la carte de pain. Il faut manger de la soupe, on n'aime pas la soupe. On leur donne la semaine anglaise, ça dérange leurs habi-

tudes. J'admets bien qu'on a des embêtements formidables pour le charbon, pour les grains, pour tout.... Mais si on était, nous, une si petite barque au milieu de cette tempête sans être un peu ballottés, ce serait tout de même inconcevable....

— C'est bien ce que j'ai essayé de...

— Silence ! cria le brigadier par habitude.

Puis il reprit de son ton ordinaire :

— La seconde maladie, c'est l'envie de profiter. Oui, profiter du malheur, de la guerre, des embarras. Presque tous, si vous remarquez, du haut en bas et du bas en haut. On se dit : « Voici un type qui a besoin de moi, j'en profiterai.... » Pour finir, on en sera pour ses peines. Du moins il me semble. Les prix montent sur le dos des salaires, puis les salaires grimpent sur le dos des prix. C'est une pyramide qui fera patratras. Je veux bien que tout ça est difficile à arranger, conclut l'honnête brigadier en se tirant rêveusement la moustache....

— Qu'allez-vous faire de moi ? demanda Lazare avec une légitime curiosité.

— De vous ? eh bien... vous laisser courir, je crois. Vous n'irez pas loin sans carte de pain.

— Je puis me retirer ?

— Quelles sont vos ressources ?

Lazare tira de son gousset, l'une après l'autre, en laissant des intervalles, la pièce de cinq francs miraculeuse qui était son allocation de voyage. Il en aligna quatre ou cinq.

— Vous n'êtes pas un vagabond, vous n'avez ni tué ni volé. En somme, je ne vois pas sur quoi je verbaliserais, conclut le brigadier. Faites venir vos papiers de votre domicile. Bon voyage, monsieur. Faites du bien si vous pouvez, mais nous sommes bien malades.

Partout en effet, à chaque étape, Lazare rencontra des gens irrités et débordants de plaintes. Partout des profiteurs égoïstes, qui arrachaient à des mains récalcitrantes des sous, des bénéfices, ou des autorisations et des passe-droits à des mains trop complaisantes....

Mais que vit-il aussi, quand il regarda de plus près la foule secrète de ceux qui comprennent la dure leçon ? Il vit des courages, des sourires, des efforts, des privations supportées ; il vit une grande charité qui montait comme un flot dans beaucoup de cœurs. Il vit que l'épreuve irritante pour les impatientes, funeste pour les cupides, faisait au contraire, chez les âmes bonnes et tendres, fleurir plus de bonté, plus de tendresse, comme chez Jean-Pierre Lepetit et sa femme. Des petites œuvres de patience et d'amour germaient partout, comme au printemps les brins d'herbe sous les feuilles mortes.

Un jour qu'il était entré dans une humble hôtellerie sur son chemin et qu'il y mangeait une portion de fèves au lieu de pain, un enfant malade, couché au fond de la salle sur un vieux sofa, l'entendit exposer au patron les vagues raisons pour lesquelles il manquait de carte de pain. L'enfant appela sa mère et lui parla à l'oreille, puis, un sourire radieux sur sa pauvre petite figure mourante, il s'adressa au voyageur :

— Prenez, dit-il, ma carte de pain... Je vous la donne. Je n'ai jamais faim....

Le père eut un mouvement et il allait dire que c'était défendu. Mais la mère l'arrêta :

— Puisque ça lui fait plaisir ! dit-elle les yeux pleins de larmes....

Ainsi Lazare eut du pain jusqu'à la fin de sa permission. Il ne fit pas tout ce qu'il s'était promis de faire ; souvent ses offres furent mal reçues, ses paroles de paix

furent bafouées, et quand il rencontra de braves gens bien disposés, il reçut plus qu'il ne donna....

Il rentra là-haut assez fatigué, le cœur et la tête bourrés d'impressions bigarrées. A l'instant même où il s'approchait du grand portail entr'ouvert, un enfant y arrivait de l'autre côté. Ils poussèrent l'un et l'autre une exclamation de joie en se reconnaissant.

C'était l'enfant malade de l'hôtellerie.

— C'est vous le voyageur qui n'aviez pas de pain ?
Saint Pierre sur le seuil les regardait.

— Ah ! te voilà, Lazare ! dit-il. Ça s'est bien passé, cette perme ?

— J'en aurai long à vous raconter, grand saint. Mais accueillez d'abord ce petit. Voici son passeport.

Et il tendait au redoutable gardien du portail la petite carte de pain, maintenant transfigurée et rayonnante comme une feuille d'or. Saint Pierre sourit, inclina la tête. Lazare et l'enfant, se tenant par la main, entrèrent au céleste séjour comme une paire d'amis.

T. COMBE.



QUESTIONS ÉCONOMIQUES DU JOUR

La hausse des prix. Nombres indices.

Le change extérieur. Monnaie interalliée.

Il est grandement divertissant de suivre dans certains journaux et revues les polémiques qui s'engagent sur la grosse question du jour : *la hausse des prix*. On assiste à ce spectacle curieux que la plupart des auteurs ne peuvent arriver à s'entendre sur l'origine et la nature de ce problème. S'il a fallu trois ans d'expériences et d'études à la plus rude des écoles pour obtenir ce piètre résultat, on peut se demander si jamais les économistes arriveront à une solution satisfaisante en cette matière, même au seul point de vue théorique. Le fait est que ces excellents théoriciens s'obstinent à ne vouloir découvrir qu'une seule cause prépondérante à ce phénomène très complexe, alors qu'il dépend non seulement de l'ensemble de chacun des facteurs économiques mentionnés par eux et de bien d'autres encore, mais aussi d'une multitude de faits psychologiques trop souvent dédaignés dans de semblables problèmes. Qui veut nier, par exemple, que la logique spéciale du peuple devant les événements actuels, le génie propre à chaque race et l'éducation des foules ne jouent un grand rôle dans la tenue du marché ?

Parmi quelques-unes des raisons que ces auteurs avancent, nous relevons en premier lieu l'inflation qui est, comme on le sait, un excès de la part des États dans l'émission de papier-monnaie par rapport à leur encaisse métallique or. Il peut être intéressant de mentionner en passant que ce phénomène de l'inflation a donné naissance à deux partis contraires : le premier prétend qu'elle agit sur la hausse des prix ; le second déclare par contre que c'est bel et bien la hausse des prix qui a créé l'inflation. D'autres auteurs estiment que la vie chère est due surtout à la baisse de la production nationale, à la difficulté des moyens de transport et à la gravité des risques maritimes. Enfin le dernier groupe prend à partie soit la thésaurisation, soit la rareté de la main-d'œuvre et les grandes dépenses en matériel de guerre. Pour se rendre compte que ces facteurs n'agissent pas uniquement sur la hausse des prix, il suffit de comparer par exemple la marche de cette dernière aux totaux de papier-monnaie émis par les différents pays. En effet, quoique la Russie ait actuellement en circulation 9 fois, l'Angleterre 7 fois, l'Allemagne 6 fois et la France 4 $\frac{1}{2}$ fois plus de billets qu'avant la guerre, le coût de la vie dans ces différents pays n'a pas augmenté dans la même proportion. Quant à la thésaurisation, il faudrait citer l'exemple frappant de la France, comparée à l'Angleterre. Dans ce dernier pays, la plus grande partie des paiements se font par chèques, même lorsqu'il s'agit de petites sommes, le peuple anglais ayant pris l'habitude de ne conserver que très peu de numéraire par devers soi. En France, au contraire, le placement dans le bas de laine se pratique encore de nos jours ; à défaut d'or, les gens thésaurisent les billets émis par le gouverne-

ment. Et cependant, malgré cette thésaurisation évidente, les prix y sont moins élevés qu'en Angleterre. De ces deux cas, on peut conclure que d'autres causes viennent indubitablement coopérer avec l'inflation ou la thésaurisation, ou avec l'une et l'autre, pour agir sur les variations de prix. Il semble que la coordination judicieuse de certains facteurs psychologiques et de toutes les explications fournies jusqu'à ce jour apporterait une heureuse solution à ce problème. Que, maintenant, les économistes arrivent à définir intégralement les causes du renchérissement général, cette découverte ne modifierait en rien la situation actuelle, qui semble irrémédiable par suite de la tourmente prise par les événements. Mais au moins nous ne verrions plus torturer et défigurer, selon les goûts de chacun et les besoins de la thèse à soutenir, les quelques vérités économiques qui nous sont restées.

Car le mal n'en reste pas moins vil. Les prix ont augmenté dans d'énormes proportions ; selon toute apparence, ils continueront à s'élever, à moins que le peuple entier ne se pénétre bien de l'importance d'économiser, même sur les choses les plus nécessaires à la vie, qu'il ne pousse à outrance son élevage et sa culture, et enfin que l'État ne fixe un prix maximum pour un plus grand nombre de denrées. Les dispositions prises dans les différents pays, entre autres les 50 millions que le gouvernement français a votés en juillet dernier, comme subvention pour cherté de la vie à ses fonctionnaires civils, ainsi que de semblables dispositions qui ont été prises par d'autres pays, montrent bien que cette question intéresse les grands comme les petits. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les tableaux synoptiques, appelés *nombres indices*, qui paraissent périodiquement dans certains jour-

naux et revues économiques, pour être frappé de la progression continuelle des chiffres, lesquels, sous cette forme, représentent un prix moyen des principales denrées et matières premières nécessaires à notre subsistance. C'est ainsi que dans le journal anglais *The Statist*, les nombres indices, établis d'après les prix en gros de 45 articles régulateurs, dont la moyenne est fixée à 100 pour les années de 1867 à 1877, étaient descendus à 82,4 en juillet 1914, alors qu'ils sont montés à 176,8 en septembre dernier, soit plus du double. Ce qui revient à dire que le pouvoir d'achat de l'argent, qui était de 121,36 à la veille de la guerre, est actuellement tombé à 56,562, soit une perte de 54 % pendant les trois dernières années ; en d'autres termes, pour une dépense de £ 100 (2 500 francs à 25 fr. au pair) en approvisionnements, etc., on reçoit en réalité la quantité pour laquelle il fallait payer une somme de £ 46-12-2 (1.165,20 fr.) avant la guerre :

$$\frac{£ 100 \times 82,4}{176,8} = £ 46-12-2$$

Les gouvernements faisant leurs achats dans de telles conditions, il est facile de comprendre cette marche ascendante des dépenses de guerre en raison inverse du pouvoir d'achat de l'argent.

Cette assertion trouve sa confirmation dans la simple lecture des prix-courants de denrées, comparés à ceux de l'avant-guerre. On constate que la majorité des articles ont doublé de prix. Certains produits sont devenus trois ou quatre fois plus chers. Les chiffres suivants sont pris dans un tableau comparatif du coût des principales marchandises en juillet 1914 et en octobre 1917, publié dans le *Statist* :

		Octobre 1917	Juillet 1914
Bœuf	les 8 liv. anglaises	7/8-8/0	3/3-3/10
Porc	» » »	9/6	3/6-4/0
Lard	les 50 kg.	161/0-162/0	60/0-74/0
Beurre	»	230/0-235/0	96/0-108/0
Sucre	»	53/9	18/0

Une amélioration à cet état de choses est, nous le répétons, à peu près impossible maintenant. Le mal vient de trop loin et a déjà paralysé trop de fonctions. On peut tout au plus empêcher qu'il ne s'accroisse, en économisant sur le nécessaire. Il ne faudra guère songer à entreprendre efficacement sa guérison qu'au retour de la paix. La question du *change* pourra constituer un des meilleurs remèdes. Cette question a beaucoup d'analogie avec celle des variations des prix, puisque, à vrai dire, elles sont toutes deux, à un certain degré, et composé et composant l'une de l'autre. Dans le cas du change, c'est le pouvoir d'achat de l'argent qui a baissé par suite d'un écart entre l'importation et l'exportation. De même que le problème de la hausse des prix, la baisse du change a causé et cause encore de l'inquiétude à certains gouvernements, les menaçant, si les conditions actuelles persistent, d'avoir à payer après la guerre 2 ou 3 fois plus cher les matières premières dont ils auront absolument besoin.

C'est une de leurs plus graves préoccupations pour le relèvement et l'avenir commercial du pays. Car, pour faire remonter le change, il faudra non seulement que les États restreignent leurs commandes chez leurs créanciers, mais aussi qu'ils les remboursent le plus vite possible. En même temps il leur faudra accélérer la production nationale d'une manière intense en vue d'exporter

chez leurs fournisseurs. La tâche est lourde, comme on le voit, surtout pour les nations qui auront beaucoup souffert dans leur force vitale et dont une bonne partie des territoires aura été saccagée par l'ennemi. Mais alors se présente une occasion unique pour certaines nations de l'Entente de donner à leurs sœurs plus éprouvées un témoignage de solidarité et de reconnaissance. Le phénomène du change est, en somme, une pure question de confiance. Et puisque, en face du danger, les nations alliées ont compris la nécessité de se rassembler et de se fier les unes aux autres, pourquoi, cette union si merveilleuse se dissoudrait-elle avec la paix, au lieu de continuer son beau rôle ? Pourquoi les nations favorisées n'accorderaient-elles plus leur confiance aux anciens frères d'armes, quand elles savent que ceux-ci en auront besoin plus que jamais ? Consentiront-elles à les voir traîner un boulet inutile qui nuira à leur relèvement ? Non ! les généreuses nations américaines n'oublieront pas les vaillants Etats européens qui se sont si noblement sacrifiés pour les deux plus belles causes de l'humanité : la liberté et la justice. Elles seront fières d'aider de tels peuples à restaurer leurs foyers et à panser leurs blessures. Une des meilleures façons dont elles pourraient manifester leur confiance et leur désir de participer au rétablissement de ces pays serait de renoncer à la conception actuelle du change et de proposer à toutes les nations de l'Entente de baser leurs opérations commerciales extérieures sur une convention monétaire, et ceci, en adoptant une *monnaie interalliée*.

L'introduction d'une telle monnaie peu après la conclusion des hostilités ne créerait pas de difficultés pour les Etats-en question. A l'heure actuelle, ces derniers ont tous ra-

massé dans leurs coffres la plus grande partie de l'or et de l'argent qui se trouvaient en circulation dans le pays. Un comité interallié, entièrement indépendant de chacun des gouvernements dont il est constitué, devrait vérifier la réserve initiale de ces métaux précieux et le ferait par la suite à des périodes fixes. Chaque Etat aurait la possibilité d'émettre des billets interalliés pour un certain montant largement calculé d'après le rapport existant entre les stocks d'or et d'argent d'un pays et l'extension extérieure de son commerce et de ses opérations financières (prêts, emprunts, frets, argent laissé dans le pays par les touristes, intérêts sur les capitaux, etc.), en un mot, la vraie balance commerciale. Par la création d'une chambre de compensation centrale, la balance commerciale finale de tous ces États serait réduite à sa plus simple expression et, suivant les cas, figurerait à leur crédit ou à leur débit. De sorte que la question de confiance se bornerait seulement à ce virement, lequel, comme nous l'avons vu, serait d'autre part garanti par les stocks de métaux précieux que possèdent les différents États. Les billets interalliés, strictement réservés pour le commerce extérieur entre les nations de l'Entente, n'auraient pas cours comme monnaie nationale et ne pourraient être négociés que par l'entremise d'une banque interalliée officiellement désignée à cet effet. Ils pourraient ressembler à ces chèques américains « Travellers Checks » sur lesquels sont indiquées les valeurs des différentes monnaies étrangères ; ceci faciliterait le développement commercial et serait de grande utilité pour les touristes. Chaque Etat conserverait pour son commerce intérieur sa propre monnaie, qui pourrait fort bien rester sous la forme actuelle ; toutefois, un dévelop-

pement de l'usage du chèque ou du virement dans les règlements de comptes serait à souhaiter pour l'avantage de certains pays.

Voilà quelles pourraient être les grandes lignes d'une telle institution qui promet beaucoup d'améliorations. Les faits secondaires s'adapteraient d'eux-mêmes.

Quel soulagement, quel redoublement d'énergie et de confiance chez certaines nations alliées, de pouvoir, dès le retour de la paix, se remettre allègrement à la reconstruction de leurs territoires dévastés et à la restauration de leur commerce, sans être constamment hantées par la pensée d'avoir à payer plus que de raison pour les matériaux et denrées de première nécessité qu'elles importent ! Et c'est pourtant ce qui pourrait leur arriver si les conditions actuelles du change restaient en vigueur. Les pays de l'Entente comprendront l'importance de cette question et voudront la résoudre dans une de leurs prochaines réunions économiques. Après une telle épreuve que la guerre actuelle, ils se devront mutuelle confiance et mutuelle assistance. Le développement commercial qui en résultera pour tous dédommagera largement ceux qui auront fait quelques sacrifices, et les relations sociales entre ces pays s'étendront de façon la plus amicale et la plus sincère. Les nations neutres amies pourraient être invitées à participer à cette convention monétaire. Ce serait un grand pas de fait vers la Société des nations.

E. PONCHELET.

SOLDATS-POÈTES

Nous espérons publier une série d'études qui formeront un tableau du mouvement poétique en Angleterre depuis la guerre. M. Thomas Sturge Moore, à qui nous devons celle-ci, et qui l'a écrite en français pour nos lecteurs, possède une double maîtrise, celle du poète et celle du graveur sur bois. Ses gravures sont bien connues des lecteurs des revues artistiques anglaises. Il s'est fait aussi un nom dans la critique, tant par son excellent ouvrage : *Art and Life* (1910) que par une suite de dialogues publiés sous ce titre : *Hark to these three* (1915). Il a fait beaucoup de critique d'art et a écrit, notamment, sur Dürer (1904) et sur Corrége (1906). On trouvera ses meilleures œuvres de poésie dans les recueils suivants : *The Vine-dresser and other Poems* (1899) — *Apbrodite against Artemis* (1901) — *Abraham* (1903) — *Danaë* (1903) — *The Little School* (1905) — *Poems* (1906) — *Marianne* (1911) — *The Sicilian Idyll and Judith* (1911) — *The Sea is kind* (1914).

La guerre a bouleversé les combinaisons positives et révélé à la plupart d'entre nous la présence d'incalculables ressources « volcaniques » dans la nature humaine. Pourtant des hommes, beaucoup de jeunes hommes, ont toujours été mus, devant l'approbation comme devant l'hostilité, par des influences qu'ils ne pourraient définir de façon consistante au mondain accompli. Des rythmes et des cadences qui expriment la valeur cachée

de la vie, ou semblent guider vers son expression, s'emparent des jeunes esprits, contrôlant leurs mots et les modelant en des rimes âpres et discordantes de plus en plus appréciées depuis la guerre ; cette popularité toujours croissante rappelle aux critiques celle dont jouit la poésie lors des guerres de Napoléon, où les vers se vendaient mieux que la prose, et les porte à se demander si la même chose ne se reproduira pas. Les habitudes et les soucis de la vie civile découragent et dépriment, et un élan vers la poésie serait une preuve du réveil des sensibilités. Espérons que l'Angleterre, où la vie a paru à la fois le plus stable et le plus « rassise », sera rafraîchie par une vague de plus bel enthousiasme. Les jeunes seront les premiers à le ressentir, car ils ne sont jamais, eux, ni « rassis » ni stables. De tous les hommes jeunes que l'Angleterre a envoyés au combat, celui qui a donné le meilleur poème semble avoir le moins hésité, répondant à l'invitation à la lutte avec une joie extatique.

L'honorable Julian Grenfell, D. S. O., né le 30 mars 1888, avait obtenu son brevet d'officier dans le 1st Royal Dragoons au mois de septembre 1909 ; il était capitaine lorsqu'il mourut, à la suite de ses blessures, le 26 mai 1915. Il avait écrit un mois avant sa mort son poème intitulé *Into Battle* :

The naked Earth is warm with Spring,
And with green grass and bursting trees
Leans to the sun's gaze glorying,
And quivers in the sunny breeze ;

And Life is Colour and Warmth and Light,
And a striving evermore for these ;
And he is dead who will not fight,
And who dies fighting has increase.

The fighting man shall from the sun
Take warmth, and life from glowing earth ;
Speed with the light-foot winds to run
And with the trees to newer birth ;
And find, when fighting shall be done,
Great rest, and fulness after dearth.

All the bright company of Heaven,
Hold him in their bright comradeship,
The Dog Star, and the Sisters seven,
Orions Belt and sworded hip ;

The woodland trees that stand together,
They stand to him each one a friend ;
They gently speak in the windy weather ;
They guide to valley and ridges end.

The kestrel hovering by day,
And the little owls that call by night,
Bid him be swift and keen as they,
As keen of ear, as swift of sight.

The blackbird sings to him « Brother, brother. »
If this be the last song you shall sing,
Sing well, for you may not sing another ;
Brother, sing.

In dreary doubtful waiting hours,
Before the brazen frenzy starts,
The horses show him nobler powers ; —
O patient eyes, courageous hearts !

And when the burning moment breaks,
And all things else are out of mind,
And only joy of battle takes
Him by the throat and makes him blind.

Through joy and blindness he shall know
 Not caring much to know, that still
 Nor lead nor steel shall reach him, so
 That it be not the destined Will.

The thundering line of battle stands,
 And in the air Death moans and sings ;
 But Day shall clasp him with strong hands,
 And Night shall fold him in soft wings ¹.

¹ La terre nue, réchauffée par le printemps, — Se revêt de vert gazon ;
 avec ses arbres en bourgeons — Elle sourit au spectacle glorieux du soleil — Et frissonne dans la brise étincelante.

La vie, déjà toute couleur et chaleur et lumière, — Aspire à le devenir toujours davantage. — Et il est mort celui qui ne veut pas combattre, — Tandis que grandit celui qui meurt en combattant.

L'homme qui se bat recevra du soleil — De la chaleur et de la vie, de la terre brûlante — Des forces pour lutter de vitesse avec les vents rapides — Et pour renaître avec les arbres. — Et il trouvera, une fois la bataille finie, — Un grand repos, et l'abondance après la disette.

Toutes les brillantes constellations du ciel — Le saluent comme leur camarade : — Sirius, et les Sept sœurs, — Et Orion, ceint de son baudrier et de son glaive.

Les arbres de la forêt semblent se resserrer, — Chacun d'eux est pour lui un ami. — Le vent lui apporte leurs doux murmures — Qui le guident vers la vallée et vers le sommet.

L'épervier qui plane de jour — Et les petites chouettes qui ululent la nuit — L'invitent à être aussi prompt et aussi subtil qu'eux, — Aussi subtil d'ouïe, aussi prompt de la vue.

Le merle lui chante : « Frère, frère. » — Si c'est le dernier chant que tu doives chanter, — Chante bien, si c'est le dernier. — Frère, chante !

Dans les tristes heures de doute et d'attente, — Avant que la volonté d'airain se déchaîne, — Les cheveux lui donnent l'exemple de plus nobles qualités. — Oh ! les yeux patients, les cœurs courageux !

Et lorsqu'arrive le moment décisif — Qu'il ne pense à rien d'autre, — Que seule la joie de la bataille — Le saisit à la gorge et l'aveugle,

Dans sa joie et son oubli de tout il saura, — Bien qu'il ne s'en soucie

Beaucoup se sentent ranimés à la lecture de ce poème sans doute parce qu'ils ne peuvent s'astreindre à en extraire le secret ; je me propose de les y aider, afin que l'impression soit plus durable et plus pleinement satisfaisante. Le jeune Grenfell manifeste une joie triomphante dans l'accomplissement d'une promesse innée. Enfin il se sent libre d'être tel qu'il est par l'instinct et les aptitudes ! Il peut tuer, il peut mourir, et cela avec le consentement général et celui de sa propre conscience ! Ce ravissement est semblable à celui de l'amour dans l'hymen ; c'est la satisfaction légitimée d'un instinct fondamental, laquelle est affranchie de toute tare morale et de toute flétrissure intérieure, parce qu'elle s'effectue avec l'approbation de l'humanité. L'harmonie existant entre l'impulsion et l'éventualité crée cette joie ; non seulement elle est plus complexe que celle du jeune cerf attaquant le conducteur du troupeau, mais encore elle renferme un élément d'un ordre tout à fait différent, la notion que le mal latent peut être vaincu en bravant le mal au dehors. La tension résultant de l'effort soutenu entre les habitudes mondaines et cette passion pour le bien qui engendre une pénétration de vision toute surnaturelle trouve un palliatif dans le combat, et cherche la paix dans la mort. Seuls les plus nobles esprits, dans leur jeunesse, éprouvent si intolérablement cette tension qu'ils accueillent une fin pareille avec la plus délicieuse satisfaction. Shelley, qui est regardé comme le type du

goëte, que — Ni plomb ni acier ne l'atteindront — Si ce n'est pas la volonté du destin.

Le front retentit d'un fracas de tonnerre, — Dans les airs la Mort gemit et châte ; — Mais le Jour s'étreint de ses mains palissades — Et la Nuit le couvre de ses douces ailes.

jeune poète, a cette soif de l'attaque, cet empressement à mourir qui le caractérisent d'ailleurs.

La délicatesse inhérente et la jeunesse de ce merveilleux poème lyrique nous apparaîtront d'une façon plus brillante encore, si nous faisons ressortir ce qui en augmente l'éloquence pour le mettre en contraste avec d'autres poèmes plus banals, ayant la guerre pour thème.

On ne relève, au cours de ce poème, aucune allusion à la nature de l'ennemi ; l'auteur ne proclame pas, comme tant d'autres l'ont fait, qu'il combat pour le droit et contre la tyrannie. Il n'anticipe pas les délices de la victoire ; la mort constitue pour lui la récompense nécessaire et naturelle du soldat combattant, et il l'accepte comme telle. Même en temps de paix il avait voulu servir en se préparant à combattre. Pourtant, il ne préconise pas son dévouement envers son pays. On dira que *le sien* était évident. C'est justement cela ; la vraie poésie n'exprime pas ce qui est inutile.

La qualité de sentiment que renferment ces stances servira de pierre de touche aux théories impérialistes et pacifistes. Qu'un jeune homme d'une telle aménité de caractère se sente heureux à l'idée de tuer comme à celle d'être tué prouve que le martyr et le soldat ne sont pas deux types opposés, mais que, devant la conscience profondément remuée, ce sont deux héros de force égale.

Plus l'un ressemble à l'autre et plus il est beau : le martyr, courageux, inébranlable, capable de détachement et de courtoisie jusqu'au bout ; le soldat, consciencieux, humain, inagressif : saint Etienne et saint Georges. La vraie paix n'est pas signée par les gouvernements ; elle consiste en une chose qui n'a pas encore été achevée sur

terre. L'expiration de cette pseudo-paix qui précéda la guerre a dû provoquer ce soulagement exultant ressenti par le jeune poète. Et nous savons qu'il avait raison ; nous savons que cette paix-là était une abominable honte ; nous savons combien indigne elle était du nom que nous lui donnions. La paix ? en vérité !

La saine vigueur d'une inspiration vraie est miraculeuse et évite des erreurs que tous nous respirons, nous proférons, sans pour cela tomber dans l'extrême de cette demi-illumination dont est victime la guêpe, bourdonnant méchamment sur la vitre jusqu'à la mort, parce qu'elle voit la lumière sans pouvoir y entrer !... Ce n'est pas un refus passif de faire partie intégrante de la tragédie humaine, tout comme s'il y avait d'autres moyens de support que la bonté universelle de l'homme. Hommes et nations dépendent tous, pour ce qu'il leur est permis d'être, de l'amitié et de la coopération.

Les facultés de sentir du corps et de l'esprit sont choses fragiles ; toute dureté ou toute insensibilité les altère. Les esclaves du machinisme allemand, avec leur « Realpolitik » et leur subordination au fait, s'évertuent à étouffer partout la liberté, la poésie, le bonheur. Mais la bonté est plus forte que la discipline et la courtoisie remporte plus de victoires que les munitions.

La pire horreur de la guerre moderne n'est pas l'étendue des destructions qu'elle apporte ; elle est constituée par l'asservissement d'innombrables esprits au machinisme et, en cela, elle ressemble de près à la paix moderne. La charrue lacère les terrains gazonnés ; beaucoup d'humbles et belles vies sont sacrifiées pour que le blé soit semé et qu'une récolte plus belle soit recueillie pour soutenir une vie plus palpitante. Mais combien de

nos machines modernes créent ce qui est inutile ou dangereux aux dépens de la meilleure vie, des intéressés comme des exploités ! Y a-t-il tant de choix entre les horreurs de la guerre et celles de la paix, lorsqu'elles sont justement estimées, pour que le pacifiste les préfère et que l'impérialiste désire les rétablir ? Que des hommes soient contraints par l'égoïsme d'autres hommes à languir dans le besoin ou à mourir dans de cruelles tortures est également exécrable. L'espoir des esprits généreux est d'en avoir fini, au moyen de la guerre, avec la paix qu'ils ont connue et d'introduire un ordre meilleur.

Into Battle est le seul poème du capitaine Grenfell qui ait été publié ; selon toute évidence ce n'était pas un écrivain expérimenté. La limpidité et la force du mouvement intérieur révèlent de la sagesse et font la beauté, mais ne sont pas secondées par un talent mûri ; pourtant ceux qui possèdent ce talent sont susceptibles d'échouer justement là où le soldat-poète a triomphé : dans la sûreté de vision.

T. STURGE MOORE.



LES PROBLÈMES ÉCONOMIQUES

D'AVENIR DE NOTRE PEUPLE

A vues humaines, la guerre semble peu à peu tirer à sa fin. Et déjà se posent les grands problèmes économiques et politiques soulevés par ce fantastique bouleversement des relations internationales. La société de l'après-guerre ne sera plus ce qu'elle fut. Aussi est-il compréhensible que les utopistes et tous ceux qui rêvent d'un monde soi-disant meilleur regardent avec fièvre et nervosité vers l'avenir.

Ils espèrent leur heure venue. En tête apparaît le socialisme, pour qui *la révolution* est la suite inévitable de la guerre. Chez nous, même, en Suisse, de nombreux socialistes disent à qui veut les entendre leur espoir d'aboutir un jour à la révolution. Et, dans les villes, on y prépare même systématiquement les ouvriers. Comment interpréter autrement que comme les avant-coureurs d'une future révolution quelques événements attristants qui se sont déroulés depuis un certain temps et encore dernièrement à Zurich ? Et pourtant ces manifestations procèdent d'une complète méconnaissance de la situation et de l'équilibre des forces de notre pays. Une

tentative de modifier d'une façon radicale par la violence notre vie publique et économique est certes par avance vouée à l'insuccès. Sans doute, il est possible qu'aveuglée par ses dirigeants, la classe ouvrière puisse exercer dans les villes une domination éphémère. Ces mouvements peuvent aussi conduire à l'effusion de sang, et à de graves dévastations. Mais ces succès ne sauraient être suivis de lendemain *tant qu'il existe en Suisse une classe paysanne* et que celle-ci reste réfractaire à toute idée révolutionnaire. Si la Révolution française est parvenue à la victoire et si ses succès et ses résultats ont pu avoir une si longue répercussion, elle l'a dû au fait qu'affranchie par elle la classe paysanne était dès lors gagnée à sa cause et qu'elle avait à craindre que la réaction ne lui reprit le terrain et les droits qu'elle s'était assurés. La révolution russe ne peut non plus se maintenir que parce que la classe paysanne espère pouvoir assouvir le besoin qu'elle ressent de possession foncière aux dépens des propriétés seigneuriales. Pour l'Italie, la révolution peut également devenir un danger, parce que la position d'une grande partie de la classe paysanne est plutôt celle d'un prolétariat dont le travail est rémunéré par la mise à disposition de terrains que celle de paysans propriétaires, et qu'elle attend de la révolution la solution de la question foncière. Chez nous, en revanche, la révolution sociale ne présente aucun intérêt pour le paysan. Il sait trop bien qu'il serait la première victime de la domination de la démagogie citadine. Des tentatives de ce genre provoqueraient très vite chez nous la réaction et, au lieu de favoriser l'évolution sociale, elles la compliqueraient et la paralyseraient. Nous tous, qui avons la conviction que, chez nous aussi, les conditions économiques doivent s'adapter aux circonstances nou-

velles et que nombre de revendications ouvrières méritent d'être entendues, tous nous devons souhaiter que l'évolution calme et naturelle à laquelle nous voulons volontiers collaborer ne soit pas compromise par de stériles tentatives révolutionnaires.

Bien que la Suisse ait été épargnée par la guerre, notre pays n'en a pas moins ressenti vivement les effets. La Confédération a maintenant sur les épaules *une dette* dépassant certes le milliard. Mais ce n'est pas là le pire des maux, puisqu'à cette dette fait face une plus-value considérable de la fortune de la nation. De nombreuses industries et entreprises commerciales ont été fortifiées par la guerre. Sous bien des rapports, l'agriculture a pu améliorer quelque peu sa situation matérielle, et d'une façon générale les ouvriers ne se sont pas appauvris. Bon nombre d'entre eux auraient même eu l'occasion, malgré le renchérissement des denrées alimentaires, de profiter de la majoration des salaires pour faire de plus grandes économies qu'en temps de paix. En tout état de cause, nous devons dire que, s'il le veut, le peuple suisse aura rapidement amorti ce milliard. Les nouvelles ressources auxquelles il aura fait appel pour cela deviendront alors disponibles pour d'autres tâches de l'État, si bien que du malheur de la guerre peut en définitive surgir une bénédiction durable.

A mon sens la guerre semble avoir porté *un préjudice moral* beaucoup plus grave que les dommages qu'elle a causés au point de vue économique. Plus clairement que jamais, sous son influence, notre peuple a repris conscience que notre nation est composée de *diverses races* différant par le tempérament, le caractère et les sympathies. Que de fois les motifs qui nous séparent n'ont-ils pas prévalu sur les raisons qui nous unissent et

nous lient ! Ce sera donc aux mesures que devra prendre à l'avenir notre pays sur le terrain politique et économique de tenir compte de la diversité de ces tendances, et l'on peut espérer qu'une politique équitable et prévoyante parviendra à vaincre ces difficultés.

La guerre a d'autre part eu pour effet d'accentuer l'*antagonisme entre villes et campagnes*. On croit en ville que les agriculteurs ont exploité sans vergogne la situation créée par la guerre et réalisé d'énormes bénéfices aux dépens des citadins. Nous ne contestons pas que l'agriculture a vécu là une période relativement bonne, mais il ne saurait être question des gains fabuleux qu'on lui attribue. Une bonne part de la majoration des recettes a été absorbée par l'augmentation du coût de la production. Le secrétariat des paysans suisses, qui fait tenir sous son contrôle les comptes de quelque 300 exploitations agricoles réparties entre toutes les régions de la Suisse, est en mesure de nous renseigner sur ce point. En attribuant au capital investi dans l'exploitation une rémunération de 4 % seulement, nous voyons, pour les exercices de 1906 à 1913, l'exploitant obtenir pour lui et sa famille un gain journalier moyen de 3 francs par homme. Pour les trois années de guerre, 1914, 1915 et 1916, ce gain est monté à 5 fr. 40. C'est sur cette somme que l'agriculteur a dû payer tout ce qu'il a tiré du domaine sous forme de denrées alimentaires et livraisons de tout genre nécessaires à son entretien. Il est à prévoir que les bonnes récoltes de cette année amélioreront encore un peu le résultat, mais si on le compare aux gains et aux bénéfices généralement obtenus dans l'industrie et le commerce, ce revenu est resté très modeste. Les citadins ne considèrent que l'élévation du prix des produits, mais ne songent pas à la majoration

des frais, à la diminution des rendements provoquée dans l'économie rurale par le défaut d'engrais chimiques et de fourrages complémentaires, et elle en arrive ainsi à un jugement erroné de la véritable situation. On oublie aussi qu'au cours des cinquante dernières années un flux de richesses incalculable a coulé vers les villes et qu'il s'y est constitué des fortunes telles qu'on ne les connaissait pas jusqu'alors. Pendant ce temps la campagne présentait un tout autre tableau; le paysan n'arrivait qu'avec peine à nouer les deux bouts et ce n'est que depuis quelques années que la situation s'est quelque peu améliorée. En ville on ne songe pas non plus au recul au point de vue agricole de nombreuses régions. Je me borne à rappeler ici le sort de nos vigneronn et les soucis de leur existence. Que de familles dont toute la fortune était engagée dans les vignobles des coteaux du Léman n'ont-elles pas vu leur aisance s'en aller peu à peu et tarir cette source autrefois si prodigue et si sûre de leur prospérité économique ! Il ne subsiste pour la ville qu'un seul fait, celui des économies amassées par l'agriculteur en ces temps de guerre. Et souvent on les entend critiquer d'une manière beaucoup plus âpre que les millions gagnés par certains fabricants ou commerçants. Quant à nous, agriculteurs, nous ne nous faisons aucune illusion à ce sujet. Nous savons que l'on apprécie fort peu ce qu'au prix de travail acharné et des plus grands efforts l'agriculteur a fait pour le peuple suisse depuis le mois d'août de l'année 1914. Nous n'ignorons pas non plus que nos campagnards ont perdu depuis lors de nombreuses sympathies. Et nous pouvons donc doré et déjà prévoir qu'à l'avenir l'antagonisme entre villes et campagnes ne fera que s'accroître.

Ce regrettable état de choses est encore envenimé par l'*excitation entretenue avec soin parmi les salariés des villes*. Antérieurement à la guerre déjà, le mouvement socialiste se dirigeait de plus en plus contre la classe paysanne. Leurs journaux critiquaient pour la plupart avec beaucoup plus de violence la politique des paysans que le capitalisme. Il est du reste notoire que les dirigeants de la classe agricole sont beaucoup plus exécrés dans les milieux *socialistes* que n'importe quel représentant du capital.

Les socialistes oublient ou ne veulent pas savoir qu'en Suisse les terres sont presque exclusivement en possession de paysans qui vivent du travail de leurs mains et pour lesquels une majoration des prix est en tout premier lieu une amélioration du produit de leur travail beaucoup plus que de la rente des capitaux. C'est chez les paysans plus qu'ailleurs que l'on rencontre une consommation très inférieure à la production ; leur existence est souvent beaucoup plus simple que celle du journalier des villes. La haine que professe le socialisme citadin à l'égard du paysan est par conséquent inconcevable. Malheureusement, il n'y a pas d'espoir que ces milieux reviennent à de meilleurs sentiments et nous devons au contraire nous attendre à ce que le fossé s'élargisse encore.

De cuisantes expériences faites depuis la déclaration de la guerre nous ont contraints de reconnaître que la *souveraineté et l'indépendance du peuple suisse* dont nous étions si fiers reposent sur un fond d'argile. La cause en réside dans l'insuffisance de leurs bases économiques. Pour être en mesure de fournir du pain à notre peuple et du charbon à nos industries, à nos chemins de fer, nous avons dû nous laisser imposer bien des choses de

l'étranger, accéder souvent sans mot dire à des exigences que jamais nous n'aurions cru pouvoir admettre. La tâche qui incombait aux négociateurs suisses chargés de régler nos relations économiques avec l'étranger n'avait souvent rien d'héroïque du tout, et que de fois ne leur a-t-on pas clairement laissé entendre que nous étions un petit peuple dont on écoute amicalement les désirs, auxquels on ne fait droit que dans la mesure où bon vous semble, mais à qui on refuse plus qu'à son tour le droit de poser des conditions et de formuler des exigences ! En pareilles circonstances, un pays et un peuple qui économiquement parlant se suffisent à eux-mêmes jouissent d'un sort singulièrement enviable. Combien notre situation n'eût-elle pas été propice si nous avions pu nous passer de tout produit étranger, si notre attitude n'avait pas dû être influencée par nos besoins de pain, de charbon et autres matières premières, et si nous réclamant de notre neutralité et de notre indépendance nous avions pu nous borner à adoucir les souffrances de nos voisins !

L'évolution industrielle et commerciale de notre pays nous a depuis longtemps déjà reliés et rattachés à un tel point aux autres peuples que nous ne pouvons plus nous isoler et vivre notre vie propre. Et malgré les expériences de la guerre, nous ne pourrions malheureusement à l'avenir modifier d'une façon efficace ces conditions. Nous restons un pays tributaire de l'étranger pour ses céréales, son charbon et nombre de matières premières.

Est-ce à dire que cela doit nous empêcher de travailler au moins dans les limites du possible au développement de notre indépendance économique ? Non, nous devons au contraire nous attacher à tirer le meilleur parti des forces et des matières à notre disposition et porter tout notre sol à son maximum de rendement. Nous

devons en particulier mettre nos forces hydrauliques au service de notre industrie et de nos moyens de transport, nous disant bien que la captation de chaque cheval d'énergie épargne une quantité correspondante de charbon et apporte sa pierre à l'édifice de notre affranchissement économique. Nous devrions aussi vouer une nouvelle attention à l'exploitation de nos ressources minérales. Notre plus grand bonheur serait que les forages entrepris à nouveau avec de puissants moyens en vue de l'extraction du charbon fussent couronnés de succès et aboutissent à un résultat pratique.

Il est cependant à prévoir que toutes ces mesures n'auront qu'un effet limité. Pour que la vie économique de la Suisse ne soit pas arrêtée dans son évolution d'avant la guerre, il lui est nécessaire d'accroître encore son exportation. Cela répond à un développement simultané de l'industrialisme en notre pays. Or ce serait, je ne crains pas de le dire ici en toute franchise, un grave danger pour notre avenir, danger qui pourrait facilement avoir pour épilogue des dissensions intérieures et la décadence de notre peuple.

L'expansion de notre industrie et de nos exportations est arrivée pour notre pays à la limite de ce qu'il est capable de supporter.

Voulons-nous persister dans cette voie et continuer à accroître nos industries d'exportation, nous en arriverons non seulement à une aggravation de notre dépendance de l'étranger, mais encore à une accentuation des antagonismes sociaux. L'industrialisme poussé à outrance de notre pays signifie accroissement du prolétariat, hégémonie politique du socialisme, disparition de l'amour du travail et par là recul de sa productivité. Il menace aussi la santé de notre peuple au triple point

de vue physique, intellectuel et moral et compromet ses capacités productives. Il nous amènerait enfin une nouvelle vague d'étrangers dont l'aboutissement serait la submersion intellectuelle et économique de notre peuple.

On remarque aujourd'hui déjà chez celui-ci *les premiers symptômes de déclin*. Notre évolution semble avoir dépassé son zénith. Ces symptômes se multiplient en raison directe de la diminution de la population campagnarde et dans la mesure où s'affaiblit le rajeunissement de la ville par la campagne. Au siècle dernier, la Suisse était encore le pays de la classe moyenne. C'est de là que sont sorties les meilleures qualités de notre peuple : la simplicité, la sobriété, l'amour du travail, le sens de l'économie et l'honnêteté. Au cours des dernières décades, l'évolution capitaliste a profondément modifié non seulement nos conditions économiques, mais aussi la nature intime du peuple. Et si nous ne savons modérer notre soif de lucre et de jouissances, nous en arriverons alors indubitablement à la déchéance de notre caractère et de nos qualités nationales. C'est dans cette évolution que j'ai puisé la conviction que le but supérieur vers lequel, à mon sens, doit tendre la future politique économique de la Suisse est le suivant :

Maintenir et fortifier la classe paysanne, source de vitalité du peuple. Fortifier les industries et les métiers travaillant pour le pays. Renoncer à une nouvelle extension de l'industrie d'exportation et la concentrer sur ses branches les plus rémunératrices.

La réalisation d'une politique de ce genre, il est vrai, accentuerait d'une part l'émigration de notre excédent de population, mais restreindrait de l'autre l'immigration

étrangère. Elle implique l'adoption d'une politique douanière et économique qui permette avant tout de tirer entièrement parti des matières et des forces indigènes et protège le travail du pays contre la concurrence étrangère.

Une des premières et plus importantes tâches de l'après-guerre consistera pour nos autorités à renouveler les *traités de commerce* et de douane. Nous sommes là encore en pleine obscurité. Nous ne savons si peut-être nous ne nous trouverons pas en présence de *deux groupements de puissances* ayant chacune leur clause spéciale applicable à la notion de la nation la plus favorisée. Espérons que tel ne sera pas le cas : cela reviendrait à la continuation dans le domaine économique de la lutte politique à main armée. La constitution de deux groupements économiques adverses ferait courir aux neutres et tout particulièrement à la Suisse le plus grand danger. Elle serait suivie d'un contrôle constant de toute notre vie économique et de nos affaires. Ce serait la consécration de toutes les détestables pratiques inaugurées par la guerre ; les dénonciations, l'espionnage et tout ce qui empoisonne notre atmosphère se poursuivraient, deviendraient sûrement l'origine de dissensions intérieures et créeraient une situation intolérable. Nous devons combattre par tous les moyens la possibilité d'un tel état de choses. Mieux vaudrait restreindre son exportation qu'admettre un développement économique qui nous mettrait dans l'entière dépendance de l'étranger et de son bon ou mauvais vouloir.

La Suisse sera sans aucun doute contrainte de majorer ses *droits de douane* après la guerre. Les besoins du fisc à eux seuls le nécessitent. Par suite de la dépréciation considérable de l'argent ou de la majoration des prix, le

maintien des droits actuels correspondrait à une réduction sensible de la protection douanière. Si, indépendamment du service de la dette, la Confédération veut pouvoir faire face à la majoration des traitements de ses fonctionnaires, ainsi qu'à l'aggravation des frais de ses administrations et de ses œuvres sociales, elle sera obligée de majorer son tarif douanier. Ces raisons se renforcent d'importantes considérations économiques. Ainsi, je prévois que l'Allemagne fera de puissants efforts pour conquérir le marché suisse. Toute la merveilleuse organisation et la puissance déployées par ce pays pendant la guerre seront concentrées après le retour de la paix en vue de lui assurer son exportation. Le peuple allemand ne reculera ni devant les privations ni même devant des salaires inférieurs pour rester en état de pouvoir soutenir la concurrence. Il y a tout lieu de croire que l'Allemagne perdra pour longtemps une bonne partie de son ancienne clientèle. La concurrence se fera d'autant plus envahissante sur notre marché que, de tout temps, les exportateurs allemands ont eu en grande estime. Si l'Etat ne protège pas nos industries et nos métiers, ceux-ci succomberont sous le poids de la concurrence allemande. Or quelles en seraient les conséquences? Les bras se tourneraient toujours plus vers l'industrie d'exportation, notre vie économique serait toujours plus dépendante des débouchés étrangers et il en résulterait pour nous de nouveaux dangers et de nouveaux risques. Il est du devoir d'une politique clairvoyante de prévenir un tel enchaînement de circonstances par une protection douanière qui, cela va de soi, ne saurait être dirigée contre un seul pays, mais qui, partant du principe de la neutralité économique, s'efforce de traiter toutes les nations sur le même pied.

Mais si l'industrie et les métiers doivent être protégés, on ne pourra non plus refuser à l'*agriculture* le droit de revendiquer le même traitement. Ici, la protection est surtout nécessaire pour certaines branches. Je nommerai avant tout le *vignoble*. Il est à craindre que, lorsqu'à la guerre succédera la réaction, la consommation des articles de luxe ou dont on peut aisément se passer, et avec elle celle du vin, subiront une forte restriction. Nous devons alors nous attendre à ce que dans les années de bonne récolte, le vin se vende très bon marché à l'étranger. Nos contrées de vignobles ne pourraient supporter une pareille concurrence et il est d'une nécessité vitale d'en préserver notre viticulture. L'*engraissement* du bétail bovin ne parviendra chez nous à se maintenir à côté de la production laitière qu'à la condition de lui assurer une certaine protection. En ce qui concerne les *blés*, le but visé pourra être atteint par d'autres voies que celles de la protection douanière. J'y reviendrai en parlant des buts de la production agricole.

E. LAUR,

secrétaire de l'Union suisse des paysans.

(*La fin prochainement.*)

ERNEST NAVILLE

ET LE RAPPROCHEMENT

ENTRE LES CONFESSIONS CHRÉTIENNES

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE¹

III

Voyons les critiques que fait M. André Boyer des propositions de l'auteur du *Credo des chrétiens*; j'exposerai ensuite les miennes.

Rappelons d'abord que Naville s'est toujours exprimé avec la plus grande réserve sur la réalisation effective de ses hautes ambitions de rapprochement entre Eglises chrétiennes. « Je ne songe pas, a-t-il dit quelque part, à formuler le projet d'une réunion extérieure des diverses Eglises. Rien n'est plus conforme à mes désirs qu'une réunion de cette nature, mais rien n'est, pour le moment, plus éloigné de mes espérances. » Son idéal, écrit M. Boyer, semble avoir été « une sorte de confédération des Eglises, où chacune conserverait son culte, ses dogmes et ses caractères distinctifs. » Je crois néanmoins discerner dans ces sages réserves comme un aveu d'insuccès, comme le signe d'une profonde et réelle déception. Et M. Boyer me confirme dans mes soupçons

¹ Pour la première partie, voir la livraison de décembre 1917.

quand il pose la question : L'unité du monde chrétien — non point une simple confédération d'Eglises — est-elle possible selon Naville ? et qu'il répond : Oui, elle l'est théoriquement et ce sont seulement les circonstances présentes qui s'opposent à sa réalisation. Abordons, en conséquence, le problème dans toute sa portée, c'est-à-dire sur le terrain de la philosophie religieuse. En droit l'unité du monde chrétien par la fusion des Eglises catholique-romaine et protestante en un organisme unique est possible, selon Naville : 1° sur le terrain des affirmations dogmatiques ; 2° sur le terrain de la méthode théologique.

Il y a là, sur la question de méthode, entre le principe d'autorité, reconnu par le catholicisme et le principe de libre examen avoué par les Eglises issues de la Réforme, une divergence qui, selon Naville, peut être conciliée et, selon M. Boyer, se refuse à tout accord.

N'y a-t-il pas, dit Naville, dans le protestantisme, lui aussi, une place faite à l'autorité et dans le catholicisme, lui aussi, une place faite au libre examen ? « La seule question qui puisse en fait les séparer, c'est de savoir quel est l'interprète légitime du témoignage du Christ et de l'Écriture, le pape (c'est-à-dire l'Eglise dont le pape est le chef) ou la conscience individuelle. »

Dans cette divergence, susceptible d'être aplanie, M. Boyer voit un abîme infranchissable, une antinomie insoluble. « Ici, dit-il, c'est l'Eglise, autorité infaillible qui gouverne les âmes et ne laisse nulle place ni pour l'individualisme ni pour la liberté ; là, c'est la Bible interprétée par la conscience individuelle et c'est la liberté, que règle la conscience. »

M. Boyer fait ici remarquer, très judicieusement, que, « depuis le dix-septième siècle, catholiques et protes-

tants ont marché par des chemins divergents, que leur écart a toujours été en augmentant, ainsi que le prouve la proclamation de ces deux dogmes nouveaux de l'Eglise romaine : l'Infaillibilité papale et l'Immaculée conception, qui répugnent à la conscience protestante. — L'union entre les deux Eglises est impossible en théorie, puisque sur le terrain des principes, elles s'excluent mutuellement. »

Dans le fond, je suis d'accord avec M. Boyer ; mais, dans la forme, — je suppose une controverse théologique organisée par des représentants des deux thèses opposées devant un jury compétent, — je donne plutôt raison à Naville.

Quoi ? Vous êtes en présence de gens qui se battent et vous leur demandez pourquoi ils se battent. Ils vous répondent qu'ils sont en dissentiment sur l'attribution ou le partage d'un bien. Vous les priez de vous soumettre leurs titres et vous vous apercevez que, les textes qu'ils s'opposent étant écrits en langues différentes, ils les ont mal compris. On se met d'accord sur une traduction commune et on s'embrasse.

Je déclare que, si j'avouais personnellement le Symbole des apôtres, tel que l'explique son commentateur, je souscrirais à ses conclusions en disant : Il est fou, il est presque criminel de se disputer sur des points secondaires quand on est d'accord sur les points essentiels. « Attachez-vous tout d'abord au Royaume de Dieu, dit l'Evangile ; le reste viendra par surcroît. »

Une Eglise est fondée sur la profession de croyances communes. Les divisions ecclésiastiques sont la source de mille maux et deviennent injustifiables quand elles ne se fondent pas sur des divergences de doctrine sérieuses. Naville a établi que tous ceux qui croient

au Symbole des apôtres ont une doctrine commune. Leur devoir est désormais de chercher et de réaliser l'accord entre leurs Eglises.

Oui ; mais les protestants *croient-ils* au Symbole des apôtres ? Un certain nombre d'entre eux, sans doute ; mais, la plupart du temps, on le tient dans les Eglises protestantes pour un document respectable du passé, qui n'exprime que de la façon la plus médiocre les aspirations religieuses du temps présent. M. Boyer lui-même est sans doute de cet avis ; car il n'a pas, au cours de sa consciencieuse étude, un seul mot aimable pour le vieux Credo, composition laborieuse où sont entrées, au hasard des premiers siècles, maintes assertions étrangères à la pensée de Jésus et de ses apôtres¹.

Et d'abord, pourquoi nous obliger à admettre pour la naissance de Jésus une exception, sur laquelle le second et le quatrième Evangile gardent le silence ? La mention d'une visite aux lieux infernaux entre le supplice de la croix et la résurrection, où Naville a eu du moins le mérite de conserver le sens primitif du texte, est une légende pieuse qui conviendrait à un recueil d'hagiographie. On sait que des phénomènes tels que la résurrection, l'ascension, la séance à la droite de Dieu ne s'ajustent à nos conceptions modernes du monde qu'au moyen de transpositions nécessaires. Le quatrième Evangile ne veut pas qu'on attribue au Christ les fonctions de juge suprême. La « sainte Eglise universelle », c'est-à-dire catholique, est l'affirmation de l'unité de l'église groupée autour de ses évêques². La « communion des saints »

¹ Voyez dans un dictionnaire de théologie, par exemple dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de Lichtenberger, l'article : *Symbole des apôtres*.

² Le catéchisme catholique va beaucoup plus loin et affirme, à propos de cet article, le magistère du pape.

et la « rémission des péchés » ne peuvent être tolérées par les croyants d'origine protestante qu'au moyen d'ingénieuses adaptations, où Naville a déployé une incontestable dextérité. La « résurrection de la chair » est une formule d'un matérialisme brutal, qu'on atténue par l'hypothèse de la substitution au corps périssable, prompt à se dissoudre, d'un « corps spirituel. » Bref, le *Credo des chrétiens* ne peut être conservé qu'au prix de pénibles efforts. Base assurément fragile et décevante pour la conclusion d'un traité de paix entre les Eglises rivales !

M. Boyer, malgré toute sa bonne volonté, est obligé d'en convenir :

« L'idée d'autorité étant l'essence même de l'Eglise romaine, celle-ci ne peut évidemment concevoir l'unité du monde chrétien que sous la forme d'un retour des Eglises protestantes à la catholicité.... Hors d'elle il n'est pas de salut et accepter à ses côtés l'existence d'un culte dissident serait, de sa part, reconnaître la conscience individuelle comme juge des opinions religieuses.... Son dogme, en effet, ne serait plus dès lors qu'une opinion, et elle-même qu'une des Eglises de la chrétienté, entre lesquelles on aurait le droit de choisir. Aussi ne saurait-il être question pour elle de confédération, mais seulement de la soumission pure et simple du protestantisme. »

M. Boyer est dans le vrai ; tous les documents émanés du Vatican depuis le concile de Trente, au cours de trois siècles et demi, confirment son jugement par des témoignages irréfragables. Naguère encore, le pape Pie X lançait à l'occasion du troisième centenaire de la canonisation de saint Charles Borromée, un des principaux ouvriers de la contre-Réformation, une encyclique d'un caractère si injurieux pour le protestantisme que l'empereur Guillaume II, quel que fût son désir d'être

agréable au siège romain, se voyait dans la nécessité d'en interdire la publication officielle dans les chaires de l'empire d'Allemagne. Le pape dut faire des manières d'excuses.

Quand la papauté, devenue à la fois le cœur et le cerveau démesurés du catholicisme romain, sera désireuse d'un rapprochement, qu'elle le dise ! Qu'elle abjure l'odieuse intolérance, qu'elle n'a jamais désavouée en principe ! Qu'elle tende aux Eglises issues de la Réforme du seizième siècle une main de réconciliation sur un terrain d'égalité ! Nous lui répondrons sans hésitation en lui donnant la nôtre. En dehors de ce geste, par lequel elle marquera un changement d'attitude, nous n'avons rien à lui demander.

M. Boyer l'a dit excellemment :

« Travailler à une entente des Eglises sur le terrain des principes au moyen de réformes administratives et de décrets théologiques, serait une œuvre vaine, tant que l'on n'aura pas compris, du côté de Rome, que l'harmonie dans la liberté est la seule unité à laquelle les hommes puissent prétendre ici-bas en matière de croyances religieuses. »

Je voudrais fortifier ces considérations, qui sont *de fait* par une remarque de caractère historique. Le fossé, au lieu de se combler, n'a cessé de se creuser entre le catholicisme et le protestantisme, parce que le premier a poussé délibérément à une formidable centralisation, reprenant les folles ambitions politiques des Grégoire VII et des Innocent III sur le terrain de l'organisation ecclésiastique. Tout vient de Rome, tout retourne à Rome ; les évêques sont devenus de simples agents d'exécution, des « sous-préfets. » Des mouvements

intellectuels tels que la détente philosophique et la liberté de l'exégèse biblique sont écrasés par Léon XIII sous l'indigeste somme de saint Thomas d'Aquin et, à coups de trique, par Pie X imposant à tout son clergé, à la suite de l'encyclique condamnatrice du modernisme, un serment attentatoire à la liberté et à la dignité individuelles.

Nos Eglises issues de la Réforme, de leur côté, dans l'ivresse de l'indépendance intellectuelle succédant aux exagérations doctrinales du dix-septième siècle, ont trop souvent perdu de vue que la vie en commun de groupes où l'homme du peuple doit pouvoir trouver le réconfort moral et religieux à côté de l'homme riche et du savant, exige des tempéraments et des concessions.

J'ai fait mes réserves sur la valeur théologique et historique de l'opposition que l'on statue entre la religion de l'autorité et celle du libre examen. Je préférerais dire pour celle-ci : l'appel à la conscience, juge en dernier ressort sur le domaine des choses spirituelles. Mais je ne veux pas m'engager sur une route latérale, qui m'éloignerait de mon sujet. Le catholicisme a certainement dépassé la mesure en restreignant au minimum l'examen personnel ; le protestantisme l'a dépassée, à son tour, en méconnaissant les sacrifices qu'exige la collectivité.

Naville a cherché l'accord dans le passé dogmatique, qui est une des phases de l'histoire des idées religieuses ; il faut le chercher ailleurs, c'est-à-dire dans l'appropriation du principe de la foi chrétienne à l'ensemble des conditions des sociétés nouvelles. C'est l'adaptation, l'évolution si l'on veut. A la fin de la phase spécialement juive, qui s'exprime dans les livres de l'Ancien Testament, le christianisme primitif subit les

cadres de la pensée grecque, puis s'incruste dans la carapace de l'armature scolastique, puis s'efforce à montrer quelle place légitime revient à la foi des ancêtres dans le monde transformé du tout au tout que nous ont fait les sciences modernes, astronomiques, physiques, chimiques et naturelles, dans l'enchaînement des pratiques et des idées religieuses que nous retrace l'histoire des religions, dans les cadres de la philosophie moderne, tout empreinte de l'idée de loi et de cohérence, mais de plus en plus convaincue qu'elle n'a pas les moyens d'étreindre l'absolu et de le servir à ses adeptes en tranches savamment débitées.

Ces conséquences, qui apparaissent de plus en plus nettement aux esprits qui s'efforcent de comprendre le mouvement de la pensée contemporaine, semblent très décevantes aux défenseurs des dogmatismes, à ceux qui jurent par saint Thomas d'Aquin ou par Descartes, qui ne se sont mis à l'école ni de Locke ni de Kant. J'ai reçu communication, à l'occasion de la belle séance académique du 29 juin 1917, où M. Alfred Capus a célébré l'œuvre d'Henri Poincaré et mis exactement en lumière la signification de son ouvrage retentissant, *La science et l'hypothèse*, d'une brochure indignée, dont l'auteur réclame en faveur de l'« immutabilité de la science pure, laquelle a pour mission de constater des vérités absolues, éternelles, en s'élevant ainsi indéfiniment vers la Vérité universelle et absolue. » Vaine protestation ! Si la philosophie, de même que les sciences, a dû passer peu à peu sur le terrain du relativisme, on a toutes raisons pour admettre qu'il en sera de même pour la religion, transportée du domaine de la définition doctrinale sur le terrain de l'expérience historique.



En relisant le *Credo des chrétiens*, je ne puis, malgré ma respectueuse admiration pour Naville, que confesser le refus de ma mentalité à s'engager dans la voie qu'il proposait ; ce n'est pas dans la philosophie de saint Anselme ou de saint Thomas d'Aquin, ce n'est pas dans un symbole ecclésiastique vieilli et périmé qu'il faut chercher la réconciliation. Protestants et catholiques se sont divisés précisément quand ils avaient conservé l'unité de la foi ; en la leur rendant, — en leur donnant l'illusion qu'il l'a retrouvée, — Naville s'est engagé dans un cercle vicieux. Il faut chercher ailleurs. Aux causes anciennes de dissentiment — qui subsistent toujours — s'en est, tout au contraire, ajoutée une nouvelle et beaucoup plus grave, un changement d'orientation scientifique et philosophique qui va se prononçant avec une force toujours croissante, où le protestantisme s'est engagé avec courage et où il faudra bien que le catholicisme, sous peine de devenir une secte attardée, entre à son tour. Ce jour-là seulement il pourra être question d'entente et de rapprochement entre les branches séparées de la chrétienté.

MAURICE VERNES.

SONNETS

A Watteau.

Devant son tableau : *l'Embarquement pour Cythère.*

Donc, les marquis ont pris les doigts blancs des duchesses :
Des frissons ont couru les jabots, les pompons ;
Et les souffles ailés, taquinant les jupons,
Y sèment des désirs et cueillent des caresses....

Et l'espoir vogue à l'île, à l'île enchanteresse
Qui se pâme et sourit dans le vague des fonds ;
Déjà les cœurs ont chaviré ; les yeux se font
Plus languissants ; les madrigaux sont des caresses....

Le ciel est de la fête, et l'éther liquoreux
Donne sa part légère au délire amoureux
Et frémit de soupirs, de parfums et de danses....

Et duchesses, marquis, sur les frêles bateaux
S'embarquent, et s'en vont — ô délicat Watteau ! —
Vers l'inconnu troublant des molles décadences....

A Claude Monet.

Quand j'ouvre une fenêtre....

Il fut le premier qui fit le voyage :
Un matin d'avril seul il s'en alla
Par l'horizon vert, iris et lilas,
Avec peu d'adieux et point de bagage....

Il s'enfonça seul vers les grands rivages,
Dans les mauves neufs ! dans l'or ! au delà !
Il vit les réveils, les aubes, là-bas,
Qui pétrissent d'air les clairs paysages.

Il apprit à voir comme voit l'enfant,
Et puis il revint, calme et triomphant.
— La Peinture, alors, acheva de naître....

O Monet ! dis-nous l'ambre des matins,
Allume au ciel vif tes joyeux lointains,
Ouvre dans l'azur tes blondes fenêtres....

A Valerius de Saedeleer.

Paysage d'hiver.

Horizons frileux, bistrés de froidure,
Ocellés de gel, raidis de frimas,
Vieux cœur du pays, que le dur climat
Crucifie au tronc d'arbres sans vêtüre ;

O vous que jadis avril anima
De profils joyeux et frêles verdure,
Le gel vous saisit, vous mord, vous épure
Et vous cristallise en minces schémas.

Et le peintre ému qui sur vous se penche
Frissonne et grelotte et sanglote aussi ;
Sous l'hiver cruel sa main se durcit....

Mais, par la plaine blanche, blanche, blanche,
— Synthèse et symbole, — il sent, il entend
Le cœur du pays qui songe au printemps.

A Baertsoen.

Devant son tableau | *Vieux canal*
à Gand.

Le long du vieux canal, trois antiques allèges,
— Carcasses que, bien sûr, plus d'un hiver mordit —
Dorment leur lourd sommeil près des quais engourdis.
Tandis que du ciel noir croule la blanche neige....

Du faubourg renfrogné décembre fait le siège,
Écrasant sous son poids les pignons alourdis;
Le vieux beffroi se tait.... Le pavé s'assourdit....
La vie a suspendu son quotidien solfège....

Tombez, ô blancs flocons ! tombez à l'infini !
Étendez sur le sol votre linceul uni....
Ainsi que dans les champs vous couvez le grain tendre,

Couvez et protégez, loin des bruits et des heurts,
L'étincelle fragile et sainte qui se meurt,
L'atavique idéal des braves gens de Flandre....

A Van Beyerén.

Impression de diverses natures-
mortes, à Bruxelles, Anvers et
Lille.

Parmi l'éclat bleuté des discrètes faïences,
Près du royal saumon ou du crabe retors,
En réveil de blondeur dans le jour qui s'endort,
La grasse raie étend sa visqueuse indolence....

Ou bien, reliefs pompeux d'héroïques bombances,
C'est quelque beau raisin gonflé de pourpre et d'or,
Ou le velours subtil d'une pêche, ou encor
Le jaune intransigeant d'un citron de Valence.

Et l'œil ravi s'étonne, et l'on perçoit soudain,
A travers ce hanap — dont un rayon badin
Irise le cristal des cent tons de l'agate —

Le truculent pavois des festins ancestraux,
Et, mêlée aux relents des pipes et des brocs,
La torpide douceur des digestions béates.

EMILE DE BONGNIE.



A PROPOS

DE

L'ÉDUCATION NATIONALE

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Cette tendance fâcheuse à contrefaire gauchement les autres se remarque partout dans notre vie publique et privée. Tous les jours on en observe les effets dans notre armée, dans nos universités et jusque dans nos collèges. On m'a cité dernièrement le mot d'un jeune professeur qui déclarait froidement à ses élèves : « La Suisse n'est qu'une expression géographique ; ce n'est pas une nation et elle n'a pas d'histoire. » Les pires ennemis de la Suisse ne hasarderaient pas une pareille affirmation. Nous avons peu d'indépendance dans les lettres et dans les arts. Les essais littéraires de nos jeunes ne sont le plus souvent que des pastiches vides et dénués de sincérité des formes d'outre-Jura ou d'outre-Rhin ; quant à la musique, M. Gustave Doret, dans le *Journal de Genève*, a très bien remarqué tout ce qui lui manquait pour être vraiment nationale ou simplement autonome. Je ne voudrais pas exagérer la gravité de ces symptômes ; ils sont assez alarmants cepen-

¹ Pour la première partie, voir la livraison de décembre 1917.

dant pour nous engager à aviser aux moyens d'échapper à la contagion de l'étranger.

Que faire à cela ? Nous isoler des autres nations ? Cela n'est pas possible, et le remède serait pire que le mal. Nous devons simplement chercher à nous affirmer plus énergiquement, à accuser notre originalité au lieu de la laisser se dégrader. Et puis, apprenons à choisir, à trier les produits exotiques, apprenons à assimiler au sens le plus fort du terme.

L'étranger entre chez nous, toutes portes ouvertes pour l'accueillir ; nous sommes un peuple hospitalier. Il s'est insinué partout et nous le coudoyons à toute heure du jour sans nous étonner de le rencontrer ; il s'est greffé sur notre existence. Il nous instruit, il nous amuse, il nous corrompt. Dès notre plus tendre enfance, nous avons épelé ses livres, plus tard, sur les bancs de l'université, nous avons écouté ses professeurs. Feuilletions, théâtre, chansons, tout est importé. Nos soldats braillent, sans se lasser, les plus ineptes couplets envolés des music-halls, et les petits enfants, dans la rue, s'égosillent à les imiter. Tout cela, j'en conviens, n'est pas très menaçant ; mais tout cela trahit notre dépendance intellectuelle.

Je ne crains pas de le dire : l'étranger nous tient sous sa tutelle et il nous faut de bien cruelles humiliations pour que notre amour-propre s'insurge contre l'espèce d'interdiction prononcée sur nous. L'affaire Stegmann, toute récente, nous a laissé un arrière-goût amer. Je n'ai pas oublié les obstacles que dut vaincre notre vénéré professeur Niedermann, l'un des ornements de la science linguistique, pour obtenir sa chaire à l'université de Bâle. Les professeurs allemands de la faculté

ligués en faveur d'un compatriote firent tout ce qu'ils purent pour écarter notre concitoyen, et il ne dut sa place qu'à l'active protection du Conseil d'Etat bâlois. Est-ce qu'en Suisse on regarderait comme une tare le fait d'être né sur le sol helvétique ? Il semble que nous prenions à tâche d'étouffer tous les talents qui se sont levés sous notre ciel.

Il est vain de parler d'éducation nationale tant que nous n'aurons pas résolu de nous soustraire au protectorat intellectuel de nos voisins. Nous n'y échapperons jamais complètement. Mais nous pourrions nous rendre plus libres, si nous le voulions bien. C'est bien assez que notre situation nous jette dans une onéreuse servitude économique ; nous ne devons pas nous résigner à rester les clients passifs de la pensée et de la culture étrangères.

Depuis quelques années on s'occupe diligemment, dans la Suisse romande, de doter nos écoliers de bons manuels composés chez nous, mieux adaptés que les ouvrages étrangers à leurs expériences, à leur mentalité, à leur destination de citoyens suisses, et qui, au lieu de leur dérober la réalité vivante et familière à leurs yeux, y puisent toute la substance de leurs leçons. Nous devons encourager ces efforts. Que nos voisins nous apprennent leur langue et leur littérature (ils peuvent la savoir mieux que nous), c'est assez leur demander. Pour le surplus, rendons aux Suisses le droit d'instruire les Suisses.

On a recommandé diverses mesures pour développer chez nous la culture nationale. Nos enfants, dit-on, connaissent mal leur pays. Favorisons les courses scolaires, remplissons leurs yeux des beautés de notre sol. Cela est excellent : la terre sera douce à leur âme qui aura enchanté leurs prunelles ; il est bon et salutaire

d'associer une idée de plaisir aux grands sentiments dont notre cœur doit vivre. Qu'ils visitent nos musées, qu'ils se recueillent devant les reliques de notre histoire, qu'ils apprennent à comprendre nos artistes, ceux qui ont exprimé notre vie, notre sensibilité, notre pensée. Enfin que toutes les branches de l'enseignement concourent à l'éducation nationale, jusqu'à l'histoire naturelle, jusqu'au latin.

Tout cela, je le répète, est excellent ; et ces réformes sont d'autant plus recommandables qu'elles peuvent s'introduire à petit bruit, sans rien changer à nos habitudes et à nos programmes. Mais tout cela risque de demeurer médiocrement efficace, tant que l'éducation n'aura pas pour objet de dégager, de mettre puissamment en relief notre âme commune ; tant que le cours tout entier de nos études ne sera pas coloré et comme illuminé par les idées et les sentiments qui constituent notre caractère. Et qu'on ne m'accuse pas d'un chauvinisme étroit. Je ne ferme la porte à aucune des pensées fécondes et généreuses qui nous viennent du dehors ; je crois simplement que notre premier devoir est de nous réaliser pleinement et de persévérer dans notre vie propre.

Il faudrait avant tout s'évertuer à créer, ou si l'on veut à développer, et à enrichir dans l'esprit et dans le cœur de nos enfants ce fonds d'idées et de sentiments communs, capable de lier tous les membres d'une même nation par la connaissance de leur étroite solidarité. Je ne puis que rappeler ici les paroles que Lamartine prononçait en 1837, à la Chambre des députés, pour défendre les études morales et littéraires :

« L'éducation exclusivement professionnelle, scientifique, industrielle, doit-elle commencer avec l'enfance, ou ne doit-elle pas être précédée par une éducation morale, littéraire, par une éducation commune?... »

« L'enfant, c'est un être sociable, un être dont la destinée est de vivre en commun avec d'autres hommes, d'être membre utile, membre incorporé à la société, à la nation dont il fait partie. Il doit avoir d'innombrables corrélations, des rapports complets avec les choses, avec les idées, avec les mœurs, avec les hommes nés autour de lui, et sa place quelconque dans la société sera d'autant plus juste, et la société elle-même sera d'autant mieux organisée qu'il sera mieux fait pour elle, et elle pour lui. Avoir le plus de rapports possibles avec la société dont il est membre : voilà la destinée de l'enfant comme être sociable. ... Eh bien, si avant tout ce principe est vrai, l'éducation commune est nécessaire; elle est la conséquence directe, invincible de la destinée même de l'enfant. »

Voilà précisément ce que nous avons le plus négligé dans nos écoles primaires et secondaires, l'éducation commune; je dirais presque, voilà ce que nous avons le plus redouté. Et je reconnais volontiers qu'elle est plus difficile à faire chez nous qu'ailleurs. Les cantons pourvoient à l'instruction publique; c'est une prérogative qu'ils sont jaloux de conserver et que je ne songe pas à leur contester. Nous répugnons aux programmes uniformes imposés par l'autorité fédérale. Il n'est pas dans nos traditions de donner à nos élèves un cours de morale *ex cathedra*. Les études classiques ne concourent pas chez nous comme en France à définir notre caractère national, l'étude même de la langue maternelle n'y tend qu'indirectement. Je ne trouve vraiment de ressources que dans une étude plus large, plus complète

et plus approfondie de notre histoire, une étude qui envelopperait notre histoire littéraire, qui s'attacherait à décrire avec précision les mœurs, les institutions, la vie de nos ancêtres, qui saurait nous rendre sensibles leur caractère, leurs façons de comprendre le monde et de se comprendre eux-mêmes, une histoire enfin qui s'attarderait aux questions économiques et sociales du présent et nous initierait au mouvement artistique, — qui, en un mot, nous présenterait un tableau complet, suggestif et coloré de la vie suisse à travers les âges. Tout cela, nous le faisons assez bien, quand il s'agit d'une des grandes nations voisines; beaucoup de nos jeunes collégiens reconstitueraient sans trop de peine la physiologie du dix-huitième siècle français, par exemple, qui seraient fort embarrassés de définir celle du nôtre! Combien notre enseignement de l'histoire nationale a été jusqu'ici insuffisant et étriqué, un exemple vous le fera toucher du doigt : le dernier de nos écoliers vous dira sans broncher la date du siège de Soleure ou du combat du Stoss; si vous le pressez un peu, il vous racontera tous les épisodes, historiques ou légendaires, qui se rattachent à ces mémorables événements; en revanche il ignorera jusqu'au nom de Haller ou de Holbein; ne lui demandez pas de vous décrire la vie des bourgeois ou des paysans au temps des guerres de Bourgogne; il vous répondra par quelques phrases creuses et banales. Et si vous interrogiez nos jeunes bacheliers sur la politique extérieure des Confédérés au seizième siècle, croyez-vous qu'ils répondraient avec beaucoup d'aisance?

Il y aurait peu de choses à changer à nos programmes pour faire à notre éducation proprement nationale la

place qu'elle mérite. Si nos gouvernements cantonaux, indépendamment de toute contrainte légale, prenaient à tâche de la favoriser et de la développer dans la mesure du possible, il y aurait un grand point d'acquis. Ce n'est certes pas l'œuvre d'un jour ; surtout il faudrait qu'on se débarrassât d'une certaine indifférence et d'une fâcheuse étroitesse de vues.

Dans plusieurs classes de nos gymnases, il n'y a plus de cours d'histoire suisse, et là où ils existent, les élèves, trop souvent les subissent comme une corvée ; ils trouvent cette histoire mesquine et dénuée d'intérêt. Ils méprisent les agitations d'un petit peuple de paysans ignorants et de bourgeois cupides, comme s'il s'agissait d'une tribu d'Asiatiques, et comme s'ils ne devaient pas à toutes ces agitations d'être ce qu'ils sont. Pourquoi cet ennui ? On nous répond parfois : depuis qu'elle s'est faite trop rigoureusement scientifique, l'histoire suisse ne séduit plus les enfants. La critique a mordu sur les légendes qui en faisaient le charme ; comment veut-on qu'une froide narration purgée de tout ce merveilleux héroïque et touchant excite la moindre étincelle d'enthousiasme ? Vous avez retranché de notre histoire toute sa poésie, tout ce qui parlait au cœur et à l'imagination.

Eh bien, non ! La cause de l'indifférence n'est pas là. Au risque de passer pour un esprit paradoxal, je dirai que notre enseignement de l'histoire n'est pas encore assez scientifique, même à l'école primaire ; je veux dire qu'il n'est pas assez substantiel et consistant. Nous ne vivons pas dans un siècle de foi naïve, notre génération positive et raisonneuse a le goût de la vérité patiemment, laborieusement démontrée. Le simple peuple lit et compare, il critique et il doute ; il est plus enclin à

rejeter comme faux les faits les mieux établis qu'à accepter sans contrôle tout ce qu'on lui a appris. Je n'en veux d'autre preuve que ce mot révélateur d'un brave homme d'ouvrier, et que j'ai entendu dans la rue, le 21 mars dernier : « On sonne les cloches en l'honneur de Nicolas de Flue ; est-ce qu'il a vraiment existé, Nicolas de Flue ? » L'enfant croit volontiers les récits merveilleux et son sentiment patriotique se cristallise autour de ces belles légendes qui expliquent si simplement, si clairement nos origines. Vient un jour (et ce jour arrive fatalement tôt ou tard) où il apprend que le vaillant archer Guillaume Tell n'a jamais abattu de pomme sur la tête bouclée de son fils, que jamais, dans la prairie nocturne du Grütli¹, n'ont été échangés ces serments solennels qui enchantaient son imagination. Et il en reste tout déçu et attristé ; il conclut bien vite que toute notre histoire n'est qu'un tissu de fables puériles. Il se croit dupé dans un de ses plus nobles sentiments, et l'indifférence succédant au premier enthousiasme, ce qui résulte en dernière analyse de cet enseignement superficiel, c'est un affaiblissement du sentiment national. Que dirait-on d'une histoire de France qui se fonderait sur la *Chanson de Roland* ou le *Couronnement de Louis* ? Nous ne faisons pas autre chose quand nous appuyions la nôtre sur les beaux et poétiques récits d'Egidius Tschudi.

Si je me suis un peu attardé sur ce point, c'est qu'on a peine à extirper des habitudes profondément enracinées, et nous ne résistons pas toujours au désir de cos-

¹ Ceci ne tend pas, bien entendu, à diminuer la grossière faute de goût des internés allemands, qui ont exalté au Grütli l'impérialisme ; le sol des trois vallées primitives est sacré pour nous. Ces lignes ont été écrites avant l'événement.

tuer nos ancêtres en héros d'opéra ; je crois qu'on peut, sans manquer à la piété qui leur est due, les présenter sous leur vrai jour. Il y a pourtant quelque chose de vrai dans les critiques que j'ai signalées ; l'histoire, telle que nous la faisons, n'est pas toujours assez vivante, assez colorée. Rendons-lui la vie et la couleur, non pas cette couleur factice et conventionnelle que certains regrettent, mais la vraie couleur locale, celle que la science moderne a restituée au passé. Au lieu de noyer les figures de notre histoire dans cette pourpre vaporeuse, au lieu de les projeter dans le crépuscule doré des légendes, inondons-les de la lumière crue et parfois cruelle de la vérité. Elles n'y perdront rien en intérêt.

On se plaint que l'histoire d'un petit peuple comme le nôtre n'est pas capable de retenir l'attention. Voulez-vous lui donner de l'ampleur ? Montrez la relation de cette histoire avec les grands événements de l'histoire européenne. La plupart des manuels nous isolent au milieu des grandes nations voisines ; ils semblent oublier sans cesse que, depuis le quinzième siècle, les Liges suisses ont été mêlées à la grande politique européenne, et que leur histoire, pour être pleinement intelligible, doit être située dans l'histoire universelle. Sans doute, on ne saurait être complet, et il ne faut pas songer à débrouiller la trame compliquée des fils qui nous ont reliés à l'étranger ; nos érudits eux-mêmes ne connaissent pas tous les faits qui jetteraient la pleine lumière sur nos relations extérieures, et les archives des grandes capitales de l'Europe fourniraient, sur la seule période du Sonderbund, une ample matière à la curiosité des chercheurs. Nous en savons assez pour déterminer notre place parmi les nations. Et voilà pourquoi je souhaite-

rais dans toutes nos classes un manuel d'histoire générale conçu du point de vue suisse; il en existe, et d'excellents; ils ne sont pas toujours d'un usage très pratique et on leur préfère des ouvrages français ou allemands, mieux adaptés aux besoins de l'enseignement public. Une histoire générale, écrite par un Suisse dans un esprit aussi large et impartial que possible, rendrait à nos écoles d'inappréciables services. Nous sommes aussi bien placés que n'importe qui pour juger les événements *sine ira et studio*.

Et je voudrais, comme je l'ai dit, que notre histoire politique se complétât par une étude un peu approfondie de la vie suisse à travers les âges : mœurs, usages, littérature, beaux-arts, économie publique, rien de tout cela ne devrait nous rester inconnu; notre histoire littéraire, en particulier, mérite une place dans nos programmes. C'est là, et non ailleurs, que pourraient figurer nos légendes historiques; elles sont notre épopée nationale, l'âpre et fruste poésie épanouie dans nos montagnes. Ce que les chansons de geste ont été pour la France féodale et chrétienne, nos légendes l'ont été pour la Suisse du quinzième et du seizième siècles. Celles-là, nées au temps des croisades, exaltent l'honneur chevaleresque, la guerre sainte aux infidèles; celles-ci, pendant les guerres de Bourgogne et de Souabe, célèbrent l'amour de la liberté, la haine de l'oppresseur étranger. A ce titre, elles méritent d'être étudiées de très près. Leur mode de formation, l'esprit du peuple auquel elles s'adressaient et dont elles satisfaisaient les aspirations et les amours-propres, voilà ce qu'il faudrait expliquer à nos élèves, et qui dévoilerait tout un coin de l'âme obscure de nos ancêtres.

Je n'ai pas à rechercher ici si nous avons une littérature nationale, je ne m'occuperai pas des différences qui se remarquent entre les peuples des divers cantons et que M. Ph. Godet a si finement analysées dans son beau livre sur la *Littérature romande*. Il me suffit que nous ayons de bons et quelques grands écrivains. Plusieurs, sans doute, ont abandonné leur patrie. Ils visaient un public plus nombreux, ils aspiraient à des lauriers plus pesants que ceux dont nous pouvions les honorer. Quelques-uns, les plus grands, ont gagné sans doute à s'envoler vers d'autres horizons. Le public naturel du génie, c'est l'humanité. Mais il en est aussi qui ont perdu à se déraciner. Quoi qu'il en soit, tous, ceux qui sont restés et même ceux qui sont partis, tous ont traduit, quelquefois à leur insu, certaines de nos aspirations et de nos préoccupations, quelques-uns des sentiments qui constituent l'âme helvétique. Quoiqu'ils écrivent en français ou en allemand, ils ne sont jamais complètement français ou allemands ; à tout moment, ils trahissent leur origine. Ils représentent notre vie intellectuelle à une époque déterminée, et nous connaissons mal notre passé, tant que nous prendrons le parti de les ignorer.

Et puis, nous avons besoin de réhabiliter notre littérature. Nous épousons trop volontiers la légèreté dédaigneuse de nos voisins qui font de l'expression « écrire suisse » un synonyme de mal écrire. Beaucoup de nos jeunes gens affectent pour nos auteurs un mépris d'autant plus ridicule que, le plus souvent, ils parlent d'eux sans les connaître. Osons donc soutenir que plusieurs de nos prosateurs et quelques-uns de nos poètes ont écrit comme peu de Français et d'Allemands savent

écrire. S'ils ont manqué parfois de certaines habiletés techniques, la sincérité et la naïveté, la probité littéraire valent bien les raffinements de l'écriture artiste.

Une bonne histoire littéraire de la Suisse, substantielle et mise à la portée de nos élèves, contribuerait donc puissamment à l'éducation nationale. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'ouvrage si complet et si agréable de MM. Jenny et Rossel. Habilement remanié, il pourrait faire un bon manuel scolaire. Une histoire littéraire doit servir d'introduction à des lectures; ainsi, quelques renseignements bibliographiques seraient utiles au bas des pages; on pourrait négliger tout ce qui est réellement mort et passer légèrement sur les œuvres qui n'ont qu'un intérêt documentaire; beaucoup de noms chargent inutilement la mémoire; il faudrait adopter aussi une autre disposition typographique, plus claire et qui permettrait de retrouver facilement ce qu'on cherche, tout en aidant la mémoire. Puisque je suis en veine de critique, moi indigne, j'effacerais aussi quelques formules trop répétées, « glissons, n'appuyons pas », « évitons que cela tourne à l'énumération. » Enfin je ne doute pas que cet ouvrage, allégé et condensé en un volume, ne rendît de grands services et ne fût introduit dans les écoles. Il rapprocherait les Suisses séparés par la langue et la culture, il montrerait leur étroite solidarité et augmenterait l'estime réciproque.

Nous avons réellement besoin de favoriser tout ce qui peut nous unir, nous faire connaître et apprécier. Nous sommes trop enclins à nous regarder dans le miroir des opinions étrangères. Considérons-nous face à face : nous serons peut-être surpris de nous trouver meilleurs que nous ne pensions.

Ce n'est pas une leçon de chauvinisme que je prétends donner à mes compatriotes. Avons-nous réellement à redouter beaucoup le chauvinisme ? Pour moi, je n'en crois rien. On a relevé souvent le caractère cosmopolite de nos écrivains, et ce cosmopolitisme est certes moins dangereux pour nous que l'espèce d'admiration et de culte passifs que nous vouons à tel de nos voisins. Soyons donc capables de cette admiration active qui se nourrit de toutes les nobles idées dont vit l'humanité, mais de celles-là seulement, et qui les fait siennes en leur imprimant sa marque. L'âme suisse est proprement le lieu où se peuvent unir et tempérer heureusement la pensée du Nord et celle du Midi, la culture latine et la culture germanique. Mais nous ne réaliserons cette harmonie que si nous nous évertuons à être toujours plus complètement nous-mêmes, à vivre plus largement, plus puissamment notre vie propre. Être vraiment Suisses afin d'être plus pleinement hommes, voilà où nous devons tendre. C'est à nous faire tels que doit viser notre éducation nationale.

JEAN-PAUL ZIMMERMANN.

UNE INDUSTRIE INDIGÈNE

LA PENDULE

HISTOIRE DE LA PENDULERIE NEUCHATELOISE (Horlogerie de gros et de moyen volume), par *Alfred Chapuis*, avec la collaboration de Léon Montandon, Marius Fallet, Alfred Buhler, Albert Berner, Arnold Cavin, Paul Dietisheim, Albert Favarger, Henri Rosat et Ernest Sandoz. Préface de Paul Robert, directeur de la fabrique d'horlogerie de Fontainemelon. — In-quarto de 500 pages, illustré de 400 figures dans le texte, de 5 planches en couleurs, de 12 planches en héliogravure et de plusieurs photogravures hors texte. Publié sous les auspices du Département de l'industrie du canton de Neuchâtel, de la Société neuchâteloise d'histoire et d'archéologie et de l'Oeuvre, société d'art et d'industrie. Attinger frères, éditeurs, Paris et Neuchâtel.

Il fallait transcrire en entier ce titre un peu long pour donner une idée du matériel énorme, de la somme de labeur perspicace et minutieux que représente cet admirable ouvrage.

Admirable à l'œil, dès l'abord. Page après page, les illustrations se succèdent, à profusion. Bien entendu, ce ne sont pour la plupart qu'horloges et pendules, mais si variées, de genres si divers et si artistement reproduites, en noir, en couleur, par les procédés les plus modernes de la gravure, qu'on arrive à la fin du volume

ravi et pénétré de l'idée que c'est un chef-d'œuvre... avant même d'avoir commencé à le lire.

Cela fait, on retourne vivement à la première page et tout en revoyant défiler avec un nouveau plaisir les images connues, l'esprit goûte à son tour la jouissance de pénétrer dans un sujet presque totalement ignoré, et de l'explorer à fond, sous la conduite d'un guide aussi sûr qu'intéressant et aussi aimable que consciencieux.

Comme il arrive fréquemment aux ouvrages de ce genre, l'idée même de cette monographie est due au hasard.

M. Chapuis, professeur de géographie et conférencier distingué que seule la grande modestie a empêché de se faire connaître en dehors de son canton d'adoption (il est Vaudois d'origine), a de tout temps porté un intérêt très vif aux études historiques et économiques. On lui doit, en particulier, un petit livre fort curieux, réédition de la « Description des montagnes et des vallées du pays de Neuchâtel », par le banneret F.-S. Osterwald (1764), où il est déjà beaucoup question d'horlogerie.

Il y a quelques années, au cours de recherches qu'il faisait dans le Val de Travers, M. Chapuis eut l'occasion de visiter l'atelier du dernier pendulier de la vieille école, et c'est ce qui lui donna l'idée d'écrire un article de journal qui fut publié par l'*Inventions Revue* en 1911.

Mais l'auteur s'était laissé prendre par son sujet, et continuant ses investigations pour sa propre curiosité d'abord, il en arriva peu à peu à concevoir l'idée de reconstituer, par une documentation aussi fidèle que possible, l'histoire des pendules et des penduliers neuchâtois. En l'absence d'une littérature sur cette activité passée, tout était à faire ; il fallait rechercher les documents officiels et surtout particuliers, fouiller les archives,

trouver des collaborateurs pour la partie technique. Aucun effort ne rebuta M. Chapuis qui, au contraire, à mesure qu'il poursuivait son étude, s'attachait avec une véritable passion à l'œuvre entreprise et étendait son champ d'exploration de plus en plus loin, pour embrasser finalement toute l'horlogerie neuchâteloise de gros et moyen calibre, horloges de clochers, pendules, horloges de précision, horloges de marine, horloges électriques, allant même jusqu'aux ancêtres de l'horlogerie, les sabliers et les cadrans solaires, sans oublier en passant le fameux problème du mouvement perpétuel.

Une des parties les plus surprenantes de l'œuvre de M. Chapuis est celle qui nous apprend l'existence à Neuchâtel-Ville de maîtres horlogers antérieurs d'un siècle à Daniel JeanRichard, d'où l'on peut conclure que l'industrie de la montre, loin d'avoir été spontanée comme on le croyait jusqu'ici, est au contraire la continuation et l'aboutissement des efforts et des traditions des horlogers de gros et de moyen volume. C'est là un point capital pour l'histoire de notre industrie nationale. Mais une question maintenant se pose. Pourquoi l'horlogerie, après avoir pris racine au chef-lieu, a-t-elle végété ensuite au moment précis où elle allait développer aux Montagnes une si magnifique floraison ? Selon M. Chapuis, la faute en est à plusieurs causes, mais principalement au régime corporatif qui emprisonna l'industrie naissante à Neuchâtel-Ville dans le cadre étroit de ses ordonnances. Les artisans du chef-lieu avaient formé au quinzième siècle la « Corporation des trois métiers » ou *Compagnie des Favres, Maçons et Chappuis*. Un de ses « règlements », de 1734, indique bien l'esprit général de l'association. « Personne, y est-il dit, ne peut exercer plus d'un métier » et à cet égard la Compagnie

va très loin : elle exige « qu'un charpentier ne puisse point travailler du menuisier, un maréchal du serrurier, un taillandier du coutelier proprement dit ; et ainsi des autres professions... » C'est ainsi que les maîtres-serruriers se plaindront en 1729 de ce qu'un maçon a percé les pierres pour planter les gonds d'une porte, ce qui est une dépendance de leur profession. Ils reprochent de même au maréchal d'avoir fait ces gonds.

Les horlogers n'étaient pas moins tracassiers, à l'égard des étrangers surtout :

« *Pierre Viguié*, maître horloger en grosses montres et pendules » fut reçu habitant le 16 mai 1702 à « condition de produire de bonnes attestations de sa conduite et qu'il ne travaillera pas en montres de poche ni en rabillage de petites montres, ains se devra contenter de travailler en grosses montres et pendules de chambre, autrement on l'obligera de sortir. »

Pierre Ducommun dit Boudry de la Chaux de Fonds, fameux horloger en gros volume, auteur notamment de l'horloge du temple de la Fusterie, à Genève, s'était établi à Neuchâtel-Ville, où il fut reçu dans les Favres, Maçons et Chappuis en 1727. Le 29 novembre 1728 Jean Sibelin, horloger en petit, porte plainte contre lui devant la Compagnie, prétendant que ledit Ducommun « n'a demandé et n'a été reçu habitant qu'à la condition qu'il ne travailleroit qu'en horlogerie en grand et en tourne-broches, mais il ne laisse pas, au mépris de ces conditions à luy imposées, de travailler en pendules et horlogerie fine. Il a été arrêté qu'afin de s'assurer d'autant mieux des plaintes portées contre ledit Ducommun, l'on entendra les personnes pour qui il aura travaillé et que sur la due vérification de ce fait, la Compagnie prendra les mesures convenables. »

Après cela, il ne faut pas trop s'étonner si le brave Ducommun quitte Neuchâtel et va fixer ses pénates à Yverdon.

Non moins précises et captivantes sont les données sur nos ateliers d'art dans les grands villages de la Montagne vers 1765, d'où il appert que l'illustre Daniel Jean-Richard, qui décidément joue de malheur avec M. Chapuis, ne mériterait point tout à fait le titre de « père de l'horlogerie neuchâteloise » transmis par la légende et consacré par le marbre : tout au plus en fut-il un des plus éminents fondateurs, car il a eu des concurrents et même des prédécesseurs ; il fut d'ailleurs orfèvre et pendulier aussi bien qu'horloger, ainsi que l'établit le Journal du notaire chaud-fonnier Jacques Sandoz mentionnant, au 12 février 1703 : « Daniel JeanRichard fust icy, je lui payai un rabillage d'horloge. »

Après cette partie historique, M. Chapuis aborde la description de ce bijou d'art et de mécanique qu'est la pendule d'appartement : des formes simples, Louis XIII et Louis XIV à la Louis XV, ornée d'écaille, dorures, laitons repoussés, bronzes fondus, etc., recettes des fameux vernis Martin et autres couleurs en usage ; cadrans, aiguilles, rien n'est oublié, tout est traité avec la même précision tranquille qui, loin d'exclure l'intérêt dans un sujet si spécial et en apparence aride, charme même le moins horloger des profanes, pour peu qu'il soit homme de goût. Ce serait ici le lieu de parler du style de M. Chapuis. Simple et clair, il n'a pas d'autre qualité que d'être parfaitement adapté à son objet ; si vous trouvez que c'est là un mince éloge, précisons, si vous voulez, en disant que c'est le style d'un homme modeste et probe, visant à faire valoir son sujet plutôt qu'à se faire valoir

lui-même, ce qui est d'ailleurs la meilleure et peut-être la seule manière de faire aimer l'un et l'autre.

A ce point de son travail, M. Chapuis passe la plume à des collaborateurs techniques pour traiter dans une série de chapitres de l'outillage du pendulier, puis des caractéristiques du mouvement de la pendule neuchâteloise et de ses types divers. Mon défaut de compétence me permet à tout le moins de rendre hommage à celle de ces spécialistes, tous praticiens éprouvés, dont le précieux concours, guidé par une parfaite compréhension du but général, complète l'ouvrage sans nuire à son unité. Le danger de ces sortes de collaborations est aussi manifeste que ses avantages ; il y faut, de part et d'autre, de l'abnégation et du jugement. Dans le cas particulier il est juste de reconnaître que l'opération a fort bien réussi, et l'on félicitera sans réserve l'historiographe qui a su s'effacer en faveur de la science, et les savants qui ont apporté à l'art et à l'histoire leur indispensable complément.

Cependant l'économiste, qui, chez M. Chapuis, double l'historien, ne saurait se délecter exclusivement dans la stérile contemplation du passé. Il faut, pour alimenter son enthousiasme, un but plus lointain et plus réaliste en même temps ; aussi sent-on dès le début de son livre percer le secret désir de l'auteur de voir revivre un jour dans nos contrées une industrie injustement délaissée, quoique si justement adaptée aux qualités de la race, si propre à élever le niveau artistique de nos artisans et à contribuer dans l'avenir à un accroissement de notre réputation et de notre richesse nationales. Et c'est par cette idée directrice que l'ouvrage de M. Chapuis acquiert son unité, son puissant intérêt actuel

et sa signification, plus haute qu'une simple étude historique. En somme, tout le livre tend à la conclusion que ce qui fut peut et doit renaître, et que, pour cela, il suffit de vouloir.... Ces dernières années, les collectionneurs se sont mis à rechercher les anciennes pendules fabriquées dans le pays, et la *pendule neuchâtelaise* a acquis une nouvelle vogue, méritée aussi bien par son caractère original et ses séduisantes décorations que par sa bonne marche et ses belles sonneries. Le livre de M. Chapuis vient donc à son heure et il trouvera sa place marquée dans toutes les bibliothèques. D'autre part, les conséquences économiques du conflit mondial se feront sans doute sentir longtemps, dans tous les domaines, et l'on peut se demander si le moment n'est pas venu, pour les novateurs qui cherchent à fonder de nouvelles industries, de reprendre, sur une base nouvelle et avec des procédés modernes, cette si intéressante industrie de la pendule. Pour ceux qui voudraient se lancer dans cette voie, le bel ouvrage de M. Chapuis sera une source précieuse de documents et une véritable encyclopédie.

Ainsi que le dit M. Paul Robert dans son excellente préface : chacun aime et sert son pays à sa manière. L'une des meilleures est de le faire connaître par l'étude de son histoire, de ses mœurs, de ses industries ; et c'est bien l'amour du pays natal et le désir de le faire mieux connaître qui ont inspiré à M. Alfred Chapuis l'intelligente et patriotique initiative dont ce beau volume est le fruit.

J.-P. PORRET.

LES HEURES DE LA GUERRE¹

Trois moments.

I

Un poste avancé... l'homme scrute
L'autre menaçant de la nuit,
Et le temps, minute à minute,
S'égoutte, lent, autour de lui.

Derrière lui, mer qui sommeille,
S'étend le flot silencieux
D'un peuple las, dont son oreille
Est l'oreille, et ses yeux les yeux;

Et là-bas, où le sol s'éboule,
Un autre homme, un autre lutteur,
Œil ouvert pour une autre foule,
Guette à son tour notre guetteur.

¹ Henry Dérieux, né en 1891, a fait paraître en 1911 une plaquette de vers, *La solle d'or*, et en 1912, chez Grasset, un recueil intitulé *Le regard derrière l'épaule*. Blessé en 1915 dans les combats d'Artois, et revenu à l'arrière, il publia *En ces jours déchirants* (Paysot). Il prépare une nouvelle série qui formera le *Livre d'honneur de la guerre*.

Soudain, crissante, une fusée
Pousse droit et s'épanouit :
Fulgurante fleur embrasée
Sur le sein glacé de la nuit ;

Et, blanche, la campagne s'ouvre,
Antre immense et gouffre béant ;
La touffe d'herbe qu'on découvre
Grouille comme un nœud de serpents ;

Le réseau crispé gesticule,
Le talus semble épouvanté,
Et tout se creuse et tout recule
En un décor illimité.

Quand, brusquement, la fusillade
Par saccades vient déchirer
Le silence plein du goût fade
Des morts qu'on n'a pas enterrés.

Puis tout retombe au grand silence,
Et dans son poste souterrain
L'homme est seul avec l'ombre immense,
Forme de glaise et bloc d'airain.

Le brouillard épaissit l'espace,
Son corps s'alourdit : il se sent
Par la terre visqueuse et grasse
Aspiré souterrainement.

Et, dans la toile qui l'enroule,
Il s'enlise, — pareil au mort
Que le navire en marche coule
Au petit jour, par un sabord ;

Mais son seul compagnon, le rêve,
Chante et danse dans son cerveau,
Tandis qu'il attend la relève
Comme un mourant le jour nouveau...

II

Instants d'avant l'assaut, pathétiques secondes !
Bientôt tu te tairas, voix du canon qui gronde,
Et l'on verra, muet d'orgueil, se dégorger
Cette vague de sol vivant qui va charger.
La terre... ils en sont faits, de la terre, ces hommes,
Si bien que quand ils bondiront, ce sera comme
Si le sol incarné en soudains bataillons
Vivait, si les sillons chargeaient d'autres sillons,
Si la gerbe égrenait son grain quand on la frappe,
Si la grappe à son tour ruisselant sous la grappe
Empourprait l'horizon d'un vestige fumant...

A genoux ! à genoux, car voici le moment
Où l'on touche au sommet divin du sacrifice...
Seigneur, ces corps humains apportent les prémisses
De la chair vive et du breuvage essentiel ;
Leur sang chaud va fumer sur cet immense autel,
Et si rien n'est mensonge en votre divin livre,
Ceux-là qui vont mourir pour Celle qui doit vivre
Répandront à nouveau le sang que, résigné,
Votre corps avant eux et pour eux a saigné...

A genoux ! Mais avant que la minute passe,
Venez jusqu'au talus où les hommes s'entassent
Et contemplez leurs yeux profonds près du danger.

France, voilà tes fils, tels que les ont forgés
Vingt ou trente ans d'amour et de foi maternelles.
Et c'est encor la grande image essentielle
Qui peuple ces yeux pleins des choses de chez eux.

... L'un rentre en son logis à l'instant ténébreux
 Où le feu qui s'allume éclaire en plein sa femme ;
 L'autre, couché, entend son fils qui le réclame ;
 Et celui-ci se met à table, il est midi ;
 L'autre rêve au secret qu'il n'aura jamais dit ;
 L'autre encore aux derniers baisers des douces lèvres.

France, voilà tes fils, brûlants de quelles fièvres !
 Regarde-les bien tous et vois leur cœur à nu
 Et connais-le, ce cœur, comme je l'ai connu.
 Car je fus l'un d'entre eux et je rends témoignage.
 Ah ! quiconque n'a pas jeté son corps en gage
 Dans la balance où l'on se pèse en or vivant,
 N'aura pas mesuré ce prodige émouvant
 Et ne saluera pas d'un suffisant hommage
 — A la corne d'un bois, au bord d'un champ de blé —
 Ces tertres que, plus tard, on verra dévaler,
 Si pauvres, et haussant simplement à leur place
 Une croix pourrissante et dont le nom s'efface...

III

« Mais toi, jeune tête innocente,
 Qui t'en reviens, si calme encor,
 Des champs où la bataille ardente
 Mêlé les corps ;

» O glorieux blessé de France
 Toi dont la balle a jeté bas
 L'arme donnée à ton enfance
 Pour le combat ;

• Toi le filleul aimé de Jeanne
Et le neveu du Preux Roland,
Toi si doux, si fier et si crâne
Sous ton front blanc ;

• Toi dont le port est d'un beau hêtre,
Dont le corps a l'ambre du miel
Et dont les yeux gardent peut-être
Un peu de ciel ;

• A peine vois-je un sceau plus grave
Sur ton front de prince charmant,
Et l'on me dit que tu fus brave
Étonnamment ;

• Je cherche en vain le reflet blême
Du grand prodige horrifiant...
Je te vois doux, joyeux quand même
Et confiant.

• Dis-moi donc : est-il une image
Où se soit résumé déjà
Le champ d'horreur et de carnage
Où tu plongeas ?

• Toi dont le corps, les yeux, la taille
Sont beaux comme est beau l'avenir,
Rapportes-tu de la bataille
Un souvenir ? »

... Nous avions élu résidence
Sur un vieux talus décrépit,
Et lui me montrait en silence
Un jeune épi...

HENRY DERIEUX.

L'HISTOIRE DU NOBLE FOUKAKOUSSA

ET DE LA POÉTESSE KOMATI

CONTE

Après tant de jours sombres où l'hiver avait fait frissonner les parois de papier des maisons et mis des bordures de neige d'un pied aux arêtes des toits, il arriva de nouveau qu'un jour — qu'il en soit rendu grâce aux dieux des ancêtres protecteurs du foyer — qu'un jour les choses chuchotèrent entre elles un secret à peine perceptible, plein de mystère, où il était question du printemps. Ce ne fut qu'un instant, une mésange fit si si si et un rouge-gorge eut le temps sur une branche de filer deux petites notes... et à peine cela eut-il eu lieu que l'hiver fit trembler de nouveau avec des bruissements les feuilles sèches des buissons et rouler très bas de gros nuages noirs dans le ciel.

Et cela ce ne fut qu'une chose qui arriva parmi toutes les choses qui arrivent sur la terre. Les uns naissaient et les autres mouraient, les uns s'indignaient et les autres se souciaient peu de quoi que ce soit, les uns se dégoûtaient de toutes choses et les autres prenaient goût à la vie, les uns tombaient malades et d'autres guérissaient... et chaque jour plus que la veille le très noble

Foukakoussa devenait éperdument amoureux de la poétesse Komati.



Cela, les petits porteurs d'eau le surent, les gheissas le répétèrent, les marchands de femmes du horishawa ne l'ignorèrent pas, les petits vieillards qui demandent l'aumône en faisant de très grands saluts au passage des gens fortunés se le confiaient et les coureurs qui poussent les voitures et qui ont de gros mollets énormes en souriaient entre eux avec complaisance comme d'une chose un peu enfantine, puérile, pour laquelle il convient d'avoir de l'indulgence.

Elles le surent, les fleurs dont parlait la poétesse, les rieux qui prenaient à témoin de la sincérité de ces sentiments le très noble Foukakoussa, et la pointe elle-même du mont Fuji s'en douta... Et la plaine où stagne l'eau des rizières et où les gens du peuple travaillent l'entendit dire d'un laboureur qui le confiait à une vieille.

La nouvelle passa si souvent de bouche en bouche et fit tant de chemin parmi les petits bonshommes importants qui s'agitent sur le monde et s'occupent de toutes choses, qu'enfin la famille du très noble Foukakoussa l'apprit et en fut épouvantablement scandalisée. Car la poétesse Komati était d'une naissance très humble. Son père peignait des lanternes pour les fêtes sacrées et des déesses Kwanon qui faisaient hocher la tête des peintres consacrés... Son art n'était pas conforme au goût des écoles. Il n'était pas traditionaliste. Quant à sa mère, la légèreté de sa vie fait qu'il vaut mieux n'en pas parler.

Les parents du noble Foukakoussa s'entretenaient de ces choses, entre eux, pour déplorer cette malheureuse inclination et des arrières-petits cousins qui ne s'étaient jamais connus se réunissaient pour jeter les bras au ciel

avec de grands gestes et se désespéraient de la sottise des hommes qui sont les jouets des passions.

Et il n'était plus bruit que de cela. Les merles qui sifflent dans les branches noires, quand le ciel est très rouge en février et que, eux seuls, songent au printemps, semblaient en parler dans les buées qui montent des vallées tranquilles du Nippon, et les anémones blanches, tendres comme ce sentiment de Foukakoussa que la plus légère chose pouvait blesser, l'affirmaient à la vieille terre brune des sous-bois jonchée de feuilles mortes des années innombrables.

Mais la poétesse Komati qu'un coucher de soleil trop beau faisait tomber en pamoison, à l'effroi des poétesses et des poètes qui craignaient de perdre cette âme trop sensible, la poétesse Komati qui le sut, quoiqu'elle ne se l'avouât pas tout d'abord, qui le sut avant tout le monde, peut-être avant même Foukakoussa, rien que d'avoir une fois rencontré son regard, la poétesse Komati demeura insensible.

Foukakoussa s'était mis sur son chemin quand elle allait voir ses amies. Il l'avait suivie dans les rues populeuses. Jusqu'à trois fois le même jour il l'avait croisée, et malgré ses grands sabres et ses grandes moustaches que seuls peuvent porter les nobles, et les plaques bronzées de son armure, et les longues aigrettes de son casque, elle ne semblait pas le remarquer plus que les marchands de fruits qui crient leur marchandise aux échoppes.

Foukakoussa alors faisait des réflexions amères et songait que la noblesse n'est pas grand'chose, et comme il avait été élevé dans l'idée qu'elle est tout, il trouvait l'idée pénible, car il n'avait pas été accoutumé à penser, ce qui consiste à passer d'une idée à son idée contraire en ne s'arrêtant dans ce travail que le temps de s'expri-

mer. Ah ! pauvre Foukakoussa ! Il était plein d'anxiété. La poétesse Komati se plaisait peut-être un peu à l'idée qu'elle le faisait souffrir, parce qu'elle était femme et que cela la flattait.



Foukakoussa, lui, ne songeait pas à la faire souffrir. Il l'aimait simplement de tout son cœur. Il était faible malgré ses grands sabres.

Il était amoureux. Il n'aurait pu dire comment ni pourquoi la passion s'était emparée de son cœur, mais il savait qu'à chaque instant elle était là, qu'elle le tenait doucement pour toujours et que jamais il n'avait ressenti tant de bonheur que depuis qu'elle le rendait malheureux. Mais puisqu'il ne savait guère penser, il ne s'étonnait pas beaucoup de ces contradictions.

Il aurait voulu, comme le rêvent les amoureux de tous les temps, sauver par son intervention Komati de périls très grands et conquérir ainsi son amour. Mais Foukakoussa eût pu, comme dans ses rêves, tuer beaucoup de ces dragons horribles qui grimacent sur la soie des paravents, ou vaincre des ennemis nombreux qui eussent menacé la poétesse, sans qu'il fût certain que Komati se plût à songer pour cela à tomber dans ses bras. Ah ! pauvre Foukakoussa ! Quel beau caractère, droit, loyal, mais vraiment, il n'était pas du tout intelligent.

Komati, dans ces moments qu'elle ne consacrait pas à la poésie, se voyait mal aimant ce gros homme vigoureux aux sabres menaçants. Et pourtant si étranger qu'il fût aux jeux de l'esprit, il lui semblait un petit peu vaguement que ce défaut ne devait pas lui déplaire tout à fait. Ce qui n'était pas une énigme. Ne fût-ce, parmi d'autres choses, que parce qu'elle se sentait tant supérieure, tant plus raffinée que lui si bon si simple.

Alors l'idée vint un jour à la poétesse Komati d'imposer à Foukakoussa des choses très pénibles pour éprouver son amour. Elle se dit que cela la divertirait beaucoup. Et elle lui dit un jour...



Car Foukakoussa s'était enhardi à lui dire quelques mots quand ils se rencontraient. Le premier jour cela avait été dans un bazar de la ville, au milieu des lanternes, des magots qui pendent à un fil, des mirlitons, des vendeurs, des chalands qui s'enquièreent des prix, des femmes traînant derrière elles leurs marmots qui lambinent, un doigt dans le nez...

La poétesse choisissait des lanternes avec une de ses amies lorsque Foukakoussa était apparu brusquement, son cœur plus ému que tous les poissons rouges d'un bassin où vient de tomber une branche. Cela avait été des rires, des rires... des petits rires perlés... des rires légers, délicats, qui faisaient presque perdre la respiration à Komati et à ses amies et les faisaient penser mourir... Des rires d'enfant, légers, légers, sans fin...

Justement, elle venait de comparer à un gros Bouddha souriant, qui croisait les mains sur son ventre, le solennel Foukakoussa. Et voilà qu'il s'approchait... Foukakoussa, très grave, avait salué et ils s'étaient dit quelques mots au sujet du temps qu'il ferait pour la fête des lanternes.



Et elle lui dit un jour qu'il fallait qu'il vînt causer avec elle d'amour et de poésie chaque soir sous son balcon.

C'est ainsi qu'elle avait dessein d'éprouver son amour. Causer d'amour et de poésie ? Ah ! pauvre Foukakoussa ! Ah ! qu'il eût mieux aimé tuer des dragons de paravents

ou disperser des ennemis ! Mais non, chaque soir il lui fallait venir passer plusieurs heures sous le balcon de celle qu'il aimait. Car, évidemment, pas un instant il ne lui vint l'idée de désobéir.

L'été, cela avait été délicieux, malgré l'inquiétude et l'effroi terrible qui faisaient battre le cœur de Foukakoussa d'une émotion incroyable. Les jasmins embaumaient la nuit bleue pleine de mystères et quand la fenêtre de la poétesse s'ouvrait doucement en faisant craquer le châssis et qu'elle disait : « Foukakoussa, êtes-vous là ? » et qu'il disait : « oui ! », toutes ces choses fines et élégantes qu'il avait pensées durant le jour, toutes ces choses s'envolaient de son humble crâne, comme des ombres que la lumière fait s'évanouir.

Il ne lui restait qu'un sentiment d'angoisse dans la gorge et cette pensée que, plus que toutes choses au monde, il l'aimait. Lui-même, très ému, après quelques instants disait : « Komati, je vous aime... » Ah ! pauvre Foukakoussa ! ce furent les quatre seuls mots qu'il trouva jamais pour parler d'amour et de poésie.

Mais la poétesse savait qu'il avait dit le plus important, alors elle souriait et se mettait à lui parler, et longtemps la petite ombre penchée racontait des choses tendres ou qui font sourire. Et il lui semblait que c'était plus doux cent fois que le parfum de la nuit pleine de l'odeur des jasmins et des roses et longtemps après qu'elle avait cessé de parler et que sa fenêtre s'était fermée en éveillant ce petit craquement du châssis, il écoutait encore avec, dans l'oreille, le son de la petite voix qui restait chanté doucement comme reste longtemps dans l'esprit le son de la voix tranquille de la mer que l'on écoute dans les coquillages.

A la fin de l'automne Foukakoussa se mit à sentir le froid humide de la nuit, et c'est à peine s'il y donna une pensée. Et cette pensée même si légère, il en fut confus comme d'une action dont il conviendrait de se repentir.

Et les nuits s'ajoutaient aux nuits sans qu'il semblât à Foukakoussa que les preuves d'amour que la poétesse lui avait imposées s'acheminassent vers une fin.

Quoiqu'il eût mieux aimé peut être l'entendre auprès d'un bon feu, il ne se l'avouait pas, et l'écouter le remplissait de tant d'amour et de bonheur et il songeait si peu, tant il l'aimait religieusement, à être même dans ses pensées moins séparé d'elle, qu'il semblait que vraiment jusqu'à la fin des jours de la terre chaque soir Foukakoussa viendrait parler d'amour et de poésie sous le balcon de la poétesse, chaque soir le petit châssis de la fenêtre crierait quand s'ouvrirait le battant, chaque soir la nuit prendrait sa part des paroles qui s'en vont en devenant plus faibles, plus faibles en s'enfonçant dans le ciel profond de l'oubli des jours auxquels plus jamais personne ne songera...

Mais la poétesse, elle, pensait aux nombres des nuits qui passaient, cinquante, cinquante et une, cinquante-deux, cinquante-trois, elle n'en oubliait aucune, et chaque petit chiffre insensiblement l'emportait vers cet amour dont elle aimait à parler... cet amour profond et doux comme le goût de la vie, vers cette centième nuit.

Soixante, soixante et une, soixante-deux... Quelles choses délicates elle avait pensées sur l'amitié, l'affection, la tendresse, l'amour qui vient brusquement, vous bouleverse comme un orage qui secoue les arbres, fait s'envoler les feuilles par-dessus les rizières et les bonnets des vieilles et, sur les ponts de bois, fait s'arc-bouter les

petits hommes qui tiennent ferme leur chapeau ; l'amour qui fait s'évanouir toutes les choses du passé comme les cerfs-volants des enfants que le vent emporte tout à coup pour je ne sais quel miraculeux voyage... ; l'amour tranquille qui vient doucement à pas lents comme descend le soir, qui commence par être une affection si grande, si profonde... et puis est là qui apporte dans ses deux mains de bonté, doucement, le bonheur. Et la fidélité... Quatre-vingt-une, quatre-vingt-deux, quatre-vingt-trois, et cette quatre-vingt-cinquième nuit où elle lui parla de la crainte... Et toujours Foukakoussa rêvait et les jours ne revenaient que pour ramener des nuits bien-aimées et les nuits passaient emportant les saisons et l'automne était venu...

Et la quatre-vingt-quinzième nuit, la poétesse lui parla de la détresse où peut être un cœur aimant de se sentir abandonné. La nuit, ce soir-là, n'était pas encore tombée tout à fait... Dans l'immense silence blanc de la neige rien que de moment en moment un petit cri d'oiseau isolé. Foukakoussa secoua sa tête levée vers la poétesse en songeant que jamais, plus jamais, il ne devait changer... Ah ! pauvre Foukakoussa !

La quatre-vingt-seizième nuit, ils parlèrent de la douceur du baiser. Ils ne firent qu'en parler. Mais la centième nuit, la poétesse Komati...



Mais la centième nuit la poétesse Komati songea que peut-être il avait froid. Il lui sembla qu'il valait mieux faire entrer Foukakoussa. Il lui vint l'idée qu'il causerait avec plus de poésie près d'un feu et que ses mots seraient plus heureux. Elle songea, elle aussi : « Ah ! pauvre Foukakoussa ! »

Et à l'heure où d'habitude elle ouvrait sa fenêtre pour

parler d'amour et de poésie, elle ne pensa cette fois à rien de délicat ou de très fin, mais elle appela doucement : « Foukakoussa... »

Le ciel était plein d'étoiles claires. La nuit froide d'hiver gelait l'eau, l'air immobile, la neige craquante, l'espace froid jusqu'aux immensités du ciel qui semblait du cristal...

Et Foukakoussa, immobile sous la fenêtre de la poétesse Komati, les yeux levés vers elle, ne bougeait pas plus que les petits cyprès chargés de neige.

— Foukakoussa ! dit la poétesse.

Il ne bougea pas.

— Pourquoi ne répondez-vous pas ?

Et comme elle se sentait portée à aimer ce soir-là sans une pensée pour elle-même ou qu'elle avait songé beaucoup à ce Foukakoussa si patient, si aimant, si obéissant à ses caprices, qui avait attendu si longtemps sous sa fenêtre, elle descendit l'escalier de bois qui menait à sa terrasse, ses petites cloques croquant dans la neige, et avec des soucis exquis de ne pas tomber. Elle mit sa main sur la manche de Foukakoussa et dit : « Mon ami Foukakoussa ! » très doucement.

Alors elle vit — elle ne put que songer, en penchant la tête avec une petite moue délicate des lèvres presque aussi douce qu'un sourire, oh ! que cela est d'une poésie triste ! — elle vit que Foukakoussa était gelé.

M. DE LOUVIGNY.



CHRONIQUE ITALIENNE

L'Italie nouvelle. — La fin d'un préjugé. — Pasquale Villari.

L'Italie a supporté l'épreuve la plus terrible de la guerre actuelle avec une âme vaillante. L'épreuve la plus terrible, oui, parce qu'inattendue, soudaine, et précédée d'une longue série de succès. Au lieu de se laisser abattre, elle a retrouvé en elle-même un trésor d'énergie et de volonté qu'on ne connaissait pas entièrement et qu'on n'avait jamais utilisé. Au lieu de se tourner dans la direction que lui montraient, pendant la période heureuse, le giolittisme, le cléricanisme et le socialisme, elle a forcé ces maudites factions à se rallier ou à se taire. On ne trouve plus aujourd'hui, derrière l'armée, un troupeau humain déroulé par de mauvais bergers, une foule rendue impatiente par la trop longue lutte, fatiguée par des privations qui paraissent insupportables, désirant avec frénésie revenir à l'existence accoutumée. La jeunesse d'Italie qui se bat comme un lion sur le Piave, sur les hauts plateaux, dans les montagnes, n'entend plus retentir, depuis la Chambre, la voix criminelle du député socialiste criant, sans trouver de contradiction suffisante : « Plus personne dans les tranchées cet hiver ! » Et si dans cette pauvre Chambre, qui ne sait pas oublier d'être née de Giolitti, d'autres mauvaises voix se lèvent, elles ne réussiront plus à se faire entendre très loin. Plus fort sera le cri de l'indignation populaire... La jeunesse d'Italie ne reçoit plus les pamphlets incitant au parricide. Elle ne perçoit plus à ses épaules le murmure indifférent des grandes cités restées fidèles aux aïeux et aux trafics des époques ordinaires. Toute raison a disparu de penser avec amertume et découragement comme hier : « Pendant que nous sommes ici, dans la boue et dans le sang, sous le feu et

sous la neige, les autres font les embusqués. Ils vont au restaurant, au café, au théâtre, ils mangent, boivent, ont chaud, dorment, aiment, sans se soucier de nous.» Ceux qui ont visité Milan, Turin, Rome, durant ces dernières semaines, ont remarqué un profond changement. Aujourd'hui, le sentiment de la guerre se manifeste sur tous les visages, dans tous les actes et dans toutes les bouches. Mais ce n'est pas du découragement, ni cette vaine colère qui le lendemain des irréparables défaites se soulage par des accusations réciproques. C'est une douleur forte et austère, comme celle de gens qui se sentent égaux et supérieurs à la grandeur du mal qu'ils ont supporté et qui se préparent à le réparer. Avant la rupture, il venait de l'Isonzo une constante et vive lueur qui dissipait pour les Italiens — trop peut-être — ces épouvantables ténèbres planant sur l'Europe depuis trois ans et demi. Elle en diminuait la vision solennelle, elle semblait leur permettre trop de choses bonnes pour les temps ordinaires : bavardages et discussions, débats parlementaires et expériences de socialisme grossier, intrigues de politiciens, perfidies de prêtres, paresse de fonctionnaires. On était tellement incapable de s'apercevoir de cette extraordinaire époque que la magistrature, après de longs attermoiements, avait tranché la question de la circulaire criminelle de Lazzari par un geste de Pilate. Et un tribunal militaire avait acquitté le journal clérical d'Udine, coupable — selon le Vatican lui-même — de s'être adressé sur un ton séditieux aux tranchées... Et l'on pourrait ajouter bien des faits semblables ou pires ! Mais ce sera la tâche des historiens futurs.

Ce qui s'impose au chroniqueur d'aujourd'hui, comme événement d'importance primordiale, c'est le nouvel esprit que l'invasion a provoqué en Italie. Ce n'est plus de la lumière qui vient de la Vénétie orientale, mais bien une obscurité d'enfer, coupée de lueurs et d'incendies. L'Italie a vu maintenant tout ce qui était nécessaire : parfois, l'obscurité donne, plus que la lumière, le sentiment de l'ampleur et procure à ceux qui ne s'épouvantent pas l'occasion de se mieux retrouver eux-mêmes.

— L'Allemagne a retiré certainement de notables avantages de son offensive contre l'Italie : prisonniers et canons en grand nombre, munitions, vivres et marchandises en abondance. Elle a coupé l'avance menaçante de Cadorna sur Trieste. Elle a rivé à nouveau les chaînes par lesquelles elle tenait l'Autriche en son pouvoir, lui prouvant, une fois de plus, et bruyamment, combien celle-ci a besoin de l'aide d'autrui pour changer ses constantes défaites en victoire. Plusieurs nations sortiront maltraitées de la guerre, mais aucune n'en sortira aussi humiliée que l'Autriche qui, chaque fois qu'elle combattit seule, fut vaincue, soit par les Russes, soit par les Serbes, soit par les Roumains, soit par les Italiens, et ne put se refaire que grâce au secours qui lui fut prêté par sa puissante alliée....

Ces gains et d'autres encore, l'Allemagne les a donc obtenus en déversant sur l'Italie ses troupes devenues libres ensuite de la trahison russe ; peut-être pourra-t-elle réaliser d'autres gains encore....

Mais elle a certainement perdu une chose à laquelle tout Allemand donne une immense valeur : l'espoir et la possibilité de retrouver peu à peu en Italie, après la guerre, la tolérance, la concdescendance, voire même la faveur et la sympathie. Ils oublient si vite, ces hommes du sud, pouvaient dire, avant les derniers événements, les représentants de l'industrie, du commerce, de la science, de l'esprit et de la convoitise germaniques ! Elles sont encore si vivaces, les racines que nous avons plantées dans le sol italien pendant quarante ans ! Une fois la bourrasque apaisée, il ne passera pas un printemps que toute cette plantation, qui est nôtre, ne germe de nouveau, plus vigoureuse qu'avant. »

Et cette attente n'eût peut être pas été entièrement vaine si la présente guerre se fût déroulée comme un simple duel entre l'Italie et l'Autriche. Je cite un petit fait, de minime importance en lui-même, mais qui prouve bien une certaine mentalité — disons-nous — répandue dans de nombreux milieux italiens. Le printemps dernier, quelqu'un fit la proposition (que j'ai signalée alors) de placer à Venise, sur les édifices atteints par

les aéroplanes ennemis, une pierre commémorative portant l'inscription : « Bombe autrichienne, jetée tel jour. » Les pierres furent préparées et quelques-unes, si je ne fais erreur, placées. Mais l'entreprise fut àprement contrecarrée par l'honorable corporation des hôteliers vénitiens, qui se rebiffèrent en criant que c'était la meilleure façon de leur tuer la clientèle du nord après la guerre. On pouvait constater les mêmes dispositions d'attente bienveillante dans d'autres groupements et chez d'autres personnes ayant même plus de culture et d'autorité que messieurs les hôteliers. Bien des gens réservaient un accueil point du tout hostile à l'Autriche, parce qu'elle avait été vaincue, et à l'Allemagne, parce qu'elle n'avait jamais ouvertement paru sur l'Isonzo et sur les Alpes. Cet état d'esprit était fortement secondé par les vieilles défiances contre la France, défiances nourries à nouveau par les giolittistes et les cléricaux, et aussi par une partie de la presse française qui demeurait renfermée dans les antipathies d'autrefois.

Il est curieux d'observer comme l'Allemagne s'applique, même au cours de l'offensive, à mêler les flatteries aux menaces, les paroles de compassion à celles de moquerie. Le chancelier parle avec émotion de « ces pauvres populations », du *bel paese* et des « souvenirs inoubliables. » Bien inutilement, je crois. Un journal italien, protestant contre la censure qui n'empêche pas qu'un écho de ces propos alléchants ne parvienne en Italie, écrit : « On pouvait, dans un passé tout récent, faire difficilement tomber des yeux de nombreux Italiens le bandeau de la sympathie allemande pour nous, de l'absence de toute concurrence entre intérêts italiens et allemands, de l'identité des buts poursuivis par l'Allemagne et l'Italie dans l'histoire contemporaine, pour créer leur indépendance, en suivant des chemins parallèles. Mais aujourd'hui que, finalement, les intérêts allemands se montrent opposés aux nôtres, comme ils l'ont du reste toujours été sous le masque de l'alliance, — aujourd'hui ce n'est pas être avisés que de laisser se répandre des nouvelles faisant allusion à une bienveillance germanique envers nous.... Tout doute sur les intentions de la principale ennemie de l'ordre

normal du monde doit disparaître, et tout Italien doit comprendre qu'il est sur pied non seulement pour défendre l'intégrité sacrée du sol, mais aussi une intégrité non moins sacrée : celle de la liberté universelle. »

— Le 7 décembre, est décédé, nonagénaire, à Florence, Pasquale Villari : homme politique et écrivain insigne, une des figures les plus droites et les plus sereines de la troisième Italie. Il y avait en lui une des qualités les plus exquisement italiennes : cette modération qui n'est point recherche d'équilibres avantageux, signe de timidité ou d'astuce, mais bon sens, esprit d'équité, finesse d'entendement ; cette limpidité d'idées n'enlevant rien à leur largeur, bien que tant de gens confondent la grandeur avec la nébulosité ; cet esprit pratique, à la fois pureté et beauté d'intentions désintéressées. Politicien de droite, Villari fut un des premiers à signaler l'urgence menaçante des questions sociales et à conseiller des mesures de prévoyance inspirées non seulement par la prudence, mais aussi par la justice. Les grands problèmes de l'école, de l'émigration, de la culture italienne à l'étranger, il les traita en savant et les affronta en homme d'action : comme professeur, comme ministre, comme président de la *Dante Alighieri*.... Il fut, des historiens modernes de l'Italie, celui qui sut le mieux rester fidèle aux grandes traditions de l'historiographie italienne. Je puis avoir déjà rappelé parfois, dans ces chroniques, l'intempérance avec laquelle, durant ces dernières quarante années, les savants italiens qui s'occupent d'histoire se sont voués aux pures recherches d'archives. L'exemple allemand avait réussi, là aussi, à s'imposer sans mesure et — chose pire — à faire oublier que, même dans le terrain des recherches de pure érudition, l'Italie avait eu de grands maîtres, de Lorenzo Valla à Lodovico Antonio Muratori. Sans doute, il fallait, après un siècle et plus, revoir, corriger et compléter la matière première des disciplines historiques. Mais c'était une grosse et pernicieuse erreur de croire que ces sèches transcriptions de documents fussent de l'histoire. De l'histoire, il manquait ce qui est le plus vraiment vivant et efficace : ces livres étaient des tas de troncs et des

feuillages, sinon des monceaux de copeaux et de fétus, alors que le nom d'histoire vient seulement aux plantes en vie.

Mais nous sentons la vigueur, la couleur et le frémissement de la plante vivante dans les deux principaux ouvrages de Villari : *Savonarole et Machiavelli et son époque*. Oeuvres préparées et écrites avec une scrupuleuse conscience et une grande abondance de renseignements puisés aux sources mêmes. Or, ici, la richesse de l'érudition n'est point chose morte gisant dans un coin ou dans une vitrine. Moment glorieux et tragique dans l'histoire de l'Italie, que celui-ci : Léonard, Raphaël, Michel-Ange, l'Arioste, Macchiavelli vivants et actifs ! Mais prêtes et déjà en mouvement étaient les forces néfastes qui devaient précipiter l'Italie dans le plus profond abîme de sa douloureuse histoire.

FRANCESCO CHIESA.

CHRONIQUE ANGLAISE¹

Guerre et paix. — Débats aux Communes et discours de Sir Eric Geddes. — La discussion sur le pétrole et sa moralité. — Irlande. — Un livre d'Henry James. — *La route et le soleil*. — Post-scriptum.

Il est presque impossible de résumer l'état de l'opinion de l'Angleterre en ce moment. Pour ce qui nous concerne, la situation militaire semble plus brillante qu'elle ne l'a jamais été. Des Flandres en Mésopotamie et en Palestine, on n'enregistre que des succès anglais. Personne ne peut nier qu'au front occidental, le « tableau » des Alliés, depuis un an et demi, est incomparablement meilleur que celui de nos ennemis. Des ordres saisis sur les prisonniers montrent combien les Allemands étaient décidés à conserver chacune des nombreuses positions dont ils ont été délogés en France et en Belgique. En Palestine, nos troupes, après avoir pris Gaza et Beerséba, continuent leur

¹ Cette chronique, destinée au mois de décembre, a été retardée par les fermetures de frontières.

avance et, simultanément, d'autres armées britanniques obtiennent des succès marqués en Mésopotamie, nous sommes ainsi plus tranquilles de ce côté et pouvons reporter toute notre attention sur la campagne commencée en février dernier et qui était destinée à paralyser l'effort britannique. Sir Eric Geddes, qui a passé de la direction civile des chemins de fer à celle de notre première armée, a, dans son discours de début, jeté quelque lumière sur la situation de la marine. Une de ses déclarations particulièrement intéressante est que, depuis le commencement de la guerre, nous avons coulé entre 40 et 50 % des sous-marins opérant dans la mer du Nord, l'Atlantique et l'océan Arctique. Il a ajouté que, dans le trimestre finissant le 1^{er} novembre, il a été détruit autant de sous-marins que dans toute l'année 1916. Ces chiffres importants ne perdent rien de leur valeur par l'insinuation qu'ont faite les Allemands que Sir Eric Geddes n'a pas mentionné toutes les grandes voies maritimes.

De ces faits et de leur reconnaissance par certains critiques allemands, le public tire la conclusion que la guerre sous-marine ne peut pas avoir d'influence décisive sur l'effort militaire britannique et que, donc, les forces armées de la couronne continueront leur marche victorieuses. Mais la situation du moment est assombrie par le gâchis russe et l'invasion de l'Italie, aussi les débats sur la paix à la Chambre des communes en ont-ils redoublé d'intérêt et ont-ils pris une forme particulièrement grave. M. Lees Smith les a ouverts par la proposition d'un amendement qui, toutefois, n'a pas été mis en votation. Le fait en lui-même est significatif, car il montre que les hommes qui étaient derrière cette motion craignaient pour celle-ci l'épreuve du scrutin. Le texte en était important. Elle déclarait que, « pour que des garanties suffisantes puissent être obtenues quant à l'indépendance et la restauration de la Belgique et l'évacuation d'autres territoires envahis, aucun obstacle ne s'opposerait à l'ouverture de préliminaires pour des négociations de paix qui auraient à trouver une solution équitable à la question d'Alsace-Lorraine et un système efficace pour empê-

cher de nouvelles guerres à l'avenir. » Ces termes paraissent modérés et peut-être fut-ce une erreur tactique que de vouloir les appuyer par la déclaration arbitraire que les buts des Alliés avaient grossi. M. Balfour a répliqué et M. Asquith après lui. Tous deux ont montré que le but de l'Angleterre était d'empêcher la guerre à l'avenir et que, par conséquent, il fallait éviter à tout prix de se retrouver dans des conditions de nature à causer de l'inquiétude et à permettre d'endosser la responsabilité d'une guerre. Ces débats suggèrent deux réflexions : l'une c'est que le plus grand obstacle à la paix avec l'Allemagne n'est pas tel ou tel rapiècement, si essentiel qu'il puisse paraître, mais la *punica fides* qui rejaillit sur tout. L'autre, c'est que les Britanniques ne paraissent pas désirer la paix, mais qu'en réalité ils la désirent si fort qu'ils combattront jusqu'à ce qu'ils sentent qu'elle forme partie intégrante de la future économie du globe. Tout le monde est fatigué de la guerre ; mais en Angleterre on l'est moins à cause des souffrances à supporter que de la conviction profonde que c'est un terrible gaspillage de temps, d'énergie et des matières premières pour plus tard.

Après des sujets aussi essentiels, il peut sembler anodin de parler d'événements secondaires, tels que l'arrivée de M. Montagu aux Indes. M. Montagu est juif, et comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire en traitant de l'Inde, c'est un désavantage. Mais il est un ministre d'Etat, qui débarque armé au moins des meilleures intentions pour améliorer la situation autant que possible. Ses coreligionnaires vont prendre une nouvelle orientation depuis que le cabinet britannique s'est déclaré en faveur du rétablissement des juifs en Palestine. Il est bien possible que cette décision puisse être comptée parmi les plus importantes inspirées par la guerre. L'antisémitisme n'existe pour ainsi dire pas en Angleterre et le *Manchester Guardian* a consacré un article très sympathique à cette perspective qui peut faire espérer le renversement des barrières nationalistes derrière lesquelles les juifs se sont si longtemps réfugiés. Jusqu'à quel point ces circonstances nouvelles aideront-elles M. Montagu à vaincre le préjugé régnant en Inde à l'égard des juifs, je ne saurais le

dire. C'est un homme de bonne prestance, qui a beaucoup de charme, et il semble tout indiqué pour réussir dans une mission qui n'a qu'un seul but : écarter toutes les causes de froissements et accueillir toutes les demandes raisonnables, dans l'état actuel du développement de l'Inde, au mieux des intérêts des peuples de la péninsule.

— Le gouvernement a subi un échec significatif à propos d'un article de la loi sur le pétrole. Cette substance est nécessaire, et cependant l'article qui assurait à l'Etat le droit de forer les puits prévoyait une redevance de 9 pence par tonne. Cet échec n'est peut-être qu'une vétille, mais il montre dans quel sens souffle le vent, et il est étrange que M. Lloyd George, qui a consacré une si grande partie de sa vie à combattre le principe en cause, soit justement à la tête du gouvernement qui l'a adopté. Le peuple, dans la plupart des pays, prend position contre le capitalisme, mais on a tort de penser qu'en Angleterre cette attitude doive revêtir inévitablement la forme de socialisme. C'est une erreur inexcusable que commettent fréquemment ceux qui nous observent du continent. Le socialisme, de l'avis général, a perdu du terrain en Angleterre depuis la guerre.

L'Irlande semble passer par des temps plus troublés que jamais. Il existe des factions qui cherchent, de propos délibéré, à ruiner les espoirs éveillés par la Convention. Et ce ne sont pas seulement ni même peut-être principalement des éléments conservateurs. Il y a un petit nombre d'irréconciliables qui, sous la bannière de « Sinn Féin », luttent pour la séparation complète. Tous les Sinn Féiners ne sont pas nécessairement aussi intransigeants ; mais beaucoup adoptent une attitude qu'on ne peut pas qualifier autrement que de provocatrice. M. Bernard Shaw déclarait l'autre jour qu'à son idée « la solution de la question d'Irlande n'était ni la solution Sinn Féin ni celle de l'Ulster, ni celle de Redmond, mais une solution fédérative. » La simple énonciation des différents sens où on veut la faire aboutir montre la difficulté du problème et la nécessité pour tous de prendre patience.

La saison d'automne a vu paraître un certain nombre de livres dignes de mention. Un des plus importants doit être gardé pour un prochain article. Les mémoires de lord Morley sont, en effet, ce qui a été publié de plus palpitant depuis longtemps et c'est ce qui explique qu'ils fussent impatiemment attendus. Dans la liste des œuvres posthumes d'Henry James discutées par la presse, *The Middle Years* (*L'âge moyen*) occupe la première place; c'est un fragment autobiographique et unique en ceci que nous sommes admis à partager ses sensations, non par un récit raisonné de leurs causes, mais par la seule contagion de son enthousiasme. Ses pages de souvenirs pétillent d'un esprit que n'étouffe heureusement pas sa tendance à exagérer l'importance de tout ce sur quoi il écrivait. Quelques-unes sont vraiment amusantes. Quel tableau ce dut être, par exemple, quand, partant de chez George Eliot, l'auteur fut rappelé par G.-H. Lewes qui lui remit deux de ses propres ouvrages qu'il avait donnés à M^{me} Greville et que celle-ci avait essayé de laisser à son hôtesse ! Le livre tout entier est savoureux. Il est plein de cette charité uniforme qui imprègne toutes ses œuvres et ceux qui l'apprécient ne peuvent se dispenser de connaître ses mémorables *Middle Years*.

M. Edward Garnett a publié un *Tourgueniew*. Ce n'est pas une œuvre biographique, mais critique, ce qu'il est permis de regretter à certains égards. Tout ce que renferme l'ouvrage n'est pas neuf. M. Garnett a composé son étude du grand Russe en réunissant les préfaces qu'il écrivit pour les récits de Tourgueniew; mais il y a deux chapitres biographiques qui font regretter qu'il n'en ait pas mis davantage. Nous voyons ainsi l'extraordinaire enthousiasme de Tourgueniew pour Tolstoï dans la manière dont il recommandait celui-ci à un éditeur français. « Je vous assure, lui disait-il, que je ne m'estime pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. » Ces pages nous le montrent aussi prudent, modeste, noble, avec une splendide délicatesse et perfection de touche. La vérité était son étoile polaire, bien que beaucoup de ses lecteurs le trouvent fort éloigné du réalisme. Le livre, qui nous est présenté par une préface de

M. Joseph Conrad, est un remarquable compendium de tout ce que M. Garnett et sa femme ont écrit pour faire connaître Tourgueniev en Angleterre.

Tous les amis de l'Angleterre — j'entends de cette partie du pays qui est à l'écart de la vie mouvementée et des scènes changeantes du moment — almeront *The Road and the Sun*. Depuis quelques années, bon nombre d'écrivains ont chanté les louanges de cette plaisante région qui a contribué à façonner et qui exprime si bien le caractère anglais. M. Hilaire Belloc nous a appris à almer le Sussex et à voir quelque chose d'organique dans ses coins intimes et ses riantes routes. M. James John Hiley a accompli un pèlerinage tout ce qu'il y a de plus moderne, en automobile, du Sussex aux Fens et retour, et nous fait goûter infiniment plus de l'Angleterre qu'un millier de proménades ou de voyages banals à travers le pays. Les auberges ont des enseignes et les enseignes ont un sens qui n'est expliqué que par l'histoire. Il nous montre que les contrées catholiques se reconnaissent aux enseignes de l'*Ange*, des *Clefs de saint Pierre*, de la *Salutation*, comme ailleurs au nom des villes, Los Angeles, Sacramento, etc. Les vieux meubles et ornements lui rappellent d'autres fils de la trame compliquée de notre histoire. Il dort dans l'antique chambre où des rois et des grands hommes ont dormi, et sur tout son voyage plane le charme du passé. C'est un livre délicieux et quiconque désire connaître ce qu'est la nation britannique et ce qui est à la base de sa fameuse liberté traditionnelle y trouvera plus que dans bien d'autres gros volumes.

H.-C. O'NEILL.

POST SCRIPTUM

La lettre de lord Lansdowne.

L'événement du mois dernier a été sans contredit la lettre Lansdowne, et il est nécessaire que nous nous formions une idée de la manière dont le public l'envisage. Inutile, bien entendu, de suggérer que lord Lansdowne est vieux et décrépît. Sa lettre n'en témoigne pas le moins du monde et, en tout cas, cela

n'expliquerait pas pourquoi la majorité du peuple en repousse et regrette les termes. Il est plus à propos de noter que lord Lansdowne est l'homme d'Etat qui a fait échouer le dernier règlement imminent de la question irlandaise et il ne saurait sans doute s'intéresser davantage aux petites nations d'Europe qu'à celle qui est à nos portes. En outre, il représente l'esprit des classes dirigeantes, moins troublé à l'idée du prussianisme, moins désireux d'un règlement vraiment démocratique. Mais tout cela n'est qu'accessoire. Le vrai nœud de la question est exactement le même que celui qui a fait faire au peuple anglais la sourde oreille à la démarche du pape. Je ne crois pas me tromper en disant qu'une Allemagne qui a pu donner naissance au prussianisme n'éprouverait aucune difficulté à poser des conditions infiniment plus ambitieuses que personne, chez nous, n'oserait l'exprimer en ce moment. Le monde suit anxieusement les péripéties de la lutte et cherche à s'assimiler le point de vue des combattants. En fait, celui-ci n'est nulle part le même. L'Angleterre est prête à lutter jusqu'au bout plutôt que de se soumettre au système qu'elle a entrepris de détruire. Tous les autres buts sont l'écume qui doit nécessairement venir à la surface, lorsque tous les fondements de la vie sont si profondément remués. Le peuple peut être las de la guerre, mais il n'y aura pas de paix jusqu'à ce que le système qui a provoqué la guerre et qui croit encore en elle comme en un moyen rationnel d'aplanir les différends, jusqu'à ce que ce système, disons-nous, soit anéanti. La lettre Lansdowne et la proposition de paix du pape, il n'y a pas à se le dissimuler, ont soulevé des clameurs parce qu'elles semblaient ignorer ce point essentiel. Le peuple anglais considère la guerre comme une impasse jusqu'à ce qu'il puisse se tenir raisonnablement pour assuré qu'elle aboutira à l'abolition de la guerre. Toutes les déclarations allemandes lui inspirent une profonde défiance. Il se rappelle que vingt-quatre heures avant l'ultimatum à la Belgique, le même ministre qui a déclaré la guerre protestait auprès du gouvernement belge du profond respect de l'Allemagne pour la neutralité de la Belgique. Là est le secret de sa profonde hostilité

contre tout arrangement qui semblerait un accommodement avec le gouvernement prussien. A cela s'ajoute, naturellement le fait que l'Allemagne n'a jamais répondu un mot aux sommations répétées qui lui ont été faites d'évacuer la Belgique. Entrer en composition avec le cynique régime qui a élaboré et déclaré la guerre (car c'est l'Allemagne, bien qu'on paraisse l'oublier, qui l'a déclarée à la France et à la Russie) semblerait simplement à la plupart des Anglais établir la menace de nouvelles guerres jusqu'à l'extinction totale de la civilisation. Je crois nécessaire de bien montrer que c'est là le cœur de l'opposition faite à la lettre Lansdowne, pour que les neutres ne risquent pas de nous mal juger. Je ne fais que rapporter et interpréter ce que je crois être l'opinion du peuple anglais.

Décembre 1917.

H. C. O'N.

CHRONIQUE RUSSE

La seconde révolution. — Un mot de Robespierre. — La surabondance de génies politiques. — Le rouble. — Ou va-t-on ? — L'histoire sera sévère pour ceux qui n'ont pas convoqué la Cimsituante en temps utile. — Union de l'Etat. — La littérature lithuanienne et ukrainienne. — Le traité de Péreiaslav. — Kiev. — Le premier chroniqueur russe. — Odessa. — La première bibliothèque populaire en Russie. — M^{me} Morozova. — D. Tikhomirov. — Le transfert des dépouilles d'Herzen et de Lavrov. — Kropotkine et Clemenceau. — Ceux dont la révolution a subi l'influence. — Société des nations et Ligue pour la vie simple. — Salut de Pouchkine à la démocratie russe.

La Russie vient de subir une nouvelle crise ou plutôt une seconde révolution. La révolte Kornilov n'a pas été de longue durée. Le premier fantôme menaçant de la guerre civile n'a vécu que le temps de nous donner le frisson, mais il a accentué la méfiance entre les partis et a préparé le sanglant coup d'Etat de novembre. « Ceux qui vous disent que la fondation de la République est une entreprise facile vous trompent !... »

La Russie est atteinte d'une maladie rare, mais grave : la

¹ Robespierre. Discours prononcé le 8 thermidor.

surabondance de génies politiques. La Russie tsariste manquait d'hommes d'Etat, la Russie révolutionnaire en a trop. Un court séjour dans le quartier russe de Zurich suffit au plus médiocre pour se déclarer un nouveau Danton ou... un petit Marat. Des hommes qui avant la révolution dormaient paisiblement sous l'égide de l'aigle impériale, se réveillent et accourent chaque jour plus nombreux avec des cris aussi confus que perçants. Il y a des politiciens — hier hommes de progrès — qui ont le mauvais goût de ne pas bouger avant qu'on leur jette en pâture tout ce qu'ils exigent. Il en est d'autres qui ont assez de hardiesse pour assumer les responsabilités du pouvoir, mais sont persuadés que c'est la verbomanie qui gouverne le monde. Des généraux factieux, au lieu de remplir strictement leur devoir de soldat, s'insurgent sans savoir eux-mêmes au juste contre qui. Des fanatiques s'imaginent qu'ils n'ont qu'un geste violent à faire, une formule équivoque à lancer, pour renouveler, de fond en comble, la face des choses. Des impuissants à peine déguisés cherchent à se forger, à tout prix, une petite place dans l'histoire de la révolution. De tous côtés se lèvent des réformateurs, chacun propose son programme, affirme son dogme.... Pendant que les grands et les petits chefs pérorent, conspirent et jouent avec le destin de la république, pendant que les illuminés et les artisans, avoués ou embusqués, de la contre-révolution sèment le trouble dans le pays et que la lassitude — qui, en Russie, accompagne toujours de près l'enthousiasme — s'étend dans tous les milieux, les Allemands regardent, admirent et se réjouissent.... Et le nombre d'ouvriers employés à imprimer du papier-monnaie augmente d'une manière inquiétante : 800 aujourd'hui au lieu de 700 du début de la guerre.... Où va-t-on ?

L'histoire sera sévère pour ceux qui n'ont pas osé convoquer plus tôt la Constituante. Réunie en temps utile, elle aurait pu nous éviter la guerre fratricide, les barricades, les fusillades, les pogroms et... toutes les horreurs indignes d'un peuple qui a su se libérer avec tant de calme du joug de l'autocratie. La révolution avait été accueillie partout comme un rêve. Et mainte-

nant, où va-t-on ? Qui sauvera la Russie ? La dictature cosaque ne me sourit pas. Un bon tyran ? Un tyran n'est jamais bon et ceux qui l'entourent sont toujours pires que leur maître. Un génie ? Les vrais génies sont rares. Les peuples comme les individus n'aiment pas les génies. Le génie, d'ailleurs, est l'étincelle ; la folie, plus constante, est plus contagieuse....

Qui nous dira simplement ce que pense, ce que sent, ce que veut la nation, qui semble délirer et se hâter en désordre vers un avenir dont elle ignore s'il apportera le salut ou la mort ? Le salut plutôt. Ne perdons pas encore confiance dans le sentiment d'honneur et dans les forces créatrices du peuple russe. Il finira par trouver son chemin, mais que de crises à traverser !

La Constituante, rêve de tant de générations, s'apprête à se réunir. — au moment où ces lignes sont écrites, — mais dans des conditions tellement anormales qu'on se demande si elle aura assez de souffle pour faire entendre des paroles de sagesse. Elle nous réserve sans doute des surprises. Une seule séance de cette assemblée peut tout modifier. De quoi demain sera-t-il fait ?

Voici la famine.... Le paysan, méfiant, cache son blé, établit et applique ses propres lois, très sommaires. Pillages, incendies, jacqueries, violences, meurtres, les journaux russes les plus avancés les signalent avec terreur. On dirait que la vraie révolution ne fait que commencer.... Et les cris : *autonomie*, *séparation* deviennent de plus en plus stridents. On ne répètera jamais assez aux nationalités dont est composée la Russie : « Unissez en un puissant concert toutes vos énergies et que chacune, dans l'intime réciprocité d'influence, garde son originalité et son relief, mais ne vous séparez pas ! » Les bons conseils sont rarement suivis. Le temps est sombre pour l'unité de l'État russe.

Bien entendu, chaque nationalité invoque ses droits historiques incontestables, sa langue, sa littérature. Les Lithuaniens, par exemple, prétendent avoir une riche littérature ; je la trouve plutôt pauvre. Il y a trop de vide entre les *Dainas* — chants populaires (1829) — de Staniewicz et la trilogie *Proberiu Sen-*

liai (Les ombres des ancêtres) de Vidûnas, pseudonyme de Storost, poète dramatique contemporain, comparé modestement par ses compatriotes à Shakespeare. La langue lithuanienne s'est conservée, à travers les siècles, intacte, sans altération, sans raffinements, sans abstractions logiques ; elle a gardé cette harmonie de formes, cette variété d'intonations qui distinguent les langues anciennes, particulièrement le sanscrit, dont elle s'approche le plus ; elle est encore parlée de nos jours par les paysans de Vilna, Grodno et quelques districts des gouvernements limitrophes.

La littérature ukrainienne est plus riche ; le folklore renferme des trésors. La langue petite-russienne est d'une grande beauté. Le peuple ruthène est poète, mais il n'a qu'un seul Chevtchenko. Le théâtre malo-russe est curieux, par sa naïveté, sa simplicité, mais je ne vois pas de pièce méritant d'être traduite en une langue étrangère, pas même *Natalka Poltavka* (1819), drame célèbre de Kotlarevsky (1769-1838), qui demeure encore de nos jours au répertoire du théâtre petit-russien. Les Ruthènes n'ont ni un Griboïedov, ni un Ostrovsky. C'est toujours Chevtchenko qui domine la littérature malo-russe. Dans tous les établissements publics de l'Ukraine le portrait du grand poète est désormais substitué à celui de Nicolas Romanov. Un autre nom est bien souvent prononcé depuis la révolution, c'est celui de l'hetman Bogdan Khmel'nitski, qui délivra l'Ukraine du joug polonais et consentit librement son union à la Moscovie. Le traité de Périéaslév, signé par lui en 1654, assurait l'autonomie de l'Ukraine, autonomie très large, mais détruite peu à peu par les tsars.

Toutes les tentatives de russifier l'Ukraine ont échoué, seule la ville de Kiev est russifiée. Les ukrainophiles préfèrent donc choisir pour leur capitale la paisible et poétique ville de Poltava, mais ils n'abandonnent pas Kiev, la résidence des grands princes jusqu'au milieu du douzième siècle, ville sainte, historique, très pittoresque. Majestueusement assise sur des collines boisées, elle est belle et mystérieuse avec les coupoles dorées de

ses églises et de ses monastères, surtout de sa *Lavra*, monastère immense, sorte de petite ville qu'un mur d'enceinte sépare totalement du monde. Bibliothèque, imprimerie, fonderie de caractères, imagerie, on y trouve de tout, surtout des richesses innuies, réunies depuis des siècles et qui s'entassent dans des galeries souterraines. A chaque pas on rencontre des grottes, des niches, percées dans la paroi de rochers, renfermant des cercueils avec les restes de saints et qu'on ouvre quelquefois devant le visiteur privilégié. C'est là que se trouve la cellule de saint Nestor (vers 1050-1100), mon illustre devancier : le premier chroniqueur (*letopisets*) russe ou supposé tel. A certaines époques de l'année, Kiev fourmille de milliers de pèlerins appartenant à toutes les classes de la société et particulièrement de moujiks.

Les Ukrainiens, tout comme les Grands-Russes, pourraient établir sans peine leurs droits historiques sur Kiev, mais ils réclament aussi Odessa, sous prétexte que la ville est incorporée dans le département de Kherson. Or Odessa, fondée par oukase de mai 1792, n'a positivement aucun lien de parenté avec l'Ukraine. Avec son grand port sur la mer Noire, Odessa est l'un des greniers de la Russie et le débouché des richesses agricoles de la Bessarabie, de l'Ukraine, de la Crimée, de la Pologne. Cité cosmopolite, intellectuelle, véritable capitale du sud. L'université de Kiev est plus célèbre que celle d'Odessa, mais Odessa est fière de son théâtre et de sa grande presse.

Dans les années 1890 une revue pédagogique paraissait à Odessa : *Chkalnoï Obogrôd* (Revue des écoles). Que de souvenirs ce titre évoque dans ma mémoire ! J'avais vingt ans, j'habitais Moscou et je collaborais à cette revue : c'est là que parut mon travail sur les *Bibliothèques populaires* (*Narodnîa Tschitalni*). Les bibliothèques populaires sont nombreuses à présent en Russie, mais la première ne fut inaugurée qu'en 1885, à Moscou. *Bibliothèque Tourguéniev*, grâce à la générosité d'une Moscovite, M^{me} Morozova, *Chkalnoï Obogrôd*, destiné principalement aux instituteurs, comptait parmi ses collaborateurs des personnalités connues : N. Grote, Kriptschnikov, Chel-

gounov, V. Ostrogorsky, Portougalov, Tschouprov, D. Tikhomirov, etc. Ce dernier vient de mourir, accompagné à sa dernière demeure par tout Moscou scolaire. Fondateur des *Cours pédagogiques* à Moscou, directeur de plusieurs revues pédagogiques, auteur de nombreux manuels, D. Tikhomirov était d'une activité dévorante, désintéressée, bienfaisante, et très bon pour les jeunes.

Les hommes comme Tikhomirov ont largement contribué, dans leur domaine, à préparer la révolution; je ne dirai pas autant, bien entendu, que Herzen et Lavrov, dont le premier gouvernement provisoire a décidé de transférer de France en Russie les dépouilles. Herzen et Lavrov ont pour eux le prestige auréolé de révoltés, de condamnés, d'exilés. Quand on examine de près leur œuvre écrite, on la trouve vraiment un peu trop clairsemée. Les *Mémoires* d'Herzen, ses revues *De l'autre rive*, la *Cloche* qui, éditées à l'étranger, eurent une vogue considérable en Russie, n'ont aujourd'hui qu'un intérêt purement historique. L'époque d'Herzen est bien loin de nous. Nous sommes plus près de Lavrov, et il n'y a rien d'étonnant que ses *Lettres historiques* gardent encore quelque valeur documentaire. Son *Histoire de la pensée* — titre formidable — n'a jamais été terminée, ou plutôt à peine est-elle commencée.

Ni Herzen, ni Lavrov ne répondent clairement aux questions qu'ils posent ou effleurent, pas plus que Kropotkine, rentré en Russie, sans tapage, non sans émotion. N'étant pas revenu pour semer la discorde, il n'a pas trouvé dans son pays que des admirateurs.... Il n'y a pas d'homme moins désintéressé, plus idéaliste, plus doux que ce vieux lutteur qui a connu la prison et l'expulsion même dans le pays des droits de l'homme: c'est Clemenceau, pour la première fois ministre (1906), qui, dans un moment de bonne humeur républicaine, raya son nom de la liste des expulsés.

Herzen, Lavrov, Bakounine, Kropotkine sont célèbres, mais ce ne sont ni les idées, ni l'action, ni les particularités de la vie individuelle, ni les travaux personnels qui mettent en avant un

homme, durant son existence ou après sa mort; ce sont les circonstances que nul ne peut prévoir, que très peu savent écarter, organiser ou utiliser. La révolution doit beaucoup à Herzen, Lavrov, Bakounine, Kropotkine, c'est évident, mais elle doit une part très large à d'autres, à beaucoup d'autres. On parle de l'influence de Karl Marx. Certes, mais il ne faut pas oublier les Encyclopédistes, ni les grandes figures de la Révolution française, Saint-Simon, Cabet, Fourier, Proudhon, Louis Blanc, Blanqui, Jaurès ne sont pas non plus des inconnus en Russie. Il serait équitable de prononcer les noms de Michelet, de Renan, — de la *Vie de Jouv*, — de Guyau, d'Elisée Reclus, — influence toute personnelle, — de George Sand.... Ce dernier nom glisse tout seul de ma plume. On demandait un jour à Ibsen s'il avait lu George Sand. « Non », répondit le poète norvégien, et nous pouvons parfaitement le croire. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire de lire un écrivain pour en subir l'influence. Tolstoï a reconnu avoir lu Sand. Quant à Dostolevsky, écouter le: « C'est en apprenant la mort de Sand que j'ai compris seulement toute la place qu'elle occupait dans ma vie, tout l'enthousiasme et toute l'adoration que j'avais voués à ce poète et combien je lui devais de joie et de bonheur!... En exaltant des noms comme celui de Sand et en s'inclinant devant eux, les Russes n'ont fait que remplir leur devoir et acquitter une dette... » Dans une lettre à Flaubert, Tourguéniev constate que « le public russe a été l'un de ceux sur lesquels Sand a eu le plus d'influence. »

Je partage l'opinion de Baudelaire¹: « Sand n'a jamais été artiste. Elle a le fameux *style courant*, cher aux bourgeois. » La bonne dame de Nohan a surtout reflété les idées des hommes dans le commerce desquels elle a vécu : Pierre Leroux, Lamennais, Chiquin, etc., mais l'idée abstraite de justice et d'égalité de ses contemporains se double chez elle de ce rêve passionné, de cette inspiration frémissante vers la bonté et la tendresse et aussi — comment dirai-je ? — de cette confusion nébuleuse

¹ *Mon cœur mis à nu*, XXII. Œuvres posthumes, p. 121. Paris, 1887.

dont sont remplies son œuvre et sa vie, et qu'on retrouve chez les anciens nihilistes, comme chez beaucoup de révolutionnaires russes de nos jours.

Par le roman la Russie s'est acquittée — en partie — de la dette qu'elle doit à l'Occident, particulièrement à la France ; par sa révolution exercera-t-elle une influence salubre sur la vieille Europe ? Pour le moment, cette influence n'est pas encore sensible. Il est incontestable que la révolution russe est le plus grand événement des temps modernes, mais quand quelques illusions se seront évanouies, je ne crois pas qu'elle nous apparaisse comme capable de guérir les misères de notre civilisation ; tout au plus sera-t-elle en mesure de les éclairer d'une lumière plus intense.... Si elle ne dévie pas, si on cesse de la saboter, elle dira son mot quand sonnera l'heure de la constitution de la Société des nations dont on parle beaucoup en Russie et qui est déjà considérée comme la philosophie de la guerre. Cette philosophie ne me satisfait pas. Une Société des nations ne vaudra que ce que vaudra chaque nation qui y participera, et la valeur morale de chaque nation sera, comme toujours, composée des valeurs individuelles. Or, le spectacle qu'offrent certaines cités pendant que des milliers d'êtres s'entre-tuent n'est pas réjouissant.

En Russie, dans les villes surtout, les masses ne mangent pas à leur faim, mais dans les clubs la vie n'est point désagréable. Les objets de luxe aux prix exorbitants trouvent autant d'acquéreurs que les chaussures à 150 roubles la paire. Les théâtres, les cinémas, et les grands restaurants sont constamment bondés. A côté des habitués d'hier, qui ne paraissent pas avoir beaucoup souffert de la guerre et de la révolution, on voit... les nouveaux parvenus, enrichis dans le sang ? — Certes mais aussi, paraît-il, des représentants de la classe ouvrière dont la modestie était jusqu'à présent exemplaire. La fièvre de la jouissance monte parallèlement avec la fièvre de la liberté. On voit des agenouillements devant des idoles créées par les circonstances, des injustices envers ceux qui ne les méritent guère, des jugements faux parce que hâtifs, non contrôlés ou intéressés, des campagnes de presse odieuses. Quand on ne trouve rien

de suspect dans la vie d'un adversaire ni d'un homme qu'on jalouse, on invente — à l'européenne — des histoires de femme....

Alors, ni la guerre, ni la révolution n'auront rien changé dans les mœurs de la vie courante et nous reverrons demain l'avidité pécuniaire, la laide politique, le désir effréné de paraître, le sourire de béatitude des médiocres, l'arrogance des nullités, et les affamés de succès à tout prix, tout, tout comme hier ?

A côté de la Société des nations, je souhaiterais de voir se fonder une autre société, sorte de ligue, sans trop de fracas, qu'on pourrait appeler *Ligue pour la vie simple*, dont chaque membre tâcherait de réaliser dans sa propre vie et autour de lui un peu plus de simplicité, plus de sincérité, plus de franchise, plus de justice, plus d'équité, moins envers l'humanité qu'envers son tout proche. Si le cataclysme universel, si la révolution russe dont on attend depuis longtemps des merveilles, n'introduisent pas le moindre changement moral dans notre existence, dans les mœurs de la vie courante, c'est vraiment à désespérer des hommes et, en tout cas, malgré la beauté de la vie, plus d'un de ceux que la guerre a moralement étolés aura perdu l'élan, l'enthousiasme et ce que les théologiens appellent les *révérends*, les raisons de vivre. Ils auront tort ; il est si facile de se forger des illusions et de se suggérer des croyances, — esthétiques, scientifiques, philosophiques, même politiques, — et après tout, qui sait ? les faits de ces années éclaireront peut-être bien des consciences, les obligeront à des réflexions, leur imposeront des directions nouvelles, et il nous sera donné d'assister à la rénovation générale du monde !

Ah, si la république russe pouvait modifier non seulement les chartes politiques, mais aussi les caractères et les mœurs ! Il faudrait des surhommes. Il est plus facile de démolir un mur vermoulu que d'édifier une vie nouvelle. L'homme ne change pas nécessairement d'un fait historique à un autre, sa vie quotidienne demeure longtemps soumise aux principes et aux habitudes que sa pensée rejette.

A l'heure sombre que nous traversons, la disproportion entre

les circonstances, l'œuvre à accomplir et l'ouvrier est partout immense.

Ne demandons pas trop à la jeune démocratie, laissons-la souffrir un peu, espérons qu'elle se donnera bientôt, librement, des guides dignes d'elle et nous lui adresserons alors le salut de Pouchkine :

....*Va par la voie libre*
Où l'entraîne ton libre esprit....

OSSIP-LOURIE.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Les navires en ciment armé : leur avenir possible. — Le pain à l'eau de chaux. — *Standardisation* des moteurs d'aéroplanes aux Etats-Unis. — L'organisation de l'étude des combustibles : le *Fuel Research Fund* anglais. — Encore le marron d'Inde : son utilisation comme aliment. — La farine de roseaux comme aliment pour les animaux. — Publications nouvelles.

La question de la construction de navires en ciment armé est revenue à l'ordre du jour. Car ce mode de construction n'est pas une innovation, comme semblent le croire beaucoup de journaux : on s'en occupait déjà avant la guerre et des bateaux de ce genre avaient été déjà construits. Depuis on s'en occupe encore davantage, simplement. C'est en 1911, au Danemark, semble-t-il, que le premier essai a été fait, qu'on a construit des chalands ou allèges ayant 14 m. de longueur, 3 de largeur et 1 m. 50 de profondeur, pouvant transporter 27 tonnes. L'intérieur du bateau était protégé par un revêtement de bois ; il en était de même pour certaines parties extérieures plus exposées aux chocs. Puis quelques chalands du même genre furent construits en Allemagne, et en Russie, pour le cabotage et la navigation fluviale ou lacustre. En Russie, ils servent principalement au transport de naphte. Il ne s'agissait là que d'expériences isolées, et de petits navires, destinés aux ports, aux

lacs et aux fleuves. Maintenant on envisage la construction en série de véritables navires.

A Moss, en Norvège, deux bateaux sont en chantier, de 600 et de 1000 tonnes ; le plus grand a 50 m. de long sur 9 m. 80 de large et 5 m. 80 de profondeur ; il porte deux moteurs à huile brute de 200 chevaux chacun. Plusieurs navires de ce genre sont en construction en Norvège et au Danemark.

On a fait une objection au ciment armé comme substance employée en constructions navales. On lui reproche une résistance limitée à l'eau de mer, reproche basé sur des expériences qui ont été faites en Europe et aux Etats Unis, consistant à voir ce qui se passe sur des blocs de ciment armé immergés pendant des années dans la mer. Ces blocs ont été plus ou moins attaqués, ce qui serait dû à ce que le sulfate de magnésium de la mer se combinerait avec la chaux libre du ciment en formant du sulfate de calcium, plus volumineux, qui gonflerait et ferait éclater le ciment. D'autre part beaucoup d'ouvrages en ciment armé existent dans les ports, et y résistent parfaitement. La résistance n'est donc pas défectueuse, et on l'accroîtra en employant un ciment dense contenant peu de chaux libre, et auquel on ajoute un peu de pouzzolane pour fixer celle-ci.

Pourra-t-on faire en ciment armé de véritables navires de haute mer ? Ce ne semble pas être le but proposé. Le ciment armé servira plutôt à faire de petites unités et des chalands pour ports, lacs et rivières. Les personnes qui ont étudié la question doutent qu'on puisse l'employer à faire de grands navires de haute mer. Comme moteurs, elles conseillent les moteurs type automobile, à essence ou à pétrole. Les avantages du ciment armé sont l'économie (diminution des deux tiers de la quantité d'acier), la vitesse de fabrication, les facilités de réparation. Le ciment armé semble devoir être beaucoup employé pour les allées, les chalands, les docks flottants, les bouées, etc.

— Il n'est guère de pays où la question du pain ne se pose. Partout le blé est en quantité insuffisante. Et partout on s'efforce de tirer de celui-ci le maximum de farine. Ceci suppose l'existence d'une proportion appréciable de son dans la farine et

dans le pain. Et le son, cela n'est pas un régal. La farine à 80 % donne un pain excellent, très nourrissant et savoureux : mais celle à 85 % donne un pain beaucoup moins satisfaisant. La faute est au son. Mais on tient à utiliser le son, car il a sa valeur alimentaire. Comment nuit-il ? D'après MM. Lapicque et Legendre, il agit défavorablement par les ferments solubles qu'il renferme et qui passent facilement dans la farine. Ces ferments sont bien connus depuis les travaux de Mège-Mouriès. Leur action s'exerce dès que la farine est mouillée pour faire de la pâte et continue jusqu'à achèvement de la cuisson ; elle se manifeste par l'acidité du pain. Or, MM. Lapicque et Legendre ont constaté que les *recoupettes*, c'est-à-dire l'élément qui représente l'addition à la farine blanche dans la farine à 85 %, sont acides elles-mêmes : traitées par un alcali elles changent de couleur et de saveur. Si on les neutralise avant de les ajouter à la farine, on obtient un pain beaucoup meilleur et se conservant bien.

Si les *recoupettes* se trouvent dans la farine même, mélangées à celle-ci, il faut agir sur la pâte entière en y introduisant une quantité voulue d'alcali. Si donc on veut améliorer le pain de guerre, et si on opère sur de la farine à 85 % (au lieu de disposer de farine pure d'une part, et de *recoupettes*, séparément), il suffit d'opérer la panification avec de l'eau de chaux au lieu de se servir d'eau ordinaire. Car la proportion de chaux à introduire pour neutraliser l'acidité des *recoupettes* est sensiblement celle qui se trouve dans l'eau de chaux (1 pour 1000). Par cette addition, qui n'a aucun inconvénient pour la santé puisque la chaux est fixée par les acides du pain, et, s'il en reste, par l'acide carbonique de la fermentation panitaire, on obtient un pain bien levé, plus blanc, et très satisfaisant. Il se conserve bien et est de digestion facile. Il n'y a pour ainsi dire rien à changer aux habitudes des boulangers : il suffit de pendre dans le réservoir d'eau du fournil, disposé dans un nouet, gros comme deux poings de chaux éteinte par 50 litres. Quant à la dépense, elle est insignifiante.

— L'industrie américaine a une prédilection spéciale et justi-

tée pour la fabrication en série et pour l'unité de type, la *standardisation*, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Cette façon de voir peut se défendre : elle a ses avantages pour le client. D'après les journaux, les industriels américains ont établi un moteur à aéroplanes *standard* qui donne beaucoup de satisfaction. Il est considéré comme rivalisant avec les meilleurs moteurs européens. Il est le produit d'une collaboration.

Dès le début des hostilités entre les Etats Unis et l'Allemagne, deux ingénieurs choisis parmi les plus éminents furent convoqués à Washington et priés d'établir les plans d'un moteur d'aviation pour guerre dans le plus bref délai. Divers spécialistes leur furent adjoints, et pendant cinq jours on travailla d'arrache-pied. Au bout de ce temps les plans étaient dressés, et quatre semaines plus tard le premier exemplaire était construit, pour le 4 juillet, la fête nationale américaine. La fabrication des différentes pièces a été opérée en 17 fabriques différentes. Toutes peuvent se faire très vite et en très grand nombre dans les usines travaillant pour le gouvernement ; rien de plus facile que de les réparer ou remplacer, étant donné le nombre des pièces interchangeables. La fabrication du moteur gouvernemental n'empêchera pas d'utiliser les moteurs de l'industrie privée ; elle n'empêchera pas d'essayer d'améliorer encore la machine officielle. Cela est sage ; c'est folie, en quelque manière que ce soit, de croire avoir dit le dernier mot, réalisé le maximum du progrès possible.

— Les Anglais, qui paraissent développer de remarquables aptitudes pour l'organisation et le travail méthodique, ont décidé la création d'une commission de recherches sur les combustibles, et d'un laboratoire rattaché à celle-ci. Parler ne suffit pas. Il faut expérimenter aussi. La question qui se pose est très générale : il s'agit de déterminer la façon la plus avantageuse d'utiliser la houille, et les combustibles en général ; il s'agit de savoir si on ne peut pas tirer un meilleur parti de ceux-ci, en faire une utilisation plus complète. Evidemment le chauffage domestique, tel qu'il est pratiqué, constitue un gaspillage sans nom. La perte de calorique résultant de la combustion de

la houille ou du bois dans les cheminées, pour chauffer l'appartement, est énorme. A la cuisine aussi une déperdition considérable se produit. Ne pourrait-on pas l'éviter? Le problème qui va être systématiquement étudié par le *Fuel Research Fund* est celui de la transformation de la houille en gaz, et en particulier des avantages respectifs des deux méthodes existantes, par lesquelles la carbonisation se fait ou bien à plus de 900° C., ou bien entre 500° et 600° C. Cela suppose toute une instrumentation et une méthode. Cela suppose autre chose aussi. La question n'est pas simple : elle est complexe. Elle se rattache à la production du courant, et aussi à l'ensemble des industries reposant sur l'utilisation des sous-produits résultant de la carbonisation : même à une tout autre question, celle de la suppression des fumées industrielles. Quels avantages y a-t-il à supprimer la combustion directe de la houille, et à la remplacer par la combustion des produits de la carbonisation : gaz, coke, huiles, etc., avec utilisation industrielle des sous-produits non combustibles? Au total six questions précises se posent :

1° Les 35 ou 40 millions de tonnes de houille qui sont employées chaque année au chauffage domestique peuvent-elles être remplacées en partie ou en totalité par des combustibles solides ou gazeux, ne donnant pas de fumée, tirés de la carbonisation de la houille?

2° Celle-ci peut-elle encore fournir à la marine la quantité requise d'huile, à la place de houille brute?

3° Peut-on obtenir plus économiquement et commodément du gaz d'éclairage par des méthodes autres que celles qui sont employées dans les usines à gaz actuelles?

4° Peut-on obtenir l'énergie électrique à meilleur compte, si le charbon servant à produire la vapeur est d'abord carbonisé et gazéifié?

5° Peut-on espérer que les recherches dont le programme précède permettront de tirer un parti sérieux de la houille?

6° L'emploi du combustible gazeux dans les opérations industrielles peut-il progresser par le développement de méthodes de combustion plus scientifiques dans les fours, moufles, etc.,

employés en métallurgie, en céramique, et dans l'industrie chimique?

On n'aura toutefois pas résolu le problème quand on aura donné des réponses à ces questions. Il est certain que, si l'on trouve à tirer de la carbonisation de la houille la quantité d'huile nécessaire à la marine, restera à déterminer l'emploi du coke résultant de la carbonisation, qui sera très abondant. Il faudra donc déterminer l'emploi et la valeur de ce coke comme producteur de vapeur dans les générateurs, comme combustible industriel et domestique; et enfin, quel est le procédé qui, en même temps qu'il fournit du coke et du gaz, donne le plus d'ammoniaque. D'autre part, il y a lieu d'améliorer l'utilisation du gaz comme combustible de chauffage industriel et domestique.

La réponse à toutes ces questions devra être fournie par la *Fuel Research Station*, qui sera située de façon à pouvoir recevoir commodément tous les charbons à analyser et essayer. Le site est choisi, et on peut espérer que de l'enquête approfondie qui commence résulteront des données scientifiques et pratiques de grand intérêt dont l'industrie en général tirera un sérieux profit.

— Nous avons déjà parlé du marron d'Inde à propos de la récolte qui s'en est faite en Angleterre, pour des buts de guerre, semble-t-il. L'Académie d'agriculture a écouté une communication intéressante sur le même sujet, de M. Dechambre. Celui-ci a envisagé le marron d'Inde au point de vue alimentaire.

Au point de vue chimique le marron contient un peu de matières azotées, et de matières grasses, et beaucoup d'hydrate de carbone, d'amidon. Au point de vue alimentaire, par conséquent, le marron apparaît principalement comme une source d'aliments amylacés, et ceci d'autant plus que ceux-ci ont un coefficient de digestibilité élevé. Malheureusement le marron contient un principe amer qui le rend déplaisant à la plupart des animaux. Ce principe est rapproché à la fois de la calchicine et de la saponine. On peut l'éliminer par la cuisson à la vapeur, ou bien par la cuisson à plusieurs eaux successives que l'on jette,

Ou encore on peut mettre tremper les marrons décortiqués et broyés dans des eaux froides successives que l'on conserve pour laver le linge. Enfin on arrive au même résultat par l'irrigation en mettant la masse broyée dans une eau courante. La matière amère est soluble dans l'eau, froide ou chaude, et on s'en débarrasse sans peine en se débarrassant de l'eau. Ce qui reste, comme matière solide, est converti en une pâte blanche qui, séchée, est utilisée par le bétail. Parmentier et Baumé en ont même fait du pain autrefois. Ces manipulations prennent du temps, et coûtent de l'argent. On peut s'en dispenser pour le mouton, mais elles sont indispensables pour le bœuf et le porc. Pourtant, en hiver, les bêtes sauvages consomment le marron tel que le fournit la nature, faute de mieux, et les animaux domestiques aussi aiment mieux manger du marron que de ne manger point.

Le pain qu'il faisait pour l'homme, Parmentier le préparait en décortiquant le marron, qui était ensuite râpé, réduit en pâte, pressé et délayé à plusieurs reprises. On avait ainsi une fécule blanche, douce, sans odeur ni saveur, un véritable amidon. La partie fibreuse restée sur le tamis conservait toute l'amertume. Parmentier mélangeait cet amidon à égale quantité de pommes de terre cuites et écrasées, avec un peu de levain; le pain obtenu serait blanc, bien levé, de bonne odeur, d'après Parmentier.

Baumé procédait en partie de même : par macérations et décantations successives de marrons décortiqués et broyés, il obtenait une pulpe sans saveur, que, devenue farine par dessiccation, il additionnait de farine de froment (2 de froment pour 1 de marron) et d'un peu de levain. L'invention du pain de marron ne semble pas avoir jamais été utilisée. Mais ceci est acquis que le marron peut être dépouillé de sa saveur amère. Et même dans l'alimentation des animaux mieux vaut faire usage de marrons privés de leur amertume. C'est chose facile; l'essentiel est de passer les marrons concassés à plusieurs eaux dont aucune n'est retenue, puisque la matière amère se dissout dans l'eau. L'utilisation du marron vaut la peine. D'après M. P. Gay, le

marron cru est trois fois aussi nourrissant que la plus riche betterave fourragère, et le mouton peut en absorber 1 kilogramme par jour. Le marron cuit est plus nourrissant, et la dépense de la cuisson reste sensiblement inférieure au profit résultant de la cuisson. A remarquer, toutefois, que les porcs ne veulent pas entendre parler du marron cru. Il faut absolument le leur servir cuit, et ils n'acceptent pas plus d'un kilogramme par jour. Le bœuf, lui, peut consommer le marron cuit, à la dose de 3 kilogrammes par jour; le mouton et la chèvre, à celle de 500 gr. La basse-cour n'accepte pas le marron cru; il faut le lui servir cuit ou privé de son amertume par lévigation. En somme, il faut cuire le marron, ou en tout cas lui enlever son amertume, avant de le servir aux animaux; voilà qui paraît bien établi. N'oublions pas, comme l'a rappelé M. Lindet à l'Académie d'agriculture, que l'on peut tirer de l'alcool du marron: 1 litre d'alcool pour 8 kilos de marrons.

— A propos d'aliments nouveaux proposés pour les animaux, ou plutôt d'utilisations nouvelles, il faut signaler, d'après les *Annales des falsifications* (septembre-octobre 1917), un produit nouveau qui paraîtra bientôt sur le marché: la farine de roseaux. On utilise, pour la préparer, les roseaux du genre *Arundo* si communs dans nos étangs et sur les bords des cours d'eau. Desséchés, puis pulvérisés et tamisés, ces roseaux sont convertis en une poudre que les animaux acceptent très volontiers. Elle n'est pas exceptionnellement alimentaire. Elle contient 1 $\frac{1}{2}$ % de matières grasses, 16 % de matières azotées, et 15 $\frac{1}{2}$ % de matières amylacées et saccharifiables, et se place donc entre le foin moyen et la très bonne paille de céréales. Il y a mieux; mais il y a pis. Il ne faut rien négliger, et le roseau n'est pas suffisamment utilisé, de façon générale.

— Publications nouvelles. Voici d'abord un beau volume de M. A. Laveran sur les *Leishmanioses* (Paris, Masson), sur les diverses maladies dues aux *Leishmania*, à certains protozoaires ainsi nommés pour avoir été découverts par Leishman, l'éminent médecin anglais. Ces maladies étaient déjà connues; ce sont en particulier, le kala-azar et le bouton d'Orient. Mais on

en ignorait la cause. Leishman l'a révélée. M. Laveran fait tout l'historique de la question en général et de chacune des leishmanioses en particulier, de la façon la plus complète : symptômes, pronostic, traitement. Notez que les leishmanioses sont des maladies plutôt longues ; les malades promènent leur mal à travers le monde entier, et tout médecin est exposé à les rencontrer même au plus loin des régions où le mal est endémique. Ce livre intéresse donc non pas uniquement le médecin des pays chauds, mais tous les médecins de tous les pays. — Dans *La force et le droit, le prétendu droit biologique* (Paris, F. Alcan), M. R. Anthony, anthropologiste bien connu, étudie la conception allemande du droit, qui n'est droit que parce que soutenu par la force, et se livre à une discussion étendue au sujet de la théorie biologique du droit. Volume des plus intéressants pour le naturaliste, le philosophe, et les esprits réfléchis. — Le *Manuel de psychiatrie* du Dr Roques de Fursac, 5^e édition (F. Alcan), est un ouvrage qui a très bien réussi, à en juger par le nombre des éditions, et qui va sans cesse s'améliorant et complétant, comme on le constatera par toutes les additions faites à cette cinquième édition où une place est faite naturellement à la psychiatrie de guerre. — Dans *La formation des ingénieurs à l'étranger et en France* (Paris, A. Colin), M. Max Leclerc se livre à une étude intéressante sur la façon dont est faite l'éducation technique des ingénieurs en France et à l'étranger, pour conclure qu'il y a lieu de réformer beaucoup de méthodes françaises qui ne sont plus adéquates, et de refondre les programmes et les pratiques des instituts techniques et des grandes écoles. L'enseignement est mal compris, et c'est la faute de ceux qui dirigent l'industrie française depuis plus de trente ans. Ce livre instruira les étrangers ; il faut souhaiter qu'il corrige les errements français. — Voici encore deux petits livres intéressants édités par Berger-Levrault : *Les sous-marins*, par J. Hutter ; étude historique et critique où le chapitre consacré à la défense contre les sous-marins aurait gagné à être plus étendu et plus critique aussi ; et *Le traitement des plaies de guerre*,

par A. Sartory, volume instructif, mais où manque un chapitre important, celui qui devrait traiter de la méthode aseptique, de la transformation de la plaie de guerre en plaie chirurgicale rapidement suturable.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

Un événement important... et heureux. — La Suisse et les problèmes de demain. — La proportionnelle et la bureaucratie. — Les sikars de l'Administration. — Le vieux Romandisme. — Des romans et des vers.

L'événement du mois, pour la Suisse romande comme pour nos confédérés, c'est la conclusion de notre traité du 5 décembre avec les Etats-Unis d'Amérique. Heureuse solution de nos difficultés les plus immédiates et les plus inquiétantes. Les Etats-Unis, le seul fournisseur auquel nous puissions nous adresser, vont nous ravitailler en blé et nous voilà sauvés jusqu'à notre prochaine récolte. Non seulement la grande république s'engage à permettre la vente du blé qui nous est nécessaire, mais encore elle s'engage à nous le fournir et même à nous en faciliter le transport par mer.

Partout, aux Etats-Unis, notre délégation a été reçue avec faveur. Le président Wilson lui a témoigné, comme il témoigne à notre ministre, M. Sulzer, une sympathie particulière. Et partout les raisons de cette sympathie ont été énoncées de façon explicite; nous la devons à notre tradition républicaine et à nos institutions démocratiques. C'est là, manifestement, notre caractéristique aux yeux des autres peuples, et c'est pourquoi les Etats-Unis ont tenu à marquer, par une déclaration solennelle, qu'ils reconnaissent les actes constitutifs de notre neutralité et s'engageaient à la respecter.

Cet acte de libre volonté, que nous n'avons point sollicité et qui n'ajoute rien à nos engagements, est pour nous d'une grande

importance. Nous aurons peut-être à l'invoquer plus tard ; il définit notre titre dans le futur concert des nations. S'il y a une solidarité des neutres, qui d'ailleurs ne s'est guère attestée jusqu'à présent, et qui, pour mériter quelque crédit, aurait dû se faire valoir tout d'abord en faveur de la Belgique, neutre, elle aussi, et loyale par-dessus tout, cette solidarité, quelle qu'en soit la nature, ne doit point faire confondre tous les Etats neutres dans une seule et même définition de droit international. Notre neutralité, qui est l'expression de notre volonté unanime, a d'autre part ce caractère distinctif d'être conforme, de leur propre aveu, à l'intérêt des belligérants. En la reconnaissant, ils renoncent d'avance, je ne dis pas à nous la reprocher, ce à quoi ils ne songent point, mais à nous reléguer à un rang inférieur, parmi les nations qui, n'ayant couru aucun risque pour la liberté, et n'ayant fait que tirer profit de la guerre, n'ont droit qu'à un minimum d'égards. La déclaration du président Wilson sera pour nous un gros appoint, et les Etats-Unis nous seront un précieux appui. Nous avons un intérêt majeur à démontrer, d'une part, que notre déclaration de neutralité est un acte libre, qui n'aliène rien de notre souveraineté et de notre indépendance, et, d'autre part, que cet acte correspondait aux désirs et aux vœux de toutes les puissances. Car nous aurons à plaider notre cause le jour où la carte politique du monde se refera, où le cours des relations économiques se réglera, et où notre situation sera établie, non seulement d'après certaines considérations de l'ordre matériel, mais aussi et pour une très grande part, d'après des considérations de l'ordre moral.

Est-ce anticiper la suite des événements et devancer les temps outre mesure que de prévoir ce jour et de raisonner dans cette prévision ? Il me semble, au contraire, que nous devrions nous préparer avec le plus grand soin pour ce procès décisif, où, forcément, nous serons impliqués, et que nous ne nous y préparons guère, et qu'une fois de plus nous serons pris au dépourvu. Il y a des questions d'importance capitale que la presse devrait agiter pour former l'opinion chez nous et au

dehors. Chez nous, parce que nous avons fait d'amères expériences dans l'affaire de la convention du Gothard et que nous ne devons plus nous en rapporter bénévolement à l'habileté de nos diplomates et aux lumières de nos négociateurs ; au dehors, parce que nous sommes loin de n'y compter que des amis, et que, la nature ayant fait de la Suisse un pays encerclé à perpétuité et pauvre, nous dépendons de nos voisins, non seulement pour le développement de notre activité, mais encore pour notre subsistance. Questions de politique douanière, de libres communications fluviales, de transit par voies ferrées, de création de débouchés outre-mer, toutes questions de politique extérieure que nous subordonnons trop, dans le temps présent, à des problèmes de politique intérieure d'un incontestable intérêt, mais d'une moindre conséquence.

L'avantage du système de la représentation proportionnelle, qui est en discussion au Conseil national, au moment où j'écris, et qui ne laissera pas d'être adopté par le Conseil et par le peuple, puisque le parti radical suisse a pris position, ce sera peut-être de modifier le recrutement des chambres au profit des spécialistes et des compétences. L'inconvénient serait de morceler les partis et par suite de faire évanouir les responsabilités. Un parti dirigeant, un parti ou des partis d'opposition, tel a été jusqu'à présent le mécanisme de notre régime parlementaire. Du jour où le parti dirigeant ne serait que la plus forte minorité, et où les chambres ne seraient plus formées que d'une poussière de partis, on voit clairement que l'autorité de l'exécutif, plus encore, celle de l'administration, s'accroîtrait d'autant. Celui qui dure, fût-il médiocre, l'emporte forcément sur celui qui passe, fût-il éloquent, bien informé et d'un mérite reconnu. Contre l'autorité politique du gouvernement, la démocratie directe est notre contre-poids naturel ; nous n'en avons point contre l'arbitraire et le sans-gêne de l'administration ; on le voit assez en ce moment ; les postes traitent le public en lui refusant toute distribution à domicile le dimanche et menacent de traiter les journaux, en relevant les taxes, comme les che-

mins de fer fédéraux traitent nos soldats, en les dépouillant par un ukase du droit d'user des trains directs. Ces décisions, contraires à la notion de l'égalité des citoyens devant la loi, sont d'une rare maladresse et d'un effet désastreux sur l'opinion. On s'est bien gardé de les prendre avant les élections fédérales, mais les élections sont faites, elles ont tourné mieux qu'on n'aurait osé l'espérer, et l'administration ne se donne même plus la peine d'imaginer des prétextes à peu près consistants. Rien ne montre mieux la nécessité d'introduire chez nous le principe connu dans le droit administratif sous le nom de « principe de légalité », selon lequel une mesure administrative n'est valable que si elle est l'application d'une loi et demeure sujette à des recours en annulation.

En cette fin d'année, mélancolique et lourde d'incertitude, les bons livres sont doublement un réconfort. Voici le superbe album édité par la société de développement de Romainmôtier¹ : une aimable préface de Maxime Reymond, des notes pleines de finesse et d'érudition de M. le syndic Rochaz, pour commenter douze planches, qui comprennent le plan de Romainmôtier, puis l'ancien plan Merian, et dix reproductions de dessins et d'aquarelles du peintre Curtat. Le peintre et la maison Denéréaz-Spengler, qui a édité cet album, se sont surpassés. Ces vues ont la vérité et le charme même de la nature. La vue prise de Champbaillard, la maison de P.-M. Glayre et le vieux cimetière, et l'ancien hôtel de l'Etoile, et la vue prise des portes Tornafol... il faudrait citer tout. Chacune de ces maisons s'anime et sourit dans son nid de douce verdure ; chacune de ces pierres respire le souvenir d'un long passé. Les villes ont leur noblesse et c'est une bien touchante et légitime dévotion que M. le syndic Rochaz et ses collaborateurs ont vouée à relever les titres de leur poétique cité.

Cet attrait du passé, auquel nous refusons parfois de nous abandonner, nous gagne au contraire, exerce sur nous une magie plus insinuante dans les tristesses du temps présent. Il a

¹ *Album du vieux Romainmôtier*. Lausanne, Denéréaz-Spengler.

réduit M. Pierre Grellet¹, l'un des plus aimables écrivains de la jeune génération, l'un de ceux qui s'annoncent avec le plus de promesses. Naguère, le Rhône, le Rhin, le Tessin nous ouvraient leurs vallées et nous entraînaient vers de larges et riants horizons. Devant les frontières barrées, rejetés sur nous-mêmes, qu'allons-nous y trouver ? Au pied de nos montagnes sur le plateau suisse, sur les bords de la Reuss ou du Rhin, M. Grellet découvre des richesses inexplorées. Aurions-nous su les goûter ? Il faut un tel guide pour nous révéler de nouveaux aspects de notre pays. Laissez-vous conduire ! Non seulement il vous mènera en pleine Suisse ignorée, mais encore il la fera revivre pour vous. Le plateau, les bailliages libres d'Argovie, le Guggisberg, et, de l'autre côté du Gothard, le val Onsernone, le val Blenio, puis, revenant sur nos pas, les petites cités du Rhin, que ne nous fait-il pas voir et comme il sait s'y prendre ! L'histoire, la description, l'anecdote, le pittoresque, l'érudition, tout ce qui fait comprendre et aimer les sites et les antiques petites villes de notre pays, il l'apporte avec une simplicité éloignée de tout pédantisme et une grâce délicate. Que ne tourne-t-il ses pas vers la terre romande. Le succès de son prochain livre est assuré, s'il ressemble à celui-ci, rehaussé comme celui-ci d'exquises gravures de la collection de la Bibliothèque nationale.

La maison Payot réédite l'ouvrage d'un débutant. M. Jean-Mairet². Invention ? Confession ? Je ne sais, et j'aime mieux ne pas le savoir. Car c'est une histoire triste et presque une triste histoire : celle d'un enfant qui rougit de la pauvreté où ses parents se réduisent pour l'élever au-dessus de sa condition. C'est dans les épisodes qu'elle devient intéressante ; elle est d'ailleurs distribuée en scènes courtes et vives ; souvenirs d'écolier, de collégien, d'étudiant. Il y a là deux personnages de « vieux », les parents de Jean, la mère surtout, qui ne manquent pas de relief. M. Jean-Mairet ne donne ni beaucoup de pensée ni beaucoup d'âme à ses héros ; il les regarde du dehors, mais avec une

¹ *La vieille Suisse*, Lausanne, Rouge.

² *Le livre de Jean*, Lausanne, Payot.

attention aiguisée. Saluons les promesses de ce talent un peu fruste qui peut devenir vigoureux.

Tout autre est le dernier roman du Dr Châtelain : *Suzanne*. Une histoire d'étudiant aussi, contée simplement et, par ci par là, coupée de gracieux incidents. La scène est en Poméranie, puis à Berlin, en 1858, en un temps où les Neuchâtelois étaient chez eux en Prusse et les Prussiens chez eux à Neuchâtel. Comment Robert Sibelin s'éprend de Suzanne, comment elle s'éprend de lui, comment ils se le disent et pourquoi, jusqu'à la fin de leur vie, ils gardent tous deux la douceur de cet amour profond et la douleur d'être séparés sans cesser de se voir, le Dr Châtelain vous le dira d'un style souple, alerte et sobre. Ce livre est d'un homme excellent et c'est un bon livre.

Ami lecteur, bonne année. Votre modeste chroniqueur souhaite n'avoir à relater rien de fâcheux pour son pays ; il aspire ardemment, pour le monde, au triomphe de la civilisation et au châtiment du crime. Haut les cœurs !

— MAURICE MILLIoud.

CHRONIQUE POLITIQUE

La révolution russe et la paix séparée. — Situation nouvelle. — L'action allemande dans le monde. — La résistance. — En Suisse : la session des chambres fédérales.

Depuis le début de la guerre, les intentions de la Russie n'ont cessé d'être une troublante énigme. Ce pays est si grand, il possède tant de ressources, de tels réservoirs d'hommes où l'on peut puiser sans compter, sa position géographique qui le met en contact étroit avec les empires centraux et les peuples des Balkans est de telle importance, que le sort de la guerre dépendait de lui. Un effort énergique et intelligent de sa part aurait assuré dès la fin de la seconde année la victoire de l'Entente ; une défaillance, une défection rendaient difficile la situation des alliés d'occident, désespérée celle des balkaniques.

Aussi longtemps qu'a duré le tsarisme, le danger de la « paix séparée » a été la préoccupation de tous les jours. Dès que sont apparues les premières conséquences morales et sociales du changement de régime, l'obsession a recommencé. Aujourd'hui le fait est là : la Russie a déserté le camp de l'Entente ; elle traite avec le germanisme. C'est que le triomphe des *Bolcheviki* est complet. L'étalage de promesses et de flatteries, qui leur a procuré une victoire facile sur le malheureux Kerensky, a continué d'assurer leur supériorité, dans la guerre civile, sur tous leurs adversaires. Les classes intelligentes ne leur fournissent plus aucun partisan ; mais les bandes de soldats désœuvrés, à qui ils assurent des occupations selon leurs goûts, sont assez fortes pour les protéger contre les entreprises d'ennemis déconcertés.

La seule organisation militaire qui résiste aujourd'hui à l'influence maximaliste est celle des cosaques. MM. Lénine, Trotzky et consort n'ont pas encore pu la dissoudre. Mais le Don et l'Oural sont loin ; les cosaques paraissent de force à défendre leurs territoires contre la tyrannie des maîtres du jour ; ils ne peuvent avoir une influence décisive sur les événements de Petrograd.

Sitôt en possession du pouvoir, les Léninistes ont commencé leur œuvre. Avant même d'avoir réussi à former un gouvernement, sans aucun souci de la Constituante dont ils usurpaient les prérogatives, ils ont, par simples décrets, transformé l'ordre existant : les tribunaux sont remplacés par des commissions d'illettrés qui jugeront selon leur prudence, la propriété privée n'existe plus, les terres sont mises à la disposition des *zemstvos*, les fortunes bourgeoises aux mains des municipalités.... S'il suffisait d'ordonner pour réaliser, jamais gouvernement n'aurait été plus vite en besogne, et nous assisterions à une rénovation économique et sociale en comparaison de laquelle tous les mouvements similaires de l'histoire ne seraient que jeux d'enfants.

Mais les institutions qui régissent les peuples sont le résultat de siècles de vie commune. Il ne suffit pas de l'ordre d'un chef ou de la volonté d'une secte pour les transformer, jusqu'ici les

décrets du sieur Lénine n'ont réussi qu'à déchaîner l'anarchie avec accompagnement de luttes locales. Car, sur bien des points, les propriétaires se défendent : ils opposent aux bandes que le « gouvernement » lance sur eux des troupes de déserteurs qu'ils ont pris à leur solde. Et quand, comme c'est inévitable, ils auront eu le dessous dans cette lutte inégale, le combat continuera entre les vainqueurs eux-mêmes. Gracieuses perspectives pour une société qui a connu la sécurité moderne !

Entre-temps la Russie se disloque. La Finlande et l'Ukraine s'érigent en républiques séparées ; l'Esthonie, le Caucase, la Sibérie, et d'autres lieux sans doute, revendiquent leur liberté d'action. Encore un peu et le domaine sur lequel opèrent les maximalistes se réduira à l'ancienne Moscovie, isolée au milieu de la grande plaine slave, avec un étroit accès sur la mer.

Tout cela ne peut être que passager. Si la Russie tsarienne se séparait désavantageusement de la plupart des organismes politiques et sociaux contemporains, la Russie maximaliste s'en éloigne encore davantage. La société se reformera et, longtemps après elle, l'Etat. Mais, dans le grand conflit qui divise l'Europe, un acte aux conséquences incalculables a été commis.

Depuis qu'ils sont aux affaires, les maximalistes ont témoigné à l'Entente un mauvais vouloir constant. Un de leurs premiers soins a été de publier les traités secrets qu'ils ont découverts dans les archives d'Etat. Acte parfaitement inutile, qui n'a rien révélé d'insoupçonné sur les appétits des puissances occidentales et qui, en séparant la Russie de ses alliés, ne pouvait que diminuer sa situation politique. Acte, en revanche, très explicable si, comme on l'a dit, c'est le gouvernement allemand, désireux d'avoir la nouvelle république à sa merci, qui l'a imposé à ses amis de Pétrograd.

Dès le début, aussi, les pourparlers en vue de l'armistice ont commencé. C'est un nommé Krylenko, ancien aspirant-officier, improvisé généralissime de toutes les armées russes, qui y a présidé. Les délégués étaient des paysans et des ouvriers, gens au cœur simple malgré leur exaltation passagère, qui se sentaient singulièrement dépaysés en face du brillant état-major

autro-allemand qui condescendait à les recevoir. S'ils avaient cru dans leur ingénuité, sur la foi des déclarateurs des soviets, que la première offre de paix allait provoquer une fraternisation universelle avec embrassades à l'appui, ils furent tristement déçus. Les plénipotentiaires impériaux discutèrent froidement le cas, ils indiquèrent leurs conditions, que les Russes ne purent qu'accepter ; car, dans l'état de décomposition de leurs armées, ils n'étaient pas libres de faire autrement. Et si quelques concessions de forme tendent à prouver qu'on n'a pas voulu mettre en trop mauvaise posture le « gouvernement » introuvable de la bande maximaliste, elles sont de nature si anodine qu'elles ne changent rien à la réalité des faits. On garde la notion de l'ironie dans l'état-major des Kaisers.

L'armistice, simple suspension d'armes, laisse les Impériaux sur leurs lignes où, en fin de compte, ils peuvent faire ce qu'ils veulent. Ils gardent derrière eux tous les territoires conquis.

La paix doit suivre. On va commencer à la discuter à Brest-Litovsk. Déjà M. de Kühlmann et le comte Czernin se mettent en devoir de gagner cette localité inhospitalière. Du côté russe, il est à présager que les plénipotentiaires ne dépasseront pas le niveau mental de ceux qui ont si brillamment négocié l'armistice. Comment M. Lénine réussirait-il à découvrir un patriote intelligent qui condescendit à faire un pareil métier ? La paix assurera-t-elle à l'Allemagne la possession de la Lithuanie et de la Courlande moyennant l'acceptation hypocrite d'assemblées locales triées à cet effet ? Ou bien le germanisme, inquiet de révéler ses buts orientaux de guerre, traînera-t-il les choses en longueur jusqu'à ce que de nouveaux succès interviennent qui lui permettent de se poser en vainqueur universel ? Je ne sais.... La paix en cours ne sera dans tous les cas pas la paix slave et encore moins la « paix démocratique. »

Et l'on ne peut que s'étonner de l'ironie des choses qui veut que ce soit un pouvoir sans mandat, soutenu seulement par des bandes armées, qui accomplisse l'un des actes les plus importants de l'histoire d'un peuple immense. Car, si les oppositions militaires, qui menaçaient les maximalistes, tendent à se dis-

soudre par le seul effet d'une doctrine qui détruit toute force organisée, le régime de Lénine est l'objet de la protestation universelle. A part le congrès des soviets de Pétrograd, qui encore n'est pas unanime, toutes les organisations révolutionnaires s'inscrivent contre lui ; et la Constituante, dont les élections approchent de leur fin, se révèle en majorité hostile. Mais les *Bolcheviki* ne se laissent pas intimider ; à l'intérieur comme en face de l'étranger, ils procèdent avec un mépris parfait de tout ce qui n'est pas eux : ils remplissent abondamment les prisons, la Constituante leur sera soumise ou ne sera pas. Et le sieur Trotzky, qui se fait une spécialité des menaces terribles, montre la guillotine à ses adversaires épouvantés.

C'est la conquête jacobine ou, mieux, c'est le régime tsarien qui reparait après quelques mois de liberté folle. La Russie a vécu un beau rêve : elle se réveille dans le sang.

— Ce gouvernement qui se dit issu du peuple et prétend travailler pour le plus grand bien du prolétariat international a commis, en abandonnant ses alliés les libéraux du monde entier, un acte de trahison inouï ; il met de plus en péril la cause qu'il veut défendre. Car la république russe avait renouvelé les accords du tsarisme : les démocraties d'Europe et d'Amérique étaient en droit de compter sur elle ; et l'impérialisme allemand, qui est actuellement le plus robuste élément de réaction de tout l'univers, triomphe de la défection russe : il va tenter d'achever sa victoire et, s'il ne réussit pas, ce ne sera pas la faute des maximalistes de Pétrograd.

Mais, quelles que soient les épithètes dont on se plaît à accompagner ce geste, il faut bien accepter le fait : l'armée et le peuple russes, systématiquement désorganisés par les actes de Lénine, sont maintenant hors de cause : même si le régime intérieur change, ils n'ont ni le désir, ni la force de recommencer la guerre ; et c'est d'une gravité extrême.

Non seulement la Roumanie et la Serbie sont désormais abandonnées au bon plaisir du vainqueur, mais la situation des puissances occidentales devient dangereuse. Elles ne pouvaient, même en y mettant toutes leurs ressources, espérer la victoire

que moyennant la diversion de l'est, livrées à leurs seules forces, elles peuvent tout juste se défendre contre le choc du germanisme. Heureuses seront-elles si elles réussissent à maintenir leur terrain. Déjà l'apport des unités prélevées sur le front oriental se fait sentir. Les Italiens, s'ils bénéficient d'un peu de répit sur la Piave, ont grand-peine à tenir sur le plateau d'Asiago contre la poussée autrichienne. S'ils cèdent, c'est la retraite derrière l'Adige, c'est Venise abandonnée à l'ennemi. Les Anglais n'ont pas joui longtemps des avantages que leur avait valus leur offensive devant Cambrai : violemment contre-attaqués, ils ont perdu tout le terrain gagné et peut-être quelque chose de plus. Cette guerre est une série de déconvenues.

Pour parer aux mesures à prendre, un grand congrès inter-allié a tenu séance à Paris. On y a fait d'utile besogne, sans doute, car l'heure des vains discours est passée. Mais le public n'a point été initié aux décisions prises. Il a dû se contenter d'un bref communiqué officiel, qui ne porte que sur des matières commerciales ou financières, et des bonnes paroles de quelques délégués qui ont affirmé, comme de juste, qu'un accord parfait n'avait cessé de régner sur toutes les questions. Et c'est dommage.... Si on ne peut en vouloir aux congressistes de garder pour eux tout ce qu'ils ont fait d'intéressant, on peut regretter qu'ils n'aient pas jugé bon de révéler au monde le programme exact de l'Entente, les conditions qu'elle réclame pour la paix. Ça aurait été le meilleur moyen de couper court aux bruits fâcheux que l'autre camp, fort des révélations russes, se plaît à répandre dans le monde, de contrebattre la propagande germaniste parmi les peuples indécis, de mettre de son côté les forces morales. N'a-t-il pas été question de cela à la conférence de Paris? Si on s'en est occupé, pourquoi n'en a-t-on rien dit?

— L'impérialisme allemand a donc une belle passe. Il est naturel qu'à Berlin les libéraux ne tiennent plus le haut du pavé. On parle encore de la réforme électorale prussienne, dont le comte Hertling paraît avoir fait sa chose. Mais la majorité du Reichstag qui, le 19 juillet dernier, votait la formule de paix « sans amnestions ni indemnités » est en pleine déconfiture.

Une partie de ceux qui la composaient l'ont abandonnée ; les autres cherchent autour d'eux un point d'appui qui les fuit. Les chefs militaires sont plus fiers que jamais ; le culte de la force est intact.... Les bons Russes qui s'imaginent que leurs frères, de l'autre côté de la frontière, n'attendent que la signature de la paix pour proclamer chez eux la république sociale s'exposent à quelques mécomptes.

Mieux que cela : l'Allemagne, qui ne se laisse pas pénétrer chez elle, agit chez les autres. Est-il juste, comme d'aucuns le font, de dénoncer son action dans tout ce qui se passe ? Peut-être lui attribue-t-on un peu plus de choses qu'une nation, même nombreuse et fertile en ressources, n'est capable d'en faire. Mais on ne prête qu'aux riches : l'Allemagne met tout en œuvre pour faciliter le succès de ses armées et le travail de ses hommes d'Etat. Mieux que n'importe quel autre peuple, elle a compris que la guerre actuelle était la partie vitale d'où dépendait sa grandeur dans le monde. Elle la fait avec toutes ses ressources, sur tous les terrains.

Il est sûr, par exemple, que les troupes italiennes de première ligne qui se sont rendues sans combat sur le front de l'Isonzo avaient été travaillées par des influences occultes avec participation de l'or des empires centraux. On prétend aussi que la propagande germanique n'est pas étrangère aux scènes qui se produisent dans l'enceinte du parlement italien où les socialistes, soutenus par quelques giolittiens, compliquent de façon cruelle la redoutable tâche du ministère Orlando-Sonnino.

Il est sûr aussi que l'Allemagne a encouragé et stipendié la campagne défaitiste qui préoccupe actuellement la France au moins autant que les événements de la guerre. D'abord ce sont de louches journalistes qui ont été mis en cause, puis des financiers discutés, et maintenant ce sont des hommes politiques, MM. Malvy et Caillaux en tête. On les accuse d'avoir, sinon travaillé pour l'ennemi, au moins contrecarré sciemment la politique du gouvernement de leur pays. Un sentiment d'insécurité gagne la nation ; et M. Clemenceau se jette dans la bagarre avec l'ardeur que laissent intacte ses 76 ans, si bien que, suivant le

tour que prennent les choses, l'existence du ministère sera en jeu.

L'activité allemande n'a-t-elle pas agi aussi sur le Portugal, où un parti d'opposition vient de renverser le gouvernement par la manière forte? Il est possible que le régime de M. Costa ait été mauvais pour le pays. Mais que les chefs de l'insurrection, devenus maîtres du pouvoir, aient mis en prison M. Machado, président légal de la république, pour l'exiler ensuite par simple décret, cela rappelle un peu trop la méthode de Lénine. Le nouveau ministère, à la tête duquel se trouve M. Sidónio Paes, déclare qu'il ne songe pas à fausser compagnie à ses alliés : c'est toujours par là qu'on commence.

Si l'on rapproche ces faits d'autres du même genre qui ont agité l'Amérique ou transformé le cours de la révolution russe, on comprend l'étendue de l'action allemande dans le monde; on comprend aussi ce qui attend l'humanité si l'empire germanique sort victorieux de cette guerre.

— Heureusement que les défaillances sont rares : la masse des peuples se raidit. L'Angleterre, la France, l'Italie se mettent au-dessus du découragement et s'apprêtent à de nouveaux sacrifices. Et l'Amérique s'arme... M. Wilson l'a dit dans son récent message au Congrès : elle jettera dans la lutte toutes ses forces, jusqu'à la victoire. Etrange renversement des choses : c'est maintenant sur le nouveau monde que comptent ceux qui ne veulent pas désespérer de l'ancien.

Et tandis que nous n'entendions parler que de défaites, de scandales, de trahisons, une nouvelle nous est arrivée tout droit du vieux pays de l'Evangile : Jérusalem était au pouvoir de l'armée anglaise du général Allenby. Au point de vue militaire, il n'y avait là qu'un simple épisode de la campagne de Palestine : Jérusalem, pour laquelle on a tant combattu autrefois, n'est plus une position stratégique. Mais l'impression a été immense. Des actions de grâce se sont élevées dans les églises. Et maintenant l'idée que le Turc pourrait revenir dans la sainte cité paraît insupportable à chacun.

La session des chambres fédérales s'est écoulée jusqu'à présent dans un calme relatif. La vérification des pouvoirs, l'organisation du bureau et des commissions ont naturellement pris quelque temps ; puis les deux Conseils se sont attaqués à de grosses affaires : le relèvement des taxes postales, la discussion du budget, l'augmentation du nombre des conseillers fédéraux et d'autres choses encore. A propos du budget militaire, MM. Naine, Graber et compagnie ont soutenu le point de vue que le moment était venu pour la Suisse de renoncer à toute mesure de défense... Le Conseil national a été d'un autre avis.

L'Assemblée fédérale a procédé à l'élection du Conseil fédéral. Six sur sept des membres de l'ancien se sont vu renouveler leur mandat à des majorités variées. Le septième élu est un homme nouveau, M. Haab, qui remplace M. Forrer, démissionnaire. M. Haab a été conseiller d'Etat à Zurich ; il était membre de la direction des chemins de fer fédéraux quand il fut nommé ministre à Berlin, à la place de M. de Claparède ; car, comme chacun le sait, il suffit dans notre heureux pays d'une désignation du Conseil fédéral pour créer un diplomate. A Berne, M. Haab dirigera le département des postes et chemins de fer : il se retrouvera dans son élément.... L'Assemblée fédérale a élu M. Calonder président de la Confédération et M. Müller vice-président du Conseil fédéral. Ces choix étaient dans l'ordre des choses avec lequel notre haute Assemblée ne rompt pas volontiers.

Le Conseil fédéral n'a point tardé à ratifier l'arrangement conclu à Paris entre les négociateurs américains et suisses. Cet accord, qui écarte de notre horizon le spectre de la faim, fait grand honneur à l'esprit de justice du président Wilson ; il nous délivre de très gros soucis. D'autres restent, malheureusement.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 20 décembre 1917.

1917 — MÉMORIAL — 1917

SUISSE

Janvier.

15. Nomination des colonels-divisionnaires Wildbolz et Schiessle comme commandants de corps et des colonels-brigadiers Gertsch, Biberstein et Bridler comme divisionnaires.
21. Le nouveau vicaire apostolique du Tessin, Mgr Bacclarini, est sacré à Rome.

Février.

1. La souscription au 6^e emprunt fédéral de mobilisation de 100 millions atteint 139 millions.
2. Arrêté du Conseil fédéral interdisant la consommation du pain frais.
3. Note de M. Wilson invitant la Suisse à se joindre aux Etats-Unis dans leur attitude vis-à-vis de l'Allemagne.
7. M. Robert Haab, de Wädenswil (Zurich), directeur des C. F. F., est nommé, à titre provisoire, ministre plénipotentiaire de Suisse à Berlin, en remplacement de M. de Claparède.
20. Entree en vigueur de l'horaire réduit.

Mars.

4. Au renouvellement du Grand-Conseil vaudois sont élus 134 radicaux, 44 libéraux, 18 socialistes, 6 jeunes-radicaux, 2 socialistes indépendants et 1 député non classé.
7. Mort d'Albert Bonnard, rédacteur en chef du *Journal de Genève*.
11. La révision de la constitution vaudoise pour l'élection directe du Conseil d'Etat et des députés aux Etats est adoptée par le peuple sans opposition.

21. Fêtes du 500^e anniversaire de la naissance de Nicolas de Flüe.
15. Le docteur Adolphe Combe meurt à Lausanne.
26. Débats au Conseil national sur les déportations des populations du nord de la France (proposition des Grands-Conseils romands).

Avril.

18. Ouverture, à Bâle, de la première foire suisse d'échantillons.
21. Nombreuses avalanches dans toutes les Alpes suisses ; plusieurs victimes à Uri et dans les Grisons, où un train est enseveli près de Davos.
24. Un avion français bombarde Porrentruy ; une maison est détruite.

Mai.

15. Rappel de M. Ritter, ministre de Suisse à Washington, qui est nommé à La Haye. M. Hans Sulzer, industriel à Winterthour, le remplace.
22. Troubles à La Chaux-de-Fonds, où le parti socialiste enlève M. Graber, conseiller national, de la prison où il était détenu.
31. Le 200 000^e rapatrié civil français arrive en Suisse.

Juin.

1. Le général Pau, délégué à l'inspection des internés militaires français est reçu à Berne par M. le président Schulthess et le général Wille.
7. Départ pour l'Amérique de la mission suisse spéciale.
11. Le congrès socialiste suisse adopte une résolution dans laquelle il se déclare prêt à renoncer, en commun avec les socialistes de tous pays, à la défense de la patrie. — Suppression des jours sans viande.
18. On apprend que M. le conseiller fédéral Hoffmann a autorisé le conseiller national socialiste Grimm, en séjour à Pétrograd, à présenter au gouvernement russe des ouver-

tures de paix suggérées par l'Allemagne et esquissées par M. Hoffmann.

19. Démission de M. Hoffmann. Désordres à Genève : on manifeste devant les consulats des empires centraux. — A Lugano, tapage devant un café où se trouve le roi Constantin de Grèce.
21. Meetings à Lausanne et dans diverses villes suisses.
23. M. le conseiller national Gustave Ador, de Genève, est élu conseiller fédéral.

Juillet.

6. Le 7^e emprunt fédéral de mobilisation (100 millions) produit 150 millions.
7. L'écrivain Victor Tissot, de Fribourg, meurt à Paris ; il institue légataire universelle la ville de Bulle.
8. Les élections au Grand-Conseil zurichois, qui ont lieu la première fois selon le système proportionnel, donnent 82 députés socialistes, 38 agrariens, 44 libéraux-radicaux, 37 démocrates, 8 chrétiens-sociaux, 8 représentants de la liste dite d'« Andelfingen », 4 grutliëns et 2 protestants-orthodoxes.
27. Mort, à Berne, du chirurgien Kocher.
28. Démission de M. Lardy, ministre de Suisse à Paris depuis 1883 ; il a comme successeur M. Alphonse Dunant, de Genève, chef de la division des affaires étrangères du département politique.

Août.

21. Signature de l'arrangement, conclu pour neuf mois, entre la Suisse et l'Allemagne. Celle-ci s'engage à envoyer 200 000 tonnes de charbon par mois, au prix de 90 fr. De son côté, la Suisse, outre le prix du charbon, avance à l'Allemagne, à titre de prêt garanti par des effets à trois mois payables en Suisse et des lettres de gage allemandes, 100 francs par tonne (30 millions par mois).

Septembre.

4. Le colonel de Loya, commandant de la 2^e division, meurt à Delémont.

20. Une convention, d'une durée de 3 mois, est signée entre la France et la Suisse : un groupe de banques suisses ouvre à un groupe français, contre nantissement de titres, un crédit mensuel de 12 $\frac{1}{2}$ millions.

Octobre.

1. Entrée en vigueur de la carte de pain (250 grammes par personne et par jour).
11. Mort du colonel Edouard Secretan, directeur de la *Gazette de Lausanne*.
16. Deux aviateurs français tombent sur territoire suisse, près de Beurnevésin, et se tuent.
22. Nouvel horaire réduit, avec forte augmentation des taxes.
28. Elections au Conseil national : 159 élus, 30 ballottages.

Novembre.

6. Le peintre lausannois Eugène Grasset meurt à Paris.
14. Le budget fédéral pour 1918 solde par un déficit de 59 millions, sur un total de dépenses de 252 millions.
13. On apprend que M. A. Schœller, industriel zurichois, a introduit en France, par le moyen de la valise diplomatique suisse, 10 millions destinés à la propagande pacifiste.
14. Le Conseil fédéral rend un arrêté sur les déserteurs et réfractaires étrangers.
15. Désordres à Zurich, causés par des étrangers ; 4 victimes.
19. Le colonel-commandant de corps Alfred Audeoud meurt à Locarno.
25. Le congrès du parti radical-démocratique suisse adopte le principe de l'introduction du système proportionnel pour les élections au Conseil national. — Après les derniers ballottages, le nouveau Conseil national se compose de 104 radicaux, 42 conservateurs-catholiques, 18 socialistes, 12 libéraux, 8 membres du parti de politique sociale et 5 députés ne se rattachant à aucun groupe.
-

CHAUFFE-PIEDS Electrique



Ne consomme pas plus qu'une lampe ordinaire

Envoi contre remboursement **Fr. 30.** Indiquer, s. v. p., à la commande le **Voltage** de la tension électrique.

PERRIN & BOSS, Colombier (N) Suisse

REVUE DES LIVRES

Le crime, par l'auteur de *J'accuse*. — 1 vol. grand in-8. Payot, Lausanne.

On se souvient de l'universel succès que remporta naguère le formidable réquisitoire dressé par l'auteur de *J'accuse* contre les gouvernements de l'Allemagne et de l'Autriche. Publié en 1915, ce livre a été répandu à plusieurs centaines de mille exemplaires et traduit dans toutes les langues vivantes. Quant à l'action portée sur les peuples à qui il s'adressait, il paraît bien qu'elle tarde à se manifester et que l'œuvre n'est point encore venue au lieu des pupilles se dessilleront, ou la démo-

cratie allemande se libérera de la domination pangermaniste. — Car cette guerre — écrivait en 1910 la *Tägliche Rundschau*, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'Alliance pangermaniste — a enseigné au peuple allemand tout entier à quel on pangermaniste.

Ce n'est pas, toutefois, que les « accusés » pris à partie aient épuisé toute discussion et fait un silence de mort autour du dit réquisitoire. Les dirigeants de la politique austro-allemande,

Toux Catarrhes Bronchites Influenza



Affections pulmonaires

sont rapidement soulagés
et guéris par le remède

NATURA

Prix de la bouteille 3 fr. (pour une semaine) 4 bouteilles 10 fr., port en sus.

Tablettes NATURA, 1 fr. le rouleau.

Plus de 7000 lettres de remerciements et attestations.

Mme Franel, Rigistrasse, 24, Lucerne, m'écrit :

J'atteste avec plaisir que votre remède « NATURA » a été d'un effet extraordinaire pour moi. J'avais les poumons fortement attaqués, lorsque je pris votre remède, les médecins m'ayant déclaré que seul un séjour prolongé dans un sanatorium pouvait me remettre. Comme le remède « NATURA » amena bientôt un soulagement, je continuai d'en prendre et restai à la maison. Lors d'une visite, le médecin constata une amélioration et aujourd'hui il déclare que les poumons sont guéris. Lui-même est grandement surpris de la tournure favorable de la maladie, car, selon sa déclaration, il manquait à mon aile du poumon droit un morceau de la grandeur d'une main (presque la moitié de l'aile) qui est, paraît-il, complètement cicatrisée. L'aile gauche était également attaquée et est complètement cicatrisée. Pour la guérison j'ai dû prendre environ 25 bouteilles. Je ne dois le succès de ma guérison qu'à votre remède et le recommande à toutes les personnes souffrant d'affections pulmonaires, comme étant le seul remède efficace. En signe de reconnaissance, je permets la publication de ce certificat.

Demandez prospectus et lettres de remerciements

Hans HODEL

SISSACH (Bâle-Campagne)

Chaussures Scheurer S.A.

Grande Cordonnerie Élégante

3, rue du Rhône, 3 — Genève



Maison fondée en 1848

*Le plus grand choix de Chaussures de luxe.
Haute fantaisie. Sport. Dépositaire des meil-
leures marques du Monde. Envoi au choix
dans toute la Suisse. Catalogue illustré franco.*

REVUE DES LIVRES (Suite.)

de plus en plus conscients de la terri-
ble responsabilité qui pèse sur eux, ont
trouvé, à maintes reprises et de diffé-
rentes façons, de se disculper. On sait
assez qu'ils n'y ont guère réussi. Ce-
pendant l'auteur anonyme de *Jacques*
a estimé devoir compléter son œuvre
en répliquer toutes les objections élevées
contre ses thèses par des adversaires
chez qui l'orgueil de race et aussi l'es-
poir de la victoire finale entretenaient
une colossale ténacité. C'est là l'objet
du *Crime*, dont le premier des trois
volumineux numéros vient de paraître
chez l'éditeur Payot. Sous une forme
peut-être plus incisive, appuyé sur des
preuves plus étendues, plus pérempto-

ires, ce nouveau livre reprend, en
quelque sorte, la procédure d'accusa-
tion sur la base de nouveaux faits, et
constitue un nouveau pan de l'écha-
faudage dressé contre la citadelle tou-
jours debout de l'impérialisme germa-
nique.

Avec une sagacité sans cesse en éveil,
avec une patience qui ne s'est point
démentie au cours d'une année et plus
d'un travail soutenu, son auteur exa-
mine successivement, dans les dix cha-
pitres qui le composent, la confé-
rence de Sir Edward Grey, le soi-disant
complot d'agression anglo-franco-roule,
l'entrevue historique du 1^{er} août 1914
entre Sir Edward Grey et l'ambassa-

Ateliers de Construction d'Instruments
DE PRÉCISION

Otto BILAND

St-Imier (Suisse)

TACHYMÈTRES

Compteurs de tours

Spécialités: Instruments de précision, etc.
Montres pr les usages techniques
et pour veilleurs de nuit.



Médaille d'or, Berne 1914

Le Cancer

Les malades cancéreux qui ne veulent pas se laisser opérer, ceux qui sont inopérables ou ceux qui ont déjà subi sans succès des interventions chirurgicales, ne doivent pas désespérer, mais s'adresser au médecin anglais SHAW, docteur-médecin de l'Université de Londres, qui a fait depuis des années une étude spéciale du traitement non-opératoire du cancer.

Neuchâtel, 20, Port Roulant, 20

Antigoitreux Jurassien

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix: 1 flacon, 4 fr.; demi flacon, 2 fr. 50

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt: Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.

Prompte expédition au dehors.

✚ MAIGREUR ✚

Des personnes maigres acquièrent de belles formes pleines du corps par le Forsanose. Augmentation du poids: jusqu'à 30 livres en 6 semaines; garanti inoffensif; cure naturelle. Recommandé par les médecins. **Strictement réel. Pas de charlatanisme.** Beaucoup de lettres de reconnaissance. Prix par boîte, avec mode d'emploi. 4 fr. 50 (3 boîtes, 12 fr.) — A commander chez:

H. Schuberth, pharmacie, Mollis 32 (Ct. Glaris).

BANKVEREIN SUISSE

HALE - ZÜRICH - SAINT-GALL - GENÈVE - LAUSANNE - LONDRES E. C. A. LONDON
BIENNE - AIGLE - CHIASSO - HÉRISAU - RORSCHACH

Capital-actions versé Fr. 82,000,000

Réserves Fr. 27,750,000

SIÈGE DE LAUSANNE :

11, Grand Chêne, 11

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Dépôts et gerances.



TIMBRES-POSTE

J'envoie à choix timbres de guerre, colonies françaises, anglaises et Europe aux meilleures conditions. Charles GUINCHARD, Berchtoldstrasse 50, Berne.

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

deur Lichnowsky, l'ultimatum austro-hongrois et la réponse serbe, la responsabilité de la Russie, le complot anglo-bulgar, pour terminer par un exposé des efforts faits par la France en vue de maintenir la paix, appuyés, comme on sait, par l'unanimité des socialistes.

Cela est d'une lecture un peu ardue, un peu monotone. Elle le serait bien davantage si l'on ne percevait à chaque page une conviction sincère et un patriotisme aussi ardent qu'éclairé.

Aussi bien une étude aussi consciencieuse, aussi documentée dont on peut dire qu'elle constitue le monument le plus considérable de l'histoire des antécédents du conflit qui ensanglante l'Europe depuis bientôt trois années et demie, n'a-t-elle pas la prétention de se faire lire comme un roman. Il y faut apporter, avec un sens critique aiguisé, tout le sérieux que mérite une œuvre de pareille envergure.

R. P.

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BEGUIN

Qui guérit : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, et **qui fait disparaître :** constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc. **Qui parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc. **Qui combat avec succès** les troubles de l'âge critique.

La boîte : 1 fr. 50 dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.



*Machines
et outils*

MAILLEFER

Jumelles 3

LAUSANNE

Université de Lausanne.

GÉOMÈTRES

L'entrée en vigueur du règlement des examens fédéraux pour géomètres du registre foncier, du 14 juin 1913, règlement élaboré par les soins du Conseil fédéral en exécution de l'article 950 du Code civil suisse, a eu pour conséquence la création d'une section pour étudiants géomètres à l'Ecole d'ingénieurs de l'Université de Lausanne.

Un plan d'études, en tous points conforme aux dispositions du règlement fédéral, vient d'être adopté par le Conseil d'Etat du canton de Vaud, et les jeunes gens qui se destinent à la carrière de géomètre pourront commencer leur préparation.

Ce plan d'études prévoit quatre semestres.

Sur demande, la Direction de l'Ecole d'ingénieurs, Valentin, 2, Lausanne, enverra tous renseignements utiles.

LETTRE DU FRONT BELGE

QUELQUES POÈTES ET ARTISTES SOLDATS

La guerre n'est pas faite que d'épreuves physiques et matérielles. C'est aussi une formidable épreuve morale. Ceux qui plus tard étudieront notre histoire établiront facilement, je crois, quelles furent nos souffrances de jeunes hommes, de soldats, d'exilés. Les documents ne manqueront pas. Mais il est certaines douleurs qui ne se dévoilent pas volontiers, et bien des choses resteront dans l'ombre, insoupçonnées, qui maintenant sont à la fois toute la souffrance et toute la raison de vivre de quelques âmes d'élite.

Que pensent, qu'éprouvent, que font nos artistes-soldats ?

+

Je suis heureux de pouvoir jeter quelque lumière sur la jeune génération des artistes belges du front. Mais ce que j'en dirai sera forcément très incomplet. Certes, notre armée n'est pas grande ; notre « Lambeau de Patrie », hélas ! n'est pas très étendu. Tous les jeunes artistes qui souffrent ensemble depuis trois ans devraient, semble-t-il, se connaître déjà et travailler à l'éclosion d'une nouvelle communauté artistique, consciente de sa force et de son avenir.

Mais des difficultés de tout genre s'y opposent. Bien des jeunes chercheurs d'idéal sont encore isolés sur les routes des Flandres et saignent leur rêve solitaire avec leur quotidienne souffrance.



Parmi nos amis de l'avant-guerre actuellement sous les armes, parmi les camarades que la guerre nous a donnés, plusieurs déjà nous paraissent destinés à recueillir, à défendre, à propager le patrimoine artistique national. C'est avec une profonde sympathie, c'est aussi avec un grand respect que je veux me pencher aujourd'hui sur ces âmes ferventes, partagées entre le devoir anonyme et la soif d'idéal.



Mais songez que ces jeunes gens ont hérité deux tâches également formidables : il leur a fallu, sans la moindre préparation, assurer la défense du territoire et de l'honneur nationaux ; il leur faut, avec une préparation insuffisante, maintenir le renom artistique du pays. Ecrivains, ils portent sur leurs épaules le poids de gloire accumulé par les Verhaeren, les Maeterlinck, les Lemonnier, les Rodenbach. Peintres et sculpteurs, que feront-ils pour égaler Baertsoen, Claus, Frédéricq, Lambeaux, Constantin Meunier, Georges Minne ?

D'autre part, quelle influence la guerre aura-t-elle sur le développement de notre jeunesse artistique, sur ses idées directrices ? Nous donnera-t-elle l'orientation vigoureuse d'une renaissance ? Nous livrera-t-elle les secrets d'un art nouveau, de cette énigme qui troublait nos âmes ? Nous, Belges, y trouverons-nous la clé de tous ces problèmes raciques, esthétiques, nationaux, qui passionnaient nos cervelles d'avant-guerre ?

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de prophétiser sur

ce sujet. Si je pose ces transcendantes interrogations, c'est pour affirmer l'importance de l'heure, et pour attirer la sympathie préalable du lecteur sur ces artistes qui, depuis trois ans, pensent, fleurissent et vivent malgré la lutte, le doute et la mort.



Voici deux poètes : Maurice Gauchez et Marcel Wyseur. Leurs noms sonnaient clair bien avant la guerre. On se plaisait à voir en eux, déjà, les héritiers naturels de nos grands poètes de génie flamand et d'expression française. Gauchez n'était-il pas l'objet de la paternelle amitié de Verhaeren ? D'ailleurs, à défaut d'émulation directe, son tempérament puissant et fougueux l'apparentait logiquement à notre grand forgeron du vers libre. Marcel Wyseur, dans des nuances plus légères, est aussi un septentrional ; il semble qu'en lui se fondent et s'harmonisent la sensibilité opaline d'un Rodenbach et l'expression magistrale d'un Verhaeren.

Avant la guerre, Gauchez s'était acquis, par son *Jardin d'adolescent* déjà, par ses *Symphonies voluptueuses* surtout, un enviable renom de poète de la volupté. L'*Hymne à la vie*, qu'il achevait en 1914, le haussait résolument vers l'idée générale.

Le 4 août le trouve volontaire, — « soldat de la guerre à la guerre. » Il connaît toute l'épopée du début : Liège, Anvers, Dixmude. Il publie un carnet de route : *Ce que j'ai vu de la Meuse à l'Yser* ; un roman : *Glorieuse retraite*, et, pour le théâtre : *L'autre combat*.

Mais que devient le poète ? — Le poète se tait. La rude épreuve guerrière pèse sur ses épaules d'athlète ; un engourdissement intellectuel, si connu des soldats, semble lui ôter tous ses moyens. Déjà le doute et le

désespoir frappent à la porte. Le chantre des *Orchidées*, des *Enlumineurs*, des *Malins clairs*, est-il mort ?

Mais non ! ce silence cachait un travail intérieur ; après deux ans de douloureuse inaction voici qu'éclatent tout à coup les *Rafales*, chants de souffrance, de rage et d'espoir. Dans ces strophes palpite la guerre, la vraie, — pas celle de l'arrière et des journaux. — Gauchez est encore le poète de la volupté, mais c'est la volupté de la douleur qui sanglote dans ses poèmes :

O mes frères soldats, je vous aime à genoux !

Il est encore le disciple de Verhaeren, mais sa personnalité s'est accusée, franche et volontaire. Le voilà désormais possesseur de son rythme à lui, et la guerre est son élément. Il est le « guetteur » aux Marches de Flandre :

Je suis l'œil inquiet du pays, de son sort,
Le regard d'Occident et l'âme de ses rêves,
Je suis l'homme dont Dieu protège la relève,
Je suis la Mort qui guette et que guette la mort.

Aussi, comme on l'aime sur le front ! Il est désormais notre « Poète-Soldat. » Et loin d'avoir épuisé sa veine, il nous donne déjà les primeurs d'un second recueil de guerre : *Ainsi chantait Thyl*.

Marcel Wyseur, dont les *Coups d'ailes* avaient dès longtemps révélé le goût sûr et délicat, sacrifie, lui aussi, sur l'autel sanglant de Bellone. La *Flandre rouge* retentit d'échos douloureux et d'âpres colères. Pourtant, avec quel amour ne revient-il pas s'asseoir parfois, ce doux poète des *Béguinages*, au seuil nostalgique des souvenirs :

Puis tout redevient lourd de calme indéfini ;
Seule, sur quelque toit pleure une girouette,
Mais si bas qu'on dirait l'âme même du bruit,

Et ne nous promet-il pas deux nouveaux volumes dont les titres se parfument de calme et de rêve : *Cloches de Flandre* et *l'Eternelle tendresse* ?

Quoi qu'il en soit, Gauchez et Wyseur s'affirment déjà, pour demain, les champions d'une tradition que leurs aînés nous *ont appris à aimer*. Qu'on ne s'arrête pas trop à certaines habitudes verbales, rendues possibles par nos voisinages linguistiques. L'avenir nous dira si elles ont enrichi ou sophistiqué notre claire langue véhiculaire. Notons plutôt combien les affinités de ces poètes les arment pour une large compréhension des émotions collectives, une sympathie « tentaculaire » qui s'annexe toutes les aspirations, les ascendances, le folklore d'une communauté ethnique. En eux chante encore la poésie éparse du Nord ; en eux vibre encore la vaste nébuleuse mouvante d'où sortirent la tradition de Renart, le rire de Thyl Uylenspiegel, l'extase de van der Weyden et la voix des carillons.

Qu'un tempérament de ce genre se trouve mal à l'aise dans les termes concrets d'une langue précise, on le conçoit ; qu'il rudoie le génie d'un idiome qui n'est pas le sien, ne peut-on l'admettre ?



Combien différents sont ces jeunes poètes, latins de race et d'instinct, Lucien Christophe, Louis Boumal ! Que Christophe noue à sa lance une rose d'éphémère tendresse, que Boumal distille, dans ses *Poèmes en deuil* l'« ambiguïté » d'une âme à la fois douloureuse et sceptique, il n'importe. Une chose leur est commune, naturelle et chère : l'indépendance de l'individu, l'inquiétude de l'homme isolé devant la vie, le douloureux orgueil et l'âpre joie de chercher en soi, pour soi, la solution de l'éternelle équation. De là, des habitudes de concentra-

tion, de netteté, d'analyse, par quoi ces poètes se révèlent foncièrement latins. Ce n'est point eux, certes, qui chanteront les aspects de la guerre. Ils n'ont point compté leur sang à la patrie ; le devoir les a trouvés au poste, aussi généreux que les autres, plus clairvoyants peut-être. Mais l'action de la guerre ne se traduit point chez eux en effets directs : elle se retourne en réaction. S'ils luttent pour l'idéal de la communauté, ils n'en chérissent que plus leur chimère individualiste. Christophe, en nous présentant sa charmante plaquette : *La rose à la lance nacrée*, nous révèle, dans un avant-dire curieusement agressif, tout l'évangile de son hautain désir :

« ... La révolte domptée de l'instinct qui se pense en nous, se voit, se juge et se condamne, le triomphe de soi-même sur soi-même, attesté par ce droit que nous prenons de soudain tourner le dos à nos préoccupations les plus constantes, la maîtrise de soi enfin, la prise de possession de soi à une heure où il faut y voir le signe éclatant d'une victoire de nos clartés profondes sur nos ténèbres profondes, voilà ce qu'au fond nous poursuivons d'une âpreté passionnée, sous l'affectation d'un détachement désabusé, en nos parcimonieux loisirs. »

On ne s'étonnera pas que le métier de ces artistes se ressente de leurs quotidiennes préoccupations. Une telle habitude d'analyse intérieure suppose une grande facilité d'analyse verbale. Ces écrivains recherchent avant tout la clarté de l'idée et la netteté de l'expression, — qualités de premier ordre auxquelles il n'est pas toujours facile d'atteindre. Pourtant, où trouver des proses aussi distillées que celles de Boumal, lorsqu'il nous retrace l'éducation sentimentale de son « Philippe », ou lorsqu'il nous relit certaines pages, si littéraires, de son carnet de route ?

Encore un latin, ce délicieux Marcel Paquot ! S'il promène dans ses *Poèmes naïfs* la grâce désinvolte d'une

fraîche bucolique, ce n'est pas « l'âme des lointains », « les ferveurs vespérales », « le rythme des clartés » que chanteront ses pipeaux. Ces notions d'éparse poésie, familières à nos artistes de génie septentrional, se traduisent chez lui en concepts clairs et délicats, et s'affublent volontiers de la dépouille — joliment rajeunie — des « dieux rustiques. » Mais quelle sûreté dans le choix des éléments descriptifs ! Quelle justesse aisée et discrète dans l'expression ! Et aussi, quel sens précieux, tout moderne, de la juxtaposition de notules impressionnistes !

Automne au front soucieux !...

L'été méfait l'averse en blonde chevelure,
le vent

blesse et fait miroiter sa furtive figure
dans l'ombre des bulmons.

D'ennui,

une pomme, au verger, a chû dans l'herbe mûre...



Parmi nos jeunes écrivains que la guerre éprouve dans l'exil, il en est que des blessures reçues au front éloignent des combats. Voici, à Londres, deux mutilés, Charles Contrardy et Fernand Marteau ; ils ne se contentent pas de poursuivre, pour leur propre compte, leurs recherches d'idéal ; ils assurent, au prix de difficultés de tout genre, la publication des *Chants de l'aube*, jeune revue qu'ils ouvrent largement à tous nos artistes-soldats. Si Contrardy semble subir encore, dans ses proses, l'influence nébuleuse d'un Mallarmé, ses poèmes dressent un vouloir serein dans l'éternelle course au flambeau. Marteau a du penchant pour le théâtre, et ajoute à ses productions personnelles des traductions d'auteurs anglais.

EMILE DE BONGNIE.

(La fin prochainement.)





LES PROBLÈMES ÉCONOMIQUES

D'AVENIR DE NOTRE PEUPLE

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

La guerre a sans doute prouvé, avec toute la clarté désirable, à notre peuple *l'utilité, la nécessité et l'importance qu'il y a à maintenir notre agriculture*. Depuis le début, nous n'avons pu nous procurer à l'étranger ni le lait, ni le beurre ou autres produits laitiers, pas plus que d'une façon suffisante le bétail, la viande, les pommes de terre, ni même les fruits et les légumes. Si la Suisse n'en avait eu elle-même une respectable production, elle aurait souffert d'une pénurie aiguë de ces denrées. Seul, en dépit de la guerre, l'approvisionnement de blé par l'étranger s'est révélé praticable. Mais là aussi nous nous trouvons depuis un certain temps aux prises avec des difficultés croissantes et c'est avec inquiétude que nous voyons venir l'an prochain. C'est bien la raison pour laquelle il a été décidé d'accroître *les cultures de céréales* et pourquoi l'on n'a pas reculé à cet effet devant la contrainte. L'extension demandée a été plus facile dans les régions où, comme dans le canton de Vaud, la culture

¹ Pour la première partie, voir la livraison de janvier.

des céréales n'avait jamais été totalement abandonnée. La chose a été beaucoup plus difficile dans les contrées de culture herbagère, où non seulement le climat est moins favorable, mais dont les paysans ne possédaient plus ni charrues, ni herbes et ne savaient même plus comment on sème le blé. Dois-je dire qu'aucun pays n'en devrait arriver à pareille conjoncture? Il est du devoir de l'État de veiller à ce que la culture du blé ne disparaisse jamais complètement et qu'en chaque région on sache toujours la pratiquer. Nous devons nous donner pour tâche de mettre le pays de façon durable en mesure d'assurer par sa propre production ses besoins pendant trois à six mois de l'année. L'obligation d'augmenter les cultures de céréales qu'a imposée pendant la guerre l'État aux agriculteurs entraîne aussi le devoir de prêter un appui durable à cette branche de notre agriculture si délaissée au cours des décades dernières. Nous ne demandons pas pour cela de droits protecteurs qui renchérraient fortement les blés étrangers, mais nous croyons que l'on pourrait venir en aide à cette culture d'une façon directe. Le moyen en serait le maintien du monopole d'importation pour les céréales panifiables. Nous ne sommes, il est vrai, en aucune façon partisans des monopoles d'État et récemment encore nous avons énergiquement repoussé celui du tabac. Nous l'avons notamment fait parce qu'il eût accru sans nécessité le nombre des fonctionnaires de l'État. Nous sommes cependant d'avis que, dans les cas motivés par des raisons impérieuses, les objections de caractère formel doivent céder le pas. Il ne se trouvera certes chez nous aucun homme d'État responsable qui, après les expériences faites pendant cette guerre, serait enclin à mettre en question une fois de plus l'approvisionnement en pain du peuple en

laissant aux choses leur libre cours. Nous devons posséder à titre permanent, en Suisse, d'importantes provisions de céréales. Il s'agit assurément là d'une nécessité encore plus urgente que l'accumulation de lingots d'or dans les caves de la Banque nationale. Mais si l'on ne veut pas qu'il en résulte d'une façon durable pour l'Etat un surcroît considérable de dépenses grevant chaque année le budget, nous devons nous prononcer pour le monopole. Il doit cependant être restreint au strict nécessaire, à l'importation des céréales panifiables. La régie doit avoir en outre l'obligation d'acquérir à un prix équitable les blés indigènes qui lui seraient offerts. En même temps, il y a lieu de favoriser l'emmagasiner des blés du pays. Une collaboration rationnelle, dans ce domaine, de l'Etat et des associations agricoles pour l'emmagasiner et la mouture des céréales qui, en particulier dans la Suisse romande, ont pris un développement si réjouissant, me paraît on ne peut plus fructueuse. Un monopole fondé sur de telles bases ne demanderait qu'un petit nombre de fonctionnaires. Je le considère comme une nécessité nationale, et il convient en tout cas de donner au peuple l'occasion de se prononcer à ce sujet, afin qu'en cas de rejet il en assume lui-même la responsabilité. A lui seul, il est vrai, le monopole ne saurait exercer une influence décisive sur la culture des céréales, dont nous nous devons d'améliorer les procédés techniques. C'est d'ailleurs pour nous un impérieux devoir de tout mettre en œuvre pour intensifier l'exploitation de nos terres et en tirer le maximum de production. Et puisque nous en sommes réduits à la superficie cultivable restreinte dont nous disposons et que nous ne saurions songer à l'accroître par l'incorporation de nouveaux ter-

ritoires ou de colonies, nous devons tendre tous nos efforts pour la porter à son plus haut degré de rapport.

De même que jusqu'ici, la *production laitière* restera assurément le centre de gravité de notre agriculture. Le climat, le sol, les races de bétail, l'orientation donnée à l'exploitation, de même que les dons et l'expérience de nos agriculteurs, favorisent tout spécialement ce genre de production. A côté de l'encouragement technique à donner à cette branche, il s'agira en particulier ici de développer l'organisation de la vente du lait et des produits laitiers et de parachever l'entente avec les acheteurs. Cette organisation a pris une importance particulièrement grande pendant la guerre dans le domaine de la fourniture du lait pour la consommation, où elle a fait ses preuves. Nous espérons qu'elle continuera à se développer après la conclusion de la paix. Nous comptons à cet égard sur une coopération loyale et perspicace des associations de producteurs et de consommateurs.

Par suite du défaut de fourrages concentrés, la production laitière a fortement diminué pendant la guerre. Nous supputons à 25 % le déficit qu'accusent par rapport à la période de paix les quantités de lait coulées en 1917 dans les laiteries et fromageries. On le doit pour une part au fait que l'agriculteur consomme lui-même plus de lait et notamment plus de beurre. Ce produit est aujourd'hui meilleur marché que les autres graisses, aussi le paysan ne peut-il se résoudre à acheter ces denrées de moindre qualité et plus chères pour vendre ensuite son excellent beurre meilleur marché. La relation des prix est effectivement telle que les graisses industrielles se vendent maintenant plus cher que le beurre. Or, comme les autorités maintiennent artificiellement bas le

prix du lait, il est impossible de toucher aux prix du beurre sans s'exposer à ce que cette fabrication soit plus rémunératrice que la livraison du lait à la consommation et sans que la pénurie de ce dernier ne s'accroisse encore dans les villes. L'élevage et l'engraissement des veaux ont beaucoup moins contribué à réduire les apports de lait de consommation que précisément ces faits. Les consommateurs ont de leur côté demandé plus de lait et la population des villages et des petites villes, en particulier, en absorbent de plus fortes quantités qu'antérieurement. C'est autant de moins qui reste disponible pour la fabrication du beurre et du fromage. Que l'on songe aussi qu'avant la guerre, nous importions chaque jour de un à deux wagons de beurres étrangers qui maintenant ne nous arrivent plus. Et si, par suite de l'extension des emblavures, notre agriculture doit sacrifier peut-être quelque cinquante mille pièces de gros bétail, la pénurie laitière s'accroîtra encore. On a reproché à nos autorités d'avoir, en dépit de cette situation, autorisé l'exportation de fromage et de lait condensé. Oublie-t-on que l'Allemagne n'a pas fait dépendre ses livraisons de charbon seulement de notre exportation de fromage, mais qu'elle a expressément déclaré que sans livraison de ce produit elle ne nous fournirait pas d'engrais chimiques ? Sans ces derniers notre production eût été atteinte bien plus gravement par les déficits de nos rendements que nous ne l'avons été dans notre approvisionnement ensuite de l'exportation du fromage. De même en ce qui concerne le lait condensé, les Etats de l'Entente, la Grande-Bretagne en particulier, nous ont laissé clairement entendre que si nous voulions obtenir d'eux des denrées alimentaires même en transit sur leur territoire, nous devons leur livrer ce produit. Les personnes qui

critiquent ces exportations perdent de vue la réalité : c'est que nous nous trouvions dans une situation forcée et que de deux maux il ne nous restait qu'à choisir le moindre. Ainsi qu'on le sait, le commerce du fromage est organisé aujourd'hui d'une façon spéciale qui a été vivement prise à partie en Suisse romande. Les causes réelles de ces critiques ont moins pour origine à proprement parler l'organisation elle-même que la pénurie de fromage, les prescriptions officielles réglant les prix et le fait que dans les milieux fromagers et du commerce des produits laitiers de nombreux intérêts particuliers ont été froissés. Nous ne méconnaissions nullement les défauts de cette organisation, mais nous croyons néanmoins qu'elle a en général rendu de bons services au pays et que les consommateurs notamment n'ont aucune raison de la combattre, car seule son existence a permis aux autorités de prévenir une trop forte hausse du prix du lait. Les organisations agricoles sont dans leur grande majorité d'avis que l'on ne doit pas porter atteinte à l'état de choses actuel. Elles espèrent et attendent au contraire qu'il sera possible d'aboutir, en prévision du retour de la paix, à une solution assurant dans ce domaine une collaboration durable de l'agriculteur, du fromager et du commerce. On ne saurait en tout état de cause contester qu'avec le retour de la paix, ce sera le prix du fromage d'exportation qui servira de base chez nous à la fixation du prix du lait et que l'on sera, en conséquence, bien mieux à même de tirer rationnellement parti de cet important produit national en organisant à l'étranger sa vente plutôt qu'en l'abandonnant à la concurrence effrénée de trop nombreux négociants.

La guerre a en outre eu pour effet d'atténuer l'antagonisme qui jusqu'ici subsistait entre la direction des

grandes fabriques de lait condensé et les organisations agricoles. Néanmoins il reste là aussi encore beaucoup à faire. Nous avons toutefois l'espoir qu'il sera possible d'arriver à une entente durable. Les fabriques pourront y contribuer beaucoup en reconnaissant spontanément les organisations comme partie contractante jouissant des mêmes droits. Le précepte *divide et impera* autrefois en honneur doit faire place au travail commun avec les organisations. Les associations agricoles n'auront alors plus de raison de se montrer hostiles vis-à-vis de la direction de ces usines et les rapports mutuels s'établiront sur la base d'une estime réciproque.

Tant que l'on se vouera, en Suisse, à la production du lait et à l'élevage du bétail, la *production de la viande* conservera chez nous une grande importance, puisque c'est bien en définitive à la boucherie que finissent nos animaux. L'engraissement proprement dit du bétail ne pourra cependant guère se maintenir, si on ne lui accorde pas une protection suffisante. Là, précisément, c'est moins le niveau absolu du prix qui importe que notamment sa relation par rapport à celui du lait. Or, comme chez nous les conditions de production et de vente sont en général meilleures pour le lait que pour la viande, l'engraissement rétrogradera s'il n'est pas protégé. La guerre a mis en relief l'importance que revêt notre élevage au point de vue de l'approvisionnement en viande du pays. A la faveur des hauts prix, la production animale s'est tournée dans des proportions plus fortes que par le passé vers l'engraissement. Qui eût jamais cru que, presque entièrement coupé des arrivages étrangers, notre pays fût en état de faire face, par sa propre production, à ses besoins en viande ? L'agriculture, nous semble-t-il, a prouvé par là qu'elle a droit à une certaine protection

de la production carnée. Elle serait surtout efficace pour les produits de la porcherie. La vente des porcs à des prix rémunérateurs assure en même temps une meilleure mise en valeur des pommes de terre et favorise par conséquent d'une façon indirecte la culture des champs ainsi que celle des céréales. De son côté, l'engraissement du bétail bovin ne devrait pas non plus être négligé.

La place dont je dispose m'oblige de renoncer à m'occuper d'une série d'autres questions en rapport avec l'agriculture. J'ajouterai cependant quelques mots sur *l'avenir de notre industrie et de nos métiers*. L'Exposition nationale de Berne, et récemment la Semaine suisse organisée avec beaucoup de succès par la Nouvelle Société helvétique, ont une fois de plus mis en évidence les capacités productives ainsi que les ressources de notre industrie et de nos métiers. Mais que deviendraient ces branches de notre économie nationale si l'on n'adoptait pas à leur égard une politique économique clairvoyante ? Indépendamment des traités de commerce et des tarifs douaniers, c'est avant tout de la qualité de la main-d'œuvre que dépend leur avenir. Les facteurs décisifs sont ici en première ligne : l'intelligence, le génie inventif et l'esprit d'initiative du personnel dirigeant. Un individu capable peut, à lui seul, influencer et assurer la prospérité économique de toute une région. Ces qualités seraient toutefois stériles si l'on ne disposait d'une classe ouvrière intelligente, possédant les aptitudes requises pour les faire fructifier. Je ne reviendrai pas sur l'importance que prend précisément ici le rafraîchissement de sang par les forces renouvelées de la campagne. Je voudrais faire encore ressortir ici la valeur qu'il faut attribuer à *l'instruction professionnelle*. Nous avons en Suisse une École

polytechnique fédérale qui jouit d'une renommée universelle et où notre industrie puise ses meilleures forces. Elle trouve un heureux complément dans les établissements cantonaux d'instruction technique et commerciale, les universités et les stations de recherches scientifiques. D'autre part, l'instruction professionnelle moyenne, les cours, les écoles spéciales, les diverses institutions destinées à l'instruction des apprentis ont aussi une grande importance. Nous devrions en arriver à un degré tel que nous ne trouvions plus, chez nous, de jeune homme entrant dans la vie pratique sans avoir fait un solide apprentissage.

Il nous faut, en outre, prévoir le moment où la femme prendra à la vie active une plus forte part. Je crois que l'extension de l'*activité économique de la femme* sera une des conséquences les plus profondes de cette guerre. A l'étranger, en particulier, on a fait l'expérience que la femme est à même de rendre là des services signalés. Le problème le plus ardu consistera à rechercher les voies et moyens propres à prévenir les graves conséquences qu'entraînera sûrement pour la natalité la participation régulière de la femme à la vie économique ; il fera partie intégrante de la question de la population, dont la solution appartient aux grandes tâches de l'avenir.

Une autre question qui se pose est celle des conséquences de la guerre sur la *main-d'œuvre saisonnière venant de l'étranger*, qui pour nous se présente plus particulièrement à l'égard des ouvriers italiens. Verrons-nous les fils du Midi nous revenir, comme avant la guerre, pour l'exécution des plus gros ouvrages ? Je crois, il est vrai, que nous ne devons pas nous montrer trop pessimistes à ce sujet et que, comme avant la guerre, la migration de la main-d'œuvre italienne continuera fort pro-

blement à se déverser chez nous pendant la bonne saison.

Souvent on entend déplorer chez nous le fait que le Suisse se voue toujours moins volontiers aux *travaux manuels*. Un grand entrepreneur de travaux publics me déclarait, au commencement de la guerre, que les ouvriers suisses coûtent 20 % de plus que leurs collègues italiens, tout en fournissant 20 % moins de travail. Nous pouvons le regretter, mais nous ne possédons guère les moyens de modifier cet état de choses d'une façon efficace. A plus forte raison est-il donc important que nous formions nos jeunes gens à l'exécution de travaux où la qualité joue le rôle principal.

Du reste, je suis d'avis que c'est en poussant à leur plus haut degré de perfectionnement les capacités et l'instruction professionnelle de nos nationaux que nous nous préparerons le mieux à résoudre la *question des étrangers* chez nous. Tous les moyens aujourd'hui préconisés pour empêcher les étrangers de gagner les meilleures situations et de s'infiltrer dans les meilleures entreprises de notre pays se révéleront à la longue inefficaces si le Suisse ne sait pas s'imposer par ses propres qualités.

La guerre aura certainement pour effet d'accroître dans tous les pays *l'influence de la classe ouvrière sur les affaires publiques*. Les citoyens qui auront passé quatre ans dans les tranchées voudront à l'avenir participer aussi à la direction de l'État. Il est vrai, semble-t-il, que la Suisse est le pays dans lequel ces revendications s'affirment avec presque le plus de vivacité, alors que pourtant les institutions démocratiques y ont été depuis longtemps portées à un haut degré de perfection et où, d'au-

tre part, le séjour dans les tranchées s'est pourtant révélé un tantinet moins dangereux qu'ailleurs.

Tous nous voulons et souhaitons le parachèvement de la législation sociale, ainsi que l'amélioration du sort de la classe ouvrière dans la mesure de l'accroissement de la productivité de son travail. Ce que nous réprouvons dans le socialisme, c'est avant tout la haine de classes que l'on y prêche, c'est la conception que tout entrepreneur indépendant est un parasite de la vie économique, et ce sont tout particulièrement les tendances internationalistes et l'esprit antisuisse qui le dominent. *Celui qui n'aime pas la Suisse ne peut être notre ami.*

Nous aspirons, nous aussi, à un apaisement, à un *rapprochement des contrastes d'intérêts sociaux*, et pour y arriver nous préconisons les moyens suivants : nous demandons pour les produits des prix assurant au paysan ses moyens d'existence et permettant à l'industrie et aux métiers de payer des salaires raisonnables. Les salaires et traitements doivent rester avec ces prix dans une relation telle que les travailleurs pour le compte d'autrui soient mis en mesure de mener une existence en rapport avec la somme de travail produite et avec la position qu'ils occupent. Ces salaires doivent, d'autre part, être complétés par une législation sociale garantissant aux intéressés le secours nécessaire pour les jours où la maladie, la vieillesse ou l'invalidité les rendent incapables de travailler. Cette adaptation des salaires aux prix s'effectuera d'autant plus facilement qu'il est à prévoir que les premiers, dont le niveau est aujourd'hui relativement élevé, ne baisseront sans doute que peu après la guerre. On peut s'attendre, en revanche, à un recul certain des prix de bien des produits. Reste à savoir, et c'est là le point sombre dans tout ce problème, si l'industrie et les

métiers seront en état de supporter de tels traitements et salaires. On peut venir en aide, dans une certaine mesure, à la production pour les besoins de la consommation indigène par le moyen des droits de douane. Mais lorsqu'il s'agit des industries d'exportation, la tâche devient plus difficile. Cependant, je suis d'avis que là de même, grâce à une organisation rationnelle des entreprises, ainsi qu'à l'énergie et à l'esprit d'invention de nos industriels, bien des difficultés pourront être aplanies.

Notre industrie a précisément, pendant cette guerre, donné des preuves brillantes de ses facultés d'adaptation. Il est vrai qu'à la longue il se produirait une sélection des industries d'exportation les mieux organisées et les mieux outillées et une rétrogradation des moins bien constituées. J'ai déjà exposé au début que je ne considérerais pas une évolution semblable comme un désavantage, mais que j'envisage qu'il rentre plutôt dans les fonctions de notre politique économique de s'opposer à un développement trop accentué de notre industrie d'exportation. Je crois aussi que, pour nombre de nos industries d'exportation, l'avenir se présentera même plus propice qu'on ne le désirerait dans l'intérêt du maintien de l'équilibre entre les divers éléments de notre économie nationale. Il y a tout lieu de croire que l'industrie suisse a bien des chances de reprendre, sur le marché mondial, une partie du terrain abandonné par l'exportation allemande. Je crois en tout cas pouvoir dire que, si notre pays reste préservé des profondes répercussions qu'auraient pour lui des troubles intérieurs, et si nous ne sommes pas entraînés à notre tour dans la tourmente, notre vie économique sera assez forte au retour de la paix pour concilier dans le sens indiqué les contrastes d'intérêts qui pourraient surgir.

Enfin on me permettra, avant de conclure, encore quelques remarques au sujet des *ressources financières à ouvrir à la Confédération*. Les tâches écrasantes de l'avenir demandent beaucoup de circonspection et de fermeté dans tout ce qui concerne notre activité économique nationale. Pour cela, il nous faut avant tout une Confédération inspirant pleine confiance et forte. La réorganisation des bases financières de la Confédération en constitue la première condition. Il s'agit ici d'assurer le service d'intérêts et d'amortissement d'une dette s'élevant à un milliard de francs.

La Suisse romande, en complète concordance de vues avec les représentants de l'agriculture, a refusé de chercher la solution de la question financière dans l'institution du monopole du tabac ou la constitution d'un impôt fédéral direct. Le monopole du tabac est sans doute enterré à l'heure qu'il est. Quant à l'impôt fédéral direct, je ne doute pas que la majorité de notre peuple ne le repousse comme étant une atteinte à la souveraineté des cantons. Pour nous, cependant, qui nous sommes opposés avec succès à ces projets, le devoir de chercher de nouvelles sources de recettes nous incombe d'une façon d'autant plus impérieuse. Nous sommes prêts à prendre énergiquement position en faveur de l'imposition du tabac sous forme de relèvement des droits de douane sur le tabac brut et d'un impôt spécial sur les cigarettes. Nous nous prêterions volontiers aussi à une imposition de la bière et considérons de même dans la majoration des droits grevant les boissons alcooliques, notamment le vin, un accroissement tout indiqué des recettes de la Confédération. Ces conditions une fois satisfaites, on ne saurait plus s'élever dans les milieux agricoles contre une

imposition des eaux-de-vie qui jusqu'ici n'étaient pas soumises au monopole de l'alcool.

Une répétition de l'impôt de guerre nous semble aussi tout à fait à sa place, à condition cependant que l'on évite les fautes commises lors de la perception du premier et que l'on en répartisse plus équitablement les charges. On approuvera sans réserve également l'impôt sur les bénéfices de guerre, tout en observant que l'on devrait mieux que jusqu'ici prendre en considération le genre et le montant des bénéfices. Si, outre les nouvelles mesures d'ordre financier déjà en vigueur, les recettes du chef de celles que nous venons de mentionner ne suffisent pas, ce sera alors à la revision du tarif douanier de faire l'appoint. A elle seule l'urgente nécessité qu'est la protection du travail indigène permet d'escompter là un accroissement des recettes.

Dans la mesure où diminuera la dette, on pourra alors faire appel à ces nouvelles ressources pour les mettre au service des *œuvres sociales*. Plus ces ressources seront abondantes, plus nous amortirons et plus nous arriverons rapidement à parachever notre législation sociale. La création de nouvelles ressources pour la Confédération constitue donc la première et peut-être la plus importante tâche préliminaire à accomplir pour arriver à la solution des problèmes sociaux qui incombent à notre peuple.

Il y a d'autre part lieu de reconnaître que l'évolution tend à accentuer *l'intervention de l'Etat dans la vie économique*. Le peuple auquel appartiendra la supériorité sur les autres sera celui qui excellera à faire coopérer la puissance de l'Etat avec l'activité coopérative, collective et privée, de telle manière que les antagonismes d'inté-

rêts se trouvent atténués, sans toutefois que l'activité privée en pâtisse. Il nous faut aussi, pour en arriver là, une Confédération solidement assise et des cantons en mesure de faire face aux problèmes qui se posent à eux.

La génération actuelle a vécu dans une période à la fois incomparablement grande et tragique. L'avenir lui imposera aussi les plus grandes exigences et les peuples ne pourront les satisfaire que s'ils possèdent les capacités nécessaires. Ici surgit une grande question. *Notre peuple sera-t-il à la hauteur de sa tâche ?* Si nous voulons être sincères et envisager les choses sous leur vrai jour et sans partialité, nous devons reconnaître que tout n'est pas chez nous pour le mieux dans le meilleur des mondes. L'épreuve à laquelle nous a soumis la guerre a malheureusement laissé percer bien des symptômes de déclin. Le miroir de la guerre a décelé les premiers fils d'argent et les premières rides à notre tendre mère helvétique. Quels détestables fruits la soif de gain et l'esprit de lucre n'ont-ils pas à plusieurs reprises portés chez nous ! Est-il quelque part un parti socialiste ayant manifesté moins de patriotisme et moins de solidarité que celui de notre pays ? Et qu'est-il advenu de nombre de ses meilleurs éléments et de ses chefs les plus qualifiés ? Ils ont ou bien dû suivre leurs propres voies ou sacrifier au mot d'ordre du parti leur propre opinion. Quel décevant spectacle politique bon nombre de fonctionnaires, fédéraux, cantonaux et autres, ne donnent-ils pas en embrassant la cause d'un parti qui répudie la défense nationale ! Et il s'est trouvé dans notre jeunesse universitaire elle-même un fort courant de protestation contre les autorités parce qu'elles avaient expulsé de l'Ecole polytechnique fédérale un réfractaire. Il n'est

pas également jusque chez nos campagnards où l'on n'ait pu observer des cas où l'esprit de lucre l'a emporté sur un patriotique esprit de sacrifice et c'est en vain que dans tout le peuple je cherche ce dévouement à la cause de l'État, qui seul aide à tout surmonter.

Les pays belligérants ont dû consentir aux plus lourds sacrifices de vies et de biens, mais de ce terrible creuset sortira une nouvelle et forte génération. Combien serait-il désirable que notre peuple se secouât aussi de sa torpeur et à l'instar des autres nations fît revivre ses qualités civiques et ses sentiments de solidarité ! Puissent tous les Confédérés reconnaître, du premier au dernier, de quels malheurs sans nom l'indépendance de notre État a préservé et notre pays et notre peuple. Pénétrons-nous de cette vérité et allons-y puiser la force de collaborer avec énergie et conviction au maintien, à la grandeur et à l'avenir de notre chère patrie suisse.

Il n'est pas encore trop tard pour se ressaisir et pour remédier au mal, et à côté des pages sombres de l'histoire de ces temps de guerre, il s'en trouvera plusieurs pour mettre en relief de nombreux actes disant avec éloquence que le peuple suisse et ses autorités ont aussi pu prouver leur énergie, leur solidarité, leur esprit de renoncement et leur philanthropie. Quand de plus on considère un canton où, comme dans le canton de Vaud, la ville et la campagne s'harmonisent et s'équilibrent encore d'une façon si heureuse, on est alors volontiers prêt à oublier les soucis et à regarder vers l'après-guerre avec une nouvelle sérénité.

Nous ne voulons donc pas désespérer de voir le peuple suisse surmonter la crise et cette période critique. Cette foi en la force victorieuse des bons éléments et des qua-

lités de notre peuple ne sera pas vaine si, nous le répétons avec insistance, notre politique économique ne s'oriente pas vers la réalisation des plus gros profits et l'accroissement illimité de nos échanges internationaux, mais *si notre prospérité économique a pour racines le sol national et le travail du pays*. Restons au double point de vue politique et économique un peuple petit par le nombre, mais cherchant sa grandeur dans la valeur de ses citoyens, leur amour du travail, la moralité et la simplicité de leur vie, leurs vertus, ainsi que dans un sage usage de ses institutions démocratiques. Les décades prochaines trancheront le sort de notre pays et de notre peuple. Fasse le ciel que la Confédération suisse trouve à ce tournant si grave de son histoire un peuple et des autorités sachant discerner les conséquences de l'évolution dont dépend l'avenir du pays.

E. LAUR,

secrétaire de l'Union suisse des paysans.

LES ROUMAINS DE TRANSYLVANIE

L'auteur du présent travail est un Roumain de Transylvanie. C'est même un Roumain uniate, dont l'Eglise, tout en conservant les rites orientaux, le mariage des prêtres, le calendrier julien, la langue nationale, reconnaît la suprématie spirituelle du saint-siège. C'est au dix-huitième siècle que l'Autriche catholique a prêché l'*Union* parmi les Roumains de Transylvanie et elle a réussi à détacher de l'Eglise orthodoxe un groupe qui forme aujourd'hui un total d'environ 1 600 000 âmes. Par cette abjuration, la politique autrichienne n'a point obtenu le résultat qu'elle espérait. Nous verrons tout à l'heure que les Magyars se sont efforcés d'en aggraver les conséquences.

« Cette union, dit M. Sirianu¹, a fait brèche dans l'unité religieuse des Roumains de Transylvanie et a causé beaucoup de difficultés au point de vue politique à cause de la rivalité entre les Roumains orthodoxes et uniates. Mais elle a rendu aussi des services extrêmement importants. Car il ne faut pas oublier que la renaissance nationale roumaine a eu comme berceau l'Eglise romaine et comme point de départ la petite ville catholique de Blaj², la Rome des Roumains. Les grands historiens et patriotes

¹ Mircea Sirianu, *La question de Transylvanie et l'unité politique roumaine*. — 1 vol. in-8°. Paris, Jouve & C^e, 1916.

² En magyar Balassfalva, en allemand Blasendorf. Ce serait en français Saint-Blaise.

roumains ont puisé leurs inspirations dans le passé de la cité éternelle où les avait conduits leur foi catholique. C'est la conscience de sa *latinité* qui a valu au peuple roumain une vie vraiment nationale, et cette conscience lui est venue par l'intermédiaire de l'Eglise romaine¹. »

Cette assertion, qui au premier abord semblerait singulière, est justifiée par le volume de M. Sirianu, qui lui-même appartient à cette Eglise uniate. Il est empreint du patriotisme le plus ardent. Et l'auteur expie aujourd'hui le tort de l'avoir publié. Il a commis l'imprudence de rentrer dans sa patrie. Et en attendant les résultats qu'il souhaite et que nous voulons espérer, il languit en prison ; Dieu sait quand il en sortira. Son ouvrage est fièrement dédié « au génie immortel de Rome qui ressuscite dans les âmes des nations latines les vertus ancestrales. » L'auteur certainement compte plus encore sur la Rome italienne que sur la Rome pontificale.

I

Les Roumains de Transylvanie dont M. Sirianu rêve la délivrance forment un total d'environ trois millions et constituent en somme la nationalité dominante de la province. Cette délivrance, ils l'attendaient naturellement des Roumains du royaume et ne pouvaient prévoir les obstacles qu'y mettrait l'incapacité, l'inertie, ou la trahison du gouvernement russe.

L'auteur raconte longuement les épreuves supportées jusqu'à la fin du dix-huitième siècle par les ancêtres de sa race. Ce n'est que sous le règne de Joseph II que commencent à s'élever les revendications de la plèbe

¹ Pendant son séjour à Paris M. Sirianu a dirigé un bureau roumain d'informations politiques et publié en français un Bulletin qui exposait les revendications de ses compatriotes.

roumaine. L'empereur lui-même, las des prétentions de l'aristocratie hongroise, voit avec sympathie les paysans roumains se révolter contre leurs dominateurs. Un chef aventureux appelé Horia, peut-être secrètement soutenu par l'empereur, réunit une armée de 20 000 paysans et le 11 novembre 1785 il présentait à la noblesse hongroise un ultimatum où il invitait les nobles et les propriétaires libres à embrasser l'orthodoxie, — considérée comme le symbole de la nationalité roumaine, — à supprimer les titres de noblesse, à payer les mêmes contributions que le peuple, à liquider les grands domaines, qui seraient répartis entre les paysans. Il ne réussit point à réaliser ce programme ; il fut pris et mis à mort ; mais il avait donné aux Roumains la conscience de leurs droits et de leur existence politique et désormais cette conscience ne négligera aucune occasion de se manifester.

Joseph II, qui avait rêvé de germaniser son empire, fut en réalité un grand excitateur du réveil des nationalités. Un autre excitateur, ce fut la Révolution française.

Une conséquence presque immédiate de la révolution tentée par Horia, ce fut la pétition connue sous le nom de *supplex libellus Valachorum*, présentée en 1791 au successeur de Joseph II, l'empereur Léopold II. Ce document réclamait l'assimilation complète de la situation juridique des Roumains à celle des Magyars, jusque-là nation privilégiée, l'égalité religieuse de la confession orthodoxe avec les autres religions, l'autonomie administrative dans tous les comitats de majorité roumaine, enfin une assemblée nationale composée des représentants laïcs et ecclésiastiques du peuple roumain. Cette assemblée nommerait une commission permanente qui resterait en contact avec la cour de Vienne.

Cette pétition était prématurée. Il n'en fut pas tenu

compte. Les Roumains ne se découragèrent pas et rédigèrent une nouvelle supplique analogue à la première, qui fut portée à Vienne par une députation à la tête de laquelle se trouvaient deux évêques. Mais l'empereur, fort occupé à lutter contre la Révolution française, tenait à ménager les Magyars. La pétition fut encore éliminée. Toutefois on accorda aux Roumains orthodoxes l'accès des fonctions administratives. C'était un premier succès.

En somme, les choses restèrent en état jusqu'à la révolution de 1848. On crut d'abord que cette révolution aurait pour résultat en Hongrie la liberté, l'égalité et la fraternité des nations. Mais les Magyars ne l'entendaient pas ainsi. Le 15 mai, sur l'initiative d'un certain nombre de patriotes, quarante mille Roumains se trouvèrent réunis en plein air auprès de la ville de Blaj¹. Ce champ s'appelle depuis cette époque *Câmpiu Libertății*. L'assemblée était présidée par l'évêque orthodoxe Saguna et l'évêque catholique Lemény. La nation roumaine de Transylvanie déclarait sa volonté de rester fidèle à la dynastie ; mais elle se déclarait nation indépendante et réclamait la liberté politique. Elle demandait au parlement une représentation proportionnelle à son importance numérique, des fonctionnaires roumains dans toutes les branches de l'administration, de la justice et de l'armée, le droit de tenir chaque année une assemblée nationale, la liberté et l'égalité au point de vue religieux, le rétablissement d'un métropolite national, la création d'un synode ecclésiastique composé de délégués du clergé et de représentants laïcs, l'abolition du servage et des corporations, la liberté de réunion et de la presse, l'introduction des cours d'assises, du jury, enfin la création d'une garde nationale et, pour l'armée régulière, l'obliga-

¹ Sur ce nom voyez la note de la p. 185.

tion de donner aux soldats roumains des officiers de leur langue.

L'assemblée élit un comité permanent de 25 membres et constitua deux délégations, dont l'une devait porter à l'empereur ses résolutions et l'autre les soumettre à la diète provinciale de Cluj (Kolozsvar, Klausenbourg). Ces deux délégations n'aboutirent à aucun résultat. La cour n'avait pas encore rompu avec la Hongrie et la Diète était nécessairement hostile aux prétentions roumaines.

II

Cependant le conflit éclate entre Vienne et Pesth. L'Autriche menacée par les Hongrois est obligée de se retourner du côté des nationalités, des Croates, des Slovaques, des Serbes, des Saxons et des Roumains. Le 22 septembre l'empereur adresse à ses peuples de Hongrie un manifeste qui met hors la loi le gouvernement révolutionnaire de Pesth.

Quelques jours après les Roumains de Transylvanie se réunissent de nouveau à Blaj. Cette fois ils sont armés et, comme ils se souviennent de leur origine *romaine*, ils organisent leurs troupes en légions, cohortes et centuries. Ils rêvent de mettre sur pied 180 000 fantassins et 15 000 cavaliers. Le manifeste qu'on adresse à la nation est rédigé en latin et signé *populus romanus*. Mais les armes leur font défaut et Vienne ne réussit point à leur en procurer. Ils sont réduits à une guérilla de montagnes. Ils n'auraient pas sauvé la dynastie si la Russie n'était pas intervenue ; les autorités impériales se montrèrent peu reconnaissantes des services qu'ils avaient voulu leur rendre.

Les troupes roumaines furent licenciées sans un mot

de remerciement. Leur chef Jancou n'avait guère été qu'un condottière sans caractère politique qui ne pouvait parler au nom de sa nation. La direction morale des Roumains de Transylvanie passa aux mains de l'évêque orthodoxe Saguna.

« C'était, dit M. Sirianu un homme instruit, d'une grande intelligence et capable, qui avait une certaine intelligence et des relations dans les milieux influents. Il a rendu de grands services ; il est le véritable promoteur de l'autonomie religieuse des Roumains de Transylvanie ; mais ce n'était pas un chef politique. »

Sous le régime germanisateur du ministre Bach une seule nation fut favorisée en Transylvanie, ce furent les Saxons de langue allemande ; on leur annexa même un certain nombre de Roumains pour les germaniser.

D'autres furent répartis entre des territoires russes (ruthènes), magyars ou serbes. La nation fut en quelque sorte désarticulée. La capitale des Saxons, qu'ils appellent Hermannstadt et que les Roumains appellent Sibiu, devint le siège du gouverneur. En 1850 François-Joseph envoya dans la province un commissaire enquêteur. On lui adjoignit un auxiliaire saxon. Les autres nationalités furent ignorées. Les régiments roumains de la frontière militaire furent liquidés. Les livres et journaux de la Roumanie furent interdits en Transylvanie. C'est ainsi qu'on a procédé depuis en Bosnie-Herzégovine, où toutes les relations intellectuelles avec la Serbie ont été interdites.

En 1865 les Magyars réclamèrent et obtinrent l'annexion de la Transylvanie à la Hongrie ; elle fut représentée désormais à la Diète de Pesth ; mais, sur un total de 377, les Roumains au nombre de deux millions n'avaient que dix-neuf députés.

L'un d'entre eux, Aloys Vlad, eut le courage de prononcer ces paroles qui devraient être l'exergue de la *polyarchie* austro-hongroise : « Je ne suis pas centraliste, car je ne suis pas Allemand ; je ne suis pas dualiste, n'étant pas Hongrois ; mais je suis *fédéraliste*. » Les jours du fédéralisme n'étaient pas encore venus. Deux années plus tard, en 1867, la constitution dualiste consacrait l'union définitive de la Roumanie transylvaine à la Hongrie !

En 1864 l'évêque Saguna avait réussi à obtenir pour son peuple l'autonomie religieuse, l'érection de son évêché en siège métropolitain, et celle de deux évêchés, l'un à Arad, l'autre à Caransebes. L'autonomie religieuse a été pendant de longues années le seul refuge des aspirations nationales. Elle permettait aux Roumains d'avoir, en leur langue, des écoles primaires et secondaires.

Saguna fonda un certain nombre d'écoles. D'autre part, en 1861, fut créée l'Association transylvaine pour la littérature roumaine et l'instruction du peuple roumain. Elle a son siège à Sibiu (Hermannstadt), où elle a organisé un musée roumain. Elle a publié pendant de longues années une revue scientifique et littéraire, *Transylvania*.

III

L'établissement du dualisme, en 1867, renforçait singulièrement la situation des Magyars, peu tolérants par nature et farouches assimilateurs comme les Allemands. La Diète de Transylvanie fut définitivement abolie. Le 7 mars 1867 un député roumain, Macclarric, essaya de prendre à la Diète de Budapest la parole dans sa langue maternelle. Elle lui fut immédiatement retirée et l'em-

pereur-roi rendit une ordonnance spéciale pour interdire l'emploi du roumain au parlement. Les Croates, eux, qui ont un accord spécial avec les Magyars, peuvent, s'ils le veulent, parler dans leur langue maternelle. On sait quel scandale a fait récemment la manifestation d'un député slovaque qui voulait lire un document en sa langue.

Les Hongrois ont publié en 1868 une loi sur les nationalités qui paraît au premier abord assez libérale, mais qui dans la pratique n'est point appliquée, et les nations diverses insuffisamment représentées à la Diète n'ont aucun moyen légal de réclamer avec chances de succès. Depuis cette époque la législation n'a eu qu'un objet : magyariser par tous les moyens possibles les Roumains de Transylvanie. En 1870 la guerre entre l'Allemagne et la France leur donna l'occasion de manifester leurs sentiments antigermaniques. Des Roumains du Banat envoyèrent à Budapest une délégation qui présenta à la Chambre une adresse demandant l'intervention en faveur de la France. Il va de soi que l'assemblée passa à l'ordre du jour. Et au lendemain de la guerre on vit paraître à Budapest une revue allemande qui s'intitulait fièrement : *Die deutsche Wacht an der Donau*¹ et dont la couverture était encadrée aux couleurs du nouvel empire. On sait ce qui s'est passé depuis !

Cependant les Transylvains ne pouvaient ignorer les progrès de la nationalité roumaine dans la principauté voisine. Les succès de la Roumanie dans la campagne de 1877-78, la création d'un royaume indépendant contribuèrent à créer le sentiment d'une Roumanie *irredenta*. Les Magyars y travaillèrent par leur maladresse. En 1879 le ministre Trefort fit promulguer une loi en vertu

¹ La garde allemande du Danube.

de laquelle les instituteurs roumains devaient apprendre le hongrois pour se mettre en état d'enseigner en cette langue dans un délai de six ans. Le but réel de cette loi était de remplacer les instituteurs roumains par des Magyars pur sang.

Pour répondre à ces tendances hostiles les Roumains songèrent à s'organiser. Dans une réunion tenue à Sibiu, le 12 mai 1881, se groupèrent 155 délégués des Roumains de Transylvanie et 52 des comitats hongrois où vivent des Roumains. Ils arrêtèrent un programme du parti national roumain dont les points principaux étaient les suivants :

- 1° Autonomie de la Transylvanie.
- 2° Emploi de la langue roumaine dans l'administration et la justice des comitats habités par les Roumains.
- 3° Nominations de fonctionnaires roumains ou familiers avec la langue roumaine.
- 4° Revision et application sincère de la loi des nationalités promulguée en 1868.
- 5° Autonomie religieuse et culturelle, subventions de l'État aux écoles roumaines.
- 6° Réforme électorale par l'introduction du suffrage universel, ou la rectification du cens.

A ces revendications les Magyars répondirent par la création d'une société de culture magyare en Transylvanie; par l'ouverture d'écoles enfantines magyares que tous les enfants devaient fréquenter à partir de l'âge de trois ans. Les fonctionnaires roumains étaient obligés de magyariser leurs noms et de renoncer à leur nationalité s'ils tenaient à conserver leurs emplois. L'introduction du mariage civil fut un nouvel instrument de magyarisation. Il obligeait les nouveaux mariés à répondre au maire en langue magyare, à inscrire dans la même langue

leurs enfants sur les registres de l'état civil. Au besoin l'empereur-roi François-Joseph intervenait en personne pour magyariser les récalcitrants. Ainsi en 1879, à Szegedin, il faisait à deux évêques roumains des observations peu obligeantes sur le manque de patriotisme hongrois des Roumains, sur la nécessité de pratiquer ce patriotisme et le respect des lois.

La vie intellectuelle et politique des Roumains se concentrait dans le journal *La Tribuna* et recevait de sérieux encouragements d'une société fondée à Bucarest en 1890 sous le titre de *Ligue pour l'unité culturelle de tous les Roumains*.

Au printemps de l'année 1892 les revendications nationales des Roumains et leurs griefs contre les persécutions hongroises furent exposés dans un memorandum qu'une députation nommée *ad hoc* fut chargée d'aller porter à l'empereur. Mais la demande d'audience n'avait point été visée par le ministre hongrois. L'empereur ne reçut pas la députation. En revanche un procès de tendance fut machiné par le gouvernement. Il fut jugé à Cluj (Klausenbourg, Koloszvar). Parmi les accusés figurait le prêtre Lucaciu, qui depuis a passé à Bucarest où il est devenu président de la Ligue culturelle. Dix-neuf personnalités politiques furent condamnées à des peines variant de huit mois à cinq ans de prison. En 1896, à l'occasion du millénaire de la Hongrie, une amnistie générale fut proclamée.

Les électeurs récompensèrent le prêtre Lucaciu en l'envoyant siéger au mois d'août 1897 à la Diète de Budapest. Mais que pouvait un groupe d'une quinzaine de députés contre une majorité de plus de 300 voix résolue à faire à tout prix triompher le magyarisme ? En 1872

Cluj avait été dotée d'une université magyare. Mais les Roumains avaient maintenu leurs positions dans l'enseignement primaire. Ils entretenaient à leurs frais 3279 écoles primaires, dont 1984 appartenaient au rite orthodoxe et 1295 au rite uniате. En 1907, Albert Apponyi, ministre de l'instruction publique, porta un coup mortel à ces institutions en menaçant de fermeture toute école où l'enseignement de la langue magyare serait considéré comme insuffisant. Ces mesures provoquèrent des réclamations qui aboutirent naturellement à des procès et à des condamnations à la prison et à l'amende.

Les condamnés eurent tout le loisir de méditer le fameux brocard :

Extra Hungariam non est vita
Aut, si est, non est ita.

Après l'école l'Eglise, même uniате, était un des plus solides remparts de la nationalité roumaine en Transylvanie. Pour l'affaiblir le gouvernement entreprit de la démembrer. Il créa dans la ville de Hajdu-Docog un évêché nouveau auquel fut attribuée une partie des fidèles de l'Eglise uniate. Le saint-siège eut le tort de donner son assentiment à cette mesure. Il regarde les choses de très haut et ne les voit pas toujours comme elles sont. Le magyar fut déclaré langue rituelle et soixante-quinze paroisses se trouvèrent détachées de l'Eglise uniате roumaine. Les Roumains réclamèrent en vain à Rome, en s'appuyant sur une encyclique de Léon XIII, un pape qui connaissait bien les affaires d'Orient et qui dans une encyclique antérieure avait déclaré l'Eglise roumaine intangible.

IV

Il serait fastidieux d'énumérer tous les incidents de la guerre de chicane que les Magyars durant ces dernières années n'ont cessé de faire à la nationalité roumaine. Contentons-nous de citer quelques chiffres.

Le 9 avril 1903 le journal *La Tribuna* résumait ainsi son bilan : en dix ans il avait payé en amendes et en frais de justice 56 918 couronnes, soit environ 60 000 fr., et il avait encouru des condamnations dont le total se montait à 207 mois, autrement dit dix-sept ans de prison. Les peines subies par l'ensemble des journalistes roumains, dans les vingt dernières années, constituent un total de 107 ans de prison et 268 000 francs d'amendes.

L'ouvrage de M. Sirianu se termine par un chaleureux appel à l'intervention du royaume de Roumanie pour délivrer les frères *irredenti*. On sait dans quelles circonstances s'est produite cette intervention, comment après un brillant début elle s'est trouvée paralysée par la défection soudaine des armées russes, comment la Roumanie elle-même s'est trouvée envahie. Néanmoins il ne semble pas qu'il y ait lieu de désespérer, et les compatriotes de M. Sirianu peuvent se reconforter en méditant la conclusion d'un de ses chapitres :

« La liberté de la Transylvanie roumaine ne sera enfantée que dans les convulsions de la grande guerre des nations européennes. Jusqu'alors les Roumains de la Transylvanie devront encore monter le calvaire et mériter par leurs souffrances, leur martyre, leur patience et leur fidélité à l'idée roumaine la délivrance et la restitution de leurs droits de souveraineté sur la terre de leurs ancêtres, leur légitime héritage. »

LOUIS LEGER.

LA VOCATION DE M^{ME} DUBOIS-DREUZE

INFIRMIÈRE BÉNÉVOLE

— Sophie, réveillez-moi demain à 6 $\frac{1}{4}$ heures.

— Mais, madame, je ne suis jamais descendue à cette heure-là !

— Eh bien, vous descendrez plus tôt, voilà tout !

Et M^{me} Dubois-Dreuzé s'éloigna d'un air digne.

C'était une grosse femme qui approchait majestueusement de la cinquantaine. Son âge se cachait avec peine sous un teint éclatant, mais généralement congestionné, sous un embonpoint que l'on sentait cependant réduit à son minimum, et sous la prestesse un peu raide de ses mouvements. Ses cheveux pourtant conservaient leur teinte artificielle de blonde tirant sur le roux, et elle dissimulait l'empâtement du menton en tenant la tête haute, le cou tendu, dans l'attitude altière d'une girafe paisible.

Elle entra dans le bureau où, confortablement couché dans un large et hospitalier fauteuil de cuir, son mari lisait le *Temps*. Elle ne vit de lui, en entrant, que deux jambes étendues, au-dessus desquelles le journal déplié formait comme un grand paravent. Mais cette feuille du soir avait déjà répandu dans la pièce son odeur saine d'imprimerie fraîche, cette odeur subtile et spéciale qui constitue, avec une impression nette, et un format royal, la supériorité du *Temps* sur les autres journaux.

Avec un bruit de papier froissé, M. Dubois-Dreuzé abaissa le voile, découvrant son visage et son buste.

C'était un petit homme, chétif et mal bâti. Ainsi étendu dans le fauteuil, sa tête ne dépassait pas le dossier. Il avait une barbe en pointe et des moustaches maigres, d'un gris jaunâtre. De petits yeux, un peu clignotants, lui donnaient un air malin de gnome.

Il jeta sur sa femme un regard indifférent, mais non craintif, comme on aurait pu le croire, étant donnée la disproportion de leurs formes.

Il attendait qu'elle parlât, ayant appris à ses dépens l'inutilité et même le danger des interrogations.

Mais, comme M^{me} Dubois-Dreuzé ne disait rien et restait debout devant la cheminée, les sourcils froncés, semblant réfléchir, et que ce silence était lourd de menaces, il dit, en lui tendant le journal pacificateur :

— As-tu vu le communiqué ?

(Depuis la guerre, le communiqué avait si souvent servi de tampon entre eux, que M. Dubois-Dreuzé commençait toujours à en essayer la vertu. Mais, cette fois, l'essai ne réussit pas.)

— J'ai bien le temps de m'occuper du communiqué ! lui fut-il répondu.

Il se passait décidément quelque chose de grave, et M. Dubois-Dreuzé, malgré sa bonne éducation, faillit demander : « Qu'y a-t-il ? » Heureusement il se retint. Seulement, un éclair de curiosité passa dans ses yeux comme une petite flamme.

M^{me} Dubois-Dreuzé l'en récompensa en lui jetant, d'un air magnifique :

— J'entre demain comme infirmière à l'hôpital 364, près de la gare Montparnasse.

— Tiens, tiens, tiens ! fit M. Dubois-Dreuzé, un peu surpris et voulant prendre le temps de se faire une opinion.

Sa femme le foudroya du regard :

— Qu'est-ce que ça veut dire : « Tiens, tiens, tiens ! »

— Mais rien, ma bonne amie. Rien qui puisse te déplaire, en tout cas, fit-il calmement.

Les discussions avec sa femme ne l'effrayaient nullement ; il s'en tirait toujours à son honneur, incapable de se mettre en colère, peu soucieux d'avoir le dernier mot, décidé à le lui laisser. Il ne suscitait certes pas les orages, seulement il les subissait comme on subit quelque chose d'habituel et d'inévitable.

M^{me} Dubois-Dreuzé lui jeta un regard méprisant :

— Je t'ai déjà prié de ne pas m'appeler à tout propos : « Ma bonne amie. »

Puis, comme il ne répliquait pas, elle reprit :

— Oui, j'entre demain matin comme infirmière à l'hôpital 364.

— Allons, tant mieux, si ça te fait plaisir ! dit M. Dubois-Dreuzé conciliant.

De nouveau, sa femme eut une secousse :

— « Plaisir ! plaisir ! » Vraiment ! tu as des mots... Alors tu crois que je fais cela pour mon « plaisir ! » Comme si ça « m'amusait ! » Tu crois que c'est pour se distraire que les femmes passent leurs jours et leurs nuits au chevet des blessés ?

— Non, non !... Mais enfin... tu aurais pu t'occuper autrement : tricoter, coudre. C'est utile aussi.

M. Dubois-Dreuzé disait cela au hasard, comme il aurait dit autre chose ; dans le fond, il lui importait fort peu que sa femme fit ceci ou cela : ce n'était qu'une manière de soutenir la conversation.

— Il faut bien qu'il y ait des bonnes volontés partout, fit M^{me} Dubois-Dreuzé, la tête haute, le cou tendu.

Elle marcha dignement vers le bureau, un meuble d'acajou à serrures dorées situé entre les deux fenêtres. Sous une pile de papiers, elle prit un volume, et, revenant vers son mari auquel elle tendit le livre :

— Tu vois, dit-elle, voilà avec quoi j'ai travaillé depuis longtemps, en cachette.

Elle était tellement fière qu'elle souriait presque amicalement. Il feuilleta un instant le volume.

— Ça a l'air très intéressant, dit-il.

Alors elle expliqua, complaisante :

— Ça, c'est un pansement du bras. Ça, c'est pour le pied. Ça, c'est pour l'aine....

— Ah ! oui, fit M. Dubois-Dreuzé en fermant le livre.

Il était un peu choqué de l'entendre déjà parler si simplement de tout cela ; mais il sentait en même temps qu'il eût été ridicule de le laisser paraître. Il éprouvait non pas de la jalousie, mais quelque chose qui heurtait désagréablement ses habitudes.

Il demeura un instant pensif, les yeux sur le tablier baissé de la cheminée.

M^{me} Dubois-Dreuzé restait debout. Elle avait ouvert de nouveau son livre. Dans le froncement de ses sourcils et l'aminçissement de ses lèvres, on eût pu lire l'effort de son intellect.

Alors M. Dubois-Dreuzé reprit le *Temps*. Il jeta un coup d'œil sur la première page et dit complaisamment, mais tristement :

— Tu as vu ce qui se passe là-bas, en Grèce....

— Non, fit sa femme sans lever les yeux.

— Eh bien ! c'est toujours la même chose !

Et il poussa un profond soupir.

Il ne parlait de la guerre qu'en soupirant, et il tenait à en parler : c'était sa manière d'y participer.

— Sais-tu qui va être furieuse ? dit brusquement M^{me} Dubois-Dreuzé, lui jetant un regard méprisant de juge d'instruction.

— Non.

— C'est Lucie ! lança-t-elle comme un défi.

Son mari ne comprit pas :

— Lucie ?... Pourquoi ?... A cause de la Grèce ?

M^{me} Dubois-Dreuzé haussa les épaules. Elle savait pourtant que son mari manquait de psychologie ; mais, chaque fois qu'elle trouvait l'occasion de le constater, elle en était choquée comme d'une découverte nouvelle.

— Mais non, voyons !

Puis, se penchant un peu vers lui, et scandant les mots comme pour seriner quelque chose à un enfant borné :

— Par-ce que je suis in-fir-mière.

— Mais elle aussi est infirmière, et depuis un an bientôt, hâterda-t-il.

M^{me} Dubois-Dreuzé se redressa :

— Oui, c'est entendu... Mais mon hôpital est un hôpital de grands blessés, tandis que celui de Lucie...

Son mari l'interrompit, réellement surpris :

— Mais... c'est un avantage, les grands blessés ?

— C'est, fit-elle, le regardant cette fois avec le plus profond mépris, sans même se donner la peine de lui fournir d'autres explications, c'est ce qu'il y a de mieux...

Elle avait vraiment la sensation d'un abîme entre eux, d'un abîme sans fond.

Il se contenta de cette réponse, persuadé que c'était évident, mais ne sachant pas pourquoi.

Elle touchait à son but, à un but désiré depuis longtemps déjà. Au début de la guerre, lorsque, autour d'elle, on parlait de blessés, d'infirmières, d'hôpitaux, elle avait frémi au souvenir de l'émotion qu'elle éprouvait lorsqu'il lui arrivait d'assister à quelque accident dans la rue. Elle tenait à sa sensibilité, et il lui semblait que le fait de voir de près tant d'horreurs fût une preuve, au contraire, d'insensibilité.

« Laissons cela à celles qui peuvent, pensait-elle. Moi, je ne pourrais pas, »

Puis, petit à petit, autour d'elle, toutes ses amies y étaient venues, les plus vieilles comme les plus jeunes. Elle avait d'abord résisté à la tentation de les imiter. N'avait-elle pas déclaré : « Moi, je ne pourrais pas », et n'était-elle pas fière de ne pas pouvoir ?

Ce qui l'effrayait peut-être le plus, à ce moment-là, c'était la difficulté matérielle, c'était l'ignorance dans laquelle elle était de toutes ces questions. Mais elle vit bientôt que, au bout de peu de temps, toutes semblaient au courant.

Alors, tout en continuant à dire : « Moi, je ne pourrais pas, je suis trop sensible », elle acheta le *Manuel de l'infirmière-bourpi-*

tailière, travaillant lorsqu'elle était seule, secrètement, comme si elle eût fait quelque chose de honteux.

Puis, un beau jour, elle se décida à faire des démarches pour trouver une place. Elle s'adressa de différents côtés, à des amies pas trop intimes, afin d'éviter les questions et les réflexions, et on venait de lui promettre du travail à cet hôpital 364, près de la gare Montparnasse.

— Nous n'avons ici que de grands blessés, lui avait dit la directrice. Et naturellement il faudra que vous commenciez par des besognes tout à fait sans intérêt.

M^{me} Dubois-Dreuzé avait accepté avec reconnaissance. Devant la réalisation de son désir d'entrer dans un hôpital, et surtout dans un hôpital de grands blessés, elle était prête à tout....

Une idée lui venant subitement, elle alla chercher dans un coin de son panier à ouvrage une bande soigneusement roulée, et elle s'arrêta devant son mari :

— Edouard ! laisse-moi te faire un bandage à la tête. Tu verras comme je sais déjà bien.

M. Dubois-Dreuzé cessa de lire, et, croyant avoir mal entendu, lui fit répéter :

— Hein ! Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

Mais elle était très ferme :

— Laisse-moi te bander la tête, ça durera un instant.

— Mais voyons ! Tu es folle !...

— Non.... Ça me sera très utile, insinua-t-elle. On peut me demander ça, demain matin, et j'aimerais me rendre compte sur une vraie tête.... Je n'ai jamais essayé que sur le bronze du salon.

Devant l'obstination de son mari à refuser énergiquement, elle devint sévère, l'accusant d'égoïsme : comment !... alors qu'elle allait se dévouer, faire cela tous les matins, il ne pouvait pas, lui, se sacrifier un instant ? Il oubliait donc ce qui se passait sur le front, et ce que d'autres supportaient en ce moment ?

Elle n'arriva pas à le convaincre le moins du monde ; mais

les raisons qu'elle invoquait étant de celles auxquelles on ne peut pas répondre, il esuya d'une autre défense :

— Mais j'ai du travail, ce soir : je suis en retard de trois jours pour mes communiqués.

Alors elle fut exceptionnellement conciliante et proposa :

— Eh bien, fais ce que tu as à faire. Et, après, je te ferai ce bandage.

Les choses avaient tourné d'une manière si particulière qu'il ne put refuser.

Il se leva sans hâte.

Son travail consistait à recopier de sa main tous les communiqués français dans un cahier acheté spécialement pour cet usage : c'était encore un pieux hommage qu'il rendait à la bravoure de nos soldats ; c'était encore sa manière de participer à l'action commune.

Il s'assit à son bureau, dont les dimensions imposantes le firent paraître plus petit encore. Et, comme chaque fois qu'il allait se mettre à écrire, il jeta un coup d'œil sur ce que contenait déjà le cahier, sur la quantité de papier déjà noirci.

— Regarde comme ça s'allonge ! observa-t-il.

Cette fois, M^{me} Dubois-Dreuzé, la tête congestionnée, n'entendit pas, penchée qu'elle était sur son pied déchaussé qu'elle bandait. Et la bande blanche montait en spirale autour du mollet énorme que découvrait sa jupe relevée...

Plus tard, quand Sophie vint annoncer que Madame était servie, elle resta un moment effarée devant M. Dubois-Dreuzé qui, la tête tout entourée de bandelettes, semblait infiniment misérable sous la lumière rose de la lampe électrique placée sur la cheminée, tandis que M^{me} Dubois-Dreuzé, à quelques pas, contemplait son œuvre.

II

M. Dubois-Dreuzé errait comme une âme en peine à travers l'appartement. Deux fois déjà, Sophie était venue lui demander si Madame était rentrée, puis s'il fallait attendre Madame pour servir. Il était 1 $\frac{1}{4}$ h., et il n'osait pas déjeuner tout seul, vaguement inquiet, du reste, comme on l'est devant un fait anormal.

La matinée qui venait de s'écouler lui avait semblé interminablement longue. D'abord, ce réveil brusque à 6 $\frac{1}{4}$ h., ces coups frappés à la porte, qui l'avaient fait bondir dans son lit comme s'il eût reçu une décharge électrique :

— Hein ! Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

— Il est 6 $\frac{1}{4}$ h., lui avait-on répondu.

Il n'avait su que dire : « Ah ! oui ! » sans comprendre.

Puis, comme tout rentrait dans le calme, il s'appêtait à se rendormir, croyant presque à un rêve, lorsque sa femme, éveillée elle aussi par le heurt à la porte et le colloque, mais plus lente à s'en rendre compte, comme si le son eût mis plus longtemps à traverser sa masse compacte, sa femme eut un brusque sursaut :

— Edouard !... Quelle heure est-il ?

— 6 $\frac{1}{4}$ h. répondit-il un peu bougon, le nez dans l'oreiller, ne songeant même pas à la coïncidence étrange de ce renseignement qui lui était demandé juste au moment où on venait de le lui apporter d'une manière inopportune.

— Est-ce qu'on a frappé à la porte ?

— Oui, je crois.

Il ne savait plus très bien.

— Tu aurais pu au moins me prévenir.

Et M^{me} Dubois-Dreuzé se leva lourdement.

Alors il avait senti tout à coup la clarté vive de la lampe électrique, à travers ses paupières fermées.

— Eteins, voyons ! avait-il gémi.

Mais sa femme lui avait répondu :

— Tu ne veux pourtant pas que je me lève dans l'obscurité !

— Tu te leves ? (Décidément il ne comprenait plus rien.)
Mais pourquoi ?

Elle retrouva son grand air :

— Eh bien ! Et mon hôpital ?

C'est vrai ! Il l'avait oublié. Alors il essaya de dormir malgré tout, mettant toute son énergie à fermer les yeux. Hélas ! il en mit même tant que cela le réveilla tout à fait.

M^{me} Dubois-Dreuzé, du reste, se levait sans précautions : ce qu'elle faisait, d'autres pouvaient bien le faire !

Son mari essaya une protestation :

— Tu pourrais finir de t'habiller dans le cabinet de toilette.

Elle fut ironique :

— Ah ! tu es bien à plaindre ! Tu es là au chaud, dans ton lit. Tu vas pouvoir dormir toute la matinée....

Alors, il s'était résigné, du moins en apparence, entrevoyant avec joie le moment où elle serait partie et où, en effet, il pourrait fermer de nouveau les yeux, dans une obscurité bienfaisante.

Mais, quand elle eut fait claquer la porte derrière elle, le sommeil était parti, et si grand fut le dépit qu'il éprouva de ne pouvoir dormir, de ne pouvoir profiter de la bonne occasion, que même son plaisir de rester au lit en fut gâté. Aussi la matinée lui sembla-t-elle interminable.

Ayant vendu sa fabrique de papier à cigarettes, un an avant la guerre, il n'avait rien à faire : il menait l'existence désœuvrée d'un bourgeois retiré des affaires, et d'ordinaire il ne s'apercevait pas des heures qui passaient.

Ce jour-là, vers le milieu de la matinée, la cuisinière vint lui demander si Madame avait donné des ordres pour les repas. Non, il n'avait entendu parler de rien. Et, comme cette fille restait là, plantée devant lui, à attendre qu'il décidât quelque

chose, il se sentit tellement intimidé sous ce regard en apparence si complètement indifférent à tout, qu'aucune idée ne lui vint. A ce moment-là, il aurait préféré jeûner toute la journée plutôt que d'avoir à suggérer tel ou tel plat.

— Faites ce que vous voudrez, avait-il fini par dire bravement.

Puis, quand elle avait été partie, il était resté surpris de ce qu'un menu fût une chose si compliquée, lui qui avait toujours pensé le contraire.

Enfin, à 1 h. 35, M^{me} Dubois-Dreuzé rentra, encore rouge, affairée, apportant dans cet intérieur engourdi le tourbillonnement de son activité maintenant inutile. Elle allait, venait, fermait les fenêtres avec bruit, appelant la femme de chambre d'un bout de l'appartement à l'autre :

— Sophie ! donnez-moi de l'eau chaude.... Vous pouvez servir.

Et elle se laissa tomber à table avec la lourdeur pesante de la tâche accomplie.

M. Dubois-Dreuzé, effondré en face d'elle, insinua timidement :

— Il est tard, tu sais.

Elle se contenta de répondre d'un air détaché :

— Impossible de rentrer plus tôt.

Ils mangèrent un moment en silence.

Puis elle dit :

— Tu ne peux t'imaginer le travail qu'il y a dans une salle comme la nôtre. Je ne me suis pas reposée une minute.... Mais c'est si intéressant !...

Songeant surtout au rôle qu'il avait joué la veille, M. Dubois-Dreuzé demanda :

— As-tu fait des bandages de la tête ?

Elle fronça les sourcils :

— Non : pas la première fois, j'ai aidé seulement. (Elle n'avouait pas qu'elle n'avait fait toute la matinée que nettoyer des cuvettes et des bassins.)

Puis, au bout d'un moment, elle ajouta :

— Oh ! j'ai beaucoup de chance, il n'y a comme infirmières que des dames tout à fait du monde. Notre infirmière-major est une marquise, et il y a dans une salle une M^{me} de la Ferrandière : un nom connu, n'est-ce pas ?

— Oh ! certainement, fit M. Dubois-Dreuzé qui ne le connaissait pas du tout, mais ne voulait pas avouer son ignorance.

Au moment où on leur servait le café, on sonna.

— Qui peut venir à cette heure ?

C'était M^{me} Charavin, la cousine de M. Dubois-Dreuzé, cette Lucie dont M^{me} Dubois-Dreuzé avait escompté la veillée le dépit et la jalousie.

Elle entra en intime dans la salle à manger.

Au contraire de sa cousine, elle était étirée et amincie comme un légume oublié au fond d'un panier. Elle avait été jolie, mais la finesse de traits qu'elle avait eue autrefois s'était étriquée, rétrécie, et son visage avait maintenant quelque chose de fermé, de pincé, qu'accentuait encore sa façon un peu sèche de parler, une façon de vous lancer les mots à la tête comme des projectiles.

— Comment ? vous êtes encore à table !

— Oui : je suis rentrée tard de l'hôpital, dit M^{me} Dubois-Dreuzé avec la modestie du triomphe qu'elle pressentait.

M^{me} Charavin n'entendit pas.

— Vous ne déjeunez pas si tard, d'habitude.

Alors M^{me} Dubois-Dreuzé reprit plus haut, avec moins de modestie :

— Oui, je suis rentrée tard de mon hôpital.

M^{me} Charavin se retourna brusquement :

— Tu vas donc à l'hôpital ?

— Oui, fit M^{me} Dubois-Dreuzé, si satisfaite que ses mentons s'étaient en éventail.

— Mais depuis quand ? questionna M^{me} Charavin, prête déjà à s'offenser de ce mystère. Tu ne m'avais rien dit.

Sentant la situation un peu tendue et délicate entre les deux femmes, M. Dubois-Dreuzé s'était raised, et, les yeux baissés, tournait sa cuiller dans sa tasse de café.

— Depuis ce matin, répondit M^{me} Dubois-Dreuzé, la conscience tranquille.

Ainsi c'était tout récent, et la cousine put prendre un air aimable, l'air protecteur de quelqu'un qui a fait ses preuves et qui a affaire à une novice.

— Ah ! c'est bien intéressant, dit M^{me} Dubois-Dreuzé.

— Quand tu y seras depuis un an, comme moi, nous verrons ce que tu diras, fit sa cousine avec l'air impérieux de la personne qui en sait long, mais ne veut pas parler. C'était la première fois qu'elle laissait entrevoir que la médaille avait un revers : jusqu'à présent, elle n'avait jamais fait miroiter que des tableaux séduisants sous les yeux envieux de M^{me} Dubois-Dreuzé.

Celle-ci était trop contente pour en faire la remarque. Son triomphe lui donnait une bonne humeur inaccoutumée :

— Justement je voulais te demander où tu achètes tes blouses : là-bas, elles en ont toutes de décolletées ; j'étais seule à en avoir une montante. C'est désagréable, de ne pas être comme tout le monde.

— Oh ! moi, je les fais faire sur mesure : celles qu'on achète toutes faites ne vont jamais ; on a l'air d'être dans un sac.

— C'est vrai, tu as raison.

Puis, après un moment de silence, elle ajouta :

— Je trouve que les questions de toilette ont leur importance là comme ailleurs. C'est vraiment une charité d'essayer de donner à ces malheureux une vision de beauté et d'élégance qui ne peut qu'adoucir leurs souffrances.

— Naturellement, fit M^{me} Charavin : ils y sont très sensibles.

— C'est de la pieuse coquetterie, conclut M^{me} Dubois-Dreuzé en souriant.

— Je n'aurais jamais pensé que cela eût de l'importance, hasarda M. Dubois-Dreuzé.

Mais sa cousine lui lança un coup d'œil méprisant, un de ses coups d'œil d'autrefois :

— Il n'y a que les femmes pour avoir de la délicatesse, dit-elle.

Et tous trois se levèrent.

En passant dans le bureau, M. Dubois-Dreuzé demanda :

— Et Georges, que dit-il ?

Georges Charavin, ayant fait ses périodes d'officier de réserve, avait été mobilisé comme capitaine dans un état-major aux environs de Versailles. Ses fonctions et son uniforme lui donnaient le plus grand prestige auprès de ses amis qui, presque tous, comme M. Dubois-Dreuzé, assistaient en spectateurs à la grande affaire.

M^{me} Charavin prit un air confidentiel et important ; elle fronça les sourcils :

— On prépare une grande offensive, et on est à peu près sûr, dans les milieux bien informés, qu'elle aura un résultat décisif.

— Mais qu'appellez-vous un résultat décisif ? fit M. Dubois-Dreuzé en hochant la tête.

Il était pessimiste en face des optimistes, mais devenait optimiste vis-à-vis des pessimistes.

M^{me} Charavin releva la tête. Elle avait l'air martial et prête à tout :

— Mais... la libération du territoire.

— Nous n'y sommes pas encore, fit M. Dubois-Dreuzé, le front barré d'une ride soucieuse.

Alors sa femme s'emporta. Elle ne pouvait supporter un tel manque de confiance. Le moindre doute émis au sujet d'une victoire prompte et complète la révoltait comme un attentat au devoir de patriotisme :

— Comment peux-tu parler ainsi ? Tu n'en sais pas plus long qu'un autre, et tu te permets de décourager tout le monde ? On n'a pas le droit de faire cela : c'est honteux !

— Mais je ne parle pas en public : nous sommes entre nous, dit doucement son mari.

Elle reprit :

— Eh bien ! Chacun a besoin de tout son courage.

Il essaya encore :

— Mais c'est mon opinion... je n'ai pas la prétention....

Elle se redressa, magnifique d'indignation, et conclut :

— Quand on a une opinion comme celle-là, on la garde pour soi.

Puis, se retournant vers sa cousine qui assistait muette et indifférente à ce débat :

— Assieds-toi un moment.... Tu n'es pas pressée ?

— Si.... J'ai des courses à faire.

— Moi aussi, j'ai des courses. Mais nous sortirons un peu plus tard.... Nous avons bien gagné un peu de repos.

Et M^{me} Dubois-Dreuzé sourit avec satisfaction.

— C'est vrai !

Toutes deux s'assirent dans de confortables fauteuils. Il faisait bon dans la pièce chauffée par une bouche de calorifère. Un pâle et dernier rayon de soleil effleurait quelques meubles et un coin du tapis.

Il y eut un silence pendant lequel on n'entendit que le grincement de la plume de M. Dubois-Dreuzé occupé à recopier dans son cahier le communiqué du matin.

A voix presque basse, comme pour une confidence, M^{me} Dubois-Dreuzé commença :

— Il y en avait un, ce matin, dans ma salle....

Mais on frappa à la porte.

— Entrez !

Sophie entra, portant un carton :

— Madame, c'est la lingère avec la chemise de nuit.

M^{me} Dubois-Dreuzé se redressa un peu dans son fauteuil :

— Enfin ! Ce n'est vraiment pas malheureux ! Voilà une semaine qu'elle me l'a promise.... Vous pouvez poser le carton.

Sophie continuait à attendre.

— Elle demande si Madame peut la payer. Elle a été malade ; elle dit qu'elle a beaucoup de peine et que....

M^{me} Dubois-Dreuzé s'indigna :

— Comment ! Après m'avoir fait attendre, elle ose demander à être payée tout de suite ! ! Mais c'est le monde renversé. Dites-lui qu'elle a encore de la chance que je ne la renvoie pas avec son carton et sa chemise, pour lui apprendre.... Enfin, c'est vrai....

Et elle se tourna vers sa cousine, cherchant une approbation. M^{me} Charavin hochait la tête, en effet, en signe d'assentiment.

Sophie espérait encore :

— Elle dit qu'une autre fois....

— Eh bien ! une autre fois, moi aussi, je verrai. Allons ! ne la faites pas attendre !...

Et, quand la porte se fut refermée, elle regarda sa cousine :

— Remarque que je n'en ai pas besoin, de cette chemise, je n'attends pas après !... Et les six francs de façon, ça m'est aussi facile de les lui donner que de ne pas les lui donner... Mais c'est pour le principe : quand on est trop bon avec les gens... après, ils se moquent de vous.

— Evidemment, fit M^{me} Chavarin sans penser à ce qu'elle disait, parce que le prix l'avait frappée.

— Six francs, c'est pour rien, dit-elle.

Alors M^{me} Dubois-Dreuzé retrouva sa sérénité et sa bonne humeur :

— Oui, c'est pour rien. Surtout que tu vas voir comme c'est commode.

Et elle commença à défaire le paquet.

Ni l'une ni l'autre n'avait remarqué que M. Dubois-Dreuzé avait quitté la pièce à la suite de la femme de chambre.

Tout incapable qu'il fût de grands dévouements et d'actes héroïques, il était peu insensible à l'infortune. L'évocation de tristesses, de misères, même non suscitées par la guerre, le gênait comme le gênait une tache sur un vêtement propre.

— Voilà de l'argent : payez cette femme, avait-il dit.

Et, plus timidement, il avait ajouté :

— Je m'arrangerai avec Madame !

Quand il rentra dans le bureau, ces dames continuaient à examiner la chemise étendue devant elles.

— Tu me donneras l'adresse. Ça peut vraiment rendre service, disait M^{me} Charavin.

— Certainement, répondit M^{me} Dubois-Dreuzé ; seulement ne la répands pas trop : elle augmenterait ses prix.

Et elle se sourirent avec sympathie et bonne humeur.

III

Tous les matins, c'étaient les mêmes levers hâtifs, les mêmes départs précipités. De plus en plus précipités même, car M^{me} Dubois-Dreuzé s'apercevait chaque jour qu'elle pouvait gagner quelques minutes de sommeil en se faisant davantage aider par les autres.

Sophie avait d'abord protesté contre tant de matinalité, mais sa maîtresse lui avait répondu avec une indignation froide et noble :

— Ce que je fais sans y être contrainte, vous pouvez bien le faire, puisque je vous le commande.

Sophie s'était pliée parce que, à cette époque de l'année, elle savait combien il est difficile de trouver des places. D'ailleurs, tout compte fait, à part l'ennui de descendre d'aussi bonne heure, elle était bien obligée d'avouer que ce nouveau régime, avec l'absence de M^{me} Dubois-Dreuzé pendant toute la matinée, ne présentait que des avantages : un petit coup de balai par-ci par-là, un petit coup de plumeau à droite, un petit coup de flanelle à gauche, un lit retapé à la hâte, et elle avait tout loisir de remonter dans sa chambre et de se reposer dans le calme, ou de faire autre chose.

La cuisinière était moins satisfaite, car Madame lui lançait un menu à la hâte, le matin, en s'en allant, et ce menu était souvent incomplet ou incompréhensible. Et puis il fallait tenir le déjeuner au chaud de façon à ce qu'il restât encore mangeable à l'heure tardive du retour de M^{me} Dubois-Dreuzé.

Ces difficultés avaient pourtant leurs compensations : en rentrant du marché, il n'y avait plus à craindre de voir Madame fouiller le panier, soupeser les sacs, flâner la marchandise. Le métier devenait facile : plus de contrôle, et, à chaque observation, il était loisible de répondre :

— Madame sait bien que tout augmente.

M. Dubois-Dreuzé, de son côté, s'était résigné à être réveillé prématurément : il suivait d'un œil somnolent tous les préparatifs du départ, comme on regarde un spectacle dont on connaît tous les détails : les choses étaient assez réglées pour qu'il n'en éprouvât aucune impatience ; il savait que, dans un temps déterminé, tout serait fini. Et il attendait ce moment. C'était même lui qui avait la mission de verser le café et le lait dans la tasse de sa femme et de lui beurrer ses tartines, mission dont il s'acquittait sans maugréer, tant il s'estimait heureux de rester au lit, tandis qu'elle se levait.

« Quand je pense, se disait-il, que, pendant plus de trente ans, c'est moi qui suis parti ainsi tous les matins pendant qu'Eugénie restait confortablement au lit ! Il est bien juste que ce soit maintenant elle qui parte, et moi qui reste. »

Et sa jouissance s'avivait à cette comparaison.

Quant à sa femme, elle continuait à vivre dans la félicité, jouissant d'accomplir quotidiennement le sacrifice de ses petites aises. « N'est-il pas honteux de se droloter, quand la souffrance s'est abattue sur le monde ? » Elle avait même renoncé à ce qu'elle appelait ses raffinements de propreté. Il lui suffisait de rester fidèle à ses habitudes d'élégance. « Ces pauvres diables y sont tellement sensibles ! » Et, si elle abrégait sa toilette, au réveil, pour sortir du lit un peu plus tard, elle emportait sa houpette, son poudroir, ses bâtons de bleu. Et elle trouvait bien le temps d'accentuer ses veines ou de raviver ses cheveux, entre une course à la pharmacie et un balayage de la salle.

Car elle était restée chargée de ces basses besognes. Elle avait même fini par se complaire dans leur humilité. Qu'importe de s'abaisser à des fonctions de cette sorte si on se rehausse par la

façon dont on s'en acquitte? Il suffit d'apporter de l'intelligence et de la bonté. L'impérieuse M^{me} Dubois-Dreuzé se faisait douce et insinuante, en donnant quelques soins à ses malades, et elle accompagnait ce geste de paroles amicales :

— Ne vous pressez pas, mon ami. Nous avons le temps.

Elle ajoutait, en souriant, avec esprit :

— Nous ne prenons pas le train, n'est-ce pas?

Puis, ayant su trouver des brancardiers de bonne volonté, elle se déchargea sur eux des corvées répugnantes qui n'avaient pas tardé à l'écœurer, ayant perdu le charme sympathique de la nouveauté en même temps que le prestige et la poésie du dévouement. Elle avait fini par trouver que c'était de la sale besogne, tout simplement, dont un vulgaire manœuvre pouvait s'acquitter tout aussi bien qu'une femme du monde. C'était son affaire, à lui, plus que son affaire, à elle. Ce qui en une femme comme elle ne pouvait être remplacé, c'était l'intelligence, les bonnes manières, la sollicitude affectueuse. Le premier venu n'a pas les intentions délicates d'une personne bien élevée.

Donc, M^{me} Dubois-Dreuzé avait compris que son devoir était surtout de consoler les infortunés qu'elle avait dans sa salle, de leur témoigner de l'intérêt, en leur faisant raconter les incidents de la campagne, en leur demandant « comment c'était arrivé », en leur parlant de leur famille, de leurs affaires. Elle se spécialisa dans la conversation : c'était son fort. Elle se fit la confidente de ses blessés, et ils lui en furent reconnaissants. Ils se soulageaient par des récits aussi copieux que le permettait sa loquacité. D'ailleurs, il lui était toujours facile de leur couper la parole :

— Vous vous excitez, ça ne vaut rien. Ecoutez-moi plutôt.

Il est vrai que ses récits tournaient toujours dans le même cercle, et qu'elle avait grand'peine, en lisant les journaux, à y trouver quelque sujet de causerie qui pût varier son répertoire. Elle finit par se lasser de son propre bavardage et de colporter de lit en lit les mêmes récits dont elle n'arrivait pas à modifier la forme.

Elle se résigna donc à laisser les blessés dérouler leurs explications verbales de paysans incultes ou d'ouvriers prolifiques. Elle les écoutait d'une oreille distraite, si bien qu'elle confondait un peu tout ce qu'elle entendait, et qu'elle ne savait jamais au juste si le n° 21 était veuf, ou divorcé, ou célibataire, ni si son voisin était tisserand ou boucher. Aussi, après quelques erreurs de ce genre sur l'état civil, ou la famille, ou la profession, elle prit le parti de s'enfermer dans les généralités, se bornant à poser des questions vagues, simplement pour montrer qu'elle s'intéressait à ce qu'on lui avait dit.

Du reste, elle agissait moins par bonté que pour se persuader qu'elle était bonne, et pour le persuader aux autres. Elle savourait son abnégation et sa qualité de cœur. Elle se sentait aimée. Les illustrés qu'elle apportait, les gâteries dont elle régalaît de temps en temps ses « chers petits », les cigarettes qu'elle leur offrait, quand le médecin le permettait, la complaisance avec laquelle elle s'asseyait à leur chevet, hochant majestueusement la tête à leurs récits, sa bonne face rouge sous la blancheur de la coiffe, au-dessus de la blancheur de la blouse, l'avaient rendue sympathique à tout l'hôpital. Elle redressait les oreillers avec une gravité affectueuse, tendait gentiment sa montre à ceux qui demandaient l'heure, versait soigneusement la tisane dans les tasses. Et ces menus soins flattaient d'autant plus qu'elle était imposante et qu'on lui savait gré de descendre de son piédestal pour s'occuper d'aussi menus détails.

Quelque chose pourtant gâtait son bonheur. Elle redoutait les questions sur le rôle qu'elle jouait. Non de son mari, certes. L'excellent M. Dubois-Dreuzé savait qu'il n'avait rien à gagner à interroger sa femme. Il en avait perdu l'habitude. Il amorçait les réponses : voilà tout. Il n'aurait pas dit :

— Fais-tu à l'hôpital quelque chose d'intéressant ?

Il se contentait de :

— Ah ! ce que tu fais doit être bien intéressant !

C'était laisser à la partie adverse de décider si elle esquivait l'observation ou si elle la relèverait. Suivant les circons-

tances, d'après son humeur, elle donnait satisfaction ou non à la curiosité discrète de son mari.

Combien plus redoutable n'était pas la cousine Charavin ! Ah ! de celle-là, il fallait s'attendre, lorsqu'on se verrait, à un interrogatoire serré. Heureusement, ces dames ne se voyaient guère, étant retenues chacune par son service, et n'ayant pas leurs heures de liberté au même moment. Pourtant, M^{me} Charavin était venue plusieurs fois. C'était évidemment pour écraser l'infirmière novice sous le poids de sa supériorité. La novice avait flairé le danger. Elle s'était arrangée de façon à éviter les visites de la chère Lucie, qu'elle espérait bien avoir découragée. Mais on pouvait s'attendre à tout de la part d'une femme aussi tenace. M^{me} Dubois-Dreuzé sentait qu'un jour viendrait où elle serait mise sur la sellette, où elle aurait à répondre à des questions précises, à avouer qu'elle n'avait pas été admise à l'honneur de faire même un bandage. Cela, d'ailleurs, il était possible que Lucie le sût. Elle a de la malice, cette grande fouine. Elle a pu se renseigner. On ne pourra rien lui cacher.

IV

L'événement prévu ne se réalisa pas. On n'eut pas l'occasion de revoir M^{me} Charavin.

Mais un événement imprévu se produisit.

— Ah ! elle est forte, celle-là !

En entendant sa femme exhaler sa colère en ces termes, l'ancien fabricant de papier à cigarettes comprit qu'il ne pouvait se dispenser, cette fois, de demander pourquoi.

— Pourquoi ? Je te le donnerais en cent, je te le donnerais en mille, je parie que tu ne devinerais pas. Les brancardiers refusent le service. Entends-tu ? (Et elle scanda ses mots : Les bran-car-diers.)

— Ah ! ils refusent le service.

— Oui, ils se sont donné le mot. Et, tu sais, il y en a qui m'aidaient pour de petites choses, qui apportaient les plats, qui vidaient les cuvettes, etc., etc....

— Oul, tu m'as dit : Granlieu et Sérét. Mais tu étais très contente d'eux.

— Très contente. Et eux aussi ils étaient contents de moi. Je leur faisais de petits cadeaux de temps en temps. Malheureusement, les camarades leur ont monté le cou. Ils ne veulent plus rien savoir. Ah ! c'est une jolie engeance !

— Il doit y avoir un moyen de les forcer.

— Dame ! si on avait de la poigne... Dans les autres hôpitaux, on exige d'eux ce qu'ils faisaient au « 364 » par complaisance. Malheureusement, notre directrice est trop bonne avec eux : elle les a laissés prendre un mauvais pli. Il n'y a rien à faire....

— C'est écœurant.

— C'est dégoûtant. Il va falloir que je fasse un tas de choses....

Elle balaya la voix, et son mari ne put entendre la fin de la phrase.

Le dîner s'acheva dans le silence. Et, comme pour respecter ce silence, ce fut d'une voix très douce, d'une voix inaccoutumée, que M^{me} Dubois-Dreuzé après le dessert, murmura :

— Ah ! une idée....

Elle parlait si bas, ou la lecture du *Temps* captivait tellement M. Dubois-Dreuzé, qu'il n'entendit pas. A moins qu'il fût comme s'il n'entendait pas. Aussi reprit-elle, avec plus de force, mais toujours avec une câlinerie insolite :

— Dis donc, Edouard, il vient de me venir une idée, une drôle d'idée.

— Ah !

— Si tu te faisais brancardier au « 364 » ?

Le *Temps* s'abattit avec une espèce de plainte, tant la secousse avait été brusque, et il démasqua un visage atone, un visage avec les yeux vides qu'on a lorsqu'on se demande si votre interlocuteur se moque de vous, supposition toujours désagréable et déconcertante.

— Allons donc ! eut-il l'air de dire

— Pourquoi pas ?

— Mais, ma bonne amie, tu n'y songes pas.

Elle ne releva pas le : « Ma bonne amie », tant elle était décidée à l'indulgence. Elle se montra diplomate :

— Mais si, j'y songe. Je sais combien tu désires te rendre utile, pendant cette guerre. Tu es bien portant. Tu es encore jeune. On parle de la mobilisation civile. Tu risques d'être pris et envoyé je ne sais où, pour faire je ne sais quel service. Si tu t'engages, — tu sais les engagements spéciaux, — on a le choix. Tu t'engagerais au « 364 ». Nous serions ensemble. Je te mettrais au courant. Tout le monde t'accueillerait bien. On me connaît, on est très gentil pour moi. On serait bien aise d'avoir enfin un brancardier comme il faut. M^{me} de la Ferrandière disait l'autre jour : « On devrait bien trouver des hommes du monde qui ne peuvent aller au front et qui ne demandent qu'à se dévouer. » Je n'y avais pas réfléchi sur le moment ; mais je viens d'y songer. Ce serait tout à fait ton affaire. Tout le monde te facilitera les choses. Et tu pourras m'aider.

La barbiche trembla. M^{me} Dubois-Dreuzé s'en aperçut :

— Qu'y a-t-il ? Allons !... Parle....

— Je ne dis pas non. Mais....

— Mais quoi ?

— Mais... mes communiqués.

— Eh bien ! je te les ferai, naturellement.

Dans le vocabulaire de M^{me} Dubois-Dreuzé, le verbe *faire* occupait une place tout à fait à part. Il prenait de nombreuses acceptions, très variées, et pourtant très précises. Sophie devait *faire* les chambres à fond, *faire* les lits, *faire* l'argenterie. La cuisinière *faisait* les chaussures ; elle *faisait* aussi la cuisine, elle *faisait* des petits pois. M^{me} Dubois-Dreuzé reprochait à son mari de ne s'être pas bien *fait* la barbe, et elle confiait à ses intimes qu'elle se *faisait faire* les mains tous les quinze jours.

(Etrange anomalie ! Elle avait résisté à la mode introduite par les médecins qui déclarent : « Mon client *fait* de la température, il *fait* de la congestion. » Elle persistait à employer les expressions d'autrefois : *avoir* de la fièvre, *avoir* une fluxion de poitrine.)

Ici, l'expression « faire les communiqués » signifiait : les recopier.

Pas un instant M. Dubois-Dreuzé ne s'y était mépris ; mais une hésitation de sa barbiche laissa voir qu'il goûtait médiocrement la proposition.

Il se représentait son travail continué par une main autre que la sienne. Il voyait une grande écriture, irrégulière et fantaisiste, impérieuse et congestionnée, succéder à sa calligraphie proprette et soignée.

Quand l'orthographe d'un mot l'embarrassait, lui, il cherchait dans le dictionnaire. A la vérité, il n'avait pas trouvé comment s'écrivait le pluriel de « lance-bombe », mais il avait vu qu'il ne faut pas d'accent circonflexe sur « zone. » Or il savait que sa femme ne s'embarrasserait pas de ces scrupules, qu'elle en prenait à son aise avec la syntaxe ; l'accord du participe ou le redoublement de certaines lettres lui étaient des pièges auxquels elle se laissait prendre facilement, étant d'une nature impétueuse et se souciant peu d'aussi infimes détails.

Comme cette impétuosité ne l'empêchait point d'avoir de la finesse, elle se garda bien d'insister, préférant laisser le temps accomplir son œuvre.

La bonne pâte qu'était M. Dubois-Dreuzé finit, en effet, par s'amolir à la pensée des services qu'il y avait à rendre.

S'il n'était pas de ceux qui se font des idées, il était de ceux qui s'éprennent des idées qu'on leur présente toutes faites. La suggestion qu'il avait subie le travailla.

Il se mit à se reprocher de n'avoir pas donné une forme assez active, pour ainsi dire, au sentiment patriotique qu'il y avait en lui. S'il lui fallait sacrifier la tenue de son cher carnet, eh bien ! il consentirait à ce sacrifice en face de la grandeur des événements. Puisqu'il tenait à se rendre utile, la seule question était de savoir s'il l'était davantage en enregistrant les fastes de la guerre, en tenant un livre d'or de l'armée, ou en se livrant à des occupations peu reluisantes et moins agréables.

Il ne se dissimulait pas ce qu'elles avaient de bas et de pénible. Mais n'était-ce pas une raison de plus pour les accepter ?

Ne serait-ce pas céder à de l'égoïsme que de se dérober à des corvées? Après tout, sa femme s'en était bien acquittée.

— Eh bien! c'est entendu, se décida-t-il à dire un jour. Mène-moi à ton hôpital, que je m'entende avec la directrice.

Et ils y allèrent, et l'affaire fut conclue.

Pendant les formalités du recrutement et de l'incorporation, avec tout ce qui s'ensuit : les séances au magasin d'habillement, la distribution du linge, des chaussures, des objets d'équipement, l'essayage et l'ajustage de la tenue, M^{me} Dubois-Dreuzé faisait des réflexions qui auraient dû lui être venues plus tôt. Comme toujours, elle avait cédé à l'ardeur de son tempérament, à un mouvement d'irritation, — la colère est de mauvais conseil, — à un peu de jalousie inconsciente : il lui déplaisait, sans qu'elle s'en rendit compte, que son mari restât tranquille, les bras croisés, alors qu'elle se donnait tant de mal, elle !

Mais la pensée lui vint de ce qu'il éprouverait en la voyant dans l'exercice de ses modestes fonctions, en constatant la petite place qu'elle occupait dans l'hôpital. Elle ne pouvait se dissimuler qu'elle y était à la fois très populaire et un peu dédaignée, comme ces vieux meubles de famille qu'on regarde avec quelque attendrissement, mais dont on ne se sert pas. Sans bien analyser les sentiments dont elle était l'objet, elle avait vaguement conscience de l'insignifiance de son rôle. Elle n'était guère qu'une simple dame de service, et son rang social faisait seul pardonner son inutilité. Que dirait son mari s'il venait à savoir — et comment aurait-il pu l'ignorer, la voyant à l'œuvre? — qu'elle ne remplissait aucune fonction importante? Allait-elle donc s'exposer à descendre du piédestal que lui avaient dressé la majesté de ses attitudes et l'autoritarisme de ses propos?

Heureusement, elle eut alors le souci de ce que sa maison risquait de devenir, maintenant qu'il allait n'y avoir plus personne pour la diriger. Déjà, depuis qu'elle avait dû en laisser la surveillance à son mari, la valetaille en prenait à son aise. La femme de chambre « se dérangeait. » L'appartement était « fait »

à la diable. Mais c'était la cuisinière, surtout, qui avait besoin d'être « remise au pas. » Elle dépensait d'une façon extravagante, sous prétexte que tout renchérisait. Comment savoir si elle ne surfaisait pas les prix ? Impossible d'aller au marché, de passer chez les fournisseurs, comme il l'aurait fallu. L'économe de l'hôpital avait bien été consultée ; mais elle s'approvisionnait aux Halles et ne connaissait que les cours de la vente en gros.

— Les achats vont encore devenir de plus en plus difficiles. On va taxer le pain, le sucre, un tas de choses. Cette fille ne pourra pas s'en tirer, si on ne s'en occupe pas.

A cette remarque, que M^{me} Dubois-Dreuzé fit à son mari, la veille du jour où il allait prendre son service, la réponse s'imposait :

— Je ne peux pourtant pas m'en occuper.

— Oh ! naturellement. D'ailleurs, tu ne saurais pas, reprit-elle.

— Tu as raison : je n'ai jamais eu le goût de ces choses-là.

— En ce moment surtout, c'est particulièrement peu commode.

(Il se rappela l'embarras qu'il avait éprouvé lorsqu'il avait dû, lors de l'entrée de sa femme au « 364 », commander les repas.)

— Il va donc encore falloir que je me dévoue, dit-elle en poussant un soupir qui ébranla la masse gélatineuse de sa personne et gonfla ses mentons superposés.

— Oh !

Ce « oh ! » qu'il poussa était un « oh ! » vague, un « oh ! » de surprise, mais de surprise indifférente ; il était étonné, mais ne comprenait pas.

Elle s'en aperçut.

— Certainement, expliqua-t-elle. Nous ne pouvons pas laisser dilapider notre fortune. Au train dont Catherine fait marcher les choses, elle nous mettra sur le pavé !...

— Tu exagères bien un peu....

— Naturellement ; c'est une simple manière de parler. Mais tu sais combien je déteste qu'on gaspille. Il m'est bien égal de

dépenser, puisque nous n'avons pas d'enfant. Seulement, que ce ne soit pas Catherine qui en profite. Ah ! si c'était pour la défense nationale !... Ou si, seulement, elle nous nourrissait bien... Mais, depuis quelque temps, — je ne sais pas si tu l'as remarqué, — elle ne nous fait manger que des horreurs... Dépense pour dépense, je trouve qu'il vaudrait mieux en faire profiter les réfugiés des pays envahis...

— Ou les Serbes...

— Ou les mutilés...

— Ou les prisonniers de guerre.

— Il ne manque pas d'œuvres, en dehors de celles auxquelles nous donnons déjà de l'argent....

— Parfaitement.

— Alors, j'ai pris un grand parti.

— Tu as bien fait.

— Je suis contente que tu m'approuves... Eh bien ! je quitte le « 364. »

— Ah bah !

— Parfaitement... Tu sais combien j'y tenais, à cet hôpital, combien j'ai étudié pour y être admise, combien j'étais fière d'y être, de faire mon devoir de bonne Française... Ah !... j'ai eu le cœur bien gros en envoyant ma démission.

— Ta démission !... Comment ? Déjà !...

— Oui, aujourd'hui... Je n'ai pas voulu te le dire pour ne pas te faire de peine... C'est cet après-midi que j'ai fait mes adieux à ces dames et à mes pauvres petits... Et je leur ai offert du champagne, — à ceux à qui c'est permis, bien entendu, — de la tisane de champagne : c'est meilleur pour la santé... Et nous étions tous très émus... Et je leur ai dit que tu me remplacerais, que tu leur apporterais des cadeaux de temps en temps, toi aussi... Et voici déjà des paquets pour demain matin : il y a du chocolat, des cigarettes, des livres d'images, des disques pour le grammophone... Ils fêteront ta bienvenue.

Le lendemain, à 6 h. $\frac{1}{4}$, Sophie frappa comme de coutume à la porte.

— Allons, Edouard, il est l'heure, dit M^{me} Dubois-Dreuzé, du ton dont le procureur de la République annonce à un condamné à mort que son pourvoi est rejeté.

Il y avait dans ce « Il est l'heure ! » de la pitié, de la tendresse, de l'autorité, peut-être même un peu de secrète gaulloiserie aussi. (N'y a-t-il pas quelque ironie à confier au magistrat qui a requis la peine capitale la mission de prévenir sa victime que l'échafaud l'attend ?)

Il faisait froid dans l'appartement : le charbon devenait rare, le concierge n'allumait le calorifère que faiblement et tard, malgré la rigueur de l'hiver. M. Dubois-Dreuzé se retourna dans son lit sans répondre : la chaleur des couvertures lui semblait si douce !

— Un peu de courage, lui murmura-t-elle, ce n'est qu'un moment à passer... Je sais ce que c'est, moi, depuis quatre mois que ça dure.

Le pauvre homme se décida à se lever, et il porta la main sur le bouton de l'électricité.

— Non ! s'écria-t-elle ; pas de lumière... Tu m'éveillerais tout à fait.

Il éteignit la lampe, et se dirigea à tâtons dans la chambre.

— Qu'est-ce que tu cherches donc ? demanda M^{me} Dubois-Dreuzé.

— Mes effets, répondit-il d'une voix mal assurée ; je les avais mis sur la chaise.

— Tes effets ? Je les ai portés au cabinet de toilette, pour que tu ne t'habilles pas ici... Vas-y, et ne fais pas de bruit, pour que je puisse me rendormir.

— As-tu commandé le déjeuner ?

— Tu ne le voudrais pas ?... Je n'ai pas fait lever la cuisinière, et Sophie a dû aller se recoucher. Mais tu trouveras du pain et une tablette de chocolat sur le guéridon de l'antichambre. Je les ai préparés hier soir.

Comme il se cognait aux meubles, en marchant dans l'obscurité, elle se fâcha :

— Mais ne fais donc pas tant de bruit !... Tu vas me réveiller tout à fait !

Elle se retourna, en grommelant :

— Est-ce possible, tout de même !... Ça se croit tout permis parce que ça va faire ce que j'ai fait moi-même pendant des mois... moi qui ne suis qu'une faible femme !

Elle s'étira voluptueusement sous la chaude lourdeur de l'édredon et bailla longuement, mais avec mollesse, pour ne pas effaroucher l'assoupissement qui venait.

Dans la demi-inconscience par laquelle elle prenait plaisir à se laisser envahir, elle crut percevoir les ablutions discrètes de son mari ; elle devina, plus qu'elle n'entendit, un pas étouffé dans l'escalier, puis la porte qu'il ouvrait et refermait avec précaution. Elle se figura vaguement la grimace qu'il faisait sous l'aigreur du froid matinal. Et un frisson de béatitude acheva de détendre l'alanguissement de la torpeur....

JEAN-BERNARD DAVID.



SOLDATS-POÈTES

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Rupert Brooke commençait à se faire connaître autant par sa poésie que par une rare beauté personnelle, quand sa mort, à l'âge de vingt-huit ans, lorsqu'il se rendait aux Dardanelles, vint lui décerner une place à côté de Sir Philip Sidney, comme étudiant, soldat, poète et patriote.

Il y eut dans cette ovation soudaine dont il fut l'objet un élément factice auquel, il nous est permis de l'espérer, l'homme lui-même aurait de moins en moins répondu. Bien que la beauté de sa personne, la joliesse de ses vers et l'aménité de ses manières eussent fait naître chez les favorisés de ce monde un ardent désir de le combler, le jeune poète ne se détournait pas du vrai travail et gardait une certaine réserve qui faisait prévoir, pour lui, un avenir meilleur que celui d'enfant gâté de la vogue. A l'université de Cambridge il semble avoir partagé et chéri, avec ses jeunes amis des deux sexes, un

¹ Pour la première partie, voir la livraison de janvier. Nous avons dit que l'auteur avait écrit cette étude en français. M. Sturge-Moorc, en qui la modestie égale le mérite, nous avertit qu'il l'a rédigée en anglais et l'a fait traduire. Il nous prie d'en informer nos lecteurs. (*Réd.*)

idéal de libre camaraderie, idéal qu'ils réalisèrent sans payer une taxe en scandales à la censure publique.

Dans ses vers ornementés et enjoués, il badine tant avec les thèmes philosophiques qu'il finit par dévoiler des ressources latentes d'une portée plus grave. Des problèmes de l'individualité : les communications, la connaissance réciproque entre les êtres sont-elles possibles ? l'existence est-elle absolument déterminée par le temps et l'espace ? — y sont bizarrement exposés, mêlés aux impressions d'un poisson, par exemple, ou à celles d'un seul moment au cours d'un thé dans un *dining-room*.

Seule la finesse légère de pareils vers les sauve de la banalité. Il me faudrait citer trop abondamment le poète pour illustrer le divertissement qu'il tirait des divagations auxquelles est sujette la pensée humaine. Mais, parfois, le frémissement d'une émotion plus grave est perceptible sous le masque souriant.

Sa souveraine préoccupation, celle qui lui a inspiré ses meilleurs poèmes, est certainement la moins convenable à un personnage que certains imaginaient taillé pour le rôle d'un Antinoüs moderne, auquel l'élite londonienne des deux sexes aurait tenu lieu d'Adrien platonique ! Ses pensées rôdaient sans cesse autour de la mort. Tout d'abord il s'en fait un jeu, puis ses méditations sur la conséquence possible des fins dernières l'amène, graduellement, à plus de sérénité, pour lui faire atteindre dans son plus beau poème, *The Dead*, 1914, un degré d'expression digne des classiques de la langue anglaise. Le distant détachement de la tristesse qui émane de ce poème, son vaste horizon et son unifiante candeur exigent de nous le plus sincère accueil. Cette fois, tout effort en vue d'étonner, de séduire ou d'amuser a disparu. Le dévouement à l'Angleterre, qui fait le sujet

d'autres sonnets de la série de poèmes de 1914, fut, sans aucun doute, la cause des louanges plus grandes qu'ils recueillirent ; néanmoins, les personnes qui étaient capables de goûter subtilement ce charme furent conscientes d'une emphase « en fausset » dans ces tentatives de dire *the right thing at the right moment*, bien que la mort du poète soit venue redoubler la force de son appel.

Les poèmes demandent à être lus à haute voix par quelqu'un qui ait l'instinct de la mesure et du ton, et l'adresse nécessaire au maniement de l'un et de l'autre. Pour les étrangers, l'intérêt doit résider, au début, et peut-être pendant longtemps, dans l'attitude mentale qui s'y révèle.

Cette attitude est loin de jouer un rôle secondaire ou insignifiant dans l'impression que doit produire la poésie, le plus beau discours de l'homme, ainsi qu'on l'a appelée, c'est-à-dire le moyen d'expression auquel contribuent le plus grand nombre de ses facultés combinées en un équilibre harmonieux. La manière de se comporter de celui qui parle, son attitude en face du monde, doivent nécessairement influencer profondément cette harmonie. Son passé, son présent se révèlent à ceux dont l'attention est suffisamment soutenue et pénétrante, par des indices qui entourent et dépassent le sens pur et simple de ses phrases, et qui se dégagent autant de l'assemblage qu'elles forment et de la manière dont chacune d'elles change ou précise le sens général, que de la mélodie des mots et du rythme de leur juste énonciation.

Cette saveur qui émane de l'organisme des significations peut être, en grande mesure, communiquée par le traducteur fidèle, mais pour ce qui concerne les beautés de la diction et du rythme, l'étranger doit s'en rapporter

au verdict « d'appréciateurs indigènes. » Par contre, les facultés de comprendre de ces derniers se trouvant souvent absorbées par ce rythme et cette mélodie des mots, l'étranger peut être plus apte que ne le seraient les compatriotes du poète à remarquer le courant de grave émerveillement qui sourd de cet enjouement apparent que Rupert Brooke se complait à donner à son art. Ces yeux scrutateurs que l'on sent derrière ses poèmes ont été fascinés par le contraste existant entre l'extrême importance que nous attachons à la vie et notre relation étrangement vague à son vaste mouvement, ce qui n'est pas fait le moins du monde pour soutenir notre espoir de surprendre la vérité tout entière. Ces yeux semblent s'animer : la *recherche* méthodique n'a-t-elle pas recommencé l'examen de ce qu'elle avait déclaré entièrement fabuleux ? Les portes de la mort, que Spencer, Renan et Nietzsche regardaient comme définitivement closes, sont bien près de s'entr'ouvrir à nouveau. Les évaluations présentes, même en ce qui concerne les individus, menacent de continuer à se transformer dans un immense au-delà ; ces transformations seront peut-être bien aussi grandes qu'elles l'ont été pour la race, ainsi que nous pouvons le voir dans le cours de l'histoire et des temps préhistoriques. La vigilance amusée de Brooke est semblable à celle d'un enfant guettant la porte hermétiquement close d'une armoire qu'une grande personne déclare péremptoirement vide ; la porte craque, et, mystérieuse, semble remuer. Les compagnons de jeu de l'enfant remarquent à peine son inexplicable attitude. Lui-même, il croit avoir vu que l'armoire était vide, et pourtant, malgré lui, il est fasciné comme s'il s'attendait à voir un fantôme ouvrir la porte !

Telle fut — pour nous borner à une esquisse — l'atti-

tude de Rupert Brooke avant la guerre. Immédiatement après l'ouverture des hostilités il s'engagea, malgré sa santé délicate ; il était, alors, tout récemment de retour d'un voyage à travers l'Amérique, par les îles du Pacifique, à la recherche de la santé, de cette santé qui le trahit avant qu'il eût frappé un seul coup, bien qu'il ait pris part à l'expédition des fusiliers marins d'Anvers. A l'heure actuelle, il m'apparaît aux côtés de Grenfell ; tels que je les envisage tous deux à travers leur œuvre, ils suggèrent des statues plus dignes de l'acropole de la cité suprême qu'aucune de celles auxquelles les personnages publics de cette époque ont eu droit jusqu'à présent. Ce qui est accompli est toujours défectueux, mais ce qui est intention peut-être divinement juste ; une mort précoce le laisse intact et non diminué par le décevant travail de la réalisation. Bronzes délicatement modelés, ces jeunes héros se tiennent, avec leurs pairs venus d'autres terres, dans le jardin élevé qui domine la cité idéale, écoutant le langage de leurs « amis » les arbres. A leurs pieds des enfants jouent dans l'herbe et des jeunes filles émettent du pain pour inciter les colombes à descendre des épaules héroïques ; tandis que pour les hommes qui leur jettent, en passant, un regard, l'inspiration de leurs attitudes est la seule chose qui reste de la grande guerre. L'ardent Grenfell s'élance en avant, Brooke, avec sa grâce souriante, échappe à la gênante admiration d'un âge passé, tous deux pour saisir par la main leur nouvelle et meilleure amie : la Mort.

La poésie de Rupert Brooke a une élégance consciente que divers critiques ont attribuée soit à la pauvreté de sa veine, soit à la circonspection d'un artiste qui n'avait eu le temps de polir qu'une des nombreuses facettes de son talent. Dans l'œuvre de Robert Nicholls

la variété et l'abondance sont plus évidentes que la capacité artistique ou l'excellence du choix. Comme pour compenser ce point, l'auteur a inséré, en tête de son volume, deux citations tirées du livre de M. Mark Liddell intitulé *An Introduction to the Scientific Study of English Poetry*. Ces passages, quoique ni nouveaux, ni très bien exprimés, nous portent à croire que l'attention du poète est plus absorbée par la représentation d'une expérience passionnée, ou sa réverbération au moyen de scènes imaginées, que par des subtilités de style ou de prosodie. Pour lui, le sens des mots doit inspirer les cadences du son ; c'est tout ce qu'il entend par « un rythme d'idées », car, bien entendu, *rythme* est un terme représentatif qui ne peut être applicable aux idées que par métaphore. La poésie, pense-t-il, est un « don prodigieux du cerveau », fondamentalement le même chez tous les hommes ; le poète n'excelle que grâce à des organes plus perfectionnés de perception et d'expression. Conception formant un généreux contraste avec celle de tel débutant si anxieux de caractériser son œuvre qu'il finit par compromettre son talent dans sa tentative d'effacer toute trace de sa parenté avec d'autres esprits. Le temps seul pourra nous apprendre si Nicholls aura beaucoup parlé, mais d'une manière insuffisamment distincte pour vivre, ou s'il remplira la promesse partout apparente dans son livre.

Son poème intitulé *Faun's Holiday* est de bon augure ; c'est un écho de la plus suave musique de l'anglais classique. Ce n'est pas facile à imiter ; que ceux qui pensent le contraire répètent ces beaux accents avec autant de fraîche vigueur. *Nothing comes of nothing* (rien ne vient de rien), mais de l'imitation admirative naissent les grandes ailes des Muses. Ce poème présente, malgré cela, des

irrégularités de forme et de construction, bien qu'il promette à chaque ligne plus qu'il ne donne en réalité. Avec l'anxieuse sollicitude de quelqu'un qui s'attend à se surpasser, Nicholls ajoute ces mots : « Oxford, commencement du printemps 1914 » au titre de son poème, et nous informe, dans un avant-propos, qu'une partie est adaptée d'une version de 1912, et qu'une autre a été composée pas plus tard qu'au mois de juillet 1914. Venir avec autant de sérieux à l'aide de son biographe est d'une puérilité charmante. Un autre de ses poèmes d'avant-guerre, *The Tower*, nous décrit Judas après la Cène. Bien que la structure en ait été trop aisément établie, le morceau renferme les indices d'une puissance d'imagination qui peut amener à la réalisation de plus grandes choses. Son meilleur poème est peut-être bien *The Reckoning*, écrit juste avant son départ pour l'armée. Il est assez difficile de saisir exactement son allusion à la Fortune. Peut-être a-t-il voulu dire que la Fortune se montre heureuse de lui procurer, à l'aide de la terrible sommation qu'elle lui fait, le moyen de rectifier les erreurs passées. Le reste est touchant dans sa sincérité, d'autant plus que l'exécution est d'un ton quelque peu grandiloquent.

Attentif, hésitant, ardent, enfantin, et pourtant déjà plein du regret des choses mal faites... tout l'ingénieux émoi d'une nature ambitieuse, mais pas encore complètement mûrie, par quelle image illustrer l'attitude de Robert Nicholls dans son livre ? La sculpture est trop définie. Mais une fresque au Prytanée. Pas un grand panneau, ni placé au centre. Je vois un jeune garçon luttant en plein vent afin de dégager ses poignets emprisonnés dans les manches boutonnées de son vêtement. Flac, flac, ses compagnons, tour à tour, se jettent à la nage, pendant

que lui, luttant toujours, se sent défaillir d'impatience, riant presque de sa mésaventure et rougissant en même temps de paraître lambiner en arrière, mais se sentant pourtant tressaillir de joie à la perspective de rejoindre ses compagnons et d'arriver premier au but. Mais beaucoup de ses poèmes sont pleins de rêves ! Et notre jeune garçon ? N'était-il pas songeur lorsqu'il oublia de détacher les poignets de son vêtement avant de le passer par-dessus sa tête ? Voyez, le ciel est gris, la mer agitée, le vent mugit ; seuls ceux qui nagent pour l'honneur ne remettront pas la lutte.

Avec Siegfried Sassoon nous avons *glad confident morning*. Il fait bien et facilement ce qu'il veut faire. Le rythme de ses vers ne nous fait pas rétrograder, comme Robert Nicholls, jusqu'à la jeunesse de Milton ; il nous fait évoquer John Masefield ou Thomas Hardy. Le plus long de ses poèmes est un monologue. Celui qui en fait le sujet est un vieil amateur de la chasse qui n'est devenu aubergiste que pour voir fondre, au lieu de s'accroître, le bien qu'il avait ; il débite nonchalamment, sur la vie et la religion, des incohérences dont le piquant est constitué par de vulgaires notions du ciel et de l'enfer, présentées sous les aspects que peut suggérer l'expérience bornée d'une vie passée avec la meute, ou derrière le comptoir. Une comparaison entre ce poème et *Caliban upon Setebos* de Browning pourrait servir d'argument pour montrer que le « coup de sonde » du jeune poète est plus profond que je ne l'ai suggéré.

Au premier abord le livre paraît simplement plein d'une vivacité soutenue par une « bonne santé » et une « bonne fortune » *like little wanton boys who swim on bladders* (comme de petits garçons folâtres qui nagent sur des vessies).

Nicholls est rarement aussi heureux que Sassoon l'a été dans *Stand-to : Good Friday* ; pourtant, même ses poèmes guerriers, lesquels ne portent pas au delà des apparences, ont plus de chaleur et moins d'aridité. Le cynisme d'un langage plein d'argot caractérise beaucoup de poèmes de ce dernier, mais, après lecture prolongée, quelque chose de plus profond se révèle. Parfois il languit et soupire après la terre natale dans la cohue, la boue et le vacarme des tranchées et, une fois de retour au pays, en congé, il rôde autour de la demeure qu'habitait l'ami qui n'est plus, visitant les bois qu'ils ont si souvent parcourus ensemble et cherchant à communiquer avec lui malgré la mort. Son cynisme, qu'il tient des autres, est parfois le sien propre et l'on ne peut qu'en espérer davantage, car dans tout cet impressionnisme aisé qu'il module sur d'anciens thèmes, afin de tirer le meilleur parti possible de leurs imperfections, il y a un sentiment de la vie, le don de la réussite immédiate et, peut-être bien aussi, la promesse de quelque chose de mieux pour demain.

En dépit de toutes ses faiblesses Nicholls peut l'égaliser en cela, peut-être même le surpasser. Dans *Our Dead* le chagrin qu'il exprime vient de ce qu'une voix semblable à la nôtre, un esprit avec lequel nous étions en communion, ne nous ont laissé que le vide de l'absence. Où que nous nous trouvions, l'accueil bien connu ne viendra plus nous surprendre. Un terme a été atteint. Le sonnet semblable de Rupert Brooke exprime splendidement l'étrange crainte révérencieuse de cette vision de vide et de silence. Quelle place, nous demandons-nous, *Our Dead* devrait-il occuper dans notre vie ? Le poète qui voudrait nous convaincre de la vérité devrait être non seulement hardi et franchement sincère, comme ces

jeunes gens, mais encore prudent et plein de mansuétude.

A côté de l'image suggérée par l'attitude de Nicholls, celle de Sassoon apparaît, en grand uniforme, ou mieux, dans un abri glacé, où il se tient, pelotonné sous son grand manteau, après s'être montré digne de ce que l'on attendait de lui dans les épreuves de la journée. Ne pouvant dormir et trop fatigué pour lire le livre qu'il tient, il rêve de ses jours de collègue, pendant quelques instants, avant d'éteindre sa lumière.

Il est de l'heure présente et fait partie de ce qu'il reconnaît de meilleur en elle. Ceux qui, dans un siècle d'ici, regarderont en arrière, discernent, peut-être, plutôt chez Nicholls que chez Sassoon, l'esprit du poète, indépendant du temps et approchant toute circonstance humaine avec la joie ou la peine de « l'âme sœur. » C'est l'œuvre future des deux poètes qui permettra à ces lecteurs d'un autre âge de mieux juger lequel d'entre eux mérite une place dans la Palestre de l'immortelle jeunesse, aux côtés de Grenfell et de Brooke, dignes compagnons pour ceux qui lisent avec Platon, ou qui, à cheval, ont croisé Phidias sur la route et qui ont, pour la plupart, mûri et changé après que la mort eut fait son choix parmi ses préférés.

THOMAS STURGE MOORE.



LE RÈGNE DE L'AVION

Hier encore instrument fragile d'un sport périlleux entre tous, aujourd'hui machine de guerre si redoutable que c'est sur elle que l'on compte en bonne partie pour provoquer la « décision », l'avion sera demain un véhicule d'utilisation courante.

De toutes les industries, de toutes les sciences auxquelles la guerre a fait réaliser des progrès immenses, l'aviation est peut-être celle qui en retirera, la paix revenue, les bénéfices les plus directs, les plus vastes et les plus durables.

On ne sait pour l'instant que peu de chose sur ces progrès, car chaque Etat garde jalousement le secret à cet égard. Et cela est fort concevable. Mais l'ennemi, qui n'a pas les mêmes motifs d'être discret, au contraire, publie d'abondantes descriptions des appareils qu'il a réussi à prendre à son adversaire. C'est ainsi que nous sommes renseignés avec une sûreté relative par ces indiscrétions réciproques.

Nous n'avons point dessein — et nos lecteurs nous en sauront gré — d'entrer ici dans des considérations techniques sur les divers avions. Et nous ne nous occuperons pas davantage du rôle de tout premier plan que l'aviation joue dans la guerre actuelle. C'est de l'avenir immédiat de la navigation aérienne que nous voudrions parler ici, du bouleversement profond qu'elle apportera dans les relations économiques et sociales entre les peuples.

On peut sans hyperbole avancer que l'aviation, qui a changé la face de la guerre, changera la face du monde.

Qu'on songe à ce que représentera la presque abolition des distances ! Paris-Londres en deux heures ; Berlin-Rome en une demi-journée ; bientôt peut-être la traversée de l'Atlantique en moins d'un jour ! Et si nous rapprochons à notre petite échelle ces chiffres éloquents, qui nous paraissent aujourd'hui fantasmagoriques et qui nous sembleront tout naturels dans peu d'années, nous trouvons : Genève-Zurich en une heure et quart ; Bâle-Lugano en une heure, etc.

Et nous tablons ici sur une vitesse qui sera sans doute dépassée avant qu'il soit longtemps. N'affirme-t-on pas que certains appareils atteignent maintenant l'allure de 250 à 280 kilomètres à l'heure ? Ce qui est peut-être exagération aujourd'hui sera la vérité demain.

Indépendamment de la vitesse propre de l'avion, il faut songer qu'il va droit devant lui, comme une flèche, insoucieux des fleuves et des accidents de terrain. Les montagnes les plus hautes, si elles compliquent sa tâche en le forçant à « prendre de la hauteur », ne peuvent l'arrêter dans sa course. Aussi, appliquant rigoureusement le postulat d'Euclide, l'avion, doué d'une vitesse double de celle qu'atteignent les trains les plus rapides, parcourt en outre un trajet beaucoup moins long, puisque direct.

Nous ne parlerons pas ici autrement qu'à titre épisodique des ballons dirigeables, Zeppelins et autres. A notre sens, — nous ne prétendons d'ailleurs pas à l'infailibilité, — le dirigeable sera dans peu d'années une machine désuète. Les avantages qu'il présentait par rapport à l'avion vont diminuant d'année en année. Il avait une supériorité essentielle, que lui conférait sa stabilité propre ; alors que l'avion, comme une bicyclette, emprunte sa stabilité à sa vitesse, le ballon flotte en équilibre stable et peut planer immobile au-dessus d'un point. Il peut aussi, théoriquement du moins, s'élever perpendiculairement et redescendre de même. Enfin il possède la force de sustentation nécessaire pour enlever des charges extrêmement considérables.

Le revers de la médaille est que ces monstrueux engins sont d'une construction singulièrement onéreuse et que leur existence est fragile. Tant qu'il vogue dans l'air libre, où il est, pour recourir à une catachrèse nécessaire, immergé, le dirigeable ne craint pas les vents, dont le seul effet néfaste peut être de le détourner de sa route. Mais aussitôt qu'il s'approche de terre, le géant se trouve placé dans la situation la plus déplaisante : projectile lancé à la vitesse du vent, auquel son énorme masse (jusqu'à 60 000 mètres cubes) offre une prise dont on imagine les effets, il risque de se trouver brusquement en contact avec des objets immobiles, arbres, constructions, etc., contre lesquels il vient s'écraser si le vent est violent. Le dirigeable est le navire à voiles, susceptible de choisir sa route aussi longtemps que les vents ne sont pas trop puissants, mais désarmé devant les bourrasques. L'avion, pour continuer la comparaison qui prend ici une forme quelque peu paradoxale, l'avion est le sous-marin des airs.

Les avantages que nous venons de reconnaître au ballon dirigeable lui sont l'un après l'autre ravis par l'avion, qui prend toujours plus de puissance, de stabilité et de force portante. Il existe déjà des avions qui peuvent enlever des charges considérables et transporter plus de vingt personnes¹; l'évolution mondiale des avions peut se caractériser par la devise « toujours plus grand. » Plus la taille d'un avion augmente, plus sa stabilité grandit grâce à son inertie, et plus il peut porter une plus lourde charge; sa vitesse linéaire et ascensionnelle grandit aussi, puisqu'on peut le munir de moteurs plus puis-

¹ Avant la guerre déjà, le biplan russe *Sikorsky* volait avec plus de 20 passagers. En juillet 1917, un biplan anglais, *Hendley-Page*, effectuait avec six personnes à bord un vol à 2 000 m. d'altitude, et un appareil de la même marque, avec un équipage de 6 hommes, survolait, en plusieurs étapes, le parcours Londres-Constantinople (trappe Londres-Paris en 2 h. 10). On affirme que le nouveau triplane italien *Caproni* (1000 HP) peut porter 30 passagers et que l'Allemagne a en construction un dread-nought aérien à six moteurs, de 2 ou 3000 HP, dont la capacité de charge sera formidable.

sants. Remarquons cependant que la puissance d'un avion ne croît pas en raison directe de la force de son moteur : il intervient là divers facteurs, en particulier la résistance à l'avancement, qui font que, toutes proportions gardées, un petit avion sera plus rapide qu'un grand.

Le jour où quelque fortuné constructeur aura réussi à réaliser pratiquement l'hélicoptère, démontré expérimentalement avec un modèle réduit par nos géniaux compatriotes Armand et Henri Dufaux, au parc de l'Aéro-Club de France, en 1905¹, l'avion, pourvu d'hélices sustentatrices et d'hélices propulsives, évoluera à son gré dans les airs; il montera verticalement, restera immobile au-dessus des points qu'il désirera observer — ou bombarder — et redescendra verticalement, alors que pour l'instant il ne peut monter ou descendre qu'obliquement, en glissant sur les couches aériennes. Ce sera la réalisation du vaisseau aérien prévu par Jules Verne dans son ouvrage *Robur-le-Conquérant*, écrit, sauf erreur, il y a une trentaine d'années, sinon davantage.

A ce moment, le dirigeable n'aura plus qu'à plier bagage : l'avion lui sera supérieur dans tous les domaines sans exception.



Pour nous rendre un compte exact de la situation actuelle de l'aviation et de l'avenir qui l'attend, il nous faut parcourir très rapidement les phases de son développement au cours de ces dernières années. Nous passerons d'emblée au déluge, et ferons partir de 1913 notre petite revue.

Ceux de nos lecteurs que l'histoire de l'aviation dès ses débuts intéresserait particulièrement en trouveront, sous la signature de l'auteur de ces lignes, un résumé dans la livraison de décembre 1914 de la *Bibliothèque Universelle*.

Jusqu'au début de 1913, l'aviation avait gardé un caractère

¹ Cet appareil, pesant 17 kilos, avait soulevé une charge utile de 6 kilogrammes.

presque exclusivement sportif, et son utilité pratique était fort discutée. Seuls s'y adonnaient quelques jeunes hommes avides de gloire et de périls; ils rencontraient ceux-ci toujours, et celle-là de temps en temps. Les chutes mortelles étaient fréquentes. On ne volait guère qu'en public, dans des « exhibitions » payantes, et les organisateurs de ces manifestations faisaient de fort belles affaires. Certains pilotes aussi.

La foule se pressait frénétique à ces réunions et portait en triomphe les aviateurs, pour qui l'épithète de héros semblait singulièrement terne. Il est de fait que pour voler avec les appareils que l'on avait alors, et en connaissant si peu l'élément fraîchement conquis, il fallait avoir une dose de courage peu commune. La plupart des aviateurs étaient des jeunes gens de condition mécanique, d'instruction rudimentaire, qui voyaient dans ce sport nouveau le moyen de gagner vite une petite fortune avant de trouver la mort qui les attendait presque sûrement. A ces professionnels se joignirent des sportsmen que tentait un nouveau danger, et qui s'y adonnèrent avec passion.

Petit à petit on se rendit compte de la valeur que l'avion avait au point de vue militaire. La France, l'Allemagne ouvrirent des écoles militaires d'aviation. En Suisse, grâce à l'énergique initiative et à la persévérance du regretté colonel Audeoud, une souscription fut organisée pour assurer à l'armée suisse, sans grever le budget militaire, un service aérien que nos voisins possédaient déjà et dont le manque nous eût placés dans une situation désastreusement inférieure.

Celui qui écrit ces lignes eut le privilège de travailler deux ans durant, comme secrétaire du Comité de souscription, aux côtés du colonel Audeoud (qui présidait ce comité); il put ainsi se rendre compte des puissantes facultés créatrices de cet homme d'une intelligence si vaste et si déliée, et de l'affection dont son nom était entouré, en Suisse comme à l'étranger. On pourra à bon droit donner au colonel Audeoud le nom de père de l'aviation militaire suisse.

Dès la fin de 1913, le rôle militaire de l'avion commença de

se marquer de plus en plus nettement. Les Allemands, restés jusqu'alors passablement en arrière, se mirent avec une grande activité à regagner le terrain perdu, l'État encourageant par tous les moyens fabricants et pilotes. C'est ainsi que, durant la première moitié de 1914, l'Allemagne s'attribua les principaux records du monde, savoir :

Distance sans escale : K. Ingold (Allemand), 7 février 1914,
1700 kilom. en 16 h. 20 m.

Durée sans escale : Reinhold Boehm (Allemand), Johannisthal,
10 juillet 1914, 24 h. 10 m.

On construisait alors en France essentiellement des avions légers, et surtout des monoplans, tandis que l'Allemagne, abandonnant ses fameuses « Tauben » à ailes d'oiseau, ne fabriquait plus guère que des biplans assez lourds, munis de moteurs de 100 HP, uniformisés à la suite d'épreuves militaires.

Tous les appareils de cette époque, bien que relativement perfectionnés, n'avaient qu'une capacité limitée de charge, une vitesse réduite, et leur marche était plus ou moins capricieuse ; les aléas étaient trop nombreux pour que l'on pût organiser des services réguliers. On partait quand le temps le permettait et l'on arrivait... si aucun accident ne se produisait en route.

Cependant, on songeait déjà à ce que l'aviation pourrait devenir un jour. Quelques services postaux aériens *occasionnels* étaient organisés pour corser l'intérêt des réunions d'aviation. (Nous en eûmes plusieurs en Suisse, effectués par Bider.) A Lausanne — sans parler de tout ce qui se fit à l'étranger — l'aviateur Marcel Lugin, mort en 1915, demandait en 1914 la concession d'un service *régulier* de transports de passagers entre Ouchy et Evian. En Allemagne, une compagnie organisait avec succès des voyages de plaisir en dirigeable, avec itinéraire fixe.

Un grand projet, qui depuis des années tentait les chercheurs, *la traversée de l'Atlantique*, recevait un commencement d'exécution : on construisait en Amérique un immense vaisseau aérien, amphibie plutôt, pouvant tenir la mer au cas où le vol lui serait devenu impossible.

Cet appareil, baptisé *l'America*, possédait deux moteurs lui assurant ensemble une puissance de 180 HP, pesait 1200 kg. et pouvait transporter une charge de 500 kg. La guerre interrompit les essais entrepris en vue de la traversée de l'océan, et *l'America*, acheté par le gouvernement anglais, fut employé à la protection des vaisseaux qui transportaient les troupes anglaises en France. Les services qu'il rendit, grâce au poids utile qu'il pouvait transporter et qui lui permettait de se charger d'une cargaison de bombes contre les sous-marins, furent si importants que l'Amirauté britannique fit aussitôt construire une trentaine d'appareils analogues.

Un autre appareil de grandes dimensions était construit en Russie, le *Sikorsky* ou *Ilia-Mourametz*, biplan de 30 à 35 m. d'envergure (il s'est fait en plusieurs grandeurs), portant quatre moteurs de 150 HP et pouvant commodément loger 16 à 20 passagers, dans une vaste cabine vitrée. Cet appareil fut passablement employé par l'armée russe.

Au moment où la guerre éclata, les belligérants ne possédaient, tous réunis, pas même autant d'avions qu'il ne s'en perd maintenant, en six mois, sur le seul front occidental. Et ces avions n'étaient pas, loin de là, les machines de guerre qu'ils sont devenus depuis lors. Ils transportaient quelquefois trois ou quatre petites bombes et n'étaient même pas armés. Les premiers aviateurs ennemis qui se rencontraient dans les airs n'essayaient donc pas de se nuire : ils couraient chacun à sa tâche qui était d'explorer, de reconnaître le terrain, de repérer le tir de l'artillerie, quelquefois de bombarder tel ou tel point.

Bientôt ils s'armèrent de carabines, puis de mitrailleuses, et la guerre aérienne s'organisa, pour atteindre, au bout d'un an, une formidable intensité.



Il nous est impossible de parler ici de l'aviation de guerre : la matière est si vaste qu'elle remplirait des volumes entiers. Et d'ailleurs cela nous éloignerait du sujet que nous avons entrepris de traiter.

Constatons simplement les résultats acquis.



Les principaux belligérants possèdent actuellement des avions de divers modèles, les uns petits, mais extraordinairement rapides, volant à une vitesse de 200 à 250 km. à l'heure, et montant à 6000 m. en moins d'une demi-heure (ce sont les avions de chasse) ; les autres, de grandes dimensions, munis de deux, trois ou quatre moteurs développant ensemble une force allant jusqu'à 800 ou 1000 HP, et capables de transporter plus d'une tonne de charge utile. La stabilité de ces appareils est considérable ; leur solidité est extrême ; ils sont munis de tous les perfectionnements imaginables et restent en contact avec la terre par un poste de T. S. F.

Nous citerons parmi les appareils géants, qui nous intéressent surtout ici, le biplan anglais *Handley-Page*, le biplan allemand *Gotha* (héros des attaques sur Londres), et le triplan italien *Caproni* ; il a été parlé plus haut de leur jeune ancêtre, le biplan russe *Sikorsky*.

Enfin, pour les reconnaissances maritimes et la garde des côtes, les usines Curtiss, à Buffalo, construisent un gigantesque hydro-triplan, ou plutôt un canot-volant, à trois hélices et six moteurs d'une force totale de 1000 HP. Cette machine qui, en cas de besoin, peut tenir la mer même par gros temps, et porte, à cet effet, une hélice spéciale, est établie pour un équipage de huit hommes ; elle est armée de canons et de mitrailleuses. Son poids total est de dix tonnes.

Tous ces appareils ont une envergure de 30 mètres au moins et sont capables de transporter 1000 à 2000 kg. de charge utile, en sus de leurs réserves d'essence et d'huile. La vitesse de certains d'entre eux atteint, assure-t-on, 160-200 km. à l'heure (on parle même de 200 à 250, mais cela nous paraît exagéré) et ils peuvent tenir l'air dix à douze heures, ce qui leur assure un rayon d'action de 2000 km. au minimum. On se représente malaisément l'énormité de ces monstres aériens, véritables maisons volantes, ayant une trentaine de mètres de largeur (enver-

gure) environ 20 m. de long et 6 à 8 m. de hauteur. Les hélices à elles seules ont presque deux fois la longueur d'un homme. Ce ne sont pas là des possibilités ; ce sont des chiffres. Ces appareils existent et font chaque jour leurs preuves. Il y a quelques mois, l'un d'eux, avec plusieurs passagers, a fait le voyage Londres-Salonique.

Lorsqu'on pourra aménager en courriers aériens ces avions actuellement alourdis par leur armement et leur cargaison de bombes, on aura du jour au lendemain à disposition des appareils prêts à assurer les services internationaux.



Ce qui semblait naguère une utopie est maintenant une réalité. Des relations postales aériennes régulières existent entre l'Italie et la Sardaigne. On projette d'en installer incessamment en Espagne et en Suède. Mais cela n'est rien encore. Les Allemands s'occupent d'organiser un « Orient-Express » Berlin-Constantinople (Bagdad est pour le moment hors de cause), avec des lignes secondaires desservant les principales villes de l'empire.

Les Alliés ont l'intention d'ouvrir, sitôt après la guerre, une ligne Londres-Paris. Le voyage durerait 2-3 heures et coûterait £ 5. Le tarif des colis postaux serait de 2 shillings par 3 livres.

Un projet d'infiniment plus large envergure est à l'étude, à Londres, sous la direction de lord Montagu. Il ne s'agit de rien moins que d'une *Malle des Indes aérienne*. Tout le plan est déjà établi : le départ aurait lieu de Londres à sept heures du matin ; la première escale se ferait à Marseille, de midi à une heure, pour le lunch ; la seconde à Naples, où les voyageurs passeraient la nuit ; le second jour ils se rendraient à Alexandrie, avec escale au milieu du jour en Crète. Le troisième jour s'effectuerait l'étape Alexandrie-Sof-Basra, et le quatrième celle de Basra-Bandar-Abbas-Korachi. On couvrirait ainsi en 83 heures, dont 39 heures de vol effectif, une distance de 4530 milles anglais.

alors que jusqu'ici on comptait avec les meilleurs bateaux un voyage de 14 à 15 jours.

Le plan de lord Montagu prévoit l'extension de la ligne à Calcutta-Singapore et de là à l'Australie.

Plus tard on pourra supprimer les escales de nuit et voyager sans autres arrêts que ceux nécessités par le ravitaillement en essence ; la route sera, de nuit, jalonnée par des phares spéciaux. De là à la traversée de l'Atlantique il n'y a qu'un pas, mais ce pas est large.

La plus grande difficulté provient de l'impossibilité de transporter la quantité nécessaire d'essence et d'huile, qui pèserait au minimum 1000 à 1500 kilos ; on pense tourner cette difficulté en faisant stationner à des endroits déterminés des vaisseaux ravitailleurs avec lesquels l'avion communiquerait par télégraphie sans fil. Ces vaisseaux porteraient des plates-formes d'atterrissage, ou bien l'avion descendrait sur les flots mêmes. Théoriquement, avec les appareils actuels, la traversée pourrait s'effectuer en 16 à 20 heures et nous avons vu que le record de durée sans escale est fort supérieur à ce chiffre. Mais entre une performance sans lendemain et un service régulier la marge est grande.

On a étudié toutes les routes que pourrait suivre l'avion transatlantique, soit par la ligne Labrador-Groënland-Islande-Ecosse, soit par la ligne méridionale Açores-Portugal¹. Mais les auteurs semblent s'accorder pour préférer la ligne des grands vapeurs, qui garantiraient les secours les plus rapides en cas de « panne. »

Il a déjà été noirci sur ce thème de vastes étendues de papier, et les gens à imagination vive ont donné libre cours à leur fantaisie. On a préconisé tous les systèmes possibles d'appareils (on en a même construit quelques-uns) et les routes les plus extraordinaires.

Le célèbre constructeur Fokker, qui jouit en Allemagne d'une

¹ De Saint John (Terre-Neuve) à Saint-Miguel (Açores) la distance serait de 2100 km. et de Saint-Miguel à Lisbonne de 1200 km.

considération toute particulière, aurait, paraît-il, déclaré que le projet lui paraissait fort réalisable, mais qu'il faudrait consacrer un jour et demi à deux jours à la traversée. Nombre d'autres personnages en vue du monde aérien sont de cette opinion.

Quelque confiance que nous ayons dans l'avenir de l'aviation, nous ne pouvons nous défendre d'un certain scepticisme quand on nous parle d'un prochain service transatlantique aérien.

Peut-être avons-nous tort. Tant d'événements merveilleux se sont succédé depuis huit ans qu'on doit s'abstenir de rien repousser de propos délibéré, et qu'il faut partir du principe que *tout est possible*. Mais, vraiment, les difficultés (courants, vents, brumes, etc.), à quoi se heurte la traversée de l'Atlantique sont si formidables que l'on a peine à concevoir comment on pourrait les surmonter dans l'état actuel de l'aviation.

Qu'un aviateur, assisté d'un second pilote pouvant le remplacer en cas de défaillance, et montant un appareil spécialement construit à cet effet, réussisse un jour prochain à faire la traversée, ayant choisi les plus favorables conjonctures atmosphériques et s'étant assuré de toute une flotte pour jalonner sa route, cela ne prouvera pas, loin de là, que l'on puisse dès le lendemain organiser un service régulier. Il se peut qu'au contraire les aviateurs aient eu à lutter avec des difficultés telles que cela recule l'exécution du projet.

Mais si la traversée de l'Océan peut nous sembler encore difficile à admettre, il n'en est pas de même des services postaux par avions, que nous croyons devoir se développer dès la fin de la guerre et très largement. De même le tourisme aérien prendra probablement une très grande extension.

Avant d'aller plus loin, il nous semble nécessaire de dire que nous n'envisageons pas, même dans un avenir lointain, le remplacement par l'aéroplane de tous les moyens de transport actuellement existants. Pour les lourdes charges surtout, les voies ferrées et fluviales resteront toujours utilisées. Il y aurait absurdité, du seul point de vue mécanique déjà, à dépenser de la force pour enlever à une certaine hauteur un poids que l'on

peut tout aussi bien faire rouler ou flotter. Et les avions n'auront peut-être jamais la puissance et la grandeur nécessaires pour transporter des dizaines de mille kilos. A vues humaines cela paraît irréalisable.

L'avion ne sera donc appelé, à notre avis, qu'à effectuer des transports rapides de personnes, de lettres et de colis postaux. Si la consommation d'essence est assez onéreuse, surtout dans le moment présent¹, il faut songer que les frais de premier établissement d'une ligne aérienne sont relativement minimes ; ils se composent à peu près uniquement du coût de la machine (un appareil biplace à un moteur coûte en ce moment une quarantaine de mille francs). C'est dire qu'il n'y a aucune comparaison avec les frais d'installation d'une ligne de chemin de fer.

Ces conditions nouvelles vont forcément provoquer une législation nouvelle. On peut avoir la certitude qu'après la guerre la circulation aérienne ne continuera pas d'être libre comme elle l'était auparavant.

La formule « l'air est libre », admise jusqu'alors par les conférences internationales, a reçu, dès le premier jour de la guerre, le plus éclatant démenti. En Suisse même, un des premiers soins du Conseil fédéral a été de proclamer que la neutralité helvétique s'étendait aussi bien au domaine aérien qu'au territoire terrien et aux eaux. Et les incursions d'avions étrangers ont été considérées par nos voisins aussi bien que par nous-mêmes comme des violations de neutralité.

Le professeur A. Mercier, de Lausanne, a publié sur ce thème, dans la *Gazette de Lausanne*, une étude particulièrement fouillée, que nous recommandons à l'attention de ceux de nos lecteurs qui seraient désireux d'étudier plus à fond cette importante question.

Il y a longtemps d'ailleurs que les Etats s'occupent de l'éventualité de réglementer la circulation aérienne. Il existait même

¹ Un moteur de 100 HP consomme à peu près 40 à 45 litres d'essence et 4 ou 5 litres d'huile à l'heure. Le grand biplan anglais Handley-Page 700 HP ne consomme pas moins de 150 kg. d'essence à l'heure.

une « Commission internationale du droit aéronautique », qui s'était réunie pour la dernière fois à Bruxelles, en juin 1913, et où la Suisse était représentée par le colonel Audeoud. Mais à ce moment déjà les Etats avaient quelque peine à s'entendre et à la dernière conférence de la Fédération internationale on constatait les fortes divergences d'idées qui se manifestaient entre les groupes actuellement ennemis.

Il est certain que la formule « l'air est libre » a vécu. Les Etats étendront leur souveraineté aux routes aériennes comme aux terres et aux eaux.

L'Assemblée fédérale a récemment admis le principe de l'introduction dans la constitution fédérale d'un article 37 *ter* ainsi conçu :

« La législation sur la navigation aérienne est du domaine de la Confédération. »

Des dispositions analogues sont ou seront adoptées par tous les autres Etats. En attendant que les peuples apaisés puissent reprendre les pacifiques conférences internationales, on étudie de tous côtés les bases juridiques d'une réglementation de la circulation aérienne.

Les difficultés sont légion. Au point de perfection où la construction des machines volantes est actuellement arrivée, la garde des frontières aériennes est illusoire. Ce seul fait le démontre que, en pleine guerre, disposant des plus puissantes organisations défensives que l'on puisse jamais songer à rassembler, les belligérants ne peuvent pas empêcher entièrement les incursions des avions ennemis au-dessus de leurs lignes. Comment donc songer à défendre efficacement toutes les frontières d'un pays ?

Seules des dispositions légales, fixant à la circulation aérienne des règles bien déterminées, peuvent permettre un contrôle suffisant.

Deux points sont à considérer en vue de la sécurité militaire et économique des Etats : l'interdiction de survoler certaines régions d'importance militaire et la répression de la

contrebande. Maintenant que les avions peuvent transporter des marchandises par centaines et centaines de kilos, les frontières douanières sont pratiquement abolies. La surveillance est impossible. La seule solution vraiment efficace serait d'entourer chaque pays d'un filet de 6 à 7000 mètres de hauteur, ne laissant que quelques ouvertures à ras du sol. Il suffit d'énoncer la chose pour en montrer d'emblée tout le ridicule.

On a donc cherché à établir des mesures applicables aux machines aériennes, non point dans les airs, lorsqu'elles franchissent les frontières, mais au moment où elles s'envolent et à celui où elles atterrissent.

Un des premiers projets quelque peu complets établis jusqu'ici est dû à la commission juridique de l'Aéro-Club de Hongrie ; nous le trouvons reproduit dans le numéro de septembre dernier du *Bulletin de l'Aéro-Club suisse*. Ce projet est ingénieux : il prévoit que dans chaque pays on installe des « ports aériens. » Nul appareil, public ou privé, ne devra atterrir ailleurs que dans un de ces ports, où fonctionneront des bureaux de contrôle et de douane, tout comme dans un port maritime. En cas d'atterrissage forcé hors d'un port, par suite d'accident ou de simple avarie de machine, les autorités locales veilleront à ce que les marchandises que l'aéroplane pourra contenir ne soient pas déchargées ; si l'avion est hors d'état de reprendre son vol, sa cargaison sera acheminée par voie de terre jusqu'au plus prochain port.

Voilà pour le côté commercial.

Comme mesures d'ordre militaire, chaque pays indiquera ses « zones interdites » qu'en aucun cas les machines aériennes ne devront survoler.

Les avions, dirigeables, etc., devront être, comme les autos et autres véhicules terriens, munis d'une plaque de police et d'un numéro ; ils seront dûment enregistrés dans le pays auquel ils appartiennent.

Tout cela suppose évidemment une convention internationale entre tous les Etats, avec un organisme central composé de

délégués de tous les pays contractants. Il ne s'agira plus, comme c'était le cas jusqu'ici, d'un pouvoir sportif central, mais d'un office international.

La Suisse serait toute désignée pour recevoir le « Bureau international de la circulation aérienne. »

+

Il est extrêmement probable que tôt ou tard on adoptera un arrangement de ce genre, la circulation dans les airs étant purement et simplement assimilée à la circulation terrestre ou maritime ; on étudie déjà les futurs règlements : par exemple, d'après une revue allemande, les « avions de plaisance », appartenant à des particuliers, ne devront pas dépasser l'altitude de 600 mètres ; la couche aérienne comprise entre 600 mètres et 1400 mètres sera réservée aux avions de commerce ; celle entre 1400 et 2000 m. aux avions rapides (postes nationales, etc.). Enfin les courriers internationaux passeront à plus de 3000 mètres.

Le temps n'est peut-être plus très éloigné où la limousine aérienne (elle existe déjà) aura détrôné la voiture automobile comme celle-ci a fait disparaître les équipages « hippomobiles » et où les riches industriels, les financiers opulents auront pour leurs voyages d'affaires et leurs promenades d'agrément des avions confortablement aménagés, conduits, naturellement, par un « aviochauffeur » ou plus élégamment « Luftfahrzeugsführer. » Les gens de condition plus modeste, appelés par leur profession à voyager rapidement et pour lesquels le temps est de l'argent, prendront le démocratique omnibus aérien ; ceux que le mal de mer épouvante nargueront les flots impuissants ; et les jeunes gens demanderont pour leurs étrennes des avions minuscules, tels que ceux que le constructeur allemand Grube pense pouvoir arriver à produire pour 2 ou 3000 francs, et qui seront les motocyclettes de l'air.

Utopies que tout cela, dira-t-on. A quoi je réponds : Qu'il sait ?

R. W. D'EVERTAG.

UN COIN DE POLOGNE

A PARIS

Croirait-on qu'en plein Paris de guerre il existe des oasis paisibles où l'on ne parle point du cataclysme actuel ? Cela est, pourtant. Et il va de soi que cela se trouve dans l'île Saint-Louis, c'est-à-dire dans cette contrée historique et comme figée dans sa gloire très ancienne : un îlot de maisons centenaires qui s'abritent derrière la cathédrale de Paris.

Là, sur un quai baigné de soleil et devant l'eau verte de la Seine, il y a la Bibliothèque polonaise, dont le bibliothécaire n'est rien moins que Ladislas Mickiévicz, le fils du grand poète polonais Adam Mickiévicz qui — naturellement — fut exilé presque toute sa vie.

Le grand poète n'est point un inconnu à Lausanne, puisqu'il y professa, aux alentours de 1840, dans la vieille académie, et que son médaillon de bronze orne actuellement un mur du bâtiment de la Cité.

Adam Mickiévicz, c'est toute une époque ! Celle de 1830 à 1848 ; âge d'or du romantisme durant lequel certains hommes, portés vers le plus haut idéal, tentèrent comme Icare de s'élever très haut au-dessus des vilénies humaines et — toujours comme Icare ! — s'y cassèrent les ailes.

N'importe. L'idée généreuse reste quand même le

flambeau illuminant la poignante réalité : on s'en aperçoit bien, par le temps qui court ! C'est pourquoi les « hommes de 48 » m'apparaissent comme de bons génies, chargés de nous consoler, de nous hausser au-dessus des misères de l'époque actuelle.

Ladislav Mickiévicz n'est plus jeune, comme on le pense bien. Lui-même révèle avec une souriante bonhomie qu'il « côtoie les quatre-vingts. » Vous ne nierez pas que c'est l'âge parfait pour un génie bienfaisant. Et son physique est tout à fait conforme aux idées qu'il représente.

Figurez-vous, dans une chambre lambrissée de vieilles boiseries, ornée de portraits du dix-huitième siècle, encombrée de livres à reliures délicieusement démodées, — figurez-vous un grand homme maigre, à peine voûté, — presque pas ! — dont la figure à la fois rêveuse et malicieuse s'éclaire de deux yeux bleus, et de la plus noble, de la plus abondante chevelure d'argent. Ladislav Mickiévicz a la voix douce, les mains fines, le geste rare, le parler fin et nuancé. Il s'exprime dans un français que ne désapprouverait point un universitaire très difficile. A cela rien d'étonnant ! Tout jeune il vivait déjà à Paris, faisait ses études à l'institution Sainte-Barbe, et entendait dans le salon de son père de passionnées causeries entre Adam Mickiévica, George Sand, Michelet, Quinet, bref, tous les personnages connus de ce temps-là. Lui, collégien, n'était, dit-il, qu'un petit garçon insupportable comme on l'est d'ordinaire dans l'âge qu'il est convenu d'appeler « ingrat. » A l'appui de ce dire, il conte, avec infiniment de charme, deux anecdotes. Voici la première :

A Sainte-Barbe, la coutume était que chaque « nouveau » devait être comme adopté par un « ancien »

chargé de le protéger contre toute brimade et répondant de lui. Or donc, George Sand ayant particulièrement recommandé au directeur le beau-fils de Quinet, nommé Asaki, on confia ledit Asaki aux bons soins du jeune Ladislás Mickiévicz. Ladislás ne demandait qu'à justifier l'honorable confiance qu'on mettait en lui. Mais son malheur voulut que ledit Asaki fût encore plus détestable qu'il n'est toléré chez un collégien ! Bref, il exaspéra si fort son ange gardien que celui-ci, à bout de patience, lui flanqua une pile tellement vigoureuse que le surveillant (le vrai) accourut.... Les deux garçonnets, crispés, haletants, ruisselants de sueur, échangeaient des regards haineux. Sévère, le surveillant demanda :

— Qui est le protecteur d'Asaki ?

Et Ladislás, rouge de honte cette fois, dut répondre piteusement :

— C'est moi....

Ainsi les grandes puissances « protègent » les petites.

Seconde anecdote : certain soir il y avait belle compagnie dans le salon de M. et M^{me} Adam Mickiévicz. Parmi les hôtes illustres figurait Chopin. Mais Chopin s'ennuyait cruellement ! Et du reste le petit Ladislás aussi : ne s'avisait-on pas de parler politique ? Pour le grand musicien, c'était un terrain aride ; pour le jeune collégien, c'était le pays du noir. Mais Chopin sauva la situation, et c'est ce qui lui conquist à jamais le cœur du petit garçon, en ce temps-là, paraît-il, de glace pour la musique.

Donc Chopin dit soudain au milieu d'une trêve :

— Donnez-moi un chapeau mou !

On trouve l'objet, on le lui apporte. Et voilà Chopin qui se transforme à vue ! Pétrissant le chapeau, modelant sa figure, se grimant comme un acteur avec des crayons

tirés de ses poches, l'Orphée des salons présente en sa personne trois hommes successifs : le tsar (à tout seigneur tout honneur !) l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse. Puis il annonce gravement :

— C'est bien simple, mes amis ! Vous avez maintenant le secret de la Triple-Alliance....

On rit beaucoup, et ce soir-là la politique n'alla pas plus avant. Mais le garçonnet, radieux, extasié, comprit d'un coup ce que ses parents voulaient dire quand ils affirmaient que « Chopin avait du génie.... »

Nous sommes venus pour voir le Musée polonais. Et Ladislav, dont la vie entière n'est qu'un hymne d'amour et d'admiration pour son illustre père, nous dit :

— Montons un étage, et je vous montrerai les curiosités.

La première, c'est un très grand et beau portrait d'Adam Mickiewicz, qui a ceci de curieux qu'il rappelle les portraits romantiques de Chateaubriand. Le poète polonais est représenté assis, *tête nue* (quoiqu'il porte un manteau) sur un farouche rocher. Et le vent souffle dans sa chevelure, agite sa cravate, tandis que lui contemple l'espace d'un air inspiré. A côté, une autre effigie plus sévère, « plus vraie » aussi, assure son fils, montre un visage énergique au regard dardant. Le costume est aussi « boutonné » que celui du portrait romantique est ouvert par la tempête, car un col quasi militaire enserme roidement cette belle tête volontaire qui vous regarde droit dans les yeux. Il paraît que lorsque des passants visitent le musée, il leur arrive de dire en s'arrêtant d'un coup :

— Tiens ! voici, certes, un général de Napoléon premier....

Ce dont Ladislav rit à part soi, sans les détromper.

Mais son visage devient grave, et son doigt nous indique une vitrine :

— Le masque mortuaire de mon père.

Sur un coussin de velours blanc, la belle effigie est là, mais tordue, mais tourmentée par une souffrance atroce. Adam Mickiévicz est mort du choléra, à Constantinople. Et, comme tout ce qui vient de lui est sacré, dans une vitrine voisine on voit les poignées de bronze du cercueil qui, de Constantinople, a rapporté sa dépouille à Cracovie. A côté, voici des souvenirs récoltés par lui sur le champ de bataille de Waterloo ; des bagues, des bijoux lui ayant appartenu. Et une curieuse monnaie hongroise, *marquée d'un aigle*, — l'aigle polonais, — qui eut cours parmi les insurgés en 1831.

Voici encore la médaille « des trois anabaptistes », comme dit Georges Renard : Michelet-Quinet-Mickiévicz, frappée en l'honneur des trois amis qui, à ce moment-là, excitaient si fort l'enthousiasme de la jeunesse.

Aux époques de persécution, on est obligé de s'ingénier ; Adam Mickiévicz s'ingénia. Son grand ouvrage, le plus célèbre : *Les pèlerins polonais*, était ardemment demandé en Italie, mais Mickiévicz était exilé, donc suspect. Sa première édition, traduite en italien et portant ce titre audacieux : *I Pelegrini Polachi* (les pèlerins polonais) fut arrêtée à la frontière. Alors on fit une édition spéciale en changeant la couverture du livre. Celle-ci ne portait aucun nom d'auteur, et le titre était devenu : *I Pelegrini* (Les pèlerins). La douane italienne ne fit aucune difficulté devant ce qu'elle prit pour un livre de piété !

De ses mains patriciennes, Ladislav manie avec amour le joli volume à couverture grenat ; il nous montre la feuille de garde, le titre italien, l'absence du nom suspect,

et tout en reposant avec des gestes feutrés le chef-d'œuvre paternel à sa place, il rit doucement....

Encore un masque mortuaire ! Celui de Chopin. Devant cette calme élégance et ce profil d'une aristocratie un peu hautaine, nous nous attardons. Cela nous vaut une nouvelle anecdote :

Chopin s'en était venu visiter Adam Mickiévicz sans se douter que le grand ami avait précisément une mercuriale à lui faire. Mickiévicz commence :

— Vraiment, Chopin, je ne te comprends pas ! Tu es d'une santé délicate, tu as besoin de ménagements, et tu perds ta force à fréquenter les salons, où tu joues les « talons rouges » pour de grandes dames auxquelles tu fais trop d'honneur....

On voit le thème. D'abord Chopin, un peu boudeur, un peu renfrogné, ne dit mot. Puis comme le sermon continue et qu'il n'est point dans la nature du musicien d'en supporter beaucoup de cet acabit, il se dirige soudain vers le piano. Il ouvre l'instrument, s'assied, et bientôt ses doigts mélodieux ont fait le miracle ! Adam Mickiévicz, incapable de résister à la divine musique (car Chopin joue des airs patriotiques), oublie totalement ses griefs contre le magicien.

Voici une gravure du peintre Ostrowski. Ce nom ne nous dit guère, à nous autres Français. Mais aux fiers Polonais il dit beaucoup, à cause d'une réponse fière. Car ce même Ostrowski, chargé par le grand-duc Constantin de peindre un général, oublia deux boutons d'ordonnance. Et furieux, plus laid encore dans sa colère qu'il ne l'était à l'état calme (où cette laideur était cependant légendaire), le grand-duc dit au peintre officiel :

— Sais-tu bien que pour l'oubli de ces deux boutons je peux te faire pendre ?

A quoi l'artiste répondit :

— Et Votre Altesse Impériale sait-elle que je pourrais la peindre telle que je la vois en ce moment ?

Ladislas Mickiévicz a une prédilection particulière pour ces traits d'un ferme caractère. Toute son enfance, toute sa jeunesse, toute sa vie, furent bercées des revendications d'Adam Mickiévicz, de ses protestations contre l'emprise russe, de sa douleur du servage de la Pologne. Aussi est-ce d'une voix très allègre qu'il nous conte encore ceci :

Il avait une très jeune sœur, laquelle fut invitée un jour à un dîner officiel, chez le ministre français Léon Faucher. Celui-ci avait épousé une Polonaise, M^{lle} Wolowska. Malgré cela, il était devenu en 1848 un ennemi des Polonais, et surtout des démocrates ; chacun savait cela. Mais la très jeune Mickiévicz n'était point encore au courant des affaires politiques, et sa claire conscience d'enfant lui faisait paraître toutes simples des choses que d'autres trouvaient compliquées. Aussi ne faillit-elle point à dire en plein dîner officiel :

— Pourquoi, mon cousin, ne laisses-tu pas Kossuth venir en France ?

Ce qui, paraît-il, jeta un froid intempestif parmi les convives.

Nous sommes arrêtés devant un portrait de George Sand, grande amie, on le sait, d'Adam Mickiévicz. La romancière, toujours à l'affût des idées nouvelles, avait demandé au grand Polonais de lui expliquer ce qu'était le « messianisme » alors fort à la mode. Mickiévicz commence. Mais bientôt il s'aperçoit que George Sand absorbée, faisant son « regard en dedans » si connu de son entourage, emmagasinait ses dires dans un but utilitaire. Mickiévicz s'arrête net :

— Je parie que vous songez à faire un roman avec ce que je vous dis !

George Sand avoue. Alors Mickiévicz indigné :

— Restons-en là ! Etre écouté de la sorte par quelqu'un qui cherche à tirer parti de vos paroles, cela me fait le même effet que si, au milieu d'une déclaration d'amour à une femme, celle-ci m'arrêtait pour me demander de l'argent !

Et le messianisme eut tort. Ce qui n'empêcha pas George Sand d'en mettre beaucoup dans *Consuelo*.

Mais nous sommes dans la partie du musée consacrée aux gravures. Il y a plusieurs effigies de Poniatowski, le fameux héros des guerres napoléoniennes. Dans toutes, il est toujours représenté faisant des adieux pathétiques à sa femme et à ses enfants, lesquels ruissellent de larmes émouvantes. Le malheur est que Poniatowski vécut — et mourut — célibataire !

Voici une gravure révolutionnaire sur Kosciuszko (Paris 1794, 9, rue Saint-Jacques). Le héros polonais est représenté cuirassé, l'épée à la main, et autour du portrait court cette épigraphe :

Il a combattu le despotisme dans les deux hémisphères !

Et l'on reconnaît là le goût grandiloquent de la Révolution. D'autres gravures du même temps représentent les Polonais dansant la carmagnole et plantant un arbre de la Liberté sur lequel flotte un drapeau tricolore ! Ainsi les candides « patriotes » se figuraient que, nécessairement, à Varsovie les choses se passaient comme à Paris. On le voit : le Musée polonais est plein de choses curieuses. Moins curieuses, cependant, que la causerie de son conservateur. Aussi revenons-nous sans cesse à cette causerie et, pour notre bonheur, Ladislas Mickiévicz est toujours en fonds.

J'ai envie, surtout, de savoir les impressions d'Adam Mickiévicz sur Lausanne. Elles ne se font point attendre.

Le professeur à la vieille académie aima fort notre ville (qui à cette époque, je pense, était une délicieuse petite cité, portant franchement son caractère suisse, huguenot, vaudois, attendu que l'univers n'y affluait point....)

Il habitait Beau-Séjour, une antique maison dans un vieux jardin, *qui existent encore*, nous dit son fils. (Vraiment ? y a-t-il encore de vieilles demeures authentiques, chez nous ?) Il avait de bons amis, dont deux des meilleurs furent Vinet et Juste Olivier. On se réunissait le soir, autour d'un verre d'eau sucrée, et l'on causait de façon charmante, parfois assez vive, attendu que la révolution future faisait entendre de sourds grondements. Si bien que, quittant Lausanne en 1840, Adam Mickiévicz la prédisait déjà à ses amis. Ceux-ci, paraît-il, furent un peu suffoqués de la prédiction — et cependant, cinq ans après, elle était un fait accompli !

Mais ce n'est pas à moi d'apprendre aux lecteurs lausannois ce qui s'ensuivit.

Rentrons donc en Pologne. Car dans cette maison uniquement consacrée à une patrie dont il fut toute sa vie éloigné, Ladislas Mickiévicz nous fait réellement les honneurs de son pays absent.

Quel amour pour ce pays ! Un amour jeune, vivace, plein d'espoir. Si beau, chez ce vieillard de quatre-vingts ans, que nous en sommes émus. Mais souvenons-nous que les chants sublimes de son père frappèrent ses oreilles dès qu'il fut en âge de les entendre. Rappelons-nous un des plus beaux, ces admirables strophes à la Pologne :

« C'est là que j'ai aimé, dans ma patrie!... Là que j'ai laissé mon cœur; mais mon amour dans le monde ne s'est pas reposé sur un seul être, comme l'insecte sur la rose : il ne s'est reposé ni sur une famille, ni sur un siècle! Moi, j'aime toute une nation, j'ai saisi dans mes bras toutes ses générations passées et à venir; je les ai pressées ici sur le cœur, comme un ami, un amant, un époux, comme un père. Je voudrais rendre à ma patrie la vie et le bonheur, je voudrais en faire l'admiration du monde.... »

Et voyez un peu comme tout recommence : en ce moment, où la France vole au secours de sa sœur latine l'Italie, quoi de plus « actuel » que ce frontispice du *Mémorial de la Légion polonaise de 1848*, — un livre de Ladislas Mickiévicz, — écrit en souvenir de la valeureuse légion polonaise créée par son père ? Car ce poète professeur devint par la force des choses un soldat ; et lui aussi vola avec ses compatriotes au secours de l'Italie. Aussi le livre de Ladislas porte-t-il fièrement ceci à la première page :

A l'Italie
relevée
Libre, Indépendante et Une,
La Pologne
encore au tombeau, mais vivante ;
partagée, mais pourtant unie ;
esclave de corps, mais libre d'esprit ;
et que console et fortifie dans son
attente l'heureux destin d'une
Nation-Sœur.

Ne dirait-on point que ces paroles enflammées sont d'aujourd'hui ? Aussi est-ce par elles que je veux terminer ce portrait d'un patriote polonais fils de l'apôtre du patriotisme polonais.

LOUISE GEORGES-RENARD.

NOTRE PAIN QUOTIDIEN

TROISIÈME PARTIE ¹

De tous les pays consommateurs, la Suisse est certainement celui qui se trouve dans la situation la plus difficile et la plus dépendante au point de vue de l'approvisionnement de blé. Non seulement sa production ne représente pas même 16 $\frac{1}{2}$ % de ses besoins, c'est-à-dire le chiffre le plus faible que nous ayons constaté, mais encore elle ne possède aucun accès direct à la mer et ses entrepôts se trouvent en bonne partie à l'étranger. Et ce qui ajoute à la gravité de cette situation, c'est que nos fournisseurs, qui étaient encore, il y a moins de trente ans, les pays voisins France, Allemagne, Autriche Hongrie, sont aujourd'hui très éloignés, en partie même au delà des mers.

Et pourtant, si l'on jette un coup d'œil en arrière, on constate que les céréales appartiennent aux plus anciennes cultures de notre pays, puisque les recherches de O. Heer en ont fait connaître plus de dix espèces cultivées à l'époque des palaffites. Aux treizième et quatorzième siècles, la culture du blé était importante dans des régions d'où elle a totalement disparu depuis lors. Les cantons de la Suisse centrale, les hautes vallées du Jura, produisaient des céréales ; l'Obwald cultivait assez

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons de novembre et décembre 1917.

de blé pour en exporter, et l'arrivée de ses bateaux de grains déterminait le prix du marché à Lucerne¹.

C'est surtout à partir du développement des chemins de fer et de la navigation maritime que la concurrence extérieure commence à se faire sentir, tout d'abord des régions voisines, puis des régions toujours plus éloignées, pour devenir de nos jours tout à fait universelle. Tandis que, vers 1850 à 1860, la Suisse produisait encore de quoi couvrir sa consommation pendant 290 à 295 jours, aujourd'hui c'est à peine plus de 60 jours que notre production pourrait suffire. Il est donc devenu nécessaire de procéder à des importations croissantes, dont on se fera une idée par le tableau ci-après, qui indique le détail de nos importations en quintaux pour 1911, dernière année normale avant les guerres balkaniques, ainsi que pour les années de guerre mondiale 1914, 1915 et 1916 :

	1911	1914	1915	1916
1. Russie	2 199 877	1 673 315	174 527	
2. Roumanie	1 017 735	105 286		
3. Canada	457 244	598 770		
4. Etats-Unis	340 295	1 683 074	4 578 981	5 403 576
5. Allemagne	193 656	132 505		34
6. Argentine	120 962	178 581	66 413	575 814
7. Australie	25 042			
8. Autres pays	38 397	36 460	4 487	239
Totaux	4 393 211 ²	4 407 991	4 824 408	5 979 663
Valeur en mille fr.	110 155	118 687	176 991	302 508

Ce tableau suggère d'intéressantes réflexions au sujet des difficultés de ravitaillement de la Suisse au cours de la guerre actuelle; nous y reviendrons dans la suite. Mais nous devons, tout d'abord, exposer le problème de notre approvisionnement

¹ Voir, à ce sujet, l'intéressant exposé historique de M. E. Chuard, dans la *Suisse au dix-neuvième siècle* (Lausanne et Berna, 1901), tome troisième, *L'agriculture*, page 26.

² Ce total est un peu au-dessous de la moyenne; ainsi, en 1912, les importations se sont élevées à 4 896 001 quintaux et en 1913 à 5 092 278 quintaux.

en temps normal, et, en particulier, les questions soulevées par le transport de ces quantités considérables de blé vers la Suisse.

Autrefois, la Suisse faisait venir presque tout le blé qu'elle importait de Russie par la voie de Marseille-P. L. M.-Genève. Mais le blé, comme matière encombrante, supporte difficilement les coûts de transports élevés résultant de longs parcours par voie ferrée. L'absence d'une voie navigable bien aménagée de Marseille à Genève et les tarifs trop onéreux des chemins de fer français ont été les causes principales du délaissement de cette voie par les importateurs suisses. Depuis l'ouverture du Gothard surtout, le port de Marseille s'est trouvé fortement concurrencé par Gênes, qui semble désigné, par la nature même, à servir d'intermédiaire entre les ports de la Russie méridionale et la Suisse. Et, cependant, le port italien n'a pas tardé à être distancé à son tour, pour une cause tout à fait semblable à celle qui avait désaffecté Marseille : l'absence complète de toute voie fluviale de Gênes vers la Suisse.

Les pays septentrionaux ne manquèrent pas de profiter de cette situation pour attirer les transports de blé russe sur leur propre territoire. Grâce aux avantages du grand port hollandais Rotterdam et du trafic par le Rhin¹, renforcés par des tarifs énormément dégressifs des chemins de fer allemands, ils ont réussi à gagner de plus en plus le marché suisse. Ainsi, on sait qu'en 1911, par exemple, l'importation totale en Suisse s'est répartie à peu près de la manière suivante : 27 000 wagons par la voie du Rhin, 12 000 par Marseille et 4000 par Gênes. De sorte que, grâce surtout à la navigation du Rhin, le transport de Rotterdam à Zurich est moins coûteux que de Gênes, bien que le trajet kilométrique soit double.

Il est à peine besoin d'ajouter que les conditions de supériorité d'une route sur une autre varient suivant les régions envisagées. Voici, par exemple, quelques cas pratiques, que nous

¹ Entre Rotterdam et Mannheim, on payait en 1874 pour une tonne de blé 7 mk. 20; en 1900, 3 mk. 97; en 1905, 3 mk. 84 et en 1910, 2 mk. 33.

allons essayer de résoudre d'après le principe suivant : combien coûte le transport de 100 kg. de blé d'Odessa, le grand port de la mer Noire, jusqu'à Berne, Zurich ou Brunnén, le grand entrepôt de la Suisse centrale ?

	Expédition par la voie de		
	Rhin-Mannheim	Gènes	Marseille
1. Berne :	Fr.	Fr.	Fr.
fret	1,384	0,800	0,800
chemin de fer	1,810	2,510	2,268
	<u>3,194</u>	<u>3,310</u>	<u>3,068</u>
2. Zurich :	Fr.	Fr.	Fr.
fret	1,384	0,800	0,800
chemin de fer	1,530	2,340	2,465
	<u>2,914</u>	<u>3,140</u>	<u>3,265</u>
3. Brunnén :	Fr.	Fr.	Fr.
fret	1,384	0,800	0,800
chemin de fer	2,070	2,140	2,275
	<u>3,454</u>	<u>2,940</u>	<u>3,075</u>

D'autres facteurs à considérer, outre les frais de transport, sont les droits d'entrée de 0 fr. 30 par quintal, et le coût du transbordement, qui a lieu deux fois par le Rhin (à Rotterdam et à Mannheim) et une fois par Gènes et par Marseille ; mais le tarif varie considérablement d'une place à l'autre : à Mannheim, le transbordement et la mise en sacs coûtent, par exemple, 11 pfennigs par quintal, tandis qu'à Marseille ils sont de plus du double.

Il résulte de tout ceci que la Suisse, par le fait de sa situation centrale en Europe, peut être divisée en plusieurs zones pour le transport des blés de la mer Noire : les régions du nord, de l'est et une partie du centre qui sont desservies normalement par la voie du Rhin ; le reste de la Suisse, qui constitue la zone de Marseille et de Gènes. La ligne de démarcation ne peut naturellement pas être tracée d'une manière absolue et définitive.

parce que les tarifs de transport sont en évolution constante, aussi bien sur terre que sur mer, en raison de la concurrence que se font les diverses voies d'acheminement.

Il faut d'ailleurs remarquer que ces voies sont encore susceptibles de bien des progrès. L'objectif de la Suisse doit être précisément de porter ses efforts sur l'amélioration de toutes ses voies de transport, sans exception ¹, de manière à les mettre en concurrence continue entre elles pour le plus grand profit des consommateurs.

Ainsi, pour la voie du Rhin ², une amélioration sensible consisterait à effectuer le transbordement du blé non plus à Mannheim, mais le plus loin possible en amont du fleuve. On a calculé, par exemple, que les consommateurs économiseraient une somme de 1 million 500 000 francs sur les frais de transport de 400 000 tonnes de blé par eau jusqu'à Bâle, au lieu du transit par transbordement à Mannheim. Chacun connaît, à ce propos, les tentatives de la plus haute importance pour la Suisse, par lesquelles on cherche à rendre le Rhin navigable jusqu'au lac de Constance et même plus loin encore. Ces tentatives ont déjà donné des résultats très encourageants, comme en témoignent les chiffres ci-après concernant le trafic du Rhin jusqu'à Bâle, exprimé en tonnes :

	Montée	Descente	Total
1908	13 877	1 600	15 477
1913	62 376	34 277	96 653

En 1914, d'après les appréciations de M. Gelpke, ingénieur, le trafic aurait atteint 130 000 tonnes si la guerre n'avait pas éclaté au milieu de l'année et suspendu momentanément les expéditions par cette voie.

¹ Et non pas uniquement de la voie du Rhin, comme le propose un publiciste étranger, M. V.-S. Ruelens-Marlier, dans un ouvrage de propagande intitulé *Le Rhin libre*. Neuchâtel, Attinger, 1916.

² Pour toute cette question des voies de transport, voir l'intéressant ouvrage publié par l'un de nos étudiants, M. le Dr Jean Lupold : *Le problème de la navigation intérieure en Suisse*. Neuchâtel, Wolfrath & Sperlé, 1915.

Dans le domaine des céréales, ces projets ont reçu également une première application, en ce sens que le transbordement des blés et leur mise en sacs, au lieu de se faire à Mannheim, s'effectue parfois à Strasbourg ou Kehl ou même exceptionnellement à Bâle. Mais Mannheim reste toujours le port de transbordement le plus sûr, sur lequel on peut compter en tout temps, alors qu'en été 1911, par exemple, les transports fluviaux jusqu'à Strasbourg ont dû être restreints et même complètement suspendus jusqu'à Bâle.

Pour ce qui est du port de Gênes, il n'y a pas de doute qu'il constitue, à bien des égards, la voie d'acheminement la plus rationnelle pour les blés russes, notamment au point de vue de la longueur et de la durée des transports. En temps normal, les blés qui partent d'Odessa s'en vont à Rotterdam en 21 jours et parviennent de là en 18 et 25 jours à Zurich ; c'est donc avec une moyenne de 40 à 50 jours qu'il faut compter pour avoir un chargement de blé russe dans nos entrepôts. Par contre, d'Odessa à Gênes, les vapeurs emploient 7 à 10 jours ; le blé peut être à destination au bout de 20 à 30 jours, au maximum, en tenant compte du stationnement habituel au port de Gênes.

Pour donner une nouvelle impulsion aux transports par Gênes, il suffirait donc de réduire dans une mesure suffisante les tarifs de chemins de fer italiens. A cette fin, le département fédéral des chemins de fer avait envoyé à Rome, au commencement de 1912, une délégation chargée d'obtenir une réduction de tarif de 12 centimes par 100 kg., moyennant quoi la Suisse s'engageait de son côté à en consentir une de 23 à 28 centimes. Après de longs pourparlers, — car elle venait justement d'accorder une réduction de 20 centimes sur les blés à destination de la Suisse, — l'Italie accepta. Mais cette excellente mesure n'a malheureusement pas pu être ratifiée du fait des chemins de fer fédéraux, qui se sont prévalus de représailles éventuelles de l'Allemagne, laquelle aurait pu, elle aussi, abaisser ses tarifs. Il en résulte donc, comme le relevait la *Nouvelle Gazette de Zurich* à cette occasion, que « c'est par égard aux relations des chemins de fer fédéraux avec les chemins de fer

allemands que nous aurons renoncé à détourner le trafic par une réduction sur la ligne du Gothard », — une réduction qui aurait rapporté une économie d'un million de francs au moins par année, au dire d'un grand journal italien.

Quant à Marseille, on peut pronostiquer un grand avenir aux transports par cette voie, le jour où la navigation serait assurée sur le Rhône jusqu'à Genève et, à plus forte raison, jusqu'à l'intérieur de la Suisse. Il faut reconnaître, sans doute, que les conditions de navigabilité du Rhône sont bien inférieures à celles du Rhin, en raison de la vitesse du courant. Une comparaison avec d'autres cours d'eau est instructive : pour s'élever à 100 m. au-dessus du niveau de l'embouchure, il faut remonter le Rhône sur une longueur de 215 km., la Seine sur 556, le Rhin sur 621, l'Elbe sur 662, et la Volga sur 2000 km. Néanmoins, l'aménagement du Rhône jusqu'en Suisse serait de nature à rendre encore d'immenses services à notre pays, surtout après l'ouverture du canal reliant Marseille au Rhône. C'est à quoi travaille depuis quelques années le *Comité franco-suisse du Haut-Rhône*, dont les efforts semblent devoir enfin aboutir à une solution de principe avant la fin de la guerre actuelle.

Nous venons d'examiner ainsi deux causes essentielles de nos difficultés d'approvisionnement : l'insuffisance de notre production nationale et l'absence de tout accès direct à la mer. Un troisième élément de difficulté résulte à son tour des précédents et vient les renforcer dans une grande mesure : c'est le fait que les entrepôts de nos blés se trouvent en bonne partie à l'étranger, et notamment à Mannheim, la grande place de transit et de commerce du blé de l'Allemagne du sud. Sans doute, des entrepôts suisses, destinés principalement aux céréales ont été créés aussi par nos chemins de fer dans une dizaine de stations de transit du réseau fédéral, notamment à Morges et à Brunnen. Depuis le 1^{er} août 1912, l'usage de ces entrepôts est absolument gratuit pour les céréales, tandis que jusqu'alors cette faveur était réservée aux seuls entrepôts distants de 200 km. de trajet au moins de la frontière. Malheureusement, comme le constatait M. le conseiller national Hirter aux chambres fédérales, cette

mesure n'a eu aucun résultat, et nos commerçants continuaient jusqu'à la guerre à entreposer la plus grande partie de leurs blés à Mannheim plutôt qu'en Suisse : il semblait même que le mal eût encore empiré dans une forte mesure¹.

La raison principale de cet état de choses réside dans les économies de transport résultant de l'entreposage à Mannheim, d'où les blés peuvent être réexpédiés, une fois vendus, non seulement en Suisse, mais encore dans toute l'Allemagne du sud et même parfois en France. En d'autres termes, la sphère d'expédition des blés est beaucoup plus étendue.

Un autre avantage que le commerce recherche dans les entrepôts se trouve dans la faculté de réexpédition en transit. On entend par là la possibilité d'entreposer provisoirement des blés et de les réexpédier ensuite, une fois vendus, à leur lieu de destination, en payant la même taxe que pour le transport direct, sans interruption. Voici, par exemple, des blés qui sont entreposés à Bâle, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un acquéreur. Après quelques semaines, ils sont vendus à Soleure et, par suite, réexpédiés à leur lieu de destination finale. Eh bien, la taxe de transport par chemin de fer, par exemple, Mannheim-Bâle entrepôt, puis Bâle entrepôt-Soleure, serait la même que si l'expédition avait eu lieu directement à destination de cette ville. Or, il faut constater ici que nos chemins de fer n'ont pas su accorder à la place de Bâle toutes les facilités de réexpédition qui seraient désirables, même pour certaines régions desservies plus directement par Bâle, notamment pour la ligne Brougg-Baden-Zürich et la ligne Schaffhouse-Winterthour-Ziegelbrücke. M. Preiswerk-Inhoff, dans une conférence faite à l'assemblée générale de la Société commerciale et industrielle de Bâle², le 15 mai 1913, citait, entre beaucoup d'autres, cette anomalie : l'expédition de

¹ Voici le total des wagons en réserve dans nos entrepôts publics à la fin de chaque année :

1904 : 9730 wagons.	1911 : 4413 wagons.
1909 : 3370 "	1912 : 1538 "
1910 : 3052 "	1913 (le 31) : 1559 "

² W. Preiswerk-Inhoff, *Die Getreideversorgung der Schweiz*, Bâle, 1913, p. 8.

blé Mannheim-Bâle entrepôt-Brougg, soit 317 km. coûte 20 fr. de plus (155 fr. au lieu de 135) par wagon que l'expédition directe Mannheim-Waldshut-Brougg, soit 337 km. ; donc 20 fr. de plus pour 20 km. de moins ! Faut-il s'étonner, après cela, si le commerce préfère entreposer son blé à Mannheim, plutôt qu'à Bâle, et l'expédier ensuite par les chemins de fer badois sur Waldshut, c'est-à-dire par la voie la plus longue, qui se trouve être, en même temps, le meilleur marché ?

Mais voici encore une autre cause de dépendance du marché extérieur en matière de blé, ou plutôt de farine. Nous entendons parler ici de la concurrence artificielle et ruineuse faite à notre meunerie par certains pays étrangers, et dont on a pu craindre l'anéantissement complet de cette industrie. Ce n'est pas à dire que nos moulins ne soient pas à la hauteur au point de vue technique. Bien au contraire, ils ont toujours été à la tête des progrès immenses réalisés au cours du siècle dernier. C'est en grande partie à des ingénieurs suisses que sont dues les inventions fondamentales qui ont bouleversé l'industrie de la meunerie, notamment les machines à cylindre qui ont remplacé de plus en plus les meules d'autrefois. Ce caractère progressiste de la meunerie suisse s'explique sans doute par le fait qu'elle s'est vue contrainte, plus tôt que celle de tout autre pays, à importer la majeure partie de sa matière première : de sorte qu'elle a été aussi obligée de s'adapter, dans sa fabrication, aux blés des provenances et des qualités les plus diverses.

D'après la statistique de juin 1913, le nombre des moulins assujettis à la surveillance fédérale des fabriques s'élevait à 159, dont 141 moulins à blé. La production effective de ces 141 moulins a été en 1912 de 47 066 wagons de 100 q., tandis que la production maximum possible serait, y compris les moulins agricoles¹ :

¹ Petits moulins de l'ancien système, qui s'occupent principalement de moudre les blés de leur région contre une rétribution fixe, autrefois en nature, aujourd'hui presque toujours en espèces (2 à 3 fr. par 100 kg. de blé). Ces moulins ont diminué dans une plus forte mesure encore que la culture des blés indigènes, dont ils dépendent d'ailleurs complètement.

- a) en temps normal. . . . 62 049 wagons. 75 000 wagons.
 b) en forçant l'exploitation 79 222 " 95 000 "

Si l'on considère la capacité de production que nous venons d'exprimer, si l'on songe que notre meunerie est tout à fait à la hauteur au point de vue technique et qu'elle est protégée par un droit d'entrée de 2 fr. 50 par quintal, tandis que les blés ne paient que 0 fr. 30, il semble que nos moulins devraient être à même de satisfaire entièrement la consommation nationale, qui a été, en 1913, de 63 195 wagons de blé. En réalité, cependant, il n'en est pas ainsi, parce qu'il faut tenir compte des encouragements artificiels accordés par certains pays voisins aux exportations de farine et qui suscitent une concurrence ruineuse à notre industrie.

Nous revenons ainsi aux trop fameuses primes à l'exportation, qui ont provoqué tant de récriminations parmi les meuniers au cours des dernières années avant la guerre. Pendant longtemps, c'est surtout l'industrie française qui menaçait notre meunerie suisse, et encore aujourd'hui il est certain que le système français des acquits à caution recèle indirectement une sorte de prime à l'exportation des farines. Mais depuis 1902 et plus encore depuis 1907-1908, c'est surtout la concurrence germanique qui est devenue extrêmement menaçante. Aussi ne parlerons-nous ici que du système allemand des *bons d'importation*, dont nous eûmes déjà l'occasion d'exposer les grandes lignes à propos du commerce des blés en Allemagne.

Ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu, à ce propos, nous suivre dans l'arsenal législatif allemand se souviennent de ces bons d'importation (*Einfuhrscheine*) par lesquels tout exportateur de blé ou de farine obtient le droit d'importer en franchise une quantité équivalente — comme droit d'entrée — de marchandises de diverse nature. Ils se souviennent aussi des arguments par lesquels nous croyons avoir démontré que les bons d'importation sont destinés à être de véritables primes à l'exportation des céréales et de leurs produits dérivés, comme la farine.

Mais lorsqu'il s'agit de farine, on se trouve en présence d'une

difficulté particulière, qui est aussi un nouvel élément de prime à l'exportation. Dans l'application détaillée du système, il faut naturellement déterminer la proportion de matière première importée qui correspond à la marchandise réexportée ; il faut déterminer, par exemple, les déchets qui seront prévus dans le calcul de l'équivalence entre les entrées de blé et les sorties de farine. En d'autres termes, combien faut-il de blé pour produire une quantité déterminée de farine, ou encore, si l'on préfère, quelle quantité de blé pourra-t-on importer en franchise en échange de 100 kg. de farine exportés ? C'est là que surgissent des difficultés à peu près insurmontables, car on ne peut pas calculer exactement et uniformément quelle quantité de blé est nécessaire pour produire une quantité déterminée de farine. En pratique, on s'en tire tant bien que mal en fixant des équivalences qui sont, le plus souvent, trop favorables pour les industriels, de sorte que ceux-ci bénéficient, de ce chef encore, d'une véritable prime à l'exportation de leurs farines.

Ainsi, en Allemagne, jusqu'à 1900, le remboursement des droits s'effectuait sur la base d'un rapport fixe : 75 kg. de farine exportés donnaient droit à l'importation en franchise de 100 kg. de blé. A cette époque, le gouvernement décida d'introduire un nouveau système destiné à retenir dans le pays les farines inférieures, très recherchées par l'agriculture pour l'alimentation du bétail, et à forcer au contraire l'exportation des farines de première qualité, fabriquées spécialement par les grands moulins modernes. A cet effet, les farines furent divisées en cinq classes diverses, suivant leur degré de finesse, et pour chacune fut fixé un rapport indiquant la quantité de blé nécessaire à la production. Mais le rapport pour les farines supérieures fut fixé à un niveau trop élevé, plus élevé relativement que pour les autres, de manière à inciter à l'exportation de celles-là et non de celles-ci : jusqu'au 1^{er} octobre 1909, l'équivalence légale fut de 100 kg. de farine première qualité correspondant à 160 kg. de blé ; depuis lors, ensuite des réclamations de la Suisse, elle fut abaissée au rapport de 100 à 150 kg. Même à ce taux réduit, les meuniers suisses prétendent que le remboursement des droits

est trop favorable et cache une prime aux exportations. Il faut bien constater, en tout cas, que, depuis 1906 surtout, le régime de l'Allemagne n'a pas cessé de provoquer des protestations de tous ses voisins, non seulement de Suisse, mais encore d'Autriche-Hongrie et de Russie.

En ce qui concerne la Suisse, c'est surtout à partir du mois de juin 1906 qu'elle s'est ressentie du système allemand, parce qu'à cette date est entré en vigueur le nouveau tarif douanier, qui portait le droit d'entrée sur les blés de 3 mk. 50 à 5 mk. 50 par quintal, augmentant dans la même mesure les primes à l'exportation des farines. Aussitôt les exportations de farines allemandes, et surtout, comme il était à prévoir, des qualités supérieures prirent des proportions telles que l'existence de nos moulins suisses parut très sérieusement compromise.

C'est ce qui ressort d'une manière frappante des chiffres d'importation ci-après :

Farines allemandes. Q.	Importations totales.	
	1913 Q.	1899 Q.
1905 : 54 276		
1906 : 83 669		
1907 : 241 250	Allemagne, 326 469	78 019
1908 : 457 705	France, 37 060	248 686
1909 : 368 734	Autres pays, 17 791	97 902
1910 : 427 755		
1911 : 388 010	381 320	424 607
1912 : 364 770	ou 11 820 et 8 020 milliers de francs.	
1913 : 326 469		

En 1908, la « guerre des farines » était devenue si meurtrière pour nos moulins que ceux-ci adressèrent aux chambres fédérales une pétition se terminant par ces mots significatifs : « Nous vous prions instamment de nous protéger, évitant ainsi la ruine d'une industrie indispensable. »

Depuis lors la question n'a pas cessé d'être à l'ordre du jour, mais jusqu'ici aucune solution n'est intervenue, si ce n'est la légère diminution des équivalences décrétée par l'Allemagne à partir du 1^{er} octobre 1909 et que nous avons déjà mentionnée précédemment.

A vrai dire, le seul remède à la situation critique des meuniers consisterait dans l'augmentation correspondante des droits d'entrée sur la farine, qui sont de 2 fr. 50 par quintal, tandis qu'ils sont de 12 fr. 75 (10 mk. 20) en Allemagne et de 11 à 16 fr. en France. Malheureusement cette mesure n'a pas pu être prise, parce que la Suisse était liée au droit d'entrée par son traité de commerce avec l'Allemagne, échu au 31 décembre 1917. Par contre, il semble que notre pays aurait pu faire usage de l'art. 4, alinéa 2, de sa loi douanière du 10 octobre 1902, suivant lequel le Conseil fédéral est autorisé, dans les cas « où l'effet des droits de douane suisses est paralysé par des primes d'exportation ou faveurs analogues, à prendre les dispositions qui lui paraîtront appropriées aux circonstances. » Mais cette mesure non plus n'a pas pu être prise à l'égard de l'Allemagne, parce que celle-ci a toujours contesté formellement l'existence d'une prime à l'exportation de ses farines et aussi parce que le système des bons d'importation existant déjà lors de la conclusion de notre traité de commerce avec l'Allemagne était connu de nos négociateurs qui ne se sont pas élevés avec assez d'insistance contre ce système.

Sans être prophète, on peut donc prédire en toute certitude que cette question des farines va revenir sur le tapis lors de la conclusion de nos futurs traités de commerce, où l'une des principales revendications de la Suisse sera certainement l'augmentation des droits d'entrée dans une mesure telle que notre industrie n'ait plus à souffrir des primes à l'exportation de l'Allemagne.

GEORGES PAILLARD.

(La fin prochainement.)

1917 — MÉMORIAL — 1917

SUISSE

Décembre.

3. Ouverture de la session constitutive des chambres fédérales. M. Henri Calame (Neuchâtel) est élu président du Conseil national, M. Bulli (Schaffhouse) président du Conseil des Etats.
5. Les Etats-Unis s'engagent à fournir à la Suisse, jusqu'à la prochaine récolte, 240 000 tonnes de céréales panifiables, dont les deux tiers au moins de froment.
6. Des avions, d'origine française, lancent 3 bombes à Muttenz (Bâle-Campagne) et 8 à Menziken (Argovie); pas de victimes.
10. Mort, à Genève, de M. L.-A. Rochat, fondateur de la Croix-Bleue.
13. Election du Conseil fédéral. M. Robert Haab, de Wädenswil (Zurich), directeur général des C. F. F., ministre *ad interim* de Suisse à Berlin, succède à M. Forrer, nommé directeur de l'Office international des chemins de fer. Les six autres membres sortants sont réélus.
14. Le colonel Hiberstein, d'Oltén, est appelé au commandement de la 2^{me} division en remplacement du colonel de Loya.
20. Le Conseil des Etats adopte la revision constitutionnelle concernant l'augmentation du nombre des membres du Conseil fédéral. Il vote l'introduction du système proportionnaliste pour les élections au Conseil national en ce sens que « les cantons ayant plus de 10 représentants

pourront être divisés en arrondissements de 5 mandats au moins. » La minorité se prononce pour la formule « un canton, un arrondissement. »

21. L'arrêté sur le relèvement des taxes postales est voté.
27. Le colonel Philippe Mercier, conseiller aux Etats, à Glaris, est nommé ministre de Suisse à Berlin.

ÉTRANGER

Janvier.

9. Démission de M. Trépof, président du ministère russe. — Mort de M. Paul Stapfer, doyen honoraire de la faculté des lettres de Bordeaux.
11. Les gouvernements de l'Entente répondent négativement aux propositions de M. Wilson demandant la réunion d'une conférence en vue de la paix. — Le prince Galytzine est nommé président du ministère russe.
18. Le général Beliajef remplace le général Schouwajef comme ministre de la guerre russe.
23. Combat naval entre torpilleurs anglais et allemands près de la côte hollandaise ; un bateau anglais et un allemand sont perdus.
27. Par 313 voix contre 135, la Chambre française accorde sa confiance au cabinet Briand.
29. Cérémonie des honneurs rendus aux drapeaux des Alliés, au Zappeion d'Athènes, comme satisfaction pour les événements de l'automne dernier.
31. L'Allemagne décrète le blocus complet le long des côtes de la Grande-Bretagne, de la France et de l'Italie et impose une réglementation spéciale du trafic entre l'Amérique et l'Europe.

Février.

3. Le gouvernement des Etats-Unis rappelle son ambassadeur à Berlin, M. Gérard, et remet ses passeports au comte Bernstorff.
4. M. Wilson invite les Etats neutres à s'associer à sa ligne de conduite envers l'Allemagne.

14. Mort de l'écrivain Edouard Drumont, fondateur de la *Libre Parole*.
15. Mort d'Octave Mirbeau, écrivain et dramaturge.
22. Sept vapeurs hollandais, chargés de céréales, partis de Dartmouth et de Falmouth, sont coulés par un sous-marin allemand, bien qu'on les eût garantis de n'être pas inquiétés. Le gouvernement allemand prétend que ces vapeurs n'ont pas quitté les ports anglais à l'heure fixée.
24. Prise de Kut-el-Amara, en Mésopotamie, par les Anglais.
25. Les Allemands reculent le long de l'Ancre.
26. Malgré le renforcement du blocus par l'Allemagne, le navire américain *Orleans* arrive à Bordeaux. Le *Rochester* arrive deux jours plus tard.

Mars.

2. Le chef de l'état-major autrichien von Hötendorf est remplacé par le général von Straussenberg. — On apprend les démarches faites par l'Allemagne auprès du Mexique et du Japon en vue d'un complot contre les États-Unis.
8. Le comte Ferdinand Zeppelin meurt à l'âge de soixante-dix-neuf ans.
9. Des troubles, causés par la famine, éclatent à Pétrograd.
11. Prise de Bagdad par les Anglais.
12. Le tsar ayant prononcé la suspension de la Douma, celle-ci désigne un comité qui, soutenu par les révolutionnaires et la garnison de Pétrograd, se constitue en gouvernement provisoire.
13. Les troupes allemandes continuent à évacuer leurs positions sur l'Ancre. — Le prince Lvoff forme un ministère national russe; arrestation des anciens ministres; la plupart des grandes villes adhèrent au mouvement révolutionnaire. Combats sanglants dans les rues de Pétrograd entre les révolutionnaires et la police.
14. Le général Liautey, ministre français de la guerre, donne sa démission. — Les Russes s'emparent de Kermadjah, en

- Perse. — Rupture des relations diplomatiques entre la Chine et l'Allemagne. — Mort de M^e Fernand Labori.
15. Abdication du tsar Nicolas II; son frère, le grand-duc Michel, est nommé régent.
 16. Forte avance française entre l'Ancre et l'Oise. — Un zeppelin est abattu à Compiègne.
 17. Les Français occupent Noyon, Roye, Nesle et Péronne; les Anglais, Bapaume. — Démission du ministère Briand.
 19. M. Ribot constitue un nouveau ministère et prend le portefeuille des affaires étrangères. M. Painlevé devient ministre de la guerre.
 20. Le grand-duc Michiel refuse la régence; le gouvernement provisoire annule la nomination, faite par Nicolas II, du grand-duc Nicolas comme chef suprême de l'armée russe.
 21. La Chambre française accorde à l'unanimité des 440 votants sa confiance au ministère Ribot. — Le gouvernement provisoire russe décide l'internement du tsar et de la tsarine à Tsarskoïé-Selo.
 23. Publication d'un manifeste du gouvernement russe annulant les mesures de russification prises en Finlande et convoquant la Diète finlandaise.
 25. L'Allemagne étend le blocus à l'Océan arctique, sauf les eaux norvégiennes.

Avril.

3. Les Français progressent sur un front de 3 kilomètres entre Somme et Oise.
4. Le Congrès américain adopte une résolution proclamant l'état de guerre entre les Etats-Unis et l'Allemagne.
6. Rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'Autriche.
8. Théodore de Wyzewa, écrivain et critique d'art, meurt à Paris.
20. Les Allemands abandonnent la rive de l'Aisne entre Condé

et Soupire; les Français font 19 000 prisonniers et s'emparent d'une centaine de canons.

21. Le général von Bissing, gouverneur de la Belgique, meurt à Bruxelles.
28. Le Congrès américain adopte par 299 voix contre 96 le bill de conscription.

Mai.

4. Prise de Craonne par les Français. — Un ministère grec Zaimis succède au ministère Lambros.
12. Réception enthousiaste du maréchal Joffre et de M. Viviani aux Etats-Unis.
15. Le général Pétain est nommé généralissime de l'armée française, et le général Foch chef de l'état-major général. Le général Pétain reprend le commandement d'un groupe d'armées.
20. Le socialiste Adler, qui avait tué le comte Sturgkh, président du cabinet autrichien, est condamné à mort. Sa peine est commuée plus tard en celle des travaux forcés.
23. Forte avance italienne dans le Carso.

Juin.

4. La Chambre française vote par 455 voix contre 55 un ordre du jour de confiance dans le gouvernement, proclamant aussi le principe d'une paix sans annexions, mais avec restitution de l'Alsace-Lorraine.
6. Nomination du général Broussiloff comme commandant en chef de l'armée russe.
7. Les Anglais occupent la ligne Messines-Wytchate, en Flandre.
12. Abdication de Constantin, roi de Grèce, en faveur de son fils.

Juillet.

2. L'homme d'Etat belge Schollaert meurt au Havre.
3. Troubles en Hollande à cause de la rareté des vivres.
4. Mort du célèbre acteur anglais Sir Herbert Tree.

12. Démission de M. de Bethmann-Hollweg, chancelier de l'empire allemand.
14. M. Michaelis, directeur impérial de l'alimentation, est nommé chancelier de l'empire.
18. Le roi d'Angleterre prend le nom de « Windsor » pour lui et sa famille.
19. Le Reichstag allemand, sur la suggestion de M. Erzberger, fait une manifestation en faveur de la paix et adopte les crédits de guerre, malgré l'opposition socialiste.
23. L'armée russe recule de la Zlota Lipa au Dniestr. — Le conseil des ouvriers et des soldats, réuni avec les délégués des paysans, proclame un gouvernement provisoire investi de pouvoirs dictatoriaux.
25. Les Russes évacuent Tarnopol et Czernowitz.
26. Kerensky devient dictateur à la tête d'un gouvernement de Salut public russe.

Août.

1. Propositions de paix de Benoît XV aux chefs des nations belligérantes.
5. M. von Kühlmann remplace M. Zimmermann comme secrétaire d'Etat allemand aux affaires étrangères, et M. Wallraf remplace M. Hellferich comme secrétaire d'Etat à l'intérieur. — Kerensky proclame l'état de siège pour toute la Russie.
10. La conférence du *Labour Party* anglais se prononce, par 1 846 000 voix contre 550 000, en faveur d'une participation à la conférence de Stockholm.
13. M. Bonar Law annonce à la Chambre des communes que l'Angleterre, la France, l'Italie et les Etats-Unis refuseront d'accorder des passeports aux participants de la conférence de Stockholm.
14. L'ex-tsar Nicolas II est transféré, avec sa famille, de Tsarskoïé-Selo à Tobolsk, en Sibérie. — La Chine déclare la guerre à l'Allemagne.
20. Nouvelle bataille de Verdun, succès français.

27. L'affaire de corruption, dite du *Bonnet Rouge*, pour le compte de l'Allemagne, éclate en France.
29. L'Allemagne accorde satisfaction à la République argentine pour des vaisseaux torpillés et admet l'entière liberté de circulation de la marine argentine.
30. L'ancien ministre de la guerre russe Soukominof est condamné à la reclusion perpétuelle pour haute trahison au profit des empires centraux. Le procès établit aussi la culpabilité du général Januzkevitch, chef de l'état-major général.

Septembre.

3. Entrée de l'armée allemande à Riga.
4. Combats sanglants sur le front de l'Isonzo. — Les Allemands s'emparent de Dunamünde. — M. Stürmer, ancien président du ministère russe, meurt en prison.
7. Le ministère Ribot se retire volontairement pour se réorganiser.
8. Le gouvernement américain publie des dépêches prouvant que le ministre d'Allemagne à Buenos-Aires a fait expédier à Berlin, par l'intermédiaire du ministre de Suède, des câblagrammes indiquant le départ de navires argentins et renfermant des directions pour leur torpillage.
10. Le généralissime Korniloff est suspendu de son commandement par Kerensky. — Mort de Paul Meyer, directeur de l'Ecole des chartes.
11. L'aviateur Guynemer est tué.
12. Le gouvernement argentin remet ses passeports au comte Luxbourg, ministre d'Allemagne.
13. Constitution d'un ministère Painlevé, dans lequel les socialistes unifiés ne sont plus représentés. M. Painlevé garde le ministère de la guerre, M. Ribot celui des affaires étrangères. — Le coup de main de Korniloff échoue ; le Soviet désigne Kerensky comme généralissime.
19. La Chambre française accorde, par 378 suffrages contre 1, sa confiance au ministère Painlevé ; les socialistes se sont abstenus.

22. Le gouvernement allemand désavoue son ministre à Buenos-Aires dans l'affaire des câblogrammes et exprime ses regrets au gouvernement argentin. — Le gouvernement américain publie une dépêche de l'ancien ambassadeur allemand à Washington, comte Bernstorff, datée de janvier 1917, demandant à l'office impérial des affaires étrangères les ressources suffisantes pour influencer le Congrès américain.
26. Victor-Emmanuel visite le front français.
27. Les troupes anglaises de Mésopotamie battent les Turcs à Ramadie.

Octobre.

7. M. Léon Daudet accuse l'ancien ministre Malvy d'intelligences avec l'ennemi.
9. M. von Kühlmann, secrétaire à l'Office impérial des affaires étrangères, déclare que l'Allemagne ne fera jamais aucune concession sur l'Alsace-Lorraine.
16. Les Allemands s'emparent de l'île d'Oesel, dans le golfe de Riga.
23. Prise, par les Français, du fort de Malmaison, près de Soissons. — Le cabinet Painlevé donne sa démission, vu l'affaiblissement de sa situation devant le parlement; mais M. Poincaré le confirme; seul, M. Ribot est remplacé aux affaires étrangères par M. Barthou. — Mort du physiologiste Albert Dastre.
24. Les Austro-Allemands pénètrent dans le front italien à Tolmino et sur le plateau de Bainsizza et battent la 2^e armée italienne.
25. Démission du ministère Boselli.
28. Occupation de Cividale et de Gorizia par les Austro-Allemands.
30. Udine tombe entre les mains de la 14^e armée allemande. — M. Orlando forme le nouveau ministère italien.
31. Les Centraux avancent jusqu'au Tagliamento; leurs bulletins annoncent 120 000 prisonniers et un butin de plus de 1000 canons.
31. Célébration du 400^e anniversaire de la Réforme.

Novembre.

2. Le chancelier Michaelis est remplacé par le comte Hertling, président du ministère bavarois. — Les Français s'emparent des positions du Chemin-des-Dames sur une longueur de 20 kilomètres.
5. Le col de Lana, dans les Dolomites, est occupé par les Autrichiens. — Prise de Paschendaele par les Anglais. — Conférence des représentants de l'Entente à Rapallo.
8. Le général Diaz succède au général Cadorna comme chef de l'armée italienne. — Les Anglais s'emparent de Gaza, en Palestine, point d'appui de Jérusalem. — L'économiste Adolf Wagner meurt à Berlin.
11. Rencontres sanglantes à Pétrograd et Moscou entre adhérents des différents partis.
13. Par 277 voix contre 186, la Chambre repousse l'ordre du jour présenté par le ministère Painlevé, qui démissionne.
16. M. Clemenceau forme le nouveau ministère; il y prend le portefeuille de la guerre, M. Pichon celui des affaires étrangères, M. Leygues celui de la marine.
17. Occupation de Jaffa par les troupes d'Australie et de Nouvelle-Zélande. — Mort du sculpteur Auguste Rodin.
20. Forte avance des Anglais entre Arras et Saint-Quentin. — Par 416 voix contre 65, la Chambre française accorde sa confiance au ministère Clemenceau.
21. Le gouvernement allemand étend le blocus sur mer.
28. Krylenko, commandant en chef de l'armée russe, ordonne la suspension des hostilités sur tout le front; le commandant en chef du front allemand se déclare prêt à discuter un armistice.

Décembre.

1. Un armistice est conclu entre Russes et Austro-Allemands pour le front Pripet-Lipa.
2. Les Anglais évacuent Maunières, au sud de Cambrai.
3. L'Afrique orientale allemande tombe entièrement aux mains des Anglais et des Belges. — Explosion à Halifax (Canada), plusieurs milliers de victimes.

7. Les commandements russe et allemand décident un armistice de dix jours pour tout le front oriental. — Les Etats-Unis déclarent la guerre à l'Autriche-Hongrie.
 9. Proclamation de la République finlandaise. — Les troupes du général anglais Allenby s'emparent de Jérusalem.
 11. Le gouverneur militaire de Paris demande la suspension de l'immunité parlementaire des députés Caillaux et Loustalot, accusés d'attentat à la sûreté de l'Etat.
 12. Conclusion d'un armistice pour le front roumain.
 15. La Russie et les empires centraux signent un armistice, jusqu'au 14 janvier, pour l'ensemble des fronts russes.
 19. Démobilisation de la flotte russe de la mer Baltique.
 22. La Chambre française décide de lever l'immunité parlementaire de MM. Caillaux et Loustalot. — La Chambre italienne accorde par 345 voix contre 50 sa confiance au ministère Orlando. — Les pourparlers de paix entre la Russie et la Quadruplice commencent à Brest-Litovsk.
 24. Le général Guillaumat remplace le général Sarrail comme commandant de l'armée de Salonique.
 25. A Brest-Litovsk, le comte Czernin déclare que la Quadruplice veut une paix sans annexions ni indemnités et la restauration de l'indépendance politique des peuples qui ont perdu leur liberté durant la guerre.
 26. L'amiral Rosslyn Wemyss est nommé grand-lord de l'amirauté en remplacement de l'amiral Jellicoe.
 27. M. Pichon, ministre français des affaires étrangères, déclare qu'il ne saurait être question d'une paix consacrant le *statu quo ante* territorial. La Chambre vote un ordre du jour de confiance par 411 voix contre 99.
 30. Les troupes françaises s'emparent de positions autrichiennes au Monte Tomba, entre la Brenta et la Piave.
-

CHRONIQUE ANGLAISE

Les restrictions alimentaires et leurs effets sur les classes ouvrières. — Importance croissante du parti du Travail. — La déclaration de M. Lloyd George. — Souvenirs de lord Morley. — Art anglais moderne.

Il est probable que les gens ne résidant pas en Grande-Bretagne se font, à la lecture de nos journaux, une idée complètement fautive de l'état du pays. La presse parle de « queues alimentaires » dans différentes parties de l'Angleterre et même de queues devant les boucheries. C'est parfaitement exact qu'il y a des queues ; mais il est significatif qu'on n'en voit nulle part, à quelque moment que ce soit. On peut être plusieurs jours, et faire des milles, sans en voir. Dans certaines régions, on n'en voit même point du tout, tandis que dans d'autres elles semblent être fréquentes ; et la denrée manquante n'est pas la même partout. On peut en conclure raisonnablement que c'est la répartition plutôt que l'approvisionnement général qui laisse à désirer. Là où la viande fraîche vient à manquer, il n'est pas rare de trouver abondance de viande conservée, ou d'autres denrées estimables. Mais il est clair que, pour la première fois, il y a des lacunes, et mieux on s'en rendra compte moins on se plaindra. Ce qui met le plus de gens de mauvaise humeur, c'est la pensée que tout le monde ne souffre pas également, qu'il y en a qui savent mieux faire que les autres. Nous n'avons de carte que pour le sucre, et pour le rationnement du reste on s'en remet à la conscience du public. Ce serait bien, si ce rationnement volontaire pouvait être maintenu, mais il est probable que le système des cartes va être appliqué, avant qu'il soit longtemps, à d'autres denrées. Quiconque s'imagine que l'Anglais est incapable de se soumettre à de semblables restrictions se trompe étrangement sur notre compte. Mais, dans une

revue générale de la situation, c'est un facteur qui ne saurait être passé sous silence. Les restrictions de nourriture et de combustible sont ressenties avant tout par les classes ouvrières, et sous l'empire de la nécessité elles font l'effet de réactifs. Jusqu'à présent ces classes ont vécu beaucoup plus largement que dans tout le dernier demi-siècle. Il s'est établi des commerces prospères de fourrures, de bijouterie, de pianos à l'usage des ménages ouvriers. Il est vrai que la hausse des prix a déjà mis un frein à ces expériences un peu minables de luxe, et la guerre commence à se faire sentir d'une façon sérieuse au peuple. Mais l'effet d'une suppression, même momentanée, de la gêne et la brève jouissance d'un luxe inaccoutumé ne s'oublie pas aisément, et ils joueront probablement un rôle plus important que bien des gens ne le pensent dans la future formation de la machine sociale. J'ai entendu dire qu'à des candidats en perspective pour quelques collèges libéraux ainsi que pour de nombreux collèges travaillistes, on a demandé carrément s'ils donneraient leur appui à un projet de conscription de la richesse. Cette idée, qui nous aurait fait dresser les cheveux sur la tête il y a vingt ans, nous cause d'autant moins d'effroi maintenant, que même un chancelier conservateur de l'Echiquier a consenti à la discuter. Les termes dont s'est servi M. Bonar Law valent la peine d'être reproduits : « Nous devrions faire en sorte que cette charge repose pratiquement sur la richesse créée et existante au moment de la fin de la guerre, non seulement pour qu'elle ne pèse pas sur les classes laborieuses et peu fortunées, mais pour qu'elle soit supportée autant que possible par la richesse alors existante, de façon qu'il n'y ait aucun obstacle à la création d'une richesse nouvelle après la guerre. Voilà, me semble-t-il, à quoi nous devons tendre. Comment y arriver?... Mon sentiment est que le mieux, pour les riches comme pour l'ensemble du pays, serait de faire cette levée de capital et de réduire le fardeau de la dette nationale. » Ces paroles sont frappantes dans la bouche d'un chef du parti unioniste, et c'est là, certes, un signe des temps.

Tout cela ne nous renseigne guère sur ce que sera l'assiette

des partis après la guerre. Le Travail est plus solidement organisé que jamais, et, sous la conduite de M. Henderson, un ex-ministre, il acquiert un nouveau prestige. Le dernier congrès du Travail a été une réunion unique; car, une députation qu'il avait envoyée au premier ministre ayant été retenue un certain temps par celui-ci, il s'est ensuivi un échange particulièrement candide de vues. M. Lloyd George a montré une fois de plus son intuition extraordinaire du cours des événements. Le manifeste du travail a été discuté franchement, non en gros, mais point par point, et l'atmosphère politique en a été fort éclaircie. Le Travail a fait de grands pas pendant la guerre. Le libéralisme, par contre, y a beaucoup perdu. Mais il pourra faire son profit du timide coup d'aile démocratique donné par le parti unioniste qui, si ce que nous espérons s'accomplit, ne méritera et ne gardera plus bien longtemps le désir de porter ce nom. Le libéralisme deviendra le parti des classes moyennes — à condition qu'il se trouve quelques esprits assez alertes pour réaliser sa mission — et apportera une plus grande liberté individuelle à la réglementation d'Etat du socialisme ouvrier. Mais, quoi qu'il arrive, on peut être à peu près certain qu'il y aura un fort, sinon dominant, parti du Travail, et il est d'autant plus à remarquer que M. Lloyd George, pour la première fois peut-être, dans sa récente déclaration au sujet des buts de guerre anglais, a rencontré l'approbation unanime du parti travailliste.

Les termes de cette déclaration ont été déjà lus partout; mais tout le monde n'en a pas compris la modération, bien qu'en Angleterre la population presque entière les approuve. Même un socialiste minoritaire comme M. Snowden les a commentés favorablement, et c'est à peine si ça et là on entend une critique de quelque poids. Les libéraux, de même, se montrent satisfaits, et jamais série de propositions n'a été aussi généralement bien accueillie. Si l'on songe que les différents points traités prêtent tous à discussion, et que la presse jouit chez nous de la plus grande liberté de critique, c'est un fait des plus significatifs. Le peuple anglais sent que dans cette déclaration

un appel honorable est fait à l'Allemagne, et que si celle-ci est sincère de son côté, elle a l'occasion de le prouver d'une façon manifeste.

Les *Souvenirs* de lord Morley forment deux volumes des plus captivants. Durant sa longue vie il a connu la plupart des personnalités marquantes d'Angleterre, et dans sa carrière de journaliste et de politicien il a été mêlé à tous les mouvements progressistes de notre temps. C'est pourquoi ces souvenirs peuvent être considérés comme une peinture faite au meilleur point de vue possible — le point de vue personnel — de son époque. Nous pouvons voir ainsi comment certains mouvements ont grandi et sont arrivés à chef, et connaître, par les yeux de lord Morley, nombre de personnages qui se font fait un nom dans les lettres, les arts, la philosophie et la politique. On pourrait composer un livre fort intéressant de ses brèves esquisses des hommes avec lesquels il s'est trouvé en contact : Mazzini, Stuart Mill, Herbert Spencer, Victor Hugo, Carlyle, Matthew Arnold, Meredith, Gladstone, Harcourt, Chamberlain défilent tour à tour et chacun fournit la matière d'un portrait. On en tirerait un autre de ses jugements sur les livres, car lord Morley est avant tout un érudit. En sa qualité de rédacteur de la *Fortnightly Review* et de la *Pall Mall Gazette*, il avait un pied à la fois dans le monde des lettres et dans celui de la politique. Et sa conception de la vie a toujours été, en fait, un peu doctrinaire, un peu livresque. Cela se sent particulièrement dans l'intéressant échange de lettres entre lord Minto, gouverneur général de l'Inde, et lui-même, alors qu'il était secrétaire d'Etat pour ce pays. Mais ces documents n'en sont pas moins dignes d'attention et devraient être lus par toute personne qui a conservé quelque défiance au sujet de l'administration anglaise en Inde. Lord Morley écrivait un jour : « Quand je lis que l'auteur (ou l'imprimeur) d'un pamphlet séditieux a été puni de sept années de déportation, cela me révolte. J'ai donné ordre qu'on m'envoie le pamphlet et la procédure, et j'espère pouvoir me convaincre que j'ai été mal informé. » Dans ce cas, et dans d'autres lettres, on le voit prendre une attitude ferme qui met bien en évi-

dence le bon teint de son libéralisme. Il ne se contentait pas des assurances officielles. Il éprouvait, comme bien d'autres, une méfiance instinctive à l'égard des hauts fonctionnaires exécutifs, qui n'admettent rien en dehors de leur pouvoir. Quant à lui, il avait dans le progrès une foi implicite, dont toute sa vie politique porte l'empreinte. Là où d'autres ne voyaient que la possibilité d'un compromis avantageux, il se plaçait d'emblée à un point de vue plus élevé et reprenait la question dans l'œuf. En juin 1914, relisant les poèmes de Matthew Arnold, sa lecture favorite, il écrivait sur la page de garde : « En peu de semaines, à peine plus de quelques jours, l'étourderie et la précipitation de gouvernements frappés de folie a déclenché un ouragan de destruction et de haine qui compromet pour longtemps la tranquillité du monde. » Il se sépara du gouvernement au début de la guerre, et ce fut virtuellement la fin de sa carrière. Mais il a eu une vie bien remplie et ses deux volumes contribuent à éclairer maints événements qui ont laissé leur marque dans l'histoire. Inutile d'ajouter que l'ouvrage est fort bien écrit ; mais certaines pages feront les délices des connaisseurs, car lord Morley avait le secret de cet équilibre du style qui tend de plus en plus à disparaître.

Nous avons en ce moment plusieurs expositions. La cinquante-huitième du Nouveau Club d'art anglais rivalise avec la dix-huitième de la Société des pastellistes. Puis, il y a l'exposition de sculptures et dessins historiques faits au front d'occident par M. Will Dyson. Celle du Nouveau Club est très variée et contient des œuvres de valeur. Naturellement, les sujets militaires ne manquent pas, plusieurs de ses membres étant à la guerre. A signaler, entre autres, de belles aquarelles du front de Doiran, par le capitaine Gerard Chonne. Mais je préfère les autres sujets, en particulier le *Matin de novembre* de M. F. M. Vinox, la *Tempête*, étude d'effets de lumière, par M. William Rothenstein, les scènes d'été de M. Lucien Pissarro, qui vous distraient des tristes réalités du temps présent. Il faudra que je retourne y faire un tour.

H. C. O'NEILL.

CHRONIQUE ALLEMANDE

La correspondance de Treitschke. — Comment les historiens prussiens ont formé la jeunesse allemande. — Le jubilé de Winckelmann. — Un livre de Théodore Wolff.

Malgré la guerre, on continue la publication de la correspondance de Treitschke. Après une interruption de trois ans, la première partie du troisième volume paraît maintenant ¹. Il est vrai qu'elle était déjà imprimée dans l'automne de 1914. Mais des raisons d'opportunité en ont fait différer la publication. Si son éditeur, M. Cornicelius, se décide aujourd'hui à le faire, c'est qu'il croit que ce nouveau volume, qui comprend les lettres depuis le mois d'août 1866 jusqu'au début de 1871, est capable de « dissiper bien des légendes qui ont cours sur l'ardent patriote qu'était Treitschke. » M. Cornicelius n'a pas tout à fait tort : des gens peu informés, s'attachant à quelques phrases détachées de leur contexte, ont fait de cet historien un chauvin fanatique, une sorte d'ancêtre des pangermanistes, alors qu'il fut tout simplement un unitarien prussien ou, si l'on préfère, un impérialiste. Ajoutons que Treitschke, malgré sa passion et ses partis pris, était un homme capable de rendre justice à ses adversaires et qu'il y avait en lui une générosité native excluant toute pensée mesquine. Dans la vie ordinaire, il oubliait volontiers, comme Joseph de Maistre, un autre grand polémiste, ce qui divise les hommes : c'est ainsi que cet antisémite impénitent avait pour meilleur ami un Juif, et que cet adversaire acharné de l'ultramontanisme avait épousé une catholique.

En France, Théodore de Wyzewa, qui professait une vive admiration pour Treitschke, a, depuis la guerre, montré que l'image qu'on traçait ordinairement de lui n'était qu'une caricature (il

¹ *Heinrich von Treitschkes Briefe*. Herausgegeben von Max Cornicelius. Dritter Band, Erster Teil. Drittes Buch : 1866-1871. Leipzig, S. Hirzel, 1918.

est vrai que les qualités dont il gratifie l'historien prussien, il en fait honneur à son origine slave, les Treitschke étant des Tchèques émigrés en Saxe à l'époque de la Réforme). Ici même, à propos de publications anglaises, j'ai essayé de rectifier certains jugements par trop simplistes sur le polémiste. Aujourd'hui que l'occasion s'offre de voir au travers de ses lettres Treitschke tel qu'il était, hâtons-nous de la saisir.

Cette correspondance s'ouvre peu après la bataille de Sadowa, Treitschke vient de quitter Fribourg en Brisgau, où il professait, pour venir se fixer à Berlin, où, par la plume, il va soutenir la cause prussienne dans les *Preussische Jahrbücher*. Jusqu'alors il avait passé pour libéral, bien que son libéralisme eût été fortement entamé par les victoires prussiennes de 1864. Ennemi de la politique bismarckienne, au moment de la lutte constitutionnelle de 1862, la première victoire prussienne fait de lui un admirateur de Bismarck. Sadowa couronne cette conversion, « Un homme qui a fait un si beau coup, dit-il, a raison contre tous. Il faut reconnaître que les glorieux résultats de cette journée ont été atteints, non comme le croyaient les réactionnaires, par le parti conservateur, mais par le peuple en armes ; mais d'autre part, non pas avec les moyens préconisés par le libéralisme, mais par la discipline monarchique de l'armée. Voilà ce qu'on ne doit pas oublier. »

C'est cette politique que dès lors Treitschke va défendre. Peu à peu il se dépouille de son libéralisme et se convertit à la politique militaire prussienne. Avec l'ardeur de son tempérament, il juge que sans tarder il faut faire pénétrer ces idées dans la masse. Abandonnant momentanément son enseignement, il prend la direction de la revue prussienne dont le programme est identique au sien. Tout cet été de 1866 est une époque de travail forcé. Treitschke en sort épuisé. Bismarck aurait bien voulu le retenir à Berlin et en faire un collaborateur assidu de son œuvre. Treitschke refuse. « Je suis content, écrit-il, d'avoir appris à connaître la vie du journalisme, mais je suis plus content encore de retourner à mon paisible travail de recherches. »

Treitschke s'illusionnait sur lui quand il parlait de travail paisible. Moins savant qu'orateur, il avait un tempérament d'apôtre. A l'instar de ses maîtres ou de ses amis, Häusser, Sybel, Droysen, il croyait que l'influence qu'on a du haut d'une chaire universitaire est plus considérable que celle qu'on peut avoir avec des articles de journaux ou de revues. Du reste, une chose n'empêchait point l'autre, et tout en professant Treitschke ne renonçait point à sa carrière de publiciste. Professeur d'abord à Kiel, puis à Heidelberg, il ne cessa point d'écrire dans sa revue.

A Kiel, Treitschke entend surtout lutter contre les sentiments particularistes des habitants des duchés et essayer d'« en faire de bons Prussiens. » Il reconnaît bientôt que la tâche est dure. Ces gens certes sont de premier ordre; ils ont toutes les vertus allemandes, dit Treitschke; ils représentent un des plus beaux types de la race: « l'homme normal, pondéré, mesuré, d'une grande profondeur de sentiments et animé d'un noble idéal »; mais, avec toutes ces vertus, ils ont le grand tort d'être des particularistes incorrigibles, des gens timorés qui redoutent le service militaire prussien et surtout la discipline (*Zucht*) militaire prussienne. « Peuple impolitique, conclut-il, qui souffre du vieux mal allemand, le dilettantisme, qui élit des Danois aux élections, qui économiquement vit dans une stagnation désespérante et qui est imbu d'un esprit corporatif de la plus ridicule espèce. »

Pourtant Treitschke ne se laissa pas décourager, et malgré ses insuccès il continua la lutte. « Ma mission dit-il, est d'apprendre l'histoire allemande à ce peuple qui l'ignore, à combattre son patriotisme local, et à le pénétrer de l'excellence de l'organisation prussienne. Plus tard ils reconnaîtront que j'ai eu raison quand ils auront senti ses bienfaits. »

Treitschke, qui était un idéaliste, ne dédaignait pourtant point les moyens matériels pour gagner la faveur des peuples. Aux habitants du Holstein il montrait le grand avenir qui s'ouvrait devant eux lorsque Kiel, leur principal port, serait devenu

un grand port militaire et il s'efforçait de les convaincre qu'en n'étant plus sous l'autorité des Danois, « ces marchands de fromage », mais, faisant partie d'un grand peuple, ils auraient tout à gagner. Il faut croire que les Holsteinois ne se laissèrent pas convaincre, car une année après, quand il fut appelé à Heidelberg, Treitschke écrivait : « Il n'y a rien à faire avec ce peuple. »

A Heidelberg la tâche que s'assignait Treitschke était de nature différente. Pour lui il s'agissait là de lutter moins contre le particularisme, bien qu'il reconnût qu'il était encore fort vivace, que contre le faux libéralisme d'importation étrangère et contre l'imitation des choses de la France dont l'Allemand du sud restait engourdi. Pour cela Treitschke écrit son fameux essai sur le bonapartisme, qui fut d'abord un cours professé. Il y montre que le Français qu'on admire est incapable de comprendre la liberté ; qu'il n'a jamais pu se fixer dans une politique du juste milieu ; qu'il a toujours oscillé entre l'anarchie et le despotisme ; qu'il raisonne toujours dans l'abstrait, ce qui fait de lui le père de toutes les théories fallacieuses du radicalisme et du socialisme. Semblablement Treitschke prouve que les Anglais n'ont pas compris la liberté et que vouloir imiter leurs institutions, c'est saper par la base l'édifice politique allemand. Et pour finir, l'historien s'efforce de convaincre son auditoire que seule la Prusse monarchique et militaire peut donner aux Allemands ce qui leur manque, l'unité et la liberté, « la vraie liberté, dit-il, qui s'appuie sur un Etat fort et d'esprit conservateur. » Dans ses lettres à ses amis Treitschke revient constamment sur la valeur des « forces conservatrices de l'Etat prussien » ; c'est elles, écrit-il, qui doivent prendre la haute main dans l'organisation du parlement allemand, dans la vie constitutionnelle de la nation. « Mon intention, dit-il le 1^{er} janvier 1870, n'est pas d'effrayer les libéraux, mais de les convaincre, et je dois par conséquent user envers eux d'une critique sans ménagements. Ma pensée directrice est celle-ci : nous nous trouvons maintenant dans un camp, dans un Etat en formation et nous devons abandonner mainte idée libérale qui nous est chère ou en ren-

voyer la réalisation à des temps meilleurs, car autrement nous affaiblirions la puissance de la couronne et les forces militaires qui nous sont nécessaires pour achever notre unité. »

Rien de plus significatif que ces paroles qui nous donnent la clef de l'évolution politique de Treitschke et de celle aussi de la plupart des chefs du parti libéral allemand. La question de l'unité nationale prime pour eux toute autre question. On sent que leur grand souci vers 1869, en face des sentiments particularistes des Etats et des idées libérales des parlements, est de faire disparaître la barrière du Main et de fondre le nord et le midi en un seul Etat. Ils se rendent pourtant compte que la masse ne les suit pas ; heureusement pour eux, survient la guerre de 1870. Treitschke exulte alors : « La Providence miséricordieuse, écrit-il, nous a envoyé cette guerre pour guérir nos maux. »

Dès longtemps Treitschke la voyait venir. On suit dans ses lettres jour à jour les étapes de sa pensée ou mieux encore de son espérance. Il voit face à face deux nations, l'une jeune, ardente et ambitieuse, qui lutte pour se faire sa place au soleil, et l'autre qui sent que sa prééminence est menacée en Europe. « Un jour ou l'autre, dit-il, il faudra en découdre avec la France. » Quand le moment est venu, lui, jusqu'alors de sentiment religieux assez libre, il est pénétré d'une foi secrète. « Ces jours, dit-il, nous font croire à la Providence ; on sent qu'il y a en haut une main qui nous force à devenir un peuple. » Mais il se garde de vouloir faire des théories. « La parole est aux actes, dit-il. Je suis joyeux de n'avoir jamais cru à la phrase parlementaire. » Il dit aussi : « Comme j'ai vu juste pour les choses de France ! Je n'ai même pas assez accentué ce que je disais. » Il faut noter qu'à ce moment Treitschke est un des premiers Allemands à réclamer l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, et cela non comme « pays d'empire » ainsi qu'on dira plus tard, mais comme possession exclusive de la Prusse. Et comme il craint qu'en haut lieu on ne prenne pas suffisamment en considération cette idée, il écrit en personne à Bismarck. « Mon but

est de diriger l'attention du peuple prussien sur un fait auquel on ne prête pas suffisamment attention dans le nord, c'est que tous les hommes avisés du sud réclament impérieusement que l'Alsace reste dans les mains prussiennes. C'est une grossière erreur du nord que de croire que dans cette guerre il faille récompenser les Allemands du sud. Si la Prusse fait le nécessaire et prend elle-même possession des pays ennemis, parce que seule elle est un Etat capable de s'imposer, tous les patriotes du sud applaudiront. Le sud dit — et toutes mes observations m'ont convaincu de la réalité de la chose — qu'on doit entre Bade et la France intercaler une province prussienne, et si le gouvernement prussien travaille ouvertement à la réalisation de ce but, il peut compter sur l'appui de tous les fidèles Allemands en Bavière, à Bade et en Souabe. »

Il y aurait bien d'autres choses intéressantes à glaner dans cette correspondance, par exemple ce que Treitschke dit du libéralisme prussien, qu'il appelle « le seul vrai libéralisme » et qu'il oppose au « libéralisme des petits Etats », mais nous en avons dit assez pour faire comprendre que l'historien prussien, bien qu'on ne puisse point faire de lui un pangermaniste dans le sens qu'on prête aujourd'hui à ce mot, n'en a pas moins contribué à créer une mentalité favorable aux idées pangermanistes.

— Winckelmann, qui est une des figures les plus aimables de la littérature allemande, a été fort fêté à l'occasion de son bicentenaire, le 9 décembre dernier. On a eu raison de le faire. A l'heure où s'affirme la tendance de célébrer les gloires purement nationales, il est bon qu'on s'arrête aussi à ces esprits universels dont le génie ne connut point de frontières et qui appartiennent au monde entier. Winckelmann est incontestablement l'un de ces hommes. Avec Goethe, il est le grand esprit cosmopolite de la littérature allemande. Doux et modeste, retiré et tranquille, il ne vécut que pour les choses de l'esprit et de l'art. Sa vie déjà est un modèle. Né dans un milieu très simple et le moins propre à satisfaire ses goûts. — Il vit le jour dans

une échoppe de cordonnier, — il s'éleva par sa calme énergie aux plus hauts sommets de la pensée. Il apprit tout par lui-même et, avec les faibles moyens dont il pouvait alors disposer en Allemagne, il découvrit l'art antique. Dès ce moment il n'eut plus qu'une idée, remonter aux sources de cet art et, en attendant de faire le voyage de Grèce, — désir qu'il ne put, du reste, jamais réaliser, — il alla se fixer à Rome. Il se fit même catholique pour cela, car c'était le seul moyen de rester dans la ville éternelle et d'y trouver des protecteurs. On a blâmé cette abjuration. Winckelmann la fit d'une manière presque enfantine, sans y donner beaucoup d'importance : il était païen, et devenu catholique il resta païen. Walter Pater, qui a écrit un si joli essai sur Winckelmann, le range parmi les païens de la Renaissance. « Bien que vivant au milieu du XVIII^{me} siècle, dit-il, Winckelmann appartient vraiment en esprit à un temps plus ancien. Par son enthousiasme à étudier les choses de l'intelligence et de l'imagination pour elles-mêmes, par son hellénisme, par cet effort qui dura toute sa vie, d'atteindre à l'esprit grec, il est en sympathie avec les humanistes des siècles précédents. Il est comme le fruit suprême de la Renaissance ; et nul mieux que lui n'en explique les causes et les tendances¹. »

Aucune vie, au premier abord, ne paraît plus dépouillée que celle de Winckelmann : il mène l'existence d'un anachorète, vit de pain et d'eau, et ne désire ni honneur ni richesse. Etranger presque au monde qui l'entoure, il ne participe à l'humanité que par ce qu'elle a de plus élevé, l'imagination, l'esprit et le cœur. Et, comme il le dit lui-même « ce monde d'harmonie et de beauté »... de « tranquille gaité et de sérénité, (*Heiterkeit*) »... « de généralité et de largeur (*Allgemeinheit*) » lui suffit.

C'est surtout par là que Winckelmann a eu une si grande influence sur le plus grand poète allemand, Goethe. A travers la richesse tumultueuse de la culture de Goethe, son influence se

¹ Cet essai figure dans l'excellente traduction que M. Roger-Cornaz a donnée de la *Renaissance* de Walter Pater. Payot & Co, Paris et Lausanne, 1918.

fait partout sentir. « On n'apprend rien de lui, disait Goethe à Eckermann, mais grâce à lui on devient quelqu'un. » Et prédisant ailleurs sa pensée, l'auteur de *Faust* ajoute : « Le secret de cette influence réside dans l'unité, la plénitude et l'intégrité intellectuelles de l'homme. »

Cette culture supérieure (sans grand K), Winckelmann reconnaissait qu'il la devait en grande partie à la France. Dans l'Allemagne du XVIII^e siècle, à peine dégagée de la barbarie gothique, il eut le bonheur de rencontrer Voltaire et le charme opéra tout de suite. Cette impression ne s'effaça jamais et dès ce jour il conçut pour la littérature française une considération qui fait contraste avec son dédain pour toutes les productions littéraires de l'Allemagne. Winckelmann, qui écrit dans un fort joli allemand, limpide et élégant, est bien avec Goethe le précurseur de la littérature allemande transformée, renouvelée et idéalisée au contact de la France. Il n'est sans doute pas inopportun de le rappeler à l'occasion de cet anniversaire.

— Théodore Wolff, rédacteur en chef du *Berliner Tageblatt* et le premier journaliste allemand d'aujourd'hui, vient de réunir en volume un choix de ses articles du lundi¹. On sait que ces articles, mûrement pensés et écrits dans une langue définitive, traitent chaque semaine la question la plus saillante du jour. Aucun esprit n'est plus averti, plus juste et mieux équilibré que Théodore Wolff. Tout ce qu'il dit mérite d'être pris en considération. Il n'a aucun parti pris politique ou national. Il appartient au parti progressiste et il n'a jamais caché ses préférences, mais il sait s'élever au-dessus de ses opinions personnelles pour juger les choses objectivement. Avec Gerlach dans le *Welt am Montag*, il est l'homme qui mériterait d'être le mieux écouté en Allemagne et même ailleurs. J'avoue trouver toujours un plaisir très vif à la lecture de ses articles hebdomadaires et j'ai été heureux de rencontrer les meilleurs dans ce volume. Si l'Allemagne suivait la ligne politique que Théodore Wolff préconise, il est bien certain qu'elle acquerrait un prestige immense dans le con-

¹ *Volksrecht Taschen, 1914-1917. Berlin, Kronenverlag, 1918.*

cert des nations. On voudrait pour le bonheur de ce pays que les négociations qui se poursuivent à Brest-Litowsk s'inspirassent de cet esprit. On pourrait alors avoir la certitude qu'un grand pas serait fait pour donner la paix au monde.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

Incidents : la suspension de l'*Après-Guerre*. — Et une question : comment nous affranchir ? — Suisse-Belgique-Outremer. — Quelques bons livres pour les bons esprits.

La chronique n'a pas d'événements à enregistrer, dans la Suisse romande, depuis le commencement de l'année, mais bien quelques incidents.

On a peu commenté la suspension de l'*Après-Guerre*, revue mensuelle qui marchait bon train. Pourtant, cette décision du Conseil fédéral nous laisse perplexes. C'est une mesure d'opportunité, mais qui tranche brusquement une question délicate et importante. La voici : quels moyens d'action entend-on laisser à ceux qui luttent pour l'affranchissement économique de la Suisse ?

Les rédacteurs de l'*Après-Guerre* menaient un rude combat, mais combattaient à visage découvert, bien différents en cela des plunitifs fielleux qui nous inondent de tant de « feuilles », volantes dans tous les sens du mot, obliques dans le raisonnement, mystérieuses dans leurs sources et ressources, douteuses dans leurs informations, et dont l'influence serait dangereuse pour notre pays, si elles en avaient.

L'*Après-Guerre* s'intitulait : « organe de défense industrielle et commerciale contre l'invasion et l'infiltration des Austro-Allemands en Suisse ». Ici, distinguons. On peut s'élever contre toute pénétration de produits austro-allemands en Suisse ; ou bien, on peut dénoncer l'emprise dissimulée, aussi tentaculaire

que sournoise, la mainmise sur la finance, l'industrie et le commerce suisses, par des maisons étrangères, à capitaux étrangers, dirigées par des étrangers, mais opérant sous le couvert d'un nom suisse et s'intitulant Suisses.

L'*Après-Guerre* a protesté contre notre asservissement économique dans l'une et l'autre modalité. Or, de ces deux cas, quel est celui où son action pouvait être, je ne dis pas injuste, mais illégale? Le premier, évidemment, puisque nous sommes liés par nos conventions avec l'Allemagne et que nous avons avec elle des traités de commerce et de libre établissement. Encore ce point est-il discutable; mais le second ne l'est pas. Il éclate à tous les yeux honnêtes que posticher en maison suisse une maison étrangère, travestir à l'alde d'une marque de fabrique et d'un nom suisse, — le Grütli, par exemple, — un produit étranger, c'est, premièrement, commettre un acte déloyal, et, de plus, exposer tout ce qui vient de la Suisse à la défiance, parmi les huit dixièmes du genre humain, exactement.

Eh bien, j'ai beau relire l'arrête, il ne m'apparaît point que l'*Après-Guerre* ait été condamné sur le premier chef, mais au contraire sur le second. Il ressort des considérants que l'*Après-Guerre* était soutenu par des fonds étrangers, qu'on voyait — le texte est vague — des étrangers « derrière lui. » Ces raisons n'en sont pas; ce n'en sera pas tant que certaines publications resteront autorisées, tant que certaines maisons puissantes subsisteront, dont on connaît trop peu, pour les unes et dont on sait trop, pour les autres, les appartenances et les inféodations. L'*Après-Guerre*, nous dit-on, nous exposait à des représailles et aurait causé du trouble dans des maisons suisses. Lesquelles? Celles qui ne sont que suisses? Comment cela se peut-il? Et n'avons-nous pas des tribunaux?

Je reviens à la question grave, à la question pressante et inquiétante. Nous avons couru, nous courons encore et peut-être plus que jamais le danger d'un asservissement économique où notre indépendance morale peut sombrer. Après quoi notre indépendance politique ne serait plus qu'un mot.

Il ne s'agit pas d'affaires particulières et distinctes, conclues

bona fide, sans autre suite que le bénéfice des uns et des autres. Il s'agit, tout le monde le sait, d'une entreprise de conquête et d'exploitation froidement conçue, systématiquement organisée et destinée à se développer graduellement. Si nous n'avons pas même le droit d'en déchirer les voiles et de la révéler au jour, je demande quelles défenses on nous laisse et quels espoirs on nous permet ? Prétendre que ce qui est allemand doit s'appeler allemand et se présenter comme tel, est-ce une exigence intolérable ? Où commence notre droit de parler, si le devoir de nous taire s'étend jusque-là ? Et, de peur de commettre le péché de la langue, devons-nous aussi fermer les yeux ?

Nous savons fort bien où le péril nous guette aujourd'hui pour nous surprendre demain. Le danger est dans l'électrification de nos chemins de fer et dans l'emploi de nos forces motrices. Cette richesse du peuple suisse qui peut être son salut, il peut en être dépossédé en dormant et, réveillé par la faim, se trouver nu quand il aura cru se vêtir. Est-ce qu'il ne faudra plus rien dire jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à faire ?

Les rédacteurs de l'*Après-Guerre* ont pu tomber dans des erreurs et faire des imprudences. Ils se sont attiré des haines puissantes. Honneur à leurs intentions, à leur courage et à leur sincérité !

Suisse-Belgique-Outremer est ou sera une revue d'un tout autre genre. Née de la guerre aussi, — de quelle guerre et de quelle nécessité ! — elle a pour but de créer des relations étroites entre la Suisse et la Belgique, pour le jour où les Belges, enfin délivrés du cauchemar, relèveront leurs ruines et, forts d'une énergie qui n'a jamais faibli, reconstitueront leur patrie, du sol même et de ses produits, jusqu'aux institutions, aux arts et à la pensée. Entre eux et nous il existe désormais des liens moraux que nous aurons tout intérêt, de part et d'autre, à soutenir par des liens sociaux et économiques.

La jeune revue, dont le premier fascicule se présente à merveille, tombera-t-elle sous le coup de l'arrêté qui interdit les publications nouvelles ? Si elle y échappe, nous lui souhaitons une carrière féconde ; sinon, un court sommeil traversé de rêves

heureux et une plus verte jeunesse après ce bienfaisant retard. Un délai ne serait point fatal, tant il y a de problèmes à résoudre.

Les livres affluent et j'en avais noté plusieurs, outre les dernières publications de M. C.-F. Ramuz qui appellent une étude plus circonstanciée. Mais tous ces livres mériteraient un examen attentif.

C'est l'aurore, et le vent du jour immense et beau
qui agrandit soudain la fenêtre et qui chante,
ô poète, un retour des joies adolescentes
dans le feuillage frais et dans ton cœur nouveau.

C'est M. Pierre Girard¹ qui chante ainsi, aux rayons de l'aube matinale. Nous avons de lui un précédent recueil de poèmes : *La Flamme au Soleil*. De l'un à l'autre, le progrès est sensible. Un métier plus sûr, une force mieux ménagée, un peu moins de rhétorique dans les développements. Le poète se plaint qu'on lui reproche d'imiter Paul Fort ou Francis Jammes. Qu'il se rassure. Francis Jammes a plus d'émotion et plus nuance. Et Paul Fort... mais ne jouons pas sur les noms. Et tâchons puisqu'il le faut, de nous habituer à ces hiatus, à ces assonances, à ce dédain du rythme, à toute cette affectation de simplicité qui est une recherche. Si l'on nous apportait une pensée, une vraie émotion, en récompense de notre bonne volonté ! Tous les jeunes poètes ont porté quelque temps la marque d'un autre. M. Girard se dégagera, je crois ; je crois aussi qu'il y a en lui assez de richesses pour soutenir une carrière poétique. Espérons et attendons.

La maison Payot est infatigable. Elle a publié, au cours de la guerre, dans l'original ou en traduction, quantité d'ouvrages de première importance, qui sont et demeureront des documents indispensables. La voici qui se détourne vers des sujets moins douloureux et qui nous offre, avec l'occasion, la tentation de nous distraire un instant de la tragédie. On me permettra de revenir aux études magistrales de W. Warde Fowler sur la vie sociale à Rome, dont M. A. Blaudet nous donne une excellente

¹ *Les poèmes des vendanges*. Genève, Slatkine.

et élégante traduction ¹. Et, comme il ne peut manquer de rester actuel, je demande à différer aussi — quoique je le signale un peu tard — l'hommage et les respectueuses critiques que l'on doit, ce me semble, au traité, en deux tomes, du Dr Maurice Boigey sur l'*Elevage humain*. Car les médecins ont beaucoup de choses à nous rappeler en ce moment, et nous en avons peut-être quelques-unes à leur dire en réponse ².

Par contre, on m'en voudrait de ne pas complimenter tout de suite M. Roger-Cornaz ³. Ce n'est point que le livre, classique en Angleterre, de Walter Pater, sur la *Renaissance*, risque d'être oublié dans l'espace de quelques mois; mais il nous ramène à une époque où il fait si bon revivre, dont les héros ont été si grands et demeurent si séduisants, dont l'esprit et les œuvres, avec une grâce si primesautière, une force si souple et tant de naïveté, respirent encore tant de mystère, qu'on en garde la nostalgie quand une fois on en a senti le prestige et qu'on y retourne d'instinct par tous les sentiers où tremblent quelques rayons de sa lumière.

M. Roger-Cornaz ne s'éloigne jamais beaucoup de la poésie et sa poésie n'est jamais loin de l'art. Il a trouvé dans Pater un auteur à sa convenance et l'a rendu selon la lettre et selon l'esprit.

Walter Pater est, avec Jacob Burckhardt, l'un de ceux qui ont contribué à nous faire voir dans la Renaissance autre chose qu'un brusque réveil de l'antiquité classique. Il nous montre la suite et l'achèvement d'une rénovation qui s'était annoncée à plusieurs reprises pendant le moyen âge : la libération de l'esprit humain, et le retour à la nature. En outre, cet admirable écri-

¹ W. Warde Fowler M. A., *La vie sociale à Rome au temps de Cicéron*. Traduit par A. Biaudet. — 1 vol. in-8°. Payot, 1917.

² Dr Maurice Boigey, *L'élevage humain*. Tome I. Formation du corps. Education physique. Tome II. Réforme intellectuelle. Réforme morale. Payot & Co, Paris.

³ *La Renaissance*, par Walter Pater. Traduction française par F. Roger-Cornaz. — 1 vol. in-16. Paris, Payot & Co.

vain, doué d'une sensibilité artistique algue et d'une imagination psychologique subtile, a fait consister la critique dans l'analyse de l'individualité. Ce qui l'intéresse, c'est moins le rapport de l'artiste à son époque, quoiqu'il n'ignore rien de ce que nous en pouvons savoir, moins aussi la qualité de l'œuvre, encore que la précision et la sûreté de son jugement ne laissent point de s'attester, et, surtout, c'est beaucoup moins la technique de l'art, que la particularité de l'esprit chez l'artiste. Peut-on résoudre de tels problèmes? Son étude sur Léonard de Vinci n'est pas convaincante et M. Roger-Cornaz nous concède beaucoup à ce sujet, dans l'élégante et fine causerie dont il fait précéder sa traduction; mais, sans nous réduire, elle nous séduit; elle approche singulièrement du chef-d'œuvre. Au surplus, parcourez celle-là et les autres, partout vous rencontrerez des pensées étrangement suggestives qui vous font dépasser, comme d'un coup d'aile, l'horizon bien délimité du sujet; partout des rapprochements, des oppositions, des comparaisons qui, tout à la fois, éclairent une œuvre et nous éclaircissent l'éternel problème de la nature de l'art. Car ce critique si artiste était aussi et peut-être était-il surtout un esthéticien. De là vient ce goût de la simplification, remarquable chez lui comme chez Taine, mais qui le gouverne moins impérieusement. Je ne lui ferai pas l'application du mot de Goethe qu'il rapporte lui-même. C'était à propos de Winckelmann, et Goethe disait: « On n'apprend rien de lui, mais grâce à lui on devient quelqu'un. » Mot injuste, d'ailleurs. De Walter Pater on peut apprendre beaucoup, et même il ne faudrait point apprendre tout ce qu'on a voulu supposer qu'il enseigne, mais il nous apprend, don inestimable, à comprendre bien au delà de ce que révèlent les apparences immédiates des choses et les interprétations communes de l'art.

MAURICE MILLIOD.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

L'acide phosphorique comme engrais. — Régions à tétanos. — Bruits et apparences visibles dans le ciel. — Comment s'opère l'oxydation des aliments dans la libération de l'énergie. — L'œdème de guerre. — Publications nouvelles.

Cent kilos de phosphate minéral traités par 90 ou 95 kilos d'acide sulfurique à 53° donnent après évaporation de 175 à 180 kilos de superphosphate constituant un engrais précieux. La France en produisait deux millions de tonnes : la fabrication du superphosphate absorbait la plus grande partie de l'acide sulfurique fabriqué en France (950 000 tonnes sur 1 130 000). Depuis la guerre, la fabrication du superphosphate a diminué, — on a d'autres chats à fouetter, — par contre, la production d'acide sulfurique est devenue formidable. Si elle reste telle après la guerre, — et cela est désirable, — à quoi utilisera-t-on cet acide ? Il est tout indiqué qu'il serve à faire des superphosphates pour enrichir les sols de culture. Comme le disait fort bien l'éminent géologue E. Risler, il y a en France — et partout — des terres complètes et des terres incomplètes, c'est-à-dire des terres contenant assez de tous les éléments chimiques nécessaires à une belle agriculture, et d'autres qui restent incomplètes, parce que manquant plus ou moins de plusieurs de ces éléments. Le territoire agricole de la France étant de 49 millions d'hectares, il y en a 7 environ qui sont naturellement complets, qui, en raison de leur origine géologique, contiennent ce qu'il faut d'acide phosphorique, de potasse, etc. Ce sont les sols d'origine volcanique, du calcaire coquillier, du lias, quelques terrains jurassiques et surtout des alluvions. A ces 7 millions on en peut ajouter 3 de limons quaternaires de la Flandre et du bassin de la Seine, qui ont été rendus complets par une culture judicieuse. Restent 39 millions de terres incomplètes, dont 3 manquent surtout de potasse et 36 d'acide phosphorique. Beaucoup sont pauvres en chaux aussi : les sols pro-

venant de la décomposition des granits, gneiss, micaschistes, ceux qui sont du terrain primaire et du terrain tertiaire. Certains sont pauvres en tout : grès houiller, grès des Vosges, sables de Fontainebleau. Au total, 36 millions d'hectares, pauvres en acide phosphorique, devraient recevoir chaque année 400 kilos de superphosphate à 15 % (50 ou 60 kilos d'acide phosphorique) : au total 14 millions de tonnes par an.

En diverses parties de la France bon nombre de cultures — celle du blé, par exemple — sont restées impossibles jusqu'au jour où l'on a ajouté la chaux et l'acide phosphorique au sol : massif central, Bretagne, Morvan, Vosges, où l'on ne pouvait guère faire que du seigle et du sarrasin, en dehors des champs voisins de la ferme, où s'accumulait le fumier des animaux nourris sur la lande. Et beaucoup d'herbages, — dans le Morvan, par exemple, — qui par nature sont impropres à l'engraissement du bétail, s'y montrent propres après épandage de superphosphates. Non seulement les herbes deviennent plus nourrissantes, mais la flore elle-même change, et le trèfle blanc et les légumineuses, très propres à engraisser, font leur apparition. Ces herbages, s'ils sont intelligemment entretenus, peuvent rivaliser avec les herbages d'engraissement réputés entre tous : ceux de la vallée d'Auge, en Normandie, par exemple, et dont le sol se distingue par une richesse exceptionnelle en acide phosphorique (2 ‰ en moyenne, alors que dans les terres granitiques et gneissiques du Morvan la proportion est de 0,5 ‰). Comme le rappelle M. Hitler dans une fort intéressante étude sur la question, dans le *Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie*, les vins de grands crus sont les plus riches en acide phosphorique ; les orges du Puy, les plus recherchées, viennent de terrains basaltiques, riches en acide phosphorique aussi ; les fèves les meilleurs sont ceux qui viennent de sols riches en potasse et en phosphore, et ce sont aussi les plus résistants et les plus avantageux comme rendement. Ce n'est pas tout. Dans certaines fermes de l'Indre, les éleveurs voyaient parfois leur bétail atteint de la goutte : il était boiteux et maigre. Affaire d'acide phosphorique : les éleveurs qui ont eu recours

aux superphosphates dans leurs herbages ont vu leur troupeau échapper à la maladie. Pareillement dans la plaine de Caen, où se fait un grand élevage de cheval, on se trouvait obligé de donner du phosphate de chaux aux jeunes chevaux pour faciliter la formation du squelette. Mais le résultat était médiocre, et les expériences firent voir qu'en répandant des superphosphates on obtenait un fourrage bien plus riche en phosphore, et bien plus favorable au développement des animaux. Les superphosphates rendent d'autres services. Dans les Ardennes, les Vosges, la Montagne-Noire, les pommes de terre tardives à grand rendement ne pouvaient être cultivées : elles n'arrivaient pas assez vite à maturité dans ces régions à hiver rigoureux et précoce. Les engrais phosphatés, en hâtant la maturité, rendirent possible la culture des variétés tardives à gros rendement, et dans les Vosges, par exemple, la culture de la pomme de terre est devenue chose fort importante.

Il semble bien que, si les superphosphates doivent prendre une place autrement importante que celle qu'ils occupent, dans les cultures des sols arables, les scories de déphosphoration ont, elles aussi, une mission considérable à remplir sur les prés, landes, pâturages et pacages, partout où le sol est pauvre à la fois en chaux et en acide phosphorique : en Bretagne, en Morvan, dans le massif central, dans les Alpes et les Pyrénées, sur 9 ou 10 millions d'hectares. Là les scories seraient très utiles, en donnant un fourrage meilleur et plus abondant à la fois, et en permettant un élevage plus considérable. Malheureusement les pratiques agricoles sont très routinières, et l'agriculture reste entre les mains d'une population qui n'a pas reçu l'éducation scientifique nécessaire ; aussi s'écoule-t-il trop de temps entre le moment où la science indique ce qu'il faut faire et celui où l'agriculteur utilise les découvertes scientifiques.

— Il est connu qu'il y a des régions où le tétanos se développe plus volontiers que dans d'autres. Ce qu'on explique par cette circonstance que, pour une raison ou une autre, le sol serait, dans certains parages, plus riche en germes tétaniques.

Ainsi, en France, la vallée de la Marne paraît riche en « champs à tétanos », d'après les observations des vétérinaires, confirmées, hélas ! par les médecins et chirurgiens ayant eu à soigner les blessés de la Marne en 1914. Il est intéressant à ce propos de noter que d'après Sir Herbert Waterhouse et MM. W. D. Harmer et C. J. Marshall, qui ont servi dans des hôpitaux anglo-russes en Russie, à Pétrograd et à Loutsk, et relaté leurs expériences dans le *British Medical Journal*, le tétanos paraît rare dans la partie de la Russie où ils ont opéré. Ils notent expressément que la rareté du tétanos était extraordinaire et s'en félicitent, car, pendant des mois, ils n'ont guère pu se procurer de sérum antitétanique. La rareté du mal tient sans doute à la rareté du germe dans le sol ; il ne doit guère y avoir de bacilles tétaniques dans le sol poussiéreux et inculte de la Volhynie, surtout par comparaison avec le sol richement fumé des champs de la Flandre et de la France du nord et du nord-est.

— Dans un même numéro de l'*Astronomie*, la revue de la Société astronomique, M. C. Flammarion publie trois observations intéressantes tendant à établir que, dans certaines conditions au moins, les ondes sonores détermineraient des apparences visibles. L'une d'elles est de M. Jacques Martin, et a été faite à Lailaux, le 5 mai, à 16 h. 30 environ ; le phénomène a consisté en ce qu'un nuage blanc se montra « traversé par des séries d'ombres formant des lignes larges, parallèles, et courbes à pénombre... Ces lignes se déplaçaient à la vitesse des ondes sonores et coïncidaient avec les départs d'obus. Les grosses pièces s'y manifestaient par un plus grand espacement des courbes.... Les trains d'ondes entraient dans le nuage suivant toutes les directions et rappelaient ainsi la surface d'un liquide trouble par des chutes de corps en différents de ses points. » Le phénomène a été aperçu par tout le personnel de la batterie, mais « il faut évidemment que l'observateur, le nuage, le canon et le soleil se trouvent en des situations déterminées. » L'observation dura une dizaine de minutes ; elle cessa probablement par suite du déplacement du nuage.

D'autre part, M. Dusausoy, curé de Courlan (Yonne) rapporte qu'à Villers-Marmery (montagne de Reims), le 4 mai, l'après-midi, plusieurs personnes ont aperçu des ombres volantes dans le ciel bleu parsemé de nuées blanchâtres. « Ces ombres longues et déliées affectaient la forme géométrique d'arcs de cercle de très grand rayon, et elles couraient, comme les rides excitées par le jet d'un caillou à la surface d'une eau tranquille, dans des directions variées voisines de la ligne nord-sud. Les unes étaient exactement concentriques, d'autres se coupaient sous des angles assez aigus. » Le phénomène dura quelques quarts d'heure, et la canonnade était violente à quelques kilomètres (Nauroy, Moronvilliers, Cornillet). L'explication serait la suivante : « Le coup de canon détermine dans l'atmosphère une compression de l'air qui se propage à peu près à la vitesse normale du son en occupant la surface d'une sphère qui va constamment en grandissant. Ce front d'onde condensée, quand il arrive à nous, donne à notre oreille la perception du coup de canon. Le même front d'onde, à en juger par l'observation du 4 mai, devient, en certaines conditions, perceptible aux regards. Un ciel bien lumineux et une atmosphère calme favoriseraient, semble-t-il, cette visibilité. »

M. B. Latour, auteur de l'article communiqué par M. Dusausoy, ajoute que les ombres courbes et voyageuses apparaissaient entre le zénith et l'horizon nord ; elles étaient sombres et semblaient émaner de Nauroy et Moronvilliers.

Enfin M. J. Deseilligny cite l'observation similaire faite par M. J. Meriot, en Champagne, le 4 mai, « d'ondes lumineuses parallèles entre elles et se déplaçant comme les ondes d'un liquide agité. »

Ces trois observations sont des mêmes parages et presque du même jour (4 et 5 mai). Elles sont intéressantes et sans doute très exactes. Mais les circonstances permettant de les faire sont probablement rares, car c'est la première fois qu'elles sont signalées. D'autre part, il faudrait voir de quelle façon les interpréter....

— Il est généralement admis que l'énergie utilisée dans le

travail musculaire résulte de l'oxydation des aliments, et en particulier du glycogène. Mais comment s'opère cette oxydation, à la température relativement basse du corps ?

Un physiologiste américain, M. W. E. Burge, de l'université de l'Illinois, s'est demandé si la catalase, enzyme qui libère de l'oxygène du peroxyde d'hydrogène ou de peroxydes similaires, ne jouerait pas un rôle dans l'affaire. Il a recherché d'abord s'il y a plus de catalase dans les muscles pectoraux du pigeon sauvage, bon volier, que dans ceux du poulet, qui ne fait presque pas usage de ses ailes. D'où une première expérience consistant à laver à fond des muscles de pigeons et de poulets, de façon à en chasser tout le sang. On observe dans ce cas que la catalase manque totalement dans l'eau salée de lavage. Ceci fait, M. Burge a isolé les pectoraux des deux espèces, séparément, et il les a hachés menus. Puis il a ajouté un gramme de la matière musculaire hachée à 50 cm³ de peroxyde d'hydrogène dans un flacon à 22° C. et recueilli l'oxygène libéré sous éprouvette. Comparant les volumes d'oxygène obtenus des deux groupes de muscles au bout d'un même temps (10 minutes), il a considéré le volume de gaz comme indiquant la proportion de catalase existant dans le muscle. Et le résultat de la comparaison a été qu'un gramme de pectoraux de pigeon libère en moyenne 98 cm³ d'oxygène, au lieu qu'un gramme de pectoraux de poulets n'en libère que 8 cm³. D'où il suit que le muscle pectoral du pigeon est beaucoup plus riche en catalase que ne l'est celui du poulet.

Le pectoral de poulet est-il condamné à ne renfermer qu'une faible proportion de catalase ? En aucune façon. Par l'exercice, la proportion de catalase chez le poulet peut être accrue, comme par non-exercice elle peut être diminuée chez le pigeon. C'est ce qui résulte d'une seconde expérience faite en partie double. D'une part des pigeons sont tenus trois semaines en cage, où ils ne peuvent employer et exercer leurs muscles en volant. De l'autre, des poulets sont, pendant quinze jours, pourchassés pendant une heure par jour, jusqu'à quasi-épuisement par suite des efforts qu'ils font pour voler. Quel est le résultat ? On le devine.

La captivité, le non-exercice diminue la proportion de catalase chez les pectoraux du pigeon dans la proportion de 40 %; l'exercice l'augmente chez le poulet dans la proportion de 25 % à peu près.

La conclusion c'est que, puisque l'augmentation ou la diminution dans la somme de travail et, par suite, dans l'oxydation du muscle est accompagnée d'une augmentation ou diminution correspondante dans la proportion de catalase, cette dernière peut jouer un rôle dans les processus d'oxydation de l'organisme. (Pour détails, voir *Science*, 2 novembre 1917.)

— On trouve dans le *British Medical Journal* (octobre 1917) d'intéressants détails sur l'œdème de guerre, *Kriegsødem*, maladie qui semble être devenue très répandue en Allemagne durant l'année 1917. Ce mal ne s'est pas déclaré seulement dans divers camps de prisonniers, mais aussi dans la population civile des grandes villes. Les premiers cas se sont montrés à Berlin en janvier 1917; on les a observés presque exclusivement sur la population masculine au-dessus de 40 ans. On n'a pas relevé de symptômes prémonitoires marquants: le mal a débuté brusquement par un œdème considérable et subit des membres inférieurs; l'œdème s'est souvent présenté à la face aussi, et dans quelques cas il y a eu de l'ascite et de l'hémithorax. Pas de symptômes cardiaques, pas d'albumine dans les urines. Aussitôt que le malade est mis au lit, on observe une diurèse très marquée et l'œdème disparaît rapidement. Les rechutes, les récidives sont fréquentes. Le fluide de l'œdème a été comparé, chimiquement, aux fluides se présentant dans les maladies du rein et la cirrhose hépatique. La différence principale consiste en ce que le liquide de l'œdème de guerre est beaucoup plus riche en ammoniac. Le pouls est notablement ralenti et l'examen du sang donne 3 ou 4 millions de globules rouges. Cette condition d'anémie est attribuée avec raison, semble-t-il, à l'hydroémie. La diarrhée est généralement présente. De façon générale, l'œdème de guerre est attribué à de la sous-alimentation, et en particulier au manque de matières alimentaires grasses. Les produits toxiques du métabolisme protéique lésaient l'endothélium des vais-

seaux, et de là viendrait l'œdème. Cette opinion se justifie, semble-t-il, par l'abondance de l'azote résiduaire et de l'ammoniaque dans le sang, l'urine et le liquide de l'œdème. Elle se justifierait aussi par le succès thérapeutique que l'on obtient en administrant aux malades 100 grammes de matière grasse par jour pendant une semaine. Ce traitement, sans autres soins, suffit largement. Peut-être bien, au reste, la quantité de fluide ingérée joue-t-elle un rôle aussi. Les aliments solides manquant, il est fait plus grand usage d'aliments fluides : de soupes et aussi de légumes riches en eau, comme les raves.

En somme, le remède est aisé, théoriquement : repos au lit jusqu'à disparition de l'œdème, diminution des aliments liquides, amélioration, dans la mesure possible, du régime, par augmentation des aliments gras.

A Vienne, la maladie a fait son apparition de façon très soudaine. D'après un médecin viennois, cet œdème de guerre pourrait bien tenir à une carence de vitamines : étiologiquement, il se rapprocherait donc du béri-béri. C'est assez probable, en effet.

— Publications nouvelles. — Un livre fort intéressant à signaler à ceux qu'intéressent les condensations occultes est celui que, sous le titre de *Dew Ponds, History, Observation and Experiment*, M. E. A. Martin, un géologue anglais, a publié à Londres (T. Werner Laurie). Il s'agit ici des « mares à rosée », des mares que l'on trouve sur les Downs du sud de l'Angleterre, dont certaines sont considérées comme ayant été construites par l'homme préhistorique, et que l'on regarde comme n'étant alimentées en eau que par la rosée. Les mares en question sont-elles en réalité alimentées comme il vient d'être dit ? Il est permis d'en douter, car, plus on étudie le problème en tenant compte des conditions, moins l'explication généralement admise paraît défendable. Telle est du moins la conclusion à laquelle arrive l'auteur. Propose-t-il une autre explication ? Oui, sans doute, mais sans en démontrer la validité de façon absolue. Pour lui, à la suite d'observations précises, ces mares sont alimentées par le brouillard et par les nuées que les vents apportent de la mer. Le géo-

logue et le météorologiste liront avec intérêt son livre, à la fois historique et expérimental. — Dans *La question de l'alcool, allégations et réalités* (Paris, F. Alcan), M. Yves Guyot entreprend de réhabiliter l'alcool, de montrer qu'il n'est pas si nuisible, qu'il a ses bons côtés, qu'on exagère son influence sur la tuberculose, etc. Assurément, son livre se fait lire. Il est écrit avec brio et jamais il n'est lourd ou ennuyeux. Est-ce à dire qu'on doive le tenir pour convaincant ? C'est autre chose. Et il faut bien reconnaître que les peuples les plus consommateurs d'alcool sont aussi les plus énergiques et industriels. Nul, d'ailleurs, n'hésitera à reconnaître que l'alcool à petite dose, avec une vie active au grand air, n'est pas nuisible. Beaucoup de médecins permettraient l'alcool aux populations rurales et maritimes, en le défendant aux habitants urbains des ateliers, usines et bureaux. Quoi qu'il en soit, on lira avec intérêt le livre de M. Yves Guyot, mais ceci fait, on restera quelque peu perplexe, — si l'on est de bonne foi. Et ce sera déjà beaucoup, de l'avis de M. Guyot, sauf erreur. — Voici pour les philosophes et médecins : *Automatisme et suggestion*, de M. H. Bernheim (F. Alcan), œuvre exposant bien le point de vue de l'Ecole de Nancy et résumant la question du psychisme automatique et inconscient qui a tant d'intérêt pour le psychologue. — Dans l'excellente petite *Bibliothèque de culture générale* (Paris, Flammarion), M. J. Costantin a publié un opuscule fort attrayant pour l'horticulteur, le botaniste, le biologiste et le philosophe, sur *La vie des orchidées*. Ces orchidées ne sont pas seulement d'étranges plantes, de formes et de couleurs fantastiques, ce sont aussi des végétaux extraordinaires par le fait de leur synthèse, sur laquelle Noël Bernard a fait de si beaux travaux, et enfin elles offrent un intérêt particulier en ce qui concerne leur évolution, au point de vue philosophique. Le petit livre de M. Costantin est infiniment riche en idées, et par là il se recommande au public qui réfléchit et qui veut apprendre. — Dans *La science du travail et son organisation* (F. Alcan), M^{lle} Ioteyko étudie le moteur humain, la manière de l'utiliser au mieux, d'en organiser le rendement (système Taylor) ; elle com-

pare les sexes entre eux au point de vue de la force et de la résistance, elle envisage les rapports entre l'alimentation et le travail et étudie la question de la rééducation de la main gauche chez les mutilés. Œuvre toute d'actualité. — On n'en dira pas autant de l'*Histoire géologique de la mer*, de M. Stanislas Meunier (Flammarion), par la raison bien simple que le problème des origines et de l'évolution de la mer est d'un intérêt permanent, toujours actuel. M. S. Meunier traite son sujet de la façon la plus large et la plus heureuse, de façon toujours intéressante aussi et propre à faire réfléchir, ce qui est l'essentiel. Cette œuvre s'adresse au grand public comme aux géologues et océanographes; des uns et des autres elle mérite le meilleur accueil. — Dans *La clef des champs* (Paris-Nancy, Berger-Levrault), le commandant Morelle enseigne de façon pittoresque et amusante l'art de la reconnaissance du terrain et de l'évaluation des distances, non pas *in abstracto*, dans le cabinet de travail, mais sur le terrain, en plein champ. C'est une leçon de choses qui est utile non seulement au soldat, mais au voyageur, au touriste, au cartographe, au pédagogue même, à qui il indique des exercices fort utiles qu'on peut faire faire aux enfants. — L'ouvrage de M. L. Leger sur *Le panslavisme et l'intérêt français* (Paris, Flammarion) vient peut-être un peu tard. Car il n'y a plus de panslavisme, semble-t-il; à peine existe-t-il un slavisme dans les élucubrations souvent risibles d'une démagogie éperdue, grisee de grands mots qu'elle ne comprend pas. Ce qui n'empêche pas l'œuvre de M. Leger d'être intéressante au point de vue historique.

HENRY DE VARIGNY.

CHRONIQUE POLITIQUE

Généralités sur la guerre. — Les négociations de Brest-Litovsk. — La situation en Russie. — Discours et programmes. — Les deux camps.

Après plusieurs hivers marqués d'efforts, d'offensives énergiques, de combats sanglants, on dirait que l'habitude ancienne reprend ses droits. En dépit de pronostics vraisemblables, de renseignements positifs que sèment des gens invariablement bien informés, aucune offensive ne se dessine ; les armées restent au repos au fond de leurs cavernes. De loin en loin, quelques alertes rappellent aux soldats qu'ils ont devant eux un ennemi qui veille et, derrière, leur pays à défendre ; et puis le calme reprend. Ce sont les quartiers d'hiver d'autrefois, moins la tranquillité, l'insouciance, la bonne vie : toutes choses que la guerre entre nations n'autorise plus.... En revanche, on ne cesse de traiter de la paix et on en parle énormément.

— A Brest-Litovsk on a discuté des semaines durant ; mais la conversation n'était pas égale. Les empires centraux avaient envoyé là leurs meilleurs diplomates : M. de Kühlmann, le comte Czernin, encadrés de conseillers techniques et de plusieurs Bulgares et Turcs, tous personnages considérables. Les Russes n'étaient que des hommes nouveaux, parfaitement ignorants en diplomatie et en d'autres choses aussi. Ils avaient amené avec eux une femme, apparemment par égard pour le principe plus encore que par respect pour le beau sexe. Ils s'étaient fait suivre en plus de quelques intellectuels ; mais, à en juger par les négociations, ces gens n'ont pas dû jouer grand rôle : sans doute les a-t-on tenus dans une légitime méfiance.

Les négociateurs allemands avaient une tâche assez complexe. Entre les pangermanistes qui rêvaient de conquêtes indéfinies et les peuples qui réclamaient la paix, ils devaient fixer une moyenne. Au point de vue militaire, il était de toute importance que le front oriental cessât d'être une menace. En politique, il

paraissait désirable de profiter du désarroi de la Russie pour l'affaiblir territorialement et la mettre hors de cause pendant un demi-siècle ou plus ; c'était un des buts de la guerre que le tour inespéré qu'avaient pris les événements rendait réalisable. Il leur semblait judicieux, pourtant, de ne pas procéder avec brutalité ; non point que le danger de provoquer chez l'adversaire un sursaut de résistance parût très grand, mais parce que la Russie, cessant d'être une ennemie, était en passe de devenir une pourvoyeuse dans un avenir prochain et un admirable champ de travail dans des temps plus lointains.

Les délégués russes ne s'embarrassaient pas de tant d'affaires. Ils faisaient bon marché de la question des frontières. Leur principal désir était de conclure la paix « démocratique » qui permettrait aux peuples de disposer d'eux-mêmes et les ouvrirait par conséquent aux saines influences qui leur viendraient de Pétrograd.

Jamais programmes plus dissemblables ne furent opposés dans aucune conférence de paix. Seulement, les Allemands campaient en plein pays ennemi ; ils étaient entourés de forces armées qui, bien que diminuées, étaient encore parfaitement capables d'atteindre, en un nombre de marches donné, Pétrograd, Moscou ou Kiev. Les Russes, au contraire, semblaient avoir pris soin de se rendre aussi faibles que possible ; non seulement la propagande maximaliste avait achevé la désorganisation des troupes, de larges secteurs de tranchées n'avaient plus aucun défenseur, mais ils n'avaient rien négligé pour blesser leurs alliés par tous les moyens : ils étaient seuls.

De là une conversation originale. Il parut d'abord qu'on allait s'entendre. Les Allemands avaient accepté le programme russe avec condescendance ; ils s'étaient bornés à y apporter un certain nombre de retouches ingénieuses qui, à vrai dire, en transformaient la portée. Ils promettaient de ne pas faire des conquêtes par la violence, mais se réservaient tous les autres moyens ; ils admettaient pour les peuples le droit de disposer d'eux-mêmes ; mais, en fait, les seules populations lithuanienne, courlandaise, esthonienne peut-être, allaient user de ce droit et elles

n'en useraient que pour fausser compagnie à la Russie, quittes à rejoindre l'Allemagne peu après.

Les représentants maximalistes admettaient le programme modifié, où ils s'obstinaient à découvrir leurs idées maitresses. Sur un seul point ils tinrent bon : ils demandèrent aux empires germaniques de retirer leurs troupes des provinces qui auraient à statuer sur leur sort avant que la consultation populaire eût lieu. Or, cela, le gouvernement pas plus que l'état-major allemand ne voulait l'accorder....

Pendant bien des jours on discuta autour de la question. Les choses prenaient par ailleurs une apparence satisfaisante. Les maximalistes, qui s'intéressaient d'autant moins aux questions économiques qu'ils n'y comprenaient presque rien, ne faisaient aucune difficulté pour ouvrir la Russie au commerce allemand : déjà des trains chargés de commis-voyageurs et d'échantillons arrivaient à Pétrograd ; on pouvait espérer que bientôt d'autres trains munis de blé quitteraient les provinces du sud pour gagner les empires centraux. Et le gouvernement de M. Lénine qui, d'un trait de plume, supprimait toutes les obligations financières de la Russie vis-à-vis de l'étranger, et accaparait l'outillage et les biens d'entreprises anglaises, américaines, franco-belges ou suisses, témoignait des égards respectueux aux sujets des deux empereurs.

L'affaire de l'évacuation a été la pierre d'achoppement. Il semble que si MM. de Kühlmann et Czernin étaient restés maîtres de la traiter en face de la première délégation russe, ils auraient trouvé des moyens élégants de faire triompher leur point de vue, tout en laissant aux autres des satisfactions de façade. L'entrée en scène de M. Trotzky, qui s'intitule, par un effet de sa volonté, commissaire du peuple aux affaires étrangères, a gâté les choses. Ce doctrinaire impérieux paraît s'être imaginé que la manière forte, qui lui réussit si bien à Pétrograd, produirait ses effets partout. A Brest-Litovsk, il a trouvé à qui parler. Le général Hoffmann, conseiller militaire de la délégation allemande de nom, homme de confiance des chefs militaires et maître de la situation en fait, a d'abord interdit aux Russes de poursuivre

leur propagande détestable parmi les troupes impériales ; il leur a rappelé ensuite qu'ils n'étaient que des vaincus qui auraient à subir la volonté du vainqueur.

Ainsi toutes les belles illusions se trouvent dissipées. Plus question de la paix démocratique qui préparerait la transformation du monde. Il n'y a plus qu'une négociation commune, comme il y en a eu après toutes les guerres de l'histoire. Amèrement déçus, les maximalistes russes ont demandé quelques jours de répit : question de se ressaisir. En attendant leurs journaux exhalent des plaintes et accusent, un peu tard, le germanisme de toutes sortes de méfaits.

— Mais qu'est-ce que ces gens peuvent faire ? Le « gouvernement » de MM. Lénine et Trotsky a déjà lancé deux ou trois ultimatums dont l'un, particulièrement répugnant, à la malheureuse Roumanie : ce qui prouve que ses principes pacifiques sont d'une inquiétante élasticité et qu'il se fait, par surcroît, de singulières illusions sur ses capacités guerrières. Mais peut-il raisonnablement espérer de résister au germanisme, si celui-ci se fâche tout à fait et pousse ses troupes en avant ?

Les idées maximalistes font des progrès en Russie : c'est indéniable — une masse famélique et ignorante ne peut qu'être séduite par l'idée, non point de se partager par égales portions toutes les terres qui s'étalent sous le ciel, cette perspective est désormais dépassée, mais de vivre d'une vie libre et heureuse aux dépens des privilégiés d'autrefois.

Malheureusement la famine apparaît. Comme le travail tend à devenir une aberration, l'équilibre des substatances n'est plus qu'un souvenir ; les services publics ne fonctionnent plus ; les trains chargés de combustible et de blé n'atteignent plus les entrepôts des villes. Chacun vit pour soi, comme au temps de la barbarie. Et le mal ne peut aller que s'aggravant, car la sécurité n'existe plus. Non seulement des bandes de soldats et de marins avinés font bonne et prompt justice de tous les suspects ; anciens ministres, officiers ou bourgeois, mais ceux qui convoitent quelque chose le prennent sans plus de formes. Car on sait que la propriété n'est qu'une usurpation coupable et, si

les chefs éprouvent quelque inquiétude à déduire les ultimes conséquences des principes qu'ils ont proclamés, les Bolcheviki de la masse ont beaucoup plus de logique et moins de scrupules aussi. Cependant il est notoire que nul ne laboure ni ne sème s'il n'a pas l'espoir de recueillir les fruits de son travail.

La nation russe mettait son espoir dans l'Assemblée constituante. Depuis longtemps on renvoyait à ce corps toutes les tâches difficiles ; il se paraît dans l'imagination populaire d'un pouvoir magique. Mais la Constituante, n'ayant pas paru disposée à exécuter toutes les volontés des maximalistes, n'a duré que douze heures. Elle a été dissoute par la violence, quelque laid que soit un pareil geste quand il s'exécute aux dépens de la représentation d'un pays censé libre.

Les Bolcheviki ont maintenant contre eux à peu près tous les éléments intelligents qui autrefois s'élevaient contre la tyrannie du tsarisme. Ils ont la force, cependant : les bandes de soldats et de matelots, armées des mitrailleuses qu'on a cessé d'employer contre les ennemis de la patrie suffisent à les défendre. Jusqu'au jour, apparemment assez prochain, où la discorde se mettra dans leurs propres troupes, leurs adversaires désorganisés et désarmés ne peuvent rien contre eux.

Mais, d'ores et déjà, la Russie se démembre. Les aspirations nationales que les tsars avaient vainement essayé d'étouffer reparaissent au grand jour. Aux anciens « allogènes » qui avaient élevé leur plainte de tout temps se joignent d'autres collectivités que le régime maximaliste séduit peu. Le nombre des républiques séparées grossit de façon inquiétante. Si les unes restent disposées à vivre dans la fédération russe, d'autres revendiquent la complète indépendance.

De sorte que le gouvernement de M. Lénine est plus faible que jamais. Il dispose à l'intérieur des biens et de la vie d'une multitude de gens ; mais, en face de l'étranger, il ne peut plus parler qu'au nom d'un territoire qui, au nord, ne dépasse pas Pétrograd et, au sud, ne s'étend guère au delà de Moscou. Les négociateurs germaniques ont, comme de juste, exploité cette situation. Déçus du côté des maximalistes, c'est avec l'Ukraine

qu'ils traitent. Ils ne s'exposent pas là à des querelles irritantes ; ils fixent les énormes réserves alimentaires et industrielles accumulées dans les provinces du sud.

Tout irait bien si l'Ukraine continuait de former un bloc. Mais la voilà qui se divise. A la Rada de Kiev, d'ailleurs parfaitement socialiste s'oppose le congrès de Kharkof, d'un socialisme plus pur encore. Et les Allemands, dont cet émiettement devait combler les vœux, en arrivent à regretter de ne plus trouver devant eux qu'une poussière de gouvernements et de peuples avec qui il n'est plus possible d'assurer quoi que ce soit de solide. Préparons-nous à les entendre parler fort. Alors, de deux choses l'une : ou bien tous ces pseudo-pouvoirs populaires, commissaires, comités centraux, soviets ou radas, courberont piteusement la tête et, quelle que soit l'importance des principes en jeu, subiront la loi vulgaire du plus fort ; ou bien les armées des deux empereurs reprendront leur marche vers l'est et le sud, s'assureront des points stratégiques, occuperont les villes, s'empareront des greniers, sans rencontrer d'autres obstacles que la distance, le froid ou la boue. Voilà ce qu'il est advenu de la puissante Russie !

— Tandis qu'à Brest-Litovsk des représentants de la Quadruplice et des républiques russes essayaient de réaliser une paix pratique, des orateurs exposaient les grandes lignes de la paix idéale qui devait couronner les efforts des armées. Après MM. Orlando et Pichon, MM. Lloyd George et Wilson ont élevé la voix ; et leurs discours ont fait de l'impression : on y a vu ce programme de paix de l'Entente qu'on avait si longtemps attendu et désiré.

Les deux orateurs reproduisaient un certain nombre d'idées déjà exprimées. Ils demandent que le germanisme évacue les régions qu'il occupe, qu'il répare les torts qu'il a causés ; ils comptent que la paix fera droit aux vœux des nationalités asservies, qu'elle préparera un avenir meilleur à l'humanité tout entière. Mais ils abandonnent quelques exigences extrêmes qui ne pouvaient qu'affaiblir la situation diplomatique de l'Entente : il n'est plus question dans leurs discours d'une intervention dans les affaires

intérieures de l'Allemagne, pas plus que du démembrement de l'Autriche-Hongrie. Les buts des puissances alliées sont soigneusement limités ; on ne parle plus d'un partage de l'Asie-Mineure ; les ambitions italiennes elles-mêmes doivent se réduire aux contrées habitées par des Italiens. Et, dans l'état actuel des choses, cette modération ne peut apparaître à tout homme de sang-froid que comme un progrès.

Après quelques semaines d'attente, la réplique est arrivée : les comtes Czernin et Hertling viennent d'exposer leurs programmes. Malgré le ton conciliant du premier, nous n'apprenons rien de nouveau. L'Autriche n'a aucune ambition territoriale du côté de la Russie, mais elle entend que personne n'intervienne dans ses affaires intérieures ; elle refuse toute concession aux Italiens, elle ne dit rien de ses intentions quant à la péninsule balkanique, elle s'engage à soutenir jusqu'au bout l'Allemagne. Et comme le chancelier de Berlin refuse de prendre un engagement positif quant à l'évacuation de la Belgique ou de la France, considère le sort de la Pologne comme une affaire intérieure à régler entre ce pays et les empires centraux et la question des territoires enlevé à la Russie comme une autre affaire d'ordre privé que la diplomatie austro-allemande se réserve de traiter avec les nouvelles républiques de Pétrograd ou de Kiev, on voit que le germanisme ne se compromet guère et qu'il reste un champ suffisant à ses ambitions.

Ces discours ne nous rapprochent pas de la paix. L'Entente prétend redresser les torts du passé et reconstituer l'Europe sur une base meilleure ; les empires centraux estiment les fondements actuels acceptables et veulent s'élargir encore. Pour qu'on s'arrange, il ne suffit pas qu'une des parties adoucisse ses prétentions, il faut qu'elle change son terrain. Et d'ici là, probablement, du sang coulera encore.

— Les peuples sont-ils disposés à soutenir jusqu'au bout ces programmes de guerre ?

La situation des empires centraux continue à se voiler d'obscurités. En Allemagne, des oppositions très vives se sont manifestées entre les chefs militaires soutenus par les ligues

pangermanistes et les libéraux qui se groupent autour de la majorité du Reichstag. On dit que, dans la grande commission parlementaire, un compromis est intervenu. Si le discours du comte Hertling s'en est inspiré, ce compromis a tout l'air d'une abdication.

L'Autriche-Hongrie a plus souffert que l'Allemagne : la guerre y est plus universellement détestée. L'idée que, avec un peu de modération, une bonne paix pourrait être réalisée, sur le front oriental au moins, et que des ambitions exagérées retardent seules ce résultat, met une foule de gens hors des gonds. De là, dans les deux monarchies, des manifestations et des grèves imposantes que les gouvernements n'ont réprimées qu'avec une douceur inusitée ; ce qui fait dire à certains journaux que l'Autriche-Hongrie réclame la paix à tout prix et n'est point fâchée, par le geste de ses peuples, d'exercer sur son alliée une pression salutaire.

L'Italie paraît s'être ressaisie. Ses troupes tiennent ferme sur la Piave ; on affirme que Venise est sauvée. A Rome, l'éloquence de M. Orlando a triomphé des oppositions parlementaires. Une fois de plus tout est à la guerre ; le pays fait un effort plus grand que jamais. Même certains organes de l'opinion regrettent que, dans leurs discours, MM. Lloyd George et Wilson aient limité les désirs du pays aux régions qu'habitent des Italiens ; ils réclament la sécurité « stratégique » de l'Adriatique : ce qui nous ramène à la conquête.

La France est en cause depuis le commencement de la guerre. De toutes les puissances belligérantes, c'est elle qui, proportionnellement à sa population, a sans doute sacrifié le plus d'hommes. Le désir d'en finir est d'autant plus intense que, depuis longtemps, pas une heureuse nouvelle n'est venue embellir l'horizon. Jusqu'ici, pourtant, aucun Français n'a admis la paix sans le retour de l'Alsace-Lorraine. Et la nation regarde ailleurs que vers les champs de bataille de Flandre ou de Lorraine : les louches affaires en cours, le cas surtout de M. Caillaux, qui, autrefois l'homme le plus puissant de France, n'est plus aujourd'hui qu'un simple prisonnier, surexcitent l'intérêt

plus que les exploits des avions ou les escarmouches entre les premières lignes de tranchées. Faut-il croire, comme d'aucuns le disent, que M. Clemenceau n'a jeté à la curiosité publique cet aliment de choix que pour la détourner d'événements de guerre qui répondent mal à l'espoir? Ce serait une manœuvre assez mesquine, très peu dans le genre du vieil homme d'Etat qui, s'il a d'autres défauts, n'a jamais été un opportuniste.

L'Angleterre tient ferme. M. Lloyd George continue à imprimer au pays tout entier son ardeur entraînant : il recommande toujours plus de sacrifices et réclame toujours plus d'hommes. Pourtant, s'il ne semble pas que les syndicats ouvriers soient disposés à créer des difficultés au premier ministre, les affaires d'Irlande vont mal ; la convention instituée pour concilier les opinions et les partis n'obtient aucun résultat : le conflit est dans l'air. Mais qu'est-ce que cela aujourd'hui, sinon un simple incident en marge de la grande lutte?

Et les Etats-Unis arment de plus en plus.... Ils jettent toutes leurs énergies, toutes leurs ressources, toute leur ardeur dans la lutte lointaine où ils sont résolus à avoir le dernier mot.

Non, certes, les signes de paix se dessinent mal au début de cette année 1918, la cinquième de la tragique guerre. Si les points de vue des hommes d'Etats se heurtent, les peuples ne paraissent pas près de s'unir dans l'édifiante embrassade à laquelle les étranges idéalistes de Pétrograd eux-mêmes ont sans doute cessé de croire.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 27 janvier 1918.



CHAUFFE-PIEDS Electrique



Ne consomme pas plus qu'une lampe ordinaire.

Envoi contre remboursement Fr. 30. Indiquer, s. v. p., à la commande le Voltage de la tension électrique.

PERRIN & BOSS, Colombier (N) Suisse

REVUE DES LIVRES

ROMANS, NOUVELLES ET LIVRES D'HISTOIRE

L'AVENTURE DE JOAN LACKLAND

Ce livre de Jack London nous est offert par M^{lle} F. Guillermet. Il s'agit plutôt d'une adaptation que d'une traduction. Telle qu'elle, elle fera la joie de nombreux lecteurs jeunes et vieux, des jeunes parce qu'ils aiment les récits d'aventures, les chasses dangereuses, les révoltes de nègres, la vie mystérieuse au fond des forêts tropicales, la vie libre des colons; des vieux parce qu'il vient un âge où, les pieds aux chenêts, on a plaisir à retrouver

les naïves émotions de son enfance.

Nous ne tenterons pas le résumé de *L'aventure de Joan Lackland*, cette belle Américaine que les hasards d'une existence agitée poussent sur les côtes des îles Salomon, où végétait l'Anglais David Sheldon, que rejoignit bientôt un second Anglais nommé Tudor. Que l'un des deux Anglais, ou plutôt que les deux Anglais tombent amoureux de la belle Américaine, quoi d'étonnant?... Que les nègres profitent des distractions créées par cet amour pour se révolter, quoi d'étonnant encore?..

Toux Catarrhes Bronchites Influenza



Affections pulmonaires

sont rapidement soulagés
et guéris par le remède

NATURA

Prix de la bouteille 3 fr. (pour une semaine) 4 bouteilles 10 fr., port en sus.

Tablettes NATURA, 1 fr. le rouleau.

Plus de 7000 lettres de remerciements et attestations.

Mme Franel, Rigistrasse, 24, Lucerne, m'écrit :

J'atteste avec plaisir que votre remède « NATURA » a été d'un effet extraordinaire pour moi. J'avais les poumons fortement attaqués, lorsque je pris votre remède, les médecins m'ayant déclaré que seul un séjour prolongé dans un sanatorium pouvait me remettre. Comme le remède « NATURA » amena bientôt un soulagement, je continuai d'en prendre et restai à la maison. Lors d'une visite, le médecin constata une amélioration et aujourd'hui il déclare que les poumons sont guéris. Lui-même est grandement surpris de la tournure favorable de la maladie, car, selon sa déclaration, il manquait à mon aile du poumon droit un morceau de la grandeur d'une main (presque la moitié de l'aile) qui est, paraît-il, complètement cicatrisée. L'aile gauche était également attaquée et est complètement cicatrisée. Pour la guérison j'ai dû prendre environ 25 bouteilles. Je ne dois le succès de ma guérison qu'à votre remède et le recommande à toutes les personnes souffrant d'affections pulmonaires, comme étant le seul remède efficace. En signe de reconnaissance, je permets la publication de ce certificat.

Demandez prospectus et lettres de remerciements

Hans HODEL

5 ISSACH (Bâle-Campagne)



En vente chez tous les horlogers.

Demandes catalogues illustrés (gratis et franco) aux fabricques des montres Zenith, au Locle.

REVUE DES LIVRES (Suite)

Après quoi, ces nègres, il faut les maly. Après quoi, il faut bien que l'un les deux rivaux s'efface. Un duel à coups de fusil, dans la brousse, duel émotionnant et exaltant au possible, met l'Anglais Todor hors de combat. Joan Lackland, qui avait été jusqu'alors l'ami des deux hommes, le camarade d'adieu, ouvre ses yeux à l'amour, se livre à des fautes inconnues, balbutie des paroles dont l'Anglais Sholton n'a pas trop de peine à saisir le sens.

Ce livre, au ton vil, aux scènes sanglantes, au décor luxuriant, aux sottises aussi neuves que le pays où les se déroulent, nous le recomman-

dons aux amateurs de pittoresque, à tous ceux que lassent les mièvreries ou l'excès des complications sentimentales.

II. V.

La littérature d'imagination, toujours abondante aux approches de Noël, apporte cette année en Suisse allemande quelques bons livres. Citons, chez Francke à Berne : *Geschichten von der Sommerhalde* de Joseph Reinhart, le bon romancier alsacien qui cette fois-ci abandonne le dialecte de son canton pour écrire en *schriftdeutsch* des récits de mœurs paysannes très savoureux ; *Frau Margaretha* de Nanny von Eschhof, nouvelle qui nous ramène au

Ateliers de Construction d'Instruments
DE PRÉCISION

Otto BILAND

St-Imier (Suisse)

TACHYMÈTRES

Compteurs de tours

Spécialités: Instruments de précision, etc.
Montres pr les usages techniques
et pour veilleurs de nuit.



Médaille d'or, Berne 1914

Le Cancer

Les malades cancéreux qui ne veulent pas se laisser opérer, ceux qui sont inopérables ou ceux qui ont déjà subi sans succès des interventions chirurgicales, ne doivent pas désespérer, mais s'adresser au médecin anglais SHAW, docteur-médecin de l'Université de Londres, qui a fait depuis des années une étude spéciale du traitement non-opératoire du cancer.

Neuchâtel, 20, Port Roulant, 20

Antigoitreux Jurassien

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix: 1 flacon, 4 fr.; demi flacon, 2 fr. 50

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt: Pharmacie du Jura, BIENNE. place du Jura.

Prompte expédition au dehors.

A vendre, magnifique **bibliothèque** environ 600 volumes, ouvrages classiques pour la plupart.

Vases de Chine et du Japon, environ 20 pièces.
Panneaux et tentures Japonnais.

Tapis de Chine.

Pour visiter, s'adresser à **M. E. Styner**, Tanis Watch, Granges (Suisse).

BANKVEREIN SUISSE

BALE - ZÜRICH - SAINT-GALL - GENÈVE - LAUSANNE - LONDRES E. C. 43 LUTHERY

BIENNE - AIGLE - CHIASSO - HÉRISAU - RORSCHACH

Capital-actions versé Fr. 82,000,000

Réserves Fr. 27,750,000

SIEGE DE LAUSANNE :

11, Grand Chêne, 11

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Dépôts et gérances.



TIMBRES-POSTE

J'envoie à choix timbres de guerre, colonies françaises, anglaises et Europe aux meilleures conditions. Charles GUINCHARD, Berchtoldstrasse 50, Berne.

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

un vieux temps et que l'auteur a tiré en partie de papiers de famille. *Aus Konrad Salvors Tagebuch* roman de Jacob Bührer qui est, sous forme de journal intime, un essai de très fine psychologie. *Eine Seele*, de Ruth Waldstetler, roman qui veut prouver que les hauts problèmes de la philosophie ne sont pas l'apanage du sexe fort et que des femmes peuvent s'y intéresser. Nous l'en croyons volontiers. A ce stupide je recommanderai un savant

livre sur la philosophie de Kant que publie M. Georges Junquière chez le même éditeur, *Die grundsätzliche Unanwendbarkeit der transzendentalen Philosophie Immanuel Kants*. C'est l'œuvre d'un médecin qui, pour se délasser de ses travaux pratiques, ne craint pas de gravir les plus ardues sommets de la métaphysique. C'est une récréation un peu austère mais qui doit ménager bien des joies à celui qui la pratique. (P. la suite p. XI.)

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BEGUIN

Qui **guérit** : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, et qui **fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc. Qui **parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc. Qui **combat avec succès** les troubles de l'âge critique.

La boîte : 1 fr. 50 dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.



*Machines
et outils*

MAILLEFER

Jumelles 3

LAUSANNE

Université de Lausanne. GÉOMÈTRES

L'entrée en vigueur du règlement des examens fédéraux pour géomètres du registre foncier, du 14 juin 1913, règlement élaboré par les soins du Conseil fédéral en exécution de l'article 950 du Code civil suisse, a eu pour conséquence la création d'une section pour étudiants géomètres à l'Ecole d'ingénieurs de l'Université de Lausanne.

Un plan d'études, en tous points conforme aux dispositions du règlement fédéral, vient d'être adopté par le Conseil d'Etat du canton de Vaud, et les jeunes gens qui se destinent à la carrière de géomètre pourront commencer leur préparation.

Ce plan d'études prévoit quatre semestres.

Sur demande, la Direction de l'Ecole d'ingénieurs, Valentin, 2, Lausanne, enverra tous renseignements utiles.

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Ecole des hautes études commerciales. Licence et doctorat ès sciences commerciales (6 subdivisions : 1. Banque et commerce. 2. Administration générale. 3. Transports. 4. Douanes. 5. Assurances. 6. Sciences consulaires) et diplôme d'expert-comptable.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, L. MONT, professeur.

Ecole des sciences sociales. Licence et doctorat ès sciences sociales (4 subdivisions : 1. Sciences sociales. 2. Sciences politiques. 3. Sciences pédagogiques. 4. Sciences consulaires).

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, M. MILLIQUIN, professeur.

Programme et règlements sont envoyés, sur demande, par la Chancellerie de l'Université.

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

Pour revenir à des œuvres plus jeunes, signalons les petits livres que l'éditeur Huber de Frauenfeld, publie dans sa collection *Schweizerische Erzähler*. Les nos 13 à 18 contiennent deux histoires d'enfants d'Adolphe Vogelin (*Heimliche Sieger*), trois nouvelles de Jacob Bonahart (*Irrlichter*) que je trouve esquissées, une nouvelle de Jacob Schaffner, *Frau Stüssi und sein Sohn*, un court récit de Hans Ganz, *Im Haus Frau Kurni*, une nouvelle romanesque de Maja Matthey, *Der Pfarrer von Villa*, et quelques esquisses, croquis et nouvelles d'écrivains Suisses romands traduits en allemand : Benjamin Vallotton, C.-F. Ramuz, Samuel Corrent, Gionagone de Reynold, Robert de Traz et Charles Gos.

Parmi les livres d'enfants édités par Orell Füssli je mets à part un joli volume d'Anna Burg, illustré de charmantes vignettes de Suzanne Recordon, *Fernen Feuers Widerschein (im Schweizer Mädchenstagebuch aus der Kriegszeit)* ; un récit historique d'Ulric Amstutz qui nous reporte à l'époque de la domination française en Suisse (*Schweizer Franzosenzeit*) ; un roman retraçant des épiques de la même époque par Ernest Eschmann, *Remigi Andacher, eine Erzählung aus den Tagen Heinrich Patalazas*, avec de plaisants dessins à la plume de Paul Kammüller de Bâle ; la réédition de nouvelles de Jacob Frey, *Der Alpenwald* et *In höchster Not*, qui forment le septième volume de la collection



ALÈNE à COUDRE « BIJOU »

Brevetée

L'instrument sans pareil pour tout le monde.

La plus belle invention pour réparer soi-même tout de suite et presque sans peine des souliers, harnais, selles, voiles, tentes, courroies de commande, enveloppes pour chambres à air de bicyclettes, etc.

« Bijou » fait les arrières-points comme une machine à coudre. Nous recevons des lettres de remerciements tous les jours.

Prix Fr. 3.50

La pièce, avec 4 aiguilles différentes et bobine avec fil. Veuillez remarquer que « Bijou » est un modèle spécial d'aluminium, la bobine dans le manche fait en cousant aller le fil, telle une machine à coudre.

« Bijou » possède tant d'avantages qu'en leur présence toutes les imitations deviennent sans valeur. — CHARLES TANNERT, Bâle, 90.



ZUMSTEIN & C^{IE}, BERNE RUE DU MARCHÉ 50

Vient de paraître : Catalogue des timbres de guerre 1918. 3^{me} éd. Prix 50 ct. — Ouvrage très intéressant et indispensable à tout collectionneur. — Album pour timbres de guerre. Fr. 22. Seul album permanent indiquant les timbres de tous les belligérants. — Occasion, Fr. 120. Jolie collection de timbres de guerre en album permanent, contenant plus de 400 timbres neufs. — 25 timbres de guerre 75 ct. — 50 timbres de guerre fr. 2,25. — 75 timbres de guerre fr. 4,50. — 100 timbres de guerre fr. 8. — Demandez nos offres que nous envoyons gratis.

REVUE DES LIVRES (Suite).

Schweizer Jugendbücher. On devrait bien rééditer d'autres œuvres de Jacob Frey qui est un aimable conteur dont les œuvres n'ont pas vieilli.

Chez Huber à Frauenfeld Robert Walser publie une série d'essais, *Poetenleben*, auxquels il vaut la peine de revenir; des vers très délicats que Gertrude Bürgi envoie de Davos, *Bilder, Liebe, Davos*; une traduction ou plutôt une adaptation excellente des *Acharniens* et de la *Paix* d'Aristophane, par le professeur Hugo Blümner, sous ce titre, *Krieg und Frieden* et qui fut représentée cet automne à Zurich avec succès.

Parmi les écrits d'occasion, toujours nombreux en ces temps agités, mentionnons chez Orell Füssli *Europa nach dem Kriege*, par Walter Eggenschwyler, qui étudie le problème de la future Société des nations; *Deutsche Schuld am Kriege*, un curieux opuscule d'un officier allemand hors de service, Hartwich Schubart, qui de Suisse ne craint pas de dire des vérités à ses compatriotes; le second volume de l'œuvre de Zurlinden, *Der Weltkrieg* qui mérite qu'on y revienne; un ouvrage très courageux d'un Allemand qui comme l'auteur de *J'accuse* écrit un livre très documenté pour prouver que la vérité

ELECTRO-MATÉRIEL

Zurich I ::

Téléphone : SELNAU 48. 0)
Ad. intégr. : KILOWATT



Matériel complet
d'installation

électrique :

Lumière

Force

Téléphone

Sonnerie



Magasins de vente :

ZURICH :

Löwenstrasse, 10

LAUSANNE :

Avenue du Tribunal Fédéral, 9

BERNE :

Munihausstrasse, 12

ST GALL :

Katholischengasse, 15



REVUE DES LIVRES (Suite.)

est en marche et que rien ne saurait l'arrêter. Le titre de ce volume est *Die Wahrheit unterwegs!*

Quelques livres d'histoire suisses-allemands ont paru pour Noël : chez Orell Füssli une petite histoire suisse illustrée pour l'école et la famille que raconte avec brio M. F. von Arx, ancien maître d'histoire à l'Ecole cantonale de Soleure (*Illustrierte Schweizer-geschichte*) et une histoire des cimetières grisons (*Die Bündner Friedhöfe*, par Christian Caminada qui, remontant aux vieux Rhétiens et aux Romains, trace jusqu'à nos jours un intéressant chapitre de l'histoire de la civilisation négligé jusqu'alors par les historiens.

Chez Frobenius à Bâle, M. Johannes Jegerlehner, l'historien des hautes vallées du Valais allemand publie une *Histoire de la Suisse pour la jeunesse*, illustrée de dessins originaux de Paul Kammüller : le récit est clair et simple, non embarrassé de dates et de faits multiples. Il s'arrête à la mobilisation de 1914.

Chez Benno Schwabe à Bâle, Emmanuel Stükelberg consacré aux derniers jours de Waldmann (*Hans Waldmanns letzte Tage*) un volume d'un vif intérêt. Il faut aussi admirer sa typographie qui fait honneur aux presses de Bâle.

Chez Rascher à Zurich, M. le Dr Rothpletz fait paraître les souvenirs militaires de son père le colonel Rothpletz (*Militärische Erinnerungen 1847-1895*) qui se rapportent à la guerre du Sonderbund, à la révolution de 1848 à Berlin, à une mission en Danemark pendant la guerre de 1864 et à une autre mission pendant la guerre de 1866. Officier de l'armée fédérale de-

puis 1867, le colonel Rothpletz se distinguait surtout comme professeur de sciences militaires à l'Ecole polytechnique fédérale. Ses souvenirs sont agréables et racontés souvent de manière spirituelle.

M. Hans Graber à qui nous devons de bonnes monographies sur Adolphe Stäbli et Max Buri publie dans la collection *Documents sur l'art contemporain* la collection complète des gravures d'Edouard Vallet, qu'il accompagne d'une étude biographique sur l'artiste, d'une autre étude sur son œuvre graphique et d'un catalogue détaillé de son œuvre entière. On sait que le peintre des mœurs et des paysages d'Héremence et de Savièse dont le Valais est devenu la seconde patrie, abandonne de plus en plus la peinture pour se vouer à la gravure. Il a lui-même expliqué, en des pages savoureuses, qu'on trouve dans ce volume, comment de peintre qu'il fut d'abord il devint graveur sur bois, puis aquafortiste. Encouragé par un amateur qui s'intéressait à son talent et qui aurait désiré le voir graver sur le cuivre, il se mit un beau jour à l'œuvre avec l'attirail que lui légua cet amateur et il apprit « sans aucun conseil, comme il dit, la technique du graveur à l'eau forte. » Son succès dès le premier jour fut grand et l'encouragea à continuer. Aujourd'hui Edouard Vallet peut considérer avec un légitime orgueil l'œuvre qu'il a accomplie. Ses gravures à l'eau forte sont de plus en plus recherchées par les amateurs. Il faut donc remercier la maison d'édition bâloise qui les met à portée du grand public en des reproductions excellentes. (Bâle, Benno Schwabe & C^{ie})

LE COMMERCE MONDIAL

APRÈS LA GUERRE¹

De sa main d'acier, la guerre impose aux citoyens de tous pays, et non seulement à ceux-là, mais aux industriels et aux commerçants, des restrictions aussi rigoureuses qu'inusitées.

¹ Nos lecteurs connaissent le nom de M. Sidney Webb, dont les ouvrages, en particulier son histoire des Trade Unions sont réputés bien au delà des frontières du Royaume-Uni. Il est le chef de l'émancipation socialiste qu'on appelle « la société Fabienne ». On le considère comme l'un des représentants les plus éminents de l'économie sociale anglaise. Professeur d'administration publique à l'université de Londres, il est le principal fondateur de l'école des sciences économiques et politiques de Londres. Ses principaux ouvrages sont : *Socialism in England* (1890) ; — *The eight hours day*, 1891 ; — *The London Programme*, 1892 ; — *London Education*, 1904. — De plus, il a publié, en collaboration avec sa femme, Mrs. Beatrice Webb, auteur de grand mérite elle aussi, des ouvrages fort importants : *History of Trade Unionism*, 1894 ; — *Problems of Modern Industry*, 1898 ; — *English Local Government*, 1906 ; — *English Poor Law Policy*, 1910 ; — *The Prevention of Destitution*, 1911.

En 1909, il a rédigé avec Mrs. Webb le rapport de minorité de la Commission du « Poor Law » qui a paru sous ce titre : *The Break up of the Poor Law and the Public Organisation of the Labour Market*.

Nos lecteurs verront, par l'étude remarquable que M. Webb a bien voulu écrire pour eux, avec quelle liberté d'esprit et quelle largeur de vues un Anglais, qui est un savant et un patriote, ose aborder les redoutables problèmes de demain. (Nid.)

Dans les mines, les manufactures, l'agriculture, la manutention, dans l'exportation et l'importation, pour les transports ou le commerce de détail, partout où nous nous trouvons, partout des prohibitions et des règlements qui empêchent nos gains et contrarient notre action. Les neutres souffrent en compagnie des belligérants. Tout particulièrement les contrées dont le ravitaillement en denrées alimentaires ou en matières premières exige des relations continues avec d'autres pays voient le commerce dont elles vivent gravement menacé dans son cours habituel.

Quelques-unes de ces interruptions sont la conséquence directe et manifeste des opérations militaires et prendront fin aussitôt que les armées cesseront de combattre. D'autres, néanmoins, sont destinées à se prolonger pendant une période plus longue. Mais la réglementation universelle du commerce, que l'on ressent aujourd'hui comme une souffrance imméritée, est bienfaisante aussi par certains côtés. Ce que nous ne considérons en ce moment que comme l'instrument du mal ou même de la tyrannie, on pourrait en venir bientôt à y reconnaître le moyen unique de sauver le monde de la famine, et spécialement d'en préserver les peuples de l'Europe intérieure. Ce qui commence à inquiéter fort sérieusement les hommes d'Etat, en tout pays, les neutres non moins que les belligérants, et qui vient s'ajouter à des embarras plus urgents, c'est la certitude du fait qu'après la guerre il y aura dans le monde entier pendant quelque temps une insuffisance très grande, non seulement des principales denrées alimentaires, mais aussi des matières premières les plus indispensables.

Malgré des efforts acharnés pour maintenir et augmenter la production, le total des récoltes de froment,

dans le monde, décroissant année par année, est tombé au-dessous de la demande des populations qui s'accroissent. Quoique les approvisionnements se maintiennent temporairement dans notre pays, faute de moyens de transport, le stock mondial baisse rapidement. Le stock disponible a été maintenu dans un ou deux pays, mais il a été grandement réduit pour l'Europe continentale.

Les denrées subsidiaires ont été rasées sur tous les marchés du monde. Tous les efforts d'économie, volontaires ou forcés, ne peuvent suffire à compenser l'accroissement de la consommation et le gaspillage causés par la transformation en soldats de quelque trente millions d'hommes, payans et laboureurs, qu'il faut entretenir en état de combattre, et par l'appel de vingt millions d'autres environ, hommes et femmes, à gages rehaussés pour fabriquer toutes les fournitures de guerre.

Pour une raison ou une autre, on doit s'attendre à ce que la Russie, la Roumanie, la Hongrie, et, dans une large mesure, les Etats-Unis, sortent l'année prochaine ou pour deux ans de la liste des pays exportateurs de produits alimentaires. Ils n'en auront pas trop pour eux-mêmes.

Ce qui n'est pas moins grave, c'est qu'il y aura aussi pénurie de la plupart des matières premières indispensables pour la « reconstruction » et pour la reprise de la production manufacturée d'où dépendra pour le monde — quand la conclusion de la paix donnera le signal de la démobilisation — la subsistance de cinquante millions de travailleurs, aujourd'hui sous les armes ou engagés dans les usines de guerre et formant, avec leurs familles, un huitième peut-être de la population du globe.

Il n'y a presque que l'acier pour lequel la production

mondiale ait augmenté pendant la guerre. L'extraction du charbon a considérablement diminué en même temps que celle de la plupart des minerais. Il y aura très grand déficit en huiles, en bois, en peaux et en laines. Le coton sera rare. Et cette pénurie mondiale des principales marchandises sera énormément aggravée par celle du fret. Le tonnage total du monde, pour la marine marchande, à la fin de la guerre ne dépassera probablement pas les deux tiers de son chiffre d'avant-guerre, et une grande partie de ce qui en subsistera sera réquisitionné pendant un ou deux ans pour ramener des millions d'hommes chez eux. Circonstance qui aggrave les difficultés : presque tous les chemins de fer et toutes les routes de l'Europe seront dans un terrible état de mauvais entretien et partout les transports par terre seront lents, peu sûrs et exceptionnellement coûteux.

Cette perspective du déficit mondial d'après-guerre ne repose pas sur le calcul du produit des moissons.

Nous n'y sommes pas conduits par cela seul qu'il y aura ou n'y aura pas dans le monde assez de nourriture selon que les récoltes seront ou ne seront pas relativement bonnes, les années prochaines, en diverses contrées.

Les difficultés des hommes d'Etat seraient, il est vrai, notablement accrues si les récoltes manquaient sur une large échelle, comme il pourrait advenir à la suite d'une sécheresse en Australie, d'inondations en Chine, de la propagation de la maladie de la pomme de terre à travers l'Europe ou d'une mauvaise moisson dans les Indes. Mais il y aura de sérieux embarras quand même les moissons seraient relativement abondantes. La famine vers laquelle l'univers se précipite viendra plus encore d'une disette d'argent que d'une disette d'aliments.

La reprise de la production manufacturée sera long-

temps impossible dans une grande partie de l'Europe, et même la restauration des fabriques et des machines détruites sera difficile, tout d'abord à cause du manque de matières premières et de combustible, et plus encore par là qu'à raison du retard inévitable que subira le rétablissement de relations de commerce normales. Tandis que les prix resteront élevés, il n'y aura souvent pas de salaires à gagner. A moins qu'on ne prenne à temps et sur une échelle suffisante des mesures énergiques et qui portent loin, il y aura, dans certaines régions de l'Europe et de l'Asie sud-occidentale, des millions de familles sans emploi et sans moyens d'acheter les maigres approvisionnements d'une nourriture extrêmement chère qui leur serait accessible sur place. On verra des révoltes du travail et des soulèvements révolutionnaires. On dépérira par districts entiers. On ne va pas trop loin en disant qu'il y aura des endroits à moins d'une journée de voyage de telle capitale européenne, où la société, réduite à l'extrémité de la misère comme on ne l'a pas été en Europe depuis la guerre de Trente ans, peut se trouver proche de la dissolution.

Ce résultat que nous avons en prévision pour avoir détourné cinquante millions de travailleurs européens durant trois ou quatre ans, peut-être plus, de la production à la destruction, est aussi ce qui en a fait rabattre de toutes les visées ambitieuses de « conquête du commerce d'après-guerre » et réduit à néant, soit les résolutions de la conférence économique de Paris, soit les projets de « préemption » des puissances centrales. Ce dont les hommes d'Etat sont en train de se rendre compte, c'est qu'après la guerre ce ne sera pas une nation seulement, mais le monde entier qui se trouvera, quant au surplus exportable de denrées alimentaires

et de matières premières, dans la situation d'une ville assiégée.

Il n'y aura pas assez pour nouer les deux bouts. Il sera simplement impossible, pendant un certain temps, d'en revenir à ce déchaînement d'efforts concurrents, dans les entreprises privées, que nous appelons la liberté du commerce. Il n'y aura pas de gouvernement, belligérant ou neutre, qui se sente en état, dès le jour où la paix sera proclamée, de se dispenser du contrôle très étendu qu'il a dû exercer sur l'importation, l'exportation, la fabrication et la distribution. Aucune nation ne sera disposée — quelque prix que puissent lui offrir d'autres peuples pressés plus désespérément encore par le besoin — à permettre qu'on exporte hors de son territoire une marchandise dont elle aurait elle-même trop peu. D'autre part, toutes les nations seront avides d'augmenter leur exportation et par conséquent d'obtenir à cette fin une quantité suffisante de matières premières et de charbon, tout à la fois pour donner de l'emploi aux millions d'hommes qu'elle aura démobilisés et pour payer les articles d'importation dont elle sentira si douloureusement le besoin.

De ce rétrécissement des ressources, quelle indication résulte-t-il pour la politique du commerce international ? Il y a cinquante ans, les économistes orthodoxes se seraient fiés aveuglément à la « loi de l'offre et de la demande. » Ils auraient dit que c'était là où les ressources seraient le plus rares que les prix allaient s'élever le plus et que les approvisionnements s'écouleraient de façon automatique vers les lieux où l'on en ferait la demande la plus pressante. De même, à l'intérieur de chaque pays, les marchandises disponibles iraient à ceux qui consentiraient à en donner le plus haut prix et doi-

vent, par suite, être présumés en avoir besoin le plus. Un exemple de la politique inspirée de cette conception, exemple bien connu (intéressant à rappeler, ne fût-ce que par contraste avec la position présente des deux pays l'un à l'égard de l'autre), c'est la persistance de l'exportation de denrées alimentaires hors d'Irlande durant la grande famine de 1847, par le fait que l'Irlandais, mourant de faim, ne pouvait concourir en « demande effective » avec les richards de Londres. Les économistes du temps présent sont plus sages que leurs prédécesseurs de 1840 et avertissent leurs gouvernements que si la répartition, tant entre nations qu'à l'intérieur de chaque nation est abandonnée, pendant la période de pénurie, au « libre jeu » des forces économiques, cela signifie la famine sur une grande échelle. Les nations plus riches et, dans les nations, les classes plus riches, les familles plus riches dans chaque classe, pourraient alors continuer à être pourvues pleinement sans inconvénient plus grave qu'une augmentation de prix. Mais les nations plus pauvres comme les classes et les familles pauvres périraient.

Ce qui pourrait, comme dans une ville assiégée, n'être pas un mal pire que celui d'une commune abstinence, pourvu que la distribution fût réglée systématiquement, se changerait par le « laisser faire » en une famine assez générale pour précipiter peut-être la société à sa ruine.

Un fait significatif montre le changement survenu dans l'ordre économique et dans l'ordre politique : c'est au Labour Party et au parti socialiste que le monde est redevable d'avoir attiré l'attention sur ce péril imminent, et c'est sous leur pression que des gouvernements déjà surchargés d'affaires, particulièrement ceux de l'Alle-

magne, de l'Angleterre, de la France et des Etats-Unis, commencent à se préoccuper de cette question. Il reste à voir si les hommes d'Etat de la classe aujourd'hui dirigeante, en Europe, peuvent s'élever à la hauteur de la tâche qu'elle a assumée. La diminution des ressources sera probablement assez grande pour exiger un rationnement du monde entier comme dans une ville assiégée. Et cela, nous n'avons aucun mécanisme qui nous l'assure dans certains pays d'entre les principaux producteurs de denrées alimentaires, par exemple les républiques sud-américaines, l'Inde, la Chine, même au cas où les millions d'hommes, habituellement sous-alimentés, de l'est auraient quoi que ce soit à épargner.

Mais ce qu'on pourrait établir et qui certainement doit être organisé malgré l'opposition acharnée des marchands et des armateurs, — car le péril est imminent et l'on ne peut s'y tromper, — c'est un contrôle international du commerce mondial d'exportation pour les marchandises qui nous feront défaut et de tout le fret maritime requis.

Les socialistes anglais ont demandé à leur gouvernement, en termes exprès, d'adopter cette politique. Le comité exécutif national du Labour Party a soumis la proposition suivante à la grande conférence du parti, le 10 août dernier, comme l'une des principales conditions de la paix ; et l'assemblée du parti, qui représentait directement 2 1/2 millions d'ouvriers organisés, équivalant au quart du peuple du Royaume-Uni tout entier, l'a admise à l'unanimité pour être présentée à la conférence des partis socialistes et des partis du travail des nations alliées, comme aussi, éventuellement, au congrès international de Stockholm, en quelque lieu qu'il puisse être réuni :

« En prévision de l'insuffisance des denrées alimentaires, des matières premières d'exportation et du tonnage marchand qui se fera sentir après la guerre et probablement dans le monde entier, Il est nécessaire, pour prévenir les plus sérieuses difficultés et même la possibilité de la famine dans l'un ou l'autre pays, que des arrangements soient établis d'une manière systématique et sur une base internationale, pour l'allocation des surplus exportables de marchandises disponibles et leur transport dans les différents pays, et cela non à proportion de leur pouvoir d'achat, mais selon leurs besoins divers et urgents. Dans chaque pays, le gouvernement doit maintenir pour quelque temps son contrôle sur les marchandises les plus indispensables, afin d'en assurer l'appropriation, non point essentiellement par les classes riches, sur le marché de la concurrence et à proportion de leurs moyens, mais pour satisfaire systématiquement les besoins les plus urgents de la communauté entière, selon le principe : « Pas de gâteau pour personne avant que tous aient du pain. »

On le voit, les organisations ouvrières anglaises insistent, non pour que l'Angleterre emploie sa richesse et sa puissance à prendre tout ce qu'elle peut, mais expressément pour que cette question devienne matière de contrôle international, de sorte que chaque peuple puisse obtenir les approvisionnements nécessaires en proportion de ses besoins.

En ce qui concerne l'Angleterre, le Labour Party est de force à assurer l'adoption de ce principe quel que soit le gouvernement.

Il est bon de remarquer que la même conférence du parti du travail a adopté au sujet de la politique économique, malgré l'opposition d'une très faible minorité, la déclaration suivante, tout aussi catégorique. On ne se rend pas assez compte de la décision avec laquelle la

classe salariée anglaise a pris parti expressément contre toute « guerre économique d'après-guerre », contre toute différence qu'on ferait entre les nations étrangères, contre tout abandon de la « politique de la porte ouverte » et toute protection fiscale :

« La conférence se déclare opposée à tous les projets préparés actuellement par des impérialistes et des capitalistes, non seulement dans un pays, mais pratiquement en tous pays, pour une guerre économique, après la conclusion de la paix, soit contre l'une ou l'autre des nations étrangères, soit contre toutes les nations étrangères. Pareille guerre économique, commencée par un pays, conduirait inévitablement à des représailles auxquelles chacune des nations pourrait être amenée à son tour pour sa défense. La conférence reconnaît que ces essais d'agression économique, soit par des tarifs protecteurs, soit par des trusts de capitalistes ou des monopoles, aboutissent inévitablement à la spoliation des classes ouvrières des divers pays au profit des capitalistes ; la conférence voit dans l'alliance des impérialistes militaristes et des protectionnistes en matière fiscale, en quelque pays que ce soit, non seulement un danger sérieux pour la prospérité de la masse du peuple, mais aussi une grave menace pour la paix. D'autre part, le droit de chaque nation de défendre ses intérêts économiques propres ne saurait être nié. La conférence signale donc aux socialistes et aux partis du travail de tous pays l'importance qu'il y a à insister, au sujet de l'attitude du gouvernement à l'égard du commerce, sur le principe de la porte ouverte, sur la nécessité de borner strictement les droits de douane à des buts fiscaux et de faire qu'il n'y ait pas de distinction malveillante entre les pays étrangers. Mais la conférence insiste également sur l'importance de l'accroissement des ressources en tous pays, grâce à une action du gouvernement, non seulement au bénéfice de son peuple, mais aussi pour le monde entier ; elle proclame la nécessité d'une

convention internationale pour renforcer en tous pays la législation sur les conditions du travail dans les fabriques, sur les heures de travail, et pour empêcher l'exploitation des travailleurs et les métiers malsains, législation nécessaire pour protéger les travailleurs contre les abus et l'oppression. »

Il dépend maintenant du peuple, dans les autres pays de l'Europe, que cette régularisation systématique du commerce international par une autorité internationale agissant dans l'intérêt de toutes les nations, petites ou grandes, soit organisée et maintenue après la guerre. De cette façon seulement, à ce qu'il semble, on pourra éviter que l'épuisement prochain amène la famine en un lieu ou un autre.

Ce qu'on devrait exiger, ce serait l'extension et la transformation de la « Commission internationale de ravitaillement » que les gouvernements alliés ont jugé nécessaire de créer pour coordonner leurs relations internationales d'affaires ; on y admettrait (peut-être sous la direction du conseil de la Ligue des nations, ou de l'autorité supranationale, quel que soit son titre, que la guerre doit faire naître) non seulement toutes les nations belligérantes, mais aussi les neutres ; cette commission contrôlerait tout le commerce d'exportation entre les nations, réserve faite pour chacune de son commerce de cabotage et de son commerce colonial ; elle contrôlerait tout le tonnage marchand au delà de la quantité indispensable à chaque nation ; de même, l'allocation, mûrement délibérée, et le transport dans chaque pays, en puisant dans l'ensemble des surplus exportables, de tout ce qui est requis pour subvenir aux besoins primordiaux les plus urgents de chacun d'eux ; on y satisferait

avant de répondre aux besoins moins urgents d'aucun d'entre eux, malgré toutes les offres pécuniaires faites d'autre part.

En somme, après la guerre, et quel que soit celui qui paie, il faudra nourrir l'Europe selon le même principe qu'on a appliqué en Belgique, quand même ce ne sera plus l'Allemagne qui la serrera au cou, mais la diminution mondiale des approvisionnements.

Les petites nations, surtout les nations telles que la Suisse, la Pologne et la Serbie, qui n'ont ni accès direct à la mer, ni flotte marchande à elles propres, ont le plus grand intérêt à demander et à soutenir une telle régularisation du commerce.

A l'intérieur de chaque nation, même principe de la priorité des besoins, sans égard à la « demande effective. »

L'Angleterre elle-même, malgré sa richesse, se trouvera à court, pendant des mois et des années, non seulement pour le blé et la viande, mais pour le bois de charpente, les briques, la pierre à bâtir, le fer de construction et tout ce qui entre dans la construction des vaisseaux et des maisons, excepté l'acier. Il est évident qu'elle sera incapable de remettre en état ses chemins de fer, ses fabriques, ses écoles et ses routes, et de bâtir par ses seuls moyens les millions de « cottages » nouveaux qu'il faudra pour les hommes de son armée démobilisée, si les matériaux de construction et les gens de métier de la bâtisse lui sont disputés par des millionnaires désireux de palais neufs, par des spéculateurs capitalistes pressés d'élever de nouveaux hôtels et de nouveaux théâtres ou par des financiers âpres à faire de l'argent en plaçant leurs capitaux sur de nouvelles constructions à l'étranger.

Ce principe de la « priorité des besoins » d'après lequel, en fait, tous les approvisionnements sont réglés pendant la guerre, il faudra simplement le maintenir en temps de paix.

Les faits impitoyables contraignent les hommes d'Etat à reconnaître, ainsi que le Labour Party l'a déclaré, et que les économistes ont eu à en faire l'aveu, que le monde doit être administré de plus en plus selon l'axiome de l'économie ménagère: « De la brioche pour personne jusqu'à ce que tous aient du pain. »

SIDNEY WEBB,

professeur d'administration publique

à l'université de Londres.

(Ecole des sciences économiques et politiques.)

DANS LA FORÊT SANS AIR ET SANS LUMIÈRE

—•—
HISTOIRE VRAIE
—•—

Nous étions au bord du Niger, dans l'immensité bleu et or de ses lacs et de ses bancs de sable. La chaleur intense du soleil faisait monter l'air brûlant en ondes qui vibraient dans la grande lumière. On eût dit un liquide clair, plus transparent et plus léger que l'eau, bouillonnant au-dessus des sables embrasés.

Sur la terrasse du poste, cases de terre aux toits de paille tressée, les roches à fleur de sol étaient d'un rouge intense de métal surchauffé et nous mettaient dans une atmosphère de fournaise. Tout autour, dans l'immense plaine, les hautes herbes brûlaient, voilant l'horizon d'épais nuages noirs. Pas un souffle ne venait tempérer l'effroyable chaleur, pas un bruit ne troublait le silence de la terre aux abois. Seules, à de longs intervalles, des feuilles mortes tombaient, avec un bruit métallique, comme les cordes d'un violon cassant l'une après l'autre.

Dans cette immensité claire et silencieuse, nous nous sentions loin de tout, perdus dans l'Afrique en feu. Des

étendues sans fin de plaines embrasées nous séparaient du monde civilisé, du premier centre où l'on retrouvait des hommes blancs, des maisons, où le courrier d'Europe arrivait par le chemin de fer.

Toute une saison, le fleuve aux allures d'Océan avait rempli notre horizon de ses eaux limoneuses et tourbillonnantes, sous le ciel aux nuages cuivrés. Maintenant c'était une route de sable fauve, une voie triomphale où l'été avait étendu ses tapis d'or et d'azur. Il s'en allait vers les pays lointains où le soleil est roi, vers Tombouctou la Mystérieuse, vers les déserts sans fin. Il faudrait bien des mois pour que les minces filets d'eau qu'on voyait sourdre entre les sables, comme des touffes de bleuets au bord d'un champ de blé, fissent le voyage incommensurable pour gagner enfin l'Océan et s'y perdre, tièdes encore des longues caresses du soleil.

Sous la toiture très basse de la case, dans l'ombre bienfaisante et presque fraîche, le lieutenant de Boiscouvert, les yeux éperdument fixés sur l'immensité fauve, semblait boire la lumière intense, l'aspirer par tous ses pores, s'en imprégner voluptueusement :

— Le soleil, la lumière, l'espace devant soi.... Si vous saviez comme on s'y sent revivre après tant de mois passés dans l'obscurité verte de la forêt ! Dire que pendant deux ans que j'ai vécu là-bas, écrasé par l'ombre chaude et malsaine, vous avez pu, chaque matin regarder se lever le soleil sur ce radieux paysage ! Que tous les jours vous l'avez suivi des yeux dans sa course à travers le ciel clair et que, parfois, peut-être, vous l'avez maudit d'être trop lumineux et de vous dispenser trop généreusement l'ardeur de ses rayons !

Il nous disait les mois atroces dans la forêt sans air et sans lumière, sous la voûte effroyable des grands arbres,

plus épaisse, plus compacte que le plafond de pierre du plus sombre cachot :

— Rien n'y vivait que les bêtes hideuses qui rampent et qui bavent, les damnés de la création. Et damnés nous aussi, les pauvres êtres de lumière emprisonnés dans la geôle sans limites. Nous marchions tête basse, attentifs aux innombrables embûches que nous dressaient nos ennemis mortels, l'ombre et l'humidité. L'humidité visqueuse, gluante, l'ombre malsaine et fausse, verdâtre comme une chair en décomposition.

» Nous jalousions les singes que l'on entendait rire parfois, et se poursuivre. Ils étaient à de telles hauteurs au-dessus de nos têtes que le bruit des feuillages froissés nous parvenait à peine, comme enveloppé de ouate, à travers les brumes nauséabondes qui s'élevaient du sol.

» Des jours et des semaines, nous marchions ainsi, toujours dans l'ombre verte, dans la buée chaude qui sentait la fièvre et la mort. Parfois une clairière s'ouvrait, oasis lumineuse dans l'immensité sombre. Des gens habitaient là, êtres grossiers et presque pas humains qui s'enfuyaient à notre approche. La nuit, ils revenaient pour nous attaquer en traîtres et nous suivaient ensuite à la piste, toujours invisibles, pour déterrer nos morts et s'en repaître affreusement.

» Depuis bien des mois nous avons quitté les derniers postes du Congo français pour nous enfoncer dans la forêt sans fin. Il nous semblait à tous, soldats et officiers, noirs et blancs, que jamais plus nous ne reverrions la clarté joyeuse du soleil. Nous avons fini par nous faire des yeux de taupes ou de chauves-souris et des âmes de sombre mélancolie.

« Quelques-uns d'entre nous avaient jadis vécu des heures atroces dans les sables sans fin, sous le ciel incendié du Sahara. Les premiers jours de notre voyage, ils avaient aimé cette obscurité fraîche sous la mystérieuse voûte. Ils se plaisaient à nous encourager en nous racontant les longues marches dans la fournaise : chaleur montant du sol et descendant du ciel. Ils nous peignaient les mirages, quand la soif vous torture et que l'on voit au loin des sources murmurantes ou bien des lacs à perte de vue. Et la torture encore de la lumière trop intense, de tout cet or à l'infini qui vous aveugle : or des sables scintillant de paillettes, or des rayons solaires que rien n'arrête, que rien ne tempère.

« — Ne vous plaignez jamais de l'ombre, disaient-ils. Vous n'avez pas connu la clarté qui rend fou et les milliers de flèches acérées que le soleil vous met dans les yeux, dans le crâne, si bien qu'on en arrive à maudire le jour, à blasphémer parfois Celui qui dit : « Que la lumière soit ! »

« Peu à peu, eux aussi, les martyrs du soleil, avaient souffert de ne plus vivre dans sa clarté. Ils n'avaient plus parlé des tortures passées, mais quelquefois, aux jours d'ennui, ils nous peignaient les aubes claires de là-bas, les soirs pensifs où le soleil se couche, rosissant les terres arides, les caressant de longs rayons qui meurent.

« Au bout de quatre mois, nous ne parlions plus jamais de lumière ni de soleil. C'étaient comme des morts très chers qu'on a mis au tombeau et dont on craint de réveiller le trop douloureux souvenir. Nous marchions toujours dans l'obscurité verte et moite, souffrant moins parce que nous pensions peu, et n'attendant plus rien

que d'autres jours encore, pareils à des nuits tristes, tant que nos forces dureraient.

» Puis ce serait la tombe hâtivement creusée, les camarades assemblés et n'ayant plus même assez de force pour s'affliger. Tout autour, partout, tapis parmi les colonnades du temple maudit, parmi les troncs de la forêt sans lumière, des êtres qui étaient à peine humains guetteraient, attendant le départ des vivants pour faire leur repas atroce....

» Comme nous étions presque à bout de forces et de courage, un jour que la chaleur était plus moite encore et plus suffocante et l'ombre plus malsaine, un des tirailleurs d'avant-garde revint en courant nous avertir qu'on approchait d'une clairière.

» — Y en a village, et sauvages y a pas f... le camp.

» C'était toujours la même agglomération de huttes misérables dans un étroit espace où la forêt était moins dense. Les mêmes êtres aux faces bestiales et hideuses, couturées de tatouages, les dents limées en scie dans des bouches lippues.

» Cependant, au lieu de s'enfuir, quelques-uns étaient restés pour nous attendre. Ils nous laissèrent approcher sans témoigner autre chose qu'une méfiance craintive.

» L'un d'eux qui, semblait être le chef, voulut bien accepter nos cadeaux, couteaux de traite et verroteries. Il s'informa du but de notre voyage et eut un sourire de pitié lorsqu'il sut que nous venions d'un pays où il y avait des blancs pour gagner, à travers la forêt, une autre contrée où les blancs étaient maîtres aussi.

» — La forêt va jusqu'au bout du monde, et tu n'en trouveras jamais la fin.

» Il nous offrit quelques épis de mil poussés autour des cases et, d'un ton soupçonneux, posa à l'interprète une question qui le fit tressaillir.

« — Le chef demande, traduisit-il, si nous avons vu la femme blanche.

» La femme blanche ? Notre interprète était-il fou ?

» — Oui, il y a une femme blanche dans le village. Déjà longtemps, longtemps. Y a plus vieux que tout, cette femme, mon commandant.

» Tout de suite nos cœurs de Français battirent. Une femme de notre race seule au milieu de ces sauvages ?

« Nous devinions un drame affreux, la femme emportée comme une proie au passage de quelque caravane et vivant là parmi ces brutes, dans une captivité mille fois pire que la mort.

« Cependant, d'après toutes les données que nous pouvions avoir, jamais des blancs ne s'étaient aventurés si loin dans la forêt tropicale. Comment une femme avait-elle pu passer à portée de ces sauvages, être enlevée et rester au milieu d'eux sans que personne, jamais, se fût inquiété de son sort ?

« Le chef ne savait rien ou ne voulait rien dire. Il parlait de la femme blanche avec un grand respect et nous offrit de nous conduire auprès d'elle.

« Un peu en dehors de l'agglomération des cases, c'était un logis de terre et de paille tressée, comme une énorme roche posée sur un mur rond, très bas. Les alentours en étaient soignées et propres, une sorte de jardinet entourait la case. L'intérieur, tout semblable à tant d'intérieurs de noirs que nous avions vus depuis des mois, avait cependant de plus larges ouvertures, plus d'air et de lumière.

» Une femme blanche était accroupie sur une natte auprès d'un petit feu où bouillait une marmite. A l'appel du chef, elle se leva et vint au-devant de nous.

» Très ridée, très courbée, elle avait une abondante chevelure d'un blanc de neige qui encadrait son visage triste. Triste aussi, profondément, mortellement triste, était le regard de ses pauvres yeux lavés, déteints, comme fondus par les larmes.

» A notre « bonjour, madame » très respectueux, elle répondit en anglais :

» — Soyez les bienvenus. D'où venez-vous et où allez-vous ?

» Elle parlait difficilement, cherchant les mots, le cerveau et la langue déshabitués de sons qu'elle n'avait sans doute pas proférés depuis des années.

» Un pâle sourire éclaira son visage pendant qu'elle nous faisait avec une grande dignité les honneurs de son primitif intérieur. Elle appela son mari : un vieillard à l'aspect moins bestial que les autres, et ses enfants, une demi-douzaine de beaux gars et de jeunes femmes assez blancs de peau. Tous nous firent accueil, un peu réservés, un peu méfiants encore. Pour la première fois depuis que la forêt nous emprisonnait, nous avions la sensation de nous trouver en face de créatures humaines, d'êtres doués d'une âme.

» Nous osions à peine interroger la vieille dame, tellement nous étions surpris de trouver là, au lieu de la captive désespérée et révoltée que nous nous attendions à voir, une mère de famille résignée, sinon heureuse, au milieu des siens.

» Lambeau par lambeau, dans son anglais dont les mots lui revenaient si difficilement, elle nous raconta son histoire.

» Elle était Américaine, de l'État de New-York. Sa mère morte très jeune, son père l'avait emmenée en Afrique où il s'en allait comme missionnaire.

» Seuls, sans escorte, ils avaient pénétré jusqu'au cœur de la forêt où les indigènes, les voyant inoffensifs, les laissaient aller à leur guise. Ils s'étaient établis, il y avait une quarantaine d'années, dans cette même clairière, parmi les êtres misérables qui l'habitaient.

» Le père était un apôtre plein de zèle, que ne rebutait aucune des difficultés de son ministère. Il était pleinement heureux de travailler pour son Maître et pensait volontiers que sa fille avait la même joie à se sacrifier ainsi.

» Mais la pauvre avait vingt ans, et pour toute sa longue existence se voyait séparée de ses semblables, ensevelie au plus profond du sombre et mystérieux continent. Elle eut des jours de désespoir affreux, voulut mourir et puis revint à supporter la vie en rencontrant, toujours fixé sur elle, le regard d'un des jeunes noirs qui semblait moins que les autres être une brute sans pensées.

» Elle avait vingt ans et n'avait pas vécu...

» Un jour le père s'aperçut qu'elle aimait le jeune sauvage ou plutôt que, par désespoir, pour mettre dans sa vie autre chose que l'affreuse monotonie des jours sans joie et sans lumière, elle avait cédé à ses désirs.

» L'irréparable déshonneur de sa fille était la ruine de l'existence du pauvre homme, l'effondrement de tout. Il considéra que sa faute la liait à cet homme pour sa vie entière et que le mariage seul en pouvait racheter la honte.

» Il les maria donc, le désespoir au cœur, croyant faire

son devoir de chrétien et de père. Mais il ne pardonnait pas et la vue seule de sa fille lui devenait odieuse. Sitôt qu'il l'eut unie selon les rites de son Eglise à l'être misérable qu'on osait à peine appeler un homme, il partit.

» — Voilà quarante ans qu'il m'a quittée, autant que j'ai pu compter les mois et les années dans cette solitude. Jamais je n'ai eu de ses nouvelles. Je ne sais s'il est mort pendant l'affreux voyage qu'il faisait seul à travers la forêt, ou bien s'il vit encore et n'a pas pardonné. Et je croyais bien mourir sans avoir revu un seul visage blanc.

» Pourtant sa vie n'avait pas été aussi misérable qu'on eût pu le croire. Son mari avait été bon pour elle autant qu'il savait l'être. Elle avait essayé de développer son esprit et son cœur, de l'élever au-dessus des brutes qui les entouraient. Peu à peu il s'était affiné, son âme s'était éveillée et son influence avait réagi sur les autres. Ses enfants, elle les avait instruits, un peu.... Trop savoir ne leur eût été que malédiction, puisqu'ils étaient condamnés à vivre loin du monde.

» — Nous avons eu la Bible comme unique livre, et c'était assez. De nous voir unis, presque heureux, nos voisins ont appris, eux aussi, la grande loi de la vie, celle qui résume tout et que l'esprit le plus rudimentaire peut comprendre : « Aimez-vous les uns les autres. » Maintenant on vit en paix dans notre clairière, on y travaille et je me dis que ma vie n'a pas été complètement perdue. J'attends paisiblement la mort, qui ne tardera guère, et je suis heureuse d'avoir encore une fois revu des hommes de ma race.

» Nous étions renversés, je vous le jure, de tant de calme résignation. Ce qu'a dû souffrir cette pauvre

femme pendant ces quarante années est inimaginable. Pour qu'elle ne se soit pas tuée, il lui fallait une force de caractère presque surhumaine.... »

Le lieutenant ajouta, un peu sceptique et gouailleur :

— Ou bien encore une foi merveilleuse, miraculeuse....

» Il nous semblait atroce de la laisser dans ce tombeau et, timidement, l'un de nous hasarda des offres de service. Ne voulait-elle pas profiter de notre passage, partir avec nous et gagner les pays civilisés ?

» Mais à toutes nos propositions elle hochait la tête :

» — Il est trop tard. Je suis au bout de ma course. Laissez-moi mourir ici. Et n'emportez pas un trop triste souvenir de la femme blanche ensevelie au plus profond de la forêt d'Afrique. Elle a vécu sa vie et le repos lui sera doux.

» Le lendemain matin, la forêt nous emprisonnait de nouveau et la lutte recommençait contre la chaleur et l'humidité mortelles, contre l'épouvante de l'obscurité verdâtre où rôdaient, invisibles, les mangeurs de cadavres.

» Deux mois encore nous avons marché avant de retrouver la lumière et l'air pur. Votre vallée du Niger, si belle, si riche et lumineuse, est un paradis où je me sens revivre. Mais la pensée de cette pauvre femme me poursuit, me hante, nuit et jour. Je voudrais retrouver le père dénaturé qui, au nom de la morale chrétienne, osa condamner son enfant au plus atroce des supplices : une solitude de quarante années parmi des brutes à face humaine, dans la forêt sans air et sans lumière. Je voudrais lui détailler longuement, à cet homme, une à une, sans rien omettre, toutes les tortures qu'a subies sa

filles et qu'elle ne m'a pas dites. Tortures morales surtout, qu'on lisait dans chacune des rides de ce pauvre visage, que racontaient ses tristes yeux déteints et son pâle sourire. Il me dirait ensuite, s'il l'osait, de quel droit, au nom de quel idéal impitoyable il a condamné, quand son Dieu pardonne....

» Tenez, n'en parlons plus. J'ai honte de jouir de la société de mes semblables, honte de me réjouir du soleil et de la lumière quand je pense à cette pauvre créature, murée vivante là-bas, dans la forêt sans fin. Regardons plutôt votre Niger aux sables d'or et dites-moi un peu ce qui s'est passé dans le monde depuis deux ans que je l'ai quitté. »

Nous regardâmes le soleil descendre peu à peu à l'horizon, rosir la voie triomphale, le chemin d'azur et d'or qui s'en allait vers l'infini....

Mais, tout en causant de mille choses, ma pensée revenait sans cesse à la pauvre recluse de la forêt. Et je me disais que, si affreuse qu'eût été son existence, si effroyable le châtiment, la pauvre femme devait sentir pourtant qu'elle n'avait pas vécu en vain. Dans ces âmes qui s'ignoraient elle avait allumé l'étincelle de vie, le lumignon qui ne s'éteint pas. Dans la forêt aux douteuses clartés, elle avait mis un peu de lumière, dans les cœurs un peu d'amour.

J'imagine qu'au jour de la délivrance, quand son âme s'envolera enfin de la sombre prison, une parole l'accueillera au seuil de l'éternelle lumière :

« Cela va bien, servante fidèle. Entre dans la joie de ton Seigneur. »

VAHINÉ PAPAA.

POÈME EN PROSE ET VERS LIBRE

Je ne sache pas que les théoriciens du vers libre — ou plutôt du vers *libéré* — aient été préoccupés de lui découvrir des ancêtres. Peut-être n'y tenaient-ils point. Le raisonnement d'un Gustave Kahn, par exemple, se contente d'un argument logique : l'universelle évolution des formes d'art, pour justifier ce qu'il estime et veut faire paraître une nouveauté. Pourtant une poésie conforme en quelques parties à l'esthétique de ces novateurs existe avant 1890 : elle a même produit des chefs-d'œuvre par la plume des plus grands maîtres. Je veux parler surtout de Chateaubriand et de Flaubert.

Car — et ceci explique qu'on n'ait pas encore pris garde à la relation — ce sont les prosateurs qui l'ont d'abord cherchée, cette poésie ou cette « versification nouvelle. » On sait comment, dès la fin du dix-septième siècle, un Fénelon, lassé de l'alexandrin français, qu'il trouve inapte au poème épique, imagine le poème en prose, genre révolutionnaire dont le *Télémaque* restera longtemps le modèle. Les conséquences de cette hardiesse pour la prose d'art eurent une importance considérable, qui mériterait bien d'être un jour mise en lumière. Mais ce n'est point à quoi nous voulons nous

attacher pour le moment : car la prose poétique genre *Télémaque* reste malgré tout quelque chose d'assez extérieur, pour ne pas dire conventionnel : c'est une prose harmonieuse, à vrai dire, qui recourt volontiers aux tours et aux termes des poètes ; mais non pas une prose rythmée, c'est-à-dire intérieurement animée par un vrai souffle poétique. Ici Jean-Jacques Rousseau, beaucoup plus que Fénelon, peut passer pour le véritable précurseur.

Une note peu connue de ses carnets, prise pendant qu'il voyage autour du lac de Genève, en 1754, est révélatrice de ses plus lointaines préoccupations. Il rêvait alors à cette *Histoire du Valais* qui n'a jamais vu le jour, mais qui devait être, selon toute vraisemblance, une sorte de glorification poétique des mœurs primitives. Plus encore se préparait obscurément en lui le roman lyrique de la *Nouvelle Héloïse*, qui n'est d'ailleurs à bien des égards qu'une adaptation romanesque de l'*Histoire du Valais*. Or voici ce qu'il écrit à ce moment-là sur son carnet de route : « Je célébrerai des mœurs pures » ; et immédiatement après cette question : « Comment être poète en prose ? »¹

Rousseau songe-t-il alors à Fénelon ? Il se pourrait, car ce modèle fameux n'a pas manqué de hanter à

¹ Voici tout le passage. Il dénote un état de fermentation extraordinaire dans la cervelle de Jean-Jacques :

« Je célébrerai les mœurs pures. Comment être poète en prose ? Don du ciel ou de l'âme ! ou se borner à l'esprit qui jouit et vit... qui vit de la jouissance... de son indépendance. C'est l'âme qui est l'homme. »

Préoccupation bien significative, qui détache la poésie de sa forme traditionnelle pour la ramener à sa source primitive, l'inspiration. Ces passages ont été publiés par le marquis de La Rochefoucauld-Liancourt, avec les prétendus *Mémoires de Condorcet sur la Révolution française*, en 1824 et 1859. Cf. *Annales J. J. Rousseau*, II, 153.

l'occasion ses pensées, comme il le prouvera un peu plus tard en écrivant le *Lévié d'Ephraïm*. Mais ici l'auteur de *Télémaque* n'est point nommé. On peut donc croire que des besoins à la fois plus généraux et plus intimes se trahissent par la question soudaine des carnets. C'est le lyrisme de Rousseau qui, excité par la beauté des rives du Léman, et même peut-être par une certaine joie patriotique, cherche déjà une forme ; c'est ce lyrisme qui lui fait souhaiter de pouvoir « chanter » selon la libre allure du poème en prose.

La *Nouvelle Héloïse* devait, en partie au moins, satisfaire cet impérieux penchant. M. Gustave Lanson, le premier, dans son *Art de la prose*, d'autres après lui¹, ont insisté sur les fragments rythmés de ce roman lyrique. Il n'y manque que la rime souvent pour que la strophe apparaisse, d'une beauté que seule la poésie romantique pourra faire oublier.

Mais encore n'avons-nous à faire ici qu'à des fragments occasionnels, noyés dans un vaste ensemble. C'est une prose ordinaire, tantôt familière et tantôt noble, qui se soulève et s'anime de temps à autre sous l'influence du lyrisme, comme si le cœur du narrateur se mettait à battre plus ardemment. A peine peut-on parler de poésie en vers libre, c'est-à-dire d'une forme d'art déterminée.

Déjà cette forme apparaît beaucoup plus nette chez Chateaubriand. Sans doute faut-il faire intervenir ici les influences étrangères, exotiques même, qui se sont exercées sur le préromantisme français à la faveur de traduc-

¹ Pierre-Maurice Maasson, dans un article des *Annales J. J. Rousseau*, 1906, t. III, 105-106 : *Contribution à l'étude de la prose métrique dans la « Nouvelle Héloïse »*, et M. Ernst Schöten, dans son étude *Jean-Jacques Rousseau. Seine Persönlichkeit und sein Stil*, Leipzig, 1910.

tions, d'adaptations ou même de certains récits de voyageurs. Ainsi la Bible, ainsi les poèmes d'Ossian, ainsi peut-être Charlevoix, Le Page du Pratz, Bartram (une recherche reste à faire sur ce point particulier) ont introduit dans la prose française, seule chargée de les recueillir, des images et des rythmes qui déterminèrent l'apparition d'un nouveau poème en prose, plus directement apparenté aux vers et aux strophes du lyrisme traditionnel ¹.

Chateaubriand devient aussitôt le grand maître du genre. Les spécimens abondent dans ses œuvres. Je cite au hasard :

Dans *Atala*, la chanson d'Atala fugitive : « Si le geai bleu du Meschacébé disait à la nonpareille des Florides : « Pourquoi vous plaignez-vous si tristement ?.... »

Dans les *Martyrs*, les chants des fiançailles d'Eudore : « Tel est le lys entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les neiges.... » ou : « L'étoile du soir a brillé : jeunes hommes, abandonnez les tables du festin. Déjà la neige paraît : chantons l'hymen, chantons l'hyménée.... »

Dans les *Natchez*, les diverses chansons de Celuta : « Voici le plaqueminier, sous ce plaqueminier il y a un gazon, sur ce gazon repose une femme.... » ou : « Enfants plus heureux que vos mères, que votre sommeil soit également paisible et sans songes ! »

¹ Rousseau, dans l'appendice du *Dictionnaire de musique*, emprunte à on ne sait qui (peut-être au père Mersenne) la traduction suivante d'une chanson persane :

Votre teint est vermeil comme la fleur de grenade,
 Votre parler un parfum dont je suis l'inséparable ami.
 Le monde n'a rien de stable, tout y passe.

Refrain :

Apportez des fleurs de senteur pour ranimer le cœur de mon Roi.

Une surtout de ces petites pièces, dont on sent la musique rejoindre insensiblement le vers traditionnel, mérite d'être tirée à la lumière : c'est l'invocation à la lune chantée par le prêtre des Natchez, au retour de la moisson. Je la reproduis tout entière ; nous verrons bientôt qu'elle a provoqué d'illustres imitations :

« Salut ! épouse du Soleil ! tu n'es pas toujours été heureuse ! Lorsque, contrainte par Athaënsic de quitter le lit nuptial, tu sors des portes du matin, tes bras arrondis, étendus vers l'Orient, appellent inutilement ton époux.

« Ce sont encore ces beaux bras que tu entr'ouvres, lorsque tu te retournes vers l'Occident, et que la cruelle Athaënsic force à son tour le Soleil à fuir devant toi.

« Depuis ton hymen infortuné, la mélancolie est devenue ta compagne ; elle ne te quitte jamais, soit que tu te plaises à errer à travers les nuages, soit qu'immobile dans le ciel tu fasses tes yeux fixés sur les bois, soit que, penchée au bord des ondes du Meschacébé, tu t'abandonnes à la rêverie, soit que tes pas s'égarerent avec les fantômes le long des pâles bruyères.

« Mais, ô Lune ! que tu es belle dans ta tristesse ! L'Ourse étoilée s'éclipse devant tes charmes ; tes regards veloutent l'azur du ciel ; ils rendent les nues diaphanes ; ils font briller les fleuves comme des serpents ; ils argentent la cime des arbres ; ils couvrent de blancheur le sommet des montagnes ; ils changent en une mer de lait les blancheurs de la vallée.

« C'est ta lumière, ô Lune ! qui donne de grandes pensées aux Sachems ; c'est ta lumière qui remplit le cœur d'un amant du souvenir de sa maîtresse ; à ta clarté, les guerriers marchent aux ennemis de la patrie ; à ta clarté, les chasseurs tendent des pièges aux bêtes des forêts ; et maintenant à ta clarté, chargés des dons du Grand-Esprit, nous allons revoir nos heureux cahanes. »

Tel est, pourrait-on dire, le type achevé de la chanson en prose cultivée par Chateaubriand avec une évidente prédilection. Ce genre, en un temps de « crise du lyrisme », a encore fleuri sous d'autres plumes. Les improvisations de Corinne au Capitole et au cap Misène en pourraient être des spécimens, si elles ne tournaient volontiers à la dissertation. Du moins, M^{me} de Staël, travaillée par le besoin d'un style expressif, a-t-elle montré qu'elle comprenait, elle aussi, l'avantage d'une alliance entre la prose et la poésie. Peut-être cette alliance eût-elle été s'affermissant si Lamartine n'avait ramené d'un puissant effort la poésie lyrique à la versification traditionnelle, et si l'auteur des *Orientales* ne lui avait donné la main dans cette œuvre. Car la poésie exotique, elle aussi, devait momentanément trouver son chemin de Damas.

Pourtant le poème en prose n'était point mort : sans parler de Baudelaire, un autre grand lyrique, enfermé volontairement entre les quatre murs de la prose, devait faire une nouvelle tentative pour perfectionner le genre : c'est Gustave Flaubert. Lui aussi, le grand romancier, a été hanté par le problème de la prose poétique. Sa correspondance en témoigne à chaque instant ¹. Son tempérament lui en faisait une nécessité, même et surtout quand la gageure du roman réaliste pesait le plus lourdement sur ses épaules. « Physiquement parlant, pour ma santé, j'avais besoin de me retremper dans de bonnes phrases poétiques ² », assure-t-il dans un soupir de soulagement.

¹ « Vouloir donner à la prose le rythme du vers... », *Correspondance*, II, 189 (1853). « J'en conçois pourtant, un, moi, un style, un style... qui serait rythmé comme le vers.... » *Ibid.*, II, 95 (1852).

² *Correspondance*, éd. Charpentier, II, 241 (1853).

Ailleurs, comme il arrive toujours, il creuse son sentiment, il s'acharne à en dégager la théorie : « Les chevaux et les styles de race ont du sang plein les veines, et on le voit battre sous la peau et courir depuis l'oreille jusqu'aux sabots. La vie ! La vie ! C'est pour cela que j'aime tant le lyrisme. Il me semble la forme la plus naturelle de la poésie, elle est là toute nue et en liberté ; toute la force d'une œuvre git dans le mystère, et c'est cette qualité primordiale, ce *motus animi continuus* (vibration, mouvement continuuel de l'esprit, définition de l'éloquence par Cicéron) qui donne la concision, le relief, les tournures, les élans, *le rythme*¹, la diversité². »

Dominé par cet instinct profond, mû par ce goût impérieux, il n'est pas étonnant que Flaubert se soit tourné vers les plus poètes ou les plus lyriques des prosateurs français, Fénelon d'abord que la tradition lui signalait, mais dont il se détourne bientôt avec mépris³, Chateaubriand surtout, auquel il revient sans cesse et qui lui fait entrevoir la plus prochaine réalisation de son rêve : « J'ai relu ce soir l'épisode de Velléda des *Martyrs*. Quelle belle chose, *quelle poésie* !⁴ »

Le résultat de ces aspirations et de ce contact, ce sera, en partie du moins, *Salammbô*, — *Salammbô*, grand poème épique en prose coupé de fragments lyriques, de véritables chants même, à la façon des *Martyrs* et des *Natchez*. A-t-on pris garde notamment que la psalmodie de *Salammbô*, la nuit, sur sa terrasse carthaginoise, n'est qu'une reprise originale, mais directe, de l'hymne à la lune chanté par le grand-prêtre des Natchez ? Moins étroitement exotique peut-être, quelque d'une archéologie plus

¹ C'est mal qui souligne. — ² *Correspondance*, II, 277. — ³ *Ibid.*, II, 99 ; III, 209. — ⁴ *Ibid.*, I, 116 (1842).

minutieuse, plus ample, plus harmonieuse, plus musicale à coup sûr, et d'un art si savant qu'il ne livre son secret qu'à un examinateur attentif. Aussi bien la transcription rythmique de ces « stances » que nous allons donner ne saurait-elle passer que pour un essai, mais le premier, et ne vise-t-elle qu'à fixer l'attention sur une forme littéraire, à la fois très raffinée et très moderne. On voudra bien excuser les notes nombreuses au bas des pages, dont je suis obligé de les alourdir en guise de commentaire :

O Rabbetna !... Baalet !... Tanit !... Anaïtis ! Astarté ! Derceto !
Astoreth ! Mylitta ! Athara ! Elissa ! Tiratha !...¹

1.	Par les symboles cachés, —	7
	par les cistres résonnants, —	7
	par les sillons de la terre, —	7
	par l'éternel silen/ce et par l'éternelle fécondité, —	6—10
5.	dominatrice de la mer ténébreu/seet des plages azurées, 11+7	
	ô Reine des choses humides,	8
	Salut ! ²	2
	Que tu tournes légèrement ³	8
	soutenue ⁴ par l'éther impalpable !	9
10.	Il se polit autour de toi,	8
	et c'est le mouvement de ton agitation	12

¹ Il est sensible que cette kyrielle de noms est surtout destinée à produire un effet d'onomatopée : détail exotique où se retrouvent les expériences du voyageur. La mélopée de la femme arabe est indiquée plus clairement encore par le contexte : « et sa voix se traînait de façon plaintive... » Le poème proprement dit ne commence qu'après.

² Dans toute la strophe, il n'y a qu'à suivre les indications fournies par Flaubert même, au moyen de traits de séparation. L'amplification rythmique est sensible après la régularité des 3 groupes de 7, et prépare l'effort vocal qui doit porter sur le dernier mot de la strophe : *salut !*

³ Tout ce début, *piano*.

⁴ D'une façon générale, semble-t-il, il ne faut pas compter l'*e* muet après une voyelle (cf. 12, 20, 57, 64), ni à la coupe (20, 21, 35, 43, 62).

	qui distribue les vents et les rosées fécondes ¹ .	12
	Selon que tu crois et décrois.	8
	s'allongent et se rapetissent	8
19.	les yeux des chats et les taches des panthères.	11
	Les épouses hurlent ton nom	8
	dans la douleur des enfantements ! ²	9
	Tu gonfles les coquillages !	7
	Tu fais bouillonner les vins !	7
20.	Tu putréfies les cadavres !	7
	Tu formes les per/les au fond de la mer ! ³	5+5
	Et tous les ger/mes, ô Déesse, fermentent	4+6
	Dans les obscures profondeurs de ton humidité.	8+6
	Quand tu parais, ⁴	4
21.	il s'épand une quiétude	8
	sur la terre ⁵ :	3
	les fleurs se ferment,	4
	les flots s'apaisent ⁶	4
	les hommes fatigués s'étendent	8

¹ Les grands vers sont rares dans le poème ; il n'en est que plus de signification, lorsqu'il s'agit de souligner le texte par un élargissement rythmique.

² À partir d'ici, *verset* continu jusqu'au *fortissimo* de « cadavres ». Les groupes impairs dominent de plus en plus, opposant leur énergie masculine à l'harmonieuse douceur des groupes pairs du commencement de la strophe.

³ La beauté de cette fin réside dans la plénitude tranquille du groupe (pair) de 10, où vient se réconcilier harmonieusement (5+5) l'impair oblique des précédents.

⁴ Tout se diluit, et même toute la strophe, *pianissimo*, comme une *carmen*.

⁵ La grâce du *réjet sur la terre* doit être soulignée par le prolongement rythmique du groupe, impair en apparence, mais pair en réalité (6 4 2 = 12).

⁶ Observer la douceur des labiales associées / et p., et plus loin *ss*. Nous ne pouvons qu'indiquer en passant cet aspect de la poésie de Flaubert.

30.	la poitrine vers toi,	6
	et le monde	3
	avec ses océans et ses montagnes,	10
	comme en un miroir	5
	se regarde dans ta figure.	8
35.	Tu es blan/che, douce,	3+1
	lumineuse, immaculée,	3+4
	auxiliatrice, purifiante,	4+4
	sereine ¹	2
	Mais tu es terrible maitresse!... ²	8
40.	C'est par toi que se produisent les monstres,	3+7
	les fantômes effrayants,	7
	les songes menteurs ;	5
	tes yeux dévorent les pierres des édifices	4+7
	et les singes sont malades	7
45.	toutes les fois que tu rajeunis ³ .	9
	Où donc vas-tu ⁴ ?	4
	Pourquoi changer tes formes	6
	perpétuellement?	6
	Tantôt mince et recourbée,	7
50.	tu glisses dans les espaces	7
	comme une galère sans mâture, ⁵	9

¹ L'effet rythmique est ici produit par l'allongement progressif des adjectifs (1, 1, 3, 4, 4, 4), qui oblige à prolonger la résonnance de la finale *sereine*, éclatante et majestueuse. Observer aussi combien la sonorité de la syllabe *rei* se prête à ce contraste après l'éclat bruyant des *i* dans les deux groupes précédents.

² A partir d'ici le rythme s'accélère et en même temps il devient heurté, violent; c'est le retour de l'effet de contraste par des groupes impairs, mais très variés cette fois-ci pour trahir plus d'angoisse et de halètement.

³ Intentionnellement sans doute la strophe se termine sur une sonorité masculine, aiguë, brutale, qui déchire l'oreille.

⁴ Retour à la douceur.

⁵ L'enlacement des groupes pairs et impairs produit un merveilleux effet de souplesse et de grâce. C'est ici le comble du genre, le triomphe de la liberté rythmique dans la poésie en prose.

	ou bien au milieu des étoiles	8
	tu ressembles à un pasteur	8
	qui garde son troupeau.	6
55.	Luisante et ronde,	4
	tu frôles la cime des monts	8
	comme la roue d'un char.	6
	O Tahiti !	3
	tu m'aimes, n'est-ce pas ?	6
60.	Je t'ai tant regardée !	6
	Mais non, tu cours dans ton azur	8
	et moi je reste sur la terre immobile.	4+6
	Taanach, prends ton nebal	6
	et joue tout bas sur la corde d'argent,	4+6
65.	car mon cœur est triste !...	5

Si l'on veut résumer et définir l'impression d'ensemble produite par un semblable morceau, il faut, croyons-nous, le transposer dans l'ordre musical. C'est là surtout qu'on prend conscience de la révolution qu'il représente : du « grand air » de l'opéra classique emboîté dans le cadre fixe de ses divers « mouvements » : adagio du prélude, andante, allegro, prestissimo, ou de la romance à coupe régulière en vers et strophes identiques, avec refrain obligatoire, on passe à un chant libre et souple, d'une grande délicatesse d'expression, moulé sur les paroles et les sentiments au point d'en épouser les moindres nuances. Plus de fin tapageuse notamment, résultat d'un obligatoire crescendo ; plus d'accords aussi retentissants que parfaits, mais à la place une mélodie qui fuit en s'évanouissant, comme dans les compositions d'un Schumann, d'un Duparc ou d'un Hahn, quelque chose qui se prolonge sans finir, à l'aide même d'une sonorité équivoque : « Taanach, prends ton nebal, car mon cœur

est *triste*.... » La modernité d'une pareille musique n'annonce-t-elle pas déjà plus que l'étrange et délicieux murmure d'un Verlaine ?

Cette comparaison musicale nous ramène à notre point de départ. Quel est le rapport exact entre le poème en prose et le vers libéré des symbolistes ? Il est nul si l'on ne considère que les effets de l'un sur l'autre, ou les origines très divergentes. Nous l'avons dit : les théoriciens du vers libéré n'ont point songé aux tentatives antérieures de la prose rythmique. Et d'autre part la différence du point de départ est capitale. Les uns ne pensent point à faire des vers, mais seulement de la prose rythmée : les autres, au contraire, restent fidèles à l'idéal d'une versification, dépouillée seulement jusqu'à un certain point de ses attributs traditionnels, la rime et la strophe.

Toutefois, vers-libristes et poètes en prose sont en quête de quelque chose de pareil : un art verbal d'une « harmonie » plus subtile et plus nuancée que l'instrument de leurs devanciers. Les uns et les autres cherchent à dégager, chacun à sa manière, la musique, toute la musique de la langue. Ils y parviennent en poussant jusqu'aux extrêmes limites du genre qu'ils cultivent, là même où l'on est en quelque sorte obligé de franchir la frontière, et s'ils ne se rencontrent pas, du moins sont-ils bien près de se toucher. La gageure, à en juger par les résultats, est encore plus forte de la part des poètes que des prosateurs. Il suffit de comparer les « stances » de Salammbô, et, par exemple, le *Vase* d'Henri de Régnier.

Rien n'est plus significatif et plus curieux, à coup sûr, dans l'art moderne, que cette hantise lointaine d'une

forme qui ne serait ni la prose ni les vers, mais qui réunirait leurs avantages : liberté d'une part, harmonie musicale de l'autre. Que dis-je, qui les réunirait ? Qui les renforcerait l'une par l'autre, augmentant d'une part la puissance des effets musicaux qu'on peut tirer de la langue, et, d'autre part, assouplissant indéfiniment l'instrument d'expression par excellence. Nous avons jalonné grossièrement les étapes de cette grande tentative. Peut-être d'autres que nous auront-ils souci d'ouvrir toute grande la porte que nous ne faisons qu'entre-bâiller.

ALEXIS FRANÇOIS.

LA VIE D'ÉMILE OLLIVIER¹

C'était vraiment une âme pleine et qui montrait un beau visage à tout sens, une âme à la vieille marque et qui eust produit de grands effets, si sa fortune l'eust voulu, ayant beaucoup adjousté à ce riche naturel par science et étude.

MONTAIGNE.

La vie a deux sortes de douleurs, celles qui nous viennent de Dieu et celles qui nous viennent des hommes. Les premières nous brisent le cœur, elles ne le flétrissent pas. Quelque incompréhensibles qu'elles soient, elles n'ont pas cette amertume qui empoisonne les bonnes volontés et, dans leur mystère même, nous trouvons la force de les porter. Celles qui nous viennent des hommes, de leur iniquité, de leur envie, de leur ingratitude, de leur duplicité, laissent, au contraire, sur notre âme

¹ Le 24 janvier de cette année, M. Bergson a prononcé son discours de réception à l'Académie française et, selon l'usage, il l'a consacré à son prédécesseur. Son prédécesseur était Emile Ollivier, une grande victime, sur qui l'on a fait retomber pendant quarante-trois ans la responsabilité de la guerre de 1870. Il avait fait tout pour l'éviter. On n'a pas cessé de lui reprocher sa fameuse phrase sur la responsabilité qu'il acceptait « d'un cœur léger. » Le texte même prouve à l'évidence que ce mot signifiait : la conscience nette. M^{me} Emile Ollivier, qui fut pour lui une compagne d'un inlassable dévouement, va publier le récit de sa vie et a bien voulu en détacher ces pages pour nos lecteurs.

une flétrissure qui l'affaiblit et la décourage. « Il faut vivre sans colère, dit Marc-Aurèle, parmi les hommes injustes et menteurs. » Tâche difficile, presque impossible si, à côté de ces injustes et de ces menteurs, il n'était de grandes âmes dont la droiture et la bonté nous ramènent à des contemplations meilleures. Heureux qui les rencontre et peut suivre les mêmes sentiers ! Il retrouve dans la vue de cette beauté supérieure le courage et la foi qu'il n'avait plus, il se réconcilie avec l'énigme cruelle de la vie et, dans les plus dures épreuves, il trouve encore de quoi remercier Dieu.

Ce bonheur m'a été donné. J'ai vécu quarante-cinq ans aux côtés d'un homme aussi doué par le ciel que maltraité par les hommes. J'ai saigné de ses blessures et mon âme a frémi devant les injustices et les mensonges qui l'ont déchiré ; mais elle s'est relevée toujours avec fierté, avec consolation, devant le stoïcisme indulgent avec lequel il accueillait ces injures, et la sérénité paisible, souvent même souriante, avec laquelle, sans s'y arrêter, il poursuivait sa voie, ne cherchant qu'à faire le plus de bien.

Je raconterai plus tard, si la force m'en est laissée, la fin sublime de cette existence. Aujourd'hui, je n'en veux dire que les jeunes années, les moins connues, car tous les témoins, qui en avaient gardé un souvenir enthousiaste, ont disparu ; mais j'ai pu, grâce à mes jours trop nombreux, recueillir des vieux parents, des vieux amis, d'Émile lui-même, de son père, d'autres encore, des traits, des notes, des lettres qui m'ont permis de reconstituer avec certitude ce noble et émouvant passé. On y verra l'unité d'une vie qui, dès son matin, s'est tracé la route ascendante, large et droite, qu'aucune tempête ne l'a jamais empêchée de suivre. Il m'a semblé que ces

récits, dans lesquels j'ai trouvé moi-même le courage de vivre, seraient peut-être réconfortants aux âmes qui souffrent et qui luttent, aux jeunes surtout, qui y apprendront comment on peut résister aux plus rudes assauts du sort.

L'enfance.

I

Dans une rue étroite et courte du quartier de la Plaine à Marseille, la rue Nau, et dans une des plus modestes des modestes maisons qui la bordent vivait, en 1825, un jeune couple plus riche d'amour que d'argent. Le mari avait vingt-six ans, il s'appelait Démosthènes Ollivier. Son prénom indique les opinions républicaines de sa famille, mais son nom n'en dit pas le vrai nom. Le père de Démosthènes, cadet de Bretagne, appartenant à une famille apparemment noble, s'était enfui de la maison paternelle pour échapper à la prêtrise à laquelle ses parents l'avaient voué. Les tourmentes de la révolution, qui avait déjà commencé, favorisèrent sa fuite. Il se cacha à Paris sous le nom de Jean-Baptiste Ollivier, prit des allures plébéiennes, adopta avec enthousiasme les idées nouvelles, s'enrôla dans les armées de la nation, et, en pleine Terreur, épousa la fille de simples cultivateurs de Picardie, Agnès Fétré.

Lorsque Napoléon, qu'il admirait, se revêtit de la pourpre impériale, il dit, avant Paul-Louis Courier : « Il aspire à descendre », et il donna sa démission. De goûts simples et paisibles, il acheta une maison dans le village du Beausset, près Toulon, et y ouvrit une école. Sa femme enseignait les filles et lui les garçons. C'était un maître d'école d'espèce peu commune : sa haute culture, la culture des clercs de l'ancien régime, ses manières

exquises, sa politesse, sa bienveillance lui donnaient un prestige auquel s'ajoutait l'attrait d'une vraie bonté. Sa femme semble avoir été moins séduisante. Belle, rigide, elle a laissé à ses petits-enfants un souvenir de quasi-épouvante. « Nous ne nous souvenons pas, disaient-ils, de l'avoir vue rire. » Légitimiste fanatique, tous les 21 janvier, elle prenait le deuil, tandis que son mari enseignait avec ardeur à ses élèves et à ses enfants les principes de ceux qui coupèrent le cou du pauvre roi.

Elle ne connut jamais le véritable nom de Jean-Baptiste. Chaque année, vers le jour de l'an, il jetait mystérieusement à la poste une lettre, puis, quelque temps après, non moins mystérieusement, allait en retirer une autre qu'il brûlait aussitôt lue. Ce fut le seul indice qu'elle eut des liens de son mari avec le passé.

Trois filles et trois fils leur étaient nés. Parmi ces derniers, le cadet, Démosthènes, s'enflamma pour les idées révolutionnaires avec emportement. Envoyé à Marseille en 1815, chez un négociant légitimiste, ami de son père, pour y apprendre le commerce, il s'abandonnait à une haine violente contre le parti qui, avec l'aide de l'étranger, enfermait Napoléon à Sainte-Hélène. La Terreur blanche, presque aussi féroce que l'autre Terreur, régnait alors dans le Midi, et la populace marseillaise, sous l'œil indulgent de la police, massacrait sans pitié tous les Corses. Dès qu'on en apercevait un, on lui courait sus en criant : « Lou Castagnès » (l'homme du pays des châtaignes), et on l'assommait. Démosthènes manifestait avec intrépidité son horreur de ces crimes. Comme le clergé leur était, hélas ! plutôt bienveillant, il le poursuivait de ses vindictes, et, plus d'une fois, au risque d'être traité comme un castagnès, il attaqua à coups de pierres une procession.

Sa dextérité à fuir la répression était prodigieuse. Ce qui est prodigieux aussi, c'est qu'il ne se fit pas chasser par son patron.

Le légitimiste Périé aimait et estimait, comme tous ceux qui le connaissaient, le républicain Jean-Baptiste, et Démosthènes dut à ce sentiment la longanimité avec laquelle ses frasques furent supportées. Mais une autre protection le couvrait aussi. La fille de Périé, Geneviève, mince, distinguée, gracieuse, avec d'admirables yeux noirs dont le regard profond révélait des trésors de tendresse, n'avait pu vivre à côté du petit commis sans s'y intéresser. Partageant tous les jours avec lui le repas de famille, elle se laissait charmer par sa jolie figure, ses yeux pétillants, son fin sourire caressant, ses beaux cheveux blonds, sa tournure leste et bien prise, sa faconde spirituelle et ses audaces généreuses. Lui-même n'était pas resté insensible à la grâce pénétrante de la jeune fille. Ils commencèrent par s'aimer longtemps sans se l'avouer, puis ils se le dirent, puis ils formèrent des rêves d'avenir, puis, enfin, dès qu'il se crut en âge, Démosthènes demanda la main de Geneviève. M. Périé mit à la porte l'impertinent. Mais Geneviève tomba malade, dépérit, et sa mère, épouvantée, supplia son mari de se laisser fléchir. Il résista encore, finit par s'alarmer à son tour et donna son consentement en notifiant qu'il n'assisterait point au mariage. Il s'en alla, en effet, ce jour-là à la campagne. Ce père emporté n'avait pas manqué de prévoyance. Démosthènes, tout en chérissant sa femme, lui fit une existence traversée d'angoisses et de vicissitudes. Associé d'abord, puis successeur de son beau-père dans le négoce que celui-ci avait fait prospérer, il s'occupait à peine de ses affaires. Il s'était jeté à corps perdu dans la politique, initié à la franc-maçon-

nerie, affilié à tous les complots, entre autres à celui du capitaine Vallé, où il n'échappa à la peine capitale qu'en avalant à temps un document qui devait le perdre. Il sortait de prison pour y rentrer aussitôt, et ce fut d'une de ces prisons que, grâce à la commisération du geôlier, il vint une nuit, le 2 juillet 1825, recevoir son premier-né, celui qui devait être Emile Ollivier.

L'enfant que mettait au monde la pauvre femme, exténuée d'émotions, avait à peine apparence de vie. Il était froid, inerte, sans voix, presque sans souffle. Pendant des heures, on le tint enveloppé d'ouate, à la chaleur d'un brasero. Enfin quelques gouttes de lait pénétrèrent entre ses lèvres; il fit de légers mouvements et sa vitalité, qui devait être un jour si merveilleuse, triompha.

Longtemps il resta chétif. Un jour sa mère, rencontrant un pauvre jeune homme efflanqué, exsangue, qui se traînait dans la rue, éclata en sanglots si violents qu'on dut, pour ne pas faire scandale, l'entraîner dans une église. « Ah ! gémit-elle, quand elle put parler, j'ai cru que mon Emile serait ainsi ! »

Il ne fut pas ainsi. Sous son aspect délicat de petit garçon long et maigre, aux épaules étroites, aux mains fluettes, il y avait une rare vigueur. Son activité physique était infatigable, son activité d'esprit l'était encore plus. Gai, espiègle, il se prêtait à tous les jeux, mais préférait ceux moins turbulents auxquels l'intelligence avait quelque part. Souvent, il grimpeait sur une chaise et haranguait ses petits frères qui l'écoutaient bouche bée. « Ollivier, a dit Ledrain, a dû être éloquent dans les bras de sa nourrice. » Il s'en est fallu de peu ! Son grand-père du Beaumais se plaisait à s'entretenir avec lui.

— Ce petit, disait le bon Jean-Baptiste, m'arrache des larmes par ses propos.

« Que de joies vous donnera cet enfant ! » écrit à Démosthènes un voisin auquel il a chargé Emile de porter un livre et qui l'a fait causer.

L'éclosion de cette âme riche de promesses enchantait surtout la jeune mère. Après Emile elle avait eu trois fils, Aristide, Ernest, Adolphe, et une fille, Joséphine ; mais son enfant de prédilection, celui en qui elle retrouvait avec l'ardente sève paternelle sa propre âme sensitive et profonde, était Emile. Elle ne recueillit pas, hélas ! la moisson de bonheur qu'elle en attendait.

II

Démosthènes avait pour ses fils les plus hautes visées. De tous, il comptait faire des hommes de génie, par la vertu de ce qu'il appelait une éducation fécondante. Mais après 1830, le temps de féconder ses enfants lui manqua. L'avènement du roi-citoyen, en lui rendant la politique moins périlleuse, la lui avait rendue plus absorbante. Du rôle d'agitateur occulte, il avait passé à celui de chef du parti démocrate et avait été élu en 1832 conseiller municipal¹. Déçu par la politique bourgeoise de Louis-Philippe, n'y trouvant aucun espoir pour ses rêves socialistes, il lui faisait une guerre ouverte, à coups de banquets et d'articles, fondait avec Armand Carrel, à qui l'attachait une étroite amitié, le premier journal qui ait paru à Marseille : *Le peuple souverain*.

Tout cela ne lui permettait guère de surveiller sa cou-

¹ D'après la loi de 1831, le corps électoral qui, dans chaque commune, élisait le Conseil municipal, se composait : 1° des citoyens les plus imposés, âgés de plus de 21 ans, domiciliés depuis plus d'un an dans chaque commune ; 2° d'un élément capacitaire comprenant les magistrats, avocats, avoués, médecins, officiers en retraite, etc. Démosthènes Ollivier fut donc élu, non par un groupe minuscule d'électeurs, mais par un large mouvement d'opinion.

vée. Il chercha un pensionnat où il trouverait les principes qu'il ne pouvait donner. Il crut, en 1833, l'avoir découvert. C'était près de Riez, dans les Basses-Alpes, à trois ou quatre journées de voyage de Marseille, bien loin de la pauvre mère à qui sa santé fragile ne permettait pas ces longs voyages. Mais la maison, dirigée d'après les méthodes de Jean-Jacques, était située en pleine campagne et n'exigeait qu'une modeste rétribution. Démosthènes y expédia ses trois aînés, sous la conduite du frère d'un ami de sa femme, le farouche Agénon, excellent homme, ainsi appelé à cause de ses opinions révolutionnaires extrêmes. Emile avait huit ans, Aristide sept, Ernest six. La pauvre Geneviève les vit partir avec un affreux chagrin. Elle ne devait plus les revoir. Enceinte de son sixième enfant, très souffrante, exténuée par ses fréquentes grossesses et ses anxiétés continuelles, elle succomba quelques mois après, le 26 février 1834, en donnant le jour à un petit garçon dans un accès de terreur causé par une invasion de la police qu'elle crut dirigée contre son mari.

Elle avait trente-deux ans. Ceux qui l'ont connue me l'ont dépeinte comme une créature angélique. Sa douceur, son intelligence, son ineffable bonté, son piquant enjouement, sa raison élevée et claire, sa voix pénétrante, avaient laissé un souvenir que le temps n'effaçait pas. Je me rappelle un vieux Marseillais qui l'avait, cinquante ans auparavant, demandée en mariage, et que j'interrogeais sur cette ancienne passion : il en parlait encore avec émotion.

Les enfants connurent leur malheur à Riez, par une lettre de leur père. « Nous avons appris avec beaucoup de peine la perte que nous avons faite », écrivit Emile. Ce ne fut que quelques années plus tard, quand son exur-

mûri et meurtri eut connu les rudesses de la vie, qu'il sentit, dans toute son étendue, l'immensité de cette « perte. »

La douleur est un fruit. Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encor pour le porter ¹.

III

Dans ce pensionnat sans pareil où l'on prétendait réaliser à bon marché les conditions les plus souhaitables de l'hygiène et de l'éducation, les trois petits étaient malheureux. D'abord, on les avait choyés ; puis l'éloignement, l'apparente insouciance d'un père qui ne venait jamais les voir et qui n'écrivait guère, peut-être, péchère ! les retards dans le règlement des trimestres mirent fin aux gâteries et aux empressements. Peu à peu, la sollicitude, les douceurs, la nourriture même manquèrent et des rigueurs aussi absurdes que dures sévirent. Emile y donnait peu de prise, parce qu'il était sage et travaillait, mais Aristide, indolent, fantaisiste, petite tête ouverte à tous les vents, encourageait souvent les réprimandes, et Ernest, plein de bon vouloir, studieux, s'en attirait par son étourderie. Alors Emile, redresseur de torts, prenait leur défense et se faisait punir à son tour. Il se plaignait à son père dans des lettres véhémentes. Démosthènes ne répondait pas et l'enfant s'indignait. « Tu ne m'écris pas et cependant toujours je t'écris. Ecris-moi ou bien je ne t'écirai plus jusqu'aux vacances. » Menaces vaines : le silence, l'absence continuaient.

Les vacances arrivèrent. Les trois petits les passèrent dans le triste-logis de Marseille où manquait celle qui en avait été le charme. Leur père réussit pourtant, par sa tendresse, à leur rendre ce temps presque heureux, et

¹ Victor Hugo.

quand celui des classes revint ce fut avec désolation qu'ils se virent renvoyés à Riez. Pourtant Démosthènes leur ayant promis que, s'ils avaient encore des sujets de plainte, il viendrait aussitôt les chercher, les enfants, pleins de foi dans la parole de leur père, partirent un peu rassurés.

Émile continua ses petits rapports. Ses griefs personnels devenaient à présent plus fréquents et plus pénibles. Nommé moniteur, puis caporal, ce qui impliquait une petite autorité, il s'était acquitté de sa tâche avec une conscience qui lui avait aliéné tous les mauvais sujets : ils lui firent subir mille taquineries sans que le maître, impatienté déjà de ses protestations en faveur de ses frères, les mît à la raison. Avec cette vigueur qu'il devait apporter plus tard dans d'autres appels à la bonne foi, il somma son père de tenir sa parole :

« 20 octobre 1834. — Je te fais savoir que cela va de pire en pire. Tu m'as dit que, quand je t'écrirais qu'on me frappe, tu viendrais me chercher tout de suite. Ainsi il faut que tu tiennes ta parole ; je n'ai que ça qui m'encourage. On me refuse de boire et de manger. On a donné à Ernest des coups de règle sur les ongles, on lui en a cassé un. Je te prie de mettre fin à cela en venant nous chercher. »

Démosthènes ne répond ni ne vient. Les enfants sont à bout de résignation.

« L'on continue de nous frapper, raconte Émile, et même, en tirant les cheveux à Ernest, on lui a fait venir du mal. Viens vite nous chercher et tu le verras. Je ne t'en dis pas plus, si tu as pitié de nous autres, tu viendras au plus tôt. »

Et quelques jours après :

« On continue de me frapper ! Aristide se trouve mal. Viens nous chercher, viens nous chercher ! »

A ce dernier appel enfin, Démosthènes s'exécuta. Dégouté des éducations soi-disant à la Jean-Jacques, attendri sur les souffrances de ses petits, il comprit combien certaines économies sont onéreuses et plaça les trois libérés dans le pensionnat le plus en vogue de Marseille, celui que fréquentait la gentry commerçante, le pensionnat Spiess.

IV

L'année suivante (1836), le choléra éclatait à Marseille. Ce choléra ne fut ni aussi long, ni aussi meurtrier que celui de Belzunce ; il fut effroyable cependant, et la terreur qui régna parmi toutes les classes de la population les entraîna à des actes de féroce égoïsme, de lâcheté, d'insensibilité dont l'humanité rougit. Tous ceux qui avaient pu s'en aller avaient fui ; les malades, les mourants, abandonnés par leurs proches et leurs serviteurs, gisaient sans secours. Démosthènes, non seulement ne voulut pas quitter la ville désolée, mais il se consacra à soigner et soulager les malheureux.

Chaque matin il allait, après avoir embrassé sa mère et ses enfants, visiter les pauvres et les malades, leur consacrait toute sa journée, les aidant de sa bourse, de ses soins, de sa commisération. Lorsque l'horrible épidémie cessa, le gouvernement voulut lui décerner la croix de la Légion d'honneur. Il la refusa, disant que ce n'était point pour un salaire qu'il avait donné son dévouement. Par une vraie grâce d'en haut, aucun des siens, tandis qu'il les délaissait dans son élan de charité, n'avait eu la plus légère indisposition. « La sagesse selon le monde, dit saint Paul, est folie devant Dieu. » La sublime folie de Démosthènes semblait vraiment avoir été sagesse devant Dieu.

Le pensionnat qu'il avait choisi pour ses enfants

méritait sa réputation. Le directeur, les professeurs, les classes, les récréations, tout y était intelligent, propre à captiver les jeunes esprits. Emile y passa trois années très douces et y commença à connaître l'amour du travail, la passion qui, dans les traverses de son existence, fut si souvent sa force et sa consolation. Un jeune professeur de littérature, qui, au lycée, était professeur de rhétorique, Dolques, contribua beaucoup à la lui inspirer. C'était un jeune homme élégant, aux manières distinguées et aimables, qui charmait ses élèves avant de les instruire. Sa physionomie expressive, où la douceur du sourire se mêlait à la finesse du regard, sa parole élevée, gracieuse, discrète, son égalité d'humeur, son intelligence claire et ferme le rendaient aussi délicieux à voir qu'à entendre, et l'heure de sa leçon était, pour Emile, l'heure la meilleure de la journée.

Ses études, d'ailleurs, étaient mesurées avec prudence. On ne connaissait point, chez M. Spiess, les programmes exagérés sous lesquels succombent aujourd'hui nos enfants. Le système adopté tendait seulement à ouvrir les intelligences, à aider leur développement sans les fatiguer et à leur inculquer le goût d'apprendre et de savoir. Souvent, dans les récréations, on répétait des comédies qu'on jouait ensuite devant les parents, et Emile, brillant élève dans les classes, n'avait pas tardé à devenir, par son entrain et son esprit inventif, l'âme de ces représentations.

On était moins joyeux sous le toit paternel. La place de la mère disparue était occupée par la grand-mère paternelle, veuve de Jean-Baptiste, le charmant maître d'école, et l'aspect revêche de la vieille dame ravivait encore le regret de la jeune et douce maman. Emile, à mesure qu'il grandissait, sentait plus tristement ce qu'elle

aurait été dans son existence. Il ne se rattachait que plus éperdument à son père. Le voir, l'entendre, être à ses côtés, réaliser quelque progrès qui le réjouirait, était son suprême bonheur. L'appellation de père représentait sur ses lèvres tant d'adoration, qu'il ne voulut jamais la donner au prêtre qui le confessa, lorsqu'il fit sa première communion. « Monsieur », disait-il très respectueusement. « Mon enfant, observait l'excellent ecclésiastique, ce n'est pas le nom que vous devez me donner. » « Monsieur », répétait alors l'enfant, le cœur si gros, la résolution si invincible, que l'on n'insista plus.

Se promener avec ce père idolâtré, dont il ne se lassait pas d'entendre la parole, était sa plus délicieuse fête. Lorsque, trop rarement, certains jours de congé, tous quatre s'en allaient avec Démosthènes courir les collines ou les quais, se disputant à qui lui tiendrait la main, lui parlerait, l'interrogerait, obtiendrait une réponse, quels transports !

Démosthènes, inspiré par ces jeunes ferveurs, prodiguait les conseils, les explications, les exhortations. « Faites n'importe quoi, disait-il, mais faites-le mieux que tous : si vous n'êtes que cordonnier, soyez le premier de tous les cordonniers. » Et surtout il leur répétait : « Mais d'abord cherchez le royaume des cieux, c'est-à-dire la justice, la vérité, tout ce qui établit le règne des lois divines. » Il avait le don de l'apostolat ; sa parole enflammée, spirituelle, mordante, à l'emporte-pièce, admirable dans l'anathème, sublime dans le lyrisme, avait par moments des suavités pénétrantes. C'était jeté à tort et à travers, mais avec des envolées qui émouvaient, transportaient, prêtaient des ailes pour s'élancer vers les cimes. Personne ne savait comme lui inspirer la haine du vice, le désir de la vertu, du devoir,

de l'abnégation, de la pureté, de la charité. Plus que ses frères, Émile frémissait sous ses enseignements et son âme s'imprégnait d'idéal à travers l'âme paternelle.

Toujours inspiré par Jean-Jacques, Démosthènes regardait les voyages comme un des meilleurs moyens d'éducation. Aussitôt que son fils aîné eut treize ans, il l'envoya chez son frère, Aristide établi à Livourne où il faisait de bonnes affaires et de dangereuse politique. Émile savait déjà quels souvenirs consacrent la terre d'Italie. A Pise et à Florence, où le conduisit son oncle, il eut le pressentiment des ravissements d'art qu'il devait ressentir plus tard avec plénitude. A Livourne, parmi les carbonari et les agitateurs qui venaient conspirer chez son oncle l'affranchissement de l'Italie, il eut la révélation de la souffrance et de l'effort d'un peuple qui veut secouer le joug et qui saura y parvenir. Ces impressions furent ineffaçables : elles l'attachèrent pour toujours passionnément à ce pays privilégié qui lui devint une seconde patrie. Ce fut le dernier bonheur de son enfance.

V

Depuis plusieurs années, la maison de commerce que lui avait laissée son beau-père périclitait entre les mains de Démosthènes. Les profits allaient toujours diminuant et les dépenses du logis augmentant. Il ne passait pas à Marseille un républicain de marque, Armand Carrel, Godefroy Cavaignac, Garnier Pagès l'aîné, Méry, que le père d'Émile ne l'hébergêât, ne lui offrit des banquets dont il faisait les frais et ne lui organisât dans le département des tournées plus ou moins coûteuses. Sa demeure était le refuge de tous les proscrits et de toutes les infortunes politiques. Le célèbre conspirateur Mazzini, fuyant les sbires autrichiens, y avait trouvé un asile

sur pendant plusieurs mois, avec la compagne mystérieuse qui le suivait et qui même donna là le jour à un enfant. Les libéralités répétées et les affaires négligées, le plus souvent tout à fait oubliées, avaient peu à peu créé une situation désastreuse.

Démosthènes ne vit l'abîme que lorsqu'il y fut précipité. Ce fut un réveil affreux. Il avait épuisé les complaisances sur lesquelles il pouvait compter, les expédients qui l'avaient entretenu dans l'illusion ; aucune ressource ne restait, il dut déposer son bilan. Il liquida avec une loyauté rigide ses plus grosses dettes en vendant presque tout ce qu'il possédait et décida de quitter Marseille. Son activité politique, si généreuse, lui avait fait à Paris de nombreux amis. Quelques-uns lui cherchaient un gagne-pain ; ce fut vers eux qu'il tourna son espérance.

Il partit le premier, laissant à Marseille, jusqu'à ce qu'il leur eût assuré le vivre et le couvert, sa vieille mère et ses enfants. Le courage de leur dire adieu fut le seul qui lui manqua : il leur cacha l'heure du départ. Sur la pointe du pied, comme un voleur, il entra dans leurs chambres pendant leur sommeil et les embrassa. Quand il se pencha sur Emile, une larme chaude tomba sur le front de l'enfant. Emile feignait de dormir ; il respecta le désir de celui qui ne voulait point être vu et demeura les yeux fermés, étouffant ses sanglots. Mais « il avait recueilli la larme de son père. Elle était tombée sur son cœur, l'avait brûlé, purifié » et il se jura à lui-même d'entamer à jamais la source par son travail, son effort vers le bien, son amour.

MADAME EMILE OLLIVIER.

(La suite prochainement.)

POUR UN CANTON DU JURA

Deux périodes ont marqué jusqu'ici l'histoire du Jura, devenu bernois. De 1815 à 1830 c'est le régime patricien des grands-baillis où l'ex-évêché doit être considéré comme soumis à une vraie domination bernoise, comme un pays sujet, comme une région subjuguée par une autre plus puissante, de langue et d'esprit différents. De 1830 à nos jours, c'est le règne d'un système bâtard, louvoyant entre un dualisme mitigé, nécessité par les circonstances, et l'union complète que parait réclamer l'application intégrale des principes radicaux, dès lors triomphants.

Débutant en même temps que « la guerre pour la démocratie mondiale », — ainsi se nommera sans doute plus tard la formidable mêlée d'aujourd'hui, — une troisième période semble maintenant s'ouvrir pour la Rauracie, période qui sera l'ère des revendications autonomistes. Toutefois, croire que la réalisation d'un canton du Jura sera chose facile, c'est se leurrer de grandes illusions. Voyons un peu les arguments qu'on oppose à ce projet et les obstacles qu'il rencontre. Ce n'est pas une polémique que nous entreprenons, mais un exposé contradictoire plutôt. « La polémique exige une stratégie à laquelle je suis étranger : il faut savoir choisir le côté faible de ses adversaires, s'y tenir, ne jamais toucher

aux questions incertaines, se garder de toute concession, c'est-à-dire renoncer à ce qui fait l'essence même de l'esprit scientifique. Telle n'est pas ma méthode. » Ces paroles de Renan, que nous lisons dans la préface de son ouvrage sur les *Apôtres*, dépeignent clairement dans quel esprit nous abordons cette discussion.

Tout d'abord, deux thèses générales : la justification du fédéralisme et les avantages de la décentralisation. Car ils sont encore nombreux les citoyens qui se disent : « A quoi bon un nouveau canton ? Pourquoi compliquer davantage notre vie politique suisse, déjà si complexe ? » Nous tenons donc à exposer rapidement cette question de principe.

La Révolution française, en proclamant l'établissement de la liberté et de l'égalité, civile et politique parmi les hommes, avait aussi cru nécessaire d'admettre le principe de l'unité de régime social entre les diverses fractions de la France, comme devant contribuer, avant toute autre mesure, au maintien et au développement des nouvelles institutions. Les unitaires de la République helvétique, puis les radicaux centralisateurs suisses ont toujours soutenu les mêmes idées. Une phrase du landamman Blöesch cristallise cette opinion en la formule lapidaire suivante : « L'esprit de la constitution réclame l'unité, car l'unité est aussi l'égalité. »

Ce point de vue est aisément compréhensible, parce qu'au XIX^e siècle il constituait un principe de lutte contre l'extrême diversité, la cacophonie, la bizarrerie des gouvernements autocratiques, aristocratiques ou théocratiques d'autrefois, dont la principauté de Porrentruy offrait un si parfait spécimen. L'esprit classique qui, selon les vues si justes de Taine, fut une des causes de la révolution de 89, ne peut admettre dans la répu-

blique des institutions et des lois différentes suivant les lieux, sans considérer la chose comme du désordre et de l'incurie. De plus, le système fédératif apparaît aux démocrates comme choquant le principe d'égalité, parce qu'il crée ou laisse subsister des privilèges en faveur de certaines régions et parce qu'il est aussi, à cause de la multiplicité des gouvernements locaux, un obstacle au succès rapide des réformes intéressant la patrie entière. Voyons si l'histoire du siècle dernier justifie cette doctrine.

Si l'union fait la force, l'unité crée la toute-puissance. Ainsi pensa Napoléon en organisant son empire. Et ses adversaires, qui prétendaient prendre en tout le contre-pied de ses actions, tombèrent au congrès de Vienne dans les mêmes errements. L'union factice et forcée de la Belgique et de la Hollande, celle de la Suède et de la Norvège n'ont pu que se rompre finalement. Sans parler du sort réservé à la Pologne et à l'Italie.

Les possessions espagnoles de l'Amérique du sud, qui s'étaient unies pour conquérir l'indépendance, durent ensuite, malgré les efforts de plusieurs chefs, se scinder en un certain nombre d'États pour satisfaire la population de chaque contrée.

Parmi les nations actuellement en guerre, les plus fortes, au point de vue économique, sont bien certainement l'Angleterre avec ses colonies, les États-Unis et l'Allemagne, qui jouissent toutes trois du système fédératif.

Dans les heures troubles que nous traversons, les aspirations à l'autonomie sont au programme d'un grand nombre de nationalités opprimées. La Russie, affranchie du joug tsariste, se prépare à former une confédération d'États. L'Autriche-Hongrie, après cette guerre, ne subsistera, si elle subsiste, qu'à la condition d'appliquer

strictement le principe fédéraliste. La question du *home rule* irlandais, le seul accroc que l'Angleterre fasse encore à la doctrine du *self-government*, chez les peuples majeurs, n'a jamais été plus brûlante. L'Espagne a son mouvement séparatiste en Catalogne et dans les pays basques. Jusqu'à l'empire ottoman qui voit se faire la scission entre Turcs et Arabes. Qui oserait nier que l'autonomie dont jouissent nos cantons, la faculté qu'ils ont d'émettre des vœux divergents, n'aient servi d'émonctoire à la crise qui pousse, durant cette guerre, Romands et Alémanes vers des sympathies contraires ? Et la France, pays par excellence de la centralisation administrative, fruit malsain des régimes jacobin et napoléonien, commence à comprendre le tort économique et moral que lui a causé son indivisibilité. Le régionalisme y acquiert tous les jours de nouveaux adeptes.

Partout donc les événements contredisent les théories unitaires, séduisantes en principe seulement, mais inapplicables en fait. L'unitarisme satisfait peut-être l'argument d'égalité, mais heurte de front les idées de liberté. Voilà où gît l'erreur fondamentale de ses partisans. Les divers groupements humains, agglomérats de même race ou de même religion, ou de même langue, ou de traditions semblables, ou de situation géographique spéciale, divergent trop entre eux pour qu'il soit possible de les réunir dans un moule constitutionnel semblable, sans aboutir à l'arbitraire, à la persécution, à la tyrannie.

Nous n'entendons même pas donner comme exemple le sort de certaines nations subjuguées, au nom de la raison d'Etat, par d'autres plus puissantes, comme la Pologne de nos jours encore, l'Italie et l'Irlande d'hier. Parlons plutôt de l'Alsace-Lorraine, annexée à l'Allemagne. Elle jouit d'une certaine autonomie, ayant une

chambre particulière de représentants. Le gouvernement impérial l'a dotée, de l'aveu de tous, d'une législation modèle, d'une administration intègre, de nombreuses réformes et avantages pratiques. Et pourtant les deux provinces ne soupirent qu'après la France bien-aimée, leur ancienne patrie, parce qu'elles ne veulent pas être allemandes et qu'on veut les forcer à penser et à respirer à l'allemande. De cet unique obstacle naissent les verifications des fonctionnaires, la résistance passive de la population, l'hostilité des uns envers les autres.

Les aspirations autonomistes s'appuient sur le principe des nationalités : ce droit des peuples à disposer librement d'eux-mêmes, aujourd'hui solennellement proclamé par les grandes puissances démocratiques liguées contre les empires autocrates.

Dans un article de journal, nous avons trouvé les réflexions suivantes qui nous paraissent résumer excellemment un autre ton de cloche des antiméparatistes, spécialement en ce qui concerne notre vie fédérative suisse :

« Vous autres Suisses, vous avez la manie de vous prendre trop au sérieux. Vous êtes un petit pays, de petites gens, ayant de petites idées. Vous manquez absolument de principes fondamentaux et d'idées générales et vous êtes encoûtés dans une organisation politique qui aurait fait peut-être assez bonne figure au moyen âge. Tenez, j'habite Bâle, un canton d'une centaine de mille habitants qui pourrait être fort bien administré par un conseil de trente personnes. Au lieu de cela, vous avez à Bâle un Conseil d'Etat, un Grand Conseil, un Conseil municipal, un Conseil de ville et un Conseil général, — j'en oublie peut-être encore, — et le peuple. Cela fait un rouage, une paprasserie, un déluge de paroles inconcevables ! Il m'arrive d'assister aux séances du Grand Conseil bâlois. C'est, ma foi, du plus cocasse qui se puisse voir. On dirait, à y entendre des

hommes sérieux faire des discours démesurément grands sur des questions démesurément petites, qu'ils ont les yeux munis de loupes — que dis-je ? — de microscopes composés, qui leur font envisager comme gigantesques des affaires en réalité liliputiennes.... Cet exemple pour vous montrer comment en Suisse l'activité de vos meilleurs citoyens est absorbée par de minuscules détails qui devraient se régler automatiquement. Et vous n'ignorez pas que certaines affaires, qui font couler des flots d'encre et d'éloquence à Bâle, produisent le même effet au moment où elles sont soulevées dans les vingt-quatre autres « Etats » de votre pays. C'est à pouffer de rire. »

Pouffons donc ensemble ! Mais, après discutons un peu. Il est vrai que notre administration suisse est compliquée. Il paraît même qu'un courant se dessine dans certaines parties du pays pour la simplifier. Dans ce canton de Bâle, précisément, les uns réclament la fusion des deux demi-cantons. A Schaffhouse existerait, paraît-il, un fort mouvement pour la réunion avec Zurich. Et pour la seule raison, d'un *praktisch* à faire se pâmer d'aise certains citoyens d'outre-Rhin, que les administrations cantonales coûtent cher, et qu'une seule se paiera moins que deux.

Appliquer ce principe aux affaires commerciales et industrielles, avec certaines restrictions encore, très bien. Mais en politique, quoi qu'on en dise, le sentiment prédominera toujours sur les questions matérielles. C'est ce qu'oublie trop certains de nos socialistes. C'est aussi la triste expérience que font en ce moment le peuple et les gouvernements d'Allemagne, séduits par les doctrines de la *Realpolitik* et de l'expansion tentaculaire. C'est ce que Gustave Le Bon appelle le triomphe de la psychologie affective sur toutes les autres causes dans l'évolution des peuples.

Or le sentiment dominant chez l'homme conscient, avec l'amour de la liberté, est celui d'être maître chez lui. Et jamais ce postulat ne se réalisera mieux que par un gouvernement local dans chaque région distincte. Avec un pouvoir central, respecté et obéi, on réalise la vraie force, issue, non de la contrainte, mais de la libre volonté des citoyens : l'unité dans la diversité.

Est-ce que la province comptait encore, en France, avant la guerre ? Aujourd'hui, nécessairement se dessine la réaction contre cette centralisation aussi excessive qui faisait de la Ville-Lumière non seulement le cœur, mais encore tous les autres organes du pays gaulois, réduit pour le reste à l'état de squelette. Le fonctionnement de cette lourde machine administrative ne s'est même pas montré, comme on le suppose à priori, économe des deniers de l'Etat.

Non, cette organisation politique suisse n'est pas seulement digne du moyen âge ; elle est celle des temps futurs. Celle de la Confédération des Etats de la terre, cette Société des nations préconisée par de nombreux esprits. Comme l'a dit le poète :

La Suisse, dans l'histoire, aura le dernier mot !

Ces détails minuscules, ces affaires liliputiennes sont la vie opposée à la mort, parce qu'elles forcent les citoyens à songer non seulement à leur tâche quotidienne, mais au bien de tous, sans se fier uniquement pour cela à des mandataires lointains. C'est l'égoïsme dominé par l'altruisme ; c'est le triomphe de la solidarité. C'est l'existence de ces cités, antiques et médiévales, comme Athènes sous Périclès, Rome sous la république, Florence, Venise, Milan durant le Quattro-Cento, que l'histoire nous montre alors au pînacé de la gloire.

Dans les rêves d'autonomie que caressent les nations mineures, ce sont les impondérables et les idéals qui prévalent toujours, nous l'avons dit, et non les questions matérielles. L'idée de tutelle est insupportable au citoyen libre. L'exemple cité de l'Alsace-Lorraine le prouve ; et le Jura bernois ressent le même malaise. Comme les provinces annexées qu'il continue au midi, il n'a pas à se plaindre de sa situation matérielle. Mais la vieille Rauracie voudrait être maîtresse de ses destinées ! Malgré ces analogies, nous convenons aisément que le sort actuel du Jura bernois n'est pas comparable à celui des terres alsaciennes et lorraines. Dans la façon dont il est traité, il y a toute la différence qui peut exister entre les modes gouvernementaux d'une autocratie et ceux d'une nation démocratique. Nous tenons à dire que c'est tout à l'honneur du peuple de l'ancien canton dont nous apprécions les qualités autant que les services rendus et les bons procédés actuels à l'égard des Jurassiens. Mais la jeune génération de la vieille Rauracie, fédéraliste convaincue pour les raisons de justice et de tolérance que nous avons dites, aspire à jouer seule, sans tutelle, son rôle dans la Confédération. Autrefois des patriotes, comme Xavier Stockmar, se consolait de la pauvre situation de leur pays par l'espérance, conforme à leurs idées radicales et unitaires, de voir un jour la suppression des barrières cantonales. Aujourd'hui que toute personne sage doit abandonner les idées de centralisation, — et nous avons dit pourquoi, — le problème de l'autonomie jurassienne renaît avec plus d'acuité de ses cendres. La Rauracie réclame sa place au soleil fédéral ; elle demande à être le 23^e canton !

A la réalisation de cette tâche, les jeunes patriotes jurassiens veulent consacrer leurs efforts. Loin d'eux

l'idée de vouloir fomenter des troubles ou de susciter une révolution. C'est par les voies légales et constitutionnelles, après la fin de cette guerre, qu'ils prétendent soumettre au peuple suisse leurs vœux si justes et si raisonnables. Les droits de pétition, d'initiative et de referendum, bases des libertés populaires, le leur permettront.

Une votation populaire donnerait-elle maintenant dans le Jura une majorité en faveur de la sécession ? Nous le pensons, bien que les partisans du *statu quo* soient encore très nombreux. Parmi ces derniers, nous pouvons distinguer deux catégories : 1° ceux qui sont devenus Bernois de cœur et d'âme, par conviction et intérêt, deux mobiles qui, au dire de La Rochefoucauld, se confondent au point de ne pouvoir être dissociés dans l'analyse des états d'âme ; 2° ceux qui craignent un changement de régime par raison d'opportunité, redoutent les aléas de l'inconnu dont on trouble la quiétude, et manquent de confiance en l'aptitude de leurs concitoyens à se gouverner eux-mêmes. Voyons les raisons des deux parts.

Les premiers nous déclarent solennellement que « les districts du sud restent fidèles à Berne, fidèles à leur vieille combourgeoisie qui a maintenant près de cinq siècles d'existence, » sachant qu'aux jours sombres de leur histoire, Berne a protégé leur territoire, leur liberté et leur foi. » Parler du rôle tutélaire autrefois joué par Berne dans le Jura protestant, c'est pincer la corde de la reconnaissance pour la faire vibrer. De nos jours cela manque de résonance et l'écho n'y est plus. Si les Bernois, ou plutôt Leurs Excellences, ont protégé et garanti leurs combourgeois contre les entreprises de conversion des évêques de Bâle, c'est qu'elles y trouvaient leur intérêt. D'autre part, la persistance de l'Évêché, après la Réforme, a empêché ces mêmes contrées

réformées d'être, à cette époque déjà, sous le régime patricien. Demandez, messieurs, à vos coreligionnaires vaudois ce qu'il en coûtait alors de passer du rang d'allié de Berne à celui de pays sujet. L'histoire de l'Evêché démontre péremptoirement que dans l'esprit des Erguéliens, des Prévôtois, des gens de la Neuveville et de la Montagne de Diesse, ces traités de com-bourgeoisie dont vous faites sonner si haut l'ancienneté n'avaient d'autre valeur que de servir de moyen d'équilibre entre les prétentions épiscopales et les patriciennes. C'est une assemblée de notables d'Erguel, présidée par Morel, qui demanda en 1814 la formation de l'Evêché en canton suisse « sous la présidence de l'évêque de Bâle. » C'est un Erguélien, le capitaine Béguelin de la Reuchenette, qui déclarait en 1792 : « Je ne connais pas, sous le ciel, un pays plus franc que le nôtre, même dans les républiques démocratiques. » Ce soldat qui avait vu du pays devait un peu s'y connaître. Loin de nous l'idée d'attribuer cette liberté dont jouissaient largement le sud de l'Evêché à la seule tolérance des princes-évêques. Il est clair qu'elle avait sa source dans le conflit d'autorité entre Berne et Porrentruy.

La voix des opportunistes, c'est Virgile Rossel, dans son *Histoire du Jura bernois*, qui nous la fait entendre. Après la mélodie des Jurassiens devenus Bernois, voici les épouvantails des Bernois restés Jurassiens :

« Eh ! certes le canton du Jura n'aurait pas eu moins de titres que d'autres à faire partie de la Confédération helvétique. Tout en suivant la pente de son histoire, il eût représenté des siècles de vie et d'aspirations communes, il eût plus sûrement gardé sa physionomie morale en conservant son autonomie politique, il eût enfin joué son rôle de petite patrie dans la grande. Mais une entente durable se serait-elle nouée entre les Jurassiens

eux-mêmes ? Ne se seraient-ils pas querellés et séparés, des qu'ils auraient eu à choisir leur capitale ? De la méfiance ou de l'hostilité n'eût-elle pas régné, dès l'origine, entre bailliages catholiques et protestants ? Ou, si l'on s'était prudemment juré, dans une heure de jeune ferveur nationale, d'apporter la plus scrupuleuse tolérance au règlement des questions confessionnelles, quelle eût été, après dix ou vingt années, la valeur de ce serment ? Le Jura ne serait-il pas devenu le plus déchiré des États mixtes ? »

Quoi ? vous admettez l'idée d'un canton du Jura comme la vraie solution équitable et normale, puis vous soutenez ensuite qu'elle n'est pas très désirable ! La crainte des luttes intestines entre catholiques et protestants, la question controversée du chef-lieu, ce sont là les seuls obstacles à la réalisation de ce rêve, qui est le vôtre aussi, — vous le dites en une belle franchise qui vous honore comme je l'admire, — et cela suffit pour refuser votre adhésion au programme séparatiste ?

L'on pourrait vous objecter, tout d'abord, que les luttes politiques sont, aux yeux de la plupart des économistes, la santé des États et le criterium du progrès. Les périodes troublées qu'a traversées notre cher Jura ont eu comme conséquence dernière une affirmation plus exacte de la personnalité jurassienne, une tolérance réciproque basée, non sur l'opportunité, mais sur le respect des convictions adverses, des réformes enfin qui ont profité aux Églises comme à l'État. Reportons-nous toutefois en 1815, à cette date fatidique où vous évoquez le canton du Jura pour lui donner le suprême viatique et l'ensevelir sous les pleurs.

Supposons-le constitué, ce vingt-troisième canton. Alors personne ne se serait opposé au choix de Porrentruy comme capitale, dont cette ville n'avait perdu l'avantage

que depuis vingt ans seulement. Il n'existait pas non plus de noblesse jurassienne ou si peu, celle de l'Evêché étant de souche alsacienne ou germanique et n'ayant plus donné signe de vie dès le moment où ni charges, ni bénéfices n'étaient plus à espérer. La constitution du nouvel Etat eût été démocratique ou pour le moins libérale, vu les habitudes prises sous le régime français. Le Jura se serait donc épargné la révolution de 1831. Quant aux querelles confessionnelles, si elles s'étaient produites, elles n'auraient certes pas eu l'âpreté de celles du régime bernois ; l'irritation du peuple s'entretenant toujours de cette conviction que Berne voulait protestantiser autant que germaniser le pays pour arriver à l'unité. Chez ce peuple jurassien que nous avons vu, déjà sous ses princes-évêques, si attaché à ses anciennes franchises et si passionné de liberté, le progrès des institutions démocratiques eût été rapide, à condition de ne pas bousculer les idées religieuses chez les catholiques. La question, irritante entre toutes, du mariage civil ne se serait même pas posée. Personne ne se serait avisé, en effet, comme le tentèrent les patriciens bernois, de supprimer la législation française préétablie, qui résolvait déjà ce problème, et tant d'autres progrès encore. Il y a beaucoup d'analogie entre les régions catholiques nord-jurassiennes, presque totalement dépourvues en 1815 de sentiment et de partisans aristocratiques, et les petits cantons d'Uri, Schwyz et Unterwald dont personne ne suspecte l'attachement à la démocratie. Il ne paraît pas certain que la crise du Sonderbund se fût montrée plus violente dans un Jura séparé de Berne. D'ailleurs, les Etats mixtes comme Argovie, qui connurent à cette époque les disputes intestines, ne s'en portèrent pas plus mal par la suite.

Faire des suppositions sur un passé problématique

peut paraître puéril. Nous ne le faisons que pour répondre, du tac au tac, à la citation précédente et aussi parce qu'en montrant comment un Etat jurassien aurait pu parfaitement vivre, dès 1815, c'est démontrer aussi sa viabilité à l'heure présente, où les circonstances sont bien moins précaires.

Et maintenant, cent ans après sa fondation, le canton du Jura, sous la même étendue territoriale que l'ex-Evêché de Bâle, formerait un Etat de 160 000 âmes au moins, ce qui le placerait, au point de vue de la population, au sixième ou au septième rang, donc parmi les cantons les plus importants de la Suisse. L'on ne peut non plus chasser la pensée qu'un gouvernement résidant dans le pays même se serait appliqué avec plus de zèle et d'intelligence à combattre le fléau de l'alcoolisme, à développer davantage l'agriculture, ces deux ombres au tableau prospère du Jura d'aujourd'hui.

Voilà le rêve qu'il faut abandonner à tout jamais. Les bailliages allemands, incorporés à l'Etat bâlois, Bienne, passée au rang de centre de la région scandinave, ont perdu le contact avec le restant de la Rauracie. La rancœur et les regrets des Jurassiens se comprennent aisément. Ils admettent volontiers que le gouvernement de Berne n'a pas été une tyrannie, qu'on leur a fait la part assez belle dans les fonctions de l'Etat. Ils savent qu'ils jouissent des mêmes droits que leurs concitoyens de l'ancien canton. Ceux que n'aveugle pas l'esprit de parti reconnaissent aussi que les persécutions religieuses se sont produites par la faute des Jurassiens eux-mêmes, non moins que par les erreurs de l'autorité.

(La fin prochainement.)

H. JOLIAT.

Mars 1918.

LETTRE DU FRONT BELGE

QUELQUES POÈTES ET ARTISTES SOLDATS

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Un jeune écrivain fort remarqué bien avant la guerre, Pierre Nothomb, a mis sa plume au service de la patrie, et publié de nombreux ouvrages de propagande.

Il me tarde de vous parler de quelques jeunes que la guerre a révélés, qui publient leurs premiers essais, et que demain accueillera peut-être. Il me tarde de vous parler d'eux, parce que je les aime, parce qu'ils portent, malgré leur jeunesse et leur incertitude, l'avenir artistique du pays, parce qu'on ne les connaît pas assez, et parce que... *sait-on jamais ?...*

En eux, je crois, palpite vraiment le cœur agité de l'époque. Ils n'avaient pas, comme leurs aînés, de normes directrices préalables pour mesurer et s'assimiler les problèmes présents ; c'est au milieu même du chaos qu'il leur faut chercher des idées de départ, des mirages de but. Les uns succomberont à la tâche ; d'autres hésiteront longtemps ; certains semblent déjà en pleine possession d'eux-mêmes. Pour tous, la formation aura été

¹ Pour la première partie, voir la livraison de février.

dure et sévère, mais elle les met en contact journalier avec les éléments primordiaux de la vie humaine ; elle éloigne bien des préjugés, et peut-être la génération présente sortira-t-elle de la fournaise avec des vues à la fois plus claires, plus profondes et plus tenaces.

+

Je n'en voudrais pour exemple qu'un jeune écrivain de vingt-deux ans, Herman Grégoire. La guerre l'a pris au collège. Une éducation substantielle, une intelligence naturelle remarquable, une sensibilité très aigüe, peut-être une certaine hérédité intellectuelle, l'avaient doué de toutes ces dangereuses qualités par quoi s'épanouit un talent précoce. Sans la guerre, peut-être fût-il devenu la proie de quelque brillant dilettantisme ou de quelque scepticisme stérile. Je sais tels de ses vers qui marquent l'instant critique. Mais le voici soldat ; il se heurte au danger, au problème du devoir, au contact du peuple. Lui aussi, il a souffert longtemps d'une fiévreuse indécision. Mais il semble déjà qu'il ait trouvé sa voie et sa loi. Une courte nouvelle, *Le vainqueur*, nous retrace toute la lutte intérieure de ces années douloureuses. Maintenant l'adolescent relève la tête et voit devant lui. Il s'est épuré de tout ce que la jeunesse apporte avec elle de désordonné, de contradictoire et d'imprévu. De même qu'il a voulu cuirasser et fortifier son corps contre l'épreuve des éléments, il a concentré, dressé, dirigé la force tumultueuse de sa jeune âme. Il est désormais, et quoi qu'il arrive, le « vainqueur. » En s'armant pour la lutte du dehors, il a vaincu dans le combat intérieur. Herman Grégoire est déjà possesseur d'une individualité puissante. Un peu d'expérience pratique, une plus grande souplesse de métier feront de lui, j'en suis sûr, un écrivain racé.

Comment classer Georges Haumont ? Visiblement, il cherche sa voie. Son exubérance naturelle se traduit en puissance verbale ; sa sensibilité visuelle se traduit en pittoresques images ; sa culture philosophique se révèle, dans telle de ses proses, par maint aperçu d'analyse aiguë et de critique avertie. Disciple de Louvain — la glorieuse — il s'était déjà fait valoir à l'avant-garde du mouvement social chrétien ; et ce qu'il a de plus touchant peut-être, c'est son profond amour, sa sincère compréhension des humbles — du mineur de son Borinage natal, qui

...nourrit sa puissante femelle
avec le ferment vif de ses lents travaux noirs,
— de ses frères soldats qui dorment avec lui « dans la
grange » :

Dans le temple nouveau cent Jésus sont couchés.

Comme Haumont, Léo Somerhausen est un de ces heureux dont l'indécision n'est faite que de la lutte de qualités nombreuses et divergentes. Les proses à thèses, des notes réalistes qu'il envoie du front à des journaux de l'arrière, parfois quelques études critiques bien campées, font un amusant contraste avec sa poésie un peu névrosée, tantôt farouchement sensuelle, tantôt délicatement descriptive. Il lui arrive de cultiver le vers blanc, d'autres fois le vers régulier. « J'achève une comédie, m'écrit-il ; je figrole des « aphorismes », je tâte un peu de tous les genres ; excellent exercice d'assouplissement à l'instar des gammes du clavier. » Soit ; ces choses sont permises aux tempéraments féconds et généreux, et Gaston de Ruyter, qui va bientôt publier une première plaquette, *Vieilles chansons sur d'autres airs*, sera du même avis. Ce sont là des « incertains » optimistes, et leur cas vaut d'être noté.

George van Melle, issu d'une famille d'artistes et de poètes flamands, extériorise avec puissance et sûreté les farouches idéals de la race des anciens communiers. Sa langue a la rudesse, mais aussi la solidité et la noblesse ascétique du fer forgé. Oh ! le bel athlète que nous avons là pour les tâches futures !

Voici deux inséparables étonnamment contradictoires : Gaston Hubin et Victor de Laveleye. Celui-ci cultive avec charme un souriant scepticisme, cisèle de jolis contes, arme de mordantes satires, et parfois campe de somptueux décors, larges comme des fresques (*Le cuirassé*). Hubin, c'est l'homme de la générosité innombrable. Qu'il soit soldat, avocat, apôtre des sports, ou poète, toujours l'enthousiasme et la foi l'inspirent et l'animent. Ses poèmes claironnants s'en ressentent. « Ah ! je suis « pompier ! » Eh bien, je veux l'être ! Où sont ces faux sceptiques qui rient d'un mot et se font tuer pour lui ? Je ne bannis ce mot pas plus de ma bouche que de mon cœur ! » — Ce qui ne l'empêche pas de polir, parfois, de délicieux petits poèmes ironiques. (*On ne s'en fait pas.*)

Carlo Tibre, avec des proses impressionnistes et des vers d'émotion nuancée, agrmente son vaillant *Claque à fond*, journal littéraire et artistique des tranchées. Edmond Fous est un réaliste à froid, et obtient d'étonnants effets avec quelques « tranches de vie » bien choisies et justes. Herman Freney-Cid, que je voudrais mieux connaître, me semble devoir faire un bon et hautain poète.

La plupart de ces jeunes écrivains, que je suis confus de présenter si imparfaitement, figurent dans le recueil de *Poètes-Soldats* (Jouve & C^e, Paris) édité par mes camarades G. Bernard et V. Buisonville. Puis-je me permettre d'y renvoyer le lecteur ?

Nos peintres-soldats, en plus des difficultés psychologiques créées par la guerre, ont à lutter contre des difficultés d'ordre matériel. Quelques-uns pourtant, réunis par l'autorité militaire en « section artistique », ont été mis à même de travailler en de bonnes conditions.

Marc-Henri Meunier, dont les magistrales eaux-fortes et les tableaux attestaient, bien avant la guerre, la puissante maturité, s'était engagé comme brancardier dès les premiers jours. Blessé et réformé, il voulut rester à l'armée et trouva, à la « section », l'occasion d'une floraison nouvelle de ses brillantes qualités. Ce ne sont plus les métairies et les horizons des Ardennes ou de la Hesbaye qu'il peint et dessine. La Flandre pantelante et douloureuse saigne maintenant dans toutes ses œuvres. On y retrouve, de la tranchée convulsée aux vergers des fermes dolentes, toute la gamme émotive de cette guerre, de la mort à l'exil. Il a « senti », lui aussi, intensément ; et telle de ses compositions, célèbre déjà, *La fusée*, trouve une poignante paraphrase dans les vers de Gauchez :

La fusée est l'œil blanc de l'audace et des peurs.

Ce Wallon s'est épris d'un tel amour de la Flandre ruinée, qu'il a voulu conserver au pays son œuvre de guerre ; il a fait présent à la reine de la majeure partie de ses travaux.

Le peintre Houben ne se contente pas de notations superficielles et d'effets faciles ; il accumule les documents avec patience et labeur. D'un même sujet on le voit dresser dix esquisses avec des impressions diverses de jour et d'atmosphère. Sans doute nous réserve-t-il, pour plus tard, des compositions de grande tenue, probes et définitives.

Allard l'Ollivier, que passionnait jadis le nu féminin

glorifié par le grand air, a su plier son métier et sa vision aux sévères beautés de la guerre. Il semble qu'il y gagne en vigueur et en spontanéité. Ses études rapides, huile, aquarelle ou gouache, sont d'un coloris franc, solide et juste. Certaines compositions plus poussées, tel le *Joueur d'accordéon*, y ajoutent encore de rares qualités d'émotion.

L. Huyghens n'a point changé de champ d'opérations. Bien avant la guerre, il était un fervent des dunes blondes, des canaux lents et des vieilles rues de Nieuport. C'est le pays, hélas ! qui a changé. Le peintre a noté toutes les phases de son agonie ; nous lui devons de cette tragique période une documentation nombreuse, pathétique et fidèle.

Bastien et Thiriart, dans des notes différentes, sont surtout les chantres du soldat, les traducteurs du côté épique de la guerre. Les aquarelles, dessins et eaux-fortes du premier, les dessins humoristiques ou dramatiques du second, seront de précieux souvenirs pour ceux qui auront vécu la vie du « piotte. »

Wagemans campe des croquis de soldats, des études de ruines. Crayon, aquarelle, huile, tout lui est bon pour fixer la justesse prestigieuse de son dessin et le charme de son coloris.

André Lynen s'est attaché avec amour à traduire le pittoresque émouvant de Nieuport meurtrie. Verdegem, un tout jeune, malgré quelque outrance souvent affectée, révèle un tempérament robuste et fougueux, — où l'on pourrait retrouver l'influence d'un Van Gogh.



Si la section artistique ne comprend que d'excellentes individualités, il n'en faudrait point conclure que tous nos peintres bien doués en font nécessairement partie.

Un organisme de ce genre ne peut s'étendre indéfiniment, cela se conçoit. Plusieurs artistes servant dans le rang méritent l'attention et la sympathie, tant par la qualité de leurs travaux que par les difficultés matérielles qu'ils ont à surmonter.



Quel cas plus intéressant que celui de Georges Lebrun ? Son tempérament le pousse à une vision et une exécution larges et puissantes. L'huile et le fusain sont tout désignés pour interpréter sa pensée. Mais il est impossible à un fantassin de se charger d'un matériel lourd et de subjectiles encombrants. Voici notre artiste réduit à prendre quelques minuscules croquis au crayon, quelques rapides pochades à l'aquarelle. Il souffre beaucoup de cette diminution de ses moyens ; il souffre aussi de son isolement. Mais il ne perd point confiance. Il se sent du moins grandi et mûri par la vie intérieure. Son œil attentif accumule et thésaurise l'observation. Aussi, chaque fois qu'un hasard heureux lui permet de travailler à sa mesure, on le voit dépenser dans l'œuvre rapide toute la ferveur d'un artiste probe et conscient. Quelques portraits, quelques études de paysage, quelques avant-projets de plus haute envergure, voilà tout ce qu'a produit en trois ans de guerre ce jeune artiste. Mais il peut envisager l'avenir avec confiance : son coloris de vraie qualité flamande, sa science du « solide » et du « construit », son sentiment élevé de son art, tout nous fait voir en lui un artiste complet.

A. Massonet, qui possède à l'huile une touche personnelle très originale, s'attache surtout à noter, de son crayon synthétique et incisif, des épisodes de la vie du soldat, des scènes de cantonnement. Ses études forment déjà un volumineux dossier du plus haut intérêt artis-

lique et documentaire. Le *Cluque a font* s'orne régulièrement de ses compositions ; quelques-unes d'entre elles, en lignes essentiellement décoratives, symbolisent tel ou tel des sentiments profonds de nos âmes de soldats.

Georges Nyssens, lui aussi, se ressent de la lâcheuse nécessité du travail à petite échelle. Une grande facilité de dessin, un sens très délicat des valeurs doivent lui permettre un jour de produire des œuvres méritoires. Mais le moyen d'affirmer ces qualités sur un quart de feuille whatman ?

D'autres encore se voient réduits à employer l'aquarelle qui se sentent organisés pour le travail plus probe et plus complet de l'huile. Alfred Wallecan note des effets de bombardement, esquisse quelques rapides portraits. Auguste de Roisin, combattant en Russie, exécute des paysages septentrionaux, souvenirs de la participation belge sur le front oriental.

Que d'autres encore travaillent dans l'ombre et le silence ! Puissent-ils y trouver, avec la concentration et l'épuration de la pensée et de l'observation, une maturité féconde qui se traduira plus tard en travaux sérieux et durables !

+

Hélas ! si ceux-ci sont au danger, combien de jeunes artistes et poètes nous ont quittés, fauchés dans la guerre et l'exil ! Je voudrais pouvoir vous parler d'eux, et sans doute le ferai-je en d'autres pages, mais leur mémoire mérite un examen plus approfondi et plus complet, que seuls pourront permettre les loisirs de la paix future.

Aux peintres Rik Wouters et Pierre Blomme, aux écrivains J. Pirenne, Jean Beaufort, Prosper de Vos, au compositeur Henri Henge, à tous les artistes belges morts

pour une juste cause vont notre pensée émue et notre affectueux souvenir.



Je me suis efforcé de retracer, dans la mesure du possible, les préoccupations et les travaux individuels de quelques artistes belges du front. Il est assez malaisé de tirer de ces notations fragmentaires une impression d'ensemble. Le recul n'est pas suffisant encore. Le point de vue utile nous manque aussi.

Dans toutes les controverses que j'ai vues s'élever à ce sujet, les partis en présence envisageaient la question sous des aspects qui plus tard nous sembleront secondaires. J'ai entendu demander souvent : l'artiste qui fait et vit la guerre doit-il nécessairement s'inspirer de la guerre ? Et de répondre passionnément dans l'un ou l'autre sens.

Ce sont là, à mon avis des considérations d'importance superficielle. En principe, le tempérament de l'artiste ne devrait être faussé par aucune circonstance extérieure. Si l'histoire des arts nous montre des exemples de revirements brusques et heureux dans des carrières d'artistes, on peut présumer que ceux-ci avaient d'abord fait fausse route, et que le hasard des circonstances leur révéla par la suite la route naturelle qui convenait à leurs tempéraments respectifs. Un poète, un peintre organisés pour sentir et s'exprimer objectivement seront tout naturellement frappés par les aspects extérieurs de la guerre ; en les reproduisant, ils pourront faire renaître, pour le spectateur ou l'auditeur, les impressions que crée l'objet représenté. D'autres, plus enclins à rentrer en eux-mêmes, nous exprimeront, tout naturellement aussi, soit par l'analyse de leurs impressions, soit par le mouvement lyrique ou pathétique de leur inspiration, les

différents degrés d'influence que la guerre aura marqués en leurs âmes. C'est ce que j'appellerai peindre la guerre subjectivement.

D'ailleurs, qu'on ne s'y trompe pas. Ce ne sont pas ceux-là qui auront le plus vite ressenti les effets de cette épreuve qui en seront le plus profondément imprégnés. On verrait là plutôt la marque d'une sensibilité superficielle ; une autre impression de sens différent, survenant peu après, modifierait rapidement ces tempéraments faibles dans de nouvelles et divergentes directions.

Pour les esprits sérieux et équilibrés, cette guerre longue et péable aura sans doute comme principale conséquence une maturité plus rapide et plus profonde. Les artistes qui auront conservé, durant l'épreuve, une direction générale précacquise, et ceux, plus jeunes, qui auront trouvé dans l'épreuve leur vraie direction, ceux-là pourront plus tard faire œuvre magistrale et fièrement personnelle. Et pour peu qu'ils soient en nombre, que plusieurs s'orientent vers les mêmes horizons, que quelques-uns soient pourvus de cette autorité et de cette audace qui font les novateurs, rien ne s'oppose à ce que s'élève, encore une fois, sur les ruines d'une civilisation épuisée, la floraison radieuse de quelque nouvelle renaissance.

Qu'on me pardonne ce lyrisme au moins prématuré. Il me reste à envisager une autre considération d'intérêt plus immédiat. L'artiste et le poète sont-ils utiles à la guerre ? Je crois pouvoir me prononcer en énergique affirmative. Quel que soit le rôle que lui assigne son tempérament ; qu'il éveille nos yeux à la grandeur épique du combat ; qu'il éveille nos âmes au sentiment éternel de la dignité humaine ; qu'il éveille nos cœurs aux émotions profondes que nous offre la vie, l'artiste est utile et nécessaire au moral du combattant. Un symbole, une

envolée lyrique ont sur le soldat plus de prise que le raisonnement. La foule comprend mieux par le cœur que par le cerveau.

Et c'est pourquoi notre petite armée doit chérir ses artistes et ses poètes. Qu'elle aime ses bardes flamands, les Flerackers, les Fritz Francken, les van Cauwelaert ; qu'elle aime les Gauchez, les Wyseur, et tous leurs frères d'expression française. Qu'elle voie en eux tous la haute synthèse de l'harmonieuse âme belge, éclore jadis au soleil de la prospérité, cimentée désormais au creuset de la lutte unanime et du commun exil.



Je sais que mes lecteurs suisses voient en nous des frères lointains. Leur admirable pays, leur vaillante nation forment l'autre portant de la barrière aujourd'hui éventrée. Ils ont, eux aussi, dans leurs antiques annales des pages où le deuil le dispute à la gloire.

Qu'ils ne s'arrêtent pas trop à l'imperfection de ces lignes. Mais qu'ils veuillent se souvenir parfois que la Belgique, en proie aux pires calamités, s'efforce encore d'épanouir aux rayons du Rêve les fleurs modestes d'un nostalgique printemps.

EMILE DE BONGNIE.

Novembre 1917.

NOTRE PAIN QUOTIDIEN

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE¹

IV

Jamais encore le danger de notre situation n'est apparu avec plus d'évidence que dans la crise actuelle. A la veille des hostilités, on évaluait nos réserves de blé comme suit :

Entrepôts.	2 550 wagons.
Réserve de guerre de la Confédération.	2 500 »
Moulins et boulangeries	4 200 »
Récolte nationale en perspective	8 000 »

Nous disposions donc de 17 250 wagons au total, de quoi suffire à une consommation normale de $3 \frac{1}{3}$ mois, celle-ci étant évaluée à 1200 wagons par semaine. C'était la famine à brève échéance, si l'on ne parvenait pas à maintenir nos importations.

La tâche imposée aux autorités suisses était donc immense, et il convient de les louer pour l'énergie et la méthode avec lesquelles elles ont surmonté les difficultés considérables et sans cesse renaissantes de notre ravitaillement.

Ces difficultés commencent avec l'acquisition du blé. La Russie et la Roumanie, nos deux principaux fournisseurs habituels, étant bloquées, il a fallu se rabattre sur les autres marchés d'exportation, les Etats-Unis, l'Argentine, etc. Or, dans tous

¹ Pour les trois premières parties, voir les livraisons de novembre, décembre 1917, et février 1918.

ces pays, la récolte est en déficit, et les réserves ne suffisent plus à l'accroissement de la demande. La République Argentine a même interdit la sortie du blé et il s'en est peu fallu que les Etats-Unis ne la suivissent dans cette voie. Et nous ne parlons pas des menaces américaines de couper l'approvisionnement des neutres, le dernier accord avec les Etats-Unis étant une preuve de leurs dispositions favorables à notre égard. Le colonel House aurait même déclaré : « Nous devons témoigner notre bienveillance avant tout à la Suisse, car son existence est nécessaire pour assurer la démocratie européenne et elle est destinée à jouer un rôle plus grand encore¹. »

Le blé une fois acheté outre-mer, il s'agit de le transporter, et ici surgissent de nouveaux obstacles. Nous avons mille peines à trouver des navires ; ceux dont nous disposons actuellement ne suffisent pas à nos besoins. Dans les sept premiers mois de 1917, la diminution du tonnage ne nous a permis d'importer que 19 700 wagons contre 31 700 dans la période correspondante de l'année antérieure. Et le fret est hors de prix. Le transport d'une tonne de blé des Etats-Unis à la côte française de l'Atlantique coûtait 11 fr. 58 en novembre 1913 et 231 fr. 70 en novembre 1917 ! Quant à l'assurance maritime, la Confédération s'est efforcée d'en diminuer le coût en se faisant son propre assureur contre les risques de guerre. Nous ne payons que l'assurance ordinaire, et comme jusqu'ici aucun de nos navires n'a été coulé, nous avons réalisé de ce fait une économie d'une vingtaine de millions, qui profite aux consommateurs.

Mais nous ne sommes pas encore au terme des difficultés ! Il faut aussi décharger les cargaisons parvenues à Cette, où le

¹ D'après les renseignements publiés, le contingent américain en blé et seigle s'élèverait à 300 000 tonnes pour la période du 1^{er} octobre 1917 au 30 septembre 1918, tandis que nos importations totales en 1916 se sont élevées à 599 027 tonnes, à peu près le double. Même si l'on tient compte d'achats complémentaires en Argentine, une conclusion s'impose : notre ravitaillement n'est assuré qu'en tant que nous continuerons à restreindre notre consommation et à ne pas nous lasser de développer notre production indigène.

manque de place et les installations insuffisantes sont la cause de nouveaux embarras. Puis vient le transport par chemin de fer de Cette à Genève, qui a passé par des vicissitudes très diverses. Heureusement que le Conseil fédéral n'avait pas attendu la guerre pour agir. « Le printemps dernier, dit-il dans son premier rapport parlementaire sur les pleins pouvoirs, nous nous sommes entendus avec la France pour que, si une guerre venait à éclater, le libre transport des céréales de deux ports français de l'Océan Atlantique jusqu'à Genève fût assuré dès une époque déterminée après le début de la mobilisation, et par les moyens de transport que la France devrait fournir à cet effet. En même temps, nous nous sommes mis d'accord avec l'Allemagne pour qu'elle renonce, en cas de guerre, à mettre la main sur les approvisionnements de blés entreposés par la Suisse en Allemagne, et ne s'oppose point aux transports de blé et de charbon destinés à la Suisse, mais qu'elle les effectue au contraire par ses propres moyens de transport ou par des moyens de transport suisses. »

Ces ententes ne sont pas demeurées vaines. La France a toujours fait preuve des meilleures dispositions pour le transport de nos blés de Cette à Genève, qui occupe, en temps normal, près de 1000 wagons suisses et un nombre correspondant de locomotives. D'autre part, quand la guerre éclata, il y avait en Allemagne de grandes quantités de blé destiné à des maisons suisses; une partie était en route sur le Rhin, une autre encore sur mer à destination de Rotterdam. « Nous avons acheté tout ce blé pour le compte de la Confédération, ajoute le rapport précité, et nous avons pu importer toute la marchandise entreposée à Mannheim, Strasbourg et Kehl ou naviguant sur le Rhin, soit plus de 3200 wagons de blé. »

A côté de ces mesures relatives aux importations, d'autres, d'ordre intérieur, ont pour but de développer la production indigène, de retenir tous les blés disponibles sur notre territoire et d'assurer une répartition aussi équitable que possible. Ces mesures intéressent si directement nos populations, qu'elles sont

encore présentes à tous les esprits. Aussi nous bornerons-nous à les résumer dans l'ordre chronologique.

1914.

Juillet 31. — Arrêté du Conseil fédéral interdisant l'exportation des blés et farines, avoines, etc.

Août 10. — Première ordonnance contre le renchérissement des denrées alimentaires et d'autres articles indispensables : réprime l'usure et l'accaparement par des amendes jusqu'à 10 000 fr. Les cantons sont autorisés à prendre certaines mesures de leur côté.

Août 27. — La fabrication de farine entière est désormais seule autorisée. L'affouragement de farine panifiable aux animaux domestiques est interdit.

Septembre 8. — Deux arrêtés sur l'achat de céréales indigènes et la vente par la Confédération. Le prix du blé est fixé à 30 fr. les 100 kg. ; depuis lors, il a été élevé successivement jusqu'à 64 fr., à partir du 4 juillet 1917.

1915.

Janvier 9. — Monopole fédéral d'importation des céréales, farines et matières fourragères diverses.

1917.

Février 2. — Le blocus maritime renforcé par l'Allemagne contraint à prendre de nouvelles mesures. Un arrêté fédéral interdit la vente du pain le jour où il a été boulangé ; le travail doit être interrompu dans toutes les boulangeries entre 11 heures du soir et 7 heures du matin. Un autre arrêté interdit tout usage de la farine panifiable pour d'autres buts que la préparation d'aliments ; l'emploi de cette farine pour la préparation de pâtes alimentaires est interdit ; le commerce de la farine panifiable est placé sous la surveillance du commissariat central des guerres, etc.

Juin 18. — Le pain ne peut être mis dans le commerce avant

le deuxième jour après sa fabrication. Il est interdit de fabriquer et d'importer quel article de boulangerie entre 7 heures du soir et 4 heures du matin.

Avril 10. — Création, au commissariat central des guerres, d'un office fédéral du pain, qui comprend les trois divisions suivantes : blés étrangers, blés indigènes, rationnement et contrôle.

Avril 22. — Introduction de la carte de pain et de farine pour le 1^{er} octobre 1917. La ration normale, fixée primitivement à 250 grammes de pain par jour et 500 grammes de farine par mois, est réduite, dès le mois de décembre, à 225 et 350 grammes. Pour les ouvriers et les nécessiteux, la ration journalière peut être élevée de 100 grammes.

Septembre 3. — Un arrêté dispose que, pour les semailles d'automne 1917, on augmentera de 50 000 hectares, soit d'environ un tiers, les surfaces cultivées en céréales panifiables. Cette charge est répartie, sur la base d'enquêtes, entre tous les cantons, notamment pour Berne 10 550 hectares, Vaud 6500 hectares, Fribourg 4050 hectares, Valais 1495 hectares, Neuchâtel 750 hectares, Genève 650 hectares, Tessin 495 hectares. La Confédération s'engage à acheter le blé indigène, pendant deux ans, à certains prix minima, susceptibles d'augmentation jusqu'à concurrence des prix de vente du monopole.

Parmi ces mesures, il en est une surtout qui mérite d'être relevée, parce qu'elle fera encore beaucoup parler d'elle, et parce que la Confédération suisse, en la décrétant, a pris une initiative qui ne tarda pas à être suivie par la plupart des pays belligérants : c'est l'introduction, en date du 9 janvier 1915, du monopole fédéral d'importation des céréales.

Voici les circonstances qui poussèrent le Conseil fédéral à ce grave expédient. Ce fut, tout d'abord, la nécessité de mettre fin à la légende aussi stupide que tenace du ravitaillement des empires centraux par la Suisse. La Confédération a dû s'engager, vis-à-vis des puissances alliées, à n'employer le blé qu'elles lui

envoient que pour les besoins de l'armée et de la population suisses. Il y avait déjà dans cette seule circonstance une raison suffisante pour que le Conseil fédéral prit en mains le commerce des céréales, car un gouvernement neutre offre de tout autres garanties que de simples particuliers. Mais des considérations d'ordre intérieur entrèrent aussi en jeu. Dès les premiers mois de la guerre, le Conseil fédéral avait fait acheter sur le marché américain de grosses quantités de céréales, afin d'assurer pour plusieurs mois le ravitaillement de la Suisse. L'incertitude dans laquelle on se trouvait sur la situation future du marché mondial pouvait faire craindre une perte considérable en cas de baisse. Le monopole d'importation des céréales prévenait ce danger. Il permettait à la Confédération de fixer elle-même ses prix de vente, en dehors du marché international, et en tenant compte uniquement de ses prix d'achat.

La question du monopole était d'ailleurs déjà ancienne en Suisse, où elle fut soulevée pour la première fois en 1878 par les socialistes zurichois — notamment Robert Seidel — qui préconisaient l'intervention de l'Etat en faveur du consommateur, c'est-à-dire du pain à bon marché. Mais une initiative dans ce sens fut repoussée par le peuple du canton de Zurich à la majorité de 29 884 voix contre 16 689. Une quinzaine d'années plus tard, en 1895, le monopole a été encore préconisé par M. Ernest Laur, secrétaire actuel de la Ligue suisse des paysans, qui se plaçait, au contraire, au point de vue des producteurs et proposait d'encourager la culture des blés en accordant des primes aux producteurs, mais sans renchérir le pain. Enfin, — chose inattendue, — le monopole a été de nouveau demandé ces dernières années, mais cette fois en faveur des meuniers, qui, exposés à la concurrence artificielle de l'Allemagne, voyaient dans cette solution la seule ancre de salut. La question fut même portée aux chambres fédérales, en juin 1908, par un démocrate saint-gallois, M. Scherrer-Füllemann. Et le Conseil fédéral, en présence de la situation effectivement très grave de la meunerie à cette époque, avait estimé nécessaire de faire une

étude à ce sujet; elle fut confiée à M. Millet, directeur de la régie fédérale des alcools.

Bien que le projet de M. Millet n'ait jamais été publié ni discuté officiellement, on peut affirmer qu'il avait peu de chances d'être réalisé avant la guerre. Aujourd'hui, par contre, le monopole des céréales se trouve établi en fait et à titre provisoire, sans aucune sanction légale pour le moment. Mais il ne faut pas se dissimuler que le projet d'un monopole légal et définitif du commerce des céréales a beaucoup gagné de terrain ces derniers temps, et il n'y aurait pas lieu de s'étonner si la question était reprise après la guerre avec beaucoup plus de chance de succès.

Nous n'en donnerons pour preuve que l'extrait ci-après d'un communiqué officiel du département fédéral de l'économie publique:

« La commission agricole instituée pour l'étude des mesures à prendre en vue d'encourager et d'améliorer la culture des céréales en Suisse s'est réunie les 5 et 6 juillet 1916 à Berne, sous la présidence du chef du département fédéral de l'économie publique.

« La plupart des orateurs se sont prononcés contre l'institution d'un droit d'entrée sur les céréales. Ils estiment, en revanche, que le seul moyen d'assurer l'alimentation en pain de nos populations et d'encourager la culture des céréales en Suisse, dans l'intérêt même de cet approvisionnement, consiste dans la création du monopole d'importation des céréales par la Confédération. Le monopole s'étendrait principalement à l'importation des céréales dont la farine est panifiable et à la farine elle-même. Il ne paraît pas nécessaire de placer la meunerie indigène sous le monopole.

« Les opinions divergent quant à la question de savoir si l'orge, l'avoine et d'autres grains doivent être compris également dans le monopole. La commission est d'avis, en tout cas, que les autres matières fourragères doivent en être exclues.

« La commission estime que l'agriculture suisse consentira,

pour autant que les conditions climatiques et agrologiques le permettent, à transformer son système d'exploitation dans le sens de l'augmentation de la surface cultivée en céréales et en cultures sarclées, si la Confédération prend une série de mesures propres à favoriser cette transformation. A citer parmi ces mesures : l'appui des autorités dans la fourniture de bonnes semences de céréales, la création d'associations de sélectionneurs et de producteurs de semences, l'encouragement de la création de moulins agricoles tels qu'ils existent dans la Suisse romande, et l'appui dans la vente des céréales à l'administration du monopole par les syndicats agricoles. A part cela, l'amélioration des procédés techniques de la culture des céréales devra être encouragée, notamment par la voie de l'enseignement, tâche qui incombe aux organisations agricoles, aux stations d'essais et aux écoles d'agriculture. »

Il résulte donc de ce communiqué que nos autorités envisagent très sérieusement l'institution définitive du monopole des céréales. D'après la *Nouvelle Gazette de Zurich*, le directeur de l'Office fédéral des assurances sociales, M. le Dr Rufenacht, aurait même été chargé de l'élaboration d'un nouveau projet dans ce sens.

Il y a là le germe d'une évolution qui ne saurait laisser personne indifférent, et sur la portée de laquelle il importe d'attirer l'attention publique.

Nous sommes d'avis que l'intervention de l'Etat ne doit pas être toujours repoussée, comme le veulent les libéraux à outrance, ni toujours admise, comme le demandent les socialistes ; chaque cas doit être examiné à part, en tenant compte des besoins à satisfaire et des ressources de l'initiative privée. Mais en admettant que la nécessité économique du monopole soit démontrée, et elle ne l'a pas été d'une manière suffisante jusqu'ici, il nous paraît que des considérations d'ordre politique devraient engager nos autorités à ne recourir à cette solution qu'à la dernière extrémité. Ces considérations ? Ce sont l'impopularité évidente de toute centralisation, de tout monopole nou-

veaux, notamment en Suisse romande; le danger d'une fixation arbitraire des prix par un organe bureaucratique, quel qu'il soit; les vices de vénalité et de formalisme administratif, particulièrement à craindre dans ce domaine, et d'autres encore... Voilà certes de quoi faire réfléchir les novateurs hardis qui se proposent d'opérer une réforme devant laquelle les pays les plus étatistes, comme l'Allemagne, ont reculé jusqu'à ce jour¹.

De toute manière, on peut s'attendre à voir la « question du blé » occuper désormais une place dominante dans nos discussions économiques et parlementaires. A quoi bon entretenir une armée qui coûte 40 millions en temps normal, si celle-ci, de même que la population, est dépourvue de la base de son alimentation? A quoi nous serviraient les meilleurs soldats, s'ils ne peuvent pas être nourris? En temps de guerre, la situation actuelle le démontre une fois de plus, les approvisionnements alimentaires ne sont pas moins essentiels que ceux de munitions, et c'est ce que la Suisse, moins que tout autre Etat, ne saurait oublier. Il importe donc de mettre fin à une situation qui, pour le moment, n'est que difficile, mais en d'autres circonstances pourrait devenir désastreuse.

Mais nous ne voulons pas enfoncer des portes ouvertes. La nécessité d'une réforme est aujourd'hui ressentie et reconnue de tous. Elle est, depuis longtemps déjà, à l'ordre du jour des chambres fédérales; elle a fait surgir de nombreuses propositions, parmi lesquelles nous ne mentionnerons que les plus importantes et celles qui paraissent le mieux appropriées à la situation: augmentation des réserves de blé de la Confédération (déjà effectuée avant la guerre); facilités de transport par les

¹ On a annoncé de Berlin, en janvier 1917, que le gouvernement impérial avait décidé de maintenir, après la guerre, le monopole de vente des céréales. Il résulte toutefois des nouveaux renseignements communiqués à la presse que le gouvernement n'a pas encore pris cette décision; il en envisage seulement la possibilité. Une telle mesure ne pourrait d'ailleurs être prise sans l'assentiment du Bundesrat et du Reichstag. Il semble probable, d'autre part, qu'elle aurait un but fiscal autant ou plus qu'économique.

voies méridionales et construction d'entrepôts à la sortie du Simplon; obligation imposée aux meuniers et commerçants de blé de détenir une réserve minimum; droit d'entrée sur les blés de 2 fr. par quintal suivant M. Caflisch (Grisons) ou même de 5 fr. suivant M. Donini, de l'Institut international d'agriculture à Rome; relèvement et encouragement de notre production indigène préconisés par MM. Chuard et Freiburghaus; et enfin — la grande solution socialiste — le monopole fédéral des blés.

Entre toutes ces propositions, le choix ne sera pas facile, et il est probable que la vraie solution se trouvera dans une combinaison de plusieurs des mesures mentionnées. Pour cela nous pouvons, semble-t-il, avoir confiance en nos autorités fédérales, qui considèrent cette question des blés — suivant le mot de M. Motta — « comme une question vitale, à laquelle sont liés les intérêts supérieurs de la patrie. »

GEORGES PAILLARD.

Professeur aux universités de Lausanne
et de Neuchâtel.



GLADYS

NOUVELLE

I

La mort tragique de la comtesse Gladys de Fairté, assommée par des pierres, avec le comte et leurs deux guides, dans les parages du glacier du Brouillard, sur le versant italien du Mont-Blanc, me remet en mémoire d'une façon particulièrement lucide les moments de ma vie où j'eus le privilège de l'approcher.

La première fois que je la vis, c'était à Londres, il y a environ dix ans, au vernissage de l'exposition des peintres de montagne, dans les locaux de l'Alpine Club. J'avais remarqué d'emblée cette élégante jeune femme en arrêt devant un *Cervin* de mon père, qui indiquait à son compagnon, un officier de cavalerie, à monocle, les voies d'accès de la célèbre cime. Elle soulignait ses commentaires du geste, et sa fine petite main, gantée de blanc, l'index tendu, se promenait, très sûre d'elle-même, de l'arête de Zermatt à celle de Z'mutt ; elle fit une station dans la face nord, à cette partie du « Toit » dite des « Rochers rouges » où péri-

rent en 1865, lors de la première ascension, les malheureux camarades de Whympers ; puis, brusquement rabattue sur le Furggjoch, elle s'éleva, précise, suivant le profil de l'arête de Furggen. Au ressaut, nouvelle pause ; elle s'infléchit délicatement sous l'énorme tête du mont et rejoignit, d'un coup d'ongle bref, « l'Épaule », en diagonale. C'était, ma parole, le chemin qu'avaient suivi l'illustre grimpeur Mummery et ses guides, Alexandre Burgener et B. Venetz, les premiers à se hasarder par là, en 1880. Cependant, ma surprise fut à son comble quand, sa menotte sur le ressaut de Furggen, la jeune femme se mit à expliquer, d'une façon très claire, la manœuvre exécutée en 1899 par un cher ami à moi, l'alpiniste-écrivain italien Guido Rey, qui chercha à franchir l'immense paroi vierge à l'est, sous le sommet.

Un peu en arrière du couple, et dans le va-et-vient du public, les paroles de l'inconnue ne me parvenaient que par lambeaux, mais la mimique de son doigt était suffisamment éloquente pour moi, admirateur passionné du Cervin.... Ici, Daniel Maquignaz fixa la corde à nœuds et la laissa couler dans l'abîme ; là, Antoine entreprit l'ascension de la terrible cheminée ; accroupis contre le roc, — vers ce coup de spatule jaunâtre, — Guido Rey et Ange attendirent.... A ce moment, interrompue par l'officier, lequel ne prêtait qu'une oreille distraite à cette étrange histoire, la jeune femme se détourna et s'avança, vive, au-devant d'un groupe d'amis qui l'entraînèrent vers les toiles de Loppé, aux gigantesques séracs bleus. Ahuri, je regardai s'éloigner cette étonnante mondaine qui portait un si prodigieux intérêt aux choses de quatre mille mètres, quand une main se posa sur mon épaule et me fit sursauter.

— Allô ! que pensez-vous de la comtesse ?

— La comtesse ?

— La comtesse de Fairté ! N'étiez-vous donc pas avec elle ?

— Cette jeune femme ? Hélas non. Je n'ai pas le bonheur de la connaître.

— Oh ! Je vous demande pardon, je croyais... elle est une de nos meilleures alpinistes, voyez-vous.

— Fairté, Fairté... c'est pourtant un nom qui ne m'est pas inconnu, fis-je en scrutant ma mémoire.

— Certainement, repartit Mr. W. E. R. F., membre du club, vous avez dû en entendre parler à Chamorix, Courmayeur, Zermatt ou Grindelwald. Elle et son mari ont « fait » toutes les Alpes.

— J'y suis, m'écriai-je, je l'ai même vue — oh ! de loin — il y a deux ans ; elle montait à l'Aiguille-Verte par le couloir de la Charpouz et nous étions aux Druzes. Tiens !... comment, c'est elle !... voilà, par exemple, qui est extraordinaire.

Je cherchai des yeux l'énigmatique comtesse, mais elle avait disparu. Et, devant mon désir, Mr. W. E. R. F. me dit :

— Si vous me le permettez, je serai heureux de vous présenter à elle demain soir, chez Sir Evelyn S.

Je l'assurai du grand plaisir que cela me causerait et, tout en devisant, je me renseignai.

Fille unique d'une vieille famille anglaise, Gladys avait épousé à dix-huit ans le comte Olivier de Fairté, gentilhomme gallois un peu plus âgé qu'elle, un mariage d'amour dans toute la profondeur de la définition. La Suisse se trouvant sur l'itinéraire de leur voyage de noces, ils y gravirent, par snobisme, encadrés de guides

ordinaires, quelques montagnes célèbres et faciles : le Breithorn de Zermatt, la Jungfrau, le Mont-Blanc... Si communes qu'elles soient, ces ascensions suffirent pour les conquérir, jusque dans la mort, hélas ! Et de ces cimes leurs âmes, que n'avait point atteintes la corruption de la société, communiquèrent par la beauté de la montagne comme elles communiaient par l'amour.

Vues d'en bas, les Alpes sont belles et décoratives, c'est un spectacle qui plaît, — comme la mer vue du rivage, — mais pour en pénétrer la beauté, il faut accomplir le terrible et magnifique pèlerinage qui s'achève, là-haut, à la pointe d'un roc ou sur des arêtes de neige posées au bord de l'infini....

En quatre ans, le comte et la comtesse avaient promené leur jeunesse et leur enthousiasme sur tous les sommets en renom de la chaîne Pennine, accompagnés des fameux guides, les frères Lochmatter ou Pollinger, de Saint-Nicolas. Lui, sportsman de race, mettait peut-être plus d'intérêt technique à ses randonnées alpines qu'elle, plus passionnée. Gladys s'était littéralement donnée — le mot ne me paraît pas trop fort — à la montagne, avec une sorte de joie émerveillée et de foi absolue; assez intelligente pour comprendre que rien ne la décevrait dans cette marche à l'idéal où elle retrouvait, synthétisées en une symbolique grandeur, les pensées éternelles et les nobles émotions de l'art. Elle apportait à cette rude existence une admirable crânerie et surtout la volonté de vaincre, cette volonté que les femmes déploient en général aux séductions de l'amour, tenaces, sous une apparente légèreté.

A l'école de leurs guides, véritables virtuoses dans l'art de grimper, ils avaient acquis rapidement, par une

prédisposition naturelle, — presque tous les Anglais ont ça dans le sang, — ce qu'un alpiniste doit savoir pour se passer des services des gens du métier. On sait pourtant que l'apprentissage de la montagne est dur. Il ne suffit pas de savoir à peu près manier la corde et le piolet, d'escalader proprement une paroi de rochers, sans culbuter trop de cailloux, ou de conduire, sans accroc, une caravane à travers un glacier, sans tomber dans ses crevasses. Non. Le vrai sans-guide doit joindre à la force physique une vigueur morale égale, qualité fondamentale, ainsi essentielle, sinon plus, que l'instinct (lequel ne s'apprend pas) et qui lui permettra de démêler au milieu d'une muraille le couloir le moins dangereux et la bonne cheminée, au milieu d'un glacier les ponts de neige les plus sûrs, et sur une pente exposée d'éviter les avalanches. Il y a deux qualités de sans-guides, les vrais et les faux ; les premiers égalent, ou à peu près, les meilleurs guides ; les seconds, favorisés par le hasard, nous les appellerons les honorables sans-guides. Les Fairt appartenaient nettement à la première catégorie et agrémentaient leur maîtrise, comme par coquetterie, d'une pointe de témérité qui frisait l'héroïsme.

Affranchi de la surveillance de ses guides, le couple n'en continua pas moins sa brillante série : l'Aiguille-Verte par l'arête du Moine, le Géant par la face nord, la Dent-Blanche par l'arête de l'erpècle, la Dent d'Hérens par le glacier suspendu qui se soude au Tiefenmattenjoch (cette dernière, une nouvelle « route », si je ne m'abuse), et de nombreuses autres expéditions, toutes de premier rang. Parfois, un ami les accompagnait, mais ils préféraient leur solitude. Ne suffit-il pas souvent d'une pensée étrangère qu'on sent peser sur soi, occultement,

pour détruire ou paralyser un état d'âme harmonieux ? Et, suprême honneur rendu à leurs vertus alpines, les guides, notamment les médiocres, dont on connaît l'hostilité pour les sans-guides, les saluaient très bas. Bref, ils avaient conquis non seulement des sommets, mais, chose plus ardue, des cœurs. Leur distinction, leur type de race pure, l'élégance de leurs pensées, leur simplicité charmante rayonnaient et semblaient envelopper leurs compagnons anonymes d'hôtel ou de cabane. Contrairement à la caricature de l'Anglaise alpiniste en casquette, perche aux dents saillantes, telle qu'on la voit dans les journaux humoristiques, la comtesse Gladys de Fairté était belle et, fait rare dans la nature, joignait au caractère d'une *sportswoman*, une grâce féminine exquise. Je pus m'en rendre compte le lendemain, à la réception chez Sir Evelyn S., le distingué président de l'Alpine Club.



Dans le somptueux salon où se pressait une élégante société, Mr. W. E. R. F. me présenta au comte Olivier de Fairté et à la comtesse, sa femme. Aux premiers mots nous nous comprîmes et faisant table rase des banalités usuelles, nous devinant des goûts semblables, nous échangeâmes nos sympathies, franchement, sous l'impulsion de nos meilleurs sentiments. Avec discrétion, je félicitai la comtesse de sa conférence de la veille sur l'histoire du Cervin. Elle m'assura, étonnée et rieuse, ne pas avoir remarqué ma présence, ce que je voulus bien croire, sans aucun dépit. Puis, inévitablement, du Cervin en peinture nous passâmes au Cervin lui-même. Ils l'avaient gravi quatre fois par ses quatre arêtes et se proposaient d'y remonter l'été prochain afin de tenter la

descente de la vertigineuse arête de Z'mutt, répétant ainsi la prouesse exécutée par miss Bristow, la belle-sœur de Mummery, et le guide Joseph Pollinger. Ici le comte, nous priant de l'excuser, nous laissa en tête à tête. Nous passâmes dans la véranda. Déjà rapprochés par notre passion de la montagne, nous évoquâmes des noms de guides, d'amis, de sites, les mêmes pics gravis. Il se trouva que j'avais précédé d'un jour leur passage à la cabane du Weisshorn; que nous avions probablement dû nous voir dans la salle à manger de Riffelalp; que leurs guides étaient de mes fidèles amis; qu'ils avaient rencontré le romancier Edmondo de Amicis — un passionné du Valtournanche — et Guido Rey, à l'hôtel du Giomein, au Breuil, le jour où, avec mes frères, nous y passâmes, redescendant bredouilles de la Dent d'Hérens. Ces détails l'amusèrent, mais son étonnement fut à son comble lorsque, impassible, je lui posai certaines questions précises sur la mémorable ascension de l'Aiguille-Verte par la Charpouz. Elle finit par deviner que le Petit-Dru, où nous étions ce jour-là, offrait un excellent poste d'observation. A notre retour au Montanvert nous apprîmes le nom de ces étonnants grimpeurs.

De ces souvenirs, nous en vîmes à discuter de l'influence de la montagne sur l'art en général. Elle avait une culture très étendue et des idées originales sur toutes les œuvres inspirées par le paysage alpestre en peinture, en musique, en littérature. La *Montagne*, de Michelet, l'avait empoignée par ses magnifiques synthèses descriptives. Nous fûmes d'accord sur ce point que Michelet avait compris le caractère de la montagne avec une incomparable grandeur, sans y être jamais allé. Seul, le génie peut triompher de pareilles antinomies, par son

interprétation. Les *Souvenirs d'un alpiniste*, d'Emile Javelle, l'avaient ravie. Nous effleurâmes l'esthétique de Ruskin et son admirable testament spirituel écrit « sous la paix sans nuages des neiges de Chamonix. » Et nous aboutîmes à l'impétueux Byron. L'ingénieux parallèle qu'elle établit entre la partition musicale du *Manfred* de Schumann et le poème me plut infiniment. Mais pour elle la montagne demeurerait éternellement au-dessus des spéculations de l'esprit humain, mystérieuse et inaccessible, continuant à jouer jusqu'à la fin des âges, par son rayonnement, le rôle sacré que lui attribuait la mythologie¹.

— Vous souvenez-vous ? questionna-t-elle comme pour couler sa pensée dans un moule de poésie.

Et lentement, elle prononça la lyrique apostrophe de *Manfred* contemplant les abîmes de la Jungfrau :

¹ On pourrait étendre cette conception à la définition de Chateaubriand (titre du IV^e livre du *Génie du christianisme*) : « Harmonie de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain » en n'étudiant ici que le côté mystique religieux. La comtesse Gladys de F. était une mystique, théosophe peut-être, mais je ne le crois pas. La tournure de ses pensées indiquait une orientation nettement panthéiste. Nous ne discutâmes qu'une fois de l'idée de Dieu. « Si Dieu existe, disait-elle, il existe, c'est certain, où ? En nous, peut-être, latent ? inconscient ? le génie des anciens ? Ce n'est pas à lui de venir à nous, c'est à nous de monter à lui. N'est-ce pas tellement humain de s'imaginer Dieu pour asseoir sa prière ? Vous, chrétien, vous priez ; moi, panthéiste, je médite. Après tout, quelle différence ? Je n'en vois pas. Nous avons besoin de nous recueillir par faiblesse pour ramasser nos forces et atteindre finalement le même but : vous, la foi ; moi, mon idéal de perfection et de beauté ; l'un à l'autre semblable par sa morale et sa discipline intérieure : une forme d'autosuggestion. »

(J'ai respecté intégralement cette profession de foi dont la hauteur de vues et l'élévation ne peuvent que compléter la personnalité de la comtesse G. de F.)

« Et vous, montagnes, pourquoi y a-t-il en vous tant de beauté ?... »

Elle s'était tue, maîtrisant une émotion soudaine, et elle restait, immobile et grave, le regard perdu, semblant voir surgir au fond de son imagination une vision lointaine d'arêtes de neige posées au bord de l'infini....

.....
C'était un étrange paradoxe que notre dialogue sur la montagne dans l'animation élégante et sensuelle de ce salon. Autour de nous on devait parler futilités, potins mondains, sport. Des rires perlés de femmes fusaient ; l'aile des éventails balançait mollement la rumeur dissonnante des voix ; des bijoux scintillaient ; et sur tous les habits noirs et les brillantes toilettes, les lustres épandaient des flots de lumière vive.

J'avoue très franchement que, au risque de passer pour un imbécile, ce tête-à-tête qui avait l'air d'un flirt et n'en était pas un me séduisait plus qu'un babillage.

La comtesse Gladys avait de l'esprit. Elle prolongeait l'élégance naturelle de ses gestes jusqu'en ses plus intimes pensées, et je conclus de ses réflexions qu'elle éprouvait pour la laideur sous toutes ses formes une suprême répulsion. Elle s'exprimait en un français très pur. Ses *r* roulés, son léger accent exotique, ajoutaient à son charme un quelque chose d'indéfinissable. Je l'écoutais, ravi, me livrer ainsi le meilleur de son âme, ingénument, sans pose, sans artifice, et — chose incroyable ! à laquelle ne nous ont point habitués les femmes de Paul Bourget ou de Marcel Prévost — sans complications sentimentales. Certaines natures de femmes, impressionnées et passionnées, subissent avec une rare puissance l'influence de l'amour ; elles en sont comme imprégnées.

La beauté des sentiments qu'elles portent en elles, irradiée, les transfigure. Telle la comtesse Gladys, parée de la double beauté de l'amour et de sa dilection pour la montagne, réfléchie en son âme comme en une eau limpide.

Un peu renversée dans son fauteuil, très décolletée, ses épaules émergeaient de précieuses Chantilly dont les dessins aux entrelacs délicats s'enroulaient autour de ses bras nus. Dans sa chevelure dorée, nul bijou ; deux solitaires étincelaient à ses oreilles. De grands yeux mauves, rêveurs ; le nez court et droit, légèrement retroussé ; une denture éblouissante dans une bouche très petite ; le menton délié, elle incarnait à s'y méprendre le type de la mondaine d'Helleu. Elle avait vingt-quatre ans, on lui en donnait vingt, à peine.

Subjugué par son esprit autant que par son charme et captif de son enveloppante féminité, j'en étais à me demander si, finalement, tout cela n'était pas du cabotinage, — dans le monde, sait-on jamais ? — quand la comtesse lut ma pensée :

— Vous doutez de moi ? dit-elle en souriant c'est mal. Je vous assure qu'il ne faut pas. Ah ! la stupide vanité et l'égoïsme des hommes !... Vous êtes tous les mêmes, allez ! Parce que nous sommes jolies, parce que nous avons l'air frivoles, évaporées peut-être, parce que vous aimez nous respirer et nous admirer, vous vous imaginez que nous ne sommes faites que pour le flirt ou l'amour, pour agrémenter votre existence ; quand vous vous ennuyez, vous distraire ; mettre dans vos demeures et parfois dans vos cœurs un peu de grâce et de poésie... Oui, c'est cela !...

Une moue dédaigneuse plissa l'arc de ses lèvres et

sans attendre ma réplique, elle poursuivit, amère, se parlant à elle-même :

— Je déteste le monde... je le déteste... Partout, une femme est en butte à l'insulte d'un regard qui la salit... Y en a-t-il, de ces regards !... si les hommes savaient de quel mépris nous les flagellons, peut-être par dignité personnelle renonceraient-ils à nous désirer et se rapteraient ainsi... Oui, je déteste le monde... les regards me font souffrir comme les pensées... Contre ces attouchements occultes, je me sens sans défense... Si je pouvais, — hélas ! que peut une femme ? — c'est dans les solitudes d'une vallée alpestre que je voudrais vivre, dans ce milieu favorable à l'épanouissement de mes sentiments, de ma vie intérieure... à l'abri des bassesses d'ici....

Elle termina son soliloque par une pause, puis se tournant vers moi :

— Pourquoi vous avoir raconté ces bêtises ? Cela vous amuse ? non... C'est drôle, vous êtes le premier homme, après mon mari, devant lequel j'ai osé parler ainsi... Savez-vous comment Olivier nomme cela ? « mes enfantillages romantiques... »

Je voulus approuver, rompre le silence niais auquel me condamnait son discours, mais elle ne m'en laissa pas le temps et me regardant dans les yeux, un peu suppliante :

— Non, ne doutez pas de moi ; au moins, vous ne doutez pas ?

Brusque, elle me posa la question :

— Avez-vous fait le Taeschhorn par le Teufelsgrat ?

— Non, madame.

— Non !... bravo, moi non plus ; je vous y donne rendez-vous en juillet prochain.

Et redevenue superbement hautaine, elle tendit sa main à deux arrivants qui s'inclinèrent sur ses doigts bagués.

Cette étrange confession, cette mondaine jetant l'anathème à ceux de sa caste, l'insolite rendez-vous au Taeschhorn par le Teufelsgrat !... l'une des plus longues et périlleuses ascensions des Alpes !... J'avoue que je m'y perdais un peu et, quoique disposé à croire à sa sincérité, j'hésitais. Après tout, pourquoi pas ? *Une femme dont le pied s'est posé en vainqueur sur les plus redoutables sommets n'est pas comme toutes les femmes.* Ce qu'elle avait dit *était vrai*.

La comtesse me présenta. Je reconnus aussitôt l'un de ces hommes comme étant l'officier à monocle, son cavalier de la veille à l'exposition de l'Alpine Club.

— Mon cousin, dit-elle, captain Hugh Pherson.

Puis elle engagea la conversation avec l'autre.

— Je suis sûr, monsieur, commença l'officier, que vous discutiez montagne avec ma petite cousine. Je l'observais, elle avait l'expression qu'elle a à son retour d'une saison en Suisse... farouche comme une perruche contrariée... puis, elle s'apprivoise peu à peu, ... mais c'est long... Quelle bizarre créature ; c'est dommage en vérité ! Vous êtes alpiniste, sans doute, monsieur ?

— Oui, monsieur, alpiniste et admirateur fervent de la beauté des montagnes.

— C'est ça, la comtesse de Fairté aussi. Un homme, je comprends, mais une femme ! elle, elle surtout. Elle s'ennuie dans le monde, au bal, au théâtre, et pourtant un sillage de succès la suit partout où elle passe. Elle est l'une des plus jolies et élégantes jeunes femmes de la société et (ici il se pencha vers moi) me croiriez-vous ?

une épouse parfaite. Pas une aventure, rien. Mais ses idées, ses montagnes ; dommage, vraiment. Et puis, son mari partage ses goûts alpins ; c'est ça, vous comprenez ; ils s'adorent... En a-t-elle lassé des soupirants ! C'est peut-être aussi un genre de coquetterie comme un autre, compliqué chez ma cousine des transports d'une âme ardente et poétique. Les femmes ! Quelle drôle de petite chose, les femmes !

La conversation continua, badine. Toutefois je retins des confidences de Hugh Pherson l'hommage rendu à la vertu de la comtesse. Ce fut un nouvel indice pour affermir ma croyance, la sachant si pure.

Parut le comte de Fairté flanqué d'un étranger à tête d'artiste.

— Comtesse, dit cet étranger flatteur, vous ne jouerez donc pas ce soir ?... Un tout petit Chopin ?

Sans avoir eu l'air d'entendre, elle parla :

— Olivier, je lui ai donné rendez-vous au Taeschhorn par l'arête du Diable, pour le mois de juillet, savez-vous ?

Le comte, flegmatique, répondit :

— Comment, vous avez fait cela ?... Mais, monsieur, est-ce que cela ne vous dérange pas ?... Ce sera charmant, sans doute ; nous aimons beaucoup votre pays, ma femme et moi ; je viens d'apprendre que vous aviez fait avec vos frères un chemin nouveau à l'Aiguille-Verte, mais par où ?...

— Comtesse, implorait l'artiste, le nocturne en fa dièse mineur, celui que joua Pugno au Queen's Hall.

— Peuh ! jeta l'officier en ajustant son monocle et contemplant sa jolie cousine, je paie vingt livres qu'après votre ascension de l'Enfer, du Diable, je ne sais

plus, il y aura un entrefilet au *Times*, un article à l'*Alpine Journal* et votre photo à l'*Illustrated News*. Coquetterie, je le répète, et qui n'est pas à la portée de chaque fille d'Eve ; vous avez, Gladys, une façon très individuelle de vous affirmer, j'aime ça.

Elle eut un geste de dédain à l'égard de son impertinent cousin, et m'interrogeant :

— Aimez-vous la musique, monsieur ?

— Beaucoup, comtesse, beaucoup.

— Quoi ?... Beethoven, Mendelssohn, Debussy ?

J'avouai mes préférences marquées pour Bach, le vieux maître du *Clavecin bien tempéré*. Un exquis sourire l'illumina.

— Moi aussi, dit-elle, mais *ici* on ne joue pas du Bach, vous comprenez.... Vous souvenez-vous, Olivier, de cette adorable jeune fille entendue à l'Hôtel Couttet, à Chamonix ?... elle jouait si bien le VIII^e andante du *Clavecin*.... Oh ! cette musique entendue le soir de notre retour après huit jours de haute montagne.... Que c'était beau et comme cela allait bien ensemble !... Je jouerai, voulez-vous, la sonate du *Clair de lune*.

A cet instant précis elle changea de physionomie, toute déjà dans l'idée musicale du morceau qu'elle allait interpréter. Et grave soudain, elle s'éloigna au bras de l'artiste.

La comtesse Gladys ne jouait que dans la mi-obscurité. Elle aimait ainsi envelopper de mystère la musique, et par cette simple disposition, prolonger jusqu'à l'extase l'état d'âme suscité.

On avait éteint les lustres. Seuls, quelques flambeaux vacillaient çà et là, reflétés, diffus, en la profondeur sombre des miroirs. Blanche, au grand piano noir, la

comtesse plaqua quelques accords ; des arpèges rejaillirent faisant taire le bruit des dernières conversations. L'assistance se recueillit, magnétisée. Par une fenêtre entr'ouverte un souffle d'air pénétra, effleura un buisson de roses blanches contre un trumeau. On entendit choir les pétales, imperceptiblement....

Alors, dans le silence du salon noyé d'ombre, le chant de l'immortel adagio s'éleva, limpide. Sur le fond nocturne des accords, la mélodie se détacha en clarté douce, serene et pacificatrice, eurythmique, pareille à un bas-relief antique sur sa frise de marbre. Sempiternelle, immatérielle, innuancée et toujours égale la voix des notes jaillissantes émergeait, portée par les ondes d'harmonie de la basse qui semblait diminuer ou augmenter sa propre voix pour dispenser au chant son intégrale beauté.... Au seuil de l'*allegretto*, les ultimes notes expirèrent. Les mains déjà tendues retombèrent inertes. La comtesse baissa la tête, les bras sur les genoux, joints, et s'abîma dans une immense douleur — ou une radieuse extase.

...Un miraculeux point d'orgue approfondit le recueillement des âmes, plus triomphal que l'éclatement brutal des applaudissements. Nul ne murmura les compliments faciles ; nul ne songea à applaudir. Dans le temps en suspens, il y eut comme un silence dans un autre silence....

CHARLES GOS.

(*La fin prochainement.*)

LES DERNIERS ROMANS

DE M. C.-F. RAMUZ

On s'y attendait sans les attendre, et voilà, ils sont venus. Et on ne peut pas dire qu'ils soient venus tout seuls, parce que plusieurs autres étaient venus avant eux et ils leur avaient préparé une place. Et on savait bien qu'après un roman il vient un autre roman, mais on n'en pouvait rien dire, rapport à savoir si ceux qui viendraient après seraient comme ceux qui étaient venus avant. Et à présent ces deux-là sont venus la même année, comme des jumeaux qu'on regarde et on dit : Les voilà.

N'empêche que ces deux-là étant venus (mais qu'est-ce qu'il y a de plus naturel ? On prend les choses comme elles sont et d'ailleurs le principal est qu'ils soient bons, vu que, quand comme qui lit beaucoup, on aime les lectures faciles, des bons romans on n'en a jamais trop), on les a lus. A cause du temps, tellement pressé de s'en aller et de toutes ces choses qu'il y a à faire, qui viennent en courant, on n'a pas manqué de les lire, mais il fallait les relire. Parce que c'est le bon goût nouveau, qu'on se dit, et tout de même on ne peut pas oublier Voltaire. Alors on regrette les auteurs qui se donnaient de la peine pour n'en point coûter et en même temps

on appréhende de s'en donner beaucoup sans réussir à comprendre et ainsi on se contredit (n'étant pas d'accord avec soi-même) : car l'esprit de l'homme est fait de plusieurs moitiés qui ne forment pas un tout.

Pourtant on se met à lire, on va jusqu'au bout. Il faut un gros effort avec ces livres de deux ou trois cents pages, c'est-à-dire deux ou trois cents énigmes, et des comparaisons avec, et chercher l'idée dedans. Et la chose est ainsi qu'on ne peut demander conseil à personne, bien que l'auteur doive savoir ce qu'il a voulu dire et que ses disciples le sachent encore mieux que lui, parce qu'ils ont le sens qu'il leur explique et celui qu'ils ont trouvé, mais on voudrait comprendre par soi-même. Et c'est comme le soleil qui se glisse derrière les nuages (quand il pleut), une boule blanche toute petite, qu'on ne peut pourtant pas regarder avec nos yeux et, jetant ses rayons d'en haut le ciel sur nous, toute sa lumière se détache de lui pour nous arriver, elle, et l'écran de la pluie étant tendu devant elle, elle s'y suspend en cercles, un rouge, un orangé, un jaune, un vert, un bleu, un indigo, un violet. Mais il y a l'ultra-violet que nous ne voyons pas et que les fourmis voient : c'est qu'il y a d'autres yeux....



Eh bien ! il faut relire. Les défauts de M. Ramuz sont extrêmement visibles, mais ses qualités le sont aussi. S'il prête à la raillerie et même s'y offre de parti pris et la provoque, on ne saurait lui refuser la force. Les moins bien venus d'entre ses ouvrages nous laissent un souvenir distinct et persistant ; pour un peu, on en garderait l'obsession. Oui, l'obsession de ses personnages, et celle aussi de ses paysages, tant il nous impose les uns

et les autres, avec une sorte de violence concentrée et de patient acharnement. Il n'y a pas beaucoup d'écrivains, et cela est peut-être heureux, qui fassent sur nous une impression de cette sorte, mais il n'y en a pas non plus beaucoup qui fassent impression autant. On ne quitte point cette lecture avec la joie grave que donne la contemplation des architectures d'idées ; on n'en sort point avec la griserie des parfums et des fleurs, ni avec l'ivresse du bruit, du mouvement et de la vie ; on en reste moulu, recru et perclus, tout enraidí de courbatures, luttant contre la hantise, étreint, enlacé, enragé et maîtrisé.

Au hasard de la mémoire, j'évoque des noms ; les personnages se dressent à l'appel, instantanément ; voici ceux des *Circonstances de la vie*, ceux de *Jean-Luc*, ceux d'*Aimé Pache*, ceux de *Samuel Belet*, ceux de la *Guerre dans le Haut-Pays* ; figures inquiétantes, si nettement découpées, si proches, tout à coup, que je me recule.

Cette qualité de force, que nos artistes, peut-être à l'exemple de la Suisse allemande, recherchent avec une insistance dédaigneuse du ridicule et qui leur est commune presque à tous, romanciers, peintres, architectes, poètes, musiciens même, M. Ramuz la possède, comme M. Hodler, et il y atteint, ce me semble, par les mêmes moyens : le choix des caractéristiques et l'unité de ton. Il ne dessine pas ses paysans, ses ouvriers, ses petits bourgeois avec une grande abondance de traits ; de même il ne prodigue dans ses tableaux de la nature qu'un luxe médiocre de teintes et de contours ; mais tout se ramène, dans le personnage, âme et corps, mobiles, pensées, attitudes, à ces données élémentaires ; il ne lui composera aucun rôle, il ne lui fera rien faire ni rien dire

qui ne nous rappelle et ne confirme à notre imagination cette physionomie physique et morale.

Il choisit aussi — car tout cela est au plus haut degré conscient, réfléchi, calculé — une tonalité générale, pour la faire régner partout dans l'œuvre. Tonalité de sentiment, que respectent et au profit de laquelle se gouvernent la distribution des épisodes, l'opposition des tempéraments, les descriptions, l'économie de l'ensemble. En la définissant on donnerait à ses romans leur vrai titre. Les *Circonstances de la vie*, c'est la monotonie et l'étroitesse d'horizon où végète un petit bourgeois de province, dans une écœurante médiocrité. *Aimé Pache*, c'est la persistance des instincts du terroir chez un déraciné ; la *Guerre dans le Haut-Pays*, c'est la dureté contagieuse du fanatisme dans un milieu clos. De cette implacable mais saisissante uniformité de l'accent, réalisée à sa plus haute puissance dans les protagonistes, réfléchie ou réfractée dans les seconds rôles, vient l'emprise, je devrais dire la main mise de M. Ramuz sur ses lecteurs ; il ne les gagne pas, il ne les séduit pas, il les contraint, il se les asservit.

Outre la force, toutefois, je ne vois pas qu'on puisse loyalement lui contester l'originalité, et le don de l'observation, et plus encore une faculté intense d'évocation.

Ce qu'il y a de plus contraire à l'inspiration artistique, c'est la banalité. M. de la Palisse, je ne dis pas M. Homais, n'en eût point jugé autrement. Qui donc aurait songé à s'emparer de ce qu'il y a de banal dans une carrière promulgue, de la banalité, principe, définition, cadre, lien et unique support d'une existence, et d'en faire la matière d'un roman où le tragique se présente et

menace à chaque page ? Qui se fût avisé de voir, et surtout de chercher, de réussir... presque, à nous faire voir dans les humbles aventures, dans les réflexions décousues, dans les velléités impulsives et dans les émotions rudimentaires de ce pauvre être ballotté par tous les courants de la vie, qu'est Samuel Belet, une expérience continue et progressive de l'amitié et de l'amour ? La donnée, la matière de l'œuvre d'art est en elle-même indifférente ou rebelle. L'artiste, en lui donnant un sens, une individualité, une valeur, la crée, et cette originalité créatrice, M. Ramuz nous en a produit des preuves aussi indubitables que, d'ailleurs, inégales.

L'observation, c'est le discernement. On sait bien que l'artiste ne copie pas la nature. Ce qu'il appelle copier, c'est en avoir une vision personnelle et la reproduire comme il la voit en nous forçant à la voir comme lui. Il ne lui emprunte que des matériaux. Dans le choix de ses emprunts, M. Ramuz apporte une perspicacité très étudiée et souvent pénétrante. On lui a reconnu cette qualité dès ses débuts, peut-être à cause de cette notation et de cette accumulation de détails minuscules, de ce pointillisme, un simple procédé de style, très imitable, un peu vieilli et que, par bonheur, il n'emploie pas exclusivement.

Comment doue-t-il ses personnages d'une réalité si accusée, qui n'est pas la réalité de la vie ? Car ils ne vivent point comme des êtres de chair et c'est par là qu'ils diffèrent essentiellement des créations de Balzac et de celles des romanciers naturalistes. Ils sont schématiques et même abstraits ; pourtant ils se meuvent et surtout ils apparaissent avec une netteté de formes, de physionomie, d'expression, qui fait illusion sur leur subs-

tance. Dans la théorie déjà longue qu'il a fait défiler sous nos yeux, ce que les figures ont de frappant, c'est le relief plutôt que la vie ; mais un tel relief qu'elles se détachent comme des statues de bronze.



De ces œuvres, où la recherche de la force se sent à chaque page, la *Guerre dans le Haut-Pays*, le *Règne de l'Esprit malin*, et la *Guérison des maladies* sont de beaucoup les plus fortes et les plus originales, et les deux dernières plus encore que l'autre, car elles annoncent une curieuse évolution.

De réaliste qu'il était, M. Ramuz devient symboliste. C'est là plutôt une extension qu'un renouvellement de sa manière. Extension fort intéressante si elle en fait prévoir d'autres, et déjà par elle-même. Pour ma part je n'aurais pas cru ses procédés, et non seulement ses procédés de style, mais tous ceux qui composent sa rhétorique, suffisants pour mettre en œuvre une conception comme celle du *Règne de l'Esprit malin*. Dans la *Guérison des maladies* l'exécution faiblit vers la fin : le problème devenait trop difficile et le moyen d'expression ou la matérialisation faisait défaut à l'artiste.

Qu'est-ce donc que cette conception d'art dont les œuvres de M. Ramuz sont autant d'applications systématiques et, pour les plus récentes, le développement et l'enrichissement ?

Reportons-nous à l'an de grâce 1906. L'écrivain n'a publié encore que des vers : *Le petit village*, et une « histoire » : *Alain*. Il entreprend d'écrire un poème ; ce sera *La grande guerre du Soudrebond*, racontée par un octogénaire :

Le vieux Jean-Daniel qui a huitante ans
n'est pas comme les jeunes gens d'à présent
qui sont malades tout le temps ;
il est solide comme le chêne.
Il dit : « Je n'ai jamais rien eu,
j'ai bon bras et j'ai bonne tête,
il n'y a que les jambes qui ne vont plus. »
On dit : « Vous avez pourtant de la chance. »
« Ah ! bien oui, qu'il dit, si j'avais mes jambes ;
seulement on ne les a plus. »

Voilà le protagoniste, voilà le ton du récit. Le style « Ramuz » est là déjà, moins savant, je veux dire moins emberlificoté qu'il ne le deviendra par la suite ; n'y eût-il pas le style, cependant, il y aurait ce qui fait l'originalité de M. Ramuz, *une optique* physique et morale. C'est la guerre du Sonderbund vue, non seulement d'après les souvenirs, mais à travers la mentalité du père Jean-Daniel, le vieux paysan du Gros de Vaud ; les incidents médiocres et tragiques de la vie de petite ville, vus du point de vue d'un bourgeois médiocre, médiocres parce qu'il est médiocre, tragiques parce qu'il est médiocre, décousus parce qu'il est médiocre incurablement : ce sont « les circonstances de la vie. » La grande ville, l'apprentissage de l'art, les vaines rencontres, les basses aventures d'une plate sensualité, telle est la carrière d'Aimé Pache, peintre vaudois. Les événements ne sont rien par eux-mêmes ; il n'y a rien de fortuit dans une vie où tout, peut-être, est imprévu ; tout, à la fin, tourne comme il devait tourner, le personnage étant ce qu'il est. M. Ramuz s'enferme dans son personnage, regarde de là toutes choses, et de là assigne à chaque fait son sens, à chaque élément du milieu sa valeur, à tout ce

qui naît ou meurt ou passe, approche ou recule, grandit ou s'efface, sa part d'intérêt et la proportion de son rôle.

Il déchiquette sa phrase, jette ses chapitres à hue et à dia, affiche avec constance des airs d'inconstante fantaisie et de caprice : attitude que tout cela. M. Ramuz, qui nous inflige la tyrannie de la « fragmentation », subit essentiellement celle de l'unité.

Or, le personnage unique, qui règle toute la perspective d'après lequel toutes les valeurs s'ordonnent, et qui en vient à être seul à parler (*Samuel Belet*), quel est-il ?

Au début, ç'a été Jean-Daniel, le paysan vandois. Et c'est encore aujourd'hui Jean-Daniel, et sous différents noms, à des âges différents, dans des circonstances et des cadres divers, ce n'a jamais été que Jean-Daniel.

Bizarre conséquence ! Le genre, le style, l'art « Ramuz » se rattacherait à un genre trop connu, à la « vaudoiserie ? » M. Ramuz serait le successeur, l'héritier naturel d'Alfred Ceresole, du *Conteur vandois*, il tendrait la main, étant de la même lignée, quoique à une plus haute branche de l'arbre, il ne tendrait peut-être pas de bon cœur, mais il ne pourrait ne pas tendre la main à l'auteur de *Piclette se marie* ? Franchement, oui, c'est bien cela. Je n'y vois, pour ma part, aucun mal, mais je ne constate point sans étonnement l'étrange fortune d'un genre littéraire si pauvre et si plat ; c'est de là que sont partis nos deux meilleurs romanciers contemporains, M. Ramuz et M. Benjamin Vallotton.

Seulement, M. B. Vallotton n'a pas tardé à élargir ce genre en s'inspirant de préoccupations morales, sociales, et, depuis la guerre, politiques. Il se tient derrière ses

bonshommes et nous savons bien qui fait parler Potterat. M. Ramuz s'efface, ou plutôt s'absorbe dans son personnage ; il ne lui prêtera, le type une fois défini, ni un mot ni un geste qui ne résulte de la définition, qui ne rappelle les caractéristiques du type. Or, le type est conçu avec une simplicité rigide. Avez-vous remarqué combien peu les personnages de M. Ramuz évoluent ? Je n'en connais point qui change d'opinion ou dont le tempérament et l'humeur se modifient chemin faisant. Et c'est un type à mentalité rudimentaire, à sensibilité obtuse, dépourvu de nuances, borné aux fortes émotions élémentaires, incapable d'actions compliquées. Il semble qu'une telle conception d'art interdise à M. Ramuz la psychologie, comme elle lui interdit — trop manifestement — la pensée.

Que lui reste-t-il, et comment faire subsister des êtres auxquels on refuse tant d'éléments d'une existence à peu près normale ?

Ce problème insoluble, l'artiste l'a résolu, et même de deux façons différentes, ce qui est un joli tour de force.

Il y a pas mal d'escamotage dans le premier procédé qui consiste à remplacer l'analyse psychologique par la notation minutieuse des apparences extérieures. A vous de reconstituer le moral d'après le physique, de deviner les sentiments et les pensées d'après les actions. Si vous n'y arrivez pas, vous n'en accuserez que vous-même, étant une bonne âme, et vous donnerez tout de même à l'auteur partie gagnée. Et puis, M. Ramuz, qui s'est mis à l'école des naturalistes français, de Flaubert particulièrement, jusqu'à le pasticher, certain jour, de façon surprenante, a esquivé, non sans adresse, la difficulté

qu'ils ont tous rencontrée et partiellement vaincue : c'est de rendre par la description du physique, et en quelque sorte par une matérialisation, des états complexes, des impressions subtiles et changeantes, des sentiments délicats, des pensées sinon profondes, au moins supérieures à celles du commun.

M. Ramuz, par contre, a réduit ses personnages à la proportion de son procédé. Ne mettant en eux que ce qu'il était en mesure de traduire, il nous a fait des paysans plus rustiques, des ouvriers plus frustes, des bourgeois plus terre à terre et des amoureuses plus instinctives que nature.

Mais voici qu'il a trouvé un nouvel emploi de ces mêmes ressources qui nous paraissent insuffisantes. Sans enrichir ni compliquer ses personnages, il les transpose dans l'irréel, et tout est changé.

Le *Règne de l'Esprit malin* et la *Guérison des malades* forment un diptyque où l'enfer et le ciel se regardent, comme on voit au porche de Saint-Trophime la foule des damnés, trainés à une longue corde vers les flammes rougeoyantes et, d'autre part, la troupe chantante des bienheureux qui s'acheminent vers les radieuses splendeurs du paradis.

Le diable, donc, est venu à ce village de la montagne, sous la figure d'un cordonnier. Il a pris résidence à l'auberge et bientôt tous les maux sont apparus, en même temps que les convoitises, les querelles et la luxure, la ripaille et le sacrilège. Nulles, les prières; vaine, la révolte. Une orgie effroyable tourbillonne de la place publique à l'église, des contagions se déclarent; les maisons se lézardent; on boit, on danse, on meurt... jusqu'au jour de la délivrance, quand une petite fille, tout amour

et innocence, apparaît. Devant elle, le Maudit hésite, s'évanouit dans un coup de foudre, tandis que le soleil purificateur inonde le village de ses rayons et que toutes choses sont faites nouvelles.

Tout hardi qu'il soit de mettre l'Apocalypse en parler vaudois, ce qui l'est bien davantage, c'est de transcrire l'Evangile. M. Ramuz, je me hâte de le dire, a évité la faute de goût grossière, il n'a pas mis en scène la personne du Christ. De même il a évité l'autre tentation, le pastiche du langage, la paraphrase du Nouveau Testament. Dès lors, que de problèmes, et combien intéressants ! Représenter de manière concrète l'influence démoniaque d'une part, l'influence divine de l'autre, les faire agir dans des milieux nettement définis, très connus, auxquels on ne change rien, le village de la montagne, la petite ville paresseuse des bords du lac ; décrire les réactions diverses et bizarres de ces milieux à ces influences soudaines et explosives, l'attitude des individus, les mouvements des foules, le partage des esprits, les oppositions, les dévouements, tout ce qu'un choc violent disloque ou régénère dans les âmes simples comme dans les esprits d'élite....

C'est une belle réussite, plus complète dans le premier de ces deux ouvrages, parce que l'influence surnaturelle y pouvait être et y est plus matérialisée. Dans le second, le personnage en qui se reflète la force divine n'agit pas ou agit par sa seule présence, par l'immobilité dans son lit de maladie où se ramassent par miracle les maux et les tares des passants. Ceux-ci viennent, repartent, demeurent anonymes, ou presque.

Et voilà par quel moyen l'artiste a tenu sa gageure. Le cordonnier Branchu, dépeint comme les autres habi-

tués de l'auberge, tant que nous ne voyons en lui que l'un d'eux, cesse de nous apparaître de face, dès qu'il devient un personnage symbolique. L'artiste supplée au mystère par le recul. C'est désormais la foule, victime de ses maléfices, qui s'agite convulsivement sur la scène, et à la fin, c'est l'enfant, la pureté libératrice, l'innocence de l'ignorance, qui seule en ce désert d'agonies avance, comme une procession de vertus balsamiques.

Une belle réussite d'art, parce que le symbole ne l'emporte pas sur la réalité concrète et néanmoins se dégage, pour faire éclat au dernier moment. Ayant conçu deux ouvrages déjà, dans cette nouvelle manière, M. Ramuz y trouvera-t-il de quoi en produire d'autres ? Est-elle féconde ? L'artifice n'y entre-t-il point pour une part égale à celle de l'art ?

L'artifice, dans ces œuvres, c'est tout d'abord et essentiellement le style et il ne me reste plus assez de place pour en parler. Attendons l'occasion prochaine que le talent du romancier ne laissera pas de nous fournir.

MAURICE MILLIoud.

CHRONIQUE ANGLAISE

La loi de réforme électorale. — Renouvellement du parti travailliste. —
Le projet de loi sur l'éducation. — En Irlande : la convention.

L'événement le plus important en Angleterre depuis le début de la guerre a été l'adoption de la loi de réforme électorale. Il est vrai que sa forme finale trahit quelque peu le caractère orageux de sa dernière phase comme *bill*. Il n'y est plus question du vote alternatif et le compromis concernant la représentation proportionnelle sera probablement rejeté par les Communes. Mais elle a plus fait pour la démocratie que cela ne se laisse apprécier d'emblée. Elle a ajouté un nouveau chaînon aux chaînes de corruption, elle a enlevé à la pauvreté ses derniers fers. Elle a renforcé le nombre des électeurs d'environ 8 millions, dont 6 sont des femmes. Les soldats et les marins sont autorisés à voter, même par procuration s'ils se trouvent au delà des mers. C'est dommage que le *bill* soit devenu loi sans contenir au moins un projet de représentation proportionnelle ou de vote alternatif dans des collèges isolés. Il n'y a pas vingt ans qu'un parti envoyait au parlement une majorité de 77 députés, tout en ayant obtenu au total 25 000 voix de moins que ses adversaires. De pareilles absurdités devraient être impossibles. Mais, dans les nouvelles conjonctures, nous sommes menacés d'un danger peut-être encore plus grand. Le Travail disputera tout siège qu'il a quelque chance de gagner. Il y aura probablement aussi un candidat libéral et, avec un candidat conservateur en plus, toutes les conditions se trouveront réunies pour attribuer le siège à une minorité. Les deux partis progressistes, au lieu de s'unir en vue d'une belle majorité, laisseront entrer le conservateur. Néanmoins, une loi qui étend si largement la base de la

représentation et donne aux femmes le droit de vote (même avec la restriction discutable des 30 ans révolus), une telle loi, disons-nous, doit être considérée comme étant de première importance. On se demande déjà de quel côté voteront les femmes, mais il est peu probable qu'elles se joignent en masses compactes à tel ou tel parti. L'Union sociale et politique des femmes, en bonne patriote, a tout de suite publié un manifeste exprimant son intention de lutter jusqu'à la victoire.

— A la conférence du parti du Travail, à Nottingham, assistaient MM. Huysmans et Litvinoff; mais il est à noter que le premier n'a qu'en partie et le second pas du tout compris le sentiment des travailleurs anglais. M. W. F. Purdy, président du parti, a fait un discours qui ne serait pas désavoué de M. Lloyd George; et les applaudissements qui ont salué M. Litvinoff ne s'adressaient sûrement pas à ses propositions. Le Travail anglais est, en effet, à cent lieues de l'idéal bolchevik. Il a ouvert ses portes toutes grandes aux intellectuels et compte actuellement parmi ses partisans nombre d'hommes et de femmes qui seraient sûrement dénoncés par les Bolcheviki comme des bourgeois, sinon comme des aristocrates. Une des Unions a pour agent rétribué un brillant gradué d'Oxford. Il y a dix ou même cinq ans, pareille chose eût été impossible. Mais c'est ce caractère qui rend le nouveau parti du Travail si formidable. Ce sont ces belles jeunes intelligences qui lui donnent sa réelle force d'action. Elles voient plus clairement les occasions et ont moins d'hésitation à les saisir et à en profiter hardiment. Mais elles ne sont pas seules à y trouver leur compte. Le parti du Travail est en train de devenir rapidement une grande organisation, où les gens de toute classe peuvent travailler pour le progrès de certaines idées. A la conférence de Nottingham, tout le monde a remarqué avec quelle sagesse et quelle virtuosité M. Henderson tenait son équipe en main. On peut discerner dans ses déclarations une nouvelle note de responsabilité. Elles ne sont pas toutes de son cru, je me figure, mais on ne peut que rendre justice à la clairvoyance avec laquelle il sait reconnaître où sont

les véritables intérêts de son parti. Même M. Ramsay Mac Donald commence à quitter le ton irresponsable du rebelle et à agir comme s'il devait un jour goûter les charmes du pouvoir. Et cela est en vérité le plus sûr signe des temps. Le Travail est en marche et, avant qu'il soit longtemps, il sera en état de constituer un gouvernement. En fait, il n'y aurait rien de surprenant à ce que M. Henderson fût ministre avant la fin de l'année. En attendant, le Travail a su persuader à M. Lloyd George de le consulter avant de donner sa réponse aux empires centraux et l'a confessé à fond.

— Voilà pour l'évolution politique du Travail, mais son développement économique est encore plus prononcé. Le comité Whitley, institué par M. Asquith pour étudier les questions entre le capital et le travail, a recommandé la création de conseils industriels. Le premier de ces conseils a été constitué dans la poterie, et son but (qu'il a énoncé lui-même) l'assimile en fait à une corporation industrielle. Ses membres sont recrutés parmi les employés et les trade-unionistes, et vice-versa. Le conseil s'efforcera d'embrasser tous les ouvriers de manufactures et employés industriels, il revisera les salaires et le taux de ceux-ci, aidera au contrôle des prix de vente, régularisera la production et son emploi, améliorera les conditions de travail, encouragera les recherches et les inventions. Telles sont quelques-unes des tâches qu'a assumées le conseil à son entrée en fonctions et, si les corps de ce genre se multiplient, l'industrie sera révolutionnée. L'application de ce système à *toutes* les industries changerait le caractère de la société actuelle et nous aurions la contre-partie moderne de ces *guildes* du moyen âge que beaucoup de travailleurs voudraient tant ressusciter.

Toutefois, il est paradoxal que le programme du parti du Travail (*Le Travail et le nouvel ordre social*) s'occupe infiniment moins de cette importante réforme que de sa rénovation politique. Il y a là un manque d'équilibre qui ne fait pas bien augurer de son avenir. Ainsi, nous y trouvons le conseil d'établir de vastes stations de force pour l'emploi économique du

combustible en vue de fournir à bon marché lumière et chaleur aux consommateurs. Il serait de même créé un service de la santé publique, etc. Mais nous voyons aussi figurer un salaire de 30 shillings par semaine. A côté de la demande d'une enquête sur « la somme maximum dont tout homme riche pourrait disposer dans ses dernières volontés, en dehors de l'Echiquier national qui devrait être normalement l'héritier de tous les particuliers dont la fortune dépasse un total très modique destiné à sa famille. » Assurément ces deux points sont inadmissibles, et autant l'article qui prétend résoudre la question morale de l'héritage est important et gros de conséquences, autant celui qui fixe le taux des salaires à 30 shillings est éphémère et absurde. Les conseils industriels, avec leur appareil pour reviser constamment le taux des salaires, sont beaucoup plus prudents. On les a critiqués à différents points de vue, mais à moins qu'on ne trouve mieux, ces critiques sont parfaitement oiseuses.

— Le *bill* pour l'éducation semblerait plus acceptable au Travail s'il adoptait le système de la « moitié du temps » jusqu'à 16 ou 18 ans et non celui des 8 heures. On établirait une compensation pour les parents dont les enfants seraient ainsi empêchés de se tirer plus tôt d'affaire; mais il vaudrait la peine pour les classes travailleuses de subir ce petit retard si, en retour, leurs enfants avaient, dès l'âge de 14 ans, la chance de pouvoir disposer au moins de la moitié de leur temps pour compléter leur éducation dans tous les sens, et il serait d'autre part plus aisé, grâce à ce système, de s'entendre avec les différentes industries.

— Sir Edouard Carson a donné sa démission de membre du ministère de la guerre, le 21 janvier, afin de permettre au cabinet d'examiner sans lui la question du *home rule* et d'être lui-même en état de juger librement « la nouvelle situation qui peut se présenter, en tenant compte, d'une part, du devoir suprême qui nous incombe à tous d'aider à la poursuite de la guerre et de l'autre de mes obligations personnelles comme chef du parti unioniste de l'Ulster. » La signification réelle de cette démission

n'est pas facile à discerner. Il est évident qu'on peut l'interpréter de plusieurs manières différentes : que Sir E. Carson ait voulu exercer une pression sur ceux de ses partisans qui se sont montrés récalcitrants à l'égard de la convention, ou qu'il cherche à réveiller leur ancienne hostilité contre tout compromis. Nous pouvons en tirer, en tout cas, cette conclusion que la convention est arrivée à un point critique, conclusion que la récente démission de M. George Russell, « A E », ne fait que confirmer. A E, poète national et peintre, est une figure des plus attrayantes de l'Irlande moderne, et sa vigilance stimulante, jointe à un caractère conciliant, sera une grande perte pour la convention. On ne peut se dissimuler que celle-ci ne marche pas comme elle devrait, bien que les influences qui amènent des frottements soient difficiles à démêler. Elle a décidé d'envoyer une délégation au premier ministre et au cabinet, sur le conseil de M. Lloyd George lui-même, avant de trancher quelques questions épineuses. Il paraît un peu étrange d'entendre des Irlandais irréconciliables et des observateurs neutres ou ennemis déclarer que l'Irlande est un excellent terrain pour des expériences de *self-determination*. La vraie difficulté de la situation gît dans le fait que le gouvernement est, peut-on dire, à tout le moins trop scrupuleux sur ce point. Il est tenu de donner force de loi à toute décision prise par une majorité raisonnable ; mais c'est la répugnance à employer la force contre la minorité qui a été la source de toutes les discussions et controverses. L'ennemi se montrerait plus avisé en citant l'Irlande comme un exemple de l'impossibilité de la *self-determination*, mais il préfère sans doute s'en abstenir pour d'autres raisons. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons qu'espérer qu'il sortira quelque compromis acceptable de la convention, bien que les pronostics ne soient pas très favorables pour le moment.

H. C. O'NEILL.

CHRONIQUE ITALIENNE

Italiens et Slaves. — L'Italie Industrielle. — Giovanni Cena. — Un volume de nouvelles.

Le fait le plus important dans l'histoire italienne de ces derniers mois est, encore plus peut-être que l'héroïque défense opposée aux envahisseurs, la formation d'une conscience nouvelle et, je crois, définitive, de la guerre. A première vue, cette affirmation peut sembler étrange. Mais quelles nations n'ont pas plus ou moins abandonné certaines conceptions et certains projets adoptés trop à la hâte pendant la première période de la grande lutte, ou qui étaient fondés sur d'autres raisonnements antérieurs, ou bien encore qui n'ont pu résister à l'épreuve? Or, modifier ses propres convictions et ses propres programmes quand surviennent des événements nouveaux et imprévus, sans toutefois abandonner les grandes lignes directrices, c'est là un signe, non pas de faiblesse, mais d'agilité, laquelle est synonyme de force et de vie.

La formule de l'égoïsme sacré est définitivement vaincue, ou du moins elle subsiste seulement pour autant que le mot d'égoïsme signifie cet instinctif souci de son avantage particulier, sans lequel les individus et les nations plongeraient dans une inertie mortelle. Mais, en restant, comme cela est nécessaire, le but d'un profit à réaliser, le critère établissant la finitude et la mesure du profit lui-même peut changer. C'est dans cette opinion plus ample et plus sereine que consiste précisément le changement qu'a subi la conscience italienne. Toutefois, n'oublions pas une chose : l'impulsion première par laquelle, je ne dirai pas le gouvernement italien, mais le peuple italien, dès la fin de l'automne 1914, a exprimé sa volonté d'entrer dans la guerre, — cette impulsion eut un caractère éminemment idéal. On ne comprend rien de l'histoire italienne d'avant mai 1915 si

l'on ne tient compte de l'indignation suscitée par l'Autriche et l'Allemagne et aussi de la conviction, non formulée, mais puissante, qu'aucune grande nation n'aurait pu se tenir à l'écart d'une lutte telle que la lutte actuelle. Or, sur cette idée essentiellement sentimentale sont venus dès lors se greffer les articles précis du programme italien. Trois principalement : libération des pays *irredenti*, conquête de garanties stratégiques sur les Alpes et sur l'Adriatique, participation aux avantages territoriaux possibles en Orient.

Eh bien, si le premier objectif est demeuré inébranlable (car seule une défaite absolue pourrait dissuader l'Italie de la tâche sacro-sainte consistant dans la libération des frères opprimés par le joug autrichien), l'opinion dominante semble avoir transigé de beaucoup sur les deux autres objectifs. On sait, du reste, que la part réservée à l'Italie en Orient était un facteur dépendant des avantages égaux ou plus considérables que les autres nations entendaient s'y assurer. Et, quant aux sûretés stratégiques sur l'Adriatique, on paraît avoir maintenant la conviction qu'une entente cordiale avec les Slaves pourrait fort bien remplacer les acquisitions territoriales tant vantées : ardues, périlleuses et pouvant être facilement interprétées comme un signe de cupidité.

Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard ! disent d'aucuns. — Espérons qu'il est encore assez tôt ; en tout cas aucun acte d'intelligence et de générosité n'est jamais trop tardif. Sans doute, il aurait mieux valu arriver tout d'abord à la conception présente, bien plus riche en beauté idéale et en possibilité pratique. Il aurait suffi de pratiquer avec une foi plus ardente la doctrine du grand Mazzini. Mais, d'autre part, n'oublions pas les terribles difficultés que la mentalité et l'attitude des Slaves de la monarchie bicéphale opposèrent constamment à toute esquisse d'amitié italienne. Les Croates furent, à l'époque du *Risorgimento*, les instruments les plus brutaux dont l'Autriche ait usé pour opprimer l'Italie. A Trieste, hier encore, l'Autriche se servait d'éléments slaves pour troubler et tour-

menter la population italienne... L'Italie est en train de faire, elle a même déjà fait un effort magnifique pour oublier ces affronts atroces et d'autres aussi. Espérons de tout notre cœur que ce ne sera pas un vain sacrifice.

— Il existait jadis une Italie « terre des morts », puis, beaucoup plus tard, on parla d'une Italie « terre des mandolines. » Mais ces mandolines portaient comme des canons et des mitrailleuses, piquaient comme des balonnettes et, peu à peu, on commença à employer le terme exact, et ces mandolinistes reçurent le nom de soldats, voire même parfois de valeureux soldats... Il y avait une Italie « terre des monuments » ; elle est encore là, Dieu merci !... malgré les bombes austro-allemandes. Mais ce titre ne suffit point pour dire tout, et surtout pour dire ce qui compte plus. Il suffit de rappeler le discours de Gabriele D'Annunzio aux jeunes soldats se battant sur la Piave : « Aujourd'hui, pour nous, il y a plus de prix dans un petit casque de fer que dans le morion ciselé par Benvenuto Cellini, dans une aune de drap gris que dans la chape d'Aeneas Silvius, dans une mitrailleuse parfaite que dans la couleuvrine d'Alphonse d'Este, qui est travaillée comme la garde d'une épée... » Oui, il y a une Italie en armes, surtout depuis que le désastre de Caporetto a démontré, même aux plus distraits, aux plus dégoûtés et aux plus lents que, dans la guerre actuelle, une nation peut vaincre ou aussi se sauver, à condition de concentrer toutes les énergies en un effort suprême ! A l'étranger, aussi, bien des gens connaissent cette âme nouvelle que l'Italie « trempée dans la terrible épreuve de l'automne dernier.

Ce que peu de personnes savent déjà, c'est l'existence d'une Italie industrielle, puissante, à l'activité multiple. Il suffirait, pour qui voudrait s'en faire une idée, de jeter un coup d'œil dans un fascicule de l'intéressante revue *La industrie italiana illustrata*, paraissant à Milan. La production de guerre, déjà énorme avant l'automne dernier, s'est étonnamment accrue durant les derniers mois de l'année, quand les douloureux événements d'octobre eurent prouvé la nécessité de faire appel à

toutes les forces disponibles. « Toutes les armes, toutes les munitions, écrit la *Tribuna*, qui se trouvent sur notre front sont de fabrication nationale. Un et demi pour cent seulement nous vient de l'étranger ; la quantité d'armes et de munitions que nous envoyons à nos alliés est absolument de beaucoup supérieure à celle qui nous est fournie par l'extérieur. » Le même journal, dans un autre article, publie les renseignements suivants : « Après avoir subvenu à ses propres besoins de guerre, l'Italie s'est mise à aider aussi ses alliés, pourtant mieux préparés que nous, qui n'avions presque pas d'industrie. En même temps ont surgi quasi par enchantement des aciéries faisant des produits manquant jusqu'ici, — ainsi, les moules d'acier qu'on fabrique chez nous bien plus résistants que les fameux moules autrichiens, — des électro-aimants, des réflecteurs, des appareils de précision, des télémètres, des machines agricoles, des outils et appareils variés, tous produits de première qualité, que nous fournissons également en grande quantité à nos alliés. La production de nos fabriques d'aéroplanes a atteint des proportions surprenantes.... Une seule fabrique de la Lombardie, en juin dernier était en mesure de fournir vingt-cinq appareils par jour. »

Et, en parcourant les fascicules de la revue citée plus haut, on peut trouver la confirmation de ce qui était déjà en partie connu même des profanes sur les autres formes non guerrières de l'activité industrielle italienne, de même que sur les préparatifs fébriles pour l'après-guerre. Certes, ni les bras, ni l'esprit d'entreprise, ni les moyens matériels ne manqueront à l'Italie. On peut espérer que la grande épreuve de la guerre développera chez les Italiens aussi cet esprit d'ordre et de discipline qui doit servir non seulement à un travail intensif des industries et du sol, mais encore à expédier rapidement et dignement les produits nationaux sur le marché mondial. Quiconque vit en Suisse sait, par exemple, combien les produits de l'horticulture et de l'arboriculture italienne, si excellents, se laissent dépasser par les français et espagnols, que le client préfère parce qu'ils sont mieux présentés. Il en est à peu près de même des produits

industriels que l'Italie exportait déjà avant la guerre.... La guerre a prouvé que — quel qu'en soit le mobile — elle conduit à des fins complètes et sûres celui seul qui veille à tous les détails et ne se flatte pas de pouvoir, après avoir fait le plus, négliger le moins.

— Une noble et singulière figure d'homme et d'artiste a subitement disparu de la vie italienne : il s'agit de Giovanni Cena. Né dans une pauvre famille des montagnes piémontaises, il avait le plus cruellement éprouvé les pires souffrances dont la destinée peut frapper un garçon à l'âme délicate, un jeune homme croyant à la possibilité des belles et grandes choses, assoiffé de justice, ayant en pitié le mal des autres plus encore qu'il ne s'affligeait de son propre mal. Dans son roman *Gli ammoniti* on lit, avec des détails présentant souvent le caractère exact d'une autobiographie, le drame grisâtre de ses jeunes années : le crépuscule et la solitude où un sort malin se plaisait à le plonger, lui, si rayonnant de lumière, pour faire briller les choses douces et heureuses, si prompt à aimer tout et tous. Dans sa situation, d'autres auraient perdu leurs illusions et se seraient aigris. Il resta confiant et bon. Voir le mal et garder quand même sa foi dans le bien ; sentir déjà peser sur ses épaules d'adolescent la plus lourde des croix et garder quand même la noblesse de s'émouvoir au spectacle des croix d'autrui, de tendre, au milieu de ses souffrances, la main vers d'autres souffrances : cette foi, cette noblesse et cette force, Giovanni Cena les eut et les montra constamment dans ses travaux et dans ses écrits.

Le petit volume intitulé *Madre*, consacré en souvenir de la plus terrible catastrophe qui pulvise déchirer un cœur de fils, lui valut un succès rapide et grand. Deux autres recueils de vers suivirent à de longs intervalles : ils étaient plus médités, plus variés dans leur substance et d'un art plus riche. Mais la palme resta au premier petit livre, dont la simplicité discrète accusait une émotion si pulvante et si humaine. Et, désigné par cet insigne maître et déchiffreur d'hommes qu'était Arturo

Graf, Cena fut appelé au poste de rédacteur en chef de la *Nuova Antologia*.

« La *Nuova Antologia*, écrivit un jour un des champions de la très jeune littérature italienne, diffère aussi des grandes revues d'autres pays par les critères de liberté et de largeur d'idées avec lesquels elle est rédigée. Elle n'est point le champ clos des gens arrivés. Les vieux et les adultes y écrivent et nous pouvons y écrire, nous aussi.... » Eloge des plus mérités, qui revient en grande partie à Giovanni Cena, à l'ampleur de ses idées, à son esprit tolérant, à son désintéressement, à sa foi dans l'éternel renouveau des énergies humaines. Les individus, quand ils jugent les valeurs intellectuelles, surtout en matière littéraire et artistique, se divisent malheureusement en deux partis d'adversaires haineux : d'un côté, les traditionalistes, de l'autre, les innovateurs. Pour les traditionalistes, le camp opposé représente l'intempérance, la présomption, la folie, ou pire ; les plus bénins se bornent à en sourire, comme derrière le dos de certains passants travestis en jeunes gens, qui reviendront plus tard inévitablement à récipiscence. Le jugement des innovateurs à l'endroit de leurs ennemis est plus âpre et plus violent : vieilles perruques, pédants, radoteurs, gâteux.... Les uns et les autres ont, d'habitude, leurs cénacles fermés, leurs académies (il existe aussi, comme on sait, des académies révolutionnaires), leurs expositions, leurs revues. A l'heure actuelle, celui qui a songé au fait que la vie n'est pas uniquement conservation ou rébellion, mais bien le résultat de ces deux tendances, — celui-là comprend combien artificielles et peu sincères sont certaines expositions, certaines revues qui, tout en prétendant refléter l'art et la littérature d'un pays, n'ouvrent la porte qu'aux uns ou qu'aux autres. On comprend, jusqu'à un certain point, l'intransigeance des écoles d'avant-garde : elles doivent s'affirmer et, pour cela, lutter, éviter tout acte qui pourrait paraître inspiré par des esprits conciliants. Mais les grandes revues et les expositions officielles ne devraient jamais exclure ce qui a l'air d'une vivante manifestation d'esprits nou-

veaux, bien que ces manifestations répugnent à des habitudes respectables. Les véritables conditions de la vie intellectuelle d'un pays sont — grâce à un tel critère de tolérance — mieux respectées ; les jeunes n'ont aucun motif de se sentir poussés à des révoltes enragées et excessives par l'intransigeance méprisante des autres. Les adultes et les vieux ont l'occasion de se faire valoir, pour autant qu'ils valent quelque chose, et d'apprendre, car celui qui possède une âme vivante apprendra toujours.

Giovanni Cona fut non seulement une âme vivante : ce fut aussi un cœur vivant. Les plus grands et les plus brillants éloges qui resteront de lui, c'est peut-être ceux qu'il acquit en enseignant l'alphabet et les autres choses de l'esprit aux pauvres vagabonds de la Campagne romaine. Depuis des années et des années, il travaillait avec un zèle infatigable et ardent à cette œuvre grande et difficile : organiser des écoles (souvent une étable ou un fenil suffisaient), fournir des livres et des maîtres, solliciter des appuis, secouer la paresse d'autrui, prouver aux distraits et aux indifférents que la vie n'accorde gratuitement ses faveurs à personne, mais que chacun doit compenser ou restituer ce dont il jouit. Et il joignait fréquemment à sa laborieuse tâche d'organisateur celle de maître immédiat. Il consacrait chaque dimanche (« consacrer » n'est pas ici une vaine métaphore) à la grande œuvre fraternelle : tantôt ci, tantôt là, des Marais pontins aux Monts sabins ; il allait souvent à pied, car on ne parvenait que par ce moyen à certaines mesures. Et, partout, il encourageait, organisait, enseignait....

Combien d'écrivains auraient-ils su ou sauraient-ils sacrifier ainsi les loisirs d'une seule de leurs journées ? Je me rappelle lui avoir posé cette question il y a quelques années, parce qu'il ne publiait plus rien depuis quelque temps. « Comment faire ? » me répondit-il. La semaine, j'ai la revue ; le dimanche, j'ai mes écoles. Des vacances : je n'en prends que quand je suis malade ! »

Pauvre Cona, si bon ! La guerre ne l'a pas réclamé, il n'était plus très jeune et il avait un corps peu valide. Mais aucun de

ceux qui sont aux premières lignes ne peut se vanter d'avoir, mieux que lui, lutté, espéré et souffert.

— *Le trasfigurazioni*, tel est le titre d'un recueil de nouvelles que Francesco Pastonchi publie chez Treves, à Milan. Nouvelles de guerre, comme toute ou presque toute la prose narrative qui paraît maintenant. Mais pourquoi donc les *Trasfigurazioni*? Ce n'est pas, me semble-t-il, un de ces titres habituels, arbitrairement fantaisistes, dont tant d'écrivains usent pour attirer l'attention du public. Ici, le titre correspond, sinon toujours à l'effet obtenu, du moins certainement à l'intention de l'auteur. Ce dernier veut représenter non pas tant la guerre que la vie courante transformée, recolorée, à laquelle de nouveaux sentiments ont été infusés; transfigurée, en somme, par le fait cruel de la guerre. Bien des choses sont restées matériellement les mêmes; mais l'arrière-plan sur lequel elles se détachent n'est plus celui d'auparavant et les yeux qui les contemplent ont changé. Les arbres refleurissent chaque printemps; le ciel, quand il est serein, montre qu'il n'a pas perdu la plus petite de ses étoiles. Mais le printemps et le firmament ont changé de sens. Ils veulent dire quelque chose de plus complexe, de plus profond, plus lointain des formes d'autrefois....

Et c'est l'éternel printemps de l'homme qui se renouvelle sans arrêt dans les maisons demeurées vides, le long des routes désertes. La terre est, elle aussi, un firmament parsemé de douces étoiles, s'il est permis d'appeler ainsi cet innombrable scintillement de joie que sont les yeux de l'enfance et de la jeunesse humaine, avant de se voiler comme cela arrive ensuite. Mais même l'âme printanière de l'enfance, qui ignore tout, a un air découragé et tragique aux jours où nous vivons.... Qu'on lise à ce propos la première nouvelle (qui me semble la plus équilibrée de tout le volume) intitulée *Le grucce* (Les béquilles). Un menuisier s'est spécialisé dans la fabrication des béquilles: il y a tant de gens qui reviennent sans une jambe ou sans un pied!... Et le brave homme en mène de temps en temps une pleine carriole à la gare. Un jour, une bande de gamins, profi-

tant de ce que personne ne les surveille, s'empare de cette provision de béquilles pour jouer. Comme on s'amuse avec ces engins, comme on rit !... Il y a, dans cette petite nouvelle, un effet de contrastes obtenus avec discrétion et habileté, sans se soucier des antithèses étudiées, un effet complet et émouvant. Il en est de même d'une autre nouvelle, où l'on raconte la curiosité anxieuse et affairée d'un autre essaim de gamins, le long d'un canal, où descend de temps en temps, suivant le fil de l'eau, quelque cadavre de soldat.

Dans presque toutes ces nouvelles, le sens de la mort est profond et rendu souvent avec beaucoup d'effet et d'originalité... D'aucuns penseront peut-être que les occasions suggérant le sens de la mort abondent déjà par trop au temps où nous vivons. Ce ne doit donc pas être chose si rare. Mais il n'en est pas précisément ainsi. Nous sommes — hélas ! — habitués aussi à entendre et même à voir les choses les plus horribles et les plus inhumaines. L'artiste qui sait nous faire frissonner dignement peut fort bien mériter quelque éloge et passer pour un ouvrier non superflu... Oui, il y a le sens de la mort, dans ce livre : ici solennellement apaisé, là aigu et trépidant. Un peu gâté de temps en temps, me semble-t-il, par une certaine intemperance qui s'exhale en amplifications inutiles, en certains ornements postiches, en quelques bizarreries voulues trop ouvertement. Gâté aussi (surtout dans les nouvelles du dernier groupe) par le parti pris d'imiter les balbutiements et l'ivresse de certains écrivains à la dernière mode, dont la manière a déjà quelque peu passé. Et c'est intéressant de voir avec quelle habileté Pastonchi reproduit l'allure cahotante, les gestes incohérents et les fantaisies semi-délicrantes d'un certain futurisme d'hier. Ce ne doit, à vrai dire, pas être là un jeu très difficile, même si un *pasanella* naïf et couronné peut réussir d'un jour à l'autre à en deviner le secret et à le reproduire avec une suffisante approximation.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Les idées politiques de Gottfried Keller. — Un pionnier suisse de la civilisation en Afrique. — Gottfried Keller critique littéraire. — Le nouveau roman de Meinrad Lienert. — A propos d'Hodler. — Bibliothèque helvétique.

Au moment où Carl Spitteler prononça son beau discours : *Notre point de vue suisse*, j'ai entendu un personnage considérable de Zurich dire : « Gottfried Keller n'aurait jamais fait un discours pareil ; il avait trop d'esprit politique pour cela. »

Je suis moins sûr que mon illustre confrère qu'en des circonstances analogues Gottfried Keller n'eût pas tenu le langage de Spitteler. Sans doute, il y a son fameux toast de 1872 au professeur Gusserow, lorsque celui-ci quitta l'université de Zurich pour aller professer à Strasbourg : « Dites aux Allemands que si un jour ils parviennent à avoir une constitution qui puisse supporter aussi des éléments germaniques qui n'ont pas les mêmes idées qu'eux, on pourra voir les Suisses rentrer dans le giron de l'empire. »

Mais qui ne sait que Gottfried Keller n'entendait nullement dire qu'il s'agissait de l'empire allemand sous sa forme actuelle ? Il prit soin du reste de rectifier lui-même l'interprétation erronée qu'on avait faite de ses paroles, en disant d'une manière plaisante : « J'ai voulu parler de l'Allemagne démocratique qui peut-être un jour, dans cent ans peut-être, même dans mille ans, aura réalisé l'idéal politique qui m'est cher. »

Gottfried Keller aimait sans doute fort l'esprit allemand, auquel il devait le meilleur de sa culture et il ne craignait pas d'affirmer que, littérairement parlant, la Suisse alémanique était une province de l'Allemagne. N'a-t-on pas poussé de hauts cris quand avant la guerre le professeur Ferdinand Vetter, de Berne, fit une déclaration semblable ? Et pourtant, n'est-ce pas le même professeur qui, au mois d'août 1914, fut le premier à protester

en Suisse contre la violation de la neutralité belge? Qui nous dit que Gottfried Keller, s'il avait vécu, n'eût pas agi de la même manière? Il avait un haut sens de la justice et du respect des traités, et précisément parce qu'il faisait de ces vertus un apanage de l'esprit germanique, il n'aurait protesté qu'avec plus de véhémence contre cette violation du droit.

Il suffit, du reste, de considérer les idées politiques de Gottfried Keller pour se rendre compte combien elles sont aux antipodes de celles qui ont prévalu dans l'Allemagne nouvelle. L'occasion nous en est offerte par plusieurs écrits qui ont paru l'an dernier et cette année: de courtes études d'Hermann Schoop et d'Eugène Züblin sur le politicien patriote et l'éducateur politique; un article de Herbolte dans la revue de Naumann, *Die Hilfe*; un petit essai d'un écrivain américain, E. F. Hauch, *Gottfried Keller as a Democratic Idealist*; enfin un ouvrage très important de H. M. Kriesi, *Gottfried Keller, considéré comme homme politique*¹.

De tous ces ouvrages il ressort que si jamais il y eut un démocrate et républicain selon l'idéal de Rousseau, c'est bien Gottfried Keller. Éduqué par des radicaux suisses et allemands, formés par les idées de la Révolution française, — son père, le maître tourneur de Glattfelden, très fier des principes de liberté, égalité et fraternité, les compagnons qu'hébergeait sa mère et ses voisins, le menuisier Schaufelberg et le maître tailleur Wuhmann, dont il fréquentait les boutiques, — dès sa jeunesse Gottfried Keller se révèle un démocrate ardent. Pour lui, le nom de républicain a quelque chose de vénérable, de sacré, de quasi mystique. Comme Montesquieu il affirme que le principe dirigeant d'une république doit être la vertu. « Droiture et loyauté sont l'âme d'une démocratie, dit-il. La démocratie qui s'éloigne de cet idéal cesse d'être une démocratie. » La démocratie, en associant tous les citoyens à son gouvernement, impose à chacun de grands devoirs. L'homme cesse d'être un homme privé (*Priv-*

¹ *Gottfried Keller als Politiker, Mit einem Anhang: Gottfried Keller als politische Aufsteiger*. Frauenfeld, Huber & C^e, 1918.

valmann) pour devenir un homme public, entièrement dévoué à la chose de tous. Il y a mieux encore : le citoyen doit être un homme d'ordre, mener une vie irréprochable et donner le bon exemple à ses enfants. Dans *Henri le Vert*, Gottfried Keller fait le portrait de ce citoyen modèle et conclut ainsi : « La morale de mon livre est que l'homme qui n'est pas capable d'ordonner sa vie privée d'une manière sûre et stable est incapable d'avoir une position efficace dans la vie civile. » C'est ce que montre son héros Henri le Vert qui, après avoir beaucoup erré et fait de multiples expériences, revient au pays pour y occuper le poste obscur d'un greffier de village. Sa vie ne sera point manquée, comme le commun des mortels serait tenté de l'imaginer. La victoire qu'à une heure décisive de sa vie Henri a remportée sur lui-même trempe son caractère et mûrit son esprit. Il voit plus clair dans la vie et il fait profiter ses concitoyens de son expérience. Petit à petit, il s'élève au milieu d'eux. Sa supériorité est reconnue dans sa petite sphère. En tout cas, il a conquis le droit à l'existence ; ce n'est plus un inutile. « De sa lutte avec les difficultés de la vie, dont il a triomphé, dit Gottfried Keller, l'homme est sorti ennobli et élevé. »

Cet idéal doit être, selon le poète, l'idéal de tout vrai républicain et c'est celui dont il pénètre son œuvre entière. On en suit la trace depuis ses premiers poèmes, non encore complètement dégagés de passion politique, jusqu'à *Martin Salander*, où parle seulement le patriote. Le poète confesse que dans sa jeunesse il avait trop présumé de la démocratie en affirmant qu'elle doit forcément améliorer les mœurs. Il constate qu'en bien des lieux, même dans son canton, elle a fait surgir des arrivistes et des politiciens sans scrupules, incapables de se dévouer au peuple et qui l'ont trompé. Dans *Martin Salander*, il les flagelle sans pitié, mais à la fin de son livre, il dresse comme contraste la belle figure du jeune Salander, « l'homme vaillant et secourable, tel qu'il en existe encore beaucoup dans les replis de nos vallées. » Ce jeune Salander est plein de confiance dans l'avenir. Lorsque son père, après avoir trop espéré, tombe dans un noir découragement,

c'est toi qui le relève. Il lui dit : « Certes, nos mœurs politiques ne sont pas belles. Mais nous en avons vu bien d'autres dans notre pays. Après les glorieuses guerres de Bourgogne, le peuple devint si sauvage, qu'on fut forcé de pendre quantité de gens qui ne valaient pas la corde. Et pourtant, depuis, nous avons vécu quatre cents ans !... Souviens-toi aussi, père, du commencement du siècle, quand nous gémissions sous l'esclavage du Premier Consul. Les pasteurs racontent qu'alors des multitudes de gens, fatigués de la vie, soupiraient après la mort ! Eh bien, après quatre-vingts ans, nous sommes encore là, petites gens du pays, libres comme l'aloquette dans le ciel bleu, bien que nous n'ayons pas encore réussi à nous débarrasser de toute passion. »

Est-il nécessaire après cela de défendre Gottfried Keller pour un toast improvisé dans la chaleur d'un banquet ?

Cela l'est d'autant moins que dans l'appendice du livre de M. Kriesl on trouve des pages inédites du romancier qui mettent en pleine lumière ses idées sur les rapports de la Suisse et de l'Allemagne. Ayant rencontré un jour à Munich des Allemands qui reprochaient aux Suisses leur... « Bornirtheit », parce qu'ils continuaient à avoir des sentiments particularistes, Gottfried Keller répond : « Cette « Bornirtheit », je la garderai tant que j'aurai un souffle. » Mais ce que je trouve de plus beau encore dans cet ordre d'idées ce sont les *Pensées déversées sur la Suisse*, où je lis, entre autres, ceci : « Les Allemands croient nous fermer la bouche en disant que nous sommes de souche germanique et que nous leur appartenons... Non, le caractère des Suisses ne consiste pas dans la fidélité à ses plus anciens ancêtres, pas plus que dans les légendes du pays ou dans quelque chose de matériel ; il consiste dans une idée, l'amour de la liberté, de l'indépendance, dans un attachement à sa patrie, petite à vrai dire, mais belle et chère à tous. »

Et avec quelle sympathie Gottfried Keller parle de ses frères welches — romands et italiens — qui avec les Allemands font de la Suisse un monde « si varié, si bariolé, mais si un dans sa

diversité ! » « Dire qu'il y a des gens, ajoute-t-il, qui voudraient faire disparaître les cantons et uniformiser la Suisse ! Une Suisse sans cantons serait une assiette où l'on aurait tout dévoré, un tonneau qui sonnerait creux, une ruche qu'on aurait jetée au rebut et qui n'aurait plus de rayons. »

Les images sont peut-être un peu triviales, mais comme elles peignent bien le sentiment fédéraliste de Gottfried Keller, qui croyait que la Suisse cesserait d'être la Suisse si elle n'était pas une république fédérative !

— Il y a deux ans, mourait à Zurich un des hommes qui ont fait le plus grand honneur au nom suisse à l'étranger, Alfred Ilg, ministre de Ménèlik, négus d'Abyssinie. A ce moment, son ami intime, M. Conrad Keller, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale, en retraçant dans la *Nouvelle Gazette de Zurich* la carrière du défunt, disait que sa vie, quand on en connaîtrait les détails, révélerait bien des surprises et que des documents intimes montreraient que, à un moment décisif, Ilg avait tenu positivement entre ses mains les destinées de l'empire éthiopien. Aujourd'hui, M. Keller nous en fait l'histoire complète dans un volume qu'il intitule : *Alfred Ilg, vie et action d'un pionnier de la civilisation suisse en Afrique*¹.

Rien n'est plus attachant que la biographie de cet homme. Il naît dans les conditions les plus modestes en Thurgovie. Il a une soif ardente de s'instruire, mais c'est à peine s'il peut la satisfaire. Avant la fin de ses études au collège de Frauenfeld, il est obligé de travailler pour vivre. Mais, à force d'énergie, il parvient à entrer à l'Ecole polytechnique de Zurich et pendant quatre années, entre les leçons qu'il reçoit et celles qu'il doit donner pour assurer sa subsistance, il est occupé de 70 à 75 heures par semaine ! A 23 ans, après de brillants examens, il obtient son diplôme et il est engagé dans une fabrique à Berne.

C'est là qu'il apprend que Ménèlik, roi du Choa, cherche à engager un ingénieur suisse. Il se présente et, appuyé par le conseil de l'Ecole polytechnique, il est agréé. Il part en 1878

¹ Frauenfeld, Huber, 1918.

avec deux compagnons zuricois, un mécanicien et un charpentier. Il faut lire dans le volume de M. Keller le voyage très mouvementé de ces trois Suisses entreprenants dans une partie de l'Afrique alors peu connue. Ils ont des aventures de toute espèce et plusieurs fois ils sont en danger de mort. A Adis-Abeba, capitale du Choa, ils sont accueillis à bras ouverts par Ménélik. « Tu es ingénieur, dit celui à Ilg, c'est-à-dire un homme qui sait tout ; c'est ce qu'il me faut. » Et de fait Ilg devient le factotum du roi nègre : il construit des routes, des canaux, des ponts, des maisons, installe un service de poste régulier entre la capitale et la côte, établit des lignes télégraphiques et téléphoniques, bâtit un hôpital et préside à la transformation de la bourgade qui, au bout de quelques années, devient une véritable ville.

Mais les services rendus par Ilg en politique dépassent encore ses services comme ingénieur et constructeur. Ménélik qui, à la mort du négus Jean, en 1889, devient souverain d'Abyssinie, a de grandes ambitions : il veut étendre les frontières de son royaume et reconstituer l'ancien empire éthiopien. En cela il est puissamment aidé par Ilg, qui avait à un haut degré la qualité qu'on reconnaît aux Thurgoviens : la finesse. Ménélik, quoique fort intelligent, avait besoin d'être conseillé. Sa capitale était alors fréquentée par beaucoup d'étrangers — voyageurs, industriels, diplomates — qui cherchaient à établir l'influence de leur pays. C'est ainsi qu'un Italien, Antonelli, sous prétexte d'ouvrir l'Abyssinie au commerce italien, passa avec le négus le fameux traité d'Ucciali, où, dans la version italienne, il avait travesti un article et stipulait que toute puissance qui voudrait traiter avec ce pays devrait passer par le canal de l'Italie. Ilg découvrit tout de suite la supercherie en comparant le texte amhara, qui seul faisait autorité, avec le texte italien. Ménélik réclama à Rome, mais Crispi, qui poursuivait de vastes plans de conquête en Afrique, refusa de rien entendre. Ce fut là, on s'en souvient, la cause de la guerre italo-abyssine de 1895-1896, qui, après le désastre d'Adoua, se termina par la paix d'Adis-Abeba que négocia notre compatriote.

Dès ce moment, la situation d'Alfred Ilg fut considérable en Abyssinie. Devenu premier ministre de Ménélik, il fut courtoisé par toutes les puissances et gratifié des décorations et des ordres les plus divers. Il avait le titre d'Excellence et de conseiller secret de Sa Majesté et il figurait dans le « Gotha. » Son costume était copié sur celui des ministres européens : chapeau gansé, habit à palmes, épée au côté, et, quand il voyageait, il était escorté d'une suite nombreuse.

Alfred Ilg ne se laissa jamais éblouir par les grandeurs et à la cour de Ménélik il resta un bon Suisse fermement attaché à ses idées républicaines, ennemi de toute pose. L'œuvre qu'il accomplit en Afrique fut purement civilisatrice et humanitaire. Se tenant en dehors des intrigues et des rivalités des puissances qui cherchaient à circonvenir Ménélik, il ne poursuivit jamais d'autre but que de faire sortir l'Abyssinie de son isolement et de l'introduire dans le grand courant de la civilisation occidentale. Ilg était un idéaliste, un libéral, un libre-échangiste qui croyait qu'il y a place pour tout le monde sous le soleil et qu'au lieu de se s'entre-tuer pour se ravir mutuellement les biens terrestres, les hommes devraient se mettre d'accord pour travailler au bien de l'humanité.

En agissant ainsi, Ilg resta fidèle aux traditions idéalistes de notre politique et l'on peut dire que par là il servit autant notre pays que par ses travaux en Afrique. C'est ce qu'ont reconnu les étrangers qui l'ont vu sur place à l'œuvre. Le colonel Harrington qui, pendant plusieurs années, représenta l'Angleterre à Addis-Abeba, écrivait au lendemain de sa mort : « J'ai appris à apprécier et à estimer Ilg aussi bien dans nos relations d'amitié que dans nos luttes qui furent toujours courtoises et nobles. Je garde de sa personne un souvenir ému. »

— Les ouvrages d'imagination sont toujours chez nous abondants à cette époque de l'année, mais, hélas ! la qualité ne répond pas toujours à la quantité ! Le meilleur est la charmante nouvelle de Meinrad Lienert, *Das Gesichtlein im Brunnen* (Frauenfeld, Huber). Le conteur schwitzois dont, on connaît la verve et

la gaieté, la langue vive et imagée, s'est encore surpassé cette fois. Les récits de Meinrad Lienert ne sont pas de ceux qu'on analyse facilement. Du reste, chez lui, l'histoire importe moins que l'observation des mœurs. Aujourd'hui il abandonne la montagne — ou presque — pour descendre dans la plaine. Le roman débute bien dans une haute vallée solitaire où mugissent les torrents et frissonnent les grands sapins, mais il se déroule ensuite presque tout entier dans la petite ville de Nidach. On croirait voir ressusciter Seldwyla. C'est le même humour et la même bonhomie dans la peinture des lieux et des personnages. A Nidach comme à Seldwyla, les originaux abondent et j'en trouve deux de tout à fait savoureux : le compagnon ferblantier Lotharles, un sage qu'on a pu comparer à Falstaff sans que la chose parût trop extraordinaire, et la vieille servante Kathri qui, pour la verveur des propos, rappelle la Marianne du *Buñli de Greifensee*.

— Depuis la grande exposition d'Hodler, l'été dernier à Zurich, un grand nombre de publications importantes ont vu le jour sur le peintre. Signalons celle de M. Arthur Waeber, professeur à l'université de Berne, *Am der Welt Ferdinand Hodlers*¹, qui étudie pour la première fois d'une manière complète l'évolution de l'artiste, cherchant, comme il dit, « à rendre visible comment Hodler a poussé ses racines sur son propre sol, comment en même temps ces racines plongent profondément dans l'art du dix-neuvième siècle, la grande ombre que projette au loin cet arbre puissant et la place de plus en plus grande et de plus en plus solide que cet art occupe parmi les grands courants spirituels du temps. »

Une étude qui mérite aussi d'attirer l'attention est celle que M. Hans Trog, le critique d'art de la *Neuvelle Gazette de Zurich*, fait paraître chez Rascher, *Erinnerungen an die Hodler-Ausstellung im Zürcher Kunsthau*. En traits précis, M. Trog nous fait pour

¹ Seine Werdegang auf Grund der Sommerausstellung 1917 im Zürcher Kunsthau. Mit 17 Abbildungen. Bern, A. Francke, 1918.

ainsi dire toucher du doigt ce qu'il y a de grand, de beau, de puissant et d'unique dans l'œuvre si variée de l'artiste.

Un petit volume qui offre un grand attrait est celui de M. Fritz Widmann, *Erinnerungen an Ferdinand Hodler*. Ce ne sont guère que des souvenirs, des anecdotes ou des propos de l'artiste. Mais précisément parce qu'il laisse souvent la parole à Hodler, ce livre est captivant. Le peintre revient à tout bout de champ sur cette idée que l'artiste doit étudier les maîtres, se pénétrer même de leurs procédés, mais ne jamais les imiter. « La nature, dit-il, est le seul guide du peintre. » Il dit aussi : « La forme, c'est-à-dire le dessin, vient d'abord, la couleur ne vient qu'ensuite. » Il met très haut l'art français : « Il n'y a qu'à Paris, affirme-t-il, qu'on puisse apprendre le métier ; en Allemagne, au lieu de fréquenter les Académies, le peintre ferait mieux d'étudier Holbein ou Dürer. » M. Widmann souligne l'importance qu'Hodler donne à la composition. Le voyant un jour en extase devant la *Pêche de saint Pierre* de Raphaël, et s'en étonnant, Hodler lui répond : « C'est sans doute la plus belle composition qu'ait faite un artiste. Je suis si violemment saisi par cette beauté divine que je ne suis plus maître de mon émotion. »

Il y a bien d'autres révélations curieuses dans ce petit livre dont je recommande vivement la lecture. Il fait partie d'une collection, *Schweizerische Bibliothek*, que je tiens à signaler tout spécialement. Son éditeur, M. Rascher, de Zurich, ne veut donner que des œuvres suisses de dimensions restreintes et ayant une valeur littéraire incontestée : à côté du livre de M. Widmann, il a déjà publié *Goethe et Lavater, témoignage de leur amitié*, *Proverbes suisses*, *Confessions lyriques*, recueil de vers d'actualité, et les jolis *Essais de Gottfried Keller sur Jeremias Gotthelf*.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

L'étude scientifique d'une grande explosion, en ce qui concerne la propagation du son. — L'utilisation des vieilles chaumères. — La protection des navires contre les torpilles. — Comment rendre plus efficaces les doubles fenêtres contre le froid. — Une nouvelle orientation dans le traitement du cancer. — Publications nouvelles.

Le 19 janvier 1917, à 6 h. 51 du matin, une explosion considérable détruisait une importante fabrique de munitions au pourtour de Londres. M. Ch. Davison, qui s'intéresse à la question de la propagation des sons, ouvrit immédiatement une enquête et put réunir un très grand nombre de témoignages relativement aux endroits, autour de Londres, où le bruit avait été entendu. De cet ensemble de documents il a tiré un résumé substantiel et précis qui a paru dans la *Quarterly Review* de juillet 1917. Que reasort-t-il de l'étude de M. Davison ?

Tout d'abord, il est évident qu'il y a eu deux zones d'audition, séparées par une zone de silence. La première zone, zone immédiate, zone directe, zone intérieure si l'on veut, entoure de toutes parts le foyer de l'explosion et est en contact avec celui-ci. La seconde zone, extérieure, indirecte, lointaine, n'entoure pas la ville de Londres, à beaucoup près. Elle n'existe qu'au nord de celle-ci, séparée de la première par une large zone de silence.

Reprenons ces trois zones. L'intérieure est de forme irrégulière, allongée dans le sens sud-est-nord-ouest, s'étendant au sud-est au delà de Cantorbéry, au nord-ouest au delà de Northampton. Dans ces deux sens, le son a voyagé à 50 et 70 milles de distance. Dans les autres, à 20 et 40 milles seulement : 20 milles dans le plein nord et le plein sud, 40 dans le plein ouest, 30 dans le plein est.

L'extérieure, au nord de la première, s'étend elle aussi du sud-est au nord-ouest ; elle est de forme plus régulière, figurant un grossier rectangle allant de la mer à Nottingham et Stowe. Les distances maxima par rapport au foyer sont 125 ou 130 milles, les minima 70 milles. La plus grande largeur de cette zone est de 44 milles. On ne peut pas dire que le son ait voyagé bien loin ; l'explosion de Wiener-Neustadt, en 1912, a été entendue, elle, à 186 milles. Il s'agissait de 197 tonnes de poudre, et il n'est pas dit quelle est la quantité d'explosifs ayant pris feu à Londres.

M. Davison a figuré sur une carte un trait réunissant les localités qui dans la zone intérieure ont entendu un fort bruit, et un autre réunissant celles où le bruit était faible. On obtient de la sorte un îlot central couvrant 104 milles carrés, et une zone entourant celui-ci, de 950 milles carrés. Et on voit que vers le nord-est, à moins de 10 milles, c'est déjà la zone du bruit faible, alors qu'en sens opposé, à même distance, on est encore dans l'îlot à bruit fort. Sans doute, dit M. Davison, déjà à cette distance, dans le nord-est, les ondes sonores ont commencé à quitter le sol pour sauter au-dessus de la zone de silence et la constituer. Par contre, l'intensité du son a été beaucoup plus uniforme dans la zone lointaine. Pourtant sur 2740 milles carrés de celle-ci le son a été moyen, et 2740 milles carrés, c'est trois fois la superficie de la zone intérieure, où le son a été moyen aussi. Il est très certain qu'en divers points de la zone lointaine le son a été plus puissant qu'en tels de la zone intérieure.

Entre ces deux zones, la zone de silence s'étend sur une largeur variant de 28 milles à l'ouest à 48 milles à l'est. Dans cette zone on n'a rien entendu, sauf une seule personne, à Ipswich, qui est à 10 milles de la limite intérieure, centripète, de la zone de silence, et peut-être encore à Lilford et Uppingham, qui sont dans la zone de silence à peu près à égale distance entre les zones intérieure et extérieure. Mais ces localités sont plus haut placées. Et, en outre, les heures ne concordent pas.

Le son lui-même, partout, fut entendu sous forme d'un roulement profond, si bas que d'après plusieurs observateurs il était plutôt perçu tactilement, senti, qu'entendu. Chose curieuse, il fut entendu par un sujet atteint de surdité telle qu'on ne peut se faire entendre de lui qu'en criant très fort.

Le bruit de l'explosion fut-il unique? En diverses localités de la zone intérieure il fut entendu double, avec un très court intervalle entre les deux bruits. Ces localités sont, les unes près du foyer, les autres plus loin, à la limite de la zone intérieure. En tout cas, au delà de la zone de silence, dans la zone extérieure, le son a presque toujours été entendu double. Exceptionnellement il a été entendu triple et même quadruple du côté de Norwich. M. Davison pense que le son fut unique, au foyer, mais que les ondes sonores ont pu — pour arriver à Norwich, par exemple — suivre des trajets différents, inégaux, d'où des différences dans la durée du voyage.

Les ondes sonores n'ont pas été les seules qu'ait déterminées l'explosion. Les vibrations au-dessous de 16 à la seconde, nous ne les entendons pas, mais nous pouvons les sentir. Et elles peuvent être senties par les oiseaux sur les branches agitées par elles, et manifestées par les fenêtres. M. Davison a recherché les signes de ces ondes non sonores se produisant en même temps que les sonores. Pour lui elles ne suivent pas tout à fait le même trajet que les dernières. En comparant les observations relatives aux fenêtres, M. Davison arrive à la conclusion que près du foyer les ondes sonores vont un peu plus vite que les autres; mais plus loin, à 20 milles du foyer environ, ce sont les non sonores qui voyagent le plus vite. Ainsi, dans la zone intérieure, le premier phénomène fut le bruit : les faisans ne s'agitèrent qu'ensuite. Dans la zone lointaine, les faisans s'agitèrent plusieurs secondes avant l'audition du son. Il semble bien, en outre, que dans la zone de silence les ondes non sonores ont passé et se sont fait sentir.

M. Ch. Davison s'explique la zone de silence par le vent, et

l'accroissement de vitesse de celui-ci avec l'altitude. S'il y a vent contraire, — et c'était le cas, il était d'est-nord-est, — une même onde a vite fait de retarder de la tête et d'avancer du pied. Or, comme elle voyage toujours perpendiculairement à son front, elle doit finir par se diriger vers le haut, vers le ciel, et ceci explique la zone de silence. Mais comment expliquer la zone lointaine? Un renversement de vents produit-il le rabattement des ondes vers le sol? C'est bien possible. Et le renversement n'aurait rien de surprenant : nous avons tous vu des nuages, à des hauteurs différentes, marcher en sens inverse, ou en tout cas très différent. Le travail de M. Ch. Davison est fort intéressant et restera acquis à la science.

— Le monde se met à l'économie. Il est si imprévoyant, si habitué au gaspillage, si peu réfléchi, qu'il lui faut des catastrophes sans nom pour s'apercevoir qu'il agissait quotidiennement de la façon la plus inintelligente. Chacun s'ingénie — plus ou moins, car il y a des stupidités irréductibles — à mettre à profit ce dont autrefois on ne faisait rien. M. Ch. Lamb a montré, par exemple, à la *Society of Chemical Industry* (*Revue générale des sciences*, 31 octobre 1917) tout ce qu'on peut tirer des chaussures usagées d'une armée. Naturellement, dans le nombre il en est toujours qu'on peut retaper, raccommoder, réparer. Mais le reste, tout ce qui ne peut pas servir, humainement, même pour ce rebut, le civil? Que peut-on en faire? M. Ch. Lamb nous le dit. D'abord, on met de côté ce qui n'est pas cuir. Une chaussure se compose, en moyenne, de 19 % de métal (fer et laiton : 18,9 % de fer, et 0,1 % de laiton, soyons précis), et de 81 % de cuir. Encore dans ce cuir faut-il distinguer : 80 % de celui-ci consiste en cuir de semelle tanné aux substances végétales, et 20 % en cuir d'empaigne, dont le cinquième tanné au chrome, le reste aux substances végétales.

Tout cela est utilisable. Le cuir sert en partie au chargement des routes, selon le procédé Brough (1910). Il est découpé en petits morceaux, mélangé à de l'asphalte et du bitume ; le tout

est déposé en couche sur la route et recouvert d'une couche de scories, de granite ou de calcaire. Une route ainsi traitée a la dureté et la rigidité des routes macadamisées et goudronnées. En outre, elle est plus résistante et silencieuse. Il ne faut employer ainsi que les semelles. La quantité de cuir, dans le mélange, varie de 5 à 10 %, selon que la route est à fort ou à faible trafic. Si l'on adopte la moyenne de 7.5 %, il faudrait 100 tonnes de cuir par kilomètre pour une route de 7^m50 de largeur.

Le cuir sert encore à faire du noir animal. Soumis à la distillation sèche, il fournit 35 % environ de noir animal, paraissant valoir le noir animal d'os.

Enfin du cuir des empeignes on peut extraire environ 15 % de matières grasses : stéarine, huile animale et minérale, suif et cire de paraffine. Ce mélange, peu dur, fond à 37 ou 39° C. et convient pour le corroyage et d'autres opérations n'exigeant pas une graisse de première qualité.

Le résultat est qu'une tonne de chaussures condamnées (soit 650 paires environ) peut fournir comme métal, matières grasses, noir animal purifié, et sulfate d'ammonium brut, une valeur de plus de 300 francs. Remarquons que le cuir pourrait servir encore à la fabrication d'un engrais azoté, de la colle, de la pulpe et de la poudre de peau, etc.

— L'ingénieur américain bien connu Hudson Maxim pense qu'on peut protéger très sérieusement les navires contre les torpilles. Mais pour ce faire, il faut d'abord se rendre compte de ce qui se passe quand une torpille explose au contact d'un vaisseau. Quand une masse d'explosifs telle que le contenu d'une torpille vient se heurter contre la carène, la masse d'eau entourant l'engin joue le rôle de bourrage ; ou encore elle constitue comme une sorte d'enclume résistant à l'explosion dans toutes les directions sauf une, qui est la direction de moindre résistance, la direction du navire même. La carène représentant la zone de moindre résistance tout autour de la torpille, la grande

masse des gaz, sous haute pression et à température élevée, passe à travers la carène de façon violente. Dès que la détonation a eu lieu, les gaz subissent une expansion dans toutes les directions et en particulier du côté de la carène. L'eau de mer environnante joue à l'égard de la sphère des gaz incandescents le rôle d'un canon ; et les gaz eux-mêmes, à la fois agents de propulsion et projectiles, sont projetés contre et à travers la carène. Supposons le volume de l'explosif représenté par un ; le volume des gaz résultant de l'explosion est représenté par 1000 environ, à la pression et à la température usuelles. Mais ces gaz, après leur expansion et après avoir crevé la carène, ont encore une température très élevée. Et celle-ci multiplie facilement par 10 leur volume. Un volume d'explosifs solide et froid, *un*, devient donc un volume de gaz surchauffés, 10 000 environ.

Ceci posé, et le raisonnement est exact, si l'on peut refroidir la masse gazeuse au moment où elle frappe la carène, on diminuera son volume. D'autre part, si l'on oppose une résistance à l'action des gaz, on les refroidira encore, d'autant plus qu'ils auront un plus grand effort à déployer.

Ces principes posés, M. Hudson Maxim organise la défense de la façon suivante : dans la muraille du navire il établit un écran formé de solides fils ou baguettes en métal, bien tirés, juxtaposés. Cet écran recevra l'effort initial : il arrêtera un moment les gaz et en diminuera la vitesse en absorbant de la chaleur et de l'énergie. Cet écran devra être disposé de façon à se présenter obliquement par rapport à la poussée : l'ingénieur américain le fait de fils et de baguettes d'acier, disposés alternativement, ayant les uns un quart, les autres trois quarts de pouce de calibre. En avant de cet écran, c'est-à-dire entre lui et l'extérieur, il en place un autre, lui aussi de plusieurs épaisseurs. Ce second écran, qui est le premier que rencontrent les gaz de l'explosion, consiste simplement en conduites de métal remplies d'eau. Les tubes font obstacle, et l'eau est là pour être pulvérisée et vaporisée par les gaz incandescents dont la tem-

pérature sera abaissée nécessairement, et le volume diminué aussi. La partie de la muraille du vaisseau contenant l'écran en tubes d'eau forme un fossé communiquant par en haut avec l'air libre pour laisser libre passage aux gaz. D'après M. Hudson Maxim, ce mode de protection peut parfaitement être appliqué à un navire déjà construit; il n'est pas nécessaire de construire la protection en même temps que le vaisseau. Il vaudrait la peine de faire l'expérience. Tous les détails de la méthode ont été publiés dans le *Scientific American*.

— Dans les pays froids il est fait grand usage des doubles fenêtres. Elles s'opposent certainement au refroidissement de la maison, à la déperdition de la chaleur domestique. Généralement on attribue ce résultat au matelas d'air enfermé entre les deux fenêtres; mais un ingénieur américain croit que l'efficacité des doubles fenêtres est due principalement à une pellicule d'air condensée sur la surface des carreaux. Ceci l'a amené à se demander si des pellicules d'autres gaz ne seraient pas plus efficaces, et ses expériences, faites sur divers corps gazeux, l'ont conduit à la conclusion que la protection serait plus forte encore si le matelas gazeux, entre les deux fenêtres, consistait non pas en air atmosphérique, mais en acide carbonique. Ce gaz est moins conducteur de la chaleur que l'air (de moitié), et un matelas d'acide carbonique réduirait la déperdition de chaleur au tiers de ce qu'elle est avec l'air par temps calme, au cinquième par temps venteux. Avec une triple fenêtre, comportant non pas deux, ou quatre pellicules d'air, mais six, la perte serait encore moindre. Mais la triple fenêtre ne serait pas pratique. Qui sait toutefois si on ne pourrait pas assez facilement adapter aux fenêtres simples, pour l'hiver, des appareils fournissant double et triple matelas d'air, de faible épaisseur, qu'on retirerait à la belle saison? Et peut-être d'autres gaz agiraient-ils plus efficacement encore que l'acide carbonique? Il ne faut pas croire que le dernier mot soit encore dit dans l'art de se chauffer et de conserver la chaleur, et les idées de M. H. P. Gillette,

l'ingénieur américain qui préconise les écrans gazeux, donnera peut-être des résultats intéressants.

— A signaler une nouvelle orientation dans le traitement du cancer. On a beaucoup essayé de méthodes contre le cancer. On use de la violence, de l'exérèse, quand les circonstances le permettent, c'est-à-dire quand le mal est encore localisé. On essaie de l'empoisonner avec des injections de liquides variés, plus ou moins toxiques. Voici maintenant qu'un Américain, M. L. D. Bristol (*Science*, 14 juillet), propose de l'asphyxier. L'auteur part de ce point de vue que — pour lui — le cancer résulte d'une surcombustion, d'une hyperoxydation localisée et sans frein, s'opérant dans des cellules épithéliales, et cette condition résulterait de l'« action concentrée, accélérée et non inhibée d'enzymes oxydants intracellulaires. » Pour traiter rationnellement le mal, si la théorie qui précède est exacte, il faut inhiber les hyperoxydations, il faut asphyxier les cellules cancéreuses. On peut essayer d'agir directement, en attaquant les enzymes intracellulaires oxydants, de qui dépendent à un haut degré les oxydations, la croissance et la multiplication des cellules, ou bien en renouvelant dans l'organisme les enzymes dont la fonction est de combattre les oxydations cellulaires nuisibles. Si on veut essayer d'asphyxier directement les cellules cancéreuses, on peut pour cela procéder de deux façons : ou bien les priver d'oxygène, soit en empêchant le sang artériel d'arriver jusqu'à elles, soit en absorbant l'oxygène de ce sang avant son arrivée aux cellules ; ou bien introduire une quantité suffisante d'acide carbonique ou d'autres gaz, afin de supprimer les oxydations dans les cellules cancéreuses. M. Bristol ne dit pas à quel parti il compte se décider. Il éprouve quelque embarras, et cela est naturel. Car il se rend bien compte qu'il est nécessaire de ne soumettre au traitement que les cellules cancéreuses mêmes, autrement on asphyxie toutes les autres cellules. En théorie, cela se présente très bien, mais l'application pratique rencontre de grandes difficultés. Quoi qu'il en soit, l'expérimentateur

américain se livre à des recherches sur la pratique à adopter, et fera connaître les résultats obtenus quand il en possèdera. Il aura de la peine à n'agir que sur les éléments malades, malheureusement.

— Publications nouvelles : Voici d'abord *Les universités et la vie scientifique aux Etats-Unis*, par M. Maurice Caullery (Paris, A. Colin), ouvrage fort intéressant, où un professeur à la Sorbonne expose la structure et le fonctionnement des universités américaines, en quoi elles diffèrent des françaises et par quels traits elles sont mieux conçues que ces dernières. L'auteur montre comment fonctionne la vie scientifique de l'autre côté de l'Atlantique, et quels emprunts l'organisation française pourrait faire à l'américaine, surtout en ce qui concerne les instituts de recherches, les musées, les laboratoires. — Dans la quatrième série des *Legendes et curiosités de l'histoire* (Paris, Albin Michel), le Dr Cabanès continue ses intéressantes études sur la pathologie et la mort des grands personnages du passé. Dans ce volume il nous raconte, avec sa documentation étendue, et l'agrément de sa façon de composer et d'écrire, les rhumatismes de la marquise de Sévigné, comment fut soigné Pascal, le pied bot de Mgr du Maine, le nictachilame de Christine de Suède, la tragique destinée de Struensee, les mauvais propos tenus par Rousseau et par Diderot à l'égard de la médecine, et une curieuse étude sur les eunuques. Avec le Dr Cabanès on s'instruit toujours beaucoup et jamais on ne s'ennuie.

En écrivant *De Verdun à Mannheim, Elbel-Gomery*, 22, 23, 24 août 1914 (P. Vitet, 60, rue Mazarin), le Dr J. Simonin a voulu relater de la façon la plus précise les atrocités dont il a été témoin ou auxquelles ont assisté ses compagnons d'ambulance. Tout y est : massacre de prisonniers désarmés, achèvement de blessés gisant à terre, et mise à mort par l'incendie de blessés soignés dans les maisons, massacre du médecin Maxence de Charrette, massacres de femmes et d'enfants. Tout cela est raconté en détail et sobrement, avec indication exacte du lieu,

de l'heure, du nom et aussi des prétextes inventés pour toutes ces lâches atrocités. Le témoignage du Dr Simonin a d'autant plus de portée qu'il n'hésite pas à reconnaître et déclarer loyalement les bons traitements qui lui ont été accordés en Allemagne, une fois évacué. Ce livre est à lire et garder comme témoignage. On y trouve aussi un cas de patrouille allemande s'abritant derrière des prisonniers civils, hommes et femmes. — Sous le titre de *Le courage* (Paris, F. Alcan), les Drs L. Huot et P. Voivenel nous donnent un intéressant volume, très documenté, portant la trace de lectures sans nombre sur le courage et la peur, envisagés au point de vue psychologique et physiologique aussi. Beaucoup de faits et d'exemples encore. Mais pourquoi les emprunter aux romanciers qui « imaginent » avec plus ou moins de succès? Il y a tant de témoins et acteurs de la guerre qui ont donné leurs impressions vécues, sans souci littéraire ni préoccupation psychologique. MM. Huot et Voivenel en citent bien quelques-uns, mais pas assez. Quand même, livre fort intéressant. — Avec M. L. Dugas et son livre *La mémoire et l'oubli* (Paris, Flammarion), nous sommes bien loin de la guerre. Tout l'ouvrage est consacré à la théorie de la mémoire et aux applications de celle-ci dans l'ordre pratique. Evidemment il reste des lecteurs pour la psychologie et la philosophie : qu'ils se mettent ce volume sous la dent, il paraît fort bien ordonné. — Nous revenons à la guerre avec le *Larousse médical de guerre illustré*, par le Dr Galtier-Boissière (Paris, Larousse). C'est un volume fort bien imprimé et illustré, sous forme de dictionnaire, présentant en une série d'articles de longueur inégale les acquisitions médicales et chirurgicales de la guerre. C'est le dictionnaire de la médecine, de la chirurgie et de l'hygiène de guerre actuelle, de l'organisation du service sanitaire, de la Croix-Rouge, etc. L'ouvrage nous a paru remarquablement complet : les éléments en ont été puisés aux meilleures sources, — Société de chirurgie, sociétés médicales et chirurgicales diverses, et le médecin, autant que le grand public, trouvera intérêt à lire

cette oeuvre très variée et nourrie. Inutile de dire qu'une large place est faite aux mutilés et à la prothèse ; à ce propos, noter la très bonne besogne faite au centre de Lyon.

Voici enfin *Devoirs et périls biologiques* du Dr Grasset (F. Alcan). L'auteur, devant l'anarchie morale qui caractérise les sociétés humaines actuelles, veut qu'après la guerre l'enseignement de la morale, individuelle, sociale, internationale, soit repris, surtout au nom de la science. La base pour bien des sciences morales et sociales, l'éminent professeur de Montpellier croit la trouver dans la biologie humaine, la science de l'homme. Ce livre est un essai de morale biologique où sont exposés les devoirs biologiques, les devoirs édictés par la biologie humaine, et les périls résultant de l'observation de ces devoirs. Tandis que d'autres voudraient baser leur morale sur la biologie en général, sur l'ensemble de la nature, le Dr Grasset la base sur la biologie humaine seule, qui est autre chose que la générale, à certains égards beaucoup plus, et certainement aussi quelque chose de beaucoup plus élevé.

HENRY DE VARIGNY.

CHRONIQUE POLITIQUE

Constatations. — Les pourparlers de Brest-Litovsk et la paix avec l'Ukraine. — Contradictions maximalistes. — L'état d'âme des empires centraux. — Dans l'autre camp : l'union est presque faite.

Les Allemands vont maintenant parler fort, disais-je dans ma dernière chronique et j'ajoutais : alors, de deux choses l'une, ou bien les Russes capituleront piteusement, ou bien les armées des empires centraux reprendront leur marche vers l'est sans rencontrer d'autres obstacles que la distance, le froid et la boue. De

ces deux suppositions, je pouvais raisonnablement compter que l'une serait suivie d'effet. Il arrive que les deux se sont réalisées. Et si cet ensemble imprévu dérouté l'entendement moyen, il faut se représenter que, depuis que le mot *Bolcheviki* a pris droit de cité dans les colonnes de nos journaux et depuis qu'un grand pays subit la loi de ces gens, toutes les contradictions sont possibles.

— A Brest-Litovsk les négociations traînaient. M. Trotzky y mettait de l'entêtement. Il lui était parfaitement égal de voir l'édifice immense, lentement élaboré par les tsarines et les tsars, s'émietter en fort petits morceaux. Au nord et au sud, à l'ouest et à l'est, les peuples pouvaient, au nom de leurs souvenirs, au gré de leurs ambitions, créer des républiques nouvelles.... Seulement, les frontières devaient rester ouvertes : il fallait que la doctrine sacrée, l'irrésistible propagande pût agir librement partout !

Tandis que les pourparlers se poursuivaient gravement entre diplomates, le « gouvernement » dont M. Trotzky est l'âme encourageait la création de soviets locaux, poussait des gardes-rouges sur la Finlande et l'Ukraine, et préparait les agents qui devaient envahir les régions de l'ouest sitôt que la retraite des troupes germaniques laisserait le champ libre à leurs exercices. Ainsi M. Trotzky retirait d'une main ce qu'il donnait de l'autre. Il comptait bien d'ailleurs que l'action ne se bornerait pas aux peuples allogènes, qu'elle gagnerait la Pologne et la Roumanie, et les empires centraux eux-mêmes, et l'Europe tout entière en attendant le monde.

Seulement, les Allemands avaient de tout autres conceptions. Après avoir suivi, avec un intérêt bienveillant, cette propagande qui achevait de dissoudre l'ancien bloc slave, ils s'avisèrent de la trouver dangereuse. Les délégués maximalistes, chez qui leurs collègues impériaux avaient cru constater d'abord de hautes capacités diplomatiques, devinrent du jour au lendemain des brouillons incorrigibles ; tous les bons procédés dévièrent sur les repré-

sentants de la Rada et, brusquement, on apprend que la paix était conclue avec la « république populaire ukrainienne. »

La nouvelle ne laissa pas que d'étonner un peu. Dans la débâcle de la Russie, on considérait l'Ukraine comme une terre à part, on lui attribuait même le désir de défendre les intérêts vitaux de l'État et de sauver l'honneur. De fait, les socialistes de Kiev ne s'embarrassaient pas plus que ceux de Pétrograd de ces notions arriérées. Mais ils appréciaient peu les méthodes maximalistes ; et, se voyant menacés par la propagande des soviets et l'avance des gardes-rouges, ils cherchaient dans le germanisme un appui.

Fâcheux calcul... Les Ukrainiens sont slaves et orthodoxes comme les autres Russes. Ils peuvent avoir de légitimes griefs contre les fonctionnaires du tsarisme, ils ont toutes les bonnes raisons du monde pour ne pas lier leur sort à celui des gens de Pétrograd. Mais est-ce assez pour trahir la cause des républiques issues de la révolution et le slavisme par surcroît en se jetant dans les bras des empires centraux ? Depuis les débuts de l'histoire, il n'y a guère d'exemple qu'une pareille défection ait réussi à ceux qui l'ont consommée : rien ne fait croire qu'il en soit autrement cette fois-ci.

Du côté allemand, le bénéfice était clair. Il y avait l'avantage militaire, d'abord : désormais, la moitié du front oriental devenait absolument sûre et la malheureuse Roumanie, privée de tout soutien, ne pouvait que capituler. Il y avait ensuite l'effet moral : après trois ans et demi de guerre, pour la première fois une paix était conclue ; elle l'était aux conditions et selon les vœux de l'Allemagne. Et il y avait enfin la séduisante perspective d'un ravitaillement prochain. Car, on le sait : tandis qu'on meurt de faim sur une partie du territoire russe, l'autre partie regorge de provisions... Les Allemands ont tendu d'instinct vers les greniers pleins et non point vers les entrepôts vides.

Mais si, pour le moment, l'affaire paraît bonne, il est fort probable que l'avenir, prochain ou lointain, modifiera cette

opinion. Non pas qu'il paraisse très difficile de défendre l'Ukraine contre les entreprises des Bolcheviki : ces gardes-rouges sans discipline ne sont redoutables que pour les milices mal armées et les gens qui n'ont pas d'armes du tout ; en face de troupes organisées, ils ne peuvent que faire piètre figure, si tant est qu'ils attendent la rencontre.

Pourtant il reste toujours une part d'inconnu quand on intervient dans les querelles d'un peuple immense épars sur un territoire indéfini. Et si, aujourd'hui, la tâche apparaît assez simple, elle se compliquera demain, elle s'aggravera de jour en jour.

Les publicistes pangermanistes de l'avant-guerre, Bernhardi et les autres, déclaraient que l'unité russe ne survivrait pas à une campagne vigoureusement menée. Ils étaient apparemment mieux renseignés que les gouvernements occidentaux. L'événement leur a donné raison. Maintenant que le bloc se désagrège, l'Allemagne jette son dévolu sur les contrées qui peuvent ouvrir un intéressant champ de travail à ses forces vives : Lithuanie, Courlande, Livonie, Esthonie.... Ce sont les terres indispensables de colonisation, comme disait le baron de Wangenheim dans une récente réunion de la Ligue des agriculteurs. Et les militaires déclarent aussi que, pour assurer à l'empire sa sécurité et créer à la culture allemande son légitime champ d'expansion, il est nécessaire de pousser des marches vers l'est. Les pays excentriques, la Finlande, l'Ukraine, restant autorisés à vivre de leur vie propre, sous la surveillance intéressée des empires germaniques.

C'est très bien ; mais ces peuples qui ont affirmé leur individualité vis-à-vis du tsarisme ne se montreront pas plus traitables en face du germanisme. Leurs frontières sont, de plus, infiniment compliquées : ils invoquent non seulement la linguistique et l'ethnographie, qui prêtent à de troublantes contradictions, mais le droit historique, qui ouvre un monde de querelles.

Déjà les empires centraux ont comme un avant-goût des difficultés à venir. La région de Cholm, qui faisait partie de la

« Pologne du congrès » et que, peu avant la guerre actuelle, les ministres de Nicolas II avaient jugé bon d'ériger en gouvernement séparé, a été attribuée à l'Ukraine. De là une indigestion extrême dans la polonisme tout entier. A Varsovie, le conseil de régence proteste, le ministère Kuchargewski donne sa démission; en Galicie, en Posnanie même, les manifestations se succèdent. Et tandis qu'à Vienne on paraît un peu ému et que M. de Seidler annonce qu'il n'y a rien de définitivement fixé quant à la frontière, à Berlin, où l'on ne respecte que la manière forte, on s'élève contre l'ingratitude des Polonais, on déclare que, puisqu'ils ne sont pas contents, on va, pour des raisons militaires (?), annexer leur pays jusqu'à la Narew.

Il y a plus. Ce n'est point uniquement par des calculs d'ambition ou par un caprice de la force que s'est formé, au cours des siècles, l'immense empire des tsars. Au point de vue économique, comme au point de vue politique, les différentes régions sont « complémentaires » l'une de l'autre. Comme il faudra bien qu'une fois un noyau solide se reforme, le travail d'élargissement vers les débouchés maritimes reprendra. Mieux que cela : entre Slaves, les « affinités recommenceront d'agir et les gens du dehors seront nécessairement considérés comme des intrus.

Volt-on maintenant la tâche de l'Allemagne qui, séduite par des avantages immédiats, crée le désordre sur ses frontières et pénètre jusque dans ses œuvres vives l'immense monde oriental ? Alors même qu'elle réussirait à « persuader » les peuples qu'elle va mettre sous sa tutelle, ce qui, étant donné ses antécédents, est fort peu probable, elle aura à lutter contre des retours formidables, elle se prépare des hostilités sans fin.

— La paix entre les empires centraux et l'Ukraine a eu un contre-coup immédiat. M. Trotsky s'était sans doute trop avancé en déclarant que la Rada de Kiev ne correspondait plus à rien, que le soviet de Kharkov était seul reconnu par les territoires du sud. A peine le traité séparé signé, il a compris qu'il avait affaire à plus fort que lui. Il s'est retiré dignement.

déclarant qu'il renonçait à faire la paix, mais que la Russie n'entendait pas davantage continuer la guerre. Ce dont M. de Kühlmann a pris note, constatant que cette situation ne lui paraissait pas très claire et que, les pourparlers n'aboutissant pas à la paix, ce serait la guerre qui recommencerait.

Il semble qu'à Berlin on ait hésité : ne fallait-il pas accepter simplement l'état de fait, profiter de l'accalmie sur le front oriental pour tourner toutes ses forces de l'autre côté?... Puis les appétits ont prévalu : l'imprudence des Bolcheviki qui, non contents de pousser leurs bandes contre l'Ukraine et la Finlande, ont voulu faire place nette en Esthonie et en Livonie, ont fourni aux admirateurs de la force le prétexte désiré.

Depuis le 18 février, les troupes germaniques avancent. Elles s'étalent au nord sur les provinces baltiques, ce qui élargit la zone des pays « qui seront appelés à disposer d'eux-mêmes. » A l'est, elles pénètrent la Volhynie, dans le but de dégager l'Ukraine et d'atteindre les centres de production garnis de blé. Elles franchissent les tranchées abandonnées, ramassent des prisonniers, s'emparent de trains encore chargés de provisions et d'un matériel d'artillerie qui va immédiatement trouver son emploi ailleurs.

En face de cette offensive, le « gouvernement » maximaliste ne révèle que désarroi. Il n'a l'habitude d'opérer que sur des gens désarmés ; il n'aurait jamais supposé que les Allemands, avec qui il avait entretenu longtemps des rapports si avantageux, se montreraient à tel point brutaux. Il capitule un jour et, le lendemain, lance un appel à la guerre sainte qui doit grouper tous les éléments de la révolution, moyennant, bien entendu, que les bourgeois soient chargés du travail pénible de creuser les tranchées. Que signifient ces palinodies ? N'y a-t-il là que les impulsions de gens affolés sur qui agit la sainte frousse ? Y aurait-il l'effet de courants contraires dans le groupe lui-même ? Nous ne savons.

De fait, la résistance est impossible. Non seulement l'armée,

systématiquement démoralisée, ne subsiste qu'à l'état de fantôme, mais la hiérarchie de l'état n'existe plus. Dans les villes et les villages opèrent des soviets locaux qui, s'ils possèdent les moyens de faire rendre gorge à tous les propriétaires et bourgeois en dessous d'eux, prétendent, au-dessus, n'être soumis à personne. C'est la véritable doctrine démocratique. MM. Lénine, Trotzky et consorts peuvent, de Pétrograd, multiplier les décrets. On ne leur obéira que si on y voit son avantage. « Car tel est notre bon plaisir.... »

Les Allemands marchent. Ils occupent des positions stratégiques, prennent ce qu'ils veulent. Aussi longtemps qu'il ne s'agit que de vaincre l'opposition militaire des Bolcheviki, leur tâche est facile. La résistance cherchera-t-elle à s'organiser; de nouveaux hommes prendront-ils le pouvoir; tout cela ne finira-t-il pas par la plus lamentable des capitulations? ¹ Dans le fatras de dépêches contradictoires que nous présentent les journaux, toutes les hypothèses sont permises. Ce que nous savons, c'est que, peu de mois après que la révolution russe s'est levée comme une aurore, le travail d'une secte, encouragé par l'incapacité babillarde des intellectuels et l'ignorance stupide des masses, a fait culbuter la nation dans un abîme de désordre, de faiblesse et de honte.... Elle se relèvera sans doute, mais que se sera-t-il passé en Europe d'ici là?

— Les pourparlers de Brest-Litovsk, le traité avec l'Ukraine, les querelles avec les Bolcheviki, la perspective d'une reprise de guerre ont leur contre-coup sur l'opinion des empires centraux. Partout les peuples réclament la paix: en Autriche, le gouvernement la souhaite aussi; en Allemagne, les pangermanistes et les militaires prétendent tirer de la guerre tous les avantages possibles et impossibles.

¹ Aux dernières nouvelles, c'est bien la capitulation. La paix imposée par l'Allemagne est même plus dure, plus humiliante qu'on ne l'aurait attendue.

Des grèves importantes ont eu lieu dans les deux empires. Elles avaient un caractère nettement politique. Elles ont été réprimées avec une rigueur inégale. En fait, les neuf dixièmes de la population étaient avec ceux qui manifestaient pour la paix ; mais il arrive qu'en Allemagne les chefs militaires dominent le gouvernement, l'Etat et la nation ; et le fidèle allié autrichien ne peut que suivre. Nous croyions être pourtant dans un siècle démocratique.

— Dans le camp de l'Entente, aucune défaillance ne se dessine. Les principaux journaux n'ont attaché à la capitulation russe qu'une importance secondaire. Il s'agissait sans doute de ne pas déconcerter les masses.... On attend de pied ferme la grande offensive allemande ; et les détails inquiétants qu'on répand, avec une ardeur un peu trop intéressée peut-être, sur les moyens nouveaux que va utiliser l'ennemi, sur les gaz empoisonnés dont il va accompagner ses attaques, paraissent n'impressionner ni les états-majors, ni les soldats. C'est un beau courage.... L'arrivée en masse des Américains qui, sur le sol français, seront bientôt un million d'hommes, justifie tous les espoirs.

L'accord est-il parfait ? Les hommes d'Etat de l'Entente parlent beaucoup et trop. Entre les discours de M. Lloyd George et ceux du président Wilson, on croit distinguer d'impressionnantes différences. Et quand M. Orlando déclare que les Alliés ont reconnu la justesse des prétentions italiennes, que les clauses du traité de 1915 obtiendront leur appui, jusqu'au bout, nous éprouvons quelques doutes : peut-il être encore question maintenant d'assurer à l'Italie la presque totalité de la rive orientale de l'Adriatique, sans parler des îles grecques et d'une tranche de l'Asie-Mineure peut-être ?

Pourtant on se tient. La conférence de Versailles vient, après de laborieuses discussions, d'arrêter une organisation de guerre toute nouvelle. Il y aura désormais, non pas encore un commandement unique, mais un comité central, exactement informé

de tout, d'où partiront toutes les inspirations et qui, en fin de compte, paraît bien devoir diriger les opérations militaires.

Si pareille mesure avait été prise il y a trois ans et demi, l'horrible lutte serait finie depuis longtemps et l'Europe s'occuperait de relever ses ruines. Faute de direction, faute d'impulsion, l'Entente n'a pu faire valoir la supériorité de ses ressources ; ses sacrifices n'ont pas produit leur plein effet ; le courage de ses soldats n'a pas fixé la victoire. Le conflit s'est élargi ainsi : il a fini par intéresser le monde ; et, comme de juste, l'unité dans l'effort est devenue plus difficile à obtenir.

Maintenant encore le résultat n'a pas été atteint sans peine. Il peut même se faire que la mesure nouvelle ne produise pas tous ses effets. Les Américains se conformeront volontiers à l'ordre établi ; dès leur arrivée en France, leur sens pratique a été désagréablement affecté par le manque de liaison ; ils ne demandent pas mieux que de se soumettre à un chef intelligent. L'Italie, à peine remise de sa surprise cruelle, reconnaissante de l'aide qui lui a été assurée, heureuse de voir ses buts de guerre pris malgré tout en considération, ne songe pas non plus à s'insurger contre la disposition nouvelle. La France pense à autre chose : le procès Bolo, que suivront d'autres affaires plus retentissantes encore, a absorbé toutes les ressources de curiosité et de passion ; le réveil paraît devoir être très proche. Mais l'Angleterre s'est agitée. La perspective de voir un Français, le général Foch, jouer le premier rôle au comité de Versailles est pénible à cette nation qui, consciente de ses sacrifices, fière de son magnifique effort, entend bien gagner la guerre sous son propre drapeau. La presse a protesté. Au parlement M. Lloyd George a été l'objet d'attaques violentes. Il l'a emporté, moins peut-être parce qu'il a su convaincre, que parce que personne n'est de force à le remplacer. C'est une trêve.

Maintenant l'union est plus nécessaire que jamais. Le germanisme, qu'un concours de circonstances extraordinaires a rendu victorieux sur le front oriental, guette la défaillance qui, à

l'occident, lui épargnerait de nouveaux sacrifices. Pourtant sa puissance est fragile : que le grand effort qu'il prépare contre les lignes ennemies échoue, et il sera plus éloigné de son but que jamais. En face de ses soldats épuisés, les rangs américains grossiront ; la victoire complète reculera dans le lointain ; et les bruyants orateurs des ligues, comme les grands chefs de l'armée, se sentiront singulièrement empruntés en face de la réprobation d'un peuple tout entier.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 24 février 1918.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRE-VINGT-NEUVIÈME

JANVIER-MARS 1938. — N° 265-267.

	Pages
RAISONS D'ESPÉRER, par <i>Maurice Million</i>	3
LA CARTE DE FAIN DU FAUVRE LAZARE, par <i>T. Combe</i>	13
QUESTIONS FINANCIÈRES DU JOUR, par <i>E. Pouchélat</i>	37
SOLDATS-PORTES, par <i>T. Sturge-Moore</i>	
Première partie.....	45
Seconde et dernière partie.....	225
LES PROBLÈMES ÉCONOMIQUES D'AVENIR DE NOTRE PEUPLE, par <i>E. Laur</i>	
Première partie.....	53
Seconde et dernière partie.....	168
KENEST NAVILLE ET LE RAFFROCHEMENT ENTRE LES CON- FÉSSIONS CHRÉTIENNES, par <i>Maurice Vernet</i> .	
Seconde et dernière partie.....	63
SOMMETS, par <i>Emile de Bongnie</i>	74
A PROPOS DE L'ÉDUCATION NATIONALE, par <i>Jean-Paul Zimmermann</i> .	
Seconde et dernière partie.....	79
UNE INDUSTRIE INDIGÈNE. LA FENDULE, par <i>J.-P. Porret</i> .	92
LES HEURES DE LA GUERRE. Poèmes, par <i>Henry Dérivieux</i> ..	99
L'HISTOIRE DU NOBLE FOUKAKOURA ET DE LA POËTESSE KOMATI. Conte, par <i>M. de Louvoigny</i>	104
MÉMORIAL 1917, par <i>X.</i>	
Somme.....	137
Somme (fin) et étranger.....	273

	PAGES
LETTRE DU FRONT BELGE, par <i>Emile de Bongnie</i> .	
Première partie	161
Seconde et dernière partie	386
LES ROUMAINS DE TRANSYLVANIE, par <i>Louis Leger</i>	185
LA VOCATION DE M ^{me} DUBOIS-DREUZÉ, INFIRMIÈRE BÉNÉ- VOLE. Nouvelle, par <i>Jean-Bernard David</i>	197
LE RÈGNE DE L'AVION, par <i>R. W. d'Everstag</i>	235
UN COIN DE POLOGNE A PARIS, par <i>Louise Georges-Renard</i>	250
NOTRE PAIN QUOTIDIEN, par <i>Georges Paillard</i> .	
Troisième partie	260
Quatrième et dernière partie	397
LE COMMERCE MONDIAL APRÈS LA GUERRE, par <i>Sidney Webb</i>	321
DANS LA FORÊT SANS AIR ET SANS LUMIÈRE. Histoire vraie, par <i>Vahiné Papaa</i>	334
POÈME EN PROSE ET VERS LIBRE, par <i>Alexis François</i>	345
LA VIE D'ÉMILE OLLIVIER, par M ^{me} <i>Emile Ollivier</i>	358
POUR UN CANTON DU JURA, par le Dr <i>H. Joliat</i>	373
GLADYS. Nouvelle, par <i>Charles Gos</i> .	
Première partie	407
LES DERNIERS ROMANS DE M. C.-F. RAMUZ, par <i>Maurice</i> <i>Millioud</i>	422
CHRONIQUES ANGLAISES, par <i>H.-C. O'Neill</i> .	
Janvier. — Guerre et paix. — Débats aux Communes et discours de Sir Eric Geddes. — La discussion sur le pétrole et sa mora- lité. — Irlande. — Un livre d'Henry James. — <i>La route et le</i> <i>soleil</i>	118
Février. — Les restrictions alimentaires et leurs effets sur les classes ouvrières. — Importance croissante du parti du Tra- vail. — La déclaration de M. Lloyd George. — <i>Souvenirs de</i> <i>lord Morley</i> . — Art anglais moderne	283
Mars. — La loi de réforme électorale. — Renouveaulement du parti travailliste. — Le projet de loi sur l'éducation. — En Irlande : la convention	434
CHRONIQUES ITALIENNES, par <i>Francesco Chiesa</i> .	
Janvier. — L'Italie nouvelle. — La fin d'un préjugé. — Pasquale Villari	113

Mars. — Italiens et Slaves. — L'Italie industrielle. — Giovanni Cana. — Un volume de nouvelles.....	439
--	-----

CHRONIQUE RUSSE, par *Ossip-Lourié*.

Janvier. — La seconde révolution. — Un mot de Robespierre. — La surabondance de génies politiques. — Le rouble. — Où va-t-on ? — L'histoire sera sévère pour ceux qui n'ont pas convaincu la Constituante en temps utile. — Unité de l'Etat. — La littérature lithuanienne et ukrainienne. — Le traité de Pé- reiaslav. — Kiev. — Le premier chroniqueur russe. — Odessa. — La première bibliothèque populaire en Russie. — M ^{me} Morozova. — D. Tikhomirov. — Le transfert des dépouilles d'Herzen et de Lavrov. — Krupotkine et Clemenceau. — Ceux dont la révolution a subi l'influence. — Société des nations et Ligue pour la vie simple. — Salut de Pouchkine à la dé- mocratie russe.....	193
---	-----

CHRONIQUE ALLEMANDE, par *A. Guillard*.

Février. — La correspondance de Treitschke. — Comment les historiens prussiens ont formé la jeunesse allemande. — Le publié de Winckelmann. — Un livre de Théodore Wolff....	268
--	-----

CHRONIQUES SUISSES ROMANES, par *Maurice Millonard*.

Janvier. — Un événement important... et heureux. — La Suisse et les problèmes de demain. — La proportionnelle et la bureau- cratie. — Les usages de l'Administration. — Le vieux Ro- manométier. — Des romans et des vers.....	143
Février. — Incidents : la suspension de l' <i>Après-Guerre</i> . — Et une question : comment nous affranchir ? — Suisse-Belgique-Outre- mer. — Quelques bons livres pour les bons esprits.....	306

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE, par *A. Guillard*.

Mars. — Les idées politiques de Gottfried Keller. — Un pionnier suisse de la civilisation en Afrique. — Gottfried Keller critique littéraire. — Le nouveau roman de Meinrad Lienert. — A peupus d'Hodler. — Bibliothèque helvétique.....	446
---	-----

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES, par *Henry de Varigny*

Janvier. — Les navires en ciment armé : leur avenir possible. — Le pain à l'eau de chaux. — <i>Standardisation</i> des moteurs d'automobiles aux Etats-Unis. — L'organisation de l'étude des combustibles : le <i>Fuel Research Fund</i> anglais. — Encore le marron d'Inde : son utilisation comme aliment. — La farine de roseaux comme aliment pour les animaux. — Publications nouvelles.....	134
---	-----

Février. — L'acide phosphorique comme engrais. — Régions à tétanos. — Bruits et apparences visibles dans le ciel. — Comment s'opère l'oxydation des aliments dans la libération de l'énergie. — L'œdème de guerre. — Publications nouvelles. 302

Mars. — L'étude scientifique d'une grande explosion, en ce qui concerne la propagation du son. — L'utilisation des vieilles chaussures. — La protection des navires contre les torpilles. Comment rendre plus efficaces les doubles fenêtres contre le froid. — Une nouvelle orientation dans le traitement du cancer. — Publications nouvelles..... 437

CHRONIQUES POLITIQUES, par *Ed. Rossier*.

Janvier. — La révolution russe et la paix séparée. — Situation nouvelle. — L'action allemande dans le monde. — La résistance. — En Suisse : la session des chambres fédérales..... 148

Février. — Généralités sur la guerre. — Les négociations de Brest-Litovsk. — La situation en Russie. — Discours et programmes. — Les deux camps 312

Mars. — Constatations. — Les pourparlers de Brest-Litovsk et la paix avec l'Ukraine. — Contradictions maximalistes. — L'état d'âme des empires centraux. — Dans l'autre camp : l'union est presque faite 467

REVUE DES LIVRES. (Voir aux annonces de janvier, février et mars.)



BANKVEREIN SUISSE

DALE - ZÜRICH - SAINT-GALL - GENÈVE - LAUSANNE - LONDRES E. C. 41 ~~11111111~~

BIENNE - AIGLE - CHIASSO - HÉRISAU - RORSCHACH

Capital-actions versé , , . . Fr. 82,000,000

Réserves Fr. 27,750,000

SIÈGE DE LAUSANNE :

11, Grand Chêne, 11

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Dépôts et gérances.

REVUE DES LIVRES

Qu'est-ce que la Révolution russe ? par N. A. Roubakine. Faits, statistiques, perspectives historiques et sociologiques. Un volume in-16. Paris, G. Cres, et Genève, Alar. — *La Libanie et la guerre*, par Antoine Visconti. Un volume in-8. Genève, Alar. — *De la succession d'Autriche*. Essai sur le régime des Pays autrichiens avant, pendant et après la guerre, par Etienne Fournol. Un volume in-16. Paris, Berger-Levrault. — *La Dalmatie, l'Italie et l'unité congolaise* (1797-1917), par le comte L. de Voïnovitch. Un fort volume in-8. Genève, Georg. — *Le sort de l'Empire ottoman*, par André Mandelstam. Un fort volume in-4. Lausanne, Payot.

Ce n'est point sans un certain malaise que l'on entreprend ici une revue des livres consacrée exclusivement à des ouvrages traitant de questions et de pays orientaux, ou quasi tels. Il en faut chercher la cause

dans l'amère déception, pas encore digérée, du défaitisme russe, dont eût été une des conséquences imprévues de déconsidérer, en même temps qu'un régime, une nation toute entière, plus encore : des nationalités

Toux Catarrhes Bronchites Influenza



Affections pulmonaires

sont rapidement soulagés
et guéris par le remède

NATURA

Prix de la bouteille 3 fr. 50 (pour une semaine) 4 bouteilles 12 fr., port en sus.

Tablettes NATURA, 1 fr. le rouleau.

Plus de 7000 lettres de remerciements et attestations.

Mme Franel, Rigistrasse, 24, Lucerne, m'écrit :

J'atteste avec plaisir que votre remède « NATURA » a été d'un effet extraordinaire pour moi. J'avais les poumons fortement atteints, lorsque je pris votre remède, les médecins m'ayant déclaré que seul un séjour prolongé dans un sanatorium pouvait me remettre. Comme le remède « NATURA » amena bientôt un soulagement, je continuai d'en prendre et restai à la maison. Lors d'une visite, le médecin constata une amélioration et aujourd'hui il déclare que les poumons sont guéris. Lui-même est grandement surpris de la tournure favorable de la maladie, car, selon sa déclaration, il manquait à mon aile du poumon droit un morceau de la grandeur d'une main (presque la moitié de l'aile) qui est, paraît-il, complètement cicatrisée. L'aile gauche était également atteinte et est complètement cicatrisée. Pour la guérison j'ai dû prendre environ 25 bouteilles. Je ne dois le succès de ma guérison qu'à votre remède et le recommande à toutes les personnes souffrant d'affections pulmonaires, comme étant le seul remède efficace. En signe de reconnaissance, je permets la publication de ce certificat.

Demandez prospectus et lettres de remerciements

Hans HODEL

1111 A CH (Bâle-Campagne)

La Montre

Zenith

sans rivale
comme précision,
quel qu'en soit le
format, est celle qui
convient le mieux à l'usage
de
bracelet.

En vente chez tous les bons horlogers.

REVUE DES LIVRES (Suite.)

de même race pour la protection des-
quelles on peut soutenir que le tsarisme
a provoqué la guerre. N'en déplaçons
aux défenseurs des dites nationalités —
et cette maison leur a offert dès le
début de la crise actuelle une hospitali-
té qu'il est inutile de relever — les
événements des derniers mois de l'an-
née 1917 ont rafraîchi les sympathies
conquises, non seulement chez les
hellénisants, mais encore chez les or-
thodoxes. La défection slave a trop grave-
ment compromis les chances de vic-
toire des Alliés pour que d'autres
préoccupations hantent les esprits, si-
non la résistance militaire, économique
et morale des puissances occidentales.

Il convient pourtant de réagir con-
tre une disposition que favorise la
logique simpliste des foules, mais qu'un
plus haut sentiment de la justice ré-
prouve. L'heure n'est point encore
sonnée de mesurer les responsabilités
— on aura équitables pour ne pas
englober dans la même réprobation des
causes qui restent finalement distinctes,
en dépit d'un enchevêtrement que les
circonstances ethniques, historiques et
politiques ont singulièrement compli-
qué, mais où la conscience la plus élé-
mentaire commande de pratiquer les
dissociations nécessaires.

— Ce n'est donc pas avec une inten-
tion de paradoxe plaisant ni dans un

Ateliers de Construction d'Instruments
DE PRÉCISION

Otto BILAND

St-Imier (Suisse)
TACHYMETRES
Compteurs de tours

Spécialités: Instruments de précision, etc.
Montres pr les usages techniques
et pour veilleurs de nuit.



Médaille d'or, Berne 1914

Le Cancer

Les malades cancéreux qui ne veulent pas se laisser opérer, ceux qui sont inopérables ou ceux qui ont déjà subi sans succès des interventions chirurgicales, ne doivent pas désespérer, mais s'adresser au médecin anglais SHAW, docteur-médecin de l'Université de Londres, qui a fait depuis des années une étude spéciale du traitement non-opératoire du cancer.

Neuchâtel, 20, Port Roulant, 20

Antigoitreux Jurassien

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix: 1 flacon, 4 fr.; demi flacon, 2 fr. 50

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt: Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.

Prompte expédition au dehors.

A vendre, **bibliothèque** environ 600 volumes, ouvrages classiques pour la plupart.

Vases de Chine et du Japon, environ 20 pièces.
Panneaux et tentures Japonnais.

Tapis de Chine.

Pour visiter, s'adresser à **M. E. Styner, Tanis Watch, Granges (Suisse).**



VARISS-BAS

Bas à varices
en tissu
sans caoutchouc

S. BAATARD-SEREX

RENENS près Lausanne



TIMBRES-POSTE

J'envoie à choix timbres de guerre, colonies françaises, anglaises et Europe aux meilleures conditions. Charles GUINCHARD, Berchtoldstrasse 30, Berne.

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

esprit d'ironie facile que nous interroguons cette revue par l'ouvrage de M. N. A. Roubakine sur la *Révolution russe*. Aussi bien n'a-t-il plus toute l'actualité qu'il pouvait avoir au printemps dernier, alors que le renversement du tsarisme et le triomphe d'une démocratie relativement modérée autorisaient les plus beaux espoirs. Je suppose que M. Roubakine a déchanté depuis, et... que ses compatriotes ont dépassé de beaucoup la limite de ses désirs. Il n'en reste pas moins que son livre, complétant des études parues, entre autres à la *Bibliothèque Universelle* ainsi qu'à la *Gazette de Lausanne*, conserve un intérêt rétrospectif par les

chapitres d'histoire qu'il renferme, par de rapides portraits des chefs révolutionnaires, et surtout par des données statistiques utiles à consulter à un moment où il s'agit de reconstruire l'œuvre de sabotage et de démolition.

M. Roubakine n'est point blâmable : son idéalisme nous paraît parfois entaché de quelque naïveté. Mais le maître du polémiste, qui prédomine du commencement à la fin de ce petit volume, en rend la lecture relativement agréable. Il possède à un haut degré ces deux qualités de toute littérature militante : la vie et le mouvement.

— Entre autres bénéfices imposés

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

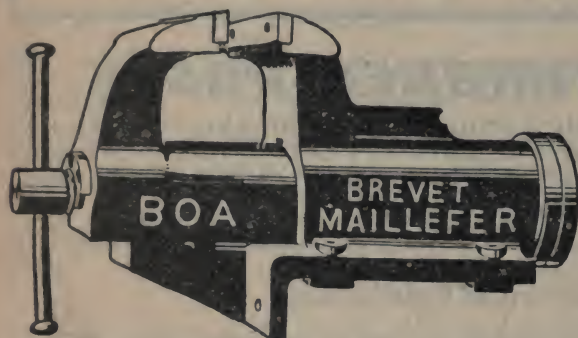
THÉ BEGUIN

Qui guérit : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, et **qui fait disparaître :** constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc. **Qui parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc. **Qui combat avec succès** les troubles de l'âge critique.

La boîte : 1 fr. 50 dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.



*Machines
et outils*

MAILLEFER

Jumelles 3

LAUSANNE



Imprimeries Réunies (S.A.), Lausanne

Avenue de la Gare, 23

Le plus important établissement typographique de la Suisse.

**IMPRESSIONS
SOIGNÉES EN**

Langues orientales.

HÉBREU - GREC - RUSSE - CHINOIS - Langues sud-africaines.

**Signes diacritiques pour la philologie et la phonétique,
mathématiques, sciences,
musique notée, chiffrée et lettrée.**

Université de Lausanne.

GÉOMÈTRES

L'entrée en vigueur du règlement des examens fédéraux pour géomètres du registre foncier, du 14 juin 1913, règlement élaboré par les soins du Conseil fédéral en exécution de l'article 950 du Code civil suisse, a eu pour conséquence la création d'une section pour étudiants géomètres à l'Ecole d'ingénieurs de l'Université de Lausanne.

Un plan d'études, en tous points conforme aux dispositions du règlement fédéral, vient d'être adopté par le Conseil d'Etat du canton de Vaud, et les jeunes gens qui se destinent à la carrière de géomètre pourront commencer leur préparation.

Ce plan d'études prévoit quatre semestres.

Sur demande, la Direction de l'Ecole d'ingénieurs, Valentin, 2, Lausanne, enverra tous renseignements utiles.

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

Idee à évaluer encore, la guerre nous aura contraints de compléter nos connaissances historiques et géographiques. Nous étions, par exemple, extraordinairement ignorants d'à peu près tout ce qui touche les nationalités surgies de l'effritement de l'Empire russe et aspirant aujourd'hui, dans une touchante émulation, à une totale indépendance. Mise à part la Pologne, nous ne savions rien, ou presque rien, de l'histoire des pays qui enserront à l'ouest le domaine proprement moscovite. Avez-vous jamais appris que le grand-duché de Lituanie comprenait, sous le règne de Vytautas (Vitold), 1392-1430, un territoire s'étendant du

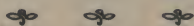
Dug au Don et des bouches du Dniepr, entre les possessions des chevaliers Porte-croix et des chevaliers Porte-glaive, jusqu'à la Baltique? Connaissez-vous que le lituanien est la langue européenne la plus proche du sanscrit, et que ce peuple jadis maître d'un grand Etat, a retrouvé, au cours du XIX^e siècle, après une longue hégémonie polonaise précédant la domination russe, sa conscience nationale et préparé avec patience et ténacité une tardive émancipation?

L'ouvrage, fort bien composé, illustré de cartes et de neuf planches hors texte, de M. Antoine Vincont comprend trois parties : un précis de

AUBERT, GRENIER & C^{ie}

COSSONAY-GARE (Suisse)

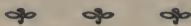
Fonderie, laminoirs, tréfilerie de cuivre,
aluminium et alliages.



Fabrication de fils et câbles
pour applications de l'électricité



Matériel divers pour installation électrique:
tubes isolateurs; douilles;
interrupteurs; coupe-circuits, etc.



FABRIQUE SUISSE D'ORFÈVRERIE S. A.

PESEUX (NEUCHÂTEL) SUISSE

GARE | COMMERCE-CHRONOMÈTRE

SPECIALITÉS: Convertis de table en métal extra-blanc poli et argenté,

Élampages, Argentages et Réargentages, Nickelages, Cuivrages, etc., etc.

Téléphones: PESEUX N° 15-17 — Adresse télégraphique: ORFÈVRERIE PESEUX. — Cade A. B. C. S. O. Suisse.

Compte de Chèques postaux: IV 502.

JEANRENAUD & MARGOT

LAUSANNE, 15, Place St-François

CIGARES, CIGARETTES, TABACS, PIPES et ARTICLES pour FUMEURS
des meilleures marques.

Le plus grand assortiment. Envies à choix. Prompte expédition.

REVUE DES LIVRES (Suite.)

l'histoire du peuple lituanien, un tableau des « éléments politiques » avec exposé des tendances y dominantes, et une collection de documents concernant la nation lituanienne, de 1905 jusqu'aux avant-derniers événements. Je dis avant-derniers. Les événements, en effet, se précipitent avec une telle rapidité, et l'année 1918 est grosse de si formidables aléas, qu'il serait prématuré d'affirmer que le « rêve sacré » des patriotes lituaniens est sur le point de se réaliser. Les Allemands, qui sont les maîtres de l'heure, n'ont pas l'air de le vouloir permettre. Nous avons toutefois la ferme conviction qu'il sortira de ce bouleversement quelque bien pour le pays dont M. Visconti défend la

cause avec tant de talent et de bonne volonté. La grande majorité de ses compatriotes, ainsi que concluait la déclaration présentée à la troisième Conférence des nationalités, tenue à Lausanne, du 27 au 29 juin 1917, en voient leur avenir assuré et leur liberté suffisamment garantie que dans une pleine et saine indépendance. Outre le grave obstacle que nous venons de signaler, il convient de compter aussi avec la question, complexe entre toutes, des délimitations de frontières et d'appartenance politique. A distance, et dans les circonstances présentes, le problème paraît presque ainsi insoluble que celui de la Macédoine, ce qui n'est pas peu dire.

R. F.

KOMPRIMIRTE BLANKE
STAHLWELLEN
RUND-VIER-SECHSKANT-
FLACH-&PROFILEISEN

**STAHL UND
EISEN**

FÜR JEDEN
GEBRAUCH

E. BERNHEIM

Metalle
Eisen & Stahl
en gros
E. BERNHEIM
46 Schauplatzgasse
• **BERN** •
Telephon 57-10.

The illustration shows three types of steel and iron products: a square bar, a hexagonal bar, and a round bar. Each bar has the 'E. BERNHEIM' logo on it. The square bar is at the top, the hexagonal bar is in the middle, and the round bar is at the bottom. The round bar has a cross-section showing a star-like pattern.



ALÈNE à COUDRE « BIJOU »

Brevetée

L'instrument sans pareil pour tout le monde

La plus belle invention pour repasser sans aucun tout de suite et presque sans peser des coutures, boutons, collets, cols, etc., enroulés de manutention, enroulés pour être remis à l'air de bicyclette, etc.

« Bijou » fait les arrières-points comme une machine à coudre. Vous pouvez des lettres de remerciement sous les jours.

Prix Fr. 3 50

La pierre, avec 4 aiguilles différentes et les laines avec fil. Veuillez remarquer que « Bijou » est un modèle spécial d'aluminium. Le bolide dans le monde lui en a même aller le fil, telle des machines à coudre.

« Bijou » possède tant d'attributs qu'il est leur première toutes les institutions deviennent sans valeur. — CHARLES TANNERT, Bâle, 90.



ZUMSTEIN & C^{IE}, BERNE RUE DU MARCHÉ 50

Vient de paraître : Catalogue des timbres de guerre 1918. 3^e éd. Prix 50 et — Ouvrage très intéressant et indispensable à tout collectionneur. — Album pour timbres de guerre. Fr 22 Seul album permanent indiquant les timbres de tous les belligérants. — Occasion, Fr 120. Jolie collection de timbres de guerre en album permanent, contenant plus de 100 timbres neufs. — 21 timbres de guerre 75 et. — 50 timbres de guerre fr. 2.25. — 75 timbres de guerre fr. 4.50. — 100 timbres de guerre fr. 8. — Demandez nos offres que nous envoyons gratis.

✚ MAIGREUR ✚

Des personnes maigres acquièrent de belles formes pleines du corps par la Foranose. Augmentation du poids jusqu'à 20 livres en 6 semaines; gustatif inoffensif; sans ostacille. Recommandé par les médecins. Strictement réel. Pas de charlatanisme. Beaucoup de lettres de recommandations. Prix par boîte, avec mode d'emploi, 4 fr. 50 (11 boîtes, 12 fr.) — A commander chez :

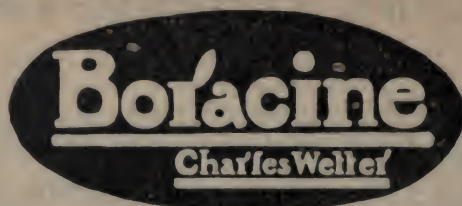
H. Schubert, pharmacie, Molin 32 (Cl. Glava).

REVUE DES LIVRES. (Suite).

Sur les Balkans et particulièrement sur la Serbie, la maison Orell Füssli, de Zurich, met en vente trois petits volumes de M^{me} Sturzenegger. *Licht in die Wälder der Balkans, Serbien am Jahren-Ende, 1915. Doppel Tage et Serbien im europäischen Kriege 1914-1915*. On sait que M^{me} Sturzenegger fit comme médecin la première campagne de Serbie et ce sont surtout ses souve-

nirs qu'elle raconte dans ces livres illustrés de nombreuses reproductions photographiques. Elle raconte aussi l'histoire du passé du pays, cette histoire héroïque qui tendait sympathique le peuple serbe et elle nous fait connaître sa belle littérature de chants populaires qu'admire si fort Carl Spitteler.

A. G.



Boracine

plus douce et plus efficace que
BORAX, indispensable pour la
toilette et les ménages.

Boracine

mélangée à l'Eau de Cologne pure,
rafraîchissante, fortifiante et hy-
giénique.

Se vend en boîtes rouges :

$\frac{1}{1}$ non parfumée . . .	Fr. 1,—
parfumée . . .	„ 1,20
$\frac{1}{2}$ non parfumée . . .	„ -,55
parfumée . . .	„ -,65

Perfectol,

grande marque, pour les soins
de la bouche, de la chevelure et
pour la santé.

Demandez expressément les

Produits Perfectol & Boracine

de

CHARLES WETTER, St-GALL,

Fabrique de produits chimiques.

